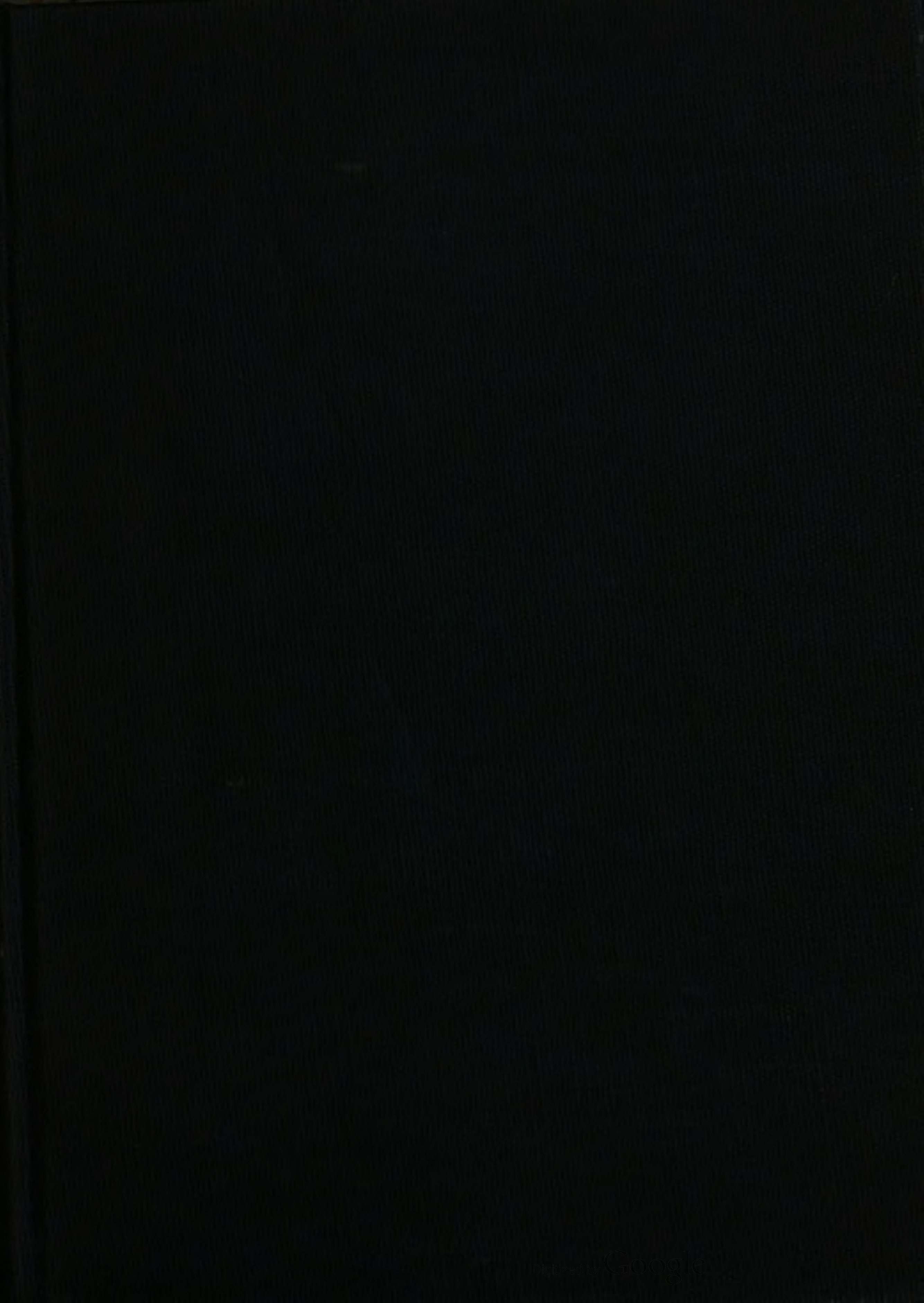
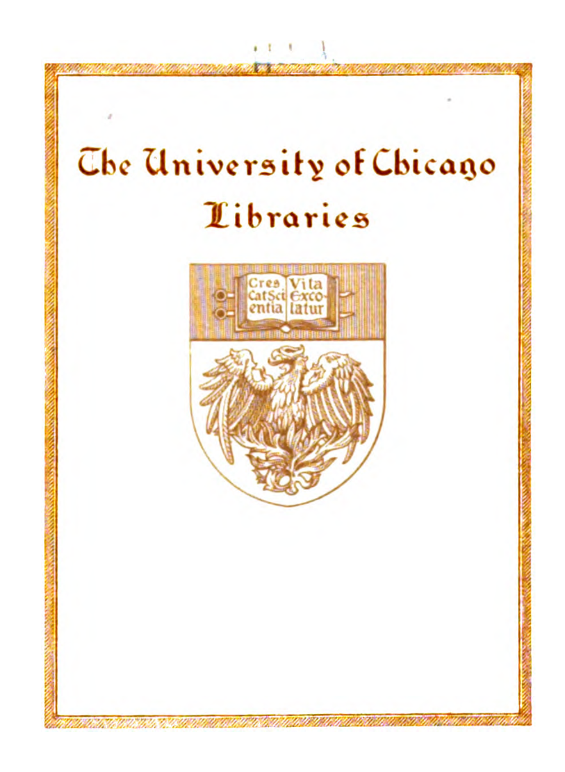



The University of Chicago
Libraries
Cres cat Sci entia
Vita Exco latur

PUBLICATIONS

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DANS LE LIMBOURG

à MAESTRICHT.

TOME XLV.

NOUVELLE SÉRIE,

TOME XXV.

Vis unita major.

1909.

IMP. LEITER-NYPELS, MAESTRICHT.
1909.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DANS LE LIMBOURG.

à MAESTRICHT.

Comité.

Dr P. J. H. Cuypers, président.
A. J. A. Flament, vice-président.
Dr P. M. H. Doppler, secrétaire.
M. Rutten, conservateur.
S. H. J. Schaepkens van Riempst, trésorier.
J. L. Meuleners.
P. Albers S. J.
W. Goossens.

Membres honoraires.

A. van den Peereboom, Ministre d'Etat, Ypres.

Jhr. Mr V. E. L. de Stuers, membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, La Haye.

Membres correspondants.

J. Chansard, professeur à l'université, Nancy.

J. H. Leliman, président de la société „Tot bevordering der bouwkunst", Amsterdam.

MEMBRES.

Adriaanse, F., secrétaire la ville, Ruremonde.
Aken, Jos. van, vicaire, Maestricht.
Albers S. J., P., professeur au scolasticat des Pères Jésuites, Maestricht.
Ansembourg, comte A. d', Amstenrade.
Ansembourg, comte I. d', Neubourg près Galoppe.
Anrooy, Dr J. F. F. van, professeur au Gymnase, Maestricht.
Arnold, C. M. A., notaire, Eysden.
Arnoldts, M. J. H. J., curé, Wynandsrade.
Bartelink, F., directeur de l'enregistrement et des domaines, Maestricht.
Bauduin, Dr G. A. H., professeur au grand-séminaire, Ruremonde.
Bauduin, P. C. H., bourgmestre de Maestricht.
Beesmans, K., antiquaire, Maestricht.
Behr, baronne Ulrique, Maestricht.
Bemelmans, L. S., doyen émérite, Heerlen.
Beneden, Léop. van, rentier, Maestricht.
Bergers, Mr Ch. M. A. J., président du tribunal, Maestricht.
Bibliothèque du grand-séminaire, Ruremonde.
Bibliothèque du petit-séminaire, Rolduc.
Bibliothèque de l'Université, Amsterdam.
Bibliothèque de l'Université, Liége.
Bibliothèque de la ville, Hasselt.
Bieberstein Rogalla Zawadsky, baron Mr P., membre de la députation permanente du Limbourg, Ruremonde.
Bloemen, A., vicaire, Maestricht.
Bloemen, J., Venlo.
Bolsius, Mr P. J., membre de la Seconde Chambre des Etats-Généraux, Ruremonde.
Borman, chevalier C. de, membre de la députation permanente du Limbourg Belge, Schalckhoven.
Breuls, P., rentier, Henne-Chênée.
Charlier, E. A. J. C., receveur de l'enregistrement et des domaines, Maestricht.
Coenegracht, Th., aumônier, Reckheim.
Craandyck, Dr, pasteur émérite, Haarlem.

Crassier, baron L. de, Liége.
Crassier, baron W, de, Liége.
Creutzer, A., libraire, Aix-la-Chapelle.
La Croisiers, Maeseyck.
Cuypers, Dr P. J. H., architecte de l'Etat, Ruremonde.
Delvigne, A., curé, Saint-Josse-ten-Noode.
Dirix, R., doyen, Meerssen.
Doorninck, P. N. van, Haarlem.
Doppler, Dr P. M. H., commis-en-chef aux archives de l'Etat dans le Limbourg, Maestricht.
Dorren, Th., membre du conseil communal, Fauquemont.
Dumoulin, Mr E. T. L., juge, Maestricht.
Dyserinck, H., capitaine d'infanterie, Maestricht.
Endepols, Dr H. J. E., professeur à l'école bourgeoise supérieure, Maestricht.
Engels, J. S., curé, Maasbracht.
Escaille, H. de l', la Tourelle-Hougarde.
Eversen, Jos. M. H., commis aux archives de l'Etat dans le Limbourg, Saint-Pierre lez Maestricht.
Everts, W. H., professeur au grand séminaire, Ruremonde.
Flament, A. J. A., archiviste de l'Etat dans le Limbourg, Maestricht.
Franssen, C., architecte, Ruremonde.
Geelen, J., commis à la secrétairerie de la ville, Maestricht.
Geloes, comte R. de, bourgmestre, Eysden.
Geradts, J., bourgmestre, Posterholt.
Gilissen-Lemaire, N., brasseur, Saint-Pierre lez Maestricht.
Gils, Dr P. J. M. van, professeur au petit-séminaire, Rolduc.
Grinten, Th. van der, Venlo.
Grossier, L., apothécaire, Maestricht.
Haeff, H. E. H. van, curé, Blerick.
Haffmans, O. M. F., notaire, Helden.
Hansen, H. M. J. E., recteur, Rimbourg.
Heemstra, Mr baron A. J. A. A. van, officier du ministère public, Ruremonde.
Hoefer, F. A., archiviste communal, Hattem.
Hoens, J. S., instituteur en chef, Oirsbeeck.
Holvoet, Jhr. Adr., Maestricht.

Horsmans, Xav., abbé, Heerlen.
Houben, H. F. J., directeur de l'école bourgeoise supérieure, Maestricht.
Hustinx, Alph., banquier, Maestricht.
Hustinx, Ed., rentier, Maestricht.
Hustinx, Dr Ed. médecin-chirurgien, Heerlen.
Hustinx, Eug., membre de la députation permanente de Limbourg, Maestricht.
Hustinx, G., ancien professeur, Maestricht.
Jacobs, P. J. H., curé de l'église Notre-Dame, Maestricht.
Janssen, Alph., rédemptoriste, Wittem.
Janssen, M. J. J., curé, Meerloo (L.).
Jaspar, W. A. M., doyen, Echt.
Jaspar, Mr C. J. H., avocat, Maestricht.
Jelinger, Ch., rentier, Maestricht.
Les Jésuites, Maestricht.
Les Jésuites (collège St. Pierre Canis), Nimègue.
Joosten, H. J. F., membre du conseil communal, Maestricht.
Kayser, J., architecte, Maestricht.
Kerbosch, H. S. M. G., doyen, Weert.
Kerkhofs, J. H. H., curé, Jabeek.
Keuller, J. M. L., professeur au grand-séminaire, Ruremonde.
Keuller, L. A. J., ingénieur, professeur à l'école bourgeoise supérieure, Maestricht.
Keyzer-André, J., marchand de charbon, Maestricht.
Klincksiek, libraire, Paris.
Knuttel, Dr D., directeur du „Landbouwproefstation", Maestricht.
Kun, Mr J. E. J. M. van der, officier de Justice, Maestricht.
Lahay, A. H. E., ingenieur, professeur de l'école bourgeoise supérieure, Maestricht.
Lamberts-Cortenbach, baron R. de, Eygenbilsen.
Lemmens, Mr G. R. A., juge, Ruremonde.
Lemmens, J., architecte, Beek.
Leur, J. L. M. van der, instituteur, Maestricht.
Loomans, P., rentier, Maestricht.
Loos, J. C. van der, vicaire, Ouwerkerk sur l'Amstel près Amsterdam.
Lucas, H. J., doyen, Schinnen.

Luyten, C. C., architecte de la ville, Ruremonde.
Magnee, Osc., rentier, Ruremonde.
Mannens, Dr P., président du grand-séminaire, Ruremonde.
Marckx, M. S. F. W., rentier, Maestricht.
Marres, Cl., membre du conseil communal, Maestricht.
Merckelbach, J. M. M. H., notaire, Maestricht.
Meuleners, J. L., recteur des Dames Ursulines, Breust.
Michiels van Kessenich, Jhr A., membre de la Première Chambre des Etats-Généraux, Nuth.
Mialaret, ancien professeur de l'école des beaux-arts, Maestricht.
Naveau, L., rentier, Bommershoven.
Neys, Chr., vicaire, Echt.
Nicolas, C. A. M., membre du conseil communal, Ruremonde.
Nuyts, Jos., archiviste de la ville, Maestricht.
Nyhof, M., libraire, La Haye.
Nypels, Ed., imprimeur, Maestricht.
Nypels, J., imprimeur, Maestricht.
Nyst, Dr J., médecin, Maestricht.
Nyst, L. J. H., vicaire, Limbricht.
Olterdissen, A., membre du conseil communal, Maestricht.
Oppen, Ferdinand van, échevin, Maestricht.
Oppen, Mr Jos. van, secrétaire de la ville, Maestricht.
Paquay, J., vicaire, Tongres.
Peters, G. J. H., bourgmestre, Bergen.
Peters, P. J. M., Heerlen B45.
Polis, L., rentier, Maestricht.
Pyls, N., curé, Mesch.
Ramakers, J. N. C., vicaire, Maestricht.
Raven, W. J., régent, Rolduc.
Receveur, K., vicaire, Maestricht.
Les Rédemptoristes, Ruremonde.
Regout, Mr G. R. T., membre de la Seconde Chambre des Etats Généraux, La Haye.
Regout, G., rentier, Vaeshartelt.
Regout, J., industriel, Maestricht.
Regout, Mr L. W. H., ministre du Waterstaat, La Haye.
Rendorp, Jhr. Mr C. L., juge de paix, Maestricht.
Roebroeck, Dr M. H. H., médecin, Maestricht.

Russel, Mr H., notaire, Geleen.
Rutten, Ed., Maestricht.
Rutten, M., recteur de l'orphelinat catholique, Maestricht.
Rutten, N., marchand de vin, Sittard.
Ruys de Beerenbrouck, Jhr. Mr G. L. M. H., Commissaire de Sa Majesté la Reine des Pays-Bas, Maestricht.
Ruys de Beerenbrouck, Jhr. M^r Ch. J. M., Maestricht.
Sanders, J. L. Th., bourgmestre, Ruremonde.
Sassen, A., ancien notaire, La Haye.
Sassen, Armand, Amsterdam.
Savelberg, Mr H. M. A., juge, Maestricht.
Schaepkens van Riempst, S. H. J., échevin, Maestricht.
Scheepers, W. J., proviseur, Rolduc.
Schmeitz, P., curé, Venray.
Schoenmaeckers, A., rentier, Reckheim.
Schoenmaeckers, Dr A., médecin, Sittard.
Schols, V., zincographe, Maestricht.
Schoolmeesters, Mgr. E., vicaire-général de Mgr. l'Evêque de Liége, Liége.
Schoth, J. C. H., ingénieur-directeur, Maestricht.
Schram, D., professeur, Venlo.
Schreinemacher, D^r Em., médecin, Maestricht.
Schrynen, Dr J. C. F. H., professeur au collège épiscopal, Ruremonde.
Selys-Longchamp, baron R. de, Waremme.
Sevriens, H. L. A., doyen, Maestricht.
Seydlitz, H., membre des Etats-Provinciaux, Maestricht.
Simenon, G., professeur au grand-séminaire, Liége.
Slechers, libraire, Paris.
Sonsbeeck, Mr J. C. van, greffier de la justice de paix, Maestricht.
Sprenger, W., architecte, Maestricht.
Spronck, D., greffier des Etats-Provinciaux, Maestricht.
Stevens, A., rentier, Meerssen.
Stuers, chevalier Mr A. de, ambassadeur de sa Majesté la Reine des Pays-Bas, Paris.
Systermans, M. W. H., professeur au petit-séminaire, Rolduc.
Timmers, J. Théoph. M., apothécaire, Sittard.
Tripels, Mr G. A., avocat, Maestricht.

Uyttenbroeck, H., libraire, Venlo.
Veen, Dr J. S. van, commis aux archives de l'Etat, Arnhem.
Vencken, C. J. H., bourgmestre, Obbicht-Papenhoven.
Venne, A. J. H. M. van de, professeur au petit-séminaire, Rolduc.
Verheggen, P. Th., professeur au grand-séminaire, Ruremonde.
Versmeeten, Dr P., professeur au gymnase, Maestricht.
Vreuls, C., rentier, Nieuwenhagen.
Vorst, E. Th. van der, curé, Schin-sur-Geul.
Wagemans, H. H. F., curé, Munstergeleen.
Wessem, J. L. M. H. van, notaire, Sittard.
Wintershoven, Edm. van, curé, Emael.
Wit, Mr J. J. de, juge, Maestricht.
Wouters, J. A. H., doyen, Gennep.

GESCHIEDENIS

VAN

HET KLOOSTER EN HET COLLEGE

DER

MINDERBROEDERS

TE RECKHEIM,

DOOR

TH. COENEGRACHT,

AALMOEZENIER VAN HET TOEVLUCHTSHUIS TE RECKHEIM.

DERDE DEEL.

LEVENSSCHETSEN VAN KLOOSTERLINGEN EN OUD-LEERLINGEN VAN RECKHEIM.

I. Levensschetsen van kloosterlingen.

Het is voorzeker niet zonder nut nadere kennis te maken met kloosterlingen die hier te Reckheim eenigen tijd leefden, of er tot hun dood werkzaam waren.

Het verhaal hunner levensschetsen zal ons, onder meer, niet zelden in de gelegenheid stellen om merkwaardige gebeurtenissen breedvoeriger te verhalen en daarover een juister denkbeeld te vormen; alsmede om feiten en instellingen te doen kennen die verdienen aan de vergetelheid te worden ontrukt.

Alles bij elkander genomen zal dienen om de gewenschte volledigheid zooveel mogelijk nabij te komen.

CORNELIUS DE VROOM,

stichter van het klooster, was een dier mannen, door Gods Voorzienigheid uitverkoren, die alle deugden van het inwendig en geestelijk leven, met eene buitengewone wilskracht en werkzaamheid paren.

Te Roosendaal, in de baronie van Breda, geboren ten jare 1637, trad hij op jeugdigen leeftijd in de orde van St. Franciscus en legde den 13 Maart 1657 de kloostergeloften af. Hij voltrok dan zijne studiën en bleef eenige jaren werkzaam in België.

Op eene *tabula capitularis* des jaars 1665, komt hij voor als „instructor secundi novitiatus, lector theologiae moralis" van het convent te Maeseyck, van welk klooster hij in 1666 Vicarius werd. In die betrekking schijnt hij geleefd te hebben tot het einde van 1669, wanneer hij als Gardiaan naar Diest ging. Hier verbleef De Vroom tot 1672, toen zijne overheid hem met het geestelijk onderwijs in het klooster te Brussel belastte.

Daarna werd hij, in 1673 als missionaris van de statie „de Mozes en Aaron" te Amsterdam aangesteld, waar hij, uit drie pakhuizen, hem door Christina Calckhoven geschonken, eene nieuwe kerk bouwde, wier opening echter eerst in 1691, door toedoen van Pater De Glabbais, plaats had. In 1675, 1677, benoemde zijne overheid hem tot vicarius in Holland; in 1678, 1680, 1684, 1686, tot „superior missionariorum" en in 1681 tot Definitor. Hij hield zijne verblijfplaats te Amsterdam, totdat hij, in 1687 tot Provinciaal werd benoemd en zich te Brussel moest vestigen.

Gedurende dit verblijf van vijftien jaren in Nederland werkte hij krachtdadig en hij had het geluk alle hinderpalen uit den weg te ruimen, die tot dusverre den katholieken priester de uitoefening zijner verhevene bediening bij de zieken in het gasthuis van Amsterdam bijna onmogelijk gemaakt hadden.

Sanderus zegt van hem: „Indien 't waar is dat de daden van een man zijne deugd en heldenmoed bewijzen, dan moeten wij P. De Vroom niet alleen een groot man, maar den grootsten onder de grooten noemen (non tantum magnus, sed major et maximus); want 't is genoeg van eenvoudig zijne werken te verhalen om zijnen lof te verkonden, om hem tevens als voorbeeld te geven aan allen".

In al zijne bedieningen strekte hij tot volmaakt voorbeeld en overal wist hij krachtdadig te werken aan 't welzijn en aan den vooruitgang zijner orde. Ook bediende hij in deze de gewichtigste en de moeielijkste plaatsen. Op 't provinciaal kapittel, te Londen bijeengeroepen in 1686, onder de regeering van koning

Jacobus II, was Pater De Vroom aangesteld tot voorzitter en commissaris-generaal, in naam van den Z. E. P. Petrus Marinus de Sormanno, generaal der orde, en op 't algemeen kapittel der orde, in 1688, te Rome gehouden, vertegenwoordigde hij de Nederduitsche provincie, en werd daar tot algemeenen definitor der geheele orde uitgeroepen.

Hij was andermaal afgevaardigde der Nederduitsche Provincie op 't kapittel dat, in 1694, te Victoria in Spanje gehouden werd; deze beide lange reizen legde hij te voet af.

Na zijne terugkomst uit Holland werd hij driemaal Provinciaal gekozen, namelijk op het provinciaal kapittel van Brussel, van 31 Augustus 1687; op dat van Mechelen, 26 Augustus 1696 gehouden; en den derden keer den 30 Augustus 1705.

Toen, „in het jaar 1706, op den 25 Januarii, den Feestdagh van St. Paulus Bekeeringhe, heeft de Eerw. Pater Cornelius De Vroom, voor de derde Reyse Provinciaal wesende, heel feestelyck gheviert syne Jubilé van vyfftigh jaeren inde Religie, ende heeft ghewilt, dat allen de Cloosters van de provincie souden deelaghtigh wesen door eene eerlijcke en Religieuse Recreatie: de Jubilé is gehouden binnen Antwerpen". Aldus in een: Register ofte Memorie-boeck .... van het Clooster der Religieusen Poenitenten-Recollectinen tot Stockhem, (thans berustende in de biblotheek van het Minderbroedersklooster te Weert).

Naar het voorbeeld van den H. Franciscus, van wien men in 't officie zingt, dat hij op Gods bevel drie kerken bouwde, stichtte hij drie kloosters: namelijk te Brussel, te Maastricht en te Reckheim.

Zijne vurige liefde voor zijn orde en ook zijne verslindende werkzaamheid kenden geene hinderpalen; overal, waar hij nuttig kon zijn, snelde hij toe, overal bracht hij zijnen broeders vertrouwen en moed aan.

Toen in 1695, de Franschen, onder bevel van maarschalk de Villeroy, de stad Brussel belegerden, werd door 't bombardement het klooster der Paters Recollecten om zoo te zeggen vernietigd. In dien uitersten nood riep de Gardiaan van 't klooster de hulp in van al zijne medebroeders. Pater De Vroom kon natuurlijk niet ten achter blijven. Nauwelijks terug van zijne reis naar Spanje, vroeg hij verlof om hulp te zoeken voor zijne broeders van Brussel, en hij sloeg met onvermoeibaren ijver de hand aan

het werk. Hij doorliep de gansche baronie van Breda en ook geheel het markiezaat van Bergen-op-Zoom, met zulk een goed gevolg, dat hij eene buitengewone hoeveelheid hout vergaderde, hetwelk te water en te land naar Brussel gevoerd werd en de onmiddellijke opbouwing van 't klooster mogelijk maakte.

Toen het volgende jaar, hij op het kapittel te Mechelen den 26 Augustus 1696, voor de tweede maal Provinciaal werd gekozen, wijdde hij al zijne krachten aan de herbouwing van Brussel; hij legde met groote plechtigheid en in 't bijzijn van vele voorname mannen den eersten steen van 't klooster, zond toen een omzendbrief aan alle kloosters om gebeden en hulpmiddelen te vragen, en hij, arm door zijne kloostergeloften, maar rijk door een grenzenloos vertrouwen op God, bracht de zaak tot zoo spoedigen voortgang, dat klooster en kerk voltrokken waren, nog vóór dat het derde jaar zijner bediening van Provinciaal geëindigd was.

Tijdens zijn derde provinciaalschap stichtte hij de kloosters van Maastricht en Reckheim. Daarna bleef hij zorg dragen voor zijne missiën, waarheen hij verscheidene bekwame priesters zond en alhoewel reeds zeventig jaren oud, ging hij terug naar zijn geliefd missieland en vestigde zich te Delft. In die stad waren toen groote moeielijkheden ontstaan, alles was er in de war. Den 18 Februari 1708, was den Jezuïeten vanwege den magistraat der stad aangezegd, dat zij, na drie maanden, de stad moesten verlaten en dat na hun vertrek de katholieke kerken zouden gesloten blijven. Den 19 Juli daarna kregen zij bevel te vertrekken en de twee Paters Norbertus van Moll en de Briel, de eenige katholieke priesters der stad, moesten wegreizen. Zoo waren dan de katholieken zonder geestelijke verzorging. Deze toestand bleef vijf maanden duren. Het „vijfde memoriael.... der stad Delft, beginnende met den jaare 1704, en Ms. verhaalt het volgende:

„Op den 28 December 1708, is aan de Rooms Catholyke binnen de stad Delff gepermitteerd, dat sy een priester, reeds binnen 't landt zynde, uyt een andere stad of plaatse, by leening, souden mogen laten dienst doen in de kerke agter de markt, mits geen Jesuiet zynde en geen missie hebbende van de Nun-

tius, veel min nog van den heer Dame (1); en verder de Heeren Burgemeester niet ongevallig; doch alles bij provisie, en onder soodanige limitatiën en restrictiën als haarluyden sal worden aangezegt. Op die gronden syn geadmitteert Pater De Vroom, minderbroeder en syn Capellaan N. Luyks, ook minderbroeder. Gedaan, den 5 Jan. 1709".

De Z. E. P. Bonaventura van den Dycke, Provinciaal der Nederduitsche provincie, had voor die twee Paters van Mgr. DE BUSSI, apostolisch Nuntius, de noodige jurisdictie bekomen, zoodat op den vooravond van Driekoningen de kerk „agter de Markt" geopend werd door P. De Vroom en zijn socius P. Stephanus van Luyck.

Pater De Vroom herstelde den vrede, en arbeidde moedig, ondanks zijnen ouderdom doch de verzwakking en eene wonde aan den arm, dwongen hem, in 1711 naar Antwerpen te komen.

In zijn laatste levensjaar maakte hij eene vrije vertaling van 't tractaat van den H. Bonaventura over de zeven hoofdzonden en gaf die vertaling in druk uit onder dezen titel: „Spieghel der Ziele, vertoonende de Hoofdzonden ende alle andere uyt dese spruytende, gemaeckt door den H. Bonaventura ..... Verklaert, vergroot ende in de Neder-Duytsche Tale voor- gestelt door Fr Cornelius De Vroom, Gewesene Provinciaal der Minderbroeders-Recollecten ende vele jaeren Apostolische Missionarius, nu Godt lovende ende bedanckende om syn

VIJftIChH JaerICh prIesterDoM (1711).

Op zijn bevel was reeds in 1707 verschenen: „Processionale et Chorale ad normam Missalis ac Ritualis S. Romanae Ecclesiae in usum Fratrum Minorum Recollectorum denuo editum et augmentatum, ex ordinatione A. R. P. Cornelii De Vroom, Ministri Provincialis ejusdem Ordinis Provinciae Germaniae Inferioris. — Antverpiae, ex typographia Petri Jacobs.

Deze man van gebed en versterving, die zooveel gewerkt en zooveel tot stand heeft gebracht, wiens leven een spiegel voor allen was, gaf ook nog wondere voorbeelden in den dood. Toen

(1) Adam Damen, Daemen of Daamen, vicaris apostolicus der Hollandsche missie of „Missio Batavio". Deze was bij de Staten-Generaal in ongenade, wijl hij vergeten had hen machtiging te vragen om de uitoefening zijner bediening.



hij zijn einde voelde naderen, liet hij eerst eene lezing doen uit den eersten brief van den Apostel Petrus, om zijn *geloof* te versterken; daarna vroeg hij eene lezing uit het elfde hoofdstuk van het Evangelie van den H. Matthaeus, dat begint met de woorden: „Confiteor tibi Pater" en dat op St. Franciscusdag in de H. Mis gelezen wordt, dit om zijne *hoop* op te wekken; toen verlangde hij nog voor de derde lezing, het 13e hoofdstuk van het Evangelie van den H. Joannes: „ante diem festum Paschae, ut jam transiturus de hoc mundo ad Patrem" om zoo zijne *liefde* en zijn verlangen naar den hemel te ontvlammen.

Met de handen samengevouwd en de oogen naar het Kruisbeeld gericht, herhaalde hij gedurig: „Mijn God en mijn al". Ziende dat vele zijner broeders zijne bedstede omringden, richtte hij tot hen zijne stervende stem en hield hen eene laatste roerende aanspraak met buitengewone kracht, om hen op te wekken tot liefde tot God en tot den evenmensch.

Zóó stierf die man, tot zijn einde toe in volle bewustzijn, den 1 Januari 1712. Van de 74 jaren die God hem op deze wereld gaf, had hij er 55 in de orde doorgebracht, op zulke wijze, dat hij de liefde en de dankbaarheid der verste nakomelingen ten volle verdiende.

Zijn stoffelijk overblijfsel werd in 't klooster van Allerheiligenberg, te Antwerpen achter het hooge altaar, in de kapel der Onbevlekte Ontvangenis, ter aarde besteld. DE VROOM REQUIESCAT IN PACE. (1).

CORNELIUS VAN GOCH,

geboren te 's Hertogenbosch in 1664, werd geprofest te Erkelenz

---

(1) A. Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae, sive celebrium aliquot in ea provincia abbatiarum, coenobiorum, monasteriorum, ecclesiarum piarumque fundationum descriptio. Ex monasteriorum tabulis et principum diplomatibus suis locis insertis eruta.* Hagae Comitum, Chr. van Lom 1726—1727, 3 bnd. Fol. Voortzetting van P. Rombaut van der Male. — S. Dirks, *Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs de l'Observance de St. François en Belgique et dans les Pays-Bas*, blz. 345. — P. Nieuwenhuizen, *Tien Minderbroeders*, in: De Godsdienstvriend, deel 8, 1861, blz. 274.

den 4 Mei 1687. Na zijne terugkomst van een pelgrimstocht naar het H. Land, werd hij in Mei 1707 aangesteld tot eersten „Præses" van het nieuw gesticht klooster van Reckheim. Deze man, door zijnen vreedzamen omgang, binnen en buiten het klooster bemind, en altijd dienstvaardig voor iedereen, overleed te Venray den 31 Mei 1710. En naar wij het hopen werd hij in het hemelsch Jerusalem ontvangen (Memorieboek van het klooster van Venray).

FREDERICUS VAN DE POL,

geboren te Wamel (tusschen Maas en Waal) in Gelderland, in 1683 of 1684, werd geprofest te Leuven 10 April 1707 en overleed te Reckheim, 31 Augustus 1727.

De gemeente Varick in Gelderland was zonder priester, daarom had, met eene aanbeveling van den bisschop van Roermond in 1713, P. Herman Paderborn, zijn dienst voor die arme plaats aangeboden bij de Propaganda te Rome, doch zonder gunstig gevolg (ex reg. Agentiae, 173—180). Pater van de Pol was gelukkiger, hij bekwam die statie in 1715: „Cum statio saecularis de Varick in Geldria, diu destituta fuisset sacerdote, ea tandem a Domino Internuntio Vincentio Santini delata est Patri Frederico van den Pol, per modum provisionis, ac donec de sacerdote saeculari statio praefata provideatur".

Hoc patet ex diplomate expedito 12 Januarii 1715.

Zoo staat te lezen in: Relatio de novis obtentis missionibus, M. S. berustende op de bibliotheek van het klooster te Weert.

HUBERTUS LINDELOFF,

geboren te Uyckhoven, den 6 April 1672 was zoon van Petrus en Maria Joffs; zijn peter was Hubertus Lindeloff, zijne meter Maria Veugen.

Hij werd bij de Minderbroeders-Recollecten den 8 Augustus 1696 aangenomen, in het klooster van Lichtenberg, nabij Maastricht, waar hij na een proefjaar zijne gelofte aflegde. In de maand April 1698 droeg hij plechtig zijne eerste H. Mis op in 't klooster van Thienen. Daarna werd hij gezonden naar het klooster van Reckheim, waar hij meerdere jaren verbleef en er den 14 Mei 1740 overleed.

FRANCISCUS DE MONTAIGNE

was geboren te Brussel, geprofest te Leuven in 1710 en overleden te Thienen den 22 Februari 1753, in den ouderdom van 63 jaren.

Hij bediende verscheidene gewichtige posten, o.a. van lector en gardiaan. Te Reckheim was hij vicaris van 1730 tot 1733.

Den 17 September van dat laatste jaar werd hij gezonden naar St. Petersburg, als apostolisch missionnaris voor de Fransche Katholieken die daar verbleven.

FRANCISCUS MOSEUS (DEMEUSE).

Deze pater behoorde eenige tijd tot de custodie van Chiny, die slechts korten tijd bestond, en tengevolge der veroveringen van Koning Lodewijk XIV ingericht werd. Van 1685 tot 1697 was de Fransche Koning meester van Luxemburg, en daarom werden de kloosters dier streek afgescheiden van het bestuur der Waalsche provincie *(Province Wallonne de Flandre)* om eene afzonderlijke custodie te vormen afhankelijk van de Fransche provincie van St. Denis. Van die custodie is weinig bekend en aangezien deze pater destijds daar verbleef is ook gedurende dien tijd weinig van hem te vermelden.

Den 30 April 1684 werd hij door zijne oversten die groot vertrouwen in hem stelden tot instructor der studenten in de godsgeleerdheid te Luxemburg benoemd. Na dat jaar vinden wij hem voor het eerst vermeld in 1697, als wanneer de custodie van Chiny wederom werd vereenigd met de Waalsche provincie en hij den 21 April benoemd werd tot gardiaan te Sougné sur Amblève.

Van daar vertrok hij den 21 September 1698 naar Mons waar hij aangesteld was als biechtvader van het klooster der Zusters van den derden regel. Den 30 April 1700 werd hij benoemd tot gardiaan te Visé; den 15 April 1703 aangesteld tot biechtvader der Conceptionisten (1) te Nivelles; den 31 Augustus 1704 benoemd tot gardiaan te Luik en den 30 April 1706, te Ciney; sedert 28 Augustus 1707 bediende hij geen post meer en het memorieboek van het klooster van Luik vermeldt zijn overlijden op 8 Maart 1711; doch hij stierf te Reckheim, want het register der

---

(1) Fen soort Penitenten-Recollectinen, gesticht door Beatrix de Silva en goedgekeurd in 1489 door Paus Innocentius VIII.

overledenen dezer parochie geeft aan: 8 Martii 1711, obiit apud Domicellas Albertz, R. P. Franciscus Moseus, olim guardianus conventus Leodiensis, et in ecclesia Patrum sepultus est ante altare S[i] Antonii (1).

Leekenbroeders.

WILLEM LUTTERS,

dispensator en organist van het klooster van Reckheim, was te Erkelenz geboren, den 11 Augustus 1740, en geprofest den 18 Maart 1765. Tijdens de vervolging door de Fransche revolutiemannen bleef hij te Reckheim, hield zich verborgen op den „Heimolen", als molenaarsknecht en stierf kort na de opheffing van het klooster den 9 Maart 1797. Het memorieboek van dit klooster maakt melding van hem op 15 Maart.

LAURENTIUS KONINX,

zag, evenals de voorgaande, te Erkelenz het licht, den 20 Maart 1733, werd te Leuven geprofest den 13 October 1756; in het klooster bediende hij den post van kleermaker en vluchtte bij de Fransche omwenteling naar zijne geboortestad. Ook hij overleefde niet lang die ongelukkige gebeurtenissen, want reeds den 2 Januari 1803 verwisselde hij den tijd met de eeuwigheid.

MICHAËL JANS,

bediende in het klooster het ambt van tuinier. Hij was te Maastricht geboren den 14 Juli 1749 uit het huwelijk van Herman en Maria Catharina Vlecken, Slavante (2) in het klooster getreden

(1) Zie „*Liber defunctorum conventus Leodiensis*" en „*Acta capitulorum provinciae Flandriae*".

(2) Slavante was een klooster, ten Zuiden van Maastricht gelegen op den St. Pietersberg. Die naam schijnt eene verbastering van het woord Observanten; wordt ook klooster genoemd Lichtenberg, *Mons lucis;* wij gebruiken beide namen onverschillig.



is hij daar geprofest den 7 Mei 1771. Bij de suppressie zocht hij eene schuilplaats bij zijne familie en verkreeg later eene lijfrente van 400 francs. Toen zijn broeder, Henricus Jans, pastoor werd benoemd te Op-Grimby in 1808, ging hij bij hem wonen en strekte daar, door zijn godvruchtig en voorbeeldig leven tot stichting der parochianen. Doch zijn verblijf was daar van korten duur; reeds, den 6 September stierf hij en zijn stoffelijk overblijfsel werd naast de kerk ter aarde besteld.

Laurentius LAMBIE,

zoon van Adolf en Aldegondis Crous, was geboren te Overrepen den 20 Augustus 1761, werd te Tongeren geprofest den 15 October 1784 en bleef in Reckheim, waar hij eene lijfrente van 300 francs kreeg. Later vertrok hij naar Holland en trad in het klooster van Megen, waar hij als brouwer werkzaam was; vroeger stond hij aangeschreven als *panni tonsor*, of lakenscheerder. Hij overleed te Megen den 24 September 1828.

Mathias VAN DOOREN,

te Walt-Wilder nabij Tongeren den 10 Januari 1761 geboren, was de zoon van Petrus en Anna Cielen. Bij de suppressie van zijn klooster te Reckheim vluchtte hij naar Hoelbeek en ontving later eene lijfrente van 300 francs.

Naderhand vestigde hij zich bij zijnen broeder Andreas Van Dooren, pastoor te Gellick nabij Lanaeken, waar nog een ander broeder, met name Joannes, woonachtig was. Daar leefde „Matijsken, zooals men hem noemde, tot stichting der parochie en was zijn broeder behulpzaam, bij de catechismus en voor de handhaving der orde in de kerk; bijzonder streng was hij op het punt van stilte en eerbied in Gods tempel.

Hij stierf daar in hoogen ouderdom den 19 September 1842; zijn broeder stichtte voor hem een jaargetijde met vigilie en deed

hem ter aarde bestellen naast de plaats die hij voor zijn eigen graf bestemd had (1).

ANTONIUS HERMANS.

Hij was sandalenmaker in 't klooster van Reckheim. Te Hasselt geboren den 15 April 1734 werd hij te Slavante geprofest den 16 Maart 1764 en vluchtte na de opheffing van zijn klooster naar zijne geboortestad, waar hij den 7 September 1805 overleed. Hij had later zijn bon aangenomen toen het antwoord van Rome waarbij dit toegestaan werd hier aangekomen was in Juni 1797, met het daarmede verkregen geld had hij het klooster der Recollecten te Weert teruggekocht (2).

Toen het klooster van Reckheim ingevolge de Fransche wetten opgeheven en gesloten werd, bevonden er zich twaalf Paters. Ook van dezen zullen wij eenige bijzonderheden vermelden.

ADRIANUS WOUTERS,

gardiaan van 't klooster, was geboren te Lille bij Herenthals, den 17 September 1737 en geprofest te Slavante bij Maastricht, den 18 October 1760. Hij kreeg na de suppressie 800 frs. levensrente. Na de vervolging vestigde hij zich eenigen tijd te Antwerpen,

---

(1) Ziehier de stamtafel dezer familie:

Petrus Van Dooren gehuwd met Anna Cielen

Joannes † te Gellick 10 September 1829.	Hubertus † 16 Februari 1850, oud 84 jaar.	Maria-Catharina † te Eygenbilsen 28 Maart 1850, oud 82 jaar. Zij was echtgenoote van Michaël Swennen. Mathias Swennen, priester. Deze was eerst coadjutor van zijnen heerom te Gellick, later kapelaan te Veldwezelt.	Mathias Broeder-Recollect; te Reckheim uitgejaagd; geb. te Walt-Wilder 10 Januari 1761 † te Gellick 19 Sept. 1842.	Andreas, pastoor te Gellick, stierf aldaar den 11 December 1850, oud 80 jaar.

(2) An V, 3 Germinal (23 Maart 1767), Proces-verbaux d'adjudication N° 15, op het Rijksarchief te Maastricht.

later ging hij naar Hoogstraten waar hij verbleef bij zijnen broeder Petrus Wouters, die ook priester was. 't Is daar dat hij stierf den 5 December 1819, na 60 jaren kloosterling en 59 jaren priester te zijn geweest.

SIMON GILKENS,

vicarius van 't klooster, en voren meermalen gardiaan, kwam ter wereld te Maastricht. Hij trad den 7 Februari 1743 in het klooster te Slavante den 16 Maart 1764 en werd priester gewijd te Antwerpen den 14 Maart 1767. Bij de suppressie vestigde hij zich te Hasselt, waar hij den 17 Mei 1817 overleed.

Op zijn bidprentje staat: „Die den apostelijken arbeyt met alle vroomheyt en kloekmoedigheyt waergenomen hebbende, voorzien van de gewoonelycke H.H. Sacramenten, te Hasselt uyt de werelt gescheyden is, den 17 Mey 1817, out zynde 74 jaeren

R. I. P.

Simon heeft in zijn leeven het Huys des Heeren ondersteunt en heeft den Tempel in zijne daghen versterkt (Eccli. 50, 1.)"

CHRISTIANUS REYNDERS,

geboren den 5 Augustus 1742, sprak zijne kloostergeloften uit te Leuven den 14 Maart 1764 en werd priester gewijd te Roermond den 20 September 1766.

Hij voltrok zijne theologische studiën te Roermond en verdedigde daar met zijn medebroeder Pater Egidius Mulders, onder leiding van den lector, P. Michaël Nickey, deze thesis: „Prologomena in S. Scripturam, cum annexis digressionibus de sacramentis", 16 bladz. in 8°. Hij was zeer in aanzien in zijn orde en bekleedde daar negen jaren het ambt van gardiaan en zelfs dat van definitor. Toen het klooster van Reckheim gesloten werd, vluchtte hij naar zijne familie, in zijne geboorteplaats Oostham; daar was hij veilig door de goede zorgen van den burgemeester Van Breugel, die er op uit was dat de tien priesters, die zich in zijn dorp schuil hielden, niet ontdekt werden, waarom hij zelf door de Franschen werd weggevoerd naar Parijs waar men hem in den Tempel eenigen tijd gevangen hield, totdat hij door goede

voorspraak eindelijk op vrijen voet werd gestelp. Pater Reynders volgde later zijne familie naar het naburige Quaed-Mechelen en leefde daar in innige vriendschap met den pastoor der parochie, Augustinus Loix, die evenals hij een uitgejaagde Recollect was en vroeger met hem in het klooster van Reckheim gewoond had. Pater Reynders bekleedde gedurende vier jaren de plaats van kapelaan te Quaed-Mechelen en gaf er latijnsche lessen aan welbegaafde jongelingen der omliggende plaatsen, om ze in staat te stellen tot het ondernemen der hoogere studiën. Later leefde hij in de eenzaamheid, in gebeden en versterving. Zijn godvruchtig en stichtend leven maakte op iedereen diepen indruk; hij stierf te Quaed-Mechelen den 24 November 1816, zijn aandenken bleef lang bewaard, als dat van een heilig priester.

JOANNES VINCKEN,

geboren te Venlo den 17 September 1732. Hij werd geprofest te Erkelenz, den 7 Februari 1751 en priester gewijd te Roermond den 18 September 1758. Bij de suppressie werd hij bij arrêté van 4 November 1798 als insermenté tot deportatie veroordeeld, doch nam de vlucht naar Duitschland en stierf te Rheine den 25 Mei 1809.

PETRUS HENS,

geboren te Wieke-Vorst bij Hoogstraeten, den 3 Juli 1738, was zoon van Joannes en Maria Caenen; te Erkelenz geprofest den 8 Februari 1759 en priester gewijd te Antwerpen den 18 September 1762.

Tijdens de Fransche Revolutie had hij zich eenigen tijd schuil gehouden te Uyckhoven, maar werd weldra gedwongen te vluchten; alsdan ging hij naar zijne familie, die intusschen Wieke-Vorst had verlaten, om zich in het naburige Herenthout te vestigen; daar overleed Pater Hens in October 1802. |Het memorieboek van het klooster vermeldt hem op 1 Maart en zegt van hem: „Qui hujus conventus terminarius (1) fidelissimus fuit"; dat hij een allergetrouwste termijn-pater (?) was.

---

(1) *Terminarius* van een Pater gezegd beteekent een Pater, die als priester, den pastoor dier parochiën helpt, waar een broeder van zijn klooster omhaling doet. — In 't Duitsch heeft men het woord „*terminiren*", op termijn gaan.



JOANNES GULIELMUS NABBEN,

kwam in 1739 te Maastricht ter wereld; hij deed zijne H. professie te Erkelenz den 9 Februari 1760 en werd priester gewijd in 1763. Eenigen tijd bekleedde hij de plaats van vicarius en stond bekend als bekwaam prediker. Na de opheffing van het klooster ging hij naar Antwerpen waar hij stierf den 16 November 1820.

HENRICUS WOUTERS,

organist van het klooster, was geboren te Oolen, in de provincie Antwerpen den 28 Augustus 1763, en had voor ouders Gerardus en Elisabeth Verboven. Hij werd te Erkelenz geprofest den 24 October 1789, ontving de kleinere ordens te Roermond den 22 December 1787, het subdiakenaat te Roermond den 20 September 1788 en de H. Priesterwijding te Luik den 20 September 1788. Hij hield zich schuil te Uyckhoven tijdens de Fransche omwenteling. In de archieven der parochie Neerharen vinden wij over hem deze aanteekening van den E. H. Pastoor Smeesters: „Den laatsten Februari 1798, ben ik door de Franschen gedwongen de pastorie te verlaten en te vluchten naar Biese (1), waar ik mag wonen bij Willem Vanderhoeven. Intusschen zijn al de doopsels hier ingeschreven (indien het niet anders wordt) opgegeven gedaan door P. Henricus Wouters, minoriet van 't klooster van Reckheim, die, door de Franschen verdreven, bij den Heer Lyna, secretaris van Uyckhoven zich verborgen hield en met mijne toestemming mij hielpt om de parochianen van Neerharen bij te staan en de H.H. Sacramenten toe te dienen".

Hij verliet Uyckhoven niet meer en stierf daar op de pastorie den 9 Mei 1806 in zijn 44e jaar. Hij werd op zijn sterfbed bij-

---

(1) Dit Biese was eene pachthoeve, gelegen op den linker Maasoever tusschen Itteren en Neerharen, en behoorde tot de parochie Neerharen. Toen de Zuid-Willemsvaart gemaakt werd, zijn de landerijen daarvan midden doorsneden geworden, zoodat het beakkeren onmogelijk, of ten minste zeer lastig werd: daarom werd het huis afgebroken en de goederen werden bij de pachthoeve van Hocht gevoegd. De straat genaamd Biese-straat, loopende tusschen Neerharen en Hocht om de hoeve met de groote baan te verbinden, werd door de gemeente aan de eigenaars van Hocht verkocht, om zoo de twee boomgaarden die zij splitste, aaneen te sluiten.

gestaan door den E. H. Pastoor Liesens bij wien hij inwoonde en had bovendien nog den zoeten troost van broederlijk verzorgd te worden door zijnen vroegeren medebroeder van 't klooster van Reckheim, Pater Martens.

SIMON PETRUS WICKEN,

ontving het leven te Lummen bij Hasselt, den 13 Februari 1762, van Jan-Baptist en Joanna Elisabeth Van den Eynde. Hij was te Slavante geprofest den 4 November 1786 en te Luik priester gewijd, den 6 Februari 1788. Toen in 1794, de E.H. Leonardus Salm van den abt der abdij Beaurepart te Luik, bevel kreeg om de kloosterzusters Norbertinessen van Reckheim over den Rhijn in veiligheid te brengen en daarom zijne parochie van 21 Juli tot 15 Augustus moest verlaten, ging Pater Wicken hem vervangen.

Als nu de pastoor, om aan de Franschen te ontsnappen, weer moest vluchten, ging Pater Wicken opnieuw naar Grimby en bleef daar werkzaam gedurende gansch zijne afwezigheid, van 21 September 1794 tot in 't begin van Mei 1795 (1).

Hij zelf vluchtte uit Reckheim en stierf te Beek den 22 Februari 1819.

JOANNES BAPTISTA VAN ECHELPOEL

te Lille (bij Herenthals) den 14 April 1768 geboren, werd te Slavante geprofest den 5 October 1790 en te Luik priester gewijd den 24 September 1791.

Na de opheffing van zijn klooster zocht hij eene schuilplaats bij zijne familie en stierf te Lille den 27 November 1845. Het memorieboek van het klooster noemt hem op 1 Maart met deze woorden: „hujus conventus terminarius fidelissimus".

---

(1) Men bemerke, dat de parochie Op-Grimby door verschillende Paters van Reckheim klooster, gedurende de Fransche Omwenteling en ook nog daarna, verzorgd werd: 't is waarschijnlijk daardoor, dat de aflaat van Portiuncula aan deze kerk vergund is en heden nog bestaat.

Petrus Chritsianus VAN ENTBROUCK

zag het levenslicht te Houpertingen den 7 September 1750; de kloostergeloften legde hij af te Boetendael bij Brussel den 21 Maart 1729 en werd priester gewijd te Mechelen den 18 December 1773.

Hij voltrok zijne studiën in het klooster van Antwerpen en heeft daar den 23 Maart 1774, met zijn medebroeder pater Joannes De Bruin, onder leiding van den lector pater Leonardus Weckauff, de volgende thesis verdedigd: „Verbum caro factum, seu vita D. N. J. C. ex IV evangelistis harmonice descripta, quam cum notis philologico- ac polemico-criticis defendent..."

Hij was lange jaren in het klooster van Reckheim; reeds in de maand Maart 1787 werd hij naar de parochie Mechelen gezonden, om daar dienst te doen als kapellaan; die plaats was zonder bedienaar door den vroegtijdigen dood van den E. H. Henricus Stans (van wien wij de levensschets geven bij de studenten van het college) en de Pater bediende ze nog al lang, zooals de nota in 't register zegt: „Tredecim sequentes baptizati sunt tempore *deservituræ* P. Petri Van Entbrouck minoritae ex Reckheim". In het arrêté van ballingschap wordt hij ook aangegeven als woonachtig in Mechelen.

In het handschrift van koster Vanderhagen vindt men deze nota: „Een der Paters was afwezig en had den eed gedaan. Toen hij terugkwam, wilde niemand hem ontvangen en vernemende dat al zijne medebroeders den eed als slecht aanzagen en verboden, ging hij onmiddellijk naar Maastricht, om daar op het stadhuis den eed te herroepen". Wie die Pater was zegt hij niet, maar op den inventaris, door den Commissaris Sirejean in het klooster opgemaakt, en waarop de andere Paters teekenden, staat bijgevoegd: absent Van Entbrouck; en in het vonnis van ballingschap staat hij aangegeven als te Mechelen vertoevend. Die herroeping van den eed moet aangenomen zijn, want in het „arrêté" van November 1798 staat op de lijst der veroordeelden tot ballingschap voor weigering van den eed, ook de naam van Pater Van Entbrouck (1).

Hij vluchtte naar Gothem bij Borgloon en stierf er in 1813.

---

(1) P. J. Daris, *Histoire du Diocèse et de la Principauté de Liège de* 1724–1852,

Franciscus CERSTELOT,

zoon van Franciscus en Cecilia Louwette werd geboren te Borgloon den 6 Januari 1769. Hij werd te Erkelenz geprofest den 5 October 1789 en te Luik priester gewijd den 2 Juni 1792. Tijdens

---

deel III, bladz. 154, schrijft: François Jérôme Van Entbroeck, récollet à Liège, reconnut la faute qu'il avait commise en prêtant le serment. Il le rétracta publiquement le 15 Mars 1799, au lit de mort, il adressa la rétractation à son provincial Henrard et la fit publier pour réparer le scandale". — Is deze wellicht een broeder van onzen pater?

Ziehier nog eene retractatie tot stichting van den lezer, zij berust in het archief der kerk van Lanaeken en is geschreven door den E. H. Hubertus Josephus Germain, pastoor dier parochie: „Au nom du Père et du Fils et du St. Esprit. Je soussigné Hubert Joseph Germain, curé de la paroisse de Ste Ursule à Lanaeken, près de Maestricht, diocèse de Liège, éclairé et touché par la grâce et la Miséricorde divine de la faute grave, que j'ai commise en prêtant le serment de haine à la royauté, d'attachement et de fidélité à la constitution de l'an 3, décrété par la loi du 19 fructidor an 5, condamné par le Chef suprême de notre Mère la Ste Eglise, et pénétré des remords et du repentir le plus sincère, déclare avec un coeur contrit et humilié de retracter, révoquer et annuler en tout et partout le dit serment, ainsi que je le révoque et annulle par la présente, d'abjurer et abhorrer généralement toutes les erreurs auxquelles il a rapport, et de promettre de saisir toutes les occasions pour chercher à réparer, autant que les circonstances le permettront, le scandale que j'ai donné. Heureux, si pour le réparer complètement, je pouvais rendre ma Rétractation aussi publique qu'il l'a été. Mais la crainte bien fondée de donner par là occasion aux ennemis de notre sainte Religion de renforcer la persécution contre les Ministres du Seigneur, est la seule cause qui m'en empêche. — Toujours fidèlement attaché à la Chaire de St. Pierre, le centre de l'unité, j'en professerai le foi jusqu'au dernier soupir, et je me soumets, sans aucune restriction, à toutes les décisions qui en sont émanées et qui en émaneront. Je renouvelle aussi mon inviolable attachement à notre Révérendissime Evêque, avec la promesse d'obéissance que je lui ai donnée à mon ordination. Et par suite de mon sincère dévouement aux vérités révélées, et à la doctrine de Notre Seigneur Jésus-Christ et de son Eglise, je réitère de même ma profession de foi, en demandant, dans toute l'amertume de mon coeur, pardon à Dieu, ainsi qu'à tous les fidèles, du scandale que j'ai pu leur causer en prêtant ce serment illicite et réprouvé.

Dans cette même disposition de coeur et d'âme comme dessus, je retracte devant Dieu et les hommes la promesse de fidélité à la constitution de l'an 3 de la République Française, détestant toutes les erreurs, qui peuvent y avoir quelque rapport, ou qu'elle contient, ou qui en peuvent émaner.

Tels sont les vrais sentiments, dont je suis pénétré, et que je suis dans la ferme résolution de professer, avec la grâce de Dieu, jusqu'à la mort. Ainsi m'aident Dieu et ses saints Evangiles.

En foi de quoi j'ai signé la présente Rétractation. H. J. Germain, curé de Lanaeken.

de Fransche Omwenteling bleef hij in Reckheim verborgen en bewees daar groote diensten door zijn ijver voor de zielzorg. Alhoewel de Fransche gendarmen te Reckheim in de pastorie woonden en dus alle verkeer voor de priesters zeer gevaarlijk maakten, vreesde hij niet en bleef toch zijn bediening in 't geheim uitoefenen; want hij wist zich altijd op nieuwe wijze te verkleeden, om niet opgemerkt te worden. Zekeren nacht, werd hij tegen den morgen, naar Boven-Wezeth geroepen, om eenen zieke het H. Oliesel toe te dienen. Verkleed als een kleermaker, met persijzer en plank stapte hij door de duisternis moedig heen, toen hij eensklaps door twee gendarmen werd aangehouden. Hij kon zeggen wat hij wilde, zij namen hem mee naar de woning van den Maire.

Toen de vrouw van dezen laatste hoorde kloppen en de stem van den Pater herkende, dacht zij terstond dat deze waarschijnlijk heilige vaten bij zich droeg en om hem de gelegenheid en tijd te geven die te verbergen, bleef zij lang vuur slaan met haren vuursteen vooraleer het licht te ontsteken. Toen antwoordde zij aan de gendarmen: ja, dien man ken ik reeds lang, ziet gij dan niet dat hij de persplank en het persijzer van een kleermaker bij zich heeft. Laat hem maar met rust. Zoo geschiedde. De pater vertrok, hield zich achter eenen hoek schuil en als de gendarmen weg waren, ging hij stil het huis binnen, nam de gewijde vaten, die hij in de asch van den haard verborgen had en spoedde zich heen voor zijne bediening. Dit was de eenigste keer dat hij aangehouden werd, want hij was altijd voorzichtig, hoewel zeer dapper, en 't volk dat hem als een vader beminde, zorgde goed voor zijne veiligheid.

Pater Franciscus Cerstelot bestuurde de parochie Reckheim gedurende de afwezigheid van den pastoor Delveaux, die, veroordeeld wegens weigering van den eed, bij besluit van 4 November 1798, waarbij hij zelf veroordeeld was, moest vluchten en zijne volle jurisdictie aan dezen overgelaten had.

Daarom vinden wij bij voorbeeld, door den Pastoor van Neerharen Smeesters, geschreven in zijnen schuilhoek: „Coram me contraxerunt matrimonium.... juxta delegationem obtentam a R° P° Cerstelot minorita, nunc propter calamitates temporum *desservitor* in Reckheim"; of wel zooals de Pater zelf aanteekent: „Contraxerunt matrimonium..... coram me.... et coram altari

portatili": dat is in de eene of andere plaats waar in 't geheim de H. Mis gelezen werd.

Toen eindelijk de vrede weer hersteld was, mocht Pater Cerstelot uit zijne schuilplaats te voorschijn komen en stond in groote achting bij het volk, wegens de vele en groote diensten die hij, met levensgevaar, aan iedereen bewezen had.

Onder Napoleon, toen vele onrechtvaardigheden een weinig hersteld werden, kreeg hij eene lijfrente van 733 frs. Doch hij mocht deze niet lang genieten, want hij stierf te Reckheim uitgeput van krachten, den 20 Maart 1805 in den jeugdigen ouderdom van 36 jaren.

Pater Cerstelot had in de orde nog eenen jongeren broeder met name Joannes Paulus Cerstelot, geboren te Borgloon den 26 Augustus 1770, geprofest in 1791, priester gewijd in 1794 en leeraar in de H. Godgeleerdheid. Hij werd uit het klooster te Mechelen gedreven en overleed den 10 Juli 1810.

Renayrius MARTENS,

geboren te Bilsen, den 21 Augustus 1763, deed zijne plechtige geloften in het klooster te Slavante, den 3 October 1788 en werd priester gewijd te Luik, den 8 Maart 1789. Evenals de voorgaande, hield hij zich te Reckheim schuil en bleef er diensten bewijzen aan priesters en geloovigen alsook te Op-Grimby.

Toen de eerwaarde heer Leonardus Salm, den 11 Februari 1797 voor den derden keer de vlucht moest nemen, was Pater Martens eenige dagen daarna in die parochie en bleef er in 't geheim voor alles zorgen, totdat de pastoor den 13 September 1799 terugkwam. In Reckheim ook bewees hij veel dienst, altijd met groot gevaar erkend te worden. Zekeren nacht werd hij naar Dael-Wezeth geroepen, om eenen zieke de laatste HH. Sacramenten toe te dienen, en, alhoewel verkleed, werd hij door twee gendarmen herkend en vervolgd; hij vluchtte door veld en weiden en ontsnapte door over de beek te springen. Doch door den gevaarlijken sprong dien de gendarmen niet durfden wagen, veroorzaakte hij zich eene breuk waarvan hij veel leed, aan de gevolgen van welke kwaal men zijn dood toeschrijft.

Zulk een man was natuurlijk overal bemind.

Toen de vrede hersteld werd, bleef hij te Reckheim; hij kreeg eene lijfrente van 700 frs. Kapellaan aldaar benoemd, deed hij er zeer veel goed; en toen het bedelaarsgesticht geopend werd op 't kasteel, werkte hij daar met ijver om die ongelukkige landloopers te helpen en te bekeeren. Overal waar iets goeds te doen was, stond Pater Martens in de eerste rij; in de lijsten van onderteekeningen voor ondersteuning der armen, die in dien tijd nog al dikwijls rondgingen vinden wij altijd Pater Martens vooraan.

Zoo leefde hij als ijvervolle en heilige priester totdat de dood hem trof, den 17 Juni van 't jaar 1826. Zijne gedachtenis is overal in zegening gebleven.

AUGUSTINUS LOIX

zag het levenslicht te Attenhoven den 27 Januari 1765; hij trad in de orde in 1785, werd geprofest in 1786 en priester gewijd den 13 Juni 1788. Hij verbleef eenige jaren in 't klooster van Reckheim en werkte daar en in de omliggende dorpen als terminarius om biecht te hooren en te prediken.

Na de vervolging werd hij in 1804 aangesteld tot rector of praepositus te Bolderberg onder Zolder en daarna verplaatst als rector naar Niel in 1809; daar verbleef hij slechts korten tijd en vertrok er om de kapelanie van Achterbosch, parochie Moll, te bedienen; eindelijk werd hij in 1811 pastoor benoemd te Quaed-Mechelen bij Oostham, ter vervanging van Joannes Baptista Severijns, die het jaar te voren overleden was. Hij bleef er zijne geestelijke bediening uitoefenen tot in 1840, toen hij zijn ontslag nam en zich vestigde te Engsbergen, gemeente Tessenderloo, waar hij als *primissarius* nog dienst deed.

De pastoor dezer parochie, de ZeerEerw. heer Geuens, geboortig van Quaed-Mechelen was een boezemvriend van voornoemden Loix. 't Is om wille dier vriendschap dat de oude Pater naar Engsbergen vertrok en daar zijne laatste krachten besteedde om den pastoor zooveel mogelijk bij te staan; hij overleed er den 13 Januari 1853. Te Quaed-Mechelen richtte de heer Loix op de broederschap van den H. Rozenkrans. Het is in de laatste jaren

zijner herderlijke bediening dat de parochie Quaed-Mechelen gesplitst werd, als wanneer, namelijk in 1840, de nieuwe parochie Genendijk werd opgericht.

JOANNES MARTINUS BOLLEN,

geboren te Bilsen den 11 November 1770, zoon van Joannes en van Anna Maria Schils, aanvaardde het kloosterleven te St. Truiden en werd priester te Luik. Hij verbleef korten tijd te Reckheim en bevond zich te St. Truiden, toen de kloosterlingen uitgedreven werden.

Zijn broeder, Renier Bollen-Guskens, ging hem te St. Truiden afhalen met de huifkar en bracht hem terug naar het ouderlijke huis „de Buschwinning" ook „De Haan" geheeten, gelegen in het gehucht Spurk (Bilsen).

In dat huis vonden destijds vele priesters en kloosterlingen eene veilige schuilplaats; het gebeurde wel eens dat er tot twaalf te gelijk verborgen waren, allen bleven ongedeerd en ontsnapten met Gods hulp aan al hunne vervolgers.

De jeugdige pater Bollen bewees in die woelige tijden veel dienst, met overal waar hij maar kon, de heilige Mis te lezen en de heilige Sacramenten toe te dienen. Hij deed dit bijzonder in de „Buschwinning", maar ook dikwijls te Laer onder Bilsen, in een huis der familie Martens en te Bilsen bij de Hasseltsche poort, in eene woning der familie Bollen. In dit laatste huis werd de H. Mis gelezen in een kelder, die niet, zooals gewoonlijk, onder het huis, maar onder den binnenhof gelegen was. Daar werden de heilige Sacramenten toegediend en zijn vele kinderen door Pater Bollen gedoopt geworden. De twee dienstboden, Elisabeth en Ida Lambrechts, geboren te Schoonbeek, die hem tot aan zijn dood, dienden, waren beiden door hem, in dien kelder gedoopt. Men toont daar heden nog den naam van den Pater, in eenen steen gegrift.

Toen de kapel van O. L. V. van Bijstand, door de Franschen met plundering en verwoesting werd bedreigd, heeft P. Bollen het Lieve-Vrouwe-beeldje gered. Dit beeldje, in hout gesneden, bracht hij ter bewaring bij zijnen vriend Tilman Martens te Holt, gehucht van Bilsen, alwaar het in onze dagen nog bewaard wordt.

Overal ging hij rond om de zieken te bedienen; slechts eens werd hij verraden, maar door zijne koelbloedigheid ontsnapte hij aan de Fransche gendarmen. Dezen gelast om hem op te sporen en te vatten, hadden voor herkenningsteeken gekregen: „'t is een kort dik manneke". Op weg ontmoetten zij in het veld een boertje met blauwen kiel en blauwe slaapmuts, volgens het gebruik van dien tijd; maar dat boerke, dat juist het, „kort dik manneke" was, had ook de gendarmen gezien en vatte eene spade die daar op een half omgespit land stak, en ging kloek aan het spitten. „Wat doet gij hier?" vroegen de gendarmen, terwijl zij hem van top tot teen opnamen? — „Wel spitten", zei 't boertje. — „Spitten? wat is spitten?" — „Wel spitten of graven, ziet, dat is zoo doen", zeide „'t manneke", dat kalm en rustig voortwerkte en niet de minste ontroering verried.

De gendarmen zetten daarop hunnen weg voort naar 't huis dat hun als de schuilplaats was aangewezen; zij onderzochten alles, maar vonden geen „kort dik manneke". Toen zeiden zij, tegen elkaar, „'t was zeker dat boerke op het veld dat wij moesten aanhouden" en zij spoedden zich terug. Maar tot hunne verbazing vonden zij nu een grooten sterken kerel aan het spitten. „Van waar komt gij?" vroegen zij hem. — „Wel van huis!" — „En waar is dat dik boertje?" — „Welk dik boertje? Ik ben naar huis geweest om te eten en heb geen boertje gezien. Toen ik terugkwam stak mijne spade hier alleen, gelijk ik ze gestoken had". — „Hadden wij hem straks maar gevat", zeiden de gendarmen tot elkaar! maar 't was te laat! Het boertje had de spade in den steek gelaten en was intusschen hier of daar een zieke aan 't bedienen.

Nadat de vrede hersteld was, zond de geestelijke overheid Pater Bollen als kapellaan naar Eysden, bij Gronsveld. Hij verbleef daar van 1803 tot 1815, wanneer hij als pastoor-deken naar Bilsen, zijne geboortestad overgeplaatst werd.

Daar bleef hij werkzaam zoolang zijne krachten het toelieten; heden nog spreken velen van zijne liefdadigheid en zijnen onvermoeibaren zielenijver. Tijdens zijn dekenaat richtte hij op het kerkhof een calvarieberg op en vernieuwde de kapel van O. L. Vrouw van Bijstand, in 't jaar 1834, zooals het jaarschrift herinnert:

IMpIE DestrVCta CVra VerI pastorIs
boLLen eXVrgo.

Hij had, van kindsbeen af, altijd eene bijzondere godsvrucht tot de Allerheiligste Maagd en bracht haar van toen af, gaarne zijne hulde in die kapel. Gelijk wij gezegd hebben, had hij het geluk het Mariabeeldje te redden. Ook, als na de revolutie de kapel weêr hersteld was als bidplaats, kwam Pater Bollen van Eysden, om zelf de eerste Zaterdagsche mis in de kapel te lezen.

't Volgende jaar had hij het genoegen dat Mopertingen van Eygenbilsen gescheiden werd en als zelfstandige parochie opgericht door de plechtige installatie van den E. H. G. Coemans, van Heel, bij Roermond.

Dit was zijn laatste werk. Eene langdurige ziekte, gepaard aan een volkomen verlies van krachten, dwongen hem in November 1836, zijn ontslag te nemen, om eene welverdiende en noodzakelijke rust te genieten. Hij vestigde zich in een huis nabij de kerk, waar hij nog eenige jaren bleef lijden en bidden, tot stichting zijner oud-parochianen, terwijl hij zijne herderlijke bediening overdroeg aan den ZeerEerw. heer H. Hoebanx. Hij overleed den 15 October 1842. Ziehier zijn bidprentje:

Jesus, Maria, Franciscus.
Bid voor de ziel van zaliger den
Zeer-Eerwaarden Pater
Joannes-Martinus Bollen,
van het order der Eerw. F.F. Minderbroeders,
van het klooster van St. Truiden,
gewezene pastoor-deken van Bilsen,

die aldaar, na een langdurig verval van krachten, gesterkt door de laatste heilige Sacramenten, in den Heer overleden is den 15 October 1841, oud 70 jaren, 11 maanden en 17 dagen.

Henricus VERSTERREN,

werd geboren te Megen in 1761, legde zijne geloften af te Erkelenz den 29 Juni 1782, werd den 17 Februari 1785 priester gewijd te Roermond, met dispensatie in den leeftijd, hij vervulde eenigen tijd te Venlo de bediening van lector der philosophie en verbleef in dat klooster totdat hij pastoor werd benoemd van Zalt-Bommel in 1792, als opvolger van Pater Egidius van den Gheyn, den 3 April 1792 aldaar overleden.

In deze plaats bleef hij werkzaam tot 1812. Na zijn vertrek uit Zalt-Bommel verliezen wij zijn spoor; wel wordt gemeld, dat hij krachtdadig optrad om in de parochie Geulle een einde te stellen aan het hatelijk simultaneum (1) en zijne ongelukkige gevolgen. Zijne pogingen waren niet vruchteloos, de laatste Protestantsche predikant De Cock verliet Geulle in 1820 en met hem vertrokken de vier laatste Protestanten; zij begaven zich naar het naburige Beek. Het huis van den predikant te Geulle, vroeger aan den pastoor ontnomen, werd toen teruggegeven aan zijne eerste bestemming en is heden nog door den priester bewoond. Tijdens het verblijf der Protestanten in Geulle, hadden de pastoors hun huis, een kwartier van de kerk gelegen, op den weg naar Bunde.

De E. H. Delvaux, sedert 1787 pastoor te Reckheim, had in 1820 een jaargeld verkregen en overleed aldaar den 17 April 1821.

De E. H. Versterren volgde hem in 1820 op als pastoor en aanvaardde tevens het ambt van geestelijk bestuurder in het bedelaarsgesticht (2).

In beide bedieningen heeft hij veel goed gedaan: in de eerste jaren steunde hij vol vertrouwen op de medehulp van zijn kapellaan, den E. P. Martens, wiens levensschets wij reeds gezien hebben.

Door den ouderdom van krachten uitgeput, vroeg en bekwam hij ook eene welverdiende rust in 1842; hij bleef te Reckheim zijne laatste jaren slijten en overleed aldaar den 22 Januari 1845,

(1) Het simultaneum, van het latijnsche woord *simul*, dat is *te gelijk*, was de naam gegeven aan dat groote misbruik waardoor de Protestanten voor hunne diensten, de Katholieke kerken te gelijk met de Katholieken gebruikten. Het begon op vele plaatsen in 1650, toen de Protestanten met geweld de kerken innamen. Wat al ongelukken zijn daaruit voortgesproten! Zij bewaarden de sleutels, zij rekten des Zondags hunne officiën en beletten de Katholieken te beginnen; van daar vechtpartijen en geweldenarijen van allen aard. Na de omwenteling van 1830 bestonden er nog vier plaatsen waar het simultaneum in voege bleef: Meersen, Beek, Heerlen en Gulpen. Om het daar ook voor goed af te schaffen, stemden de Belgische Kamers den 23 Januari 1834, eene som van 15.000 francs, om met subsidie van provincie en gemeente, in ieder dezer vier plaatsen, voor de kleine Protestantsche gemeente een tempeltje te bouwen.

(2) Dit bedelaarsgesticht, later tot 1904 weldadigheidsschool van den Staat, voor jongens van 15 tot 21 jaren, nu weer een toevluchtshuis, werd geopend in het grafelijk kasteel te Reckheim, ingevolge het besluit door Napoleon I, van het jaar 1809, dat een bedelaarshuis voorschreef in ieder departement.

in den ouderdom van 84 jaren; hij was alsdan 63 jaren geprofest waarvan hij er 59 in zijne priesterlijke bedieningen had doorgebracht.

MATHIAS DAENEN

werd te Maastricht geboren den 5 Augustus 1774, geprofest te Lichtenberg, nabij die stad, den 4 Augustus 1796 en priester gewijd te Emmerich den 23 September 1797. Tweemaal tijdens de Fransche revolutie uit zijn klooster verdreven, eerst te Venlo en dan te Venray, werd hij in 1802 kapellaan te Wachtendonck, en later pastoor te Rheurdt bij Gelre in het bisdom Munster, waar hij verbleef tot in 1829. Toen nam hij zijn ontslag en vestigde zich te Reckheim, waar zijn broeder destijds aan 't hoofd stond van het bedelaarsgesticht. Hij overleed aldaar den 16 November 1848, schielijk, door eene beroerte getroffen, in de armen van zijnen vriend, den E. H. Gijbels, pastoor van Uyckhoven, met wien hij door de heide van Sutendael terugkwam; hij kon nog de heilige Absolutie ontvangen. Zijn vriend plaatste het lijk tegen een boom stam in het bosch en ging toen hulp vragen om het naar Reckheim terug te brengen.

II. Levensschetsen van kloosterlingen na de herstelling van het Klooster.

1. Van de Orde van Premonstreit.

HERMAN JOZEF BEUGELS.

Wij achten het overbodig hier eene levensschets van pater Beugels te geven, nu deze te vinden is in den *Godsdienstvriend*, deel LXXXV blz. 283—298, in de *Revue Catholique de Louvain*, 1861, mois de mai pag. 283—291 en in Welvaarts *De abdij van Postel.* Wij willen alleen nog vermelden wat Mgr. Corselis, in zijn verslag over de herstelling van Postels abdij zegt: „Le plus jeune, M. Beugels, qui s'est adressé à vous, (Mr Dehesselle covisitator voor Luik) a 63 ans; c'est un homme encore entier et valide, pacifique, doué d'esprit et d'un bon jugement".

Zijn grafschrift op het Kerkhof te Helmond in Noord Brabant, geeft genoegzaam in korte woorden samengevat zijn werken en zijn levensloop aan.

D. O. M.
Hic jacet ampus.dom. Hermanus Josephus Beugels ex Oirsbeek,
Eques ordinis Leonis Neerlci, canonicus reg. abbatiae Postulensis,
Qui e caro sibi claustro expulsus,
Primus rector collegii latini; postmodum parochus loci
Ac decanus districtus Helmondensis,
Domum pastoralem extruxit magnificam,
Summo cum parochiae bono, in veterem puellas caritatis induxit;
Quodque semper in votis habuit,
Matrem suam restituit abbatiam. (Vir plenus fidei,
Cunctis affabilis, gravis nemini) placidissime ut vixit vivere desiit,
Die XIX Octbris ann. dom. MDCCCLI, aetatis LXXXI,
Professionis religiosae LVIII, sacerdotii LVI,
Curae animarum XLIII, officii pastoralis XXXIX,
Muneris decanalis XII, R. I. P.

H. J. Beugels voert: in keel, drie zilveren stijgbeugels, geriemd van goud. Helmteeken: de stijgbeugel van 't schild; dekkleederen: keel en zilver.

ALFONS MARIA MOMMEN

werd te Alken geboren den 25 Februari 1804. Priester gewijd te Luik, werd hij kort daarna in 1828, pastoor te Tessenderloo, totdat hij den 1 November 1840 het Norbertijnerkleed en den naam van Alfons-Maria ontving (1). Hij werd geprofest den 1 November 1841 te Averbode en tien dagen daarna als prior aangesteld te Reckheim. In 1843 werd hij, na het ontslag van Beugels, superior gekozen te Reckheim. Hij is het, die de kloostergemeente naar Postel geleidde en ook als superior bleef bestieren tot 4 Augustus 1851.

Toen legde hij uit eigen beweging het superiorschap neer en

(1) Zijn kapellaan volgde weldra zijn voorbeeld en omhelsde het kloosterleven: hij werd aangenomen in 1842 bij de Paters Recollecten. Wij zullen hem terugvinden als Gardiaan te Reckheim in 1854: 't is de E. P. Jacobus Vrancken.



vestigde zich in de abdij der Norbertijnen te Park bij Leuven, waar hij verbleef, totdat hij in 1854 pastoor benoemd werd te Meldert bij Lummen. Daar werkte hij gedurende 19 jaren als een ijvervolle herder; door zijn toedoen werd de kerk merkelijk vergroot, schoon gemeubeld en versierd. De dood trof hem plotseling den 16 December 1873; en hij werd begraven in eene kapel die deel van de kerk uitmaakt, doch op het kerkhof uitkomt. De grafsteen, waarboven een groot Christusbeeld, draagt deze woorden:

Ter gedachtenis van de E. H. Joannes Mommen, pastoor dezer parochie, godvruchtig in den Heer overleden den 16 December 1873, bidt voor hem.

---

2. Recollecten.

Adolphus KOEPP

werd te St. Truiden geboren den 25 Mei 1804. Nog zeer jeugdig voelde hij de roeping tot het kloosterleven en wenschte vurig om het kleed van den H. Franciscus te ontvangen. Doch in die moeielijke dagen viel er niet aan te denken dit in St. Truiden te bekomen, en daarom vertrok de moedige jongeling naar Italië om daar in de orde te treden.

Dit gebeurde in 't jaar 1830; den 4 October 1831, werd hij te Urbini geprofest, en in diezelfde stad den 7 April 1832 priester gewijd. Nauwelijks had hij de blijde tijding ontvangen dat de Recollecten in zijne geboortestad waren hersteld, of hij vroeg en verkreeg het verlof om naar België terug te keeren. In 1834 kwam hij onverwacht aan in zijn geliefd St. Truiden, en werd daar met open armen door zijne medebroeders ontvangen. Deze moedige kloosterling heeft veel bijgedragen tot de uitbreiding van de orde van St. Franciscus in België.

In 1837 werd hem door den Z. E. P. Jacobs, provinciaal der Nederduitsche provincie de opdracht gedaan om het oud klooster van Weert te herstellen; in dat klooster vervulde hij eerst het ambt van gardiaan, daarna werd hij vicarius en instructor voor beide noviciaten.

Den 5 Juli 1842, werd hij door den Z. E. P. Oudendaal, pro-

vinciaal der Nederduitsche Provincie naar Megen gezonden om daar ook het klooster der Minderbroeders te heropenen en nog eens werd hij belast met de moeielijke taak van eersten gardiaan.

Intusschen was de Nederduitsche Provincie van België gescheiden en toen hij zijn laatste ambt vervuld had, vroeg en bekwam hij de toestemming om in de Belgische Provincie van St. Jozef over te gaan en kwam den 7 April 1847 in 't klooster van St. Truiden aan.

Toen nu het oud-klooster van Reckheim was teruggekocht wierp de Z. E. P. Archangelus Hendrickx, de oogen op hem, om deze nieuwe stichting te beginnen en in te richten.

Hij kwam hier den 20 October 1847 aan, en verbleef er als gardiaan tot den 20 Juni 1850. Zijne werken te Reckheim zijn ons reeds genoeg bekend.

Later werd hij gardiaan in verschillende andere kloosters, ook definitor der Provincie en stierf te St. Truiden op Portiuncula-dag (2 Augustus) 1865.

Henricus ALFERINCK

werd geboren te Eybergen in Gelderland den 13 Mei 1799. Hij was een der eerste novicen van het klooster van St. Truiden; hij werd gekleed den 8 Mei 1834, geprofest den 9 Mei 1835 en priester gewijd te Luik den 18 November 1836. Als vicarius was hij de rechter arm van den gardiaan, den ouden P. Plugers, en deed al zijn best om het kloosterleven goed in te richten. Dat was natuurlijk in 't begin zeer moeielijk. Mgr. Dehesselle, vicaris-generaal van Luik, schreef 20 April 1835 aan Mgr. Corselis, apostolisch visitator: „Vous remarquerez dans le rapport, Monseigneur, que la Messe conventuelle n'a pas lieu tous les jours et qu'on ne fait pas matines pendant la nuit. Je pense qu'ils ne pourraient guère faire autrement avec le petit nombre de choristes. Ils ont du reste la bonne volonté de reprendre tout cela aussitôt qu'ils le pourront"! . . . . Reeds in 1837, 9 Februari, schreef Mgr. Corselis aan Mgr. Neven, visiteur apostolique: „Je suis charmé de la bonne nouvelle... relativement aux améliorations dans la discipline régulière que le père vicaire Alferinck a introduite dans la communauté de Saint-Trond. Je ne doute

guère que le père Dirix n'y ait eu une bonne part; c'est un excellent religieux sous tous les rapports" (1). Reeds in 1842 bekleedde bij het ambt van gardiaan te St. Truiden.

Hij werd den 20 Juni 1850 naar Reckheim gezonden, om den gardiaan pater Koepp, te vervangen en in dit huis sleet hij het grootste gedeelte van zijn kloosterleven. Hij werd daar vijfmaal gardiaan. Toen hij de vierde maal dit ambt ter harte nam, verkreeg hij na anderhalf jaar er van ontslagen te worden, wegens zijnen ouderdom; maar drie jaren later werd hij op nieuw voor den vijfden keer aangesteld, doch op zijn aandringen bekwam hij zijn ontslag en vertrok naar St. Truiden, waar hij den 22 Januari 1883 stierf, in den ouderdom van 84 jaren. Hij was 49 jaren geprofest en 48 jaren priester.

Den 8 December 1850 had hij te Reckheim de broederschap opgericht van het Onbevlekt Hart van Maria voor de bekeering der zondaars.

Nicolaus OPSTEYN,

was geboren te Borgharen, nabij Maastricht, den 5 Juni 1816.

Hij sprak zijne gelofte uit te St. Truiden den 27 September 1839 en ontving de priesterlijke wijding te Luik den 17 December 1842.

Den 23 October 1847 werd hij aangesteld tot vicarius van de de residentie van Hasselt en den 30 Juni 1849 werd hij kapellaan benoemd der parochie Reckheim, ter vervanging van Pater Hyacinthus Dierinck, welke plaats hij bekleedde gedurende bijna dertig jaren, namelijk tot 31 Januari 1879.

Door zijne zachtmoedigheid, zijne bewonderenswaardige eenvoudigheid, zijne dienstvaardigheid en zijn minzamen omgang wist hij ieders achting, vertrouwen en liefde te winnen. De twee pastoors die hij in hunne bediening ter zijde stond, de E.E. H.H. Corbey en Portmans, beschouwden hem als hunnen besten vriend n trouwen medehelper. Geestelijkheid en volk beminden Pater Nicolaus en daarom nam men met vreugde de gelegenheid waar,

(1) J. Daris, *Notices historiques sur les églises du diocèse de Liége*, tome XVI, p. 292 et 297.

dat te toonen, toen hij in 1875, 25 jaren kapelaan was te Reckheim.

Bij inschrijving verzamelde men eene som gelds, waarvoor men twee zilveren kelken kocht; de eene werd aan de parochiekerk gegeven door de geloovigen van Reckheim tot gedachtenis van 't feest; de tweede werd door de geestelijkheid van 't dekenaat Mechelen aan den jubilarius vereerd, en werd later, toen hij zijne bediening verliet, naar 't klooster van Reckheim overgebracht. Hij vierde zijn jubelfeest van 50jarig kloosterleven, in 't jaar 1888. Deze brave kloosterling eindigde zijn verdienstvolle loopbaan te Reckheim twee jaren later den 18 Mei 1890.

VICTOR (SIMON) SMIT

was geboren te Groningen, den 3 Augustus 1812, uit eene protestantsche familie. Toen de Omwenteling in België uitbrak, had hij zijne hoogere studiën begonnen aan de Universiteit van Leiden en begeesterd, zoo als vele zijner makkers nam hij dienst in het bataillon vrijwilligers, samengesteld uit Leidensche studenten, dat in België „de muiters" kwam bestrijden, en zooveel te lijden kreeg.

Doch Gods beschikkingen zijn bewonderenswaardig: onze Simon vond in België de genade van het Geloof en bekeerde zich tot de Katholieke Kerk.

Van toen overvielen hem allerhande beproevingen: verworpen en vervloekt door zijne Protestantsche familie, weggezonden door zijne vrienden, leed hij in stilte en versterkte zoo zijnen wil om op den eens goed erkenden weg der waarheid te wandelen; maar God, die hem in de beproeving zuiverde en versterkte, verliet hem niet.

Hij bracht hem in betrekking met een deugdzamen man Petrus-Franciscus Van Hooff te Maarheze (bij Hamont-Budel); deze ontving hem met eene oprechte liefde en verzorgde hem als zijn eigen kind. Niet alleen gaf hij hem kost en woning, maar liet hem ook op eigen kosten zijne studiën voortzetten.

En toen de heer Van Hooff huwde met Cornelia Steyvers, kreeg de jonge Simon dubbele liefde en dubbelen steun: hij was

geliefd en verzorgd als kind uit het huis en volgde daarom ook zijne weldoeners, die zich te Oirschot in Noord-Brabant gingen vestigen (1). Zij noemden hem nooit anders dan onze Simon of „onze horloge", dit laatste omdat de jongeling zoo voorbeeldig leefde en zoo stipt alle bezigheden zijner aangenomene dagorde volgde, dat hij om zoo te zeggen geregeld als een uurwerk den tijd aanduidde.

Hij gevoelde zich tot het kloosterleven geroepen en begaf zich dan naar St. Truiden, om zich aan te bieden bij den E. P. Provinciaal der Minderbroeders, maar ondanks zijn bidden en smeeken werd hij afgewezen en weggezonden. Alleen, om zoo te zeggen op de wereld, ging hij zijnen nood klagen en troost zoeken in de kerk bij het Allerheiligste Sacrament, hij bad vurig en weende bitter. Des anderen daags 's morgens waren de deuren der kerk nauwelijks open, of Simon knielde alweer biddend en weenend voor het H. Altaar. Toen kwam een oude Pater hem op den schouder kloppen en zeide: kom hier dicht bij het Altaar, ik weet waarvoor gij bidt en weent, wij zullen samen bidden, en ik zal tot uwe intentie de H. Mis opdragen. Dien dag zelven kwam men Simon zoeken in zijne herberg, en met onzeggelijke vreugde vernam hij dat hij aanstonds als novice in 't klooster treden mocht: 't was in 't jaar 1845, en na een vurig proefjaar, deed hij zijne heilige professie den 13 October 1846. Daarna hernam hij onmiddellijk zijne theologische studiën en werd tot de bediening der altaren verheven te Luik, den 12 Augustus 1849.

Zijn leven was een gedurig lijden, dat hij met een wonderbaar geduld verdroeg; naar ziel en lichaam was hij schier nooit zonder echte folteringen. Hij kwijnde dan ook langzaam weg en overleed te Reckheim jong van jaren, maar rijk aan deugden en verdiensten den 30 Maart 1851, slechts 39 jaren oud.

Hij werd nooit anders genoemd dan de heilige Pater.

---

(1) Deze achtbare echtelieden zijn de ouders der twee bekende Paters Jesuïeten Willem en Petrus Van Hooff, van wie de eerste Bollandist was.



Franciscus Xaverius FRYDAL,

geboren te Maastricht, den 22 October 1815, werd te St. Truiden geprofest den 16 Mei 1837, en priester gewijd te Luik den 9 Augustus 1839; hij ook was een der eerste novicen na de herstelling van het klooster.

Voorbeeldige kloosterling en geleerde priester, werd hij aangesteld als novicenmeester en in 1842 als geheimschrijver van den Z. E. P. Provinciaal Lambertus Dirix, die vooral zijne kennissen in het kerkelijk recht benuttigde.

Hij is de eerste vicaris geweest van Reckheim's klooster; later werd hij gardiaan benoemd.

Hij bestuurde gedurende twaalf jaren de congregatie van den 3en Regel te Gent, zonder daarom op te houden al dien tijd als een onvermoeibare missionaris te werken.

Als schrijver is hij even gunstig bekend door de twee werken die hij bij Hemelsoet, te Gent, in druk uitgaf: *Geschiedenis der twee honderd en vijf Martelaren van Japan, zalig verklaard door Zijne Heiligheid Pius IX* en *Leven van de H. Maria-Francisca der vijf wonden van O. H. J. C., maagd der orde van den H. Franciscus, heilig verklaard door Z. H. Pius IX.*

Pater Frijdal overleed te Gent, den 11 Maart 1875.

Raphaël NACKOM

kwam te Reckheim aan met pater Koepp, om de nieuwe stichting te beginnen en den 6 Juni 1848 werd hij aldaar aangesteld als lector der wijsbegeerte, later werd hij gardiaan te Gent en overleed aldaar in den ouderdom van slechts 32 jaren.

Zie hier wat *Het Vaderland* van Gent, op dato 7 en 8 April 1856 van hem bericht: „Eergisteren is alhier, in het klooster der Recollecten, overleden de E. P. Raphaël, in de wereld Franciscus Martinus Nackom. Hij was te St. Truiden geboren den 16 April 1824, hij was in de orde getreden den 31 Juli 1842, geprofest den 1 Augustus 1843, priester gewijd te Luik en den 29 Mei 1847.

Pater Raphaël was een der uitmuntendste paters der orde in België. Gedurende verscheidene jaren was hij professor der philo-

sophie geweest en oefende deze bediening uit tot voldoening van zijne oversten. Weinigen tijd nadien werd hij overste van het convent van Gent gekozen en hij bestuurde dit klooster met voorzichtigheid en wijsheid. Hij strekte steeds tot voorbeeld aan zijne broeders en deed zich altijd opmerken door een stipt volbrengen van den regel; hij toonde den grootsten ijver in het bekeeren der zondaars en het prediken van het woord Gods. Het was tijdens het prediken van geestelijke zendingen dat hij de ziekte, die hem ten grave sleepte, betrapte. Deze lange ziekte, die maar een langdurige doodstrijd scheen te wezen, werd door hem met een buitengewoon geduld en met voorbeeldige gelatenheid gedragen; hij haakte naar den dood, om tot een beter leven over te gaan. Hij is kalm en verheugd gestorven, gelijk zijn aangezicht, na zijn dood, het genoeg heeft doen blijken".

„Het lijk werd tentoongelegd in eene bloote plaats, in zijn habijt van Franciscaan en uitgestrekt op eene mat. De menigte omringde het lijk den ganschen dag, iedereen naderde zonder den minsten schroom, de kinderen gingen zelfs den paternoster die aan de koord van den overleden pater hing, kussen. Men zag niet de minste samentrekking op het gelaat, een glimlach van vrede en voldoening zweefde op den mond die nooit geopend was tenzij om het woord Gods te verkondigen of om te bidden, te zegenen, of armen te troosten".

Broeder EUCHERIUS,

in de wereld Petrus Van den Berck, werd geboren te Weert, den 1 Januari 1791 en leerde het ambacht van schrijnwerker.

In zijn gelukkig huwelijk schonk de goede God hem twee kinderen, maar Hij beproefde hem ook bitter door den vroegtijdigen dood zijner brave echtgenoote.

Zijne dochter, geroepen tot het kloosterleven, werd aangenomen bij de Zusters van Crombeen, te Gent, waar zij, onder den naam van zuster Raphaël, veel goeds deed.

Zijn zoon bleef hem nu alleen over, doch weldra vroeg ook deze om zich in 't kloosterleven aan den dienst van God toe te wijden. De vader antwoordde eenvoudig: „Jongen, bidden wij maar goed, dat O. L. Heer ons beide moge verlichten, ik zal u daarover later spreken".

En later was het antwoord: „Kind, gij wilt Recollect worden, 't is zeer goed, ik ben overtuigd dat gij dien roep gekregen hebt; gij moogt dus gaan. Maar... uw vader gaat ook meê naar het klooster. 't Gebeurde zoo als hij zeide.

De zoon, Godefridus Van den Berck, is bekend onder den naam van Pater Ladislaus, hij zag het levenslicht te Weert, den 24 Augustus 1824, werd geprofest te Thielt, den 3 Juni 1844, en priester gewijd te Luik, den 18 December 1847; hij overleed te Gent, den 4 Februari 1886".

De vader, nu broeder Eucherius, werd toegevoegd aan de Paters Koepp en Nackom, die gelast waren met de herstelling van Reckheims klooster. Hij werd daar geprofest in de derde orde, den 14 Augustus 1848 en in de eerste, den 4 October 1850.

Hij verliet Reckheim niet meer, gedurende bijna dertig jaren leidde hij hier een werkzaam en godvruchtig leven, als schrijnwerker en portier.

Hij was een waar voorbeeld binnen en buiten het klooster. Door zijnen minzamen omgang alom bemind, door zijne echt kloosterlijke deugden, waarlijk geacht, werd hij aangezien als een toonbeeld van een echten Minderbroeder.

Hij ontsliep zachtjes den 8 October 1875, in den gezegenden ouderdom van bijna 85 jaren.

Felix VANDERYST

werd te Tongeren geboren den 24 Juni 1824 en studeerde in zijne geboortestad, alsook aan de seminariën van Rolduc en St. Truiden. Hij werd geprofest als Recollect in deze laatste stad, den 1 Augustus 1845 en priester gewijd te Luik in 1848.

Deze goede, brave man bewaarde heel zijn leven eene oprechte kinderlijke eenvoudigheid; hij ging door de wereld, zonder ooit iets van de wereld meê te nemen of zelfs te kennen. Gedienstig voor iedereen, overgelukkig als hij iemand kon genoegen doen, was hij als kloosterling zeer nauwgezet in het streng nakomen zijner geloften, buitengewoon godvruchtig, en door dat alles bemind van God en van de menschen.

Gelijk zijn serafijnsche aartsvader de H. Franciscus, beminde hij

de schoone natuur; bloemen en vogels brachten hem in verrukking, hij zou er mede gespeeld hebben als een kind. Hij verbleef eenigen tijd te Jerusalem, en hoe gelukkig was hij, als hij van het H. Graf, van Gethsemani, van den Kruisweg kon vertellen; dan sprak hij als begeesterd en deelde hij zijne aandoening aan de onverschilligste toehoorders mede. Ook koesterde hij immer de hoop nog eens naar het heilig land te mogen terugkeeren, om te Jerusalem zijne loopbaan te mogen eindigen, doch de goede God riep hem naar het hemelsch Jerusalem; hij overleed te Reckheim den 26 November 1899. Zijn stoffelijk overblijfsel werd in den grafkelder zijner familie, te Tongeren bijgezet.

Hij had in Reckheim zijne jubelfeesten gevierd van vijftig jaren kloosterling en vijftig jaren priesterschap.

Ignatius HUCHANT.

De familie Huchant, van Montigny-sur-Sambre, werd op eene wonderbare wijze gezegend. God schonk haar vier zonen: een dezer was reeds pater Redemptorist geworden en twee waren in St. Franciscus' orde, als Recollecten binnengetreden, toen de vierde, die de medecijnen studeerde aan de Hoogeschool van Leuven, ook de orde der Recollecten intrad.

Vader en moeder hadden reeds lang het voornemen gemaakt ook de wereld te verlaten en sedert twaalf jaren, met wederzijdsche toestemming het voornemen gemaakt aan de wereld te verzaken, zoo gauw de opvoeding hunner kinderen zou voltrokken zijn.

Door het vertrek van hun jongsten zoon vrij geworden, ging de moeder naar het klooster en de vader trad als leekebroeder binnen bij de Recollecten te Gent, den 7 September 1846; hij was toen 56 oud.

Pater Ignatius kwam in Reckheim aan met de eerste kloosterlingen en aanvaardde het ambt van aalmoezenier in het bedelaarsgesticht, waar hij gedurende vier jaren werkzaam bleef. Hij stond bekend als bekwame predikant en ijverige biechtvader; ook in de missiën, die hij op vele plaatsen gaf, deed hij zeer veel goed. In zijne orde stond hij eveneens in groot aanzien en bekleedde gewichtige bedieningen, zelfs de plaats van definitor.

Hij overleed te Namen den 25 Februari 1885 in den ouderdom van 66 jaren, waarvan hij er 43 overgebracht had in het klooster, en 41 in de priesterlijke bedieningen.

Pater Clementianus Huchant eindigde zijne loopbaan in Namen, den 22 Februari 1887, oud 69 jaren, geprofest 41 en 38 jaren priester; hij ook is definitor geweest en pater Philippus Huchant stierf te Namen den 17 April 1880, 64 jaren oud en 40 na zijne priesterwijding.

HONORIUS (FRANCISCUS) VAN BOXTEL,

kwam ter wereld in Nieuwkuik den 10 April 1820, trad in de orde der Franciscanen, werd geprofest den 5 October 1849 en priester gewijd te Luik, den 10 Juni 1854.

Overal stond hij bekend als ijverige biechtvader en als terminarius was hij zeer werkzaam in geheel den omtrek. Hij overleed den 26 November 1892.

De dood trof hem plotseling, doch zeker was hij goed voorbereid, hij was nauwelijks eenige minuten terug in 't klooster van een bezoek bij eene zieke, toen hij plotseling viel en den geest gaf; maar op zijne tafel vond men, eigenhandig door hem geschreven, den tekst voor zijn doodsprentje, in rijmen opgesteld, gansch gereed alsof hij den dood verwachtte.

Ziehier dit schrift:

Vaartwel, beminde broederschaar,
Vaartwel en weest bereid,
Want 't is een groote reis voorwaar,
De reis naar de eeuwigheid.
Die reis heb ik thans afgelegd,
Terwijl mijn eeuwig lot
In hoop en vrees mij werd gezegd
Toen ik verscheen voor God.
Hoe dwaas toch is de sterveling
Die leeft alleen voor de aard'
En immer zijne rekening
Met nieuwe schuld bezwaart.
Slechts hij verdient oprechte lof
Die 't heil der ziel betracht,

Die 's werelds eer betrapt als stof
En zich den minsten acht.
Wanneer gij dan u voorbereidt
Tot eenen goeden dood,
Wilt dan toch uit liefdadigheid
Mij redden uit den nood.
Ook dan zal ik van mijnen kant
U toonen dankbaarheid
Opdat God spoedig hand aan hand
Ons naar den hemel leid,
Gods zegen blijve u bij
Vaartwel en bidt voor mij.

WENCESLAUS (ALPH.) VERCAUTEREN,

geboren te St. Nicolaas (Waas) den 6 December 1842, sprak zijne geloften uit den 24 October 1862 en ontving de H. priesterwijding te Luik, den 22 Mei 1869.

Voorbeeldige kloosterling, goede theologant, begaafde redenaar, daarbij bedeeld met een vlug begrip en een gezond oordeel, was hij een gezochte raadsman in alle moeielijke gevallen. Hij bewees veel diensten in de parochiën, en ook bij de priesters stond hij in bijzonder aanzien om zijne geleerdheid en rijke ondervinding, zoowel als om zijne opgeruimdheid en minzame dienstvaardigheid. Door eene langdurige ziekte langzaam wegkwijnend, bereidde hij zich zorgvuldig en gelaten voor tot de groote reis naar de eeuwigheid. Hij overleed den 3 December 1902.

VITALIS VON BEBBER,

zag het levenslicht te Udem, in de Rhijnprovincie, den 9 Februari 1830, trad te Thielt in de orde van den H. Franciscus, den 10 October 1851 en werd priester gewijd te Luik, den 18 October 1857. Hij bekleedde tweemaal de plaats van almoezenier in het bedelaarsgesticht, was driemaal vicarius en eenmaal Gardiaan, van het klooster te Reckheim, gelijk ook in St. Truiden en Hasselt.

In het bedelaarsgesticht werkte hij met onvermoeibaren ijver

aan de bekeering der zondaars, niets was hem te lastig; hij vermenigvuldigde zijne predicatiën en geestelijke oefeningen: groot ook was zijn invloed, zelfs diegene die doof bleven aan zijne vaderlijke vermaningen, toonden hem niettemin eene eerbiedige en welgemeende achting.

Zijne geliefkoosde godsvrucht was die tot het Allerheiligste Sacrament en tot het H. Hart van Jezus.

Toen hij gardiaan was te St. Truiden, gaf hij zich veel moeite om daar eene jaarlijksche novene te stichten ter eere van het H. Hart en alle dagen dezer novene ontving hij processiën uit de omliggende parochiën.

Hij stichtte deze oefening te Reckheim met denzelfden grooten toeloop van volk, want dagelijks kwamen er processiën uit de naburige dorpen; en om deze novene voor goed een duurzaam bestaan te geven, bekwam hij van Rome, den 7 December 1886 een volle aflaat toevoegelijk aan de zielen van 't vagevuur. Om onverwachte tegenkanting werden deze bedevaartprocessiën na twee jaren afgeschaft.

Dit was voor hem eene zeer gevoelige beproeving, doch de goede God die hem door het lijden wilde zuiveren zond hem nog meer over: eene pijnlijke kwaal belette hem alle werk bij de zielen en hield hem jaren lang in het klooster, ja zelfs in het ziekenhuis opgesloten. Altijd bezig met gebed en studie, altijd even blijmoedig van geest, was hij een waar toonbeeld van geduld en gelatenheid in de grootste smarten.

Hij vierde zijn jubelfeest van 50 jaren kloosterling in het ziekenhuis en verwisselde dat tranendal met het hemelsch vaderland den 7 Mei 1903.

DE ZEVEN BROEDERS.

Toen op zekeren dag een Israëlitisch jongeling aan onzen Goddelijken Zaligmaker vroeg wat hij doen moest om volmaakt te wezen, kreeg hij ten antwoord: „neem al wat gij bezit, geef het den arme en volg mij.”

Onbekend voor de wereld, maar hoog gewaardeerd door God, stierven hier zeven broeders; weinig of niets kunnen wij zeggen

van hun voorbeeldig kloosterleven, maar dat weinige behelst alles. Zij leefden in armoede, in gebed en versterving, in strenge gehoorzaamheid. Zij konden gerust met den H. Petrus zeggen: „zie wij hebben voor U alles verlaten, wat zal nu ons deel wezen.

Ziehier beknopt hun levensloop.

Antonius (Gherardus) DOEVEN, lid der Derde Orde, was geboren te Eybergen (Holland) den 15 Juni 1805, werd geprofest te St. Truiden den 11 April 1838 en is te Reckheim overleden den 17 Mei 1862.

Thomas LARDINOIS, lid der Derde Orde, kwam ter wereld te Noorbeek, den 31 Augustus 1803 en werd geprofest in de 1e Orde te St. Truiden, den 11 April 1838; hij was hovenier in het klooster van Reckheim en stierf aldaar, den 6 Juli 1869.

Gentilis (Arnoldus) DREISSEN, lid der Derde Orde, geboren te Reckheim den 5 Augustus 1832, werd aldaar geprofest den 15 Augustus 1864 en overleed den 22 Januari 1881.

Candidus (Petrus) AUSSEMS, lid der Derde Orde, zag het levenslicht te St. Truiden, den 10 October 1818; hij werd aldaar in de Derde Orde geprofest den 2 Februari 1844 en te Thielt in de 1e Orde den 30 Augustus 1849; zijn verdienstvol leven eindigde te Reckheim den 1 Januari 1888.

Cornelius (Gabriel) VAN ZWEEVELDT werd te Diest geboren den 6 Maart 1806, geprofest te St. Truiden den 16 Mei 1837 en overleed te Reckheim, den 2 April 1889.

Norbertus (Josephus) DE BECKER, geboren te Tongerloo, den 25 Maart 1827, trad in de orde den 22 November 1857, werd geprofest in 1858 en overleed te Reckheim, den 3 April 1900.

Henricus (Paulus) TOMBEUR, kwam ter wereld te Diest, den 19 April 1825; als knaap had hij de H. Mis gediend bij de Minderbroeders die te Diest, op het Begijnhof, samen leefden; aan hunne voorbeelden schreef hij zijne roeping toe. Hij trad in St. Franciscus'orde den 18 April 1855, deed het jaar daarop professie in den derden regel, en den 15 December 1864 in den eersten regel. In 1904 vierde hij plechtig zijn jubelfeest van 50 jaren kloosterling. De goede God riep hem op ten hemel, den 21 December 1907.

THEODORICUS (HERMANUS) NICOLAI,

werd geboren te Wilderen, bij St. Truiden, den 6 April 1820, geprofest te Thielt den 10 April 1844, voltrok zijne theologische studiën, doch ontving slechts de wijding van diaken. Strenge gedachten over de waardigheid van priester en nauwgezetheid van geweten wederhielden hem van de heilige priesterwijding. Hij was een voorbeeldig kloosterling. Geheel zijn leven is opgesloten in het eene woord: „obedivit", hij was onderdanig. Hij stierf te Reckheim, op Goeden Vrijdag, 3 April 1896.

ELECTUS (FRANCISCUS-REINERIUS) DE BRUIN,

zag het levenslicht te 's Gravenhage, den 3 Februari 1828, werd geprofest te Thielt den 10 November 1847 en priester gewijd te Luik, den 19 Februari 1853. Werkzame man, als terminarius in de omstreken, missionaris en biechtvader werd hij erg beproefd door eene pijnlijke ziekte, zoodat men, in volle waarheid de woorden van Job op hem kan toepassen (XXX, 27): „Mijne ingewanden branden zonder mij eenige rust te laten; dagen van kwelling hebben mij overvallen." Hoop op genezing deed hem naar Maastricht brengen, om daar eene heelkundige behandeling te ondergaan: doch hij bezweek aan de pijnen, gelaten en verduldig den 1 Februari 1890.

MEDARDUS (ADRIANUS) HENROTTE,

werd geboren te Aubel, den 19 December 1833, legde zijne kloostergeloften af te Thielt, den 6 Juni 1853, ontving de priesterwijding te Namen, den 18 Juni 1859. Deze Pater leidde een voorbeeldig kloosterleven, beminde de stille eenzaamheid, zoodanig dat hij in de kloostergemeente als een waar kluizenaar leefde. Al zijne vrije uren bracht hij door in de kerk in aanbidding voor het Allerheiligste, of in de oefening van den Kruisweg. Hij overleed te Reckheim in de kracht zijner jaren, slechts 51 jaren oud.

Jacobus VRANCKEN

kwam ter wereld te Aelst, bij St. Truiden, den 24 September 1806, werd priester gewijd te Luik den 1 Mei 1835 en aanstonds aangesteld tot kapellaan te Tessenderloo.

Daar bleef hij werkzaam gedurende zeven jaren en volgde toen het voorbeeld van zijnen eersten pastoor, Joannes Mommen, die naar het klooster was gegaan, en dien wij te Reckheim ontmoet hebben als prior der Norbertijnen.

Jacobus trad in de orde van den H. Franciscus, ten jare 1842, en deed zijne professie te St. Truiden, den 1 Augustus 1843.

Bij de Minderbroeders stond hij terecht in groot aanzien, om zijne kennissen en zijn voorbeeldigen levenswandel. Ook vertrouwde men hem vele gewichtige bedieningen toe: hij werd aangesteld tot instructor van beide noviciaten, beurtelings tot leeraar der moraal en der dogmatische Godgeleerdheid en van het kerkelijk recht; hij bekleedde de plaatsen van Gardiaan, van Definitor en van Custos.

Toen hij Gardiaan was te Reckheim, hadden de erfgenamen van den heer notaris, Andries Lambrechts, de weide terugschonken aan de Paters, tegen zekere stichtingen.

Hij leidde een zeer godvruchtig en stichtend leven: de oefening van den Kruisweg, die echt Franciscaansche godsvrucht, was hem waarlijk lief, als aangeboren. Dagelijks ging hij de XIV statiën van Christus' lijden na, en als zijne menigvuldige bezigheden hem dit door den dag beletten, dan deed hij het 's avonds in de duisternis.

Om beter de opvolging der statiën te onthouden, had hij de volgende latijnsche verzen opgesteld:

Damnatur, portat, cadit, obviat, hicque juvatur,
Abstersus, rursum cadit, admonet hic lacrymantes,
Tertius hic lapsus, nudus, fixusque levatur,
Deponunt illum, tumulo tandemque recondunt.

Altijd bleef hij even werkzaam tot zijnen dood toe, die hem overkwam te Reckheim, den 10 Mei 1872; hij was aldaar leeraar der H. Godgeleerdheid.

Hij is een der Paters die 't meest hebben bijgedragen om de orde der Minderbroeders in België op te beuren en vooruit

te helpen door een waar kloosterlijk leven en door grondige priesterlijke studiën.

EDMUNDUS WAUTERS EN MICHAËL CORCORAN,

werden beiden in hunne volle jeugd reeds weggerukt en ten hemel gevoerd.

De eerste, geboren te Thielt, den 10 November 1828 en aldaar geprofest den 5 October 1849, overleed te Reckheim den 2 Februari 1850, terwijl hij zich daar toelegde op de studie der wijsbegeerte. Doch, volgens het woord van den H. Bonaventura, bestond zijne wijsbegeerte vooral in dit punt, dat hij uit en in alles niets anders zocht dan het toppunt der volmaaktheid te bereiken.

De tweede, Michael (Eduardus) Corcoran, zag het levenslicht te Dublin in Ierland, den 8 April 1849, werd geprofest te Thielt den 9 October 1867 en overleed te Reckheim den 17 Maart 1870. Op de roepstem van den goddelijken Meester had hij alles verlaten, familieleden en vaderland.

III. Levensschetsen van studenten van het college.

Men kent den boom aan zijne vruchten en men zal het college van Reckheim en de leiding der Recollecten beter waardeeren, als men eenige mannen zal kennen, die zich daar vormden en zich later buitengewoon verdienstelijk hebben gemaakt door geleerdheid en deugden. Het college heeft zeker niet lang bestaan, doch niettegenstaande dien korten duur, heeft het den weg gebaand aan zeer vele mannen van edelmoedig karakter, onverschrokken heldenmoed, nederige en verborgene heiligheid, toonbeelden en weldoeners van het volk, en tevens zijne kloeke aanvoerders en voorzichtige leiders gedurende de woelige tijden der Fransche vervolgingen. Wij zullen trachten hier eenige levensschetsen, tot stichting van den lezer en tot eer der school, samen te brengen.

THOMAS VONCKEN,

geboren te Meerssen, den 31 December 1771, trad in de orde der Minderbroeders, werd geprofest te Maastricht in 1791 en priester gewijd in 1797, in welk jaar hij te Maastricht uit het klooster werd verdreven.

Gedurende de vervolging hield hij zich verborgen in zijne geboorteplaats en wist hij, met de hulp van nog andere priesters, die plaats en nog acht omliggende zoodanig te bedienen, dat van 1797 tot 1801, er niet één zieke stierf zonder de heilige Sacramenten te hebben ontvangen (1).

In 1803 werd hij pastoor benoemd te Ulestraten en van daar, in 1808, in die hoedanigheid overgeplaatst naar Geleen, waar hij in 1841 zijn jubelfeest van vijftig jaar kloosterling vierde.

Om dat feest zoo godsdienstig mogelijk te vieren, ontbood hij vier Paters Redemptoristen van St. Truiden, die eene veertiendaagsche missie predikten. Iedereen nam deel aan die geestelijke oefeningen; zelfs kwamen er velen toegesneld uit de omliggende plaatsen. 's Morgens den 10 Maart, werd het feest geopend door eene algemeene Communie van dankzegging aan den Allerhoogste.

Den 14 Juli 1846 had hij het geluk van ook zijn jubelfeest van vijftig jaren als priester te vieren. Was het eerste aandoenlijk en godvruchtig geweest, dit tweede was buitengewoon plechtig.

Laten wij het woord aan den „Godsdienstvriend", van Augustus 1846.

„De 14 Juli was voor de ingezetenen van het uitgestrekt dorp Op Geleen, bij Sittard, een zalige dag. De kerk, die met heerlijke tapijten, laurierboomen en andere fraaie gewassen allersmaakvolst versierd was; de pastorij, waarin eene menigte van uitmuntende verzen en zeer gelukkig gevondene jaarschriften waren opgehangen; de gedurige beweging der gemeentenaren, allen in feestgewaad gekleed; het groot aantal priesters, waaronder men verscheidene dekens, eene menigte pastoors, oversten van godsdienstige ge-

(1) De overlevering zegt ook dat deze Pater de veroordeelden tot den dood bijstond, hun de HH. Sacramenten toediende en hen vergezelde naar de gerechtsplaats. Hij zou te Venlo den vermaarden Schinderhannes bijgestaan hebben.



stichten, ordensgeestelijken, enz. enz. opmerkte; doch vooral de tegenwoordigheid van een gemijterd hoofd, Z. D. Hoogwaardigheid Mgr. Paredis, bisschop van Hirene, Apost. Adm. van Limburg; alles in een woord gaf te kennen, dat het feest, ja, een hoogst zeldzaam feest was binnen de gemeente. En inderdaad, men vierde er het jubelfeest van den grijzen en alom zoo hartelijk geliefden Heer Thomas Voncken, uit de orde der Minderbroeders, Herder dier parochie. Het was nu 50 jaren geleden, dat zijn WelEerwaarde voor de eerste maal het H. Misoffer had opgedragen, en die verjaring moest plechtig gevierd worden.

Op een gegeven teeken verliet een talrijke processie de kerk, om zich naar het pastorie-gebouw te begeven. Aldaar werd de jubilaris onder eenen draaghemel geleid, terwijl twee der Eerw. Paters Minderbroeders uit het klooster te Weert, de schoone jubelkruk en kroon dragende, zich aan zijne zijde plaatsten.

De goede grijsaard was zichtbaar aangedaan, toen hij tusschen de dubbele en tallooze rij zijner diepbewogene parochianen en andere nieuwsgierigen doorging; parochianen en van andere dorpen toegesneld en waaronder er zich velen bevonden, die nog ooggetuigen waren geweest van al datgene, wat hij tijdens de nog schrikwekkende fransche omwenteling gedaan en geleden had, om aan de ingezetenen van Geleen, Bunde, Meersen, Ulestraten, Elsloo, Itteren, Berg-Terblyt, Geul, enz. enz. geestelijken troost en hulp te verschaffen; — die hem nu eens in eenen dokter, dan in eenen koopman, dan wederom in landman of in een ander gewaad verkleed, met gevaar van zijn leven, in huis en stulp hadden zien binnensluipen, om een pas geboren kind te heiligen, een arm huisgezin met troost en zich zelven onttrokken brood te voeden, eenen wegens hunnen naar het slagveld gesleepten of bereids gesneuvelden zoon hopeloozen vader en schreiende moeder op te beuren, eenen stervenden bij te staan en met de laatste H Sacramenten uit te rusten: allen te helpen.

Gewis, gewis, zij bijzonderlijk die den nu grijs geworden priester, in die akelige oogenblikken gezien en gekend hadden, moesten zich ontegenzeggelijk gelukkig achten, diens schoonen triumf te mogen beleven.

Aan den hoofdingang der kerk gekomen, werden allen op nieuw getroffen. Daar stond zijn Hoogwaarde in volle bisschoppelijk

gewaad, midden tusschen de twee Archidiakenen, den jubilaris verbeidende. Allen knielden neer, en nadat de zegen over allen was uitgesproken, trad men tot voor het hoogaltaar, alwaar de Veni Creator werd aangeheven. Die lofzang geëindigd zijnde, werd de jubilaris voor een in het midden van het koor geplaatst knielbankje geleid, terwijl de Bisschop het altaar beklom om kruk en kroon te benediceeren. Dit was treffend; doch aller harten werden gebroken, toen Mgr. daarna den jubileerenden Pastoor naderde, om hem de gewijde voorwerpen over te geven; en ach! hoe goed moest het den eerbiedwaardigen grijsaard zelven aan het hart worden, toen hij uit den mond van zijnen Opperherder, wiens gezalfde hand hem eene van groen en bloemen vervaardigde kroon op het hoofd drukte, de bemoedigende woorden moest hooren: Verheug u, mijn broeder, verheug u; gij immers hebt eenen goeden strijd gestreden, tot dusverre hebt gij uwe loopbaan zoo gelukkig voortgezet, gij hebt het geloof bewaard, weshalve gij de gegronde hoop kunt koesteren, dat de Heer in zijne rechtvaardigheid u eens ten dage eene andere kroon ter belooning zal geven, eene kroon die nimmer verwelken zal.

Daarna begon de H. Mis, welke door den jubilaris, wiens Index, Diaken en Subdiaken zijne drie neven waren, gezongen, en door Mgr. Paredis pontificaliter geassisteerd werd.

Aan het evangelie beklom de Z. E. Pater Verschure, praeses van het Weertsche Minderbroedersklooster, den kansel, en hield eene op de omstandigheid toegepaste aanspraak. Nadat de Mis geëindigd en het Te Deum tot dankzegging gezongen was, werd de gekroonde jubilaris, aan de rechterhand van Z. Hoogwaarde op de jubelkrük leunende, gaande even zoo plechtstatig als men hem had afgehaald, naar de pastorie teruggeleid.

Toen het vriendenmaal was afgeloopen, begaf men zich wederom gezamenlijk naar de kerk om de pontificale Vespers en het lof bij te wonen, waarmede deze zoo heugelijke dag, waarop door parochianen, bloedverwanten en vrienden, zoo menige hartelijke wensch van geluk, heil en zegen geuit, zoo menige traan van aandoening, liefde en dankbaarheid gestort was, gesloten.

Des anderendaags, in den vroegen morgen reeds, nam Zijne Doorl. Hoogwaarde afscheid van den braven Herder en keerde naar Roermond weder.

Met hart en ziel stemmen wij in bij den blijden wensch, vervat in een aan het hoofd van een carmen gratulatorium staande jaarschrift:

reLIgIosVs JVbILatVs,
JaM saCerDos JUbILans,
fIat sIt pastor JUbILatVs.

Deze laatste wensch was in ieders hart en op aller lippen, doch hij moest op aarde niet meer vervuld worden: op het einde van zijn vijftigste jaar van pastoor, riep hem de goede God naar de hemelsche jubelkroon. Hij stierf te Geleen den 18 November 1852".

Zijn bidprentje zegt: Hij was een man des gebeds, en een bijzonder vereerder der Moeder Gods, droeg altijd den last en de hitte van den dag, onderhielt (sic) daarbij streng de vasten van de kerk en van de orde tot in zijne hoogste jaren. Het onvermoeid christelijk onderwijs, het waardig en vlijtig bedienen der H. Sacramenten, de bijstand der stervenden waren de grootste voorwerpen zijner herderlijke zorg. De behoeftigen en ellendigen te helpen was zijn liefdewerk; *hij kon werkelijk zijn aangezigt van geenen armen afwenden*, hij was gelijk een tweede Job, het oog voor den blinde en de voet voor den kreupele.

De bevolking plaatste uit dankbaarheid op zijn graf een statig kruis uit Naamschen steen gebeiteld, met dit opschrift: „In afwachting van het laatste oordeel, rust hier de Weleerwaarde Heer Thomas Voncken, jubilarius als minderbroeder, priester en pastoor. Geboren 1771. Overleden 1852 (1).

Wilhelmus Theodorus BOOTEN.

Hij werd geboren te Mechelen a/M., den 24 November 1763, was de zoon van Mathias Booten junior en van Catharina Sengers. Na zijne humaniora te hebben voltrokken in Reckheim, volgde hij de lessen der philosophie aan de universiteit van Leuven, en die der theologie in het seminarie van Luik.

Hij was een oudere broeder van den volgende. Priester gewijd werd hij weldra aangesteld als kapellaan in zijne geboorteplaats, waar hij reeds als zoodanig voorkomt den 4 September 1787;

(1) Jos. Russel, *De heerlijkheid Geleen*; — *Journal historique et littéraire*, VII blz. 637 en XIII blz. 204.



als opvolger van den eerwaarden heer Henricus Stans; somtijds staat hij vermeld als kapellaan, soms ook als deservitor. Later werd hij benoemd tot pastoor en komt als dusdanig voor in de parochiale registers van af 17 Juli 1792.

Zijn naam staat op de lijst der emigranten, uitgegeven den 5 Augustus 1798; hij weigerde den eed van haat en werd begrepen in het arrêté van 4 November 1798; doch wordt hij aangeschreven als „chapelain à Mechelen". De E. H. Joannes Born werd na het concordaat, in 1803, pastoor-deken van Mechelen en de E. H. Booten vervulde de bediening van kapellaan. De E. H. Joannes Born (1) overleed te Mechelen, den 8 April 1807, slechts 49 jaren oud, en toen werd de E. H. Booten als deken aangesteld. Hij overleed in deze bediening den 16 November 1813, in den ouderdom van 50 jaren.

JEANNES LEONARDUS BOOTEN,

geboren te Mechelen a/M. den 30 April 1768, was de zoon van Mathias Booten, junior, en van Maria Catharina Sengers. Na de lagere studiën in Reckheim te hebben voltrokken, werd hij priester en, om te voldoen aan het algemeen verzoek der parochianen, werd hij in 1790 aangesteld tot kapellaan in zijne geboorteplaats, als helper van zijnen broeder. De jeugdige priester werkte daar met veel ijver, tot stichting der gansche parochie, en 't was eene algemeene droefheid, toen hij, na vijf jaren, door eene kortstondige ziekte aan de liefde zijner familie en de genegenheid der parochianen ontrukt werd, den 20 Maart 1796, in zijn 28e jaar.

Wij laten hier volgen eene nota in het sterfregister van de parochie Mechelen:

„Die 20a Martii, anno 1796, circa horam sextam vespertinam, maligna febri per quatuordecim dies omni patientia tolerata, consuetis S. R. E. sacramentis rite praemunitus obiit in Domino, et 22a in ecclesia sepultus est:

---

(1) Joannes Born was geboren te Slenaken bij Gulpen, uit het huwelijk van Jacobus en van Anna Maria Smeets.

4



Reverendus Dominus Joannes Leonardus Booten, anno aetatis suae vigesimo octavo, sacerdotii quinto.

Siccine invida mors zelosum ecclesiae ministrum viride in aevo devellis? Quem ut sacerdotem exemplarem deflent pastores vicini, utque patrem pauperum et fidelem dispensatorem mysteriorum Dei quotquot sunt parochiani reclamant; hic vir sacri ministerii tyrocinio salubriter edoctus et huic aptissimus, ad assistentiam fratris sui vicarii et deservitoris hujus parochiae in regimine pastorali a tota communitate expostulatus, ibidem per quinquennium summa cum aedificatione, summo cum fructu curae animarum desudans, in iis pascendis assiduus, in consolandis imfirmis et afflictis indefessus, in ornanda domo Dei sedulus, erga pauperes misericors, erga omnes mansuetus et benignus: quare intus et foris gratus, ita ut merito confidamus quod aeterna requiescat in pace".

Men zou moeielijk in schoonere woorden den lof van een afgestorven priester kunnen verkonden.

Mathias Josephus BOOTEN.

Deze werd geboren te Mechen a/M. den 14 April 1779, zoon van Dominicus en Gertrudis Repriels. Hij deed zijne studiën in 't college van Reckheim en legde zich daarna toe op de studie der rechten en administratie. Zoo werd hij lid van den gemeenteraad en van het gerecht van Mechelen. In 1797 komt hij voor als „commissaire du pouvoir exécutif" van de Fransche republiek. Later werd hij aangesteld als „agent municipal", als „officier public" en als „maire". Hij stond zeer in aanzien en zelfs komt hij voor als peter van het tweede kind van Baron Joannes Jacobus Ernestus van de Wardt d'Onsel.

Bij dekreet van Keizer Napoleon I werd hij benoemd tot „notaire impérial à la résidence de Neerharen". Bij zijn overlijden, den 15 September 1811, was hij weduwnaar van Catharina Elisabeth Breuls en echtgenoot van Joanna Elisabeth Duyckers.

DE FAMILIE CAENEN.

De familie Caenen, waarvan de naam thans te Reckheim verdwenen is, was voorheen en vooral in de 18e eeuw zeer talrijk; de meeste harer leden waren in betrekking bij de grafelijke familie.

Sebastianus CAENEN O. F. M., van het klooster van Tongeren, overleed den 21 Juni 1655 in het begijnhof „den Nieuwenhof" te Maastricht, waarheen hij zich, reeds ziek zijnde, begaf.

Fredericus CAENEN werd pastoor te Heugem bij Maastricht in 1673; hij overleed aldaar den 20 Februari 1696, in den ouderdom van 53 jaren en werd in de St. Martinuskerk te Wijck begraven. Zijn opvolger was Willem Robroek.

Gulielmus CANEN of CAENEN werd geboren te Reckheim in 1682; hij trad in de orde der Minderbroeders, werd geprofest te Slavante den 11 October 1707, priester gewijd in 1708 en overleed te Boetendael bij Brussel, den 23 Juni 1734.

Ferdinandus Nicolaus CAENEN, priester en beneficiant op het kasteel te Reckheim, overleed den 20 Februari 1758 en werd in de kerk ter aarde besteld.

Theodorus Amandus Antonius CAENEN, zeer bekend als kunstschilder, was niet alleen bij de graven in hooge achting, maar ook om zijne kunst aan het hof van de Prins-bisschoppen van Luik zeer gewaardeerd, en werd zelfs benoemd tot lid van den geheimen raad des bisschops. Hij overleed te Reckheim den 1 Juli 1760. In het sterfregister staat de volgende vermelding bij zijn naam gevoegd: pictor famosus" (1).

Balthazar CAENEN, gehuwd met Maria Catharina Mathildis Caenen, algemeen ontvanger van den Graaf en het graafschap; deze had drie zonen en een kleinzoon, die alle vier in 't college hunne studiën deden en onze bijzondere aandacht verdienen.

De familie Caenen had het volgend wapenschild: Op azuren veld een gouden anker tusschen een pelicaan en eene lelie,

---

(1) Deze schilder, wiens naam niet voorkomt in het werk van Helbig: *La peinture au pays de Liége*, legde zich bijzonder toe op portretschilderen. Vele portretten van zijn penseel waren te Reckheim en omstreken bekend. Wij hebben niet een gevonden dat zijn handteeken draagt, alhoewel vele portretten, in alle familiën, door overlevering aan hem worden toegeschreven.



helmteeken: een gouden kruis; devies bij sommige leden: omnia Deo; bij andere: fide, spe, charitate et castitate, zinspeling op de teekens van het schild en het helmteeken.

PETRUS FERDINANDUS CAENEN,

oudste zoon van den vorigen ontvanger, deed grondige studiën aan het college der Paters en zette dezelfde voort aan de Universiteit van Leuven, waar hij de rechten studeerde. Hij vestigde zich te Reckheim als advocaat, werd schepen aan 't gerecht en vertrouweling van den graaf. Hij stierf te Reckheim den 25 December 1764, slechts 54 jaren oud. Uit zijn huwelijk met Anna Ida Booten, is gesproten Joannes Josephus Caenen, van wien hierachter sprake is.

JOSEPHUS GOBERTUS CAENEN,

tweede zoon van den hiervoor vermelden ontvanger, werd te Reckheim geboren den 23 December 1713; zijn peter was de graaf d'Aspremont-Lynden Reckheim, Josephus Gobertus, die hem zijne namen gaf; zijne meter was de gravin de Tilly, geboren d'Aspremont-Lynden-Reckheim. Toen in 1729 Paulus Potmans. kapellaan van Reckheim, overleed, was de jongeling Josephus Gobertus Caenen onvrijwillig oorzaak van moeielijkheden tusschen den pastoor van Reckheim en den graaf Carolus Gobertus. Deze, om zijne genegenheid te toonen voor het peetkind van wijlen zijnen broeder, begiftigde Jos. Gob. Caenen met twee beneficiën, die door den dood van den voorgaanden bezitter waren vacant geworden, te weten: het beneficium of officium der kapel van het kasteel, met last van wekelijks twee missen te lezen en het beneficium ter eere de H. Anna in de parochiekerk, met last de gestichte missen jaarlijks te lezen. Daar de jongeling toen slechts vijftien jaren oud was, moest hij die missen door een priester laten lezen. De moeielijkheden daardoor ontstaan, werden geregeld door tusschenkomst van den Vicaris-Generaal van Luik, Graaf de Rougrave.

Na zijne humaniora te hebben voltrokken te Reckheim, ging hij zijne studiën voortzetten te Luik en werd priester. Pastoor

benoemd te Wintershoven, den 26 Juni 1744, bleef hij daar werkzaam tot zijn dood toe. Hij overleed den 28 November 1778. Zijne gedachtenis is in die parochie bewaard door een gesticht jaargetijde, door registers over kerk en armbestuur door hem opgesteld, en bijzonder door zijn grafsteen.

Vroeger dekte deze steen in de kerk zijn graf, maar bij het herstellen van den kerkvloer werd hij weggenomen en in den buitenmuur der kerk bevestigd. Ziehier het opschrift:

D. O. M.

Hic jacet sepultus Rdūs Ad^{m} Dñus, Patriciae Familiae, Jos. Gob. Caenen, in vita sua Pastor Dignissimus de Wintershoven, qui postquam per tres menses aegrotus in sedili patientissime sedisset, tandem 28 mensis 9bris 1778 pie obdormivit in Dño, magnum post se relinquens desiderium. Cujus animam Benigne Lector precibus vestris enixe commendamus. In memoriam Fratris sui Dilecti ponebant D^{llae} M: A: F: Caenen

Requiescat in Pace. Amen.

MARIUS LUDOVICUS (THOMAS AQUINAS) CAENEN,

derde zoon van Balthazar, werd te Reckheim geboren den 5 Juli 1716. Zijn dooppeter was graaf Petrus Ludovicus van der Marck, commandant der troepen van den koning van Frankrijk en zijn meter de gravin Maria Theresia d'Aspremont-Lynden, geboren markiezin de Prié.

Na de humaniora trad hij in de orde van Premonstreit te Averbode, den 31 Januari 1737 werd gekleed den 7 Maart daarna en kreeg toen den kloosternaam van Thomas Aquinas. Ziehier, wat de „*Catalogus Confratrum Averbodiensis Abbatiae*" over hem zegt:

Thomas Aquinas Caenen, deed zijne beloften den 28 Augustus 1738, met eene dispensatie van 6 maanden en tien dagen. Hij werd gewijd te Luik subdiaken, den 20 September 1738; diaken den 23 Mei 1739 en priester den 24 September 1740. In 1741 werd hij bibliothecaris der abdij en den 12 Juni 1744 werd hij aangesteld als leermeester der H. Godgeleerdheid.

Van 16 Mei 1749 was hij onderpastoor te Venlo en aldaar als pastoor geinstalleerd den 11 Juni 1753.

Deze man was zeer ootmoedig en tevens zeer geleerd; hij bestuurde zijne parochie met zooveel ijver en voorzichtigheid, dat hij de aandacht op zich trok van den bisschop van Roermond, Mgr. de Robiano, die hem de taak oplegde van censor librorum.

Hij oefende mild de gulste gastvrijheid en alhoewel meestal zelf arm, verdiende hij ten volle den naam van vader der armen: nooit liet hij iemand weggaan zonder eene milde aalmoes en als hij niet veel kon geven, wist hij de armen te troosten en op te beuren. Door zijne deugden stond hij in hooge achting niet alleen bij de Katholieken, maar zelfs bij de Protestanten, zóó dat zelfs deze, gedurende zijne ziekte, openbare gebeden hielden om zijne genezing te bekomen. Deze man, die om zijne deugden eene lange loopbaan scheen te moeten hebben, werd door den dood getroffen den 27 Februari 1772; zijn lijk werd overgebracht naar de abdij van Keizersbosch, waar hij gedurende lange jaren het ambt van buitengewoon biechtvader had vervuld.

Als schrijver heeft hij vele verhandelingen achtergelaten, want zijne pen was buitengewoon vruchtbaar. Ziehier de lijst zijner werken, zooals zij voorkomt in het boek van den kanunnik L. Goovaerts: *Ecrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré:*

1°. Negentien boekdeelen, klein 8°, vlaamsche sermoonen, bewaard te Averbode;

2°. Supplementum theologiae moralis, extractum ex operibus Benedicti XIV, pontificis maximi. Handschrift, drie boekdeelen in 8°; de dood heeft hem belet het vierde en laatste deel af te werken.

3°. Tractatus practicus in usum neo-confessariorum, de peccatis luxuriae.

4°. Oratio panegyrico critica in laudem S. Norberti, qua post Polycarpum de Hertoghe, contra quosdam recentiores ordinis nostri calumniatores, fuse demonstrat Praemonstratenses esse veros canonicos, non vero simplices monachos.

5°. Temporis distributio pro canonicis monasterii Adverbodiensis.

6°. Dissertationes de casibus reservatis. Alles in handschrift.

JOANNES JOSEPHUS LANDOALDUS MATHIAS ANTONIUS (CANDIDUS) CAENEN,

neef van den voorgaande, werd geboren te Reckheim den 8 Juli 1749 en was zoon van Petrus Ferdinandus Caenen hierboven vermeld en van Anna Ida Booten. Zijne dooppeters waren: Ferdinandus Nicolaus Caenen, priester-beneficiant te Reckheim en zijn oom de E. H Josephus Gobertus Caenen, pastoor te Wintershoven, van daar den naam van Landoaldus, de patroòn van Wintershoven; zijne meters: Maria Mechtildis Caenen en Maria Booten.

Hij ontving het wit habijt van den H. Norbertus te Averbode, den 27 Juli 1767, werd geprofest den 10 September 1769 en priester gewijd den 18 September 1773.

Den 15 October 1776 werd hij aangesteld als leermeester der H. Schrift; den 4 Mei 1790 als *cellier* en later als archivaris, daarbij, in 1790, benoemd tot secretaris van den Abt Trudo, die terzelver tijd Vicaris Generaal was der Norbertijnen in de circarie van Brabant en nog den 25 October 1795 *camérier* der abdij.

Velen benuttigden zijne zeer uitgebreide kennissen en onder degenen die hem raad vroegen, vinden wij aangeteekend Mgr. de Nelis, bisschop van Antwerpen, Lambinet, Ernst, Adr. Heylen en Ghesquière, die van hem zegt: „Datis ad me binis epistolis multigena eruditione refertis" (¹).

Candidus Caenen vestigde zich na de Fransche Omwenteling in het begijnhof van Diest, waar hij overleed den 17 Juli 1811.

L. Goovaerts, in zijn werk: *„Ecrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré"* geeft de volgende boeken van hem op:

1°. Commentaria in actus apostolorum, Ms. in fol.

2°. Commentaria in Psalmos, 3 boekdeelen, in 4° Ms.

3°. Historie en mirakelen van O. L. V. van Cortenbosch, gedrukt te St. Truiden in 1790 bij J. B. Smits, in 12°.

4°. Een groot getal brieven over wetenschappelijke onderwerpen.

(¹) Acta Sanctorum, tom II, p. XVII.

Joannes (Gerlacus) CLAESSENS,

geboren te Boorsheim den 12 Januari 1747, zoon van Jacobus Claessens en van Sophia Alberts.

Hij trad in de orde van den H. Norbertus te Averbode, waar hij den 26 Mei 1765 werd ingekleed, deed zijne geloften den 24 Meï 1767 en werd priester gewijd den 23 October 1771.

Hij vervulde in de abdij allerlei gewichtige bedieningen, was achtereenvolgens professor der Godgeleerdheid, subprior, prior, provisor en camerier.

Den 8 October 1795 werd hij naar de vrouwen-abdij van Keizersbosch gezonden, om daar de bediening van proost waar te nemen. Door de Fransche revolutie-mannen uitgedreven met de Norbertinessen, vluchtte hij naar Weert.

Den 1 Februari 1818 werd hij aangesteld, gedurende de vacature van den Luikschen bisschopszetel van Luik, als bisschoppelijke commissaris.

Hij overleed te Weert, den 25 Maart 1829.

Aan hem danken wij eene nederlandsche vertaling van het werk van Knippenberg „Historia ecclesiastica ducatus Geldriae", die hij tevens met aanteekeningen en bijvoegsels verrijkte.

Bij de „*Historie en mirakelen van O. L. V. van Cortenbosch*" door zijnen medebroeder Candidus Caenen uitgegeven, voegde hij eene reeks van passende gebeden en godvruchtige lofzangen.

Herman LIESENS

zag het levenslicht te Sussen in 1737 en werd priester gewijd te Luik. Van 1767 af bekleedde hij gedurende elf jaren de plaats van kapellaan te Reckheim, gedurende welken tijd hij ook rentmeester was van den graaf Jean-Gobert en werd daarna pastoor van Uyckhoven, waar hij in bediening trad in de maand Mei 1778. Bij gelegenheid zijner intrede, teekent hij in een register aan: Solvi archidiacono Campiniae pro juribus institutionis 230 florenos, et synodo pro expeditione 24 florenos.

Hij bleef in Uyckhoven tot zijn dood en gedroeg zich voorbeeldig, gedurende den ongelukkigen tijd der Fransche Omwenteling. Hij stelde alles in 't werk om aan zijne parochianen alle

hulpmiddelen van den Godsdienst te verschaffen en na de herstelling van den vrede en het concordaat, bleef hij zijne bediening behouden. Hij overleed te Uyckhoven den 11 December 1809.

JOANNES DIRIX.

Deze werd geboren te Uyckhoven den 23 Januari 1728 en was de zoon van Henricus Antonius en van Margareta Maesen. Priester gewijd in 1753 of 1754 verkreeg hij in zijne geboorteplaats het beneficie, dat aldaar gesticht was door zijn patroon, Joannes Crucius Hauten, die eerst pastoor te Uyckhoven, later pastoor en landdeken werd van Erkelenz. Hij volgde als beneficiant op aan zijn oom Joannes Lambertus Dirix, die de eerste bezitter van het nieuw gesticht beneficie was.

Joannes Dirix bleef in zijne geboorteplaats woonachtig en stierf in het huis van zijn broeder, Henricus, te Dael-Uyckhoven den 10 December 1788.

LAURENTIUS VANDERHALLEN,

was geboren te Opgrimby in 1708. Na de humaniora te Reckheim te hebben voltrokken, ging hij zijne studiën eindigen te Luik en werd er priester gewijd.

Hij werd korten tijd daarna aangesteld tot kapellaan te Mechelen, waar hij reeds als dusdanig voorkomt in 1734. Dat is zijne eenige bediening geweest voor geheel zijn leven, hij verliet Mechelen niet meer en stierf er als kapellaan den 3 Februari 1773.

Hij stichtte ten voordeele zijner familieleden eene studiebeurs, die heden nog bestaat en reeds aan verscheidene jongelingen den weg tot het priesterschap heeft vergemakkelijkt.

JOANNES MATHIAS VANDERHALLEN,

ook geboren te Opgrimby, studeerde eenigen tijd bij de Paters, doch voltrok zijne studiën niet. Hij trad in het huwelijk met Anna Vanderhoeven en werd zoo de vader van twee priesters en

grootvader van een derde priester, die hier volgen: Arnoldus Vanderhallen, geboren den 26 November 1817. Nog leerling zijnde in de godgeleerdheid, werd hij gezonden naar het nieuw college van Sittard, als professor der talen en onderwees daar in de jaren 1838, 1839, 1840 (1); priester gewijd den 19 September 1841, werd hij eerst kapellaan te Genck, dan pastoor te Gelinden. Van daar verplaatst als pastoor naar Sutendael, legde hij zich toe op theologische studiën en schreef toen zijn werk: „Le libre arbitre". Hij onderhield toen ook eene briefwisseling met den kanunnik Lupus, die als theologant den bisschop van Luik, Mgr. de Montpelier, naar Rome had vergezeld naar het Vaticaansch concilie. Die briefwisseling, handelend over de onfeilbaarheid van den Paus van Rome, die gedurende het concilie tot geloofspunt werd verklaard, trok de aandacht van den bisschop van Luik, en zoo werd de pastoor van Sutendael benoemd tot pastoor-deken van Aubel waar hij overleed.

Zijn broeder de E. H. Leonardus Vanderhallen, geboren den 25 April 1822, priester gewijd den 17 Mei 1856, werd ook eerst kapellaan te Genk, daarna hulpalmoezenier in 't Kamp van Beverloo en overleed als pastoor van Ophoven. Hij hield zich soms onledig met het maken van Latijnsche verzen.

Hun beider neef Felix Vanderhallen bestuurt heden met veel ijver de parochie Sluizen, bij Tongeren.

JOANNES BAPTISTA JANSSEN

werd te Reckheim geboren, den 16 Juli 1770, uit het huwelijk van Franciscus en van Barbara Vanderhoeven. Hij werd geprofest te Erkelenz den 6 October 1790 en priester gewijd te Luik den 21 December 1793.

Tijdens de Fransche Omwenteling vertoefde hij in 't klooster van St. Truiden. Getrouw aan zijne roeping en aan zijne geloften, weigerde hij den eed en kreeg zijn deel in de vervolging. Gedurende die droevige tijden bewees hij veel dienst en hield zich

(1) Zie: Levensschets van E. H. Joes Andr. Kallen, stichter van Sittards college in *Publications de la Société historique et archéologique de Limbourg*, tom. XVI, pag. 521.



overal, waar hij maar kon, schuil. Dikwijls verbleef hij op het kasteel van Kerkom, bij de familie de Broeckman, waar hij altijd zeer welkom was; insgelijks bij de familie Van der Vuur, stoker en brouwer op de Beek, te St. Truiden, waar hij in tijd van dringend gevaar in eene kas zich verborg, die achter eenen hoop steenkolen verborgen werd.

Nadat de vrede hersteld was, bleef hij te St. Truiden en toen het klooster weêr werd geopend, was hij een der gelukkigen, die het heilig habijt hernamen en den grondslag legden om de orde van St. Franciscus in België te doen herleven. Het vertrouwen dat zijne medebroeders in hem stelden, deed hem benoemen tot de gewichtige functie van Novicenmeester, welke hij, niettegenstaande zijnen hoogen ouderdom, met alle mogelijke zorg vervulde.

Ziehier wat Pater Adolphus Van Puymbrouck, in zijn werk „Franciscuszonen te St. Truiden" van hem verhaalt: Pater Joannes Baptista Janssen was vrolijk van karakter en met allen kunnende omgaan, was hij op alle wegen en parochiën in de omstreken van St. Truiden gekend, want hij was de veldprediker zijner dagen. Wanneer hij afgemat van de zendingen terug kwam, na uren en uren gegaan te hebben en niettegenstaande zijnen hoogen ouderdom was hij echter alle nachten in het goddelijk officie; ook niet zelden gebeurde het, dat hij de jongere kloosterlingen, door zijn voorbeeld beschaamde

Verzachtingen om zijne hooge jaren wilde hij niet, zoodat hij zelf in de strengste winters blootsvoets door ijs en sneeuw stapte.

Hij was zeer nauw van geweten. Toen hij ten tijde van het Fransche Schrikbewind bij zijne familie verbleef, hield hij, zooveel als het mogelijk was, aan het onderhouden van zijne geloften. Zoo verhaalt men, dat, om tegen de armoede niet te misdoen, als hij een nieuw kleedingsstuk ontving, hij het eerst in 't water stak, alvorens het aan te trekken, opdat er de glans der nieuwheid van zou verdwijnen.

De deugd beminde hij en trachtte ze te doen ontvlammen in de harten van anderen; daartoe gebruikte hij alle geoorloofde middelen.

Niet aan geld of aan goed houdende, vroeg hij ieder maal wanneer hij in Reckheim gedurende zijne ballingschap bij zijne familie kwam, of zijne zes nichtjes zich deftig en deugdzaam gedroe-

gen en geene gevaarlijke bijeenkomsten bijwoonden? Indien er een goed antwoord er op volgde, gaf hij aan ieder dochter een Fransche kroon.

Hij was zoo nauw van geweten, dat hij zelfs bij 't bidden van zijne getijden en het lezen van de H. Mis, uitwendig teekenen er van gaf, zooveel geweld deed hij zich om de verstrooidheden en kwellingen te verdrijven.

Wonderlijk was zijn dood. Hoewel tot daartoe uitermate door gewetensangsten gekweld, was hij bij 't naderen des doods geheel gerust; met eene hemelsche vreugde op de lippen ontving hij de HH. Sacramenten, deed tot zijne medebroeders eene hartroerende aanspraak en ging het loon zijner deugden ontvangen den 5 April 1853, drie en tachtig jaren oud zijnde".

Hij was oud definitor en jubilaris in de orde.

JOANNES GEORGIUS LUTKENHAUSEN ook (LUTGEN...).

Hij werd geboren te Reckheim den 30 Januari 1748 en was zoon van Carolus en van Maria Eyswiler. Zijn dooppeter was de drossaard Joannes Metzener, zijn meter Maria Theresia Beckers. Hij voltrok zijne studiën in het college van Reckheim en trad in de orde der Minderbroeders. Geprofest te Slavante bij Maastricht den 5 September 1767, verdedigde hij den 20 Januari 1770 met Pater Servatius Bernaerts te Brussel, onder leiding van den Lector Pater Peri eene thesis „de virtutibus cardinalibus et de contractibus", 16 bladz. in 8°. Hij werd priester te Mechelen den 18 Maart 1772 en in 1775 aangesteld als socius van zijn broeder Pater Adam Lutkenhausen, alsdan kapellaan der ambassade van den keizer van Duitschland te 's Gravenhage. Hij bleef daar tot in 1782, toen Pater Petrus de Ridder hem ging vervangen.

Hij verbleef in het klooster van Hasselt ten tijde der suppressie. Bij arrêté van 4 November 1798 werd hij tot deportatie veroordeeld; de Prefect schreef, 19 April 1801: „Je viens de faire arrêter l'ex-récollet Lutkenhausen, il est en prison et son sort ultérieur sera décidé par le ministre de la police générale".

De heer J. C. Jouquet nam hem in zijn huis en belastte hem met het boekhouden; te midden dier familie overleed hij den

2 December 1807, gedurende 40 jaren kloosterling en 35 jaren priester (1).

CHRISTIANUS LUTKENHAUSEN.

Hij werd geboren te Reckheim den 3 December 1713 en was de zoon van Christiaan en van Isabella Jacot. Den 19 Juli 1741 begiftigde de graaf van Reckheim, Carolus Gobertus, hem, toen nog student bij de Franciscanen, met twee beneficiën, die bij den dood van kapellaan Potmans († 1729) vacant waren gekomen. Het eerste was het beneficie ter eere van den H. Nicolaus; het tweede dat van O. L. V. Onbevlekt Ontvangen, waarop de verplichting rustte dagelijks de eerste H. Mis te lezen en de plichten van kapellaan te vervullen. De E. H. Pastoor verzette zich, met reden, tegen die benoeming, omdat deze jongeling toen nauwelijks vijftien jaren oud was.

De graaf had er uitdrukkelijk bijgevoegd, dat de jongeling verplicht was al de diensten door een priester te doen vervullen, totdat hij zelf de priesterlijke wijding zou hebben ontvangen, maar de pastoor ging in beroep bij het bisdom om een beslissing.

De tusschenkomst van den graaf de Rougrave, vicaris-generaal van den bisschop van Luik, regelde de zaak in der minne, maar op den benoemingsbrief voegde deze er bij: „Admittitur pro hac vice, in congregatione synodali, 1e Augusti 1741".

Na zijne priesterwijding kwam hij naar Reckheim als kapellaan en overleed daar als „primissarius", volgens de benaming van dien tijd, den 22 Mei 1767.

JOANNES FREDERICUS JOSEPHUS LUTGENHAUSEN

gedoopt te Reckheim 19 Februari 1744, zoon van Carolus en van Maria Eyschwiler. Zijn dooppeter was Georgius Hornat, plaatsvervanger van den Baron Joannes Fredericus de Fleischbein en de meter was Anna Theresia Dufresne.

---

(1) Jos. Daris. *Histoire de la principauté et du diocèse de Liège*, tom. IV, blz. 118—138.



Vruchtelooze pogingen hebben wij aangewend om verdere inlichtingen te bekomen nopens zijne loopbaan en zijnen dood.

Adam LUTKENHAUSEN.

Hij was broeder van Joannes Georgius Lutkenhausen van wie hier voren melding is, doch werd niet evenals deze te Reckheim, maar te 's Gravenhage geboren, den 24 December 1741. Hij deed zijne professie te Roosendael den 2 Februari 1760.

Onder leiding van den lector P. Jacobus Verstegen, heeft hij te Leuven tot viermaal toe plechtig eenige theologische theses verdedigd, namelijk: 1° den 19 Juli 1763, met P. Petrus de Cooman: Theses theologicae de incarnatione et gratia Christi, ad mentem doctoris subtilis. (Leuven Joes-Franc. van Overbeke, 16 blz. in 8°); 2° den 17 Juli 1764, alleen: Theses theologicae de Fide, Spe, Charitate et Religione, ad mentem doctoris subtilis. (Leuven J.-Fr. van Overbeke, 16 blz. in 8); 3° den 27 Augusti 1765, met P. Andreas van Wyck), en 4° den 13 September 1765, in congregatione capituli, alleen: Theses theologicae de actibus humanis ad mentem doctoris subtilis. (Leuven, J.-Fr. van Overbeke, 16 blz. in 8°).

In 1768 treffen wij hem aan te Venlo als lector theologiae moralis et controversiarum; daarna als lector philosophiae. In het najaar van 1772 werd hij verplaatst naar Mechelen, als lector theologiae dogmatico-scolasticae, ter vervanging van P. Joannes van Beek, die te Alkmaar den overleden pater J. H. Booten moest opvolgen.

Den 22 Juni 1773 zat hij voor bij de verdediging door P. Jacobus Winders, van: Theses theologicae de Incarnatione et gratia, cum interjectis quaestionibus moralibus. (Leuven, Jac Jacobs, 8 blz. in 8°). Na slechts één jaar professoraat vertrok hij naar 's Gravenhage, als kapellaan bij de duitsche ambassade. Hij is de laatste priester die deze bediening heeft uitgeoefend. Te 's Gravenhage overleed hij den 25 April 1805. (Zie te Weert in 't klooster de twee handschriften: Missione V, 164 en 174, en Handboekje XIV 229).

Henricus STANS.

Hij werd geboren te Daelgrimby in 1754.

Na zijne studiën te Reckheim en te Luik te hebben voltrokken ontving hij de heilige priesterwijding te Luik en bekwam toen de plaats van kapellaan te Mechelen, waar hij den Eerwaarden heer Bernaerds van Maastricht opvolgde, die zelf opvolger was van den Eerwaarden heer Laur. Vanderhallen, van wien wij hier-voren hebben gesproken en die tot pastoor benoemd was van Eysden-Vucht.

De jonge priester werkte te Mechelen met grooten ijver, niet alleen, zoo zegt het memorie-register der parochie, als een ware kapellaan, maar als een ware herder; hij won de genegenheid van een ieder door zijne zachtmoedigheid en zijnen zielenijver; de tranen der bevolking bewijzen genoeg de algemeene droefheid door zijn dood verwekt. Getroffen door eene besmettelijke ziekte die toen heerschte, werd hij na weinige dagen door den dood weggerukt, in den jeugdigen leeftijd van 32 jaren, na slechts 8 jaren als kapellaan te hebben gewerkt. Hij overleed den 26 Maart 1787.

Joannes Henricus STANS

werd geboren te Op-Grimby, den 18 Juli 1768, uit het huwelijk van Andreas en van Wendelina Meyers en priester gewijd te Luik in 1792.

De Eerw. heer Bongaerts, priester te Leuth, die door zijne zwakke gezondheid slecht in staat was om zijne parochie naar behooren te bestieren, vroeg hem, onmiddellijk na zijne priesterwijding, tot medehelper en droeg hem zijne geheele bediening over.

De jonge priester had het volle vertrouwen van zijn pastoor gewonnen en bleef hem dapper ter zijde staan gedurende de Fransche Overheersching; beiden weigerden den eed en moesten zich zooveel mogelijk schuil houden.

De Eerw. heer Bongaerts bleef tot na het concordaat, aangesteld tot pastoor en de Eerw. heer Stans bleef ook zijn coadjutor, totdat de dood van den ouden herder hen beide kwam scheiden den 25 Augustus 1804.

Na dit afsterven hoopte de coadjutor als pastoor te worden aangesteld en ook een groot gedeelte van het volk koesterde deze hoop; de vele diensten gedurende de omwenteling door hem bewezen, hadden de vriendschapsbanden meer en meer toegehaald.

Doch Mgr. Barrett benoemde tot die plaats den Eerw. heer Hulsmans, geboren te Zonhoven, evenwel overleed deze kort daarna, voordat hij in bediening kon treden.

Toen werd te Leuth benoemd de Eerw. heer Gelisse van Maeseyck, maar deze kreeg onmiddellijk eene andere pastorie en nam zelfs geen bezit van eerstgenoemde

Eindelijk werd benoemd tot pastoor de Eerw. heer Gielen, die den 24 Maart 1806 geïnstalleerd werd door den Zeer Eerw. heer Born, pastoor-deken van Mechelen.

In al dien tusschentijd werd de parochie van Leuth waargenomen door Stans, als deservitor en bleef hij daarna nog tot 1808 als kapellaan werkzaam, als wanneer hij zich vestigde in zijn geboortedorp, Op-Grimby, waarvan hij in April tot pastoor werd aangesteld Toen bleef hij zijn vaderlijk huis, gelegen te Daelgrimby, met zijne familie bewonen; zijn broeder Andreas Stans, die den 28 October 1816 overleed, werd in de kerk zelve, vóór het altaar van St. Christophorus begraven.

Van zijn bestuur is niets merkwaardigs aan te halen.

Den 27 Maart 1827 verwisselde hij het tijdelijke met het eeuwige en zijn stoffelijk overblijfsel werd voor de kerkdeur ter aarde besteld; zijn grafsteen is nog bewaard, doch het opschrift is geheel afgesleten. (Deze kerk werd in 1906 afgebroken en de grafsteen weggevoerd).

Na den dood van den Eerw. heer Stans, bleef de parochie Op-Grimby zonder pastoor tot den 29 Augustus 1828, toen de Eerw. heer Joannes Renerus Frijns in bediening trad. Gedurende al dien tijd had de Eerw. heer Hermans, pastoor-deken te Mechelen het herdersambt moeten uitoefenen.

Joannes Henricus BOOTEN,

werd geboren te Mechelen a/M. den 27 November 1710 uit het huwelijk van Petrus en van Maria Catharina Ramaekers. Zijn

dooppeter was Herman Booten, zijne meter was Anna Dirix. Hij trad in de orde der Franciscanen, legde zijne professie af te Slavante bij Maastricht den 2 Februari 1732 en ontving de priesterwijding den 14 December 1733 uit handen van Franciscus Ludovicus de Sanguessa, bisschop van Roermond met dispensatie in den leeftijd. In October 1749 werd hij uit Megen, waar hij toen vertoefde, gezonden naar 's Gravenhage, om er bij de kapel der ambassade van den keizer van Duitschland de bediening van kapellaan waar te nemen. Van daar vertrok hij in Februari 1754 naar Alkmaar, tot opvolger van Pater Joannes Vos. Hij overleed aldaar den 15 October 1772.

Wij deelen hier mede de korte levensschets van de VIER BROEDERS RICHEL, allen te Maastricht geboren en zonen van Hubertus Richel en Maria Groenen, die destijds woonden onder St. Jacobs-parochie. Hunne moeder was de tante van Pater Joannes Engelen, die eenigen tijd prefekt was van 't college van Reckheim; daardoor geschiedde het dat deze vier hunne studiën daar voltrokken. Maria voornoemd stamde uit de familie Groenen van Reckheim, die in nauwe betrekking stond met de Franciscanen aldaar, zooals blijkt uit de lijst der geestelijke vaders en moeders van dat klooster.

Gerardus RICHEL

werd geboren den 24 October 1757. Na zijne lagere studiën voleindigd te hebben, trad hij in de orde der Minderbroeders, werd geprofest te Slavante bij Maastricht den 17 Februari 1779 en priester gewijd te Roermond den 9 Juni 1781. Hij werd naar Amsterdam gezonden in de kerk, genaamd „De Boom" om daar zijnen broeder Arnoldus te vervangen, die er wegens ziekte van Pater Theodorus Antonius Bolmer, assistent was; hij overleed aldaar den 12 April 1861.

Arnoldus RICHEL

werd geboren den 19 September 1759, geprofest te Erkelenz den 29 Juni 1782 en priester gewijd te Luik.

Den 25 September 1786, verdedigde hij te Maastricht met Pater Joannes Christiani deze thesis: Exercitationes dogmatico-scholastico-morales de actibus humanis, horumque regulis et defectibus. Hij volgde Pater Joannes Schmising te 's Gravenhage op als missionaris aan de zoogenaamde Fransche kerk. In 1796 ging hij naar Amsterdam naar „de Boom" als opvolger van Pater Andreas Hoogers, daar overleden den 1 April 1796. Hij bleef er tot aan zijn dood, den 13 Augustus 1797.

Henricus Mattheus RICHEL,

geboren den 12 April 1768, werd geprofest te Slavante den 23 October 1787 en priester gewijd te Luik.

In 1794, werd hij te Alkmaar helper van Pater Joannes Van Beek, na wiens overlijden, op 16 September 1811, hij er de herderlijke zorg op zich moest nemen. Den 20 Juni 1818 verplaatst naar Rotterdam, volgde hij den Maastrichtenaar Pater Franciscus Xaverius Gilissen († 9 Februari 1819) als herder op.

Hij was ook sedert April 1819 pro-prefect der missie en custos der provincie. Hij overleed te Rotterdam den 11 November 1836 en werd te Woerden den 16 November begraven (1).

Nicolaus Henricus RICHEL.

geboren den 14 November 1774, legde zijne plechtige geloften af te Slavante den 10 September 1794. In Maart 1802, werd hij te Woerden assistent van Pater Theodorus Van Delden en na diens overlijden den 21 Mei 1810 volgde hij hem als herder dier plaats op. Hij overleed daar den 26 Mei 1845 en was sedert 1840 rustend pastoor.

Joannes ENGELEN

werd den 1 Februari 1767 te Reckheim geboren. Zijne ouders waren Mathias Engelen en Maria Elisabeth Groenen.

---

(1) *De Godsdienstvriend*, deel XXXVII, blz. 321.

De Godsdienstvriend geeft het volgende levensbericht van hem: „... nauwelijks 17 jaren hadden zich om zijn jeugdigen kruin geslingerd of hij kon met den H. Apostel Petrus zeggen: „*Ziet wij hebben alles verlaten en zijn U gevolgd*", daar hij reeds in 1784 de wereld met alle ijdelheden vaarwel zeggende, het ordekleed van den Seraphijnschen Vader FRANCISCUS, in het klooster te Lichtenberg bij Maastricht aannam (1). Zijn Eerw beoefende vervolgens, in 1786, de Christelijke wijsbegeerte te Venlo, in welke studie hij zoo zeer uitmuntte, dat hij die schoone wetenschap tegen elken aanval zegevierend verdedigde.

„Gezonden naar Sint-Truyen, om aldaar de H. Godgeleerdheid en Schriftuur te bestudeeren, was hij ook deze heilige wetenschappen weldra zoodanig meester, dat hij dezelve èn te Sint-Truiden èn in de kerk te Hasselt in 1789, volgens toenmalig gebruik openbaar, voor de geleerdste mannen van alle standen, met roem bepleitte (2). — Waarna zijn Eerw. 6 jaren lang in hoedanigheid van Prefect het gymnasium te Reckheim bestuurde en te gelijk de weetgierige jongelingschap in de verhevene Latijnsche dicht- en redeneerkunde onderwees (3).

„In 1796 werd hem een leerstoel in de wijsbegeerte te Venlo aangewezen, toen kort daarna den 23 Februari 1797, een even onrechtvaardig als goddeloos besluit van het toenmalig Godverloochenend en Godsdienst verwoestend Koning- en Priestermoordend Fransch gouvernement (dat alom deszelfs zegevanen op de puinhoopen van de door hetzelfve verwoeste heiligdommen plantte), hem dwong de gewijde, door hem zoo hoog beminde kloostermuren te verlaten.

---

(1) Daar legde hij 19 October 1785 plechtig zijne geloften af.

(2) Ziehier den titel dezer thesis:

Vita Jesu Christi harmonice ex IV evangelistis contexta. Praesidebit F. Joannes Gilis, ordinis F.F. Minorum Recoll. S. Scripturae Lector. Defendent F. Joannes Engelen, F. Hubertus de Neumoulin, ejusdem ordinis. Trudonopoli in conventu eorumdem Fratrum, die 18 Augusti 1789, hora 9, ante, et 3, postmeridiem.

Item Hasseleti sub congregatione capitulari eorumdem FF., die 27 Augusti ejusdem anni, hora 2 post meridiem. Defendit Fr. Joannes Engelen.

Trudonopoli, typis J. Michel, in platea Leodiensi.

Vid. F. Michael Nickey, S. T. L. ac Guard. Em. et Act., F. Mathaeus Lemmens S. T. L. Em. Prov. Definitor, Censor.

(3) Den 19 December 1789 ontving J. Engelen te Luik de H. Priesterwijding.

„Vluchtend, omgeven van menigvuldige levensgevaren, dwaalde hij nu langs onbekende banen in eene woeste wereld rond, waaraan hij met al haar gedruisch sedert lang en voor altoos gelijk hij hoopte, het jongste vaarwel had toegesproken.

„In dien staat wees de leiding der aanbiddelijkste Voorzienigheid hem den weg naar Coevorden, Leeuwarden, Franeker en Bolsward aan. — En het was in ons midden dat zijn ZeerEerw., na 39 jaren lang de hemelsche genade talenten van het Priesterschap des Nieuwen Verbonds te hebben vruchtbaar gemaakt, op den 11 Februari 1840, van de HH. Sacramenten voorzien, in den ouderdom van 73 jaren overleden is.

„Zoo hebben wij dan heden het verlies van een vaderlijken Herder te betreuren die voor allen alles was, van wien men zoo menigmaal zeide: hij heet Engelen, maar hij predikt ook als een engel, — hij de getrouwe wacht op Sion's muren.

„Den 13 dezer had de plechtige beaarding, den 14 de begraving plaats (1). Zijne Priesterlijke Ambtgenooten, de Edelachtb. Regeering, de leden zijner gemeente volgden het lijk, om den overledene de jongste eer, waarop hij de meeste aanspraak had, te bewijzen; terwijl op de plechtige uitvaart op den 19 daaraanvolgende, de godsvrucht eene ontzettende menigte (waaronder ook zelfs zeer vele leden der gemeente van den Eerw. pastoor L. de Boer) aan de tafel des Heeren voerde: De Hoogdienst werd gecelebreerd door den Eerw. pastoor Van Harlingen, F. P. Jorna, geadsisteerd door den Eerw. pastoor te Blouwhuis, D. Beersma, als diaken en door den Eerw. Heer J. Faber, kapellaan te Sneek, als subdiaken, waarna de Eerw. heer J. R. van der Werf, pastoor te Roodhuis den kansel beklom en eene voortreffelijke kernvolle predikatie hield over de woorden, welke de Profeet Isaïas, weleer tot den koning Ezechias sprak, te weten: Beschik over uw huis, want gij zult sterven en niet leven. Is. 38, V. 1.

„Z.E.W. riep ons hier het gedenkwaardig vreugdefeest van 25 October 1834, recht levendig voor den geest en hoe de jubelkroon eens vijftigjarigen arbeiders in den wijngaard des Heeren, toen

(1) In die Protestantsche streken, waar geen gewijd kerkhof is, wordt gewijde aarde in de zerk gestrooid voor het lijk er wordt ingelegd, dit bedoelt men daar met „beaarding".



het hoofd van den als verjeugdigden geliefden Herder sierde en allen hem vreugdevol, geluk, rust en zegen toejuichten. Vergeleek die luisterrijke plechtigheid met het tegenwoordig treurtooneel, nu de Altaren met rouwgewaad behangen, de blikken op het graf gevestigd, ons de tranen der geheiligde liefde plengen deed. — Zielroerend was de vermaning om toch met het lijk des Eerw. Herders, niet te gelijk de gedachte, de zalige gedachte te willen begraven, te weten: ook ik zal sterven, ook wij, ook een ieder onzer is reeds door God gezegd, beschikt over uw huis, want gij zult sterven en niet leven...... dat hij ruste van zijnen arbeid! dat de jubelkroon des Hemels de zijne zij, is en blijft ons aller bede" (1).

Ziehier de chronologische volgorde zijner bedieningen:

Uitgejaagd uit zijn klooster, hield hij zich eenigen tijd schuil bij de burgers, deed dikwerf op zolders den H. Dienst en voorzag ook, met gevaar van zijn leven, vele zieken van de HH. Sacramenten. Einde van 1797, kwam hij van Coevorden aan bij Vajer (2) Cielen te Leeuwarden; toen de seculiere pastoor Herman Gremmen te Franeker overleed in 1800, bediende Pater Engelen deze plaats gedurende bijna een jaar en gaf ze toen over aan pater Bernardus Brouwer die uit Bolsward kwam. In 1801 ging hij zelf naar Bolsward, als socius van Vajer Bernardus Bolmer. Deze overleed den 2 Juli 1804 en P. Engelen nam zijne pastoreele bediening over, waar hij verbleef tot zijnen dood. Den 25 Oct. 1834 vierde hij zijn vijftig-jarig jubilé van kloosterling en den 19 December 1839 zijn gouden priesterjubilé; hij overleed den 11 Februari 1840.

Petrus JACOBS.

Den 12 November 1840 overleed te Amsterdam de zeer Eerw. Pater Petrus Jacobs, pastoor der kerk gezegd „de Boom", Provinciaal der Nederduitsche provincie van de E.E. P.P. Minderbroeders. Zijn Eerw. werd in 1775 te Houthem, een dorp in de nabijheid van Maastricht geboren. Zeer jong werd hij reeds in

(1) *De Godsdienstvriend* door J. G. Lesage ten Broek, deel 44 blz. 156 en 157.
(2) Pastoorsnaam der Katholieke reguliere Priesters in het Noorden van Holland.

het college der Paters Minderbroeders te Reckheim opgenomen, waar hij een voorbeeld van godsvrucht en ijver tot de studiën was voor zijn medeleerlingen. In 1793 ging hij in het noviciaat in het klooster van Lichtenberg bij Maastricht, doch was weldra genoodzaakt hetzelve te verlaten, wijl de Franschen het beleg rondom Maastricht sloegen en die stad bombardeerden. Na het opbreken van het beleg teruggekeerd, legde hij in 1794 zijne plechtige kloostergeloften af. Aldus aan de orde verbonden, zonden zijne overheden hem naar Venlo, om zich daar op de wijsbegeerte toe te leggen De twee jaren, welke hij aan die studie wijdde, waren ook de jaren, waarin hij zoowel in kennis als deugd groote vorderingen maakte, zoodat hij altijd onder zijne studiegenooten de eerste plaats bekleedde.

Nadat hij zijne wijsgeerige loopbaan geëindigd had, werd hij naar Maastricht gezonden, waar hij volijverig zich op de H. Godgeleerdheid toelegde. Dan, die voor de studiën vijandige tijd van beroerten, stoorde hem in zijnen loop. De Franschen, die overal Vrijheid verkondigden, maar de eerste vrijheid, om over zijn persoon te beschikken en zich Gode toe te wijden, aan alle kloosterlingen ontzegden, noodzaakten hem, om elders een plekje gronds te zoeken, waar men niet met het woord vrijheid den spot dreef en daar binnen de stille kloostermuren de kundigheden, welke voor den Priester onontbeerlijk zijn, op te doen. Hij vluchtte dus in 1796 met duizenden kloosterlingen over den Rijn, alwaar hij liefderijk in het klooster van Rietberg in Westfalen werd opgenomen. Na het hevige der vervolging, werd hij naar Venray gezonden, waar hij zijne Godgeleerde studiën eindigde. In 1799 Priester gewijd, werd hij in Februari 1800 naar Amsterdam in bovengemelde kerk gezonden en was daar onvermoeid werkzaam. In 1825 tot Pastoor benoemd, gevoelde hij al het gewicht zijner nieuwe betrekking, hetgeen hem steeds aanspoorde, om als een ijverig Herder, voor het heil der hem toevertrouwde schapen te waken. Niet minder ijverig kweet hij zich van zijnen plicht, toen hij in 1830 Provinciaal en in 1835 Pro prefekt der provincie werd. Hetzij hij vermaande, bestrafte, aanmoedigde of prees, altijd stond zijn liefderijk vaderhart open. Geen wonder dan ook dat hij niet slechts door zijne onderhoorige geestelijkheid, maar ook door allen geacht en geëerd was en vooral door zijne gemeente betreurd werd.

ARNOLDUS NELISSEN,

leekebroeder, was geboren te Reckheim. Na de lagere klassen verlaten te hebben, trad hij eenigen tijd in dienst bij den Pastoor Delvaux als knecht en hovenier, totdat hij in 't klooster der Paters Augustijnen te Maestricht werd aangenomen.

Door de Fransche revolutie uitgejaagd bleef hij nog eenigen tijd in die stad om zich daar bezig te houden met het onderhoud en opvoeding der weeskinderen in het stedelijk gesticht.

Later kwam hij terug naar Boven-Wezeth en leefde daar rustig van den arbeid zijner handen. Zijn grootste plezier vond hij in het verzorgen der Ste. Petronella-kapel, die hem na den dood van den koster Sleutgen werd toevertrouwd.

Broeder Nelissen stierf te Reckheim in 1853. Zijn broeder Michiel nam toen het ambt van koster der kapel over.

JOANNES EYMAEL

ook leekebroeder, werd geboren te Reckheim den 7 April 1771. Na de lagere studiën gedaan te hebben, trad hij als broeder in het klooster der Kruisheeren te Maaestricht, doch zijn verblijf was van korten duur; de geheele kloostergemeente werd in 1797 door de Franschen verdreven en verspreid. Broeder Eymael vestigde zich eindelijk te Smeermaas-Lanaeken, waar hij overleed den 4 April 1837. „Frater Saecularis sanctae Crucis Trajecti ad Mosam", zegt van hem het sterfregister van Lanaeken.

CAROLUS SMITS,

geboren te Reckheim den 8 December 1736, zoon van Ursmar (ook Gommar) en van Joanna Carolina (ook Cornelia) Lutkenhousen, voltrok zijne studiën bij de Paters en werd priester te Luik. Hij bekleedde eenigen tijd de plaats van huis-kapellaan bij de gravin van Reckheim met den titel van *Beneficiatus Castrensis* en verkreeg ook het beneficie der H. Petronella met den last van op de feestdagen dier Heilige en eenige andere feestdagen in hare kapel de gestichte missen te lezen. In beide plaatsen was hij de laatste beneficiant, daar alles bij de Fransche Omwenteling ver-

nietigd werd. Gedurende de woelingen van die dagen, was zijn gedrag geenszins voorbeeldig. Hij toonde geen afkeer voor de nieuwigheden en deed ook den eed, toen van de priesters afgeeischt. Als beëedigd priester was het hem toegelaten de H. Mis te lezen en de formule van den eed door hem eigenhandig onderteekend was, opdat iedereen het zou kunnen zien, aan het altaar waar hij de H. Mis las aangeplakt.

Toen de goederen van zijn beneficie verkocht werden, kocht hij ze zelf terug en zoo bleef hij ook eenigen tijd de H. Mis lezen in Ste. Petronella-kapel; maar dit duurde niet lang, omdat het volk van Reckheim, dat geen gemeenschap wilde met de beëedigde priesters, zoodanig zijn misdienaar bedreigde dat deze van angst niet meer durfde dienen en de heer Smits die geen anderen kon krijgen, moest het mislezen laten.

Nadat het Concordaat door Paus Pius VII en Napoleon geteekend was, koos de heer Smits de tegenpartij; hij was Anticoncordataire, Stevenist.

In Reckheim vond hij geen aanhangers; wij hebben daar geen Stevenisten aangetroffen, maar wel in Neer-Haeren. Zij ontvluchtten hunnen pastoor en hunne kerk en vergaderden in Ste. Petronella-kapel. Zelfs op hun uiterste weigerden zij de hulp van hunnen wettigen herder en stierven liever zonder de HH. Sacramenten.

Lambertus Smeesters, pastoor van Neerhaeren, betreurde dien ellendigen toestand en niet wetende welke gedragslijn hij met die ongelukkige verdoolden moest volgen, wendde hij zich tot den Vicaris-Generaal van Luik, H. L. Partouns, die hem het volgend antwoord zond:

Trajecti ad Mosam, hac 12e Januarii 1808. Re. De. Confrater.

Nullatenus miror ejusmodi casum apud te existere; quippe cum usque modo à modernis sacerdotibus abhorruerint non vana mihi est conjectura sacerdotem quemquam vicinum ejusmodi hominibus opem suam qualemcumque adferre.

Novit Rda Dominatio vestra, quem hic designem nempe Dum S.....

Sepulturam non poterit recusare; sed abstineat ab omni benedictione seu officio divino, quod verisimiliter non rogabunt. Non comitabitur funus nec aqua asperget sarcophagum. Verbo uno, amovebit sese et abstinebit ab omnibus, nisi resipiscat. Si quis roget quorsum illa omnia omittat et facere recuset, audacter

respondeat, illam extra communionem ecclesiae supremum diem obivisse.

Auspicatissimum annum apprecans signo
Totus Vester H. L. Partouns,
Commiss. episcopalis.

Data fuit R° D° Smeesters, pastori ecclesiae auxiliaris in Neerhaeren.

De E. H. Smits leefde te Reckheim zonder nog eene geestelijke bediening waar te nemen: hij bestierde zijne landerijen en hield zich zelf met den landbouw bezig. Hij werd door eene beroerte getroffen in de herberg „De Keyser". De E. H. pastoor Delvaux diende hem nog de algemeene absolutie en het H. Oliesel toe en de Heer Smits stierf zonder tot kennis terug te komen den 18 September 1813 (1).

Nicolaus VAN DER HOEVEN,

geboren te Neerhaeren, den 4 October 1714, zoon van Wilhelmus en van Maria Dubois. Voor zijne aanstelling tot pastoor zijner geboorteplaats, was hij kapellaan der St. Catharinakerk te Maastricht. Volgens de volksoverlevering (de zorg, waarmede de registers zijner kerk door hem gehouden zijn, bevestigt dit gezegde), moet hij gedurende de 44 jaren zijner pastoreele bediening een voorbeeldig en arbeidzaam leven geleid hebben.

Ook wordt van hem gezegd, dat hij minnaar was van den kerkzang en nog al met muzikale kennis bedeeld. De heer Vander Hoeven heeft te Heerhaeren twee jaargetijden gesticht, alsmede het Rozenkransgebed onder de leesmissen. Hij stierf den 20 Juli 1791. Zijn stoffelijk overschot werd naast dat zijner ouders bijgezet door den E. H. Liessens, pastoor van Uyckhoven. De bij het graf geplaatste steen werd bij den ingang der nieuwe kerk ingemetseld en draagt volgend opschrift:

(1) Voor ons ligt een oud portret, waarschijnlijk van het penseel van den Reckheimschen schilder Thed. Am. Ant. Caenen; het stelt voor een Dominicaan, ten halven lijve, in natuurlijke grootte; rechts een wapenschild, waarop een boom van sinopel op zilveren veld. Achter is het volgende opschrift geschilderd: »Rev. Dom. Henricus Smits, confessarius et praedicator ordinis S. Dominici; confessarius Episcopi Monasteriensis. Hic Henricus obiit in opinione sanctitatis, 1651.«



Hier tegenover liggen begraven
Willem Van der Hoeven.
Gestorven den 30 September 1729.
En zijne huisvrouw Maria Dubois.
Gestorven den 4 Februari 1737.
Beide ouders van den
E. H. Nicolaüs Van der Hoeven
Pastoor dezer parochie,
Gestorven den 20 Juli 1791
77 jaren oud, 44 pastoor,
Bidt voor hen allen.

Henricus VAN DER HOEVEN,

neef van den voorgaande, werd geboren te Neerhaeren 7 Maart 1742. Hij heeft waarschijnlijk zijne eerste studiën onder leiding van zijnen heeroom gedaan en ze later te Reckheim voltrokken. Gedurende die jaren bekleedde hij te Neerharen het ambt van koster. Na zijne priesterwijding te Luik, werd hij kapellaan van St. Catharinakerk te Maastricht en is daar als slachtoffer van zijnen zielenijver, tijdens eene besmettelijke ziekte, overleden.

Johannes Jacobus HUSTINZ.

Hij werd geboren te Uyckhoven en was zoon van Mattheus en van Anna Maria Dirix. Deze tak is geheel uitgestorven. Hij voltrok zijne studiën in het college der Franciscanen te Reckheim en later studeerde hij aan het seminarie te Luik, waar hij priester werd gewijd. Daarna bekwam hij een beneficie in de parochiekerk van Reckheim, dat hij bekleedde tot aan de Fransche Omwenteling. Gedurende die ongelukkige tijden gedroeg hij zich voorbeeldig. Hij weigerde den eed, werd begrepen in het arrêté van 4 November 1798 en veroordeeld tot deportatie naar de eilanden Ré en Oléron, doch niet aangehouden. Later, om welke reden is mij onbekend, geraakte hij op het dwaalspoor, doch eindigde zijn leven te St. Bernard onder Hemixem, bij Antwerpen,

den 9 Mei 1830, alwaar hij gedurende verscheidene jaren een voorbeeldig en zeer boetvaardig leven leidde ([1]).

Paulus COËNEGRACHTS,

zoon van Paulus en van Gertrudis Pauly, werd geboren te Herderen den 2 Mei 1763. Hij werd gedoopt te Riempst, waarvan Herderen (wiens kapel eerst in 1832 tot parochiekerk verheven werd) toen afhing; hij had als peter Johannes Liessens van Sussen en als meter Ida Machiels van Elleghe (gehucht van Vlytingen).

Hij kwam bij zijnen neef, den Eerw. heer Liessens, pastoor te Uyckhoven wonen, om zoo de lessen van het Paters college te kunnen volgen.

Priester gewijd te Luik in 1786, verkreeg hij te Uyckhoven het beneficie van Johannes-Crucius Hauten, dat vacant was door den dood van den Eerw. heer Johannes Dirix en bekleedde ook de plaats van primissarius, die bij dat beneficie gevoegd was. Gedurende de ziekte en ook na den dood van den Eerw. heer Nicolaus Van der Hoeven, werd hij belast met de zorg der parochie van Neerharen tot aan de komst van den nieuwen pastoor

---

([1]) Een klein register der parochie Boorsheim, waar Johannes Jacobus Hustinz gevestigd was, heeft volgend afschrift:

„Ego infrascriptus J. J. Hustinz, sacerdos saecularis dioecesis Leodiensis, Amplissimum Dominum Joannem Arnoldum Barrett, vicarium generalem capitularem dictae dioecesis, omnium scandalorum quae per multos annos fidelibus dedi, supplex veniam rogo, eique coram Deo nostro et Christo Salvatore, qui me aliquando est judicaturus aeternisque poenis, nisi vere et sincere resipiscam, damnaturus, toto corde promitto, me, carcere solutum, omnem curam, Deo adjuvante, adhibiturum, ut omnes fideles, quos antea turpiter offendi, pie sancteque vivendo aedificem, utque omnia dioeceseos statuta, necnon superiorum mandata et consilia, quae hactenus scienter utpote saepe admonitus et castigatus, despexi, fideliter observem.

Ita dicta omnia coram R. P. Dni. Di. J. B. Beulens et J. G. De Belder, presbyteris romano-catholicis, ut testibus adhibitis, ego, plenus mentis, anteactae vitae poenitens, vere et sincere spondeo et promitto.

Datae in domo correctionis J. J. Hustinz.
St Bernardi ad Scaldim. J. B. Beulens.
Hac 1a Januarii 1828. J. G. De Belder.

Lambertus Smeesters, die den 22 Juni 1792 geïnstalleerd werd.

Het jaar daarna, den 23 Augustus 1793, werd hij naar Maastricht gezonden als kapellaan van St. Mathias, doch zijn verblijf was van korten duur; reeds den 14 Februari 1794 werd hij pastoor te Wuest Herck waarvan hij later deken werd.

Gedurende de ongelukkige vervolgingen tijdens de Fransche overheersching gedroeg hij zich voorbeeldig en had ook veel te lijden.

Hij werd eerst met 77 andere priesters der Neder-Maas tot deportatie veroordeeld bij arrèté van het Directoire van 30 Juni 1798; doch hij ontsnapte, gelukkiger dan zijn kapellaan Joannes Hubertus Kips, die aangehouden werd en vervoerd naar het eiland Ré. In het tweede supplement van de lijst der veroordeelden als emigrant, geteekend den 15 Augustus 1798, wordt de pastoor van Herck weèr begrepen als „voortvluchtig", maar hij ontsnapte andermaal aan zijne vervolgers. Voortdurend gezocht werd hij niet opgenoemd in het arrèté van 4 November 1798, doch een nieuw arrèté van 17 Juni 1801, geteekend door den minister de la police générale, machtigde den Prefect der Neder-Maas om hem op te zoeken en in de maand Maart 1802 werd hij aangehouden, te Maastricht in de gevangenis geworpen, verbannen en over de Duitsche grenzen vervoerd.

Teruggekeerd verkreeg hij 2 November 1803 de pastorie van Achel, in ruil met den Eerw. heer Bungeners, die te Herck pastoor werd.

De aanteekeningen door hem opgeteekend in de kerkelijke registers van Achel, geven ons een juist denkbeeld van hetgeen de dorpsgeestelijken te lijden hadden na de Fransche Overheersching. Alles was vernield, de pastoreele goederen waren verkocht, de tienden waren afgeschaft, de stichtingen voor kerk- en armbestuur waren vervreemd, de pastoors hadden niets meer of zeer weinig voor eigen bestaan en kerkelijken dienst en moesten bovendien nog de menigvuldige arme lieden helpen; want de langdurige oorlogen, met hun droevigen nasleep van ellende en verdriet, hadden niet alleen alles vernield of geroofd, maar tevens ook alle bronnen van welstand, nijverheid, handel, landbouw gestremd. En al erkende het Concordaat de schuld van

den Staat, om als vergoeding voor de ontnomen kerkelijke goederen eene jaarwedde te schenken aan de geestelijkheid, duurde het nog eenigen tijd alvorens die jaarwedde in geld geregeld was en uitgekeerd werd. Intusschen moesten de priesters leven en in de dringende noodwendigheden hunner arme parochianen voorzien; droevige overgang van de republiek naar het keizerrijk.

De gemeenteraad van Achel, om in dat alles een weinig te helpen, schonk bij besluit van 29 November 1805, den heer Pastoor eene jaarwedde van 700 franken, alsmede een casueel (1) en het onderhoud der pastorie. Zoo ondersteund, werkte de pastoor voort om alles te herstellen en in orde te brengen.

De goede God troostte hem bijzonder in zijn neef, den Eerw. heer A. Coenegrachts (later pastoor te Riempst). Door zijn heeroom werd hij onderwezen in de voorbereidende studiën, werd later priester en zong bij hem, te Achel, zijne eerste H. Mis.

Ziekte en langdurig lijden brachten den pastoor, nog betrekkelijk jong, in de onmogelijkheid om zijne pastoreele bediening te vervullen.

Alle pogingen door bevriende personen aangewend om hem een pensioen te bezorgen bleven zonder resultaat, terwijl zijne parochianen hem alle genegenheid betoonden en trachtten hem te behouden; alles was vruchteloos.

Hij bekwam zijn ontslag en verliet Achel in 1819, om zich bij zijne familie te Herderen te vestigen, waar hij godvruchtig overleed den 25 October 1843, in zijn 81e jaar.

FRANCISCUS HUBERTUS DE LA CROIX

werd geboren te Schin-op-Geulle den 12 Januari 1758. Hij bekleedde de plaats van pastoor te Boorsheim als opvolger van den Eerw. heer Conrardus Nypels, die den 20 Augustus 1784 overleed.

Door zijn onverpoosd werken gelukte het hem eene nieuwe pastorie te bouwen, doch niet dan met veel tegenspraak en groote geldelijke offers van hem en van zijne vrienden.

Hij weigerde den eed aan 't Fransch bestuur en moest zich

(1) Toevallige, onzekere inkomsten aan sommige bedieningen verbonden.

toen schuil houden, om des nachts en in 't geheim zijne herderlijke bediening uit te oefenen en vooral om de zieken, die hij als zijn broeders beminde, te helpen. Zijn helper, de Eerw. heer Josephus Antonius Jans, van Oostham, stond hem in die gevaarlijke liefdewerken ijverig ter zijde en verdiende zijn opvolger te zijn.

Toen de tijden rustiger waren geworden, kocht hij het ostensorium, dat heden nog te Boorsheim gebruikt wordt en dat voortkomt van de abdij van Hocht; hij wist ook in het bezit te komen van een zeer schoon misgewaad, dat afkomstig is van het klooster der Norbertinessen te Reckheim, waarop tweemaal het wapenschild der familie Scervels-van Bern prijkt; het stelt voor een schild van sabel waarop een keper van zilver, waarboven een klimmende leeuw ten halven lijve in goud; helmteeken: de halve klimmende leeuw; het opschrift is: Suster Margriet Scervels van Bern; — het tweede stelt voor een schild van sinopel, doorsneden, onder een zilveren keper, boven een hamer van sabel; helmteeken dezelfde hamer; dekkleederen van zilver en sinopel; het opschrift is: Suster Barbara Scervels van Bern. ('t Schijnt dat dit Bern, Bernau bij Visé is).

In 't jaar 1805 nam hij ontslag uit zijne bediening en vestigde zich te Oud-Valkenburg, waar hij den 29 Augustus 1836 overleed.

Carolus Petrus Ferdinandus DE LA CROIX,

broeder van den voorgaande, overleed den 16 October 1811 als pastoor van Climmen (Holl. Limb.), in zijn 53e jaar en het 28e van zijn priesterschap.

Josephus SLEYPEN

was zeer geleerd, godvruchtig en om zijne uitstekende deugden en hoedanigheden, zeer geacht en algemeen bemind. Hij zag het eerste levenslicht te Uyckhoven en werd aldaar gedoopt, den 10 December 1769; hij was zoon van Goswinus en van Maria Catharina Ghijsen. Den 4 November 1786, deed hij zijne professie in het klooster der Franciscanen te Slavante en ontving de heilige priesterwijding te Luik, den 25 Mei 1793.

In de jaarboeken der latijnsche school te Megen, komt hij voor, ten jare 1791, als magister grammaticae et syntaxis en als prefect; van welke betrekkingen hij in 1796, door het provinciaal kapittel te Megen gehouden, ontslagen werd, om in het klooster van Maeseyk als lector der wijsbegeerte te gaan werken.

Dit klooster werd in 1797 door de Franschen gesloten en de kloostergemeente sloeg den weg der ballingschap in.

In 1801 werd Pater Sleypen naar Hernen gezonden, als assistent van den ouden Pater Joannes van der Meer, pastoor dier plaats, en later na zijn dood werd hij zijn opvolger; hij bleef daar werkzaam tot aan zijn dood.

Tevens werd hij in 1818 aangesteld als definitor, in 1819 benoemd tot deken van het district Druten en later tot custos der provincie gekozen.

Dit alles belette niet, dat hij nog meer kon ondernemen wegens zijne bekwaamheid en groote werkkracht.

De E. P. Joannes Gilis, overste der Nederduitsche provincie der Minderbroeders en deken van het district Bommel, belastte hem in Hernens-pastorie met de opleiding van eenige ijverige, veel belovende jongelingen, die den regel der Minderbroeders wenschten aan te nemen, doch in het een of ander klooster der provincie niet konden aangenomen worden. Deze nieuwelingen vonden in hem eenen leermeester, die een hart in zich omdroeg, dat voor de bevordering van godsvrucht en deugd, en voor het heil der menschheid klopte, die in de wereld levende, toch niets van de wereld aan zich scheen te hebben. Wat vooral op hun gemoed indruk maakte, was het voorbeeld, van 's mans innige vroomheid, rustige werkzaamheid, apostolische eenvoudigheid, zachtheid en ernst. In alles zeer nauwgezet, hield de wakkere Franciscaan steeds een streng opzicht over zijne novicen en deed reeds vroeg in hunne ontvankelijke harten de kiemen ontluiken van eene gloeiende liefde voor de eer van God, terwijl zijne onafgebroken inspanningen, die eene bezielende kracht opwekten, door de liefdevolle en kinderlijke gehoorzaamheid der naar de volmaaktheid strevende jongelingen, met gunstigen uitslag bekroond werden.

Hij vergenoegde zich niet met dè dagelijksche lessen die hij geregeld aan zijne leerlingen gaf, maar gaf hun ook een praktische

leiding. Hij oefende hen in het preeken, deed hen onder zijne leiding de catechismus onderwijzen, nam ze beurtelings mede bij zijne bezoeken bij de zieken: in een woord hij vormde ze volledig tot hun heilig priesterambt. Allen die bij Pater Sleypen inwoonden en door hem gevormd werden, hebben geheel hun leven met bewondering over dien man gesproken en altijd met den grootsten lof en de diepste dankbaarheid van zijn werken verhaald.

Pater Sleypen overleed te Hernen, den 10 November 1839. Allen, die hem gekend hebben getuigen van zijne liefde tot God en de menschen, van zijne vreugde in het lijden, van het geduld en de goedheid met welke hij de gebreken en de zwakheden van anderen wist te verontschuldigen en te verdragen (1).

Wij moeten hier achtereenvolgens meerdere leden behandelen der familie van de Wardt d'Onsel, afkomstig van het kasteel te Mechelen aan de Maas.

Het kasteel te Mechelen a/M. komt reeds in 1615 voor onder den naam van Oonsel of Oensel, en de kerkregisters teekenen ook eene familie aan, die dezen naam draagt. In 1629 wordt aangegeven als woonachtig op het kasteel: Domicella de Gilteau, en het kasteel wordt genoemd „op de bruggen".

Op het kerkhof van Mechelen bevindt zich een groote grafsteen, waarop, zonder het minste sieraad en zonder wapenschild, de volgende vijf regels uitgebeiteld zijn:

Cy git Jean Baron van de Wardt
Donsel I. V. L. Drossard Administrateur
du Baillage de Stokhem Conseiller de
guerre de sa Majesté Brittique.
Ætatis 56 obyt die 19 Febry 1773.

Kort na 1770 vestigde zich op dit kasteel de Baron Nicolaus Hubertus van de Wardt d'Onsel en hij verbleef er tot zijn dood in 1793. Vier zijner zonen trekken onze aandacht als oud-leerlingen van Reckheim's college en wij nemen deze omstandigheid te baat, om eenige bijzonderheden zoowel over de familie als over deze vier jongelingen mede te deelen.

---

(1) *De Godsdienstvriend*, deel 83, 1859, blz. 45.

De Baron van de Wardt was eerst eenige jaren gevestigd geweest te Maeseyck waar hem acht kinderen geboren werden, hij zelf staat aangeschreven als *locum tenens sub Statibus Hollandiae.*

Ziehier de familietafel volgens de kerkregisters beider plaatsen:

Praen. D^{nus} Nicolaus Hubertus Liber Baro S. R. J. van de Wardt d'Onsel subito obiit in castello de Mechelen, 13^{a} Jan. 1793, et ante altare S^{i} Huberti in (antiqua) eccl. paroch. sepultus est. Viduus erat 78 annorum.	Praen. D^{na} Maria Theresia Eva de Burin, uxor van de Wardt, obiit in Mechelen 7^{a} Sept 1784.

Hunne acht kinderen werden geboren te Maeseyck namelijk: Joannes Jacobus Ernestus, den 26 Mei 1753; Maria Anna Catharina, den 6 October 1754; Lambertus Josephus Maximilianus, den 4 Juli 1756; Bernardus Alexander, den 17 April 1758; Ludovicus Godefridus, den 8 Augustus 1759; Antonia Elisabeth, den 1 Januari 1761; Joannes Franciscus Egidius, den 3 April 1762; Maria Birgitta Margareta, den 2 Januari 1764.

Van Maria Anna Catharina, Bernardus Alexander en Antonia Elisabeth weten wij verder niets te vermelden.

Van Joannes Franciscus Egidius weten wij slechts dat hij in 1775 bij de Paters leerling was in de kleine figuren.

Maria Birgitta Margareta, huwde te Mechelen met „Praen. D^{nus} Henricus Josephus Mascheck von Maschitz, locum tenens in regimine legionis equestris Wallonum exercitus Belgii federati". Zij werd den 16 Oct. 1792 moeder van Georgius Ernestus Hubertus, die te Mechelen geboren en gedoopt, voor peter had zijn oom Joannes Jacobus Ernestus baron van de Wardt d'Onsel en voor meter dezes huisvrouw Gertrudis Maria Jonetta, barones van Goltstein de Hockenborg.

Na het overlijden van haren echtgenoot kwam de weduwe Mascheck zich vestigen te Boorsheim, waar zij veel goed deed en ook bijdroeg tot de eerste stichtingen in de nieuwe kapel (thans parochiekerk) van Cothem.

Thans eenige bijzonderheden over de sudenten.

JOANNES JACOBUS ERNESTUS, BARON VAN DE WARDT D'ONSEL

huwde te Diedam bij Sevenaar in Gelderland, de barones Gertrudis Maria Jonetta de Goltstein de Hockenborg en vestigde zich op het kasteel van Mechelen.

De kerkregisters geven van hem de volgende kinderen aan:

1°. Maria Theresia Hubertina, geboren 29 Sept. 1785; doop-borgen: Nicolaus Hubertus, grootvader en „perillustris" Maria Birgitta Mascheck, geboren barones van de Wardt d'Onsel, tante van het kind.

2. Nicolaus Hubertus Bernardus, gedoopt den 25 Mei 1787; doopborgen: Praen. D. Nicolaus Hubertus, avus, et Dna Maria Elisabeth Constant, nata Gielen, nomine Praen Dnae Mariae Theodorae, Baronissae van Voorst, natae van Goltstein.

3°. Anna Maria Isabella Paulina, geboren op het kasteel Onsel te Mechelen en gedoopt den 24 Augustus 1788; peter: Praenobilis dominus et presbyter Lamb. Jos. Maxim. Baro van de Wardt nomine Praenobilis Domini Paulini Baronis van Oldeneel van den Heerenbrück; meter: Praenobilis Domina Anna Elisabeth Constant, nata Geelen, nomine praenobilis Dominae Annae Mariae Baronissae van Oldeneel, natae baronissae van Ewssum.

4°. Ludovicus Anna Hubertus, geboren en gedoopt den 26 Juli 1793; doopborgen: Rus Dnus Joannes Leonardus Booten, nomine Praenobilis Domini Baronis Ludovici Godefridi van de Wardt d'Onsel; et Praenobilis Domina Anna Elisabeth Constant nata Geelen, nomine Praenobilis Dominae Annae Mariae Baronissae d'Ewssum de Saxumborgh, viduae praenobilis Domini liberi baronis Paulini de Oldeneel de Heerenbrück.

5°. Emilia Clara Josephina, geboren en gedoopt den 26 Mei 1795; doopborgen: Dominus Mathias Josephus Booten, nomine Praenobilis Domini Henrici Josephi Mascheck; et Domina Anna Elisabeth Constant, nata Geelen, nomine perillustris Dominae Clarae, baronissae de Goltstein de Hockenborg.

6°. Den 9 Ventose an V (20 Maart 1797) werd geboren *Claire Erneste Lambertine*, aldus volgens de Etat-Civil van Mechelen. In deze acte teekent L. J. M. van de Wardt, een der twee priesters, als getuigen, en zet achter zijnen naam: cultivateur. Dit kind stierf den 9 Augustus 1797.

Jan Jacob Ernest, baron van de Wardt d'Onsel en van het Roomsche keizerrijk, toonde zich van den beginne af der Fransche Omwenteling, zeer genegen voor al de nieuwigheden; want nauwelijks waren de republikeinen tot in deze streken voortgerukt of hij heulde met hen.

Toen de représentant du peuple Joubert, het bestuur van het departement der Neder-Maas instelde, benoemde hij 30 October 1794 tot een der administrateurs J. J. E. van de Wardt van Mechelen. Den 14 December 1795 werd deze door den représentant Bouteville benoemd tot lid der administration centrale du département. Den 19 Brumaire an VI (9 Novembre 1797) werd hij aangesteld tot voorzitter van den cantonraad van Mechelen.

Toen hij voorzitter was van de „departementeele administratie" werd hem door iemand uit het canton Mechelen gevraagd in welken zin men den eed van haat moest verstaan en zijn antwoord was: „de eedt van haet wordt maer enkelyk verstaen aen het Koningschap van Vrankryk, tans eene Republiek synde, en versoekt om sonder uytstel te voldoen" (1).

In een lang verslag, door het centraal bestuur van Mechelen, aan de centrale administratie van het departement verzonden den 7 Nivose an VI (28 October 1797) (N° 83 van 't register) vinden wij den lof van den president in deze woorden aangehaald:

„Quant au président du canton, nous devons observer que sa conduite dans cette affaire, comme dans toutes celles qui concernent le service de la République et le bien être de ses concitoyens, est en tout franche, loyale et digne d'un vrai républicain; et que c'est précisément par cette même conduite qu'il s'est attiré pour ennemis, tous ceux qui sont animés des sentiments contraires; nous lui devons ce témoignage en face de la République".

Nog in dezelfde maand viel van de Wardt onder de toepassing der wet tegen de edellieden, maar het bestuur van het canton vroeg aan de „administration centrale", door volgend schrijven van 23 Nivose (12 Januari), om hem daarvan te ontslaan:

„Nous vous faisons passer ci-joint un extrait du procès-verbal de notre séance du 21 de ce mois, relativement à la déclaration

(1) Régistre de correspondance externe du canton n° 96.

faite par notre président le citoyen van de Wardt, en suite de la loi du 9 frimaire dernier, qui assimile les ci-devant nobles aux étrangers pour l'exercice des droits de citoyen français. Nous espérons, citoyens administrateurs, que la loi particulière y mentionnée ne tardera pas à paraître, afin qu'au préjudice du service de la République, nous ne soyons pas longtemps privé du zèle qui l'anime".

Wij hebben geen antwoord op dit verzoekschrift gevonden. Al wat wij verder hebben kunnen vernemen is, dat hij zich vestigde te Andenne op de Maas. Daar had hij, in vennootschap met zekeren Wouters, eene fabriek geopend van allerlei aardewerk dat nog al veel aftrek vond in dien tijd.

In 1815 kreeg hij van de Regeering der Vereenigde Nederlanden eene benoeming tot controleur der douanen, met Turnhout als standplaats en twee jaren later woonde hij te Venlo.

Van zijne kinderen vinden wij alleen vermeld, zijn vierde kind:

LOUIS VAN DE WARDT S. J.,

geboren te Mechelen a/M. Hij was in 1817 te Dulmen, als geheimschrijver van den hertog de Croy en staat vermeld als I. V. L.

Na gedurende ongeveer twee jaren gewerkt te hebben als vertaler aan de redactie van den ouden „Courrier de la Meuse" te Luik, trad hij in de orde der Jesuïten en vertrok in 1830 naar de Missiën van Noord-Amerika. Hij overleed daar na een zeer werkzaam en heilig leven, den 26 Juni 1858, in den staat van Maryland. Zijne voorbeelden en deugden hadden veel goeds gesticht en zijne gedachtenis is daar in zegening gebleven (1).

LAMBERT JOSEPH MAXIMILIEN VAN DE WARDT D'ONSEL,

derde kind van den baron van de Wardt d'Onsel en van Eva de Burin, werd in 1736 te Maeseyck geboren zooals wij hiervoor aangeteekend hebben; hij omhelsde den geestelijken stand, werd priester gewijd en was reeds in 1782 kapellaan te Reckheim. Hij wordt daar ook vermeld op 28 October, als peter ter vervanging van den heer Servatius Clercx van den Ouden Biesen. Doch hij bediende de plaats van kapellaan niet lang, want reeds den 23

(1) *Journal historique et litteraire*, tome XXV, p. 251.

September 1784 vervangt hij als dooppeter den graaf Frans van Wolkenstein-Troostburg, bij zijn naam staat gevoegd: „olim vicarius in Reckheim".

In het kerkregister van Mechelen lezen wij het volgende:

„Joannes Walley, natione Anglus, religione episcopo-anglicanus; in Chesterton propre Newcastle comitatus Staffordensis 25 Julii 1756 natus, baptisatus in Wolstenton; a parentibus suis Aaron et Susanna Walley in ejusdem religionis haeresi educatus; in oratorio castelli hujus loci abjurationem suam fecit et religionem catholicam rite professus est hac 17ª Februarii in manus perillustris ac R^di^ D^ni^ Lamberti Josephi Maximiliani liberi baronis van de Wardt d'Onsel presbyteri, ad id ab Illmo ac R^mo^ Episcopo Leodiensi sub 4ª Decembris 1787, ob linguae impedimentum specialiter deputati, me, subsignatis, necnon plurimis aliis praesentibus.

Get. John Walley; L. J. van de Wardt, presbyter; J. J. E. Baron van de Wardt d'Onsel; N. H Baron van de Wardt d'Onsel.

Van de Wardt, omhelsde het kloosterleven en aanvaardde den regel van St. Augustinus in de vermaarde Abdij van Kloosterrade (Rolduc), waar hij later aangesteld werd als professor der H. Schriftuur.

Toen de fransche wet den eed van haat voorschreef, deed hij zooals vele zijner confraters uit de Abdij Rolduc en legde dien eed af; na de opheffing der kloosterorden kwam hij zich te Mechelen a/M. bij zijne familie op het kasteel Oensel vestigen.

De grondbeginselen der Franschen geheel toegedaan, gelijk zijn broeder Jean Jacques Ernest, nam hij de bediening der parochie Mechelen aan; en terwijl de andere priesters, die den eed hadden gewijgerd, in 't geheim de diensten deden en al hunne herderlijke plichten jegens de Christenen vervulden, deed hij ze plechtig in de oude kerk.

Wij laten hier een eigenhandig schrijven van hem volgen:

Liberté. Egalité.

Mechelen, ce 28 nivose an 7.

Le citoyen L. J. M. van de Wardt, ministre du culte catholique à l'Administration municipale du canton de Mechelen.

Citoyens Administrateurs
ayant vu l'arrêté de l'Administration centrale du 6 nivose au 7 (26 December 1798), je vous déclare que j'ai choisis l'église cidevant paroissiale situé dans cette commune pour édifice destiné au culte catholique et que j'ai choisis pour heures du culte l'heure dix du matin et l'heure deux de relevé et cela tous les jours je vous invite en conséquence de fixer ces jours et heures ci desus désignés.

Salut et respect L. J. M. van de Wardt.

In 1816 vestigde hij zich te Antwerpen waar hij zijne werken over de H. Schrift in druk uitgaf. Ons zijn van hem, *canonicus regularis Abbatiae Rodensis*, deze vier werken bekend:

1°. *Harmonia Evangelica* seu textus quatuor evangelistarum, ordine historico paraphrastice expositus, et notis, tabulis geographicis, ethnographicis ac imaginibus illustratus (in 8°, XII en 637 bl.) Antverpiae, typis A. L. Lepoittevin-Delacroix. 1817. (Hierin het portret van den schrijver).

2°. *Dictionarium Evangelicum* exhibens Geographiam, Biographiam, Judaeorum regimen politicum ac religiosum, mores, opiniones ac consuetudines, linguae idiotismos, etc. etc. etc. — Antverpiae, Apud A. L. Lepoittevin-Delacroix. 1817 (in 8°, 540 bl.)

3°. *Actus Apostolorum* paraphrastice expositi et notis litteralibus illustrati. Antverpiae, typis Janssens et van Merlen. 1819 (in 8° 206 bl.)

4°. *Epistola ad Romanos*, paraphrastice exposita, et notis litteralibus illustrata. Antverpiae, typis Janssens et van Merlen. 1819 in 8°, 105 bl.)

Hij werd in 1819, pastoor-deken van St. Pieter te Leuven, en overleed aldaar den 26 December 1832 (1).

---

(1) F. P. Neujean, in »Notice historique sur l'Abbaye de Rolduc«, bedriegt zich erg; wanneer hij in zijn catalogus canonicorum regularium Abbatiae Rodensis vermeldt: L. J. M. van de Wardt, Trajectensis, Pastor et Decanus in Mechelen, obiit 26 Oct. 1832; dit moet zijn: Pastor Mosacensis et decanus Sancti Petri Lovaniensis, obiit 26 December 1832.



LUDOVICUS GODEFRIDUS BARON VAN DE WARDT D'ONSEL,

broeder van den voorgaande, zooals hiervoor reeds is aangeteekend. Hij werd insgelijks priester en wordt den 10 Januari 1784 reeds als dusdanig vermeld in de kerkregisters van Mechelen.

Hij trad in de Duitsche Orde en deed daar zijne kloostergeloften. In dien tijd luidde deze belofte als volgt:

„† Juramentum. Ich, N. N. entheyse ond gelobe keuscheit meines leibs, ond ohne eygenschaft zu sein, ond gehorsambe Gott ond Marien, ond euch meister des ordens des Teutschen Hauses, ond eweren nachkommen, nach der regel, ond gewonheit des ordens des Teutschen Hauses, das ich gehorsamb will sein biss in meinen todt" (1).

In 1817 vinden wij zijn handteekening, L. G. van de Wardt d'Onsel, met de bijvoeging: sacerdos illustris ordinis Teutonici in Bocholt.

ARNOLDUS CORSTENS, S. J.,

zoon van Gulielmus Corstens (ook Corstjens en Cochen) en van Joanna Maesen (ook Maes en Maesheynen geschreven) werd gedoopt te Reckheim den 1 April 1696; zijn peter was Joannes Deckers, zijne meter Anna Groen of Groenen.

Zijne zuster Maria was gehuwd met Henricus Groenen, geestelijken vader van het nieuw klooster; de kleine Arnoldus kreeg zeer jong toegang tot de Minderbroeders, van wie hij ook zijn eerste opleiding ontving en de eerste latijnsche lessen tot voorbereiding der hoogere studiën; dit nog vóór dat het college der Paters voor goed was ingericht.

Nog zeer jeugdig, werd hij aangenomen bij de Jesuïeten der Vlaamsch-Belgische provincie, waar hij weldra uitmuntte door deugd en geleerdheid en tot de hoogste ambten geroepen werd. Hij was eenigen tijd leermeester der philosophie in het klooster der Sociëteit te Antwerpen, later doceerde hij aan zijne mede-

(1) Aldus volgens een afschrift berustend in het archief der Duitsche Orde te Weenen en ons verstrekt door baron Louis de Crassier, wien wij daarvoor dank zeggen.



broeders de H. Godgeleerdheid in het college van Leuven, waar hij tevens vice-rector was.

Ten jare 1744 koos Cardinaal d'Alsace, aartsbisschop van Mechelen, hem tot biechtvader en stelde hem aan tot examinator synodalis. Hij bestuurde toen ook eenigen tijd als rector het college van Mechelen en het Museum Bellarminum aldaar.

In die stad overleed hij den 6 April 1766 en zijn stoffelijk overblijfsel werd bijgezet in den grafkelder onder de St. Pieterskerk, de voormalige kerk der Jesuïten, die nu tot parochiekerk gebruikt wordt. De steen die zijn graf sluit draagt eenvoudig dit opschrift: † R. P. Arnoldus Corstens, S. J.

R. I. P.

Hij was een waar kloosterling, voorbeeldig door zijn godsvrucht, vredelievend, ootmoedig en algemeen bemind

Het werk: „Quaestiones annui concursus Mechliniensis . . . . editio nova 1828" geeft de vragen door hem gesteld in de jaren 1746, 1748, 1750, 1752, 1754, 1758 en 1760 en de daarbij passende antwoorden.

Zijne levensschets is er in deze woorden bijgevoegd:

„Arnoldus Corstens, in oppido et comitatu Rechemii ad Mosam, Patribus Societatis Jesu Provinciae Flandro Belgicae juvenis adscriptus, in eadem societate Philosophiam Antverpiae, Theologiam Lovanii suos docuit, ubi collegii Vice-Rector, Cardinali Alsatio anno 1744, a sacris confessionibus factus, et simul Examinator Synodalis, Collegium Mechliniense aliquando ut Rector gubernavit; fuit et Musaei Bellarmini ibidem Director. In senectute bona Mechliniae vivere desiit 6 Aprilis 1766. — Verus religiosus, pietatis exemplaris, pacificus, et cunctis amabilis.

Ziehier het afschrift van den brief waarbij P. Corstens afstand doet zijner goederen, ten voordeele zijner familie:

„Ick hebbe met oorlof van mynen Oversten, den Pater Aloysius Spaen, provinciael van onse provincie, toegelaten, dat ghy myne suster met de kinderen van mynen overleden broeder Henricus verdeylt hebt in twee deelen het goet 't gene ons dry van vader ende moeders wegen toequaem; als wanneer onsen vader gestorven is. Dese verdeylinge, ist dat de twee partyen (ghy en de voogden van die kinders daer mede syn te vreden geweest, gelyck ghy my geseyt hebt dat ghy te vreden waert en sy ook

geseyt hebben dat sy te vreden waren.) keure ik nu goet: en staen af voor altyt na de maniere van ons order al 't gene ik daer van soude hebben konnen pretenderen, mits dat blyft den last van de schult die om mynent wil aen Myn Heer Doyen gemaekt is geweest, (ist dat sy nog niet betaelt is) te betalen; soo dat ik *inter vivos* aan de respective besitters *geve* 't gene sy van het myne, na vriendelycke verdeyling, souden konnen besitten. Ghent, den 25 januarii 1732.

Arnoldus Corstens
Societatis Jesu.

't Was wel niet noodig dat ik dit nog eens schreef: 't is geweest om my en UE. alle gerust te stellen. Ik wil dat myne en UL. conscientie gerust sy. Eene kleyne herkentenis sal my niet onaengenaem syn; alhoewel ik daeraen van nu af geen recht meer hebbe, en daervan oft hebben wil self uyt danckbaerheyt, al was 't een oort".

WILLEM HOUBEN,

zoon van den postmeester Willem Houben en van Isabella Hubens, zag het levenslicht te Reckheim waar hij den 29 Januari 1750 gedoopt werd. Zijn vader overleed den 21 Juli 1789 en werd aldaar in de Paterskerk begraven. Reeds vóór dit overlijden had de zoon zijn vader opgevolgd in zijne bediening, die den 1 Juli 1773 opnieuw bekrachtigd werd; hij huwde te Reckheim den 27 Maart 1770 met Maria Adeleidis Theodora Caenen.

De postdienst van Reckheim was in dien tijd bestuurd door de Vorsten van Thurn en Taxis, die alles regelden en ook de ambtenaren van den postdienst aanstelden.

Johan Baptista, de vorst van Taxis vestigde zich te Brussel en werd door keizer Karel V, ten jare 1520, aangesteld als „General Overpostmeester", een ambt dat later in zijne familie erfelijk bleef. Brussel was het centrum dezer posterijen, die zich uitstrekten van aan de Middellandsche Zee tot aan de Noordzee, van Madrid over Brussel tot Hamburg, van Napels of Venetië tot Amsterdam over Brussel, van die stad naar Praag en Weenen, met menigvuldige vertakkingen op die groote lijnen. Alles werd

van uit Brussel bestuurd; alle staatszaken en alle brieven van handel en privaatleven, zelfs reisgoederen en handelspakken werden verzonden en overgevoerd. In 't begin was alles slechts door ruitersposten geregeld.

De familie Turn en Taxis werd, ter oorzake van den langdurigen oorlog voor de troonsopvolging van Spanje tusschen Frankrijk en Oostenrijk, genoodzaakt Brussel te verlaten. Daar blijft alleen over tot hare gedachtenis haar grafkelder, prachtvol versierd met beelden en schilden, in de kerk van O. L. Vrouw in het Zand. Sedert dien tijd vestigde dit vorstenhuis zich te Regensburg, waar de afstammelingen nog voortleven. — Wanneer Reckheim aan dien postdienst werd verbonden, is ons onbekend; wij vinden alleen deze aanteekeningen:

18 Maart 1720: Herman Rosen, postarius caesareus;

21 Juli 1789: † Willem Houben, magister postarum;

31 Juli 1773: Willem Houben, bevestigd als postmeester.

Het zal misschien menigen lezer aangenaam zijn iets naders over het postwezen te vernemen, daarom deelen wij hier een afschrift mede van het diploma waarbij Willem Houben tot postmeester werd aangesteld. Het is op groot perkament gedrukt, voorzien van de handteekening en het groot zegel van vorst Carl Anselm van Thurn en Taxis en dat van den secretaris M. S. Schirstel.

„Wir von Gottes Gnaden Carl Anselm, des Heil. Röm. Reichs Fürst von Thurn und Taxis, Graf zu Valsasina, Freyherr zu Impden, Herr der Freyen Reichs-Herrschaft Eglingen und Osterhofen, auch deren Herrschaften Tischingen, Demmingen, Ballmerzhofen, Wolferthem, Rossum und Meüseghem etc, der souverainen Provinz Hennegau Erbmarschall, des Königl. Pohlnischen weissen Adlers = und Churpfälzischen St. Huberti Ordens-Ritter, beeder Röm. Kayserl. und Königl. Apostolischen Maj. Maj. würklicher Geheimer Rath, und Principal-Commissarius bey der allgemeinen Reichsversamlung, auch Erb-General-Obrist-Postmeister in Heil. Röm. Reich, Burgund und denen Niederlanden, etc. etc. thuen kund und zu wissen:

Demnach durch tödtlichen Hintritt Unsers Hochgeëhrtesten Herrn Vaters Gnaden, weil. Herrn Alexander Ferdinand, des Heil. Röm Reichs-Fürsten von Thurn und Taxis, Grafen zu

Valsasina, Freyherrn zu Impden, Herrn der Freyen Reichs Herrschaft Eglingen und Osterhofen, auch deren Herrschaften Tischingen, Demmingen, Ballmerzhofen, Wolferthem, Rossum und Meüseghem, der Souverainen Provinz Hennegau Erb Marschalln, Rittern der güldenen Vlieses, und des Königl. St Stephans Ordens Gross-Creutz, beeder Röm. Kaysserl. und Königl. Apostolischen Maj. Maj. würklichen Geheimen Rath, und Principal-Commissarii bey der allgemeinen Reichs-Versamlung, auch Erb-General-Obrist-Postmeistern im Heil. Röm. Reich, Burgund und denen Niederlanden etc. etc.

Alle und jede von Deroselben über die von dem Erb Post-Generalat dependirende Aemter, und übrige Posten ertheilte Patenten und Commissionen gänzlich erloschen und aufgehoben seynd; also Uns als rechtmässigen Successoren. Kraft wohl hergebrachter Kayserl. Patenten, und des Post-Regals Privilegien zustehen und obliegen thut, die Postämter, Posten, deren Verwalter, und Posthaltere zu des Heil. Röm. Reichs, deren Herren Churfürsten, Herren Ständen, und des gemeinen Wesens mehreren Dienst und Aufnehmen aufzurichten, und zu verordnen, die Oerter, da sie anjetzo gelegen, Unserem Gefallen, und der befindenden Nothdurft nach, zu confirmiren, oder zu verändern, und dieselbe in andere Oerter zu verlegen, auch diejenige Postbeambte, welche ihre anbefohlene Schuldigkeit der Gebühr nicht verrichten, zu bestrafen, selbige abzuschaffen, und an ihre Stelle andere einzusetzen;

Und wir dann genugsam berichtet seynd, mit was für Treu, Fleiss, und Sorgfalt Wilhelm Hüeben, die Ihm in Reckum anvertraut gewesene Posthalterey eine geraume Seithero versehen und bedienet habe;

Also haben Wir aus diesen und andern Uns bewegenden Ursachen obgemeldeten Wilhelm Hüeben zu weitere Bedienung angedeuteten Posthalterey zu Reckum mit allen gewöhnlichen, und darzu von Ihro Kayserl. Maj. allergnädigst verliehenen Privilegien, Gerechtigkeiten, Freyheiten, und Exemptionen confirmirt, Ihn darzu verordnet und bestellet. Thuen solches auch hiermit, und in Kraft dieses offenen Briefes, und geben Ihm beynebens vollkomene Macht, Gewalt und Befehl: in Unseren Nahmen das Posthorn zu führen, sich dessen bey ein und aus-

reiten deren Städten, Schanzen und Pässen, da es nöthig seyn wird, um die Eröffnung deren Thoren und ohngehinderte Passirung auf denen Strassen zu gebrauchen (weniger nicht an Orten, wo eingeführet, die Briefe zu colligiren und distribuiren, den Porto davor gehörig einzunehmen, und Unserem Oberpostamt zu Masseyck von drey zu drey Monathen zu berechnen) worauf dan, und dass Er sich sowohl bey Tags als Nachts mit Ueberlieferung und Bestellung deren Briefen und Paquetern dan mit Fortführung deren Ordinarien und Estafetten, auch in Beförderung deren Couriers und Passagiers wohl und fleissig verhalten, und insgemein alle Ordnungen, Befehle und Placarden, welche von Uns selbsten, oder Unseren Ihm vorgesetsten Oberpostamt zu Masseyck allbereits gegeben worden seynd, oder inskünftige annoch zu desto mehrerer Nachricht und besserer Versehung schon gemeldter Posthalterey zu Reckum gegeben werden möchten, observiren, vollziehen, und alles dasjenige, was dem mehr anhängig, gebührend allemahlen verrichten solle und wolle; hat Uns Er Wilhelm Hüeben den hierzu erfordert nothwendigen Eyd würklich geleistet und geschworen, alles mit diesem ausdrücklichen Vorbehalt: Dass Wir diese Unserer Commission, Unseren Belieben nach, zu revociren aufzuheben, und Uns derjenigen Facultät, welche Uns, vermög Unserer Erb-Generalats-Post-Patenten und Privilegien, erwehnter massen zustehet, zü gebrauchen Macht und Gewalt haben sollen.

Gelanget derowegen an alle und jede geist- und weltliche Obrigkeiten, Churfürsten, Fürsten und Stände des Heil. Röm. Reichs, auch sonsten an alle Gubernatoren, Generalen, Lieutenanten, Amt- und Hauptleute, Pfleger, Vögte, Richter, und alle andere Befehlshabere und beambte, was Standes, Condition und Wesens sie seynd, Unser Gebühr- und freundliches Bitten und Ersuchen obernannten Wilhelm Hüeben dieser Unserer Ihm gegebenen Commission über die Posthalterey zu Reckum mit denen dazu gehörig gewöhnlichen Privilegien Gerechtigkeit Freyheiten und Exemptionen ruhiglich geniessen, und sich derselbigen gebrauchen zulassen, Ihm auch diessfalls keine Hinderniss oder Beleidigung zuzufügen, noch dass solches von andern geschehe, zu gestatten, sondern Ihm hingegen hierinnen auf sein geziemendes Ansuchen alle Hülfe und nothwendige Assistenz um desto bessere Bedie-

nung solcher Commission und anbefohlenen Posthalterey zu leisten, welches um einen jedwedern nach Standesgebühr hinwiederum zu verschulden Wir erbiethig und willig seynd Dessen allen zu wahrer Urkund haben Wir gegenwärtig offenen Brief eigenhändig unterschrieben, und mit aufgedrückten Unserm Fürstlichen Insiegel bekräftigen auch contrasigniren lassen (1).

So geschehen zu Regensburg, den 31sten Monaths-Tag Julii des Eintausend Siebenhundert drey und siebenzigsten Jahrs.

Carl Anselm.

L. S. Auf Hochfürstl. Dürchleucht gnädigsten Befehl.

M. S. Schirstel.

PHILIPPUS ARNOLDUS DE NALINNE,

zoon van Joannes Baptista en Maria Barbara de Wynants, werd geboren te Lanaeken den 14 Mei 1761.

Later vestigde zich deze familie op het kasteeltje Daalbroeck te Dael-Wezeth, alwaar de vader in tweede huwelijk trad met Catharina de Jaillet. Dit huwelijk werd in de kerk van Grimby den 29 Augustus 1765 ingezegend door den Eerw. heer Thomas Clout, pastoor van Reckheim.

Vier dochters zijn uit dezen tweeden echt te Reckheim geboren:

1°. Francisca Romana, gedoopt den 21 Juli 1768; doopborgen: „Henricus Burin, satrapa hujus comitatus en Brigitta Schweren, loco Ill. Dnae Comitissae Franciscae Romanae d'Aspremont-Lynden-Reckheim".

2°. Maria Theresia, gedoopt den 5 Juni 1770; doopborgen: „Joannes Henricus de Burin, drossardus, en Maria de Rebeaucour, loco Franciscae Romanae comitissae d'Aspremont-Reckheim".

3°. Joanna Nepomucena Philippina, gedoopt den 29 Februari 1772; doopborgen: „Joannes Philippus de Betouw pro Joanne Philippo de Nalinne et Maria Anna de Rebeaucour pro Excell. Dna Francisca, comitissa de Wolckenstein".

---

(1) Wie meer daarover verlangt te weten, raadplege het werk: „*Geschichte des Taxischen Posten*" door Rübsam, archivaris der vorstelijke familie te Regensburg.



4°. Josephina, gedoopt den 7 December 1774; doopborgen: „Joannes Leopoldus Meyerhoven, loco Excell. D^ni Joannis Nepomuceni Goberti, comitis ab Aspremont-Reckheim et Catharina Dornerin loco Excell. D^nae Mariae Elisabeth Franciscae comitissae ab Aspremont-Reckheim, natae comitissae de Wolkenstein-Troostburg".

Een zoontje, namelijk Joannes Baptista, overleed te Reckheim den 18 Maart 1773.

Ons is niet bekend wanneer deze familie Reckheim verliet, noch waar zij zich toen heeft gevestigd.

Evenmin weten wij iets van het leven van onzen student, alleen vinden wij zijn naam vermeld bij de acteurs van een kluchtspel, dat in 1775 in het college werd opgevoerd; toen was hij op de syntaxis.

Joannes GERITS.

Zijn vader was brouwer (zijne brouwerij behoort thans aan Janssen-Eymael te Reckheim). Joannes werd te Reckheim geboren en voltrok zijne studiën bij de Paters, waarna hij aangesteld werd als gezworen landmeter van het graafschap.

Graaf Joannes Gobertus, die een beter overzicht en nauwkeuriger afmeting zijner bezittingen wenschte te hebben, gelastte de landmeters Wilmaerts van Meersen, Brouns van Steyn en Gerits van Reckheim eene nieuwe opmeting zijner landerijen en eigendommen te doen en het maken van een volledig kadaster van geheel zijn graafschap. Die opmeting duurde ongeveer zes jaren, van 1781—1786. Een groot gedeelte der toen vervaardigde grondplannen en de lijsten van goederen en eigenaars zijn tot heden bewaard gebleven bij de erfgenamen der familie Brouns te Kleine-Meersch, gehucht van Elsloo; daar ook vonden wij het oud grondplan van het klooster der Franciscanen.

Veel werd er in dien tijd tegen deze opmeting gesproken, omdat vele goederen verkleind werden en gedeeltelijk verkocht, als de eigenaars de bevondene overmaat niet wilden terugkoopen aan den prijs door het schepengerecht vastgesteld.

Ziehier het opschrift der ordonnantie, door de schepenbank uitgevaardigd, waarbij de som voor de overmaat werd vastgesteld.

„Bekendmaking en Ordonnantie.

Word mits desen aan een ieder die het aangaan mag kenbaar gemaekt hoe dat den gesworen landmeter Joannes Gerits specialyk geauthoriseert en aengestelt is om te heffen en in te beuren van ieder kleene roede die bij de generale metinge meer bevonden is dan de egte mate en grootte, welke ieder parceel moet houden, de somme van 15 frs., zulks ingevolge voogdgeding en municipale wet door den gebiedende Landheer gegeven, weshalven aan eenieder gelast word van aan voormelden landmeter naa advenant der bevondene meermaat te betaalen so als voorseyd, op poene dat tegens de gebreckige sal worden geprocedeert so als in dit cas na regten behoort. En op dat hieraf niemand onkunde zou kunnen pretexteeren zal deze bekentmaking en ordonantie gepubliceert en geaffigeert worden daar het behoort. Actum den 30 Junii 1781.

Behoorlijk gepubliceert en geaffigeert so door den boode word gerelateert".

Ter Ord^{tie}
J. M. Janssenss, secris.

Bij gelegenheid dezer nieuwe opmeting werd op last van den graaf een koperen lat gelegd in de steenen knielbank der communiebank in de parochiekerk. Deze lat heeft de lengte der kleine roede, zooals zij toen werd vastgesteld door het schepengerecht en draagt volgend opschrift: „Land — roede — Anno — 1787" (1).

De landmeter Gerits werd ook lid der schepenbank en bekleedde gedurende de Fransche Overheersching meerdere bedie-

---

(1) De landroede van Reckheim is lang 15 voet drie en halve duim, dat is: 4,4791 meters en de voet is dus: 0,291796 meters. Dat is de zoogezegde maat van St. Lambertus. De voet van St. Lambertus' maat was verdeeld in tien duim, de duim in tien streepen en de streep in tien punten. De loopende roede van 15 voet en drie en half duim was de zijde van de vierkante kleine roede. Twintig vierkante kleine roeden vormden de groote roede en twintig groote roeden of vierhonderd kleine roeden maakten een bunder en vijf groote roeden eenen morgen uit.

Dus had, na die meting, het graafschap Reckheim de kleinste landmaat van geheel Limburg. Ziehier de vergelijkingstabel tusschen de grootste en de kleinste landmaat in deze streek:

		waarde in aren		
voet en duim	meters	kleine roede	groote roede	bunder
15,3$^1/_2$	4,4791	0,2[illegible]06	4,0124	80,2482
20,000	5,8359	0,3406	6,8116	136,2318



ningen, zelfs die van maire. Uit de administratieve registers en briefwisselingen blijkt, dat hij trouw bleef aan zijne christelijke plichten en al het mogelijke deed om het goede te beschermen en te bewaren, de slechte uitwerkselen der revolutiewetten te beletten of ten minste zooveel mogelijk te verzachten als hij door de gewapende macht gedwongen werd tot uitvoering van belastingen, oorlogslasten of brandschattingen. Het zou ons te ver voeren dit alles meer in bijzonderheden mede te deelen, hetgeen niet strookt met het kort bestek dezer verhandeling.

Wij willen alleen nog vermelden dat hij in het huwelijk trad met Magdalena Janssen, zuster van den Eerw. Pater Joannes Baptista Janssen, welk huwelijk kinderloos bleef.

Henricus JANS,

te Maastricht geboren, was de zoon van Herman en van Maria Catharina Vlecken. Hij omhelsde den geestelijken stand en werd in Augustus 1808 tot pastoor van Op-Grimby aangesteld, waar hij verbleef tot in Maart 1811. Zijn broeder Michaël, Franciscaan te Reckheim, vestigde zich na de suppressie van zijn klooster bij hem en overleed op de pastorie, den 6 September 1808.

Christophorus KERKHOFS,

was geboren te Meersen en volgde de lessen in het college te Reckheim. Na volbrachte studiën aldaar trad hij in St. Franciscus' orde en werd na de H. Priesterwijding naar Reckheim teruggezonden. Van April 1790 tot 9 April 1791 verving hij den pastoor van Op-Grimby, Hubertus Bellefroid, die zijne parochie moest verlaten, kwam daarna naar zijn klooster terug en deelde met zijn medebroeders de vervolgingen der Franschen, tijdens hunnen eersten inval te Reckheim in December 1792. Maar de goede God spaarde hem de veel pijnlijkere beproevingen, die later over zijn klooster neerkwamen en zoo droevige herinneringen achterlieten. Vóór de terugkomst der Republikeinen stierf hij te Reckheim den 11 April 1794. Hij was 40 jaren oud, 17 jaren geprofest en 15 jaren priester.

THEODORUS HENRICUS BOTEN

voltrok aan het college te Reckheim de humanoria en bestudeerde te Leuven, de rechten waar hij tot licentiaat in de beide rechten bevorderd werd. Toen vestigde hij zich te Maastricht, waar hij overleed. Zijn doodsbericht, dat hier volgt, vermeldt de betrekkingen die hij gedurende zijn leven vervuld heeft:

Jesus — Maria — Franciscus.

Anno a partu virgineo 1773, die 6 mensis Januarii, exeuntium S. R. E. sacramentis rite praemunitus, pie in Domino obdormivit

Consultissimus Dominus
D. Theodoricus Henricus Boten,
Anno aetatis suae 57.

Praeclarum hunc virum Academia Lovaniensis utriusque juris licentia decoravit; excellentissimus D. Comes de Reckheim satrapam creavit; civitas Mosae-Trajectensis scabinum et causidicum egregium coluit; admodum Reverendus Pater Andreas Pauli pro tempore Minister Provincialis syndicum agentem Apostolicum conventui Reckhemiensi FF. Minorum Recollectorum patentibus affiliationis litteris donavit; quapropter consultissimi viri anima sacrificiis et precibus seraphicae familiae commendatur, ut aeterna quantocius requiescat in pace

---

J. H. LUX,

geboren te Maastricht den 6 Augustus 1761, studeerde de humaniora aan het college te Reckheim en voltrok de hoogere studiën aan de Alma Mater te Leuven.

Hij werd priester gewijd ten jare 1787 en aangesteld als kapellaan der parochiekerk van St. Catharina te Maastricht.

Daar bleef hij werkzaam gedurende 31 jaar, totdat hij, in 1819, pastoor benoemd werd van St. Mathias, als opvolger van den Eerw. heer Joannes Jacobus Cyrus S. Th. L. Op hem was toepasselijk: *„Praeesse dignus, qui tot annorum spatio didicerit subesse"*.

Als pastoor voltrok hij zijn als kapellaan begonnen werk en

arbeidde met onvermoeiden ijver aan het heil zijner parochie, totdat hij, na eene kortstondige ziekte, den 9 December overleed (1).

NICOLAUS SERVAES

werd geboren te St. Pieter nabij Maastricht in 1757, voltrok zijne humaniora te Reckheim, waarna hij trad in de orde der Franciscanen.

Bij het uitbreken der vervolgingen door de Fransche Republikeinen was hij woonachtig in het klooster te Maeseyck, weigerde den eed af te leggen en werd tot ballingschap veroordeeld bij decreet van 4 November 1798.

Eenigen tijd bleef hij te Maeseyck schuil, doch zijne schuilplaats werd bespied en ontdekt; dank zijne vastberadenheid, ontsnapte hij aan de vervolging der gendarmen; hij sprong kloekmoedig in de Maas en bereikte met zwemmen gelukkig den overkant.

Gedurende den droevigen „besloten" tijd leidde hij, evenals alle vervolgde priesters, een zwervend leven, zich hier dan daar schuil houdend en overal dienst bewijzend aan de geloovigen.

In 1806 werd hij aangesteld tot pastoor van St. Pieter, zijne geboorteplaats, en in 1824 werd hij in die hoedanigheid benoemd in St. Nicolaaskerk van Maastricht. Deze kerk werd in October 1838 gesloten en de zetel der parochie overgebracht in de er naast gelegen oude collegiale kerk van O. L. Vrouw.

Zóó werd de Eerw. Pater Servaes de eerste pastoor dezer kerk en bleef daar werkzaam tot zijn dood, die voorviel in Juli 1846; hij was 89 jaren oud, „plenus dierum et virtutum".

Zijn geschilderd portret wordt bewaard in den kloostergang van voormelde O. L. Vrouwe-kerk.

Hij was zeer vermaard als biechtvader en een ijverig zielzorger. Zijn weldadigheid jegens de armen, was spreekwoordelijk; hij gaf alles weg wat hij bezat en bedelde nog om de noodlijdenden ter hulp te komen.

---

(1) *Publications de la Société historique et archéologique dans le duché de Limbourg*, tom. XXIX, p. 435, 436.

Om zijne kloostergelofte van armoede zooveel mogelijk te kunnen nakomen, had hij zich dezen regel voorgeschreven: al het geld dat hij ontving, werd onmiddellijk in drie gelijke deelen verdeeld en ieder deel in eene afzonderlijke lade gelegd: één deel moest voldoende zijn voor zijn persoonlijk onderhoud, één deel was bestemd tot ondersteuning der armen in 't algemeen en het laatste deel moest dienen tot onderstand zijner talrijke arme familieleden.

Na zijn dood vond men niets ten sterfhuize, zelfs niet het noodige om zijne begrafenis te bekostigen.

De plechtige hoogmis die jaarlijks in O. L. Vrouwekerk gezongen wordt den 4 October, ter eere van St. Franciscus, is door dezen pastoor gesticht uit liefde voor zijn aartsvader, den arme van Assisië.

JOANNES HENRICUS TONNAI (THONE)

werd geboren te Reckheim den 3 Juni 1769, uit het huwelijk van Arnold en van Helena Bouwers; hij deed zijne plechtige geloften te Erkelenz den 5 October 1789 en werd priester gewijd te Antwerpen den 23 Februari 1793.

Het schijnt dat het convent van Maeseyck hem vervolgens als woonplaats werd aangewezen. Althans op de lijsten, ingevolge art. 3 der opheffingswet van 1 September 1796, opgemaakt door de directie der nationale domeinen, vinden wij hem vermeld bij de 37 Minderbroeders van dat klooster. Toen den 5 Februari 1797, „de bons, behoudende thien duisent guldens ge presenteert" werden, weigerden de Franciscanen ze aan te nemen en zij werden den 6 Maart daaraanvolgende gewapenderhand uit het klooster gezet.

Pater Tonnai bleef te Maeseyck en liet zich den 15 Maart inschrijven als verzoekend om domicilie aldaar, terwijl hij als middel van bestaan aangaf: „employé à l'éducation de la jeunesse".

Toen den 21 December de vervolging der onbeëedigde priesters begon, ontkwam Pater Henricus aan 't gevaar en zal wel

behoord hebben tot het getal van hen, die daarop te Roermond gedagvaard, den 28 Januari 1798, werden vrijgesproken (1).

Te Maeseyck teruggekomen, schijnt hij in 1798 gevlucht te zijn naar Venlo en zijn intrek genomen te hebben in „het huis der We Heutz, op de moesmerkt", dat voor de Minderbroeders gehuurd was.

Den 12 Maart teekende hij een omzendbrief „pour certifier notre présence à Venlo", daartoe door het gemeentebestuur van Venlo uitgenoodigd.

Den 3 April 1798 maakte de „Administration Centrale de la Meuse Inférieure" twee lijsten op, waarvan de eene P. Tonnai vermeldt als „insermenté" te Venlo woonachtig en de tweede hem rangschikt onder de „Prètres, qui ayant été frappés de déportation, n'en ont pas été relevés".

Den 13 Mei 1798 verscheen het volgende arrèté:

Ministère de la Police générale
de la République.

Liberté. Egalité.

Extrait des registres des Délibérations du Directoire exécutif.

Paris, le vingt quatre floréal an VI (13 Mei 1798) de la République Française une et indivisible.

Le Directoire exécutif,

Vu le rapport du Ministre de la Police générale de la République, et les pièces y jointes, desquelles il résulte

que les nommés Henri Tonnai, Jacobus Lakenveld, ex-récollets à Venlo, Franciscus Behet et Hendrikus Graven, vicaires de Venlo, département de la Meuse Inférieure, sont des ennemis jurés du Gouvernement, qu'ils ne cessent de manifester leur haine constante pour la République, qu'ils employent tous les moyens de la fourberie et du fanatisme pour allumer le feu de la discorde parmi les citoyens, en les portant à des excès envers ceux qui assistent aux offices des Ministres du culte catholique sermentés;

considérant que les maximes de ces prètres fanatiques et turbulents compromettent essentiellement la liberté et la tranquillité

(1) *De Maasgouw, orgaan voor Limburgsche Geschiedenis, Taal- en Letterkunde*, jaargang 23, 1901 blz. 26.

publique, que leur présence sur le territoire français pourrait y causer des troubles dangereux;

arrète ce qui suit:

Art. 1. Les nommés Henri Tonnai, Jacobus Lakenveld, ex-récollets à Venlo, Franciscus Behet et Hendrikus Graven, vicaires de Venlo, département de la Meuse Inférieure, seront arrètés sur le champ et déportés, conformément à l'art. 24 de la loi du 19 fructidor dernier.

Art. 2. Le Ministre de la Police générale est chargé de l'exécution du présent arrêté qui ne sera pas imprimé.

Pour expédition conforme,

Le Président du Directoire exécutif,
(Signé) Merlin.

Pour le Directoire exécutif,

Le secrétaire général,
(Signé) Lagarde.

Certifié conforme,

Le Ministre de la Police Générale,
(Signé) Lecarlier.

Het gevolg hiervan verhaalt ons een kroniekje van Venlo: „Den 27 Mey, wesende eersten Sinxendagh, quaemen 7 gendarmen van Ruremonde binnen Venlo. Om 11 uren hebben twee der selven den heer Mathias Graven .... sy quaemen dan in het patershuys op de moesmerkt, om aldaer Pater Tonnay te vinden, maer hy was juist op een ander blyven eten, tot syn geluck, maer hy was eventwel spoedigh de stad uyt, want wird vermaent. Om half twee trocken twee gendarmen te peerd de Maas over achter de schans om; niemand wist waer naer toe"...

Het baatte niet dat zijn naam nogmaals werd geplaatst op de lijst, welke de Centrale Administratie den 1 Augustus samenstelde en vier dagen later beval te drukken, publiceeren en aan te plakken. De uitgeloofde 100 frs. werden, zoover wij weten, door niemand verdiend.

Pater Tonnay was waarschijnlijk naar Reckheim, zijn vaderstad gevlucht, blijkens volgende authentieke verklaringen:

„Je soussigné Jean Henri Tonnay, ex-récollet-prêtre de Maeseyck, déclare n'avoir touché aucune succession, aucune pension ni bon. — A Reckheim, le 24 Vendémiaire an 11.

Joēs Henricus Tonnai".

„Le maire de Reckheim déclare que Jean Henri Tonnai, né le 2 Juin 1769, est vivant, qu'il est rayé de la liste des émigrés à Bruxelles. — A Reckheim, le 26 Vendémiaire an 11.

Le maire de Reckheim, J. Gerits".

Met deze certificaten presenteerde de Pater zich, den 20 Octo ber, voor den bevoegden commissaris, zooals blijkt uit de liquidatielijsten door den Prefect van het departement, ingevolge het arrêté van 3 prairial an 10 (23 Mei 1802) opgesteld. Wij vinden zijn naam daarop onder nummer 271.

Kort daarop werd hij verplaatst naar het klooster van Megen. Van 1804 tot 1809 was hij kapellaan te Bolsward in Friesland, bij den Eerw. Pastoor Engelen zijn stadgenoot. In 1809 werd hij kapellaan te Gorkum, waar hij tijdens het bombardement der stad zijn dood vond den 31 Januari 1814.

Ziehier hoe deze treurige gebeurtenis verhaald wordt in eenige geschreven mededeelingen, die zekere J. van Nune, een timmerman dier stad, aan zijne familie heeft nagelaten.

„Dikwijls op den dag en noch veel meer in den nacht, was schryver deezes aan de pastory by den Eerwaarde Pastoor Krul en den Pater Tonnai, en zodra als er geschoten werdt, dan werden de kaarsen in de kerk op den aitaar voor Lieve Vrouw, Antonius en Francisusbeeld aangestoken. Den Eerw. pastor en huisgenoten en eenige bekende leeken waren dan in het gebed in de kerk zelfs op dien nacht van 29 op 30 Jan. toen het zo vreeselyk toeging stond het tabernakel open met eene H. Siborie. Den Eerw. Pater Tonnai was in de casemat by den heer J. van Schalen, wynkoper op de groenmarkt en daar viel een bom in het huis en door die slag en bersting viel het wulf van de kelder in en ook op dat oogenblik sprong de bovengemelde kruitkist op de Battery (die aan 45 Militairen aan stukken het leeven kosten) en alle die in den kelder als casemat hunnen toevlucht hadden genomen, waren hierdoor ten hevenste verschrikt en die schrik had den Eerw. Pater zo bevangen, als dat hy des avonds aan de pastory is gedragen en ik werdt ontboden om daar by te waken, maar des nachts ten 3 uren (en ik was maar alleen met een klein meisje) zag ik den Eerw. verminderen, en ik ging den Eerw. Pastoor wekken, en die heeft noch zoo veel tyd gehad

zijn Eerw. den H. Olie te dienen en $1/4$ uur daarna was zyn Eerw. overleeden".

De Pater was 44 jaren oud (1).

NICOLAUS JOSEPHUS SALM,

geboren te Eupen, was in 1775 leerling aan het college te Reckheim in de laagste klas, figura minor. Wat van hem geworden is hebben wij niet kunnen achterhalen, doch zijne familie dient gekend te zijn.

Hij woonde te Reckheim op de pastorie bij zijn heeroom. Deze, met name Leonardus Salm, was geboren te Eupen in 1733, trad in de Norbertijner abdij Beaurepart te Luik, werd kapellaan te Simpelveld en van daar in 1773 tot pastoor van Reckheim benoemd. Kort daarop vroeg hij ontslag om naar zijne geliefde abdij terug te keeren; maar in 1785 werd hij benoemd tot pastoor te Grimby, waar hij zijn aandeel kreeg in de vervolging der Fransche omwenteling. In 1802 werd hij pastoor te Geleen, alwaar hij 26 Juni 1808 overleed.

JOANNES NICOLAUS SALM,

broeder van den voorgaande, in 1736 ook te Eupen geboren, trad in de abdij der Augustijnen te Rolduc, alwaar hij zijne geloften aflegde in 1758 en priester werd in 1761. Hij werd eerst gezonden als kapellaan naar Aefden, dan als kapellaan naar Marienthal en werd in 1774 benoemd tot pastoor van Membach, alwaar hij den 12 Juni 1792 overleed.

Een hunner zusters was toen ter tijd priorin van het Norbertinessenklooster te Reckheim, met name zuster Agnes, die gedoopt was te Eupen den 17 Juni 1735 onder naam van Sibilla. Eene tweede zuster van hen, Maria genaamd, was Benedictines te Luik. Zij stond aan 't hoofd van dat klooster als priorin toen de Fransche omwenteling uitbrak.

(1) Zie: *Een deportatie-decreet met eenige toelichtingen* door Fr. Gysbertus Hesse O. F. M., in: *Limburg's Jaarboek*, XIV, blz. 78--107.



Deze twee prioressen vestigden zich na de suppressie harer kloosters bij haren broeder den pastoor van Grimby, waar zij zich schuil hielden en toen geene hoop meer bestond op herstel harer kloosters, bleven zij bij hem te Grimby en later te Geleen tot aan zijn dood.

NICOLAUS DELWAIDE

werd geboren te Reckheim den 8 December 1740, uit het huwelijk van Leonardus Delwaide en van Christina Corstiens. Hij trad in de orde van den H. Franciscus en deed zijne professie in het klooster te Tongeren. Na de suppressie van zijn klooster kwam hij terug naar zijne geboorteplaats, waar hij verbleef bij zijne familie tot aan zijn dood, den 19 November 1816.

JOANNES JOSEPHS MULDERS,

ook de Mulder genaamd, werd geboren te Reckheim, den 19 Maart 1733 en was zoon van den chirurgijn der grafelijke familie te Reckheim. Na de humaniora te hebben afgelegd, werd hij in het klooster te Slavante opgenomen, waar hij zijne eerste geloften aflegde den 2 Februari 1752. Hij werd priester te Roermond den 4 Juni 1757; zijne priesterlijke loopbaan was slechts van korten duur; na slechts enkele jaren als biechtvader en predikant werkzaam te zijn geweest, stierf hij te Maastricht den 5 Juli 1778.

JOANNES ALBERTS.

Deze zag het levenslicht te Reckheim, den 27 April 1732, studeerde aan het college der Franciscanen aldaar en trad in 't klooster dier orde te Erkelenz, waar hij den 7 Februari 1752 zijne professie deed. Hij werd verheven tot de priesterlijke waardigheid in 1756 en na slechts eenige jaren van arbeid in den wijngaard des Heeren, ging hij tot een beter leven over te Antwerpen den 8 Juni 1780.

TOSSANUS CABO,

te Reckheim geboren den 3 December 1703, ontving aldaar in 't studiehuis der Paters het eerste onderricht in de humaniora. Geroepen tot het kloosterleven, trad hij in de orde der Minderbroeders en legde in het klooster te Leuven zijne professie af den 5 Maart 1732 en ontving de priesterwijding te Roermond den 21 Maart van hetzelfde jaar. Hij overleed te Erkelenz den 3 Januari 1783.

Ten slotte geven wij eenige namen van studenten uit Reckheim's college, wier latere loopbaan ons niet bekend is:

Bekkers, Petrus, van Mechelen.
Dolemans, Paulus, van Maastricht.
Fermin, Gerard Laurentius, van Maastricht.
Franssen, Andreas Josephus, van Maastricht.
Franssen, Franciscus Xaverius, van Maastricht.
Franssen, Joannes Petrus, van Maastricht.
Haerden, Arnoldus van, Boorsheim.
Hennekens, Jacobus Gerardus, van Maastricht.
Hennekens, Joannes Wilhelmus, van Maastricht.
Hofbauer, Franciscus Jozef, van Munsterbilsen.
Martens, Petrus, van Beek.
Miliard, Joannes, van Maastricht.
Neven, Jacobus Leonardus van Wilderen.
Nypels, Mattheus Lucas, van Maastricht.
Quaedvlieg, Reinerus, van Meerssen.
Van den Donk, Petrus Jacobus, van St. Truiden.

IETS OVER DEN NARTHEX

DER

HOOFD-PAROCHIALE KERK VAN DEN H. SERVATIUS TE MAASTRICHT.

VOORWOORD.

Deze studie werd in het jaar 1904 aan het Kerkbestuur der Hoofd-Parochiale kerk van St. Servaas aangeboden door een zijner leden, den WelEd. Heer Jos. Hustinx Roberti, als een rapport over de tweede verdieping van den Narthex, de zoogenaamde Keizerszaal; over de vraag of het wenschelijk was, die zaal wederom met het kerkgebouw te verbinden, of dit mogelijk was en zoo ja, de wijze waarop dit zou kunnen verwezenlijkt worden.

Toen van zeer bevoegde zijde er op gewezen werd, dat het om meerdere wetenswaardige bizonderheden verdiende gepubliceerd te worden, werd door het Kerkbestuur daartoe met algemeene stemmen besloten en tevens goedgevonden den vorm van rapport daarbij te bewaren.

Justin SCHOLS,
lid v/h Kerkbestuur v[d].

Aan mijne geachte medeleden van het Kerkbestuur der St. Servaaskerk te Maastricht.

Monseigneur,
Geachte medeleden (1).

De tweede verdieping van den narthex, de zoogenaamde Keizerszaal, met haren schoonen koepel, een der merkwaardigste romaansche monumenten, is slechts aan weinigen bekend. Zij is van de kerk door een waardeloos muurtje van mergelsteen gescheiden.

Het doel van dit schrijven is, U een plan in overweging te geven, om die zaal door het wegbreken van dat muurtje met de kerk te verbinden. Van de kerk uit zou dan dit pronkstuk in zijn geheel zichtbaar worden en bovendien aan onzen monumentalen St. Servatiustempel, vooral in den namiddag een stroom van diffuus licht toevoeren uit het Westen, waaraan hij zeer zeker gebrek heeft.

Ten tweede stel ik voor, zelfs indien dit plan niet verwezenlijkt werd, als een noodzakelijk complement der restauratiewerken, het oude bestaande, helaas dichtgemetselde koepelvenster, oorspronkelijk bestemd tot verlichting van den koepel, benevens de twee vensters, die aanvankelijk de trapgangen verlichtten,

(1) Mgr. H. L. A. Severiens, Huisprelaat van Zijne Heiligheid den Paus, Eere-kanunnik van de Kathedraal te Luik, Proost van het kapittel van Roermond enz., Pastoor-deken van St. Servaas, voorzitter en Jos. Marres, Pierre Rutten, Mr L. van Ryckevorsel, Justin Schols, Jos. Bauduin en Jos. Hustinx vormden in 1904 het kerkbestuur van St. Servaas.



weder tot hunne bestemming te laten dienen; *zij zijn integreerende deelen van het monument.*

Daar deze drie vensters thans onder het dak van den middelbeuk verborgen zijn, zou met dit tweede werk eene betrekkelijke kleine wijziging van dat dak verbonden zijn.

Ik zal trachten te bewijzen, dat deze plannen geene essentieele verandering brengen aan de kerk, ja, haar eerder tot haren oorspronkelijken staat zouden terug voeren, en, dat de uitvoering mogelijk is.

§ I.

Het thans bestaande muurtje van mergelsteen behoort niet bij de oorspronkelijke constructie van den narthex.

Om dit muurtje goed te beoordeelen dient men het niet alleen aan zijne Westzijde in de zaal, waar het geheel gerestaureerd is, doch vooral aan zijne Oostzijde, boven het gewelf van den middelbeuk te onderzoeken (1).

Bewijs 1.

Dit muurtje is geheel uit mergelsteen gebouwd, terwijl de oorspronkelijke muren van den narthex uitsluitend uit twee andere soorten steen zijn opgetrokken, die soms naar gelang van den aanvoer schijnen gebruikt te zijn, soms ook stelselmatig afwisselen. De eene is een bruine zandsteen (grès-houiller), de andere een zeer harde geel-grijze kalksteen, haerd en taw genoemd (zie bijlage I). Zelfs de fundamenten van verbazende zwaarte zijn geheel en uitsluitend van zandsteen, zooals gebleken is bij het maken der calorifères, waarbij een zeer groot gedeelte dier fundamenten tot op den aanzetsteen werd blootgelegd.

Het muurtje van mergelsteen dateert dus van later.

Eene opwerping tegen dit argument volgt bij het slot van deze paragraaf.

(1) De photos 1, 2, 3 en 4, in deze volgorde — de twee middelste iets hooger — naast elkander gelegd, geven er eene tamelijk goede voorstelling van. — Zie ook Plan II.



2. Met de buitengewoon *zware* constructie van den geheelen narthex maakt dit *dunne* muurtje een opvallend contrast; het is slechts 44 cM. dik, van één steen, draagt niets, zou dit ook niet kunnen; het is een scheidsmuurtje.

3. Het staat geheel *op zich zelf*, zonder eenig verband met den grooten boog, waaronder het als een gewoon scheidsmuurtje geplaatst is, met gapende voegen daarvan gescheiden.

4. *Schijnbaar* bestaat er eenig verband boven de impostlijst van den grooten boog (zie photos 1 en 4 en plan II). Daar heeft men echter uit den grooten boog aan weerszijde een stuk van ongeveer M. 1.10 uitgebroken, om er den aanzetsteen der boogjes der twee uiterste poortjes A *in te lasschen*, en toen de rest dier opening weer bijgewerkt.

Dit blijkt uit de zeer gebrekkige constructie van dit gedeelte, want:

a. Bij die *twee poortjes* loopen de voegen der twee eerste welfsteenen niet eens naar hun middelpunt; die steenen zijn eenvoudig overgeschoven.

b. In het bijgewerkte stuk van den *grooten boog* ziet men niet alleen diezelfde fout der voegen, maar de steenen volgen zelfs niet eens de welflijn, terwijl in het hooger gelegen deel, dat onaangetast gebleven is, de voegen volkomen convergeeren en de welflijn den halven cirkel volgt.

c. De bijgewerkte stukken zijn met andere specie gemetseld.

d. Die geheele bewerking is zóó slordig verricht, en maakt met de oorspronkelijke constructie zulk een schrille tegenstelling dat over dat inlasschen geen redelijke twijfel mogelijk is.

Ik meen hier eene kleine opmerking te moeten toevoegen. Dat de steenen in den narthex zoo ruw en onregelmatig schijnen, is een gevolg van het verweeren en van herhaalde herstellingen, die niet altijd zorgvuldig gedaan zijn; de oorspronkelijke lagen zijn geheel regelmatig en overal waar men eenigzins dieper kan onderzoeken, vindt men zeer zorgvuldig bewerkte steenen en uiterst dunne voegen. Dit geldt zoowel voor den in- als voor den uitwendigen bouw.

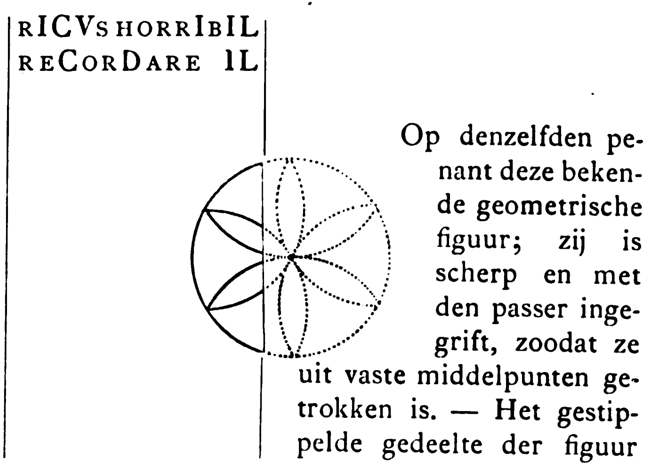
5. Het muurtje heeft volstrekt geen architectonisch karakter.

Wel prijkt het thans met vijf inspringende poortjes (A), doch alleen het middelste *kan* ooit open geweest zijn, het is niet in verband met zijne penanten gemetseld; de vier overigen echter zijn in verband met de penanten gemetseld, en kunnen dus nooit open geweest zijn. Alle vijf vormden ze vóór de laatste restauratie met hunne penanten slechts *één plat muurvlak* waarin slechts de boogjes aangegeven waren. De uitdieping in die poortjes dateert slechts van de laatste restauratie. Ofschoon tal van personen zich dit goed herinneren, werd dat uitdiepen van zeer bevoegde zijde betwijfeld, ja zelfs formeel ontkend.

Evenals in tal van andere gebouwen dezer streken heeft ook hier de zachte mergelsteen in den loop der tijden vele bezoekers verleid, die hunnen naam wilden vereeuwigen of ook hun kunst (?) of vernielzucht wilden beoefenen.

Zonder het te weten hebben deze vandalen een onweersprekelijk bewijsstuk voor onze stelling geleverd. Genoemde twijfel verdween dan ook, en de ontkenning werd ingetrokken toen men wees op verschillende inscripties en figuren, die door dat uitdiepen gedeeltelijk afgesneden zijn, en zóó het bewijs leveren dat ze op een doorloopend vlak gegrift werden.

Ziehier eenige voorbeelden. — Op den Noordelijken penant staat het volgend gedeelte van een chronicum, links en rechts door dat uitdiepen afgesneden.



Op denzelfden penant deze bekende geometrische figuur; zij is scherp en met den passer ingegrift, zoodat ze uit vaste middelpunten getrokken is. — Het gestippelde gedeelte der figuur is door het uitdiepen verdwenen.

Op den Zuidelijken penant eene onregelmatige ingegrifte veelpuntige ster, eveneens gedeeltelijk weggestoken.

Bij alle poorten der zaal rusten de bogen op impostlijsten, alleen bij dit muurtje niet. Wie het den eersten bouwmeester gelieft toe te schrijven, moge dan zelf verklaren waarom deze dit eene muurtje zoo stiefmoederlijk zou behandeld hebben, terwijl toch een mergelsteenen impostlijstje een zeer goedkoop versierseltje geweest ware.

Wij staan dus voor een waardeloos muurtje, vóór de laatste restauratie (1888/90) totaal effen en vlak, zonder eenig architectonisch karakter, niet behoorende bij den schoonen narthex.

Opwerping tegen het eerste bewijs.

Men zou kunnen opwerpen, dat er nog meer gedeelten van mergelsteen in den narthex voorkomen.

Inderdaad waar, doch deze zijn niet oorspronkelijk.

a. De mergelconstructie, die in de keizerszaal tegenover den bovenbesproken scheidsmuur staat, bestaande uit een grooteren boog tusschen twee kleinere (photo 6, 7, 9. Plan I en III).

Aan de achterzijde kan men duidelijk zien, hoe die kleine boogjes op dezelfde manier als onder 4 is aangegeven — doch niet zoo slordig —, in de oorspronkelijke constructie van zandsteen zijn ingelascht.

b. Onder den meest Noordelijken en den meest Zuidelijken boog der zaal heeft men op dezelfde manier bogen van mergelsteen ingelascht (op photo 6 met een kruisje aangeduid).

c. Op de eerste verdieping, boven het orgel (zie photos 7, 8 en 9), is die heele, overigens zeer schoone mergelconstructie met hare concha en de daarbij aansluitende tusschengewelven, ingelascht in de oorspronkelijke grès-constructie.

Behalve die manier van inlasschen zij hier nog het volgende, ofschoon minder doorslaand argument aan toegevoegd.

Op photo 9 zijn opzettelijk orgel, standbeeld van Keizer Karel en de romaansche afsluiting met altaar weggelaten, en zijn in den beneden bouw de drie bogen van het voorportaal of de kapel (waar thans de blaasbalg staat) *open* voorgesteld. Zóó heeft men een overzicht van een groot deel van den narthex, en daarbij valt

terstond in het oog, dat de daarop zichtbare mergelconstructies van *tweede en eerste verdieping*, zelfs *niet rechtstandig* gedragen worden door de oorspronkelijke pilaren van den benedenbouw.

Zulk een fout van constructie komt niet van den eersten bouwmeester.

Het feit dat in de oorspronkelijke muren geen mergelsteen voorkomt, blijft dus waar, zoodat ik meen de opwerping weerlegd en het eerste bewijs der stelling gestaafd te hebben.

Eindelijk zou men nog kunnen opwerpen dat zelfs uit dat goed geconstateerde feit van het verschil der steenen, de conclusie van het eerste bewijs nog niet volgt met *absolute* zekerheid.

Maar, als ik op een kostbaar oud misgewaad of op een keizersmantel van zijden fluweel een katoenen lapje ontdek, liefst nog van een andere kleur, of in eene oude eiken kast een stukje van wilgen hout, dan volgt *ook* niet met volstrekte zekerheid dat de oude meesters niet persoonlijk hun eigen werk geschonden hebben......, doch ik vrees niet van vermetelheid beschuldigd te worden als ik dat lapje of dat stukje als niet oorspronkelijk beschouw.

§ II.

De groote boog is oorspronkelijk open gebouwd, zoodat de keizerszaal van de kerk uit zichtbaar was [1].

Bij het vroeger besproken uitbreken heeft men gelukkig de impostlijst I, dat eeuwenoude bewijsstuk ongeschonden gelaten. Zij loopt door het mergelsteenen muurtje heen, ja zelfs haar verlengde over het vertikale muurvlak aan de Oostzijde van den muur bestaat nog, gedeeltelijk verweerd, voor een groot deel gaaf, niet gerestaureerd, en toch even zorgvuldig bewerkt als in de keizerszaal.

Die lijst was dus bestemd om zichtbaar te blijven; zichtbaar

(1) Men gelieve zich te herinneren dat destijds het steenen gewelf der kerk nog niet bestond; het werd gebouwd in 1425.



kon ze echter slechts geweest zijn als de groote boog open was en van de kerk uit zichtbaar (1).

Behalve dit afdoend bewijs zijn er nog architectonische bizonderheden, die wel niet als absolute argumenten gelden maar toch onze stelling staven.

Vooreerst: De binnenwelving (de intrado) van den grooten boog is geheel, ook voor het gedeelte, wat thans door het scheidsmuurtje bedekt is, zorgvuldig afgewerkt en volkomen gaaf (behalve de twee uitgebroken en weer bijgewerkte stukken). De gapende voeg, die het muurtje omgeeft, laat het onderzoek toe. **De groote boog** *was dus gebouwd om* **in zijn geheel** *zichtbaar te zijn.*

Ten tweede: De twee nissen H.

a. Zonder het muurtje zouden ze in het midden van den pilaster staan, terwijl ze nu in een hoek geschoven zijn.

b. Uit hunnen aard bestemd om beelden te bevatten, zouden ze in onze stelling beter te verklaren zijn.

Ze zouden namelijk van de kerk uit gezien met hun beelden tot hun recht gekomen zijn, terwijl ze nu met eene afsluiting als de bestaande, zeker niet de geschikste plaats der keizerszaal innemen.

Ten derde: Dat de Kroonlijst K. (Plan I, II, III) m. 0,90 lager ligt dan de vloer der keizerszaal, schijnt op het eerste gezicht eene fout van constructie; die lijst moet den beneden bouw en de eerste verdieping immers bekronen, dus op hun hoogste punt liggen d. i. waar de vloer der keizerszaal begint.

Neemt men echter aan dat de zaal oorspronkelijk open was, dan moest de bouwmeester zorgen dat ze van de kerk uit zooveel mogelijk kon gezien worden, en dat doel nu wordt bereikt door den lageren stand der kroonlijst.

Zonder ook hiervan een volstrekt bewijs te willen maken, meen

(1) Die impostlijsten zijn op de photos 1 en 4 noodzakelijk bijna onzichtbaar. Zij liggen immers in den diepsten hoek van het gewelf, terwijl het photographisch toestel niet anders kon geplaatst worden dan bovenop het gewelf. Inderdaad hebben zij hetzelfde profiel als haar ander einde zichtbaar op photo 5 en 6.

Over een namaaksel dezer lijst leze men bijlage 3.



ik er op te moeten wijzen, dat deze verklaring onze stelling bevestigt, en dat de anders onverklaarbare vrijheid van den bouwmeester daardoor voldoende gewettigd is (1).

§ III.

Hoe de narthex oorspronkelijk met den middelbeuk kan verbonden geweest zijn.

De groote boog was dan open, gelijk in de vorige paragraaf bewezen is. De twee vensters D en het koepelvenster E, die thans alle drie onder het dak verborgen zijn (Plan II) waren uit hun aard en bestemming, vrij. De twee eerste dienden om de trappen te verlichten, die in den muur der keizerszaal tot boven den koepel voeren. Het venster E goot Oostelijk licht in den koepel. Daarin had de bouwmeester een eenvoudig, doch alleszins bestudeerd middel gevonden om den toeschouwer, van de kerk uit den koepel te toonen zonder dat het licht hem rechtstreeks in de oogen kon schijnen.

Hier dringt zich vanzelf de tweeledige vraag op, hoe 1° *op* den middelbeuk een dak mogelijk was, waarbij de drie genoemde vensters vrij bleven, — en hoe 2° die middelbeuk *van binnen* kon gedekt zijn, terwijl tevens *de groote boog onbedekt bleef.*

1°. De mogelijkheid van zulk een dak blijkt uit Plan I.

Dat dak *begint ter hoogte der* oude *muren* van den middelbeuk, welke muren in latere tijden ongeveer M. 1.40 met mergelsteen hooger opgebouwd zijn. Deze verhooging komt op dit plan dus niet voor.

Dat die muren inderdaad oorspronkelijk lager geweest zijn, komt geheel overeen met de woorden van Herbenus (zie bijlage 2).

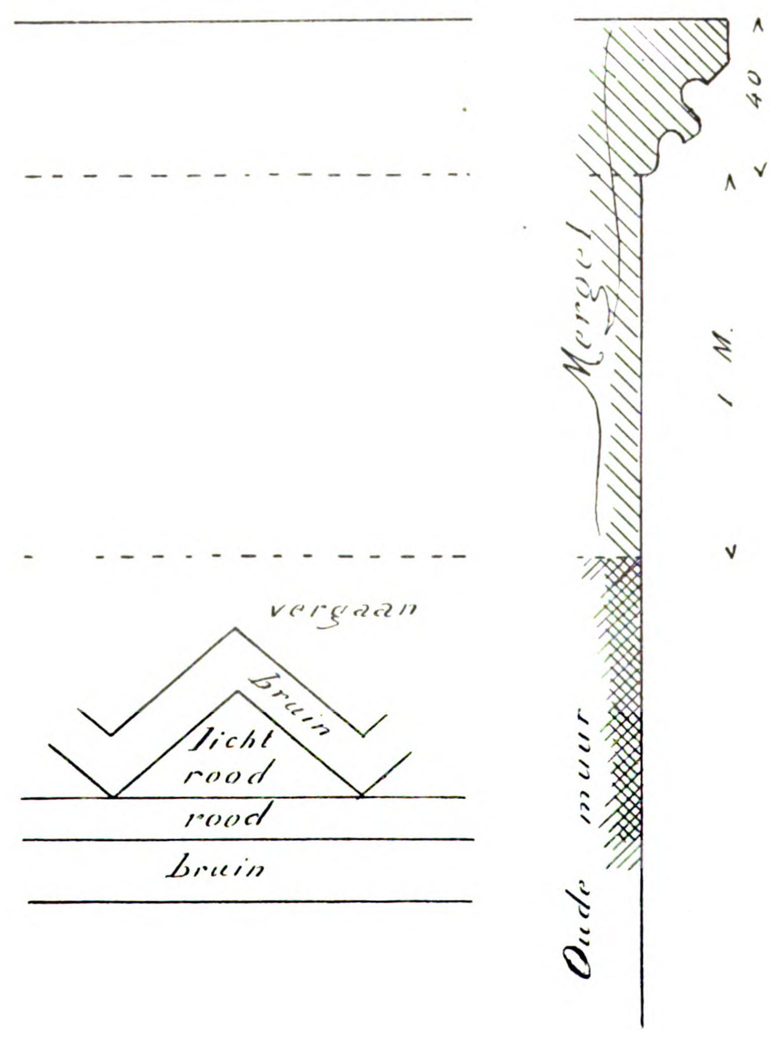
„Nadat dus ...... blijkt ze in latere tijden onder het looden „dak twee el hooger opgebouwd te zijn uit witten steen: het „verschil der steenen duidt dit aan, doch door wien of wanneer „vind ik niet”.

Ook vindt men boven de gewelven nog eenige resten van oude

(1) Men zie het model in mergelsteen uitgevoerd.

polychromie. Gecombineerd leveren deze eene randteekening op, die zooveel als eene kroonlijst beteekent, en zoodoende bevestigt, dat de oude muren op die hoogte eindigden.

De bindbalken komen op hunne oorspronkelijke hoogte; de bovenzijde der balken viel samen met die der muren. Men vindt nog de toegemetselde openingen waarin de oude balken gerust hebben.



Schaal 1/20.

De helling der dakspanten is zoo genomen dat ze den grooten boog en de beide vensters D niet bedekken.

Voor het vrijblijven van het koepelvenster E wordt eene verschuining genomen staande boven de uitspringende horizontale lijst boven den grooten boog. Op plan I en photo 7 is zij samengesteld uit drie deelen. Het middelste is een gelijkbeenige driehoek waarvan de top ligt in den nokbalk en de basis op de pasgenoemde lijst boven den grooten boog. Tegen de opstaande zijden sluit van weerskanten nog een driehoek, waarvan de top samenvalt met dien van den vorigen en wiens basis rust op de trapsgewijze uitgebouwde steenen L (zie photo 2 en 3 en plan I). Ofschoon het koepelvenster reeds vrij zou gebleven zijn met een enkelen driehoek, heeft men toch gemeend, ook die twee anderen in teekening te moeten brengen, niet uit zuivere phantasie, maar omdat zoodoende de uitstekende steenen L hunne volle beteekenis krijgen; zij volgen namelijk eene lijn, die juist zóó ver loopt als voor de basis der twee andere driehoeken noodig is. Lager af bestaan die steenen niet (1).

2°. Als men eerst meer algemeen (dus zonder de beperking van den open boog) de vraag stelt, volgens welke systemen de niet overwelfde gebouwen van dien tijd **van binnen** gedekt waren, staat men voor de volgende keuze:

a. *Zichtbare kap* (chapente apparente). Zoo eene bestaat b.v. in de église St. Etienne te Vignorie (Haute-Marne) die van 1847—1863 door het Ministère des Beaux-Arts gerestaureerd is. Die kerk dateert van de eerste helft der XI[e] eeuw, geconsacreerd in 1052. Al de onderdeelen harer kunstig gebouwde kap zijn zichtbaar en zoo zorgvuldig bewerkt, dat ze een zeer aangenamen indruk maken.

b. *Houten tongewelf* (voûte à berceau), dat aan de kap bevestigd was, zooals b.v. in de Abdijkerk van Moissac (Tarn & Garonne).

(1) Deze constructie waarbij steenen trapsgewijze uitgebouwd worden om een dak te dragen, vindt men nog boven het koepelgewelf ten Noorden en ten Zuiden. Zij zijn in symmetrische volgorde in de muren der zijtorens uitgebouwd. Het nieuwe dak, dat den houten toren met de zijtorens verbindt, rust er op. Bij de laatste restauratie zijn ze gedeeltelijk vernieuwd.



c. *De bekende platte zoldering* (plafond plat), welk systeem met den open boog niet vereenigbaar is.

Welk systeem kan destijds in *onze* kerk bestaan hebben?

Herbenus schrijft (zie bijlage 2): „Terwijl deze kerk met be„borde ribben onder het dak bedekt was, is zij thans met een „steenen gewelf en bogen binnen de laatste zestig jaar versterkt „geworden".

Deze tekst geeft hier geene beslissing. In ieder der drie systemen vindt men immers ribben, die op eene of andere manier kunnen bebord worden.

Op eene andere plaats (zie bijlage 2) schrijft Herbenus echter: „Wel heb ik van mijn vader vernomen, dat hij in de kerk „onder het dak het steenen gewelf heeft zien maken, dat vroeger „uit planken vervaardigd was". Het betrekkelijk voornaamwoord „*dat*" slaat op *gewelf* (het relativum „*quae*" heeft betrekking op „*testudo*"), zoodat Herbernus dus die vroegere houtconstructie een gewelf noemt; hij zegt toch: „het steenen gewelf, *dat* vroeger uit planken vervaardigd was". Volgens dezen tweeden tekst kan het systeem „*zichtbare kap*" zoowel als „*houten tongewelf*", verdedigd worden, beiden kan men ze vergelijken met een eigenlijk gewelf. Alleen „*platte zoldering*" past bij dezen tweeden tekst volstrekt niet.

Overigens is nooit een bewijs voor eene platte zoldering geleverd.

De gevolgtrekking uit de twee poortjes B in het mergelsteenen muurtje, die *dus* tot eene platte zoldering zouden gevoerd hebben, vervalt door het feit dat in den oorspronkelijken narthex dat ongelukkige muurtje niet bestond (1)

De keuze blijft dus tusschen „*houten tongewelf*" en „*zichtbare kap*", welke beide systemen den grooten boog vrij laten. Daar echter in onze kerk voor een tongewelf geen bewijs bestaat, heeft men op plan I en photo 7 de zichtbare kap gekozen, wier vroeger bestaan overigens met de genoemde uitgebouwde steenen en met

(1) Nog veel minder kan het derde, dat hooger gelegen poortje C tot een tweeden zolder gevoerd hebben. Het ligt van drempel tot drempel gemeten *één* meter hooger dan die twee andere (zie Plan II). Neemt daar nu nog de zuinigste dikte van af voor de balklaag, dan wordt de benedenste zolder zóó laag, dat hij ondenkbaar is.



de uitspringende lijst boven den grooten boog volkomen overeenstemt en daardoor in *waarschijnlijkheid* wint.

Zeker is bewezen, — en daartoe alleen dient deze paragraaf —, dat de narthex met den middelbeuk zóó *kan* verbonden geweest zijn, dat én de drie genoemde vensters én de groote boog vrij bleven.

§ IV.

Waarom het mergelsteenen muurtje gebouwd is.

Het gothische gewelf der kerk werd gebouwd door kanunnik Theodoricus Volquini in 1425. Toen bestond echter reeds het romaansche gewelf boven het priesterkoor, en de hoogte van het nieuwe te bouwen gewelf werd in overeenstemming hiermede bepaald; dit moest dus vóór de opening van den grooten boog doorloopen en daaruit volgde dat die groote boog moest dichtgemetseld worden.

Ziedaar, dunkt mij, de oorsprong van dit muurtje, dat met dezelfde soort mergelsteen gebouwd is als het gewelf (1).

Kwam eens het gewelf, dan moest er ook een toegang voor zijn; van daar de poortjes B, B en C.

Het middelste der drie heeft oorspronkelijk in de as der kerk gelegen, juist bij het hoogste punt van het gewelf, zooals het nog voor de helft, ofschoon dichtgemetseld bestaat en op photo 3 en plan II met zijn rechtstand en een stuk boog zichtbaar is. Het is bij de laatste restauratie iets meer ter zijde geplaatst, vlak tegen de brug die over de gewelven voert.

Om deze poortjes beter te bereiken, werden ze door eene houten brug, die bij de laatste restauratie vernieuwd is (zie Plan II) met de twee openingen F verbonden die zich in de binnenwelving van den grooten boog bevinden, en in de reeds genoemde trapgangen uitkomen (zie photo 5 en plan II).

Wil men die openingen F beoordeelen, dan lette men eerst op

(1) Bij onderzoek hiervan gelieve men wel te onderscheiden tusschen het primitieve gedeelte en het kortelings gerestaureerde, waarbij men mergelsteen uit de groeve van Sibbe gebruikt heeft.



de trapgangen waarin ze beginnen. Deze trapgangen, in- en met den muur der beide zijtorens gebouwd, geven toegang van de Keizerszaal tot het hoogere gedeelte, en waren dan ook met het oog op hunne bestemming, zorgvuldig aangelegd, *voldoende* breed, *voldoende* verlicht, zooals men het verwachten moest van den bouwmeester die aan beide steenen wenteltrappen eene breedte gaf van M. 1.30 à 1.50 en zelfs nog de hoogste steenen trap der zijtorens op 0.70 M. aanlegde.

Treden wij dan een dier beide trapgangen binnen, b.v. den Noordelijken. Hij bestaat uit twee deelen in grondprojectie rechthoekig op elkander. Het eerste gedeelte is M. 0.80 breed. Door een venster schijnt licht uit het Oosten op de trap, en dan daaroverheen door een ruim venster G in de keizelszaal (zie photo 5).

Het tweede gedeelte, dat in rechten hoek draait en tot boven den koepel voert, is nog 0.70 M. breed en ontving vroeger zijn licht door het reeds genoemde venster *ad hoc* D, thans dichtgemetseld en met zijne voorzijde op den zolder verborgen (zie plan I, II en III).

Welnu de opening, ik zeg opening; den naam van gang toch verdient ze niet, die bij F uitmondt, valt gedeeltelijk met het eerste gedeelte van den trapgang samen en snijdt dáár, van een aantal treden zijne eigene breedte af. Die treden worden daardoor zeer gebrekkig, ze behouden slechts 0.47 M. breedte.

De opening zelf heeft op hare grootste breedte slechts 0.40 M., krimpt op eene plaats, beneden, tot 0,27 M., dus even voldoende voor de voeten en is bij hare monding slechts 1.40 M. hoog, zoodat men er slechts dwars en tegelijk in gebogen houding kan doorgaan.

Het is dus niet aan te nemen dat deze opening de gewone verlenging en uitgang van de trap is en door den eersten bouw meester tot dit doel zóó is aangelegd. De gewone, de normale verlenging en uitgang van de trap is haar reeds genoemde tweede gedeelte, terwijl deze opening zooals ze nu is, de flinke trap bedorven heeft en zelfs voor haar doel ook niet deugt. Van den eersten bouwmeester kan men zulke onbeholpenheid niet veronderstellen.

Nog vestig ik er de aandacht op, dat die openingen slechts met

platte steenen zijn afgedekt en dat beide kraagsteenen N waarop thans de brug rust geheel nieuw zijn (1).

Vóór de laatste restauratie bestonden ze niet; de boom der brug rustte toen eenvoudig in den muur.

Tegen den horizontalen druk van het gothische gewelf van den middelbeuk zou een zware muur noodig geweest zijn. De bouwmeester heeft nochtans de binnenwelving van den grooten boog willen eerbiedigen, niet willen bedekken en er slechts het dunne scheidsmuurtje onder gezet. Daar echter dit muurtje tegen dien druk niet bestand geweest ware, moest hij die moeilijkheid op eene andere manier oplossen. Dit heeft hij verkregen door den muraalboog M (Plan II en IV) die zich tusschen het laatste gewelfvak en het muurtje bevindt ter breedte van een meter.

§ V.

Wijze van uitvoering.

1°. Wijziging van het laatste gewelfvak.

Den grooten boog kan men vrijmaken en geheel zichtbaar door het mergelsteenen muurtje af te breken en het laatste gewelfvak aan den kant van den narthex drie meter te verhoogen.

Men zou kunnen volstaan met M. 2.50; dan zou de binnenwelving van den grooten boog wel vrij komen, doch de kroonboog (de archivolte) zou dan gedeeltelijk bedekt worden.

Het bestaande systeem van graatbogen hierbij in grondprojectie behouden doch steigerend, komt mij niet uitvoerbaar voor.

a. omdat hierbij nagenoeg de geheele last zou vereenigd worden op het middelpunt van den vorigen boog (Plan IV);

b. omdat de uitvoering moeilijk zou zijn vooral bij het kruispunt der graatbogen boven de vensters;

c. omdat de steigering haar hoogste punt reeds zou bereiken bij de laatste kruising bij den sleutelsteen P, en dus in

---

(1) De werklieden die deze steenen geplaatst hebben, Pieter en Hub. Brams, zijn ons allen bekend, evenals Reijntjens, die ze gekapt heeft.



plaats van over een afstand van 5 Meter op slechts 4 M. zou moeten verkregen worden;

d. omdat het verschil van hoogte nog grooter zou worden doordien het kruispunt bij P op nog hoogeren stand zou moeten liggen dan de aansluiting der graatbogen aan den muraalboog bij de punten PP en PP;

e. omdat de steigering der kruisbogen van uit de kerk bezien, m. i. een onaangenamen indruk zou maken.

Ik stel dus voor, het bestaande gewelf te vervangen door een *stergewelf* volgens plan 3 en 4. Dit zou de herhaling zijn van het stervormige gewelf, dat zich in de St. Servaaskerk bevindt op de snijding van middelbeuk en transept, natuurlijk slechts voor de helft, zoodat er geene nieuwe constructie in het monument zou worden ingevoerd.

Door dien stervorm der graten zullen de bovenste schelpen hunne drukking uitoefenen bij het vereenigingspunt der graten namelijk op het kapiteel der kolom tegen den laatsten pilaar; dit punt wordt van buiten door een luchtboog gesteund.

De benedenste schelp rust dan op den boog van het voorlaatste gewelfvak, en zal m. i. voldoenden weerstand bieden tegen den horizontalen druk van dit gewelf. Ook blijft de muraalboog behouden in zijn zelfden vorm doch verhoogd. De openingen F in den grooten boog, als geheel doelloos kunnen verdwijnen, terwijl dan de verminkte steenen trap met geringe kosten in haren primitieven toestand en op hare volle breedte kan hersteld worden.

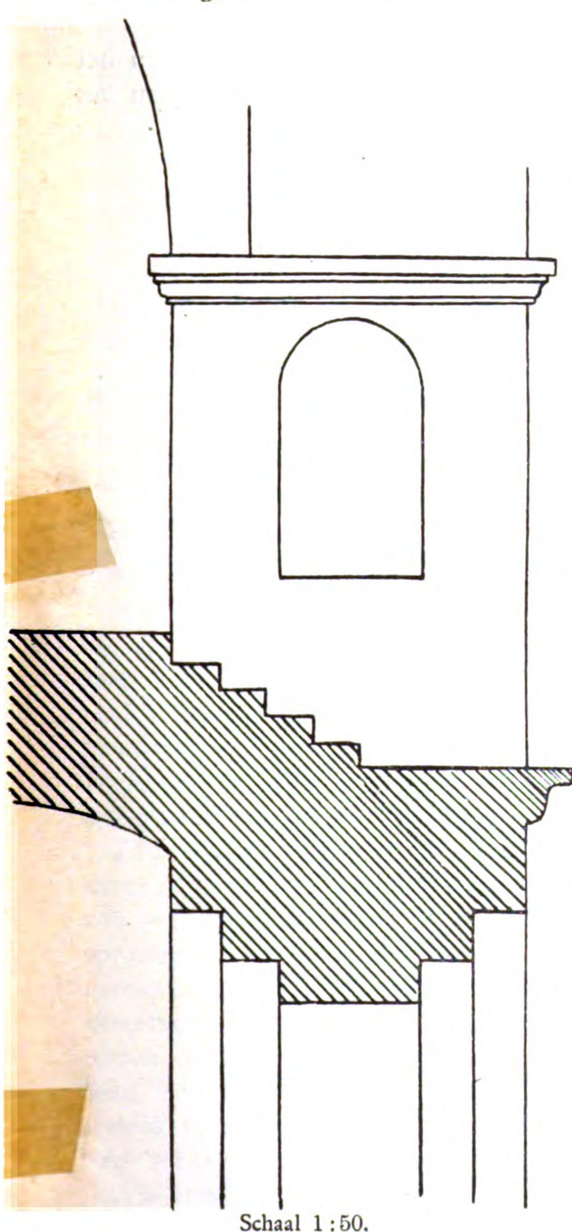
2°. Aanleg van het vak tusschen de kroonlijst en den vloer der keizerszaal.

Een hellend vlak zou den toeschouwer die boven staat, doen duizelen.

De geheele ruimte uitbreken en er een horizontaal vlak van maken ter hoogte der kroonlijst, zoude den boog wellicht verzwakken.

Maakt men echter trappen (zie Plan I en III) dan kan de toeschouwer tot op de kroonlijst staan (natuurlijk met eene leu-

ning) terwijl de boog en het er tegen rustend gewelf, hunne soliditeit geheel behouden.


Schaal 1 : 50.

Men zie nevenstaande schets; het model in mergelsteen uitgevoerd geeft er een beter overzicht van met de verschillende wijze van uitvoering.

Tegen het voorgestelde plan zal nog opgeworpen worden, dat het kwetsend is voor aesthetisch ontwikkelden, pilaren en pilasters te zien rusten op kolommen.

Ik beken gaarne dat ik liever het omgekeerde zou zien, doch op photo 7 en 9, genomen op het priesterkoor bij de trap, blijkt reeds, dat men van de kerk uit die fout van constructie in den achtergrond niet bemerkt; alleen als men verder in het priesterkoor staat zal men de twee pilaren bemerken, rustend op de kolommen der eerste verdieping of galerij.

Het onaesthetische blijft dus slechts bestaan voor de twee pilasters ter zijde in de keizerszaal, rustend op de gesuperposeerde kolommen.

Die fout wordt echter minder stootend door den grooten afstand, waardoor die deelen gescheiden zijn en door de zwaarte dier kolommen.

Mij dunkt echter dat dit eene gebrek niet opweegt tegen het vele schoone dat door de uitvoering van dit project aan het monument zou worden toegevoegd.

BIJLAGE I.

De oorspronkelijke muren van den Narthex bestaan uit twee steensoorten.

De eerste is een zandsteen, grès, door ijzeroxyde bruin gekleurd; deze soort was het meeste verweerd en heeft de grootste restauraties gevorderd.

De tweede is een kalksteen, geelachtig grijs, de zoogenaamde „taw" (taai), ook wel „heerd", „haerd" (hard) genaamd.

Hij bestaat bijna uitsluitend uit koolzure kalk en bevat noch kiezelzuur noch silicaten.

Men vindt hem in onregelmatige banken in de mergelgroeven, hij is buitengewoon hard en daardoor moeielijk te bewerken; zeer fijn van korrel, waardoor hij bizonder geschikt is voor beeldhouwwerken, zooals b.v. de kapiteelen in de O. L. Vr. kerk bewijzen en de romaansche afsluiting met altaar, kortelings wederom bij den narthex der St. Servaaskerk geplaatst (bij het standbeeld van keizer Karel).

Zijne duurzaamheid blijkt vooral aan de buitenzijde van den narthex, waar hij eeuwen lang aan alle invloeden blootgesteld, zoo weinig verweerd is, dat men op sommige stukken de oorspronkelijke scherpe kanten, ja zelfs den beitelslag nog kan waarnemen. Aan de Westzijde ziet men nog oorspronkelijke niet gerestaureerde lijsten, die, terwijl de zandsteen er boven en er onder op sommige plaatsen tot 15 cM. verweerd en afgebrokkeld is, nog bijna ongeschonden gebleven zijn en daardoor den indruk maken alsof het nieuwe lijsten waren, waaraan men te veel voorsprong zou gegeven hebben.

Als bewijsstukken voor die onverwoestbaarheid mogen nog vermeld worden twee kapiteelen met ongeschonden beeldhouwwerk

en eenige basementen aan de buitenwerken der apsis van de O. L. Vr. kerk.

Reeds de Romeinen hebben dezen steen gekend en op prijs gesteld, zooals o. a. blijkt uit:

„Bulletin de la Société Belge de géologie, Tome VI année 1892, sur l'origine des vallées du Limbourg hollandais par Casimir Ubaghs", waar de schrijver ook twee plaatsen citeert van Habets over de Villa van Herkenbergh, uit „heerd" gebouwd.

Langen tijd is deze kostbare steen buiten gebruik gebleven, wellicht omdat hij met de gewone mergelzagen niet bewerkt kan worden, en werd hij in brokken bij het uitschot weggeworpen.

Eerst sedert de laatste jaren zijn zijne uitmuntende eigenschappen weder bekend en begint hij onder onze bouwmaterlalen weer eene eereplaats in te nemen.

Hulde zij hiervoor gebracht aan den heer W. Sprenger, die geen moeite gespaard heeft om deze onvergankelijke steensoort wederom op te sporen.

BIJLAGE 2.

Matthaeus Herbenus schrijft in 1485 in zijn werkje „de Trajecto instaurato" (1).

Quamquam exordium templi S. Servatii sit antiquissimum, posteaque a magnis clarisque viris ampliatum, non tamen ad eam venustatem, in qua nunc est, perduxerunt.

Nam cum templum hoc *tabulatis asseribus* infra tectum coöpertum esset, nunc lapidea testudine atque laquearibus intra sexagesimum annum est suffultum.

Ofschoon de oorsprong der St. Servaaskerk zeer oud is, en zij later door groote en beroemde mannen is vergroot geworden, hebben deze haar toch niet tot den tegenwoordigen luister gebracht.

Want terwijl deze kerk met *beborde ribben* onder het dak bedekt was, is zij nu met een steenen gewelf en bogen binnen de laatste zestig jaar versterkt geworden.

Dezelfde schrijver in 1520 in zijn werkje „Quae nova Opera" (2).

Pergo igitur describere quae digna memoria existimavero et quae diebus meis et majorum nostorum aetate in ecclesia Servatiana facta cognovi.

Postquam igitur templum Servatianum per S. S. Praesules

Ik ga dan verder met te beschrijven wat ik meldenswaardig zal geacht hebben en wat ik weet dat in mijne dagen en in het leven mijner voorouders in de St. Servaaskerk uitgevoerd is.

Nadat dan de St. Servaaskerk door H.H. Bisschoppen gesticht

---

(1) Compte-rendu des séances de la Commission royale d'Histoire, tome II, Bruxelles 1847. Page 20.

(2) Idem, ibidem. Page 26.

erectum est eo labore, quo videmus, apparet posteris temporibus sub tecto plumbeo elevatius erectum ad altitudinem duorum cubitorum ex candido lapide; indicat id lapidum varietas, sed per quem aut quo tempore non invenio; audivi equidem a genitore meo, se vidisse fabricari lapideam testudinem intra templum sub tecto, quae antea fuerat ex tabulis constructa.

Auctor eius operis fuit quem vocamus magistrum fabricae Theodoricus Volquini canonicus, cuius sepultura est in porticu Catharinae viae.

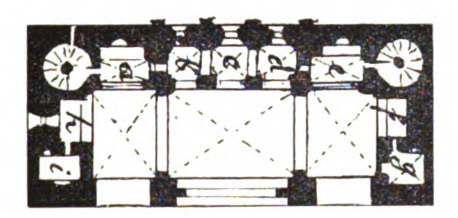
is met die zorg, gelijk we zien, blijkt ze in latere tijden onder het looden dak twee el hooger opgebouwd te zijn uit witten steen; het verschil der steenen duidt dit aan, doch door wien of wanneer vind ik niet; wel heb ik van mijn vader vernomen, dat hij in de kerk onder het dak het steenen gewelf heeft zien maken, dat vroeger uit planken vervaardigd was.

De maker van dat werk was, dien wij den bouwmeester noemen, Theodoricus Volquin, kanunnik, wiens graf zich bevindt in het portaal van den Catharinaweg.

BIJLAGE III.

Eene merkwaardige ontdekking in den benedenbouw.

De geheele benedenbouw, ik bedoel alles wat onder de galerij ligt, is opvallend eenvoudig van constructie.



De twee open vakken f en h en de afgesloten ruimte i (door eene deur toegankelijk) zijn gedekt met tongewelven en bezitten niet de minste architectonische versiering. Men zoude ze kunnen vergelijken met een eenvoudigen kelder. De afgesloten ruimte g heeft juist dezelfde constructie als de vakken b, c en d, die aanstonds volgen.

Aan de westzijde zijn alle vakken gedekt met met een kruisgewelf.

De 3 middelste b. c. d. (in § 1 voorportaal of kapel genoemd en die waarschijnlijk een geheel gevormd hebben), zijn ook zeer sober aangelegd. Alleen de vierkante banden, die in de hoeken bij den beganen grond ontstaan en als togen (arcs formerets) langs de gewelven doorloopen, geven er eenige architectonische versiering aan.

Doch dat is ook het eenigste, er is zelfs geen impostlijst.

Eindelijk de vakken a en e. Zij missen wel de doorloopende

togen toch bezitten impostlijsten (de eenigste van den ganschen benedenbouw).

Om meer dan eene reden zagen deze lijsten er echter verdacht uit, en met toestemming van Mgr. Sevriens — aan wien ik bij deze oprechte hulde breng voor zijne waarheidsliefde — zijn ze onlangs onderzocht geworden (20 Juli 1904).

Nu is men door het afbikken eener dikke pleisterlaag tot de navolgende zeer merkwaardige ontdekking gekomen.

Wat men vroeger voor impostlijsten had aangezien, en waarvan hier het profiel geteekend is, blijkt een waardeloos namaaksel, bizonder geschikt om verwarring te brengen bij het beoordeelen van den narthex. Op het vertikaal doorloopend muurvlak is die lijst geheel van gips. Daar is oorspronkelijk geen lijst geweest, men vindt onder het gips het platte muurvlak gaaf terug.

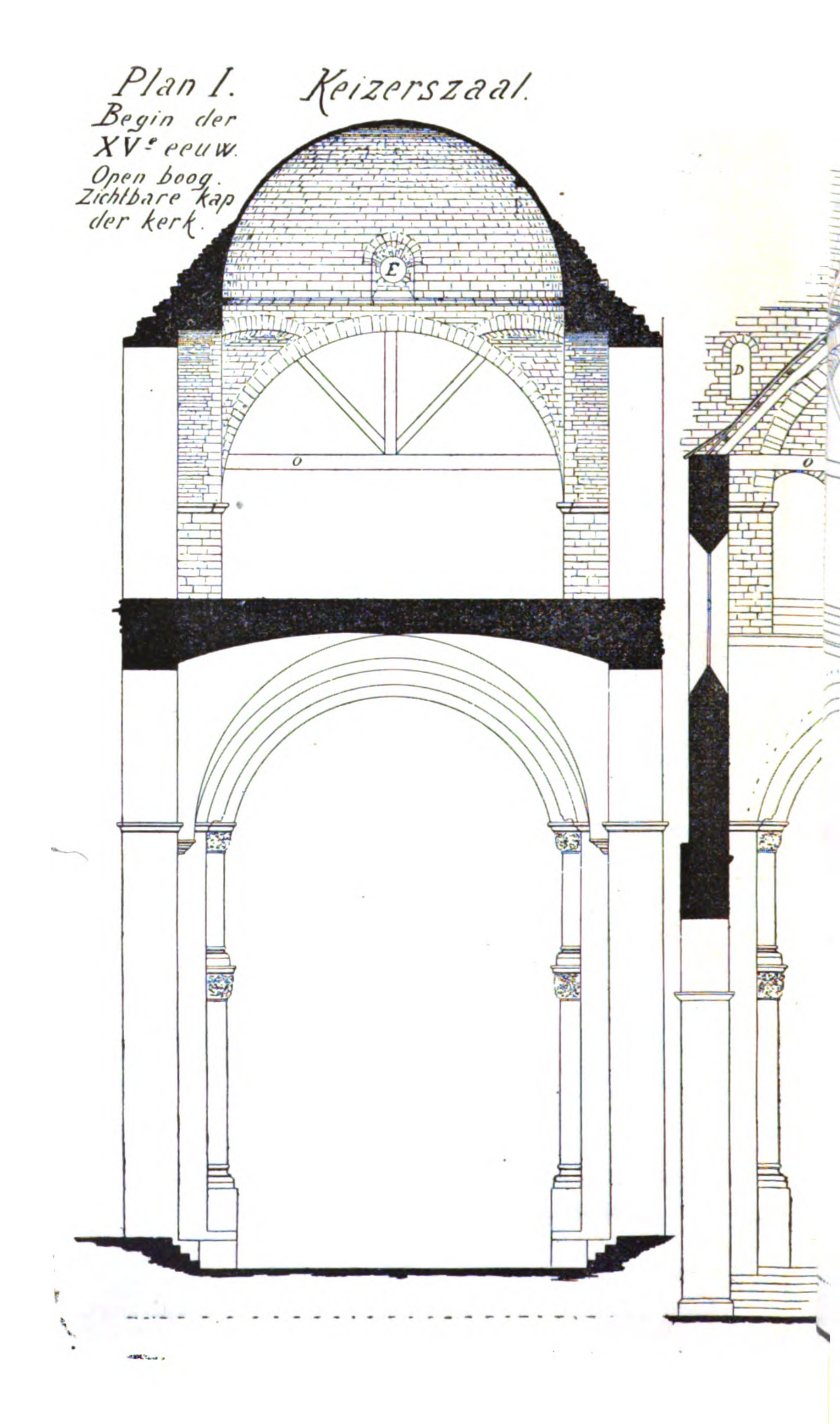
Alleen bij den aanzet van de binnenwelving der bogen kwam van onder die apocriefe lijst een *zeer eenvoudige* **oude** *impostlijst* te voorschijn, waarvan hierbij eene schets.

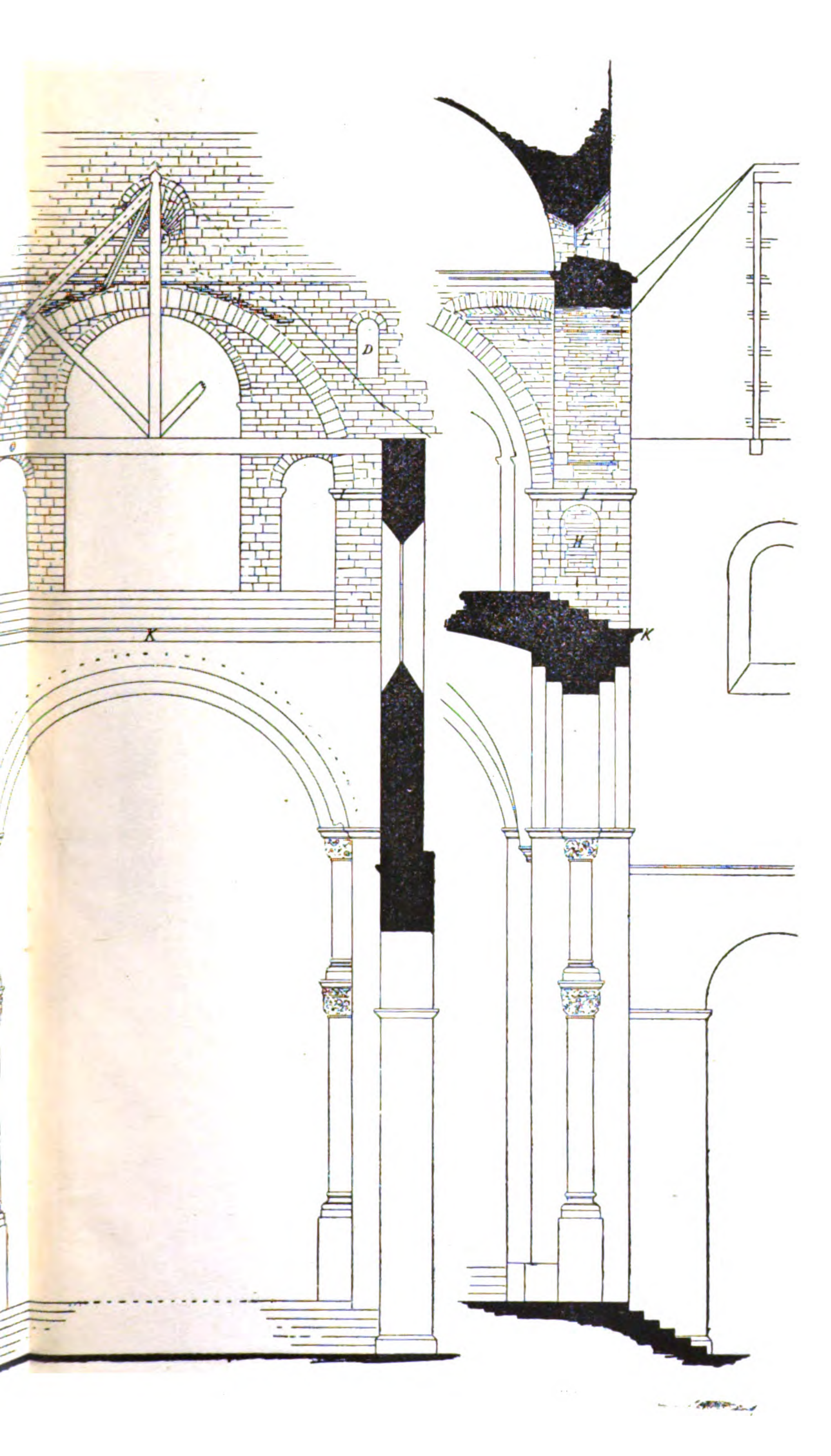
De groef (le cavet) dezer lijst is zóó gering (± één cM.) dat men ze op het eerste gezicht voor een eenvoudigen schuinen kant (chanfrein) zoude houden. Daarboven een smalle opperkant.

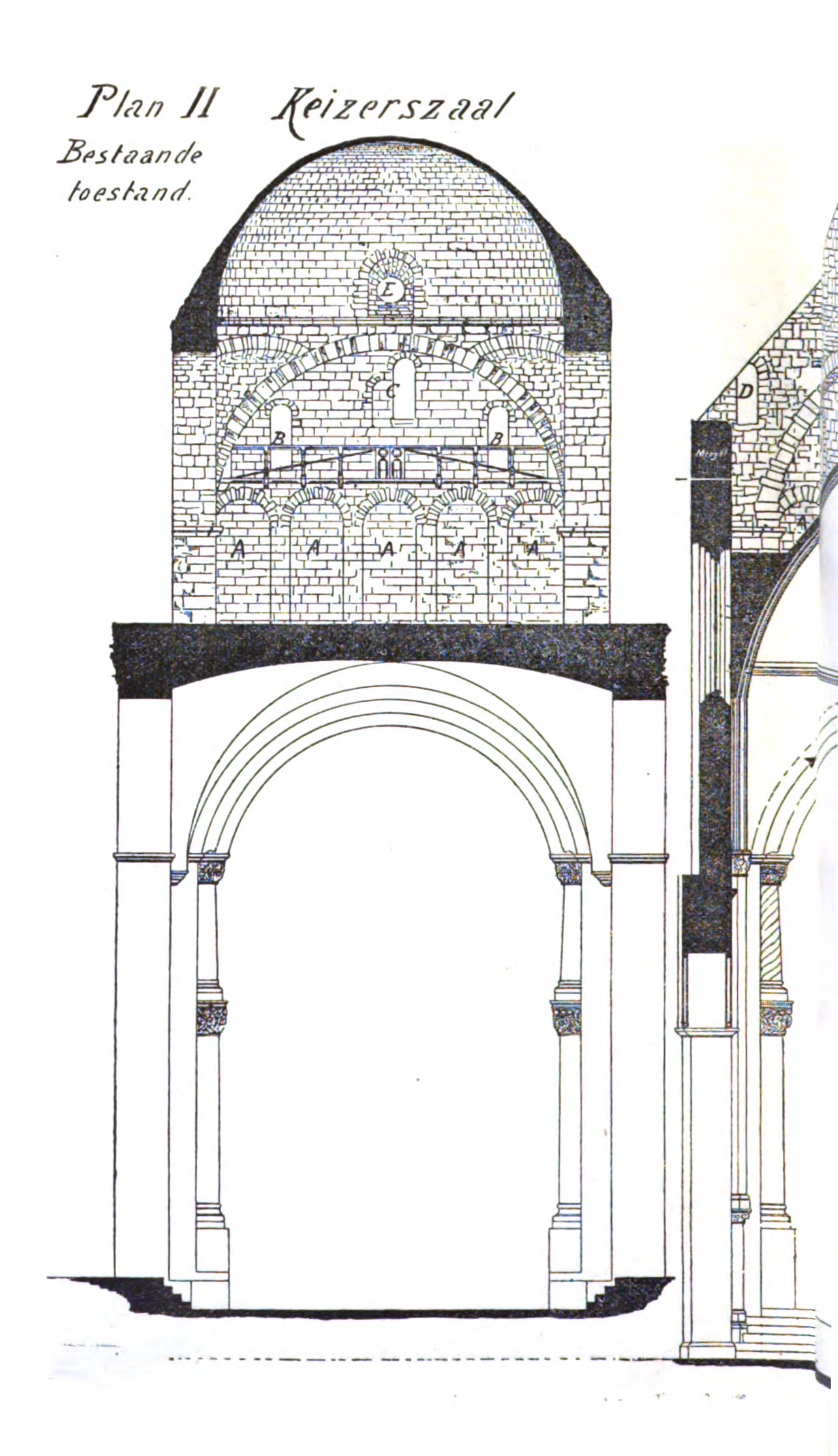
Zonder nu uit dit alles een oordeel uit te willen spreken over den ouderdom van den narthex, constateert men toch, dat in den geheelen benedenbouw (alles wat onder de galerij ligt) geen enkel karakterteeken der XIe of XIIe eeuw te vinden is.

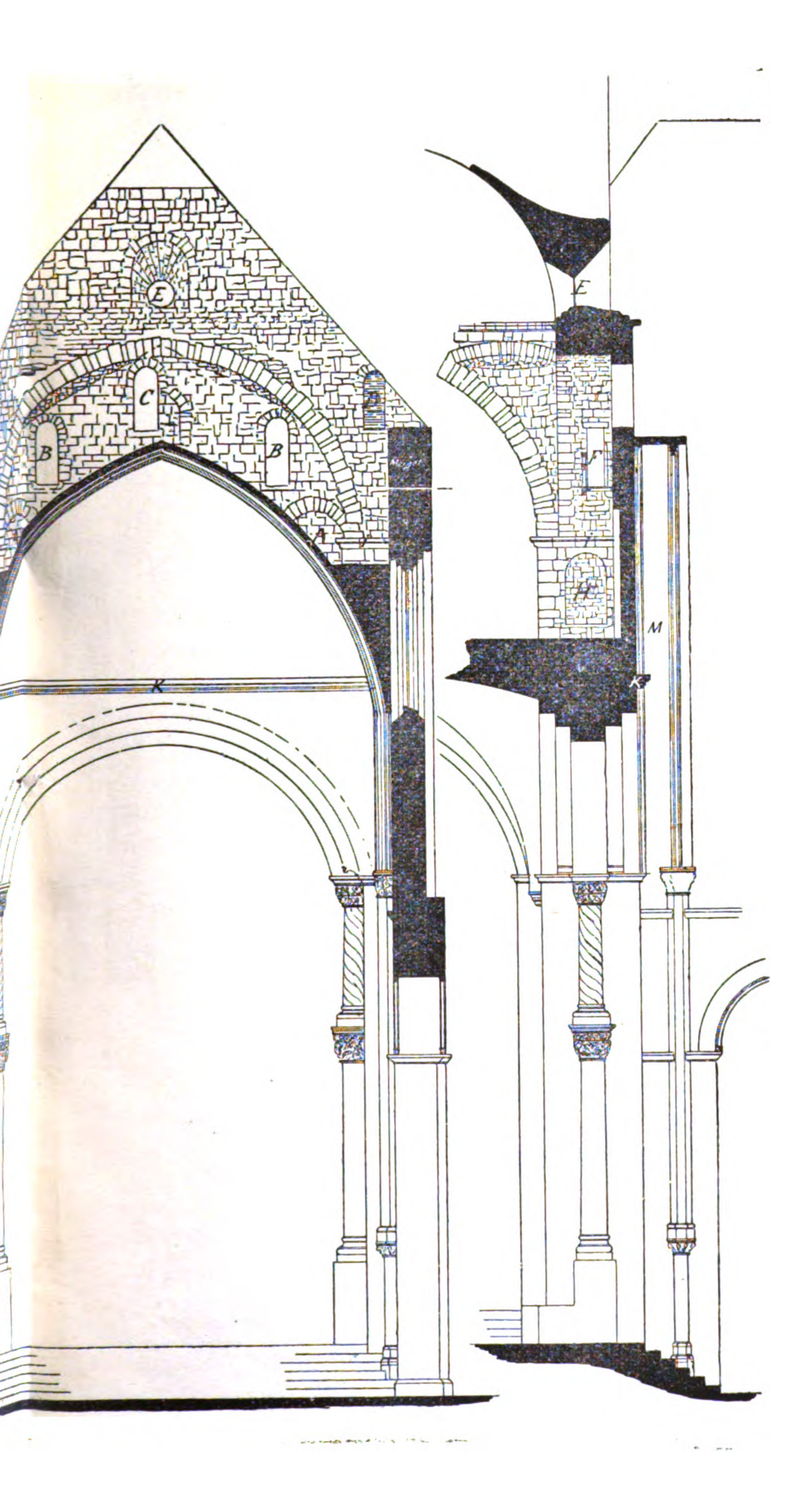
Maastricht, 28 Juli 1904.

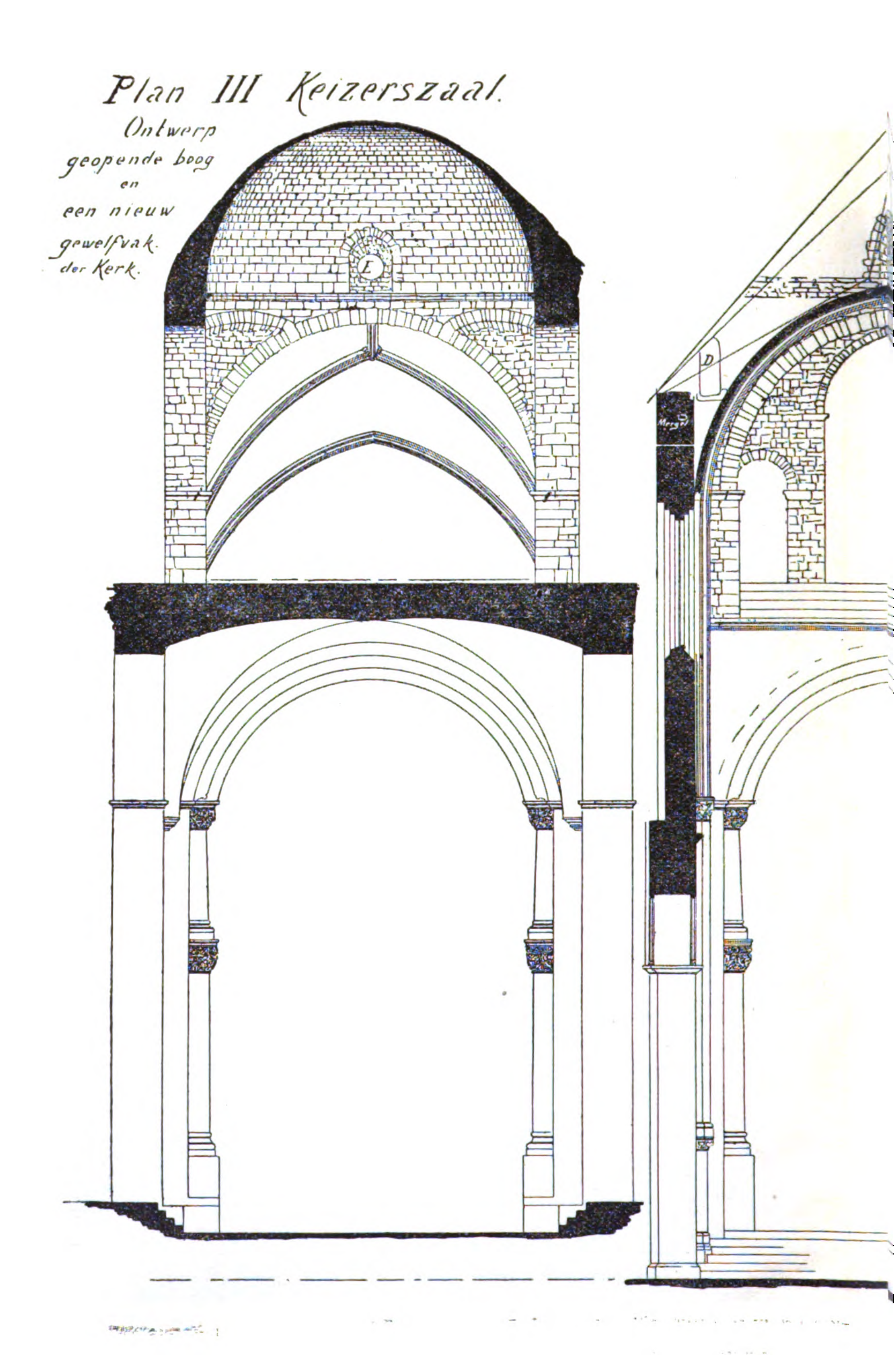
Jos. HUSTINX-ROBERTI.

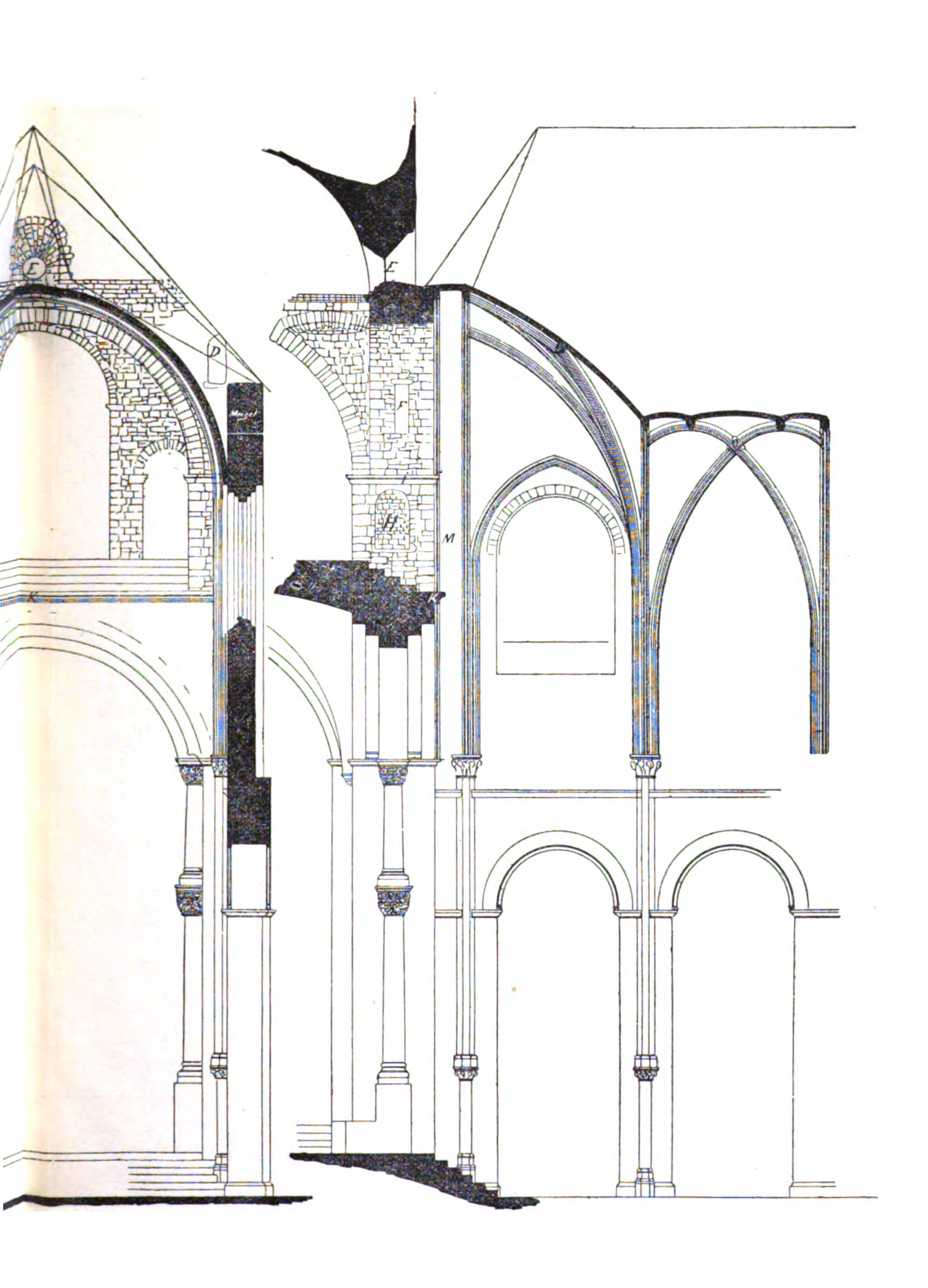

Plan I.
Keizerszaal.
Begin der
XVe eeuw.
Open boog.
Zichtbare kap
der kerk.
E
D
o
o


E
D
H
K
K

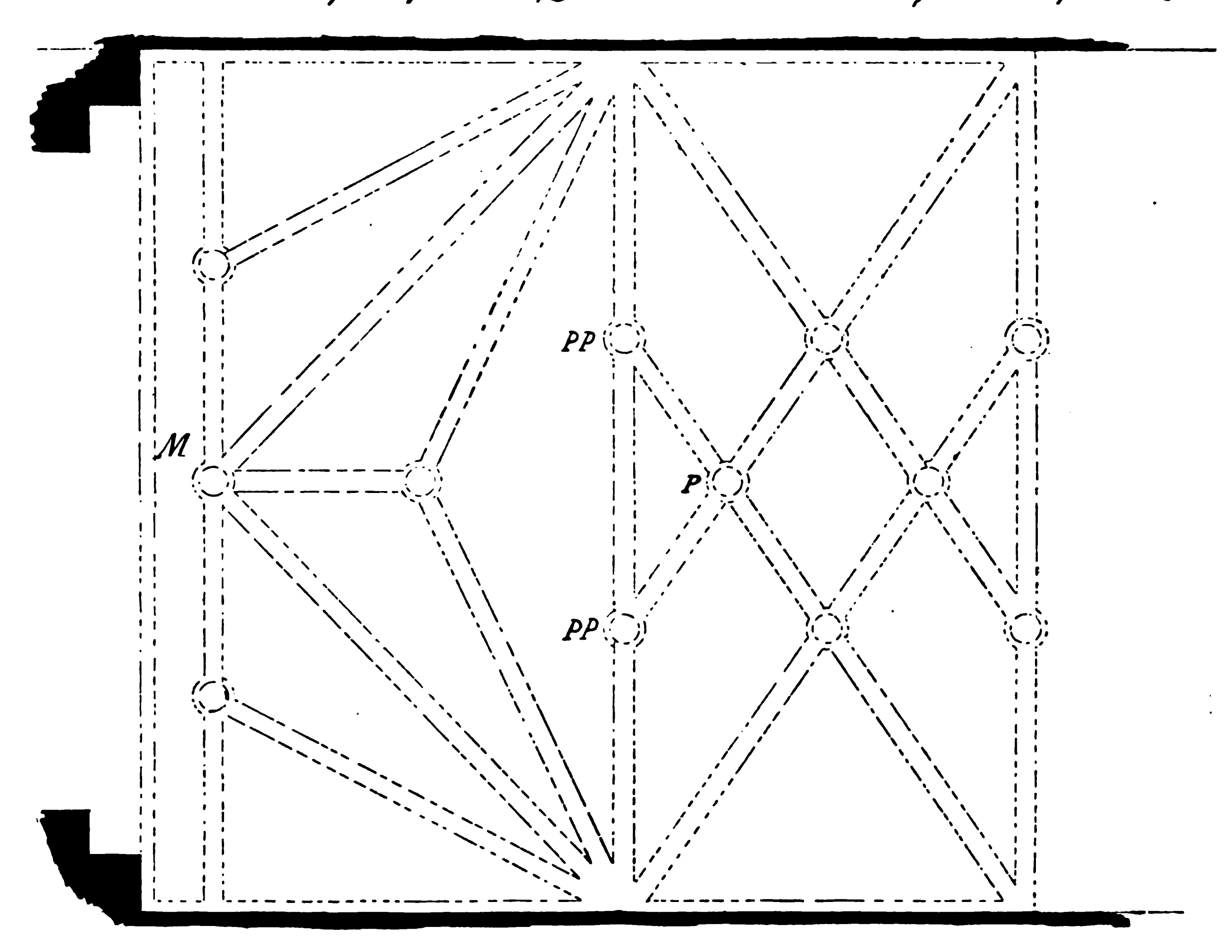

Plan II Keizerszaal
Bestaande toestand.
E
C
D
B
B
A
A
A
A
A


E
C
B
B
A
K
E
F
H
M
K


Plan III Keizerszaal.
Ontwerp
geopende boog
en
een nieuw
gewelfvak
der Kerk.
E
D
Mergel


E
D
Mergel
E
F
H
M
K

Plan IV. Ontwerp plattegrond nieuw gewelfvak.



Plan V. Ontwerp plattegrond geopend koepelvenster en gewijzigd dak.

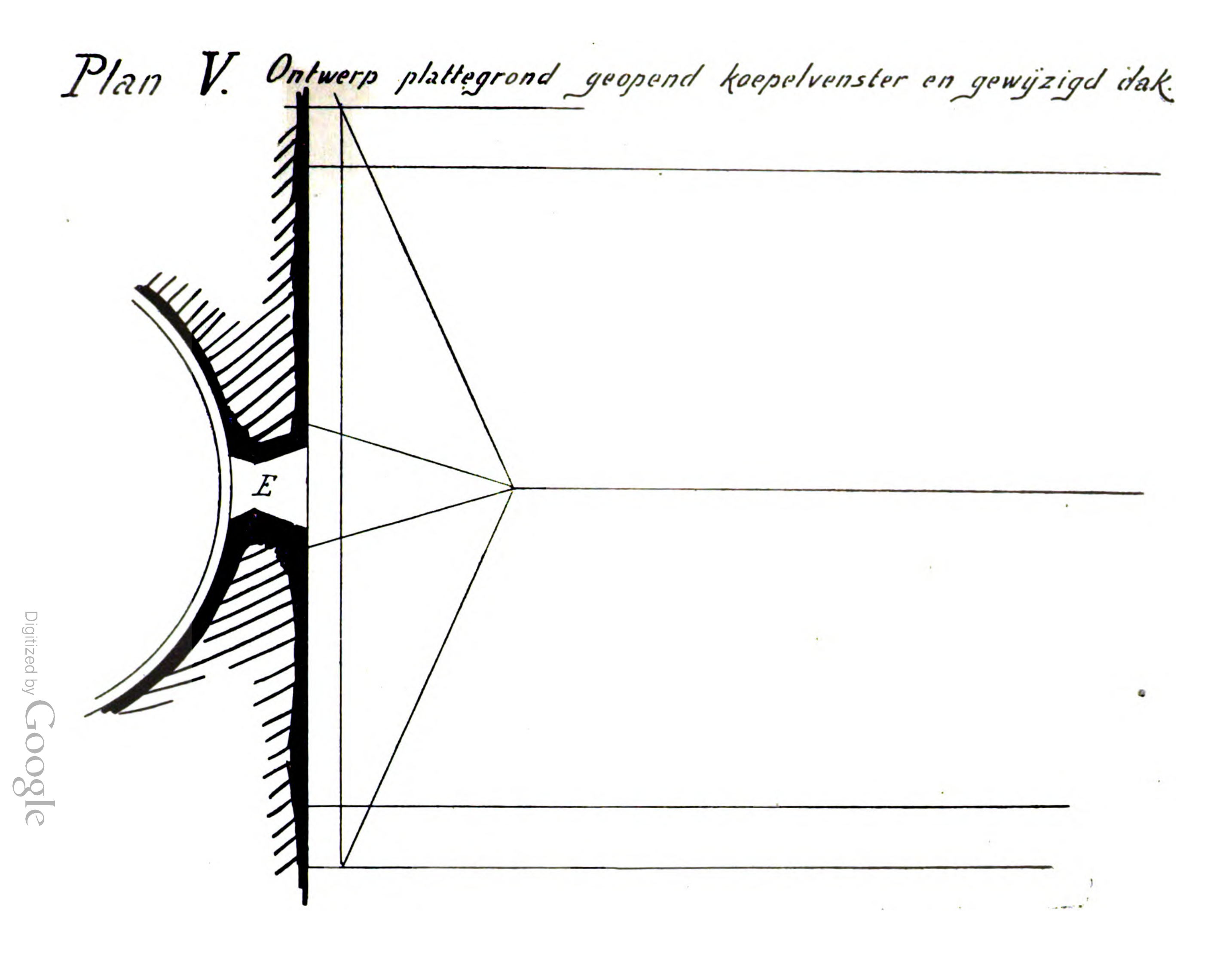


Photo 1.



Photo 2.

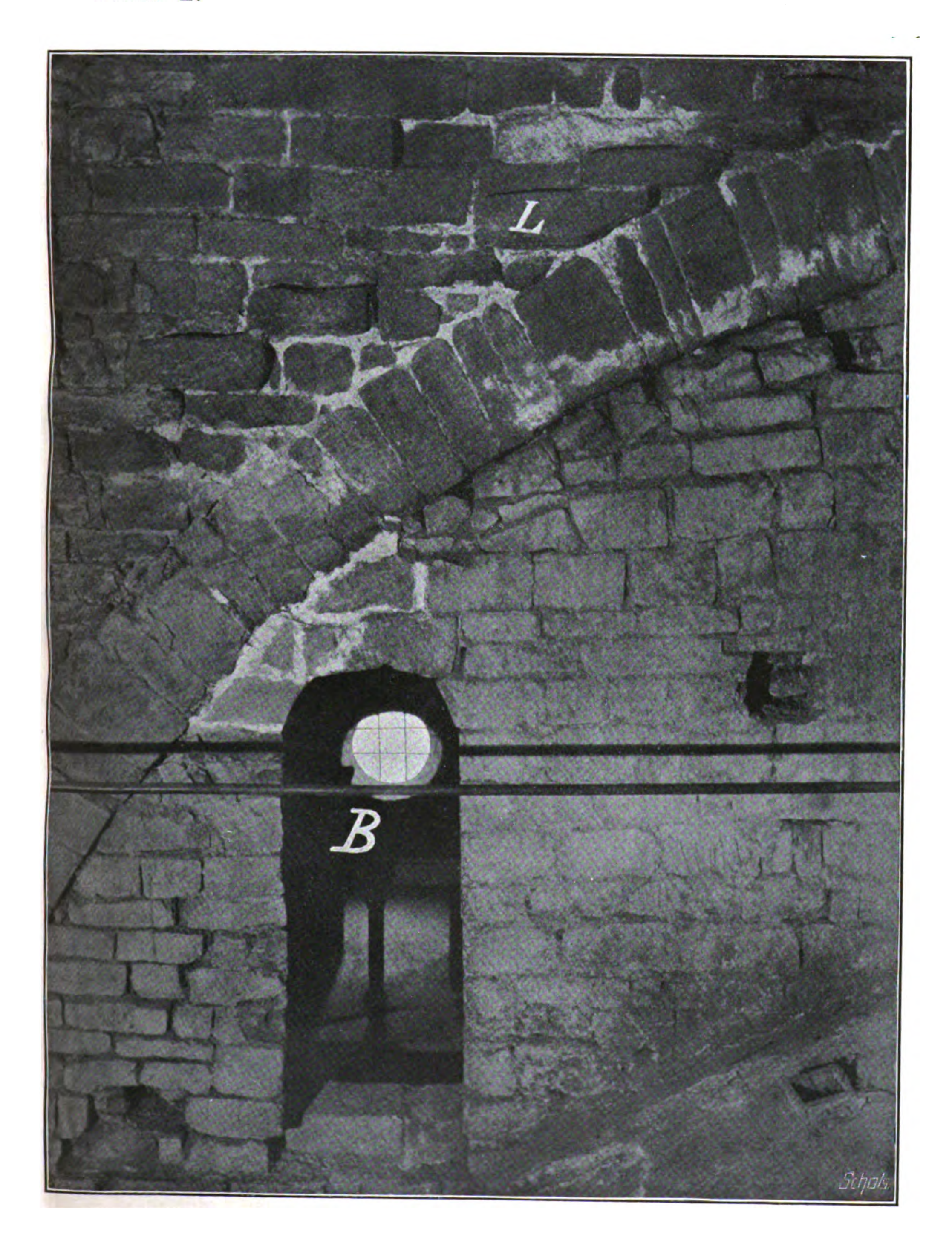


Photo 3.

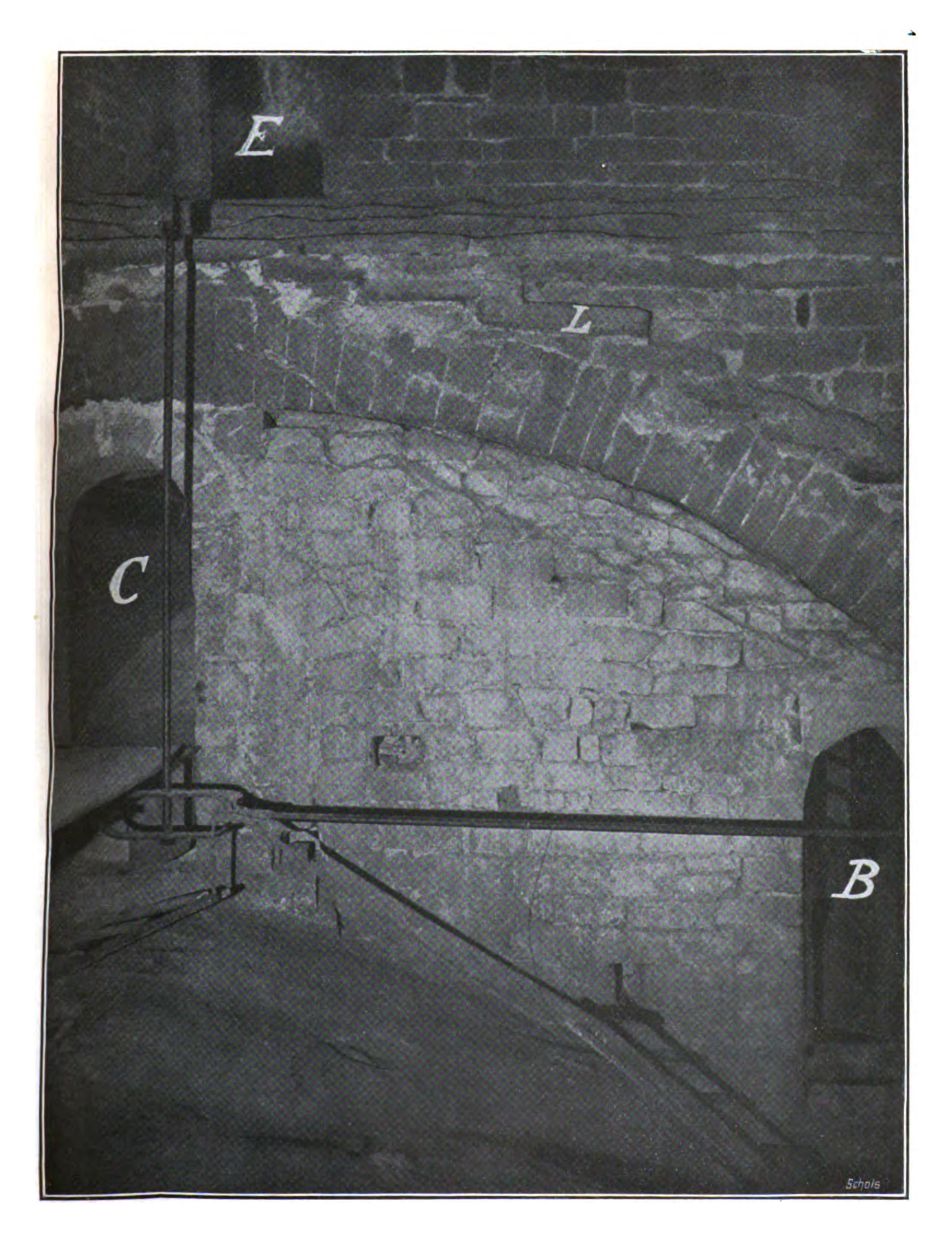


Photo 4.



Photo 5.

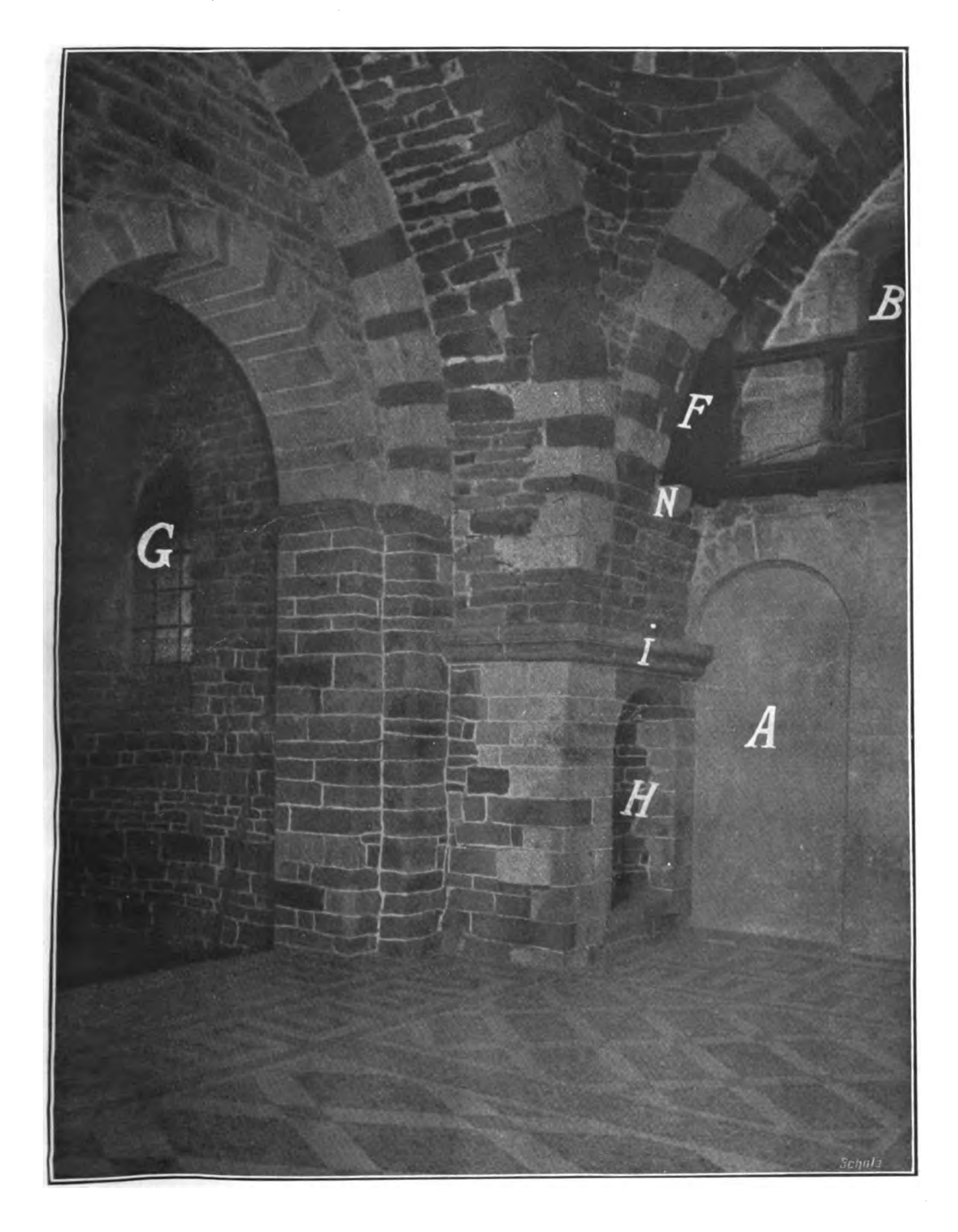


Photo 6.

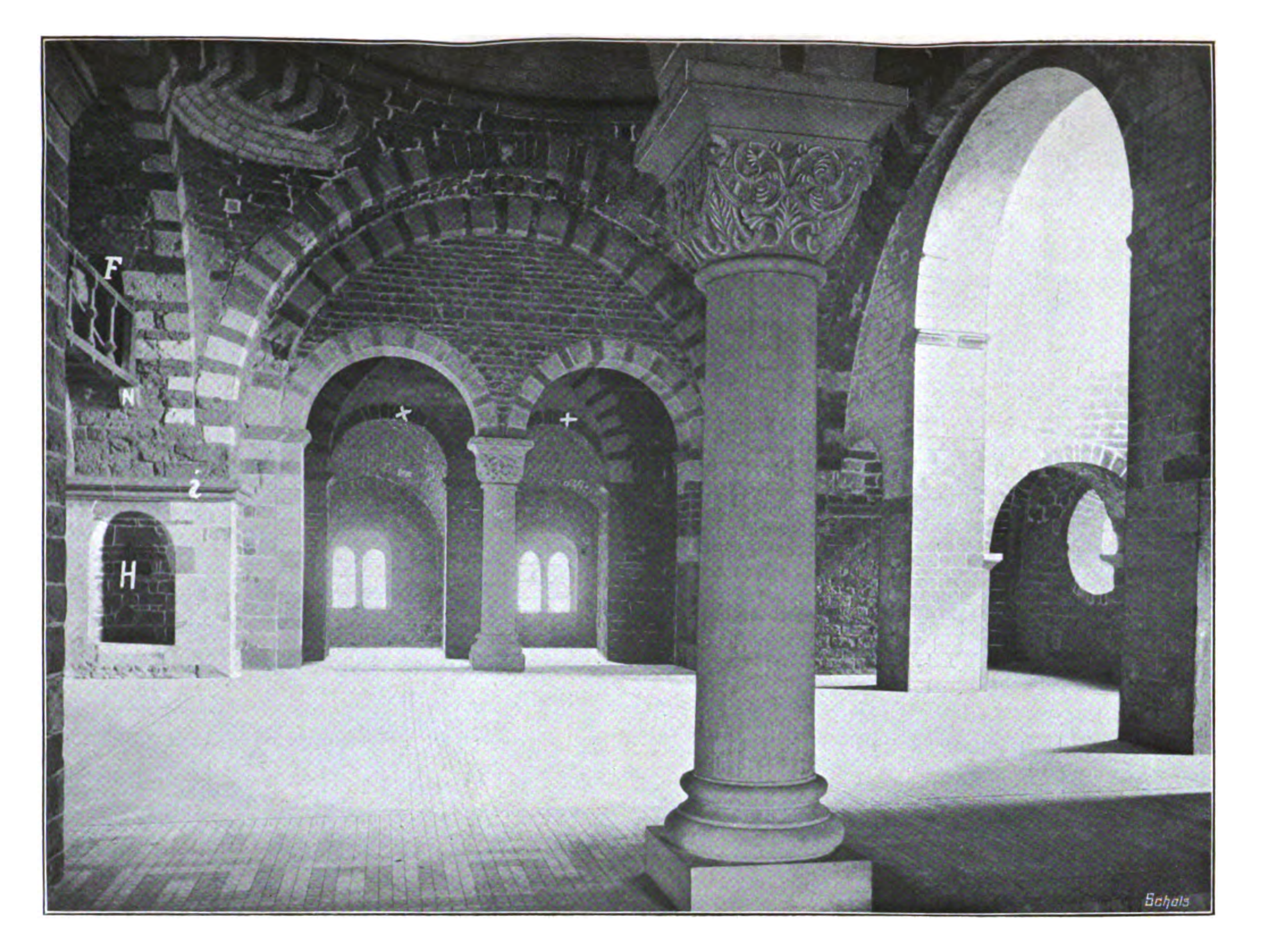
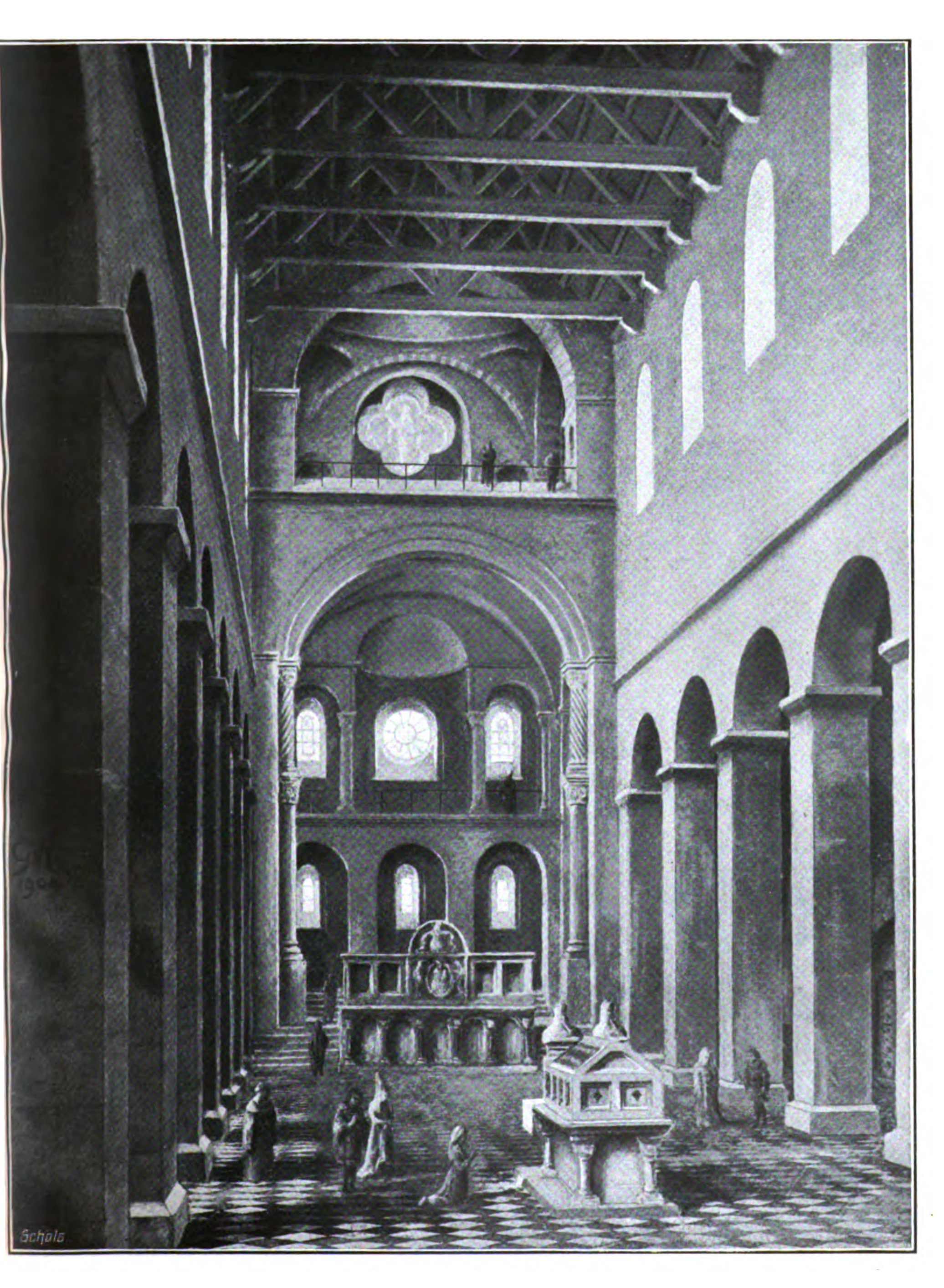


Photo 7.



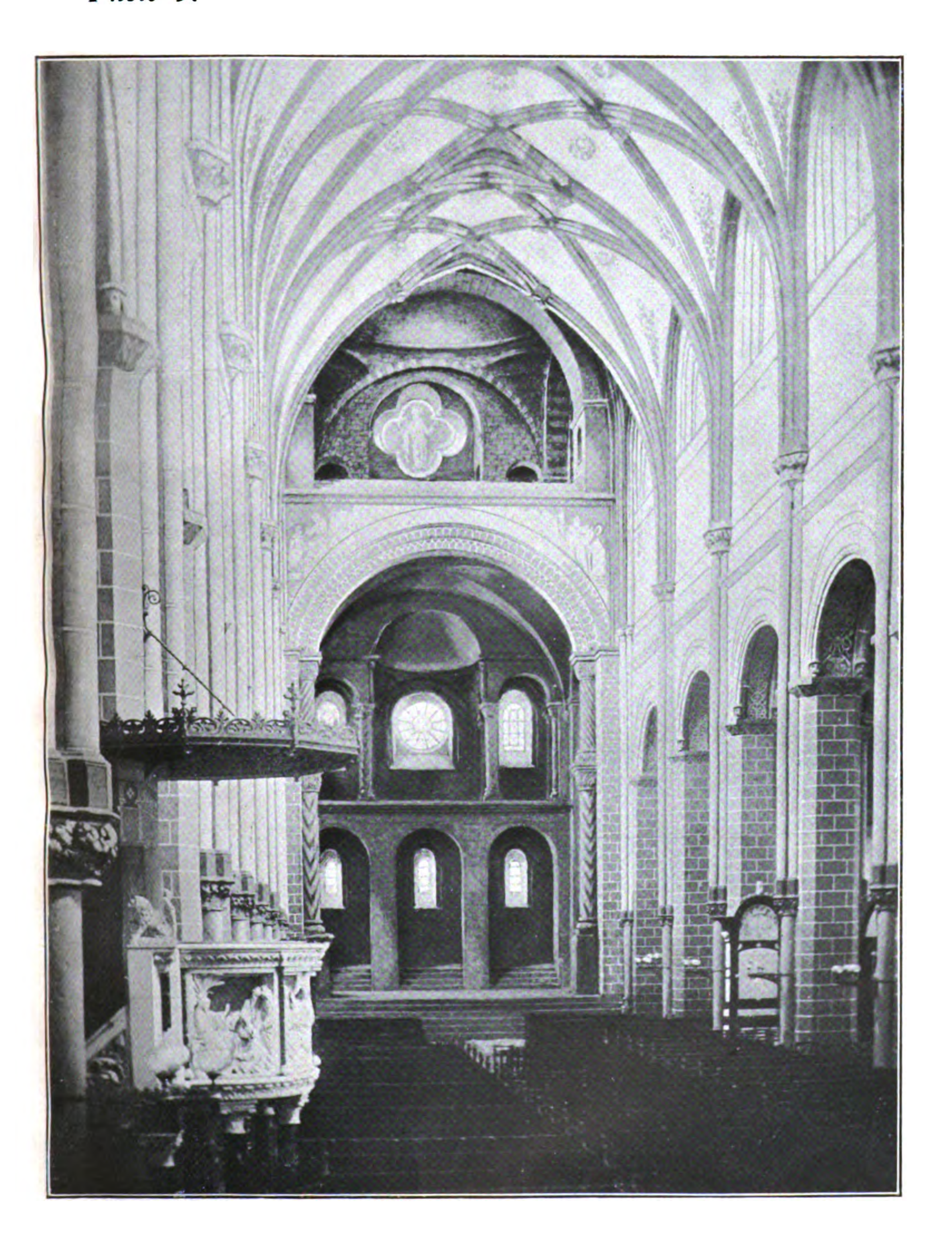
VERMOEDELIJKE TOESTAND DER KERK IN HET BEGIN DER XVe EEUW.

Photo 8.



De kerk, bestaande toestand.

Photo 9.



De kerk na opening der Keizerszaal.

HET BELEG VAN MAASTRICHT IN 1673,

DOOR

L. VAN DER LEUR.

INLEIDING.

Er is wellicht geen stad in den lande — de klacht werd herhaaldelijk geuit en terecht — wier verleden minder bekend is dan dat van Maastricht. En nochtans, in wat al opzichten ook ten achtergesteld bij de zustersteden, de Muze der historie heeft onze stad *niet* stiefmoederlijk bedeeld. Van alle vaderlandsche steden heeft wellicht geen enkele meer bewogen tijden achter den rug, heeft wellicht geen enkele belangrijker rol vervuld in de historie dan zij.

Zijn trots dit alles de veelal minder gewichtige lotgevallen der zustersteden wel bekend, vormen deze om zoo te zeggen de landsgeschiedenis en heerscht ten aanzien van Maastrichts verleden een hopelooze, bijna volslagen onkunde, dan is hiervoor geen andere verklaring te vinden, dan dat in tegenstelling met hetgeen elders geschiedde onze plaatselijke historie te langen tijd de belangstelling van den Maastrichtenaar heeft gemist, te weinig is beoefend.

Eerst sedert de oprichting van het *Provinciaal Geschied- en*

Oudheidkundig Genootschap, in onzen tijd, werd aan Maastrichts geschiedenis de aandacht gewijd, die ze zoozeer verdient. Maar dit tijdperk van ontwakende belangstelling heeft te kort geduurd dan dat ons Provinciaal Genootschap in de weinige jaren van zijn bestaan zou hebben kunnen goed maken, hetgeen eeuwen werd verwaarloosd. Nog steeds ligt onze stadshistorie grootendeels begraven onder 't stof der archieven.

't Is daarom, dat we het niet overbodig achtten, naast al het verdienstelijke door tal van voorgangers reeds verricht en in de *Publications* en *Maasgouw* openbaar gemaakt, eene gebeurtenis uit Maastrichts verleden op te diepen uit het stof der archieven, op te bouwen en te verhalen aan den Maastrichtenaar, al ware het slechts om hem te toonen, dat zijn vaderstad evenals de overige Nederlandsche steden hare geschiedenis heeft.

Eene belangrijke gebeurtenis te beschrijven uit Maastrichts verleden, vooral, wanneer men kiezen wil uit den lateren tijd, den tijd van de Republiek der Vereenigde-Provinciën, moet noodwendig een oorlogsfeit zijn. Men kan 't betreuren of niet, maar onze stad behoort nu eenmaal tot die steden, wier verleden door een voortdurenden strijd gekenmerkt werd, wier geschiedenis slechts gewaagt van belegeringen en aanslagen, van rooftochten en strooperijen, van plunderingen en brandschattingen. Geen stad wellicht, wier wallen in den loop der tijden meer gebeukt, wier huizen meer vernield zijn door 't vijandelijk kanon, wier velden meer gedrenkt zijn van bloed, meer doorwoeld zijn door belegeringsarbeid, loopgraven, schansen en liniën, meer gedreund hebben onder den hoefslag der ruiterdrommen of doorploegd zijn door belegeringsgeschut en legerwagens. De zegeningen des vredes: handel, vertier, welvaart, rijkdom, bloei van kunsten en wetenschappen, onze stad, helaas, mocht ze in de vervlogen eeuwen zoo weinig genieten!

Haar loopbaan is, om 't zoo eens uit te drukken, een krijgsloopbaan geweest. Eeuwen lang heeft ze geharnast en gewapend bij de landsgrens op post gestaan, wakende over de veiligheid en de rijkdommen van 't gemeenebest der Zeven-Provinciën. En evenmin als de krijgsman in ruste van iets anders te verhalen weet dan van zijn krijgstochten, veldslagen en gevechten, evenmin kan 't thans ontmantelde Maastricht uit zijn verleden gewagen

zonder kanongebulder, trompetgeschal, wapengerammel en krijgsgerucht.

In al de talrijke oorlogen der strijdbare Republiek heeft Maastricht zijn rol als vesting met eere vervuld. Gedurende den Tachtigjarigen Vrijheidskrijg, in den strijd met Lodewijk XIV van 1672—1678, in den Negenjarigen Oorlog, in den Spaanschen- en Oostenrijkschen Successieoorlog, in den kamp tegen de Fransche Republiek en de Revolutie, steeds was 't Maastricht, dat, te midden van 't strijdgewoel gelegen, van alle Nederlandsche steden 't meest te verduren had. We herinneren slechts aan de jaren 1579, 1580, 1592, 1594, 1604, 1632, 1634, 1672, 1673, 1676, 1748, 1793, 1794.

Dit tijdperk van strijd is thans voor goed gesloten. Sedert meer dan een eeuw werpt „*de Hollandsche Maagd niet meer haar oorlogszwaard in de weegschaal der volkeren*", en naarmate 't vaderland vredelievender werd naar die mate verminderde ook 't belang van Maastricht als vesting. De gebeurtenissen hier ter stede van 1830—39 tijdens de scheuring van Noord en Zuid: de insluiting, de schijnbelegering, de negenjarige staat van beleg, kunnen gelden als de laatste stuiptrekkingen van Maastrichts militaire grootheid, de voortdurende garnizoensverminderingen na 't vredejaar 1839 bereidden 't einde voor, de ontmanteling in 1868 *was* 't einde.

Maastricht als open stad heeft zich sedert zoozeer beijverd alles te doen verdwijnen, hetgeen eraan herinneren kon, hoe 't eeuwen lang met eere de stedekroon droeg, dat de Maastrichtenaar van thans niet half begrijpt, welke volslagen gedaanteverwisseling zijn vaderstad heeft ondergaan, welke volslagen ommekeer heeft plaats gegrepen in haar lot.

Het geslacht, dat van den laatsten strijd getuige was is reeds ter ruste; 't geslacht, dat Maastricht met zijn poorten en wallen gekend heeft, bevindt zich reeds aan de kwade zijde der vijftig; voor 't thans opbloeiend geslacht geldt een vesting Maastricht als iets uit lang vervlogen tijden; alles wat hun strijdbare vaderstad van weleer betreft, is voor de jongeren historie geworden. Wat een beleg is, aan de elkander opvolgende geslachten onzer voorzaten zoo wel, maar al te wel bekend, wat een beleg was met al zijn leed en strijd en rampen, wat de voorvaderen gezien, geleden, doorworsteld hebben in berusting, maar gefolterd door duizend

vreezen, daarvan kan de Maastrichtenaar van thans zich geen flauw denkbeeld vormen. Om die reden, meenden we, zou 't voor onze stadgenooten der twintigste eeuw niet onbelangrijk zijn uit 't verleden van strijd een belegering in gansch haar wezen te voorschijn te roepen en te vertoonen in al haar kleuren en geuren, met al haar lief en leed. We stelden ons dit tot taak en bieden den belangstellenden in Maastrichts verleden de uitvoering daarvan aan in de volgende bladzijden.

Van de talrijke belegeringen, die onze stad in den loop der eeuwen te verduren had, kozen we 't beleg van 1673, 't koninklijke, om meer dan één reden.

De belegeringen der middeleeuwen meenden we te moeten voorbijgaan als behoorende tot een tijdvak te zeer, althans wat vestingbouw en belegeringskunst betreft, te zeer verschillend van dat, waarin onze stad als vesting haar hoogste vermaardheid verwierf, dan dat een dezer als algemeen voorbeeld, als type zou mogen in aanmerking komen.

Evenmin kon onze keuze vallen op 't zoo vermaarde en zoo veel beschreven beleg van 1579, noch op dat, in zijn gevolgen voor Maastricht zoo belangrijke, van 1632. Immers, hoewel beiden behooren tot de nieuwere tijden, heeft noch 't een, noch 't andere onze stad gekend in haar hoogsten militairen bloei, in haar grootste beteekenis als versterkte stad en als zoodanig toch willen we haar uit 't verleden opwekken. Die hoogste beteekenis, die Europeesche vermaardheid als vesting bereikte Maastricht eerst tijdens de overheersching der Hollanders, toen 't als eenigst vast punt, dat de Republiek bezat in de Zuidelijke-Nederlanden, destijds 't gewone strijdperk van 't kampende Europa, in elken oorlog zijn rol te vervullen had.

De eerste belegering van belang uit die periode van Europeesche vermaardheid is die van 1673, en deze eerste kwam ons boven al de volgende zoo verkieselijk voor, dat we er onze keuze toe bepaalden.

Maastricht in 1673 was, al zij 't dan ook niet op 't toppunt, als vesting op een hoogte gestegen, die haar wederga niet had in den lande. De krijgskunst had haar vorderingen gemaakt, de wijze van aanval en verdediging had, om 't zoo eens uit te drukken, haar zetting en scheen op een trap van ontwikkeling, die voor

verbeteren niet meer vatbaar scheen en in de eerstvolgende eeuw dan ook slechts weinig vatbaar is gebleken. De groote Vauban bestuurde in persoon den belegeringsarbeid en bracht 't zoo vermaard geworden systeem der parallellen voor 't eerst in toepassing. De indrukwekkende figuur van Lodewijk XIV, „*le roi soleil*", zooals hij zich zelf noemde, of zooals Napoleon hem naderhand genoemd heeft „*le roi de théâtre*", zet aan dit beleg iets zonnigs, iets theatraals, iets koninklijks bij, en de tijd der handeling is 't aan elk Nederlander zoo welbekende en voor de Republiek zoo rampspoedige en van diepe vernedering en onverhoopte uitkomst sprekende tweetal jaren 1672 en 1673. Dit alles deed ons onze keuze vestigen op dit beleg met voorbijgaan der in vele opzichten niet minder merkwaardige van 1748 en 1794.

In tegenstelling met dat van 1579 is over 't beleg onzer keuze weinig geschreven. Nadat de tijdgenoot, meestal ooggetuige, had gezegd, wat hem op 't hart lag, werd 't feit, dat, den tragischen afloop missend der voor Maastricht zoo gedenkwaardige belegering van 1579, ook bij den stadgenoot zoo diepen indruk niet naliet, door den stroom der zich met groote snelheid opvolgende gelijksoortige gebeurtenissen meegesleept en zonk ten slotte weg in volslagen vergetelheid. Monographieën werden sedert aan 't beleg van 1673 niet gewijd. Alleen in de geschiedenissen der Nederlandsche oorlogen, der krijgsbedrijven van den grooten Lodewijk en in onze stadskronieken verwierf 't zijn bescheiden plaats. In „*Neerlands Heldendaden te land*" door J. Bosscha beschreven, mocht 't zelfs op die bescheiden plaats geen aanspraak maken. Te merkwaardig zijn de redenen, waarmee de schrijver dit verzuim tracht te vergoelijken, dan dat we ze terloops niet even zouden vermelden, te meer, omdat ze tevens kenschetsend zijn voor de wijze, waarop de moderne Nederlandsche historieschrijvers alles wat te Maastricht geschiedde als der aandacht niet waardig ter zijde schuiven.

Woordelijk zegt Bosscha over ons beleg: „*Een uitvoerig verhaal van deze verdediging kon hier geen plaats vinden, omdat daarin deels aan krijgskundige beschouwingen, deels aan de heldhaftigheid eens Krijgsmans, die geen Nederlander* (1) *was, meerdere ruimte zou*

(1) Bosscha bedoelt: *geen inboorling der Zeven-Provinciën*. Maastrichts gouverneur,

moeten gegeven worden, dan met het doel dezes werks zou strooken".

Waarom ten aanzien van 't Maastrichtsch beleg aan krijgskundige beschouwingen meer ruimte zou moeten gegeven worden dan bij welk der vele andere door den schrijver in 't breede verhaalde belegeringen dan ook, is ons een raadsel. Zoo mogelijk nog gezochter komt ons de tweede van Besscha's redenen voor: de Fariaux was geen Nederlander. Alsof nergens in de drie deelen van „*Neerlands heldendaden*" eenig krijgsbedrijf geschetst werd, waarvan de hoofdpersoon een vreemdeling was! Als vergoeding behandelt de schrijver uit dien oorlog, waarin 't beleg van Maastricht ontegenzeggelijk 't voornaamste heldenfeit te land is geweest, den overtocht der Franschen over den Rijn, — toch zeker geen heldendaad van Nederlanders, — den Aardenburgschen aanslag, — er is schaarschte aan heldendaden te land in die dagen, — en hoe Groningen aan de Keulschen en Munsterschen weerstand bood onder beleid van Karel Rabenhaupt, Baron van Sucha, welke hij voor den lezer, die 't uit den naam niet gissen mocht, als een Hoogduitsch edelman bekend maakt (1).

Nochtans, trots Bosscha's onwil, aan bronnen heeft 't ons niet ontbroken. Zoowel gedrukt als geschreven stonden ze ons ten dienste in overvloed. Behalve de algemeen bekende, groote geschiedwerken van dit tijdperk, raadpleegden we relazen van krijgslieden, ooggetuigen, die met de breedsprakigheid den tijd eigen wijdlustige verhalen opdisschen van belangrijke en onbelangrijke krijgsbedrijven, raadpleegden we brieven uit 't Fransche kamp geschreven, onze stadskronieken, vlugmaren en journalen, (de zeventiende eeuwsche nieuwspapieren) en uit ons rijks- en stedelijk archief, alles, wat door de bestuurderen van stad en land werd neergeschreven, wel niet met 't bepaalde doel 't feit opzettelijk te gedenken, maar daarom niet minder gewichtig. Op deze wijze maakten we zoowel den krijgsman, die met 't rapier in de vuist de wallen verdedigde, als den getabbaarden bewindsman, die op 't raadsheerlijke kussen de belangen onzer stad behartigde,

Jacques de Fariaux, dien hij hier op 't oog heeft, was van Bergen in Henegouwen geboortig en dus wel degelijk een Nederlander, althans in de beteekenis van 't woord, die men in de zeventiende eeuw eraan hechtte.

(1) Zie *Bosscha*, deel II, bladz. 92. Eerste druk.

zoowel den berichtgever uit de belegerde vesting zelve, als dien uit 't vijandelijke kamp tot onze zegslieden, en zoo van alle zijden belicht, konden we ons beleg met al zijn lijnen en kleuren op de meest heldere wijze in beeld brengen.

Omtrent de voornaamste der hier aangestipte bronnen zij een enkel woord gezegd.

Van de geschriften der schrijvers tijdgenooten van Staatsche zijde, welke hun gegevens meest putten uit de frissche bron der ooggetuigen, noemen we in de eerste plaats 't „*Journal fidelle de tout ce qui s'est passé au siège de Mastricht etc.*", dat — de schrijver heeft zijn standpunt in de stad — een vrij omstandig en zeer nauwkeurig relaas geeft van den gang der verdediging en dat naar Basnage beweert op last van de Fariaux, Maastrichts gouverneur, zou zijn op schrift gesteld, een bewering, die, uit meerdere omstandigheden en bijzonderheden blijkende, mag aangenomen worden. Voor de eerste maal kregen we dit relaas onder 't oog in den vorm van een handschrift, door zekeren J. Racine, naar 't schrift te oordeelen, in den aanvang der 18de eeuw ten papiere gebracht, en ons door den WelEerwaarden Heer Nuyts, gemeente-archivaris, welwillend ter inzage voorgelegd. In 't „*Verslag over 't Stads Archief van 1852*" werd dit handschrift door den toenmalige archivaris G. D. Franquinet vermeld onder de „*Geschonken of aangekochte Archiefstukken*". We lezen er 't volgende over: „*Relation du siège de la ville de Maestricht en 1673, par Jean Racine. Manuscrit dont l'auteur, qu'il ne faut pas confondre avec le grand poëte, parait avoir fait partie de la garnison assiégée. (Aangekocht geworden door den Stads-Archivarius)*". Al spoedig bleek 't ons, dat we in tegenstelling met den „*Stads-Archivarius*" genoemden heer J. Racine evenmin als zijn grooten naamgenoot voor den auteur van 't bewuste handschrift mochten houden, doch dat hij er niet meer dan de afschrijver van is geweest, die 't copieerde uit belangstelling in Maastrichts verleden (1). Dit bleek ons, toen de WelEerwaarde Heer Nuyts ons 't gedrukte

---

(1) Het is ons al meer gebleken, dat de handschriften der 17de en 18de eeuw voor zoover 't geen officieele stukken zijn die waarde niet hebben, welke men er doorgaans aan toekent. Veelal blijken 't afschriften te zijn van- of uittreksels uit gedrukte werken. Er werd destijds meer gecopieerd dan thans, vooral uit kostbare of zeldzame boeken, die niet elkeen zich aanschaffen kon.



orgineel voorlegde, waar naar J. Racine, wellicht officier hier ter stede in garnizoen zijn copie vervaardigde. Bedoeld origineel, afkomstig uit de in 1904 aan de stad geschonken bibliotheek *Schols*, is een klein octavo deeltje van 108 bladzijden in perkament gebonden en gedrukt in 1674 te Amsterdam bij P. Warnaer en F. Lamminga. Het bevat niet alleen letterlijk 't heele handschrift Racine, dat aanvangt met de komst van Lodewijk XIV voor Maastricht op 10 Juni 1673, maar ook — en deze omstandigheid moest den laatsten twijfel aan de oorspronkelijkheid van 't gedrukte werkje wegnemen — ook de gebeurtenissen, welke aan de komst des Konings vooraf gingen, want 't eigenlijk beleg nam een aanvang op 6 Juni, toen de eerste Fransche benden voor de stad verschenen.

Al de historieschrijvers tijdgenooten hebben van dit gedrukte „*Journal Fidelle de tout ce qui s'est passé au siège de Mastricht etc.*, dat, zooals we reeds zeiden, op last van de Fariaux geschreven werd, bij het samenstellen hunner werken gebruik gemaakt, sommigen 't zelfs zonder eenige wijziging geheel of gedeeltelijk overgenomen.

Geheel hetzelfde verhaal vonden we, in 't Nederlandsch vertaald, in de vervolgen op „*Saken van Staet en Oorlogh*" door Silvius, in 't „*Tooneel des Oorlogs opgerecht in de Vereenigde Nederlanden*" door Lambert van den Bosch, in 't „*Leven van Koning Willem III*" door A. Montanus, in 't Duitsch vertaald, in 't „*Theatrum Europaeum*", terwijl tal van andere schrijvers meer of minder beknopte uittreksels van ons relaas aanbieden, waarbij enkelen — 't moet gezegd worden — met toevoeging van bijzonderheden, die men te vergeefs in 't „*Journal Fidelle*" zelve zoekt. We denken hier inzonderheid aan den aanstonds te ver melden „*Hollandtse Mercurius*".

Voor de gebeurtenissen, die het eigenlijke beleg voorafgingen: het politieke voorspel van den krijg met de oorlogsverklaringen, de optocht van het Fransche leger in 't voorjaar van 1672, het voorbijtrekken van Maastricht, de insluiting der stad in Augustus, de hoogst merkwaardige tocht van den Prins naar 't Zuiden in het late najaar van 1672, de opmarsch van Lodewijk XIV naar Maastricht in 1673, voor al die gebeurtenissen kon ons het „*Journal Fidelle*", dat slechts het eigenlijke beleg behandelt, niet dienen. We moesten voor deze te rade gaan bij de reeds ge-

noemde en bij nog tal van andere Nederlandsche- en Fransche historieschrijvers van het tijdvak. Deze zijn legio; evenwel hun groot getal maakte onze taak niet moeielijk: immers allen, onder het geven van een enkele nieuwe bijzonderheid, schreven elkander na, woordelijk, soms letterlijk, met de meest mogelijke brutaliteit. Onderscheid tusschen 't mijn en 't dijn in zake geesteseigendom kenden de „*letterzwoegeren*" dier dagen blijkbaar niet.

Zonder hier te willen uitmaken, wie van al deze schrijvers de oorspronkelijke is geweest, naar welken de andere plagiaat pleegden, bepalen we ons tot eene opsomming zonder meer der werken, die wij met de meeste vrucht raadpleegden. Deze zijn, behalve de reeds aangeduide *(Silvius, Van den Bosch, Montanus, Theatrum Europaeum)* de volgende:

„*De Hollandtse Mercurius. Verhalende de voornaemste geschiedenissen voorgevallen over de geheele wereldt*", een periodiek, jaarlijks verschijnend boekdeel, behelzende de voornaamste gebeurtenissen van het verloopen jaar en derhalve in het meerendeel zijner mededeelingen oorspronkelijk.

„*'t Ontroerde Nederland*", dat meermalen oogloopend te gast is gegaan bij den „*Hollandtse Mercurius*".

„*De Ontroerde Leeuw*".

Valkeniers „*Verwerd Europa*", welk evenals het voorgaande ons vrij oorspronkelijk voorkomt.

„*Schouwburg der Nederlandsche Veranderingen*".

Franse, Engelsche, Keulse en Nederlandsche Oorlogen".

Wiquefort. „*Avis fidelle aux véritables Hollandois etc. Avec une memoire de la dernière marche de l'armée du roi de France en Brabant et en Flandre*".

„*Histoire de la vie et du règne de Louis XIV*" door de la Hode.

Basnage. „*Annales des Provinces-Unies*".

Geven al deze gedrukte bronnen verhalen van krijgsgebeurtenissen, is daar uitsluitend de krijgsman ooggetuige aan het woord, die al, wat hij bijwoonde te boek stelde, niet minder belangrijk zijn de authentieke stukken door onze deftige bewindslieden, zoo geestelijke als wereldlijke, als sporen hunner regeeringsdaden nagelaten. Zij toch, al schreven ze geen historie, legden

onbewust in verslagen, notulen hunner vergaderingen, in hun resolutiën, missieven, correspondentiën, of hoe de officieele litteratuur verder genaamd moge worden, een schat van historische bijzonderheden neder, die ons een kijk geven op ons beleg uit een geheel ander oogpunt, ons veroorloven een blik te slaan in 't geheime raderwerk des bestuurs, een blik uit den aard der zaak den tijdgenoot geschiedschrijver niet gegund, vandaar, dat ze dezen wonderwel aanvullen, verklaren, ophelderen.

De belangrijkste dezer geschreven bronnen door onze bestuurslichamen nagelaten zijn zeker wel de „*Verdraegboeken*", bevattende de besluiten van den „*Achtbaren Raed*", niet in zoo beknopten vorm, dat ze ons geen schat van wetenswaardige gegevens zouden verschaffen ten aanzien van het inwendig bestuur der stad, de maatregelen van voorzorg en tegenweer, de beproevingen en zware offers der burgerij vóór, gedurende en na de rampspoedige dagen des belegs. 't Wekt verbazing, wat er al gevorderd werd van onzen Magistraat in die dagen!

De „*Acta Capituli S. Servatii*" en die „*Beatae Mariae Virginis*" verplaatsen ons wederom in eene andere omgeving, te midden van het lijden en zorgen der geestelijkheid en geven dikwijls aandoenlijke bijzonderheden van de beproevingen der stillen, der vredelievenden, die, wars van alle krijgsrumoer, gedwongen getuigen waren van het tooneel van strijd en verdelging.

De „*Resolutiën der Staten-Generaal*" benevens de „*Missieven of correspondentiën*" tusschen Maastricht en den Haag visa versa geven ons een kijk op het beleg uit de hoogte, in vogelvlucht. Duidelijk vertoonen ze de draden, die door Hun Hoog-Mogenden in de hand gehouden, het gansche spel in beweging brachten en van menig bedrijf hier ter stede, dat den tijdgenoot een raadsel toescheen, verschaffen ze ons den sleutel.

Evenwel, al de tot dusverre opgesomde bronnen geven ons uitsluitend berichten van Staatsche zijde, doen ons binnen de stad 't beleg meeleven, wel veelzijdiger ingelicht dan wie der tijdgenooten ook, maar toch binnen de muren der stad. Naar buiten geven ze ons geen ruimeren gezichtskring dan den beschouwer, op de Maastrichtsche wallen, vergund was op 't omringende veld te slaan. Wat er gebeurde aan Fransche zijde, wat er voorviel in 't vijandelijke kamp? dienaangaande laten ze ons te eenenmale

oningelicht. En toch, zoowel ter wille der onpartijdigheid als der volledigheid, was een blik op 't Maastrichtsche beleg aan de zijde des Konings onmisbaar.

Een tweetal werkjes, waarop de WelEerwaarde Heer Nuyts onze aandacht vestigde, zouden in die behoefte voorzien en ons verplaatsen in 't kamp van den belegeraar, in de onmiddelijke nabijheid, we mogen wel zeggen — in 't gevolg van Zijne Allerchristelijkste Majesteit zelve. 't Voornaamste dezer uitsluitend de Fransche zijde houdende werkjes is van Pellisson, die als koninklijk historieschrijver 't leger volgend, ons een merkwaardig helderen kijk geeft op de gebeurtenissen, welke om hem heen plaats grepen. Zijn indrukken en aanteekeningen, al werden ze niet verwerkt, zooals 't plan oorspronkelijk bestond, tot 't alles overtreffende geschiedwerk van 's Konings veldtochten, al werden ze slechts in den meer bescheiden vorm van brieven gezonden aan Mademoiselle de Scudery en aan Madame la comtesse de Crussol, zijn indrukken vooral verplaatsen ons met zooveel levendigheid in 't Fransche kamp, geven ons zoovele den tijd kenschetsende bijzonderheden over personen en zaken, die alleen een ooggetuige opmerkt en alleen een briefschrijver meedeelt, dat we 't geschiedwerk ter wille der brieven niet betreuren kunnen. Terecht mocht de uitgever der vermaarde brieven dan ook zeggen in zijn voorbericht: (1) *„Pour donner d'abord une juste idée de ce qui est contenu dans ce Recueil de Lettres Historiques, il n'y auroit qu'à l'intituler: „„Journal des Voyages et Campagnes de Louis XIV, depuis 1670 jusqu'en 1688."" Il s'y trouve une infinité de faits et de circonstances qu'inutilement on chercheroit ailleurs: et les personnes qui voudront étudier, ou écrire l'Histoire du Règne précédent, ne sauroient puiser dans une source, ni plus pure, ni plus abondante que celle-ci".*

Het tweede 's Konings zijde houdend werk door ons geraadpleegd, is een blad van tijdingen, dat aan het Fransche volk, begeerig om uit de verte althans en in den geest, zijn Koning op diens roemvolle tochten te volgen, de gebeurtenissen meedeelde van het oorlogstooneel. Het is een uitgebreid bulletin in brochurevorm, zoo niet periodiek, dan toch na elk belangrijk wapenfeit verschijnend, zooals dit gebruikelijk was in den tijd, toen de jour-

(1) *Lettres Historiques de Monsieur Pellisson* (1729), 3 vol.

nalistiek zich nog in haar kindschheid bevond. De stadsbibliotheek bezit van dit *„Journal"* de nummers 79, 82, 83, 89 in band, afkomstig uit de aan de Gemeente geschonken boekerij van G. D. Franquinet, welke nummers alle handelen over het beleg van Maastricht. Nummer 79, gedrukt den 28 Juni 1673, bevat een *„Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht"* en geeft bijzonderheden over den opmarsch des Konings naar onze stad en een verslag van het gebeurde gedurende de eerste dagen des belegs tot 21 Juni. Nummer 82, gedrukt den 4 Juli, meldt *„Les Premières Nouvelles de la Prise de Maëstricht. Avec la suite du Journal de ce qui s'est passé au Siège de cette Place"*. Het vangt aan met 20 Juni en eindigt met de overgaaf (30 Juni). Nummer 83 geeft *„La Liste de ceux qui ont este tuez ou blessez dans les Attaques de l'ouvrage à corne, et des autres dehors de la ville de Maëstricht. Avec les Particularitez de la Prise de cet Ouvrage"*. Behaive een omstandig verhaal van de verovering des hoornwerks (27 Juni) en het uittrekken van de Fariaux met de Staatsche bezetting, bevat dit nummer de volledige lijst der gesneuvelden en gewonden, de Artikelen der Capitulatie en een verslag van de vreugdebedrijven in Frankrijk. Het laatste nummer (89) geeft onder den titel: *„Les Feux de Joye pour la Prise de Maestricht"*, het vervolg der vreugdebedrijven.

Hoewel niet zoo intiem in hun bijzonderheden als Pellisson's brieven, bevatten deze vier bladen tal van gegevens, die men bij de Staatsche schrijvers uitteraard niet vinden kan.

Behalve van deze hoofdbronnen maakten we nog gebruik van tal van andere, meermalen om een enkele mededeeling. Niet zelden toch vindt men iets belangrijks, waar men dit het minst zoeken zou. Uit het onnoemelijk aantal dezer werken — ze allen op te sommen zou ons te ver voeren — vermelden we slechts de volgende:

„La Hollande Pittoresque. Les Frontières menacées" par Henry Havard.

„De Collectanae" van Collette.

„De Stadsrecessen".

„De parochiale sterfregisters".

„Variorum volumina decem".

Saint-Simon. „*Mémoires ou l'observateur véridique sur la règne de Louis XIV*".

W. J. Knoop. „*Geschriften*".

„*Gedichten van J. van Paffenrode, Vrijheer van Ghussigny*".

Van Loon „*Nederlandsche Historiepenningen*".

„*Dictionnaire des Sièges*" benevens tal van belangrijke artikelen uit de „*Maasgouw*" en de „*Publications*".

We achten 't onzen plicht hier onzen dank te betuigen aan de Heeren A. J. A Flament, Rijksarchivaris en zijne beambten Dr. P. Doppler en Jos. M. Eversen en vooral aan den Wel Eerwaarden Heer Nuyts, die ons steeds met de meeste welwillendheid bij onze nasporingen de behulpzame hand boden.

Maastricht, 1 Juni 1909. L. VAN DER LEUR.

Het beleg van Maastricht in 1673.

I.

Het jaar 1672 brak voor de Maastrichtenaars aan onder de donkerste vooruitzichten. Groot en klein werd verontrust door 't dreigend gevaar van oorlog met 't machtige Frankrijk.

Onmiddellijk na den dood van den Koning van Spanje, Philips IV, in 1665, had Lodewijk XIV, gehuwd met de Spaansche infante Maria Theresia, zijn aanspraken doen gelden op de Zuidelijke-Nederlanden, krachtens 't devolutierecht 't wettig erfdeel zijner gemalin. Met zijn legerbenden was hij in 1667 de Spaansche Nederlanden binnengerukt ten einde zich met geweld van wapenen 't bezit ervan te verzekeren. Reeds waren Charleroi, Ath, Binche, Doornik, Douai, Rijssel, Kortrijk, Oudenaarden en meer andere steden voor de zegevierende wapenen van den machtigen Koning bezweken, en nog meerdere veroveringen zouden gevolgd zijn, had niet Hollands raadpensionaris, Johan de Witt, beducht voor een te groote uitbreiding van Frankrijks gebied, een machtig bondgenootschap tusschen Engeland, Zweden en de Republiek weten tot stand te brengen, de *Triple-Alliantie*, die Lodewijk XIV had gedwongen zijn veroveringen te staken en met Spanje in 1668 te Aken vrede te sluiten. Deze inmenging, welke onzen Regenten behalve den eeretitel van „*grands arbitres des querelles des Rois*" den vurigen haat van den gedwarsboomden Koning bezorgd had, deze inmenging was het, die den politieken hemel allengs met dreigende wolken had overdekt en de Maastrichtenaars vervuld met de grootste bezorgheid voor de toekomst.

De gebeurtenissen, welke den vrede van Aken volgden, deden deze bezorgdheid niet afnemen. Al spoedig bleek het duidelijk, dat Zijne Allerchristelijkste Majesteit besloten had zich op verschrikkelijke wijze te wreken op de aanmatigende Hollanders en den ondergang hunner Republiek had gezworen. De Triple-Alliantie wist hij te ontbinden, Engeland en Zweden door slinksche middelen over te halen zijne zijde te kiezen en, alsof dit niet genoeg ware, bewoog hij daarenboven den bisschop van Munster en den keurvorst van Keulen (¹) om gelijktijdig met hem Holland den oorlog aan te doen. Hij zelf rustte zich intusschen op geduchte wijze tot den krijg uit. Tallooze scharen volk deed hij aanwerven, wapenen en oorlogstuig allerwegen vervaardigen, de magazijnen in de grenssteden opvullen met krijgsvoorraad en levensmiddelen, en nog was 't jaar 1672 niet aangebroken, of hij stond, tot de tanden gewapend, gereed om zich te storten op de sidderende Republiek. „*Evexi sed discutiam!*" (²).

De Staten-Generaal in den Haag, toen ze 't onvermijdelijke van een oorlog met Frankrijk inzagen, waren in allerijl hunne zorgen gaan wijden aan de verdediging des lands en hadden Maastricht daarbij de meest gewichtige rol toebedeeld; de schoone rol van zich op te offeren tot redding van 't gemeenebest.

Twee wegen, men wist dit in den Haag evengoed als aan 't Fransche Hof, twee wegen stonden Lodewijk XIV open tot een inval in de Vereenigde-Provinciën. De één door Brabant, maar die leidde over grooten afstand door de Spaansche-Nederlanden, als neutrale mogendheid zooveel mogelijk te ontzien, en gaf slechts toegang tot Holland na 't overtrekken van breede stroomen, iets, dat met ontzaglijke moeilijkheden gepaard ging. De andere, meer Oostelijk gelegen weg, schoon langer, bood minder bezwaren. De tocht kon hier hoofdzakelijk gaan door 't gebied van den bisschop van Luik, als keurvorst van Keulen eerlang Lodewijks bondgenoot. De Rijn kon worden overgetrokken op bondgenoot-

---

(¹) Maximiliaan Hendrik, aartsbisschop van Keulen, was tevens prins bisschop van Luik en in die hoedanigheid medeheer der Staten in Maastricht.

(²) „Ik heb ze opgetrokken, maar ik zal ze weder verstrooien". Met dit opschrift had Lodewijk XIV penningen laten aanmunten, vertoonende een zon (de Koning), die de dampen uit een moeras (de Republiek) omhoog trok.



schappelijk gebied. De strijdkrachten van Keulen en Munster konden zich met de Fransche vereenigen tot een gezamenlijken aanval op de Oostelijke grenzen der Republiek, waar alleen de IJsel den grooten Monarch scheidde van Holland.

Geen der Hoog-Mogenden bij 't beschouwen dezer beide wegen, waarvan de eerste alle na- en de tweede alle voordeelen aanbood, twijfelde eraan, of deze laatste zou door den Koning gekozen worden. En Maastricht daar ver in 't Zuiden, zou bijgevolg de eerste Staatsche stad wezen door de Franschen te ontmoeten op hun tocht. Nooit had men van uit den Haag de stad Maastricht met zóó welgevallig oog aanschouwd, nooit ook zóóveel prijs gesteld op haar bezit!

Er was een tijd geweest, vooral gedurende de Engelsche zeeoorlogen, dat men zich in Holland afvroeg, waarom toch Frederik Hendrik in 1632 zoo'n kostbaren krijgstocht had ondernomen tot verovering dezer stad, door hare verre ligging van geen belang voor den Staat (1). Thans was die tijd voorbij: 't nut van Maastricht begreep een iegelijk!

Wanneer men deze belangrijke vesting in geduchten staat van tegenweer stelde, geen kosten spaarde, derwaarts de halve krijgsmacht der Republiek tot bezetting heenzond, dan, zoo vertrouwden de heeren Staten, zou onder de muren dezer stad de felle en hardnekkige strijd gestreden worden, dien men zoozeer vreesde, en de Zeven-Proviniën vooeerst van een vijandelijken inval verschoond blijven. De mogelijkheid, dat Lodewijk XIV, Maastricht met zijn sterk garnizoen ongemoeid latende, Holland binnen zou trekken, lieten ze natuurlijk buiten beschouwing. Dat de Koning zóó in strijd met alle regelen der krijgskunst handelen zou en een machtige vesting met een leger tot bezetting in zijn rug laten, op gevaar af, dat hem de toevoer uit zijn achterliggende magazijnen en de gemeenschap met Frankrijk afgesneden werd, voor zóó onverstandig hielden ze zelfs hun ergsten vijand niet!

(1) 't Meerendeel der Hollanders van dien tijd wist natuurlijk niet meer, dat de Prins met zijn tocht langs de Maas een grootscher oogmerk had gehad dan de inname van Maastricht: namelijk de verovering in vereeniging met Frankrijk van de Zuidelijke-Nederlanden. Niets wordt spoediger vergeten dan eene mislukte onderneming.



Niemand twijfelde eraan of de verovering van Maastricht zou den Koning veel werk geven, ja, hem wellicht den ganschen veldtocht bezighouden. In ieder geval werd genoegzaam tijd gewonnen om de provinciën in 't Noorden op den aanval voor te bereiden. Sommige heeren waren zelfs van oordeel, dat 't Fransche leger voor onze muren zijn ondergang zou vinden. Daartegenover stonden er wel is waar ook, die een gansch andere zienswijze waren toegedaan. De bekende van Beverningh en anderen achtten Maastricht *„te wijd van de andere frontieren en vestingen af"*; met ernst ontraadden zij, ter wille dezer stad de verdediging der Republiek zelve te verwaarloozen; liever moest men Holland door innundatiën onwinbaar maken en met alle beschikbare troepen bezetten. Doch, al voerden deze mannen ook de argumenten aan, die twee eeuwen later zouden leiden tot 't ontmantelen onzer stad en van alle aan de landgrenzen gelegen vestingen, hun raad werd in 1672 niet opgevolgd. 't Was te schoon om ten koste van Maastricht de Franschen op een afstand te houden, dan dat men 't niet beproeven zou! Hoe de Maastrichtenaars zelven erover dachten hun stad tot kampplaats met 't machtige Frankrijk te zien aangewezen, daarover bekommerde men zich niet: naar de meening te Maastricht, dat als wingebied deel uitmaakte van de Republiek, vroeg men in den Haag destijds allerminst.

Maastricht werd tot de tanden gewapend!

II.

Zoo er trots dit alles nog een hardnekkige hier ter stede aan een aanstaanden krijg was blijven twijfelen, elke twijfel verdween te eenenmale, toen de Hemel zelf met een onheilspellend teeken de naderende rampen kwam aankondigen. Een komeet vertoonde zich kort na Nieuwjaarsdag in 't Zuid-Oosten. Ook de grootste optimisten onder onze burgers begonnen de toekomst donker in te zien op dit teeken, in die dagen algemeen beschouwd, als een soort optische telegraaf, met behulp waarvan 't Albestier zijn voornemen om de aardbewoners met tal van plagen te straffen, naar beneden seinde. Niemand was er, of hij ging de onheilsbode

aanschouwen. Op de Maasbrug zag men ze tegen 5 of 6 uren in den morgen in de richting van Gronsveld boven de bergen te voorschijn komen. Met haar bleeken schijn en langen, flikkerenden staart, die als een vlammend zwaard dreigend naar 't Westen wees, voorspelde ze niet veel goeds. Nog slechts op geringe hoogte boven den horizon bevond ze zich als de naderende dageraad haar voor 't oog der toeschouwers onzichtbaar maakte.

Dagen achter elkander vertoonde zich die „*Staert-sterre*" op dezelfde plaats; 't laatst zag haar de manschap der nachtwacht, op den 24 Februari bij 't doen der ronde op de wallen van Wijck; en al dien tijd sprak men te Maastricht slechts van de onheilen, die komen gingen: oorlog, hongersnood, verwoesting van landen, steden en volkeren.

De dank-, vast- en bededag door de Staten-Generaal tegen den 20 Januari uitgeschreven om Gods bijstand af te smeeken over 't benarde land, vond de menschen dan ook in de rechte stemming. Dien dag bleven op hooger bevel alle winkels gesloten, de handwerken stonden stil, in de herbergen mocht niet getapt worden; alleen de kerken waren geopend voor de bedrukte schare. Men achtte 't einde der Republiek gekomen: 't pas aangebroken jaar 1672 zou haar laatste zijn. Honderd jaren was 't geleden sedert den grondslag van den Staat werd gelegd door 't veroveren van den Briel, en Hij, in wiens hand 't lot der volkeren berust, meende men, had in Zijne ondoorgrondelijke wijsheid niet meer dan ééne eeuw van vrijheid aan 't Nederlandsche volk toegestaan.

Op den eigen avond van den bededag werd heel Maastricht opgeschrikt door een fellen brand in 't Bonnefantenklooster op de Ezelmarkt. De kapel der zusters, toegewijd aan het Heilig Graf, stond in lichten laaien, en zóó hevig liet zich 't onheil aanzien, dat men voor de geheele stad vreesde. Door de spoedige hulp echter bleef 't vuur tot de kloostergebouwen beperkt, waarvan alleen de kapel en de bakkerij in asch werden gelegd.

Deze brand, die op onverklaarbare wijze ontstond, — 't vuur vertoonde zich 't eerst in den torenspits, waar slechts leidekkers konden doordringen, — baarde niet weinig opzien, te meer wijl nog slechts kort geleden, den 4 Januari, een gelijke ramp 't Bonnefantenklooster getroffen had, waarbij de eetzaal en de keuken een prooi der vlammen waren geworden.

Algemeen dacht men dan ook, dat kwaadwilligheid de oorzaak van beide rampen zijn moest. Ja, onder den indruk van den naderenden oorlog met Frankrijk, waren er zelfs, die de beide branden 't werk achtten van *„eenen hoop verraderen"*, door Lodewijk XIV omgekocht, om 't sterke Maastricht, dat hem dwars in den weg lag bij zijn voorgenomen tocht naar Holland, plat te branden.

Toen dan ook weinige dagen later, den 29 Januari tegen 7 uren in den avond ten derden male brand uitbrak en weer in 't klooster der Sepulchrienen, kende de angst en de woede der opgewonden schare geen grenzen meer. Met hoopen liep het volk naar de plaats des onheils, schreeuwende: *„Brand! Verraet! Alarm!"* en deed de rustige burgers doodelijk ontsteld uit hunne huizen snellen. Om het brandende klooster heerschte de grootste verwarring en opgewondenheid. 't Krijgsvolk, dat met de wapenen in de hand de dichte drommen in bedwang moest houden, bedronk zich in de herbergen. 't Gemeen ging zich aan allerlei baldadigheid te buiten. De grootste wanorde heerschte bij het blusschingswerk, waarbij de bouwmeester François van Gulpen onder een neerstortenden schoorsteen werd verpletterd (1).

Gelukkig kon het vuur in 't door de voorafgaande branden half vernielde klooster zich niet uitbreiden. Alleen de koestal en eenige andere gebouwen werden in asch gelegd. Van de eens zoo schoone huizinge der Bonnefanten restte thans niet veel meer dan de puinhoopen (2).

Toen de opgewonden gemoederen tot rust waren gekomen, bleek al spoedig, dat de vrees onzer burgers voor verraad onge-

(1) In de *Sterfregisters der St. Nicolaasparochie* lezen we: „1672, 6 feb. Franc. „v. Gulpen, architectus, qui dum incendium in monasterio St. Sepulchri conaretur „extinguere, casu camini oppressus fuit".

(2) 't Was onder den indruk dezer drie branden, dat het kapittel van St. Servaas de volgende besluiten nam: Lune 25 Januarij 1672. Praetacti domini ordinarunt ut „braxator braxet de die et non de nocte, ad evitandum pericula incendij quod Deus „avertat.

„Item ut fiant aliquot scalae capitulares, ad illis utendum in casum Incendij facte „sunt 5 schalae.

„Item ut Archiva et Sacrae Reliquiae omni modo meliori muniantur contra incendia.

„Hac hyeme fuit tribus diversis vicibus Incendium in Monasterio Monialinum „S. Sepulchri, vulgo Bonifanten et non alibi, Laus Deo.-Mem:".



grond was geweest. Al mocht 't geenszins ongerijmd geacht worden, den Franschen koning van een toeleg als dezen te verdenken, onwaarschijnlijk was 't zeker, dat de uitvoerders van den aanslag een klooster gekozen zouden hebben, gelegen in 't minst dicht bebouwde gedeelte der stad, van alle zijden omgeven door open terreinen, zoodat uitbreiding van 't vuur over de heele stad eene onmogelijkheid kon geacht worden.

Al spoedig viel de verdenking dan ook op de zusters zelven. De Hoogschout Groulart daagde haar wegens brandstichting voor 't Brabantsche Gerecht. De Staten-Generaal, die de kloosterlingen hier ter stede kwalijk gezind waren, spraken reeds van „*prescriptie en bannissement der Religieusen en confiscatie van haer plaetse en goederen*" (1). Gelukkig voor de reeds zoo zwaar beproefde Sepulchrienen werd 't dreigende onheil bezworen door den Katholieken medeheer der stad, de Luiksche Prins-Bisschop, die Hun Hoog-Mogenden er aan herinnerde „*dat de Jurisdictie over de Geestelycke Corpora*" te Maastricht „*jure ordinario*" hem toekwam" en dat hij mitsdien verlangde, „*dat aen den Heere Schout Groulart soude mogen werden geordonneert, met syne actie tegens de religieusen van het selve Clooster te supersederen, tot dat hy klaerlyck sal hebben betoont, dat den brand door malitie ofte strafbare negligentie, van de voorschreven religieusen is ontstaen, in welcken gevalle den gemelten Heer Bisschop van Luyk tegens haer sal doen ageren voor*

(1) In zijn „*Korte Geschiedenis der Kloosters te Maastricht*", zegt wijlen Baron von Geusau, dat volgens eene oude kroniek de beide eerste branden zouden zijn aangestoken door eene der zusters, die vervolgens de wijk zou genomen hebben naar Holland. In de Resolutiën *der Staten-Generaal* van „*Martis den 23 februarij 1673*" vonden we gewag gemaakt van een „requeste vande kerckenraed „der Nederlandsche Gereformeerde gemeente tot Maastright inhoudende, dat *Maria* „*Scholber voor desen geweest synde Bagyn, en nu uytgegaen uyt het klooster der* „*bons Enfans, en tot haere kercke overgekomen* seer klagtelyck aende voorschreeve „kerkenraed vertoont hadde, een versoeck, om wederom te hebben haere ingebragte „penningen en dote, ter Somma van honderd ducatons, als meede haere meubelen „gelyck andere voordesen door ordre van den staet weder verkregen hebben te „meer, alsoo sy nu *over de elf maenden* alreede sigh aen de voorschreve kerke „gehouden en aen andere andersints tot kostenen laste soude syn".

Wellicht is deze Maria Scholber (die in Maart 1672 het Bonnefantenklooster verliet en tot de Gereformeerde kerk overging), degene, die van de brandstichtingen beschuldigd werd.



haer competenten rechter, of wel stellen een Rechter over de Cloosters tot Maestricht, om te concurreren met de Brabandsche Schepenen in de judicature van sodanige excessen"; waarop de heele zaak in den doofpot raakte.

III.

Intusschen behoefden onze burgers vooreerst zich niet ongerust te maken voor de Franschen. Het winterde fel. Om de stad, zoover 't oog reikte, zag men de velden en heuvels met een wit sneeuwkleed overdekt, waarop 't zwarte houtgewas somber afstak; de Maas lag dicht. De wolven mochten 't in 't open veld kunnen uithouden, voor Fransche krijgsbenden was dit een onmogelijkheid. Zelden had men zoo'n strengen winter beleefd! Weken en weken hield de vorst aan! Men wist echter, dat, zoodra de lente gekomen zou zijn, de Fransche koning met zijn legerbenden voor de muren der stad verwacht kon worden.

De Staten-Generaal, nu ze besloten hadden, Maastricht in den komenden strijd 't gelag te doen betalen voor de geheele Republiek, repten zich wat ze konden om 't in geduchten staat van tegenweer te brengen.

De vestingwerken eischten de minste zorg. Sedert de Staten in 1632 meester van onze stad waren geworden, hadden ze haar als de meest vooruitgeschoven post tegen Spanje door tal van buitenwerken zeer versterkt. Wel was, na den Tachtigjarigen Oorlog een tijdperk gevolgd van vrede te land en strijd ter zee, en had de Regeering uitsluitend hare zorgen gewijd aan de vloot en de vestingen verwaarloosd, doch dit tijdperk had te kort geduurd, dan dat, althans voor wat Maastricht betrof, 't verzuimde met geringe moeite niet goed te maken ware. Valkenier mocht 't Maastricht van 1672 dan ook noemen „*de eenigste Sterkte van alle Sterktens van den Staet, die zonder gebrek is*".

Om onze stad van krijgsvoorraden te voorzien, spaarden de Staten geen geld. Het groote tuighuis in de St.-Pieterstraat werd opgevuld met allerhande oorlogstuig, voor duizenden en nogmaals duizenden guldens! 't Ruime gebouw, dat eertijds den verdreven Minderbroeders tot kloosterkerk had gediend, was door middel van hechte vloeren, door zware eikenhouten balken on-

derschraagd, in verscheidene verdiepingen verdeeld. En al de vertrekken van den beganen grond tot in den top van 't gewelf werden opgevuld met alles, wat voor den fellen strijd zou noodig zijn: kanonnen, mortieren, afluiten, musketten, forketstokken, snaphanen, heele- en halve pieken, degens, rapieren, pistolen, stormhoeden, kogelvormen, bijlen, zagen, houweelen, schoppen, spaden, kapmessen, ketenen, touwen, hoefijzers, paardentuig, stapels kanonskogels, bommen, granaten, tonnen met musket- en snaphaankogels, mitsgaders groote hoeveelheden lont en lood. In de kruithuizen, die wegens het gevaar, dat ze met zich brachten, afgezonderd lagen in verschillende uithoeken van Maastricht en Wijck, rezen de stapels vaten met buskruit tot den daknok en steeds maar door bleven de karren met duizenden ponden kruit uit Holland onze poorten binnen rijden.

Ook van levende strijdkrachten werd Maastricht ruim voorzien. Uit alle oorden stroomden de troepen hierheen om ons garnizoen te versterken. Met heele regimenten zag men ze de stad binnenkomen. De tamboers voorop met waggelend bovenlijf, lustig de trom slaande; de compagniën, somtijds een twaalftal per regiment, elk met haar eigen vaandel; de kolonels en luitenant-kolonels met de rust der zelfbewuste kracht op het gelaat van hun paarden nederblikkende; de kapiteins en mindere officieren met halve pieken gewapend. Elke compagnie bestond uit piekeniers en musketiers. De piekeniers door borstkuras en helmhoed beschermd, droegen over den schouder de lange piek, die tot de bovenverdiepingen der huizen reikte. De musketiers met breedgerande hoeden en lange rokken, over de borst de breede bandelier met de patronen in kokertjes en de lontwrong, torsten in de ééne hand het zware musket en steunden met de andere op den forketstok. Achter het krijgsvolk volgde een lange nasleep van wagens met bagage en daarop en daar tusschen een zwerm van vrouwen, *de lichte cavalerie*, destijds het onafscheidelijk aanhangsel van elke krijgsbende, en een nog grootere schare kinderen, die de vrouwen tot moeders en 't regiment tot vader hadden.

Tot 8000 man, zoo voetvolk als ruiterij, was de sterkte van het Maastrichtsche garnizoen reeds aangegroeid en nog steeds verwachtte men meerder volk.

De grootste moeilijkheid was, al die menschen en paarden

onder dak te brengen. Kazernen in de beteekenis van 't woord, die wij thans eraan hechten, kende men destijds niet. De plicht van het krijgsvolk te herbergen rustte op de schouders der burgerij, over wier personen en bezittingen de Souverein in tijd van nood rechtens beschikken kon.

Bij het binnenrukken van elke nieuwe krijgsbende togen de beide stadsfourriers, belast met alles wat de *„logeringhe"* betrof, aan den arbeid om het volk te verdeelen over de ingezetenen. Ieder burger, zoo Brabantsch als Luiksch, kreeg een aantal manschappen naar zijn vermogen; waar een stal was, werden ruiters gehuisvest met paarden. De onderfourriers waren tot diep in den nacht in de weer. Zij kenden de bewoners der stad en toonden aan de vreemde krijgslieden de huizen, waar ze hun intrek moesten nemen. Bij den één brachten ze een kapitein of een ritmeester, wien tot *kwartier* een kamer en een keuken moest afgestaan worden, benevens twee bedden, één voor den heer en één voor den oppasser. Bij den anderen brachten ze een luitenant, een cornet, een vendrig, een korporaal van de ruiterij of een sergeant van het voetvolk, die zich met één kamer en één bed tevreden stelden. Elders weer werd de gemeene manschap onder dak gebracht, soms vier tot zes in één huis. Met hen allen hadden ze slechts recht op één kamer. 's Avonds moest de waard zijn manschappen toelaten tot het licht des huizes en hen laten nederzitten aan zijn haard. Voedsel behoefde hij hun niet te geven: de soldaat trok soldij, kocht zelve zijn levensmiddelen — onze bakkers-, slagers- en brouwersambachten voeren daar wel bij — en kookte zijn eigen pot, zooals hij dat ook in het veld placht te doen Alleen moest de waard hem daartoe het gebruik van het haardvuur toestaan en hem *pot, schotel en lepel* leenen.

Als vergoeding voor al deze diensten genoten de burgers het *serviesgeld,* dat hun maandelijks door den stadspeimeester werd uitbetaald. De helft dezer serviesgelden werd de stad door den Staat vergoed; als bijdrage tot de andere helft, die ze uit eigen middelen bestrijden moest, genoot ze twee vijfde gedeelten van de opbrengst der *mout- en korenwaag* en de geheele belasting op tabak, brandewijn, leder, run en dergelijke artikelen van algemeen gebruik, welke inkomsten men met den naam van *„nieuwe middelen"* bestempelde. Bovendien stortte de Staat jaar-

lijks in stadskas een subsidie van 8000 Hollandsche guldens en een van 1800 Hollandsche guldens tot onderhoud van vuur en licht in de verschillende wachthuizen. Met het oog op het buitengewoon groot garnizoen van dit jaar, waren Hun Edel-Mogende Heeren Raden van State zoo welwillend geweest deze subsidiën tot 14000 en 2400 Hollandsche guldens te verhoogen en niettemin bleef het uitkeeren der halve serviesgelden voor onze stad een lastpost, die hare financiën bij voortduring in de war bracht.

Niet minder bezwaarlijk viel 't den burgers steeds in hun woningen die vreemde krijgslieden te moeten dulden, meest ruwe gasten, die al de huisgenooten tot hinder waren. De gegoede ingezetenen, met hun huis vol soldaten en hun stal vol paarden, plachten zich van den overlast te ontdoen, door op eigen kosten in afgelegen straten zoogenaamde *ruitershuizen* te bouwen, die ze van bedden en ander gerief voorzagen en waar ze hun manschappen heen zonden.

Op groote schaal handelde de Magistraat op gelijke wijze. In verschillende wijken der stad had hij, sinds jaren reeds, barakken laten bouwen. Een groot gedeelte van 't garnizoen kon daar geherbergd worden, waardoor de zware last der logeering voor de burgerij eenigszins dragelijk werd gemaakt. Te Wijck, van de St. Maartenspoort af tot aan de Oude-Duitschepoort toe, strekte zich langs den wal een doorloopende rij barakken uit, waarin voor 600 man plaats gevonden werd. Aan de Tongersche poort stond een blok barakken met stallingen voor 400 man en een compagnie ruiters. De Boschbarakken op den Maagdendries met haar 56 kamers konden 500 man herbergen, en die in den Zwingelput bij den Nieuwenhof en op de Kommel elk een halve compagnie cavalerie.

Al deze barakken waren van stadswege geriefelijk gemeubeld met schapraaien, tafels en banken; de stad verschafte den manschappen de bossen stroo om op te slapen, de brandstof voor de haardvuren, lampen met olie, benevens ijzeren potten en pannen, houten schotels en lepels en in de stallen kruiwagens, schoppen, mestgaffels, bezems en emmers, zoodat de soldaat er alles vond, wat hij begeerde.

Het aantal troepen door de Staten in 1672 naar Maastricht gezonden, was zoo ongewoon groot, dat nòch in de burgerhuizen,

nòch in de barakken allen geherbergd konden worden. Buitengewone maatregelen waren er noodig. Onze talrijke kloosters, zoowel van mannen- als vrouwenorden, moesten de ruwe krijgsknechten binnen hun stille muren dulden. De beide Kapittels, die krachtens een oud privilege vrij van alle logeering waren, moesten insgelijks haar claustrale huizen voor 't krijgsvolk openen. 't Kapittel van St. Servaas kreeg 60 ruiters te zijnen laste, dat van Onze Lieve Vrouwen 32. Aan alle misbruiken, die in zake logeering bestonden, werd paal en perk gesteld. Hadden de invloedrijke burgers voorheen steeds een middel geweten om de fourriers te bewegen hen geheel of gedeeltelijk van den last der inkwartiering te ontslaan, een legger, opgemaakt met strikte rechtvaardigheid en waarin ieder burger zonder onderscheid overeenkomstig zijn vermogen voor een aantal manschappen geboekt stond, maakte aan dit euvel te eenenmale een einde. En de leden van onzen Achtbaren Raad, die steeds van alle logeering verschoond waren gebleven, gaven het schoonste voorbeeld. De heeren hoogschouten, burgemeesters, oud-burgemeesters, pensionarissen en secretarissen namen ieder een zestal, de overige raadsverwanten ieder een viertal voetknechten aan hun haard op.

Ten laatste echter werd de stroom van volk èn fourriers èn burgers èn barakken èn kloosters èn kapittels, ja zelfs het patriotisme der Magistraatspersonen te machtig. Men stelde den manschappen het serviesgeld ter hand en liet ze zelven zorgen voor een kwartier, dat ze, waar alle burgerhuizen met krijgsvolk waren opgevuld, vonden in schuren, stallen, zolders en waar een soldaat verder zijn intrek neemt om niet gedwongen te zijn onder den blooten hemel te slapen.

Maastricht was een echte soldatenstad. Overal zag men wachthuizen, zoowel aan de buitenpoorten als aan de oude binnenpoorten, aan de kruithuizen, het arsenaal, de Maasbrug, het oud Stadhuis, het nieuw Stadhuis, het Vrijthof en alle met sterke wachten bezet. 't Gerommel van trommen en 't geschal van trompetten weerklonk den ganschen dag over de stad. In de straten ontmoette men meer krijgslieden dan burgers; op de pleinen wandelden officieren in druk gesprek; op de markten, aan de winkels deden manschappen hun inkoopen, aan de stadsputten drenkten ruiters hunne paarden, op de wallen werden de

nieuw aangeworven recruten in den wapenhandel geoefend; overal heerschte die eigenaardige drukte van het krijgsmansleven in vredestijd, die onze stad geheel het voorkomen gaf van een versterkt legerkamp.

Het gehalte der Staatsche troepen was in 1672 niet bijzonder hoog. De eens zoo vermaarde krijgsmacht der Republiek bevond zich in een staat van diep verval. Na het sluiten van den Munsterschen vrede hadden Hun Hoog-Mogenden met het voortreffelijke maar kostbare leger van Frederik Hendrik gehandeld, alsof er nimmermeer een krijg te duchten ware.

Al mochten de Staten in 1672 ook de beste regimenten naar Maastricht gezonden hebben, waar het gevaar 't meest dreigde, toch lieten orde, geoefendheid en militaire geest alles te wenschen over. Hoe onze bezetting zich tegenover den vijand zou gedragen, moest de tijd leeren, haar gebrek aan tucht toonde ze onzen burgers reeds thans. De ruwe, bandelooze krijgsknechten maakten de geheele stad onveilig! Ze ontzagen zich niet des daags de landlieden, hier ter markt komende, van hun koopwaar te berooven. Bij avond randden ze de burgers aan, die zich op straat waagden en ontnamen hun slachtoffers, doorgaans weerloos staande tegenover de welgewapende aanvallers, alles, wat ze met zich droegen. Bij nacht werd meer dan eens in de burgerhuizen ingebroken en diefstal gepleegd. Niets was veilig voor dat volk en de herhaalde klachten van den Achtbaren Raad bij den Gouverneur om de *„goede borghereye”* toch te beschermen tegen *„de menichvuldighe petulantien ende insolentien van het inliggende guarnisoen”* mochten niet baten.

Aan 't hoofd der Maastrichtsche bezetting stond destijds de Rijngraaf Frederik Magnus, prins van Salm, commissaris-generaal der ruiterij van den Staat, een man van ruim 63 jaren, maar in den krijgsdienst vergrijsd, die 't gewichtig ambt van Gouverneur van Maastricht reeds sedert 1649 bekleedde.

Als derde zoon uit 't vierde huwelijk zijns vaders had slechts de krijgsmansstand als eenige toevlucht hem opengestaan.

„Er ist ein jüngrer Sohn nur seines Hauses,
„Nichts nennt er sein als seinen Rittermantel”,

zou Schiller van hem gezegd hebben.

In 't Statenleger, destijds de oefenschool voor den jongen adel,

was hij zijn loopbaan begonnen; wakker had hij zijn rol vervuld in 't laatste bedrijf van den Tachtigjarigen Oorlog; en 't opperbevel over de gewichtige vesting Maastricht was zijn belooning geweest. Als legeraanvoerder schijnt hij meer dan gewone geschiktheid te hebben bezeten: toen de Staten in 1657 hulpbenden zonden naar Munster, om die stad, welke door haar Bisschop belegerd werd, te steunen, hadden ze hem de opperste leiding toevertrouwd. Grootere vermaardheid echter dan door zijn krijgsbedrijven had de Rijngraaf zich verworven, — hoe vreemd 't ook klinke — als toongever op 't gebied der mode. Een soort van broek van zijn vinding, met goudborduursel versierd en aan den knie gesloten door banden met kant en strikken bezet, stal zoozeer 't hart der pronkers dier dagen, dat ze tegen den geweldigen stroom van nieuwigheden in, die van Parijs uit zich over heel de beschaafde wereld uitstortte, tot de Fransche hoofdstad en 't koninklijk hof doordrong en jaren gedragen werd. Sedert 1658 vertoonde Lodewijk XIV zich niet in 't openbaar zonder „*rhingrave*".

Een man, die zulke uitvinding de zijne noemen mocht, moest zich weten te kleeden, moest weten te leven. De Rijngraaf verstond ook die laatste kunst „*en grand seigneur*" als de beste. Als eerste vertegenwoordiger in onze stad van den hoogen adel, hield hij ervan de stemmige Maastrichtsche patriciërs door zijn vorstelijke levenswijze te verblinden. 't Gouvernementshuis, waar vóór hem een hertog van Bouillon en een graaf van Solms hadden verblijf gehouden, was hem te eng geweest. Op zijn aandrang had de Magistraat 't moeten vergrooten door achtereenvolgens drie belendende huizen aan te koopen, de stallen moeten uitbreiden voor zijn paarden en een koetshuis moeten bouwen voor zijn vijf *karossen*. En ook thans nog, op zijn ouden dag en in den zorgvollen tijd, dien men beleefde, was de Rijngraaf dezelfde gebleven. Zijn eerste werk was geweest, nadat hij in Januari hier ter stede was teruggekeerd na een lange afwezigheid, „*al syn Dienaers te habitueren in graeu Laken met een Houwer op de zy.*"

Onder den Rijngraaf stond sedert een drietal jaren als Commandeur, de kolonel Asquin, die bij afwezigheid des Gouverneurs, iets dat nog al eens gebeurde bij zoo'n voornaam personage, 't militaire oppergezag uitoefende.

IV.

Tegen den Vastenavond ontving men hier 't bericht uit den Haag, dat Hun Hoog-Mogenden den jongen Prins Willem van Oranje, den 24 Februari benoemd hadden tot Kapitein-Generaal van de landmacht der Unie. Duidelijker nog dan de geduchte wapeningen van Frankrijk, duidelijker zelfs dan de onheilspellende komeet kondigde dit den naderenden oorlog aan. Wie den afkeer kende van de Hollandsche regentenpartij met haar Raadpensionaris aan 't hoofd voor 't stadhouderschap, wie 't pogen dier lieden had doorzien om de verheffing van den jongen Prins te voorkomen, wie zich hun stil genoegen herinnerde bij den dood van Willem II in 1650 — *„geen blij'er maar in tachtig jaar"* — kon beseffen, wat 't Hollands regenten moest gekost hebben, den uit zijn asch herboren Phoenix de voetscabel te reiken tot de stadhouderlijke waardigheid. Alleen de dreigende oorlog, die een aanvoerder van 't leger onontbeerlijk maakte en de algemeene aandrang des volks, dat slechts van een Oranje, wiens voorzaten den strijd tegen Spanje zoo roemvol gestreden hadden, heil verwachtte in deze bange tijdsomstandigheden, had hen kunnen doen besluiten tot dezen stap. Tot 't uiterste oogenblik nochtans hadden ze zich verzet, met alle hulpmiddelen, die hun ten dienste stonden — en dat zegt iets voor een tijd, waaruit de *„bequaeme spoedt"* dateert en met de logge staatsmachine der Republiek — hadden ze getracht de zaak op de lange baan te schuiven. Langer dan twee maanden hadden ze den kostbaren tijd verspild met twisten over de vraag, of de Prins zou worden aangesteld voor één veldtocht of voor zijn leven, en toen ze ten laatste begrepen te moeten berusten in 't onvermijdelijke was dit niet geschied, dan nadat hun wil gezegevierd had ter Staten-Generaal, en de benoeming was beperkt tot één veldtocht, al was 't dan ook met de bepaling, dat de Prins in den loop van 't jaar bij 't bereiken van den 22-jarigen leeftijd 't Kapitein-Generaalschap voor zijn leven bekomen zou.

De tijding van 's Prinsen verheffing werd hier ter stede gelijk overal elders in den lande door de burgerij en vooral door al wat soldaat was met de grootste geestdrift ontvangen. De Magistraat maakte zich den tolk van allen door in zijn vergadering op

Vastenavondsmaandag „*Syne hoocheydt den heere Prince van Orangien te congratuleren, dese Stadts interest te recommanderen, ende te vereeren met een goet voeder Wyns*". En al waren de Vastenavonddagen koud, al bekoelde het dreigende oorlogsgevaar den lust tot feestvieren, en al had de Magistraat, bevreesd voor brand, „*op pene van vyf goudt guldens verboden eenighe vastenavondvieren achter dese stadt te stoecken*", de heugelijke tijding van 's Prinsen benoeming deed het al vergeten en wekte ieder op tot vroolijkheid gedurende de blijde dagen.

Behalve dit goede nieuws kwam er nog een ander schrijven uit Holland, dat de vroolijkheid minder gaande maakte Met het oog op de aanstaande belegering onzer stad achtte de Raad van State het noodig, „dat eenighe voorsieninghe tot securiteyt der selve sal moeten gedaen worden, ende dat neffens den arbeyt der militairen de handt van de borghereye oock sal moeten aengewent worden". Hoewel nu van al de werken tot verdediging van Maastricht alleen het onderhoud van den hoofdwal met de poorten ten laste stond der stad, begreep de Magistraat echter, dat de algemeene nood des lands gewilligheid eischte. Met de meeste berusting in 't onvermijdelijke, ja zelfs niet zonder eenige onderdanige vleierij nam hij het besluit, „dat tot voorkominghe van alle overval ende tot afweeringhe van alle surprinsen ende hostiliteyten de Gemeyne Borgherye ende andere Inwoonders, sonder onderscheyt van digniteyt, qualiteyt ende persoonen de handt aen 't voorschreven werck sal hebben te slaen ende te houden tot dat de hooghe Maiesteyten sullen oordeelen de dienst van 't gemeyn genochsam te syn betracht".

Ingevolge dit besluit haastte zich de Achtbare Raad — want talmen kwam niet te pas — de burgerij bij tromslag bekend te maken, dat ieder moest komen „*botten*", zoo luidde destijds de geijkte term, „voorsien met een goede schup ende bickel op de verbeurte van een tonne bier ten pryse van vyf guldens, tot profyt van de gemeyne gemanschap van yeder wyck". Bewonderenswaardig is deze laatste bepaling zeker, die den nalatige strafte en den ijverige beloonde, een en ander buiten bezwaar der stadskas en niet weinig getuigt ze voor de meer dan gewonen tact, waarmee de vroede vaderen destijds hunne „*goede borghereye*" wisten te besturen.

Zoodra in het begin van Maart de dooi was ingevallen en de grond bewerkt kon worden, toog men aan den arbeid. Bij het lichten van den dag, als het sein gegeven werd, verzamelde de manschap zich voor het huis van haar wijkmeester. Dagelijks werden vier wijken opgeroepen. Den éénen dag waren het de mannen van St. Everard, St. Nicolaas, St. Jacob en St. Jan; den anderen dag, die van St. Hilarius, St. Joris, St. Matthijs en St. Antonius; dan weer was de beurt aan de kerspelen van de Witte Vrouwen, Maria ad litus, St. Amoer en St. Vincent. De beide kerspelen van Wijck verdeelden op gelijke wijze onder elkander den arbeid op den rechter oever der Maas. Zoo kreeg ieder zijn beurt week in, week uit, alleen des Zondags werd niet „*gebot*".

De wijkmeesters, de halve piek in de hand, voerden hun mannen naar buiten en daar ging 't aan het werk; in den beginne te acht uur, later, toen de dagen langer werden reeds te vijf uur. De holle wegen, die overal de velden doorsneden en waarlangs de belegeraar bedekt zou kunnen naderen, werden geslecht; de kuilen, door het bakken van „*bricken*" ontstaan, werden gevuld. Schoppen en bikkels waren in voortdurende beweging; kruiwagens reden af en aan. 't Was een ongekende drukte in de anders zoo stille buitenwerken. Langs de borstweringen werden palissaden geplant in eindelooze rijen. De karren, die de zware balken naar buiten voerden, ratelden den heelen dag door de straten. In den morgen werd een half uur rust gehouden om te „*desinneren*", daarna arbeidde men door tot elf uur, wanneer allen zich naar binnen spoedden naar de „*noen*". Te één uur werd het werk hervat tot zeven met een korte rust te vier uur.

Geen hoogen dunk krijgt men van de liefderijke gevoelens der echtgenooten en vaders dier dagen, noch van het plichtsbesef der wijkmeesters, wanneer men in de *Verdraagboeken* het verbod leest van den Achtbaren Raad: „met het botten ende fortificeren deser stadt met allen yver voorts te gaen, sonder daer toe vrouwen oft kinders te admitteren, sonder cook dat de Wyckmeesters den geheelen dach hun daer van sullen moghen absenteren". Dagen en dagen bleven de Maastrichtenaars op die wijze bezig met het ongewone werk en menig welgedaan burger moet toen geleerd hebben, wat het woord beteekent: „In het zweet uws aanschijns zult gij uw brood eten".

V.

De hooge regeering, die we op zoo onbekrompen wijze de weerbaarheid zagen vergrooten van Maastricht, uitverkoren om den landsvijand 't naderen te beletten, bleef, naar zich denken laat, niet in gebreke, van onzen Magistraat hetzelfde te eischen. Reeds bij het eerste dreigen van het oorlogsgevaar had ze eenige leden van onzen Achtbaren Raad, tot het bespreken van Maastrichtsche belangen in den Haag vertoevende, met de meeste klem op hunne plichten gewezen. „De Raed van Staete" hadden deze, nog onder den indruk van het lang niet malsche onderhoud, zich gehaast aan hunne *stoelbroeders* in Maastricht over te brieven, „De Raed van Staete heeft ons seer ernstig gesommeert op 't voltrekken van haere gegheven orders...., waeraen met allen yver sal moeten gepareert worden, alsoo op 't minste contrarie rapport van 's lands ingenieur die aldaer is, wy onbequaem souden worden gemaeckt om stadts dienst alhier te betrachten".

Opgeschrikt door deze bedreiging toog onze Magistraat aan het werk. In de eerste plaats achtte hij 't zijn taak voorzorgen te nemen tegen brand. Geen onheil kon voor de belegerde vesting noodlottiger gevolgen na zich sleepen! Als de belegeraar met zijn gloeiende kogels en bommen op twee, drie plaatsen te gelijk deed brand ontstaan, als hij zijn batterijen richtte naar de opstijgende rookzuilen en door zijn neerploffende projectielen het blusschingswerk onmogelijk maakte, of, met de heerschende verwarring zijn voordeel doende, de brandende stad met alle macht aantastte, dan moesten de krachten der belegerden om van binnen het vuur en van buiten den vijand te bestrijden te kort schieten. En de brandbaarheid onzer stad in de zeventiende eeuw was zóó groot, dat voor haar het alles verwoestende vuur meer te duchten viel dan het vijandelijk geweld.

De bouwaard der huizen was van die groote brandbaarheid de hoofdoorzaak. Wel bouwde men destijds hier ter stede uitsluitend die hechte huizen van baksteen, die met hun deuropeningen en kruisvensters van blokken Naamsche steen, met hun gebeeldhouwde gevelsteenen en hun lijstwerk van „*mergel*" nog heden ten dage getuigen zoo voor den goeden smaak als den gezonden degelijkheidszin onzer vaderen, en die als 't zonnetje hun leien

daken glimmen deed, nog slechts bij 't rood van hun baksteen, 't blauw van hun Naamsche steen en 't geel van hun mergelversieringen, 't frissche groen van enkele linden behoefden om een straat dat levendige, schilderachtige voorkomen te geven, dat onze zeventiende-eeuwsche stadsgezichten zoo bij uitstek kenmerkte, maar deze kostelijke gebouwen trof men in 1672 binnen onze stad nog slechts sporadisch aan. In Holland, dat juist zijn *gouden eeuw* doorleefd had, mochten steenen huizen in lange rijen de grachten bezoomen, hier te Maastricht, dat in jaren niets gekend had dan oorlogsrampen, inkwartiering en pest, en dat volgens een kroniekschrijver (1) zóó *„sonder commercie of trafyck"* was geweest, dat het gras in de straten en op de Markt een halven voet hoog wies *„het volk daarop haar linnen blekende"*, hier te Maastricht hadden slechts enkele ingezetenen zich de weelde kunnen veroorloven in steen te bouwen.

In onze voornaamste straten zag men dan ook naast de weinige steenen huizen met leien gedekt, waarop 't vuur geen vat kon hebben, in verontrustende menigte de houten, vermolmde getimmerten uit de middeleeuwen met hun hooge puntgevels over den weg vooruitspringen en daar tusschen in bonte afwisseling en met deze in brandbaarheid wedijverend de ontelbare woningen uit Maastrichts bloeitijdperk, de vijftiende- en eerste helft der zestiende eeuw: houten geraamten van zwaar balkwerk, de tusschenruimten aangevuld met rijswerk en leem of metselwerk van een halven steen dik. Bedenkt men daarbij, dat nog vele dier gevaarten gedekt waren met dikke, strooien daken, die, als de wind meewerkte het vuur voortleidden van 't ééne einde der stad tot 't andere en dat daar tusschen lagen schuren en stallen met lichtbrandbare stoffen gevuld en hier en daar een *„polvertoren"*, dan kan men zich ten naaste bij een denkbeeld vormen van de brandbaarheid van 't Maastricht der zeventiende eeuw.

Aan blusschen viel haast niet te denken! Als de torenwachter 't noodlottig sein deed hooren, raakte de heele stad in rep en roer! Niets verwekte bij de toenmalige stedelingen grooter vrees dan brand. De elkander opvolgende geslachten hadden de verschrikkingen van 't alles verslindende vuur zóó diep en zóó her-

(1) Van Gulpen.

haaldelijk gevoeld, dat die vrees den naneef in 't bloed zat. De gansche burgerij spoedde zich als één man naar de plaats des onheils, met zich nemende al de bluschmiddelen, die destijds — een wijze maatregel was 't zeker — werden bewaard over de heele stad verspreid: in kloosters en kapittelhuizen, in ambachtsluiben en burgerhuizen. Bij den één berustte een draagvat met staken, bij den ander hingen brandladders of brandhaken tegen den blinden zijgevel van 't huis, een derde bewaarde een brandzeil, en lederen brandemmers ontbraken in geen enkele woning. Al deze bluschmiddelen bereikten met den stroom van helpers — en de schrik maakte ieder tot helper —, de plaats van den brand. Alleen de brandspuiten werden van stadswege bewaard en aangevoerd.

De opperbrandmeester en de bouwmeester waren reeds aanwezig en regelden, zoover het gedrang en de verwarring het toelieten, het blusschingswerk. Ze stelden de lange rijen van helpers op, die, elkander de volle emmers overreikende, een onafgebroken waterstroom in stand hielden naar de brandspuiten, of deden het water in draagkuipen aanvoeren, het een als 't ander een tijdroovend werk, waaraan de bekende Amsterdammer Jan van der Heyden in 1673 door zijn uitvinding der *slang*brandspuit voor goed een einde zou maken.

Gebrek aan water had men doorgaans niet. Verscheidene waterpoorten gaven toegang tot de Maas, de vele brandgangen in het Zuidelijk gedeelte der stad tot de Jeker; op meerdere punten bestonden nog de groote poelen, welke in vroeger eeuwen tot drenking van het vee hadden gediend en destijds nog niet alle gedempt waren, en over de gansche stad verspreid lagen putten, waarvan enkele — een groote nieuwigheid in die dagen — reeds van pompen voorzien waren. Doch het aanvoeren van water geschiedde zóó gebrekkig, de verwarring was zóó groot en de bluschmiddelen stonden zóó weinig in verhouding tot de brandbaarheid der huizen, dat èn de opperbrandmeester èn de bouwmeester èn de handige gasten uit de smeden, timmerlieden, metselaars en leidekkers gekozen om hen ter zijde te staan, al spoedig het vuur zijn prooi moesten laten en zich bepalen tot een poging om de vlammen in haar snellen voortgang te stuiten. Men nam zijn toevlucht tot brandhaken, touwen en bijlen en trok en hakte

de brandende balken en gevels omver en trachtte door het uitspannen der brandzeilen de belendende daken tegen den vonkenregen te beschermen.

Dat het ook op die wijze niet altijd gelukte het vuur meester te worden, laat zich begrijpen. Nog heugde het enkele grijsaards, hoe op St.-Laurensdag van het jaar 1612 een bewoner der Brusselschestraat, die op duiven schoot, brand veroorzaakt had in het strooien dak zijner woning, hoe het ééne huis na 't andere had vlam gevat en de geheele rij van vijftig huizen langs de Zuidzijde der Brusselschestraat in asch was gelegd. Slechts de Jekerstraat aan de ééne zijde en de Kommelstraat aan de andere hadden het vuur verhinderd zich nog verder uit te breiden (1).

En stedebranden, al kwamen ze niet meer zoo veelvuldig voor als in de middeleeuwen, toen een stad met haar dicht op elkaar gebouwde huizenmassa een kunstig aangelegde brandstapel geleek, stedebranden waren dan ook aan de zeventiende eeuw niet vreemd.

De brand van Aken in de Mei van 1656, die eeuwenlang spreekwoordelijk bleef, en — iets, wat niet altijd het geval pleegt te zijn — waarvan de oorzaak niet onbekend bleef, *„eene fackel vuyrs"* namelijk *„die uyt de locht kwam vallen in een backershuys"* de schromelijke brand van Aken moest onzen burgers nog versch in het geheugen liggen, en niet minder de brand van Roermond op Sacramentsdag van 1665, die van de heele stad slechts 300 huizen ongedeerd liet.

Met het oog op dit alles, zal het niemands verwondering wekken, dat de stadsoverheid steeds de grootste aandacht wijdde aan de bluschmiddelen en dat ook thans met het dreigende beleg in 't verschiet hare eerste zorg de brandweer gold en dat te meer, wijl nog slechts kort geleden de drie geweldige branden in het Sepulchrienenklooster haar al de gebreken van deze duidelijk voor oogen hadden gesteld.

Bij meester Vos, spuitenmaker te Wezel, liet de Magistraat tien

(1) In 1612 op St. Lourens dagh was den grooten brandt op Tweeberge straat des morgens tusschen 8 en 9 uren. Daer verbranden 42 huysen, sonder de achterhuysen, schuyren en stallingen. Den brandt quam door eenen geheeten Jaspar, dien schietende naar eene duyve, schoot het vier int dack; hy salveerde hem tot St. Peter; desen brandt begonst aen de Jeekerstraat en hiel op omtrent het huys de Blauw Hant genoemt. Zie *Maasgouw 1902.*



nieuwe spuiten vervaardigen, waarvan er twee te Wijck en de overige te Maastricht geplaatst werden. De schoenmakers belastte hij met het maken van een menigte brandemmers, waarvan er driehonderd op het nieuw Stadhuis werden geborgen. Dertig draagvaten met staken werden aangeschaft benevens de noodige ladders, haken en touwen, en te Rotterdam werden eenige „*bequame*" brandzeilen gekocht. Bovendien achtte de Raad het oorbaar, dat kapittels en kloosters hier de behulpzame hand boden. 't Rijke kapittel van St. Servaas verplichtte hij twee brandspuiten aan te koopen, het kapittel van Onze Lieve Vrouwen en de Commanderie der Duitsche orde elk één. De minder vermogende kloosters moesten zich voorzien van ladders, haken en ander brandtuig.

Een ander wijze maatregel der vroede vaderen was hun strijd tegen de strooien daken. Op deze viel bij brand de vonkenregen neer, als zaad in vruchtbare aarde. Reeds sedert jaren besefte men dit. In het *Recueil der Recessen* van 1665 werd reeds het verbod opgenomen van nieuwe huizen, schuren of stallen met stroo te dekken (1).

In 1671, toen men den oorlog met Frankrijk voorzag, was den stroodekkers verboden hun ambacht in de stad „*te exerceren*" tot herstel of vernieuwing van bestaande stroodaken, en nadat in Januari de drie branden in 't Bonnefantenklooster onzen Magistraat ter dege hadden wakker geschud, besloot hij kort en goed, dat alle strooien daken zouden moeten verdwijnen „*op pene dat de voorschreven daecken sullen worden van Stadtsweghen gedemolieert*". Toen 't echter op de uitvoering dezer laatste bepaling aankwam, en onze Magistraat terugschrikte om een zoo groot aantal burgers van hun dak te berooven, mengde hij water in zijn wijn en beperkte de afbraak „*provisoirlyck*" tot de stroodaken in de oude stad, dit is: binnen den ouden ringmuur, welk stadsgedeelte 't dichtst bebouwd was en derhalve 't grootste gevaar opleverde.

---

(1) Capittel V art. 2 luidt:

„Alle opbouw, ende vernieuwinge van voor, ende achter Gevels, gelyck mede van „Syd, of Brand-gevels, sal, voortaen, geschieden in steene Muyren, sonder eenige „Houte, ofte Leeme Wanden: ende en sullen, voortaen, geene Huysen, Schuyren, „Stallen, of andere Gebouwen, hoe groot, of cleyn deselve mogen wesen, met Stroy „mogen gedeckt worden".



VI.

Te midden van al die beslommeringen schonk onze Magistraat mede zijn volle aandacht aan de *„approviandeeringh"* der stad, een voorzorgsmaatregel, die met 't oog op 't naderend beleg, even noodzakelijk mocht geacht worden als bluschmiddelen, ja, als vestingwerken en krijgsvolk, arsenalen en kruithuizen.

Door de heele stad werd bekend gemaakt, „dat yeder Borgher ende gedomicilieerd Ingesetene van wat qualiteyt ende digniteyt hy sy, naer de last van syn familie sich innerlyck veerthien daeghen naer de publicatie deses sal voorsien van Corn, een provisie van sout ende voorts van alle andere levensmiddelen tot derselver subsistentie noodich voor den tydt van ses maenden, om de selve provisie niet dan in cas van overcomende noede oft naerder ordre aen te tasten ende haer daer van te dienen".

De ambachten der bakkers, brouwers en apothekers werden aangezegd genoegzame voorraden op te doen om gedurende de insluiting hun bedrijf te kunnen voortzetten. De leden van 't bakkersambacht moesten zorgen voor *„eene goede ende genoechsaeme provisie van houdt om te backen."* Kortelings hadden de meesters en ouderlingen van 't Ambacht den burgemeester Thius verzekerd, „dat sy sich, uytgenomen eenighe onvermoghende, souden kunnen versien van houdt voor een jaer lanck". 't Brouwersambacht moest een voorraad opdoen van *„hoppe en koolen"* en de *„apotheeckers bequaeme ende suffisante medicamenten dienende tot gerief van siecken ende gequetsde"*.

Men kan zich voorstellen, hoe onze burgers zich haastten zolder en kelder te vullen. Niemand wilde gedurende de zorgvolle dagen, die reeds ellende genoeg meebrengen zouden, ook nog met gebrek te kampen hebben. Ambachtslieden, winkeliers, handelaren vulden hunne magazijnen als om strijd, in de hoop gedurende den tijd van schaarschte goede winsten te maken. Van alle kanten: uit Holland, uit Brabant, uit Waalschland werden hun de goederen per as en per schip toegezonden. Op de marktdagen, 's Woendags en 's Zaterdags, kwamen de boeren van heinde en verre toegestroomd met vrachten brandhout, graan, haver, hooi. Somtijds was de menigte van voertuigen zóó groot, dat ze zich ophoopten voor de poorten, wachtende op hun beurt om binnen te rijden.

De Maastrichtsche markt werd eensklaps vermaard uren in 't ronde. Pas had 't klokje de markt geopend, of al 't aangevoerde was verkocht. In jaren had men hier zulk vertier niet gekend!

Dat inkoopen en opstapelen van provisie duurde verscheiden weken onafgebroken voort. Tegen half Maart begon de aanvoer van koren schrikbarend te verminderen, waarom de Magistraat oordeelde, „dat de voorraedt van Coren, die teghenwoordich in de stadt is, daerin wel noodich mochte wesen te verblyven", en mitsdien ordonneerde hij „gheen Coren uyt de stadt te laeten tensy met permissie ende discretie van de heeren borgemeesters".

De poortschrijvers aan de Onze Lieve Vrouwen-, St.-Pieters, Linculen- (1), Brusselsche-, Bosch- en Duitsche poort, de zes poorten destijds in gebruik, kregen uitdrukkelijk last goed toe te zien, dat niet in strijd met dit verbod werd gehandeld.

Nu ook achtte de Achtbare Raad den tijd gekomen tot 't houden der algemeene visitatie. Van den morgen tot den avond gingen de wijkmeesters rond van huis tot huis, ieder in zijn eigen kerspel, lieten zich brengen naar den zolder en overtuigden zich ter dege, of overal de voorgeschreven voorraad koren lag opgestapeld. Bij 't heengaan drukten ze den burger wel op 't hart *„syn provisie te bewaeren"* en *„sich oock te voorsien van genoech- „saem sout, boter en olie voor een half jaer"*.

Ook bij de bakkers, brouwers en apothekers werd onderzocht of ze hun voorraad volgens voorschrift hadden opgedaan, doch hier geschiedde de visitatie door twee leden van den Magistraat, vergezeld van de meesters van het ambacht.

Door al deze maatregelen echter waren slechts de meer gegoeden gebaat. De breede schare van behoeftigen, die van den éénen dag in den anderen pleegt te leven, was natuurlijk niet bij machte zich de kostbare provisie voor een half jaar lang aan te schaffen. Voor deze echter was reeds vroeger op een andere wijze gezorgd. Maanden geleden reeds had de Magistraat op last van den Raad van State magazijnen ingericht ten behoeve der arme burgers en deze door de beter bedeelden broederlijk laten vullen. Elk vermogend ingezetene, de Magistraatspersonen zelfs niet uitgezonderd, had naar zijn draagkracht één of meer vaten

(1) Ook Tongersche poort genoemd.

rogge tegen obligatie moeten leveren in het *„Corenmagasyn deser stadt"*. Voor het *sackdregersambacht* was dit een goede tijd geweest, van ieder vat, dat de *gildebroeders* uit de burgerhuizen naar het magazijn brachten, hadden ze twee oortjes ontvangen, één van de Stad en één van de eigenaars der granen. Op die wijze waren op de ruime zolders van het nieuw Stadhuis en toen deze niets meer bergen konden, op de zolders van verscheidene ambachtsluiben, niet minder dan 16000 vaten rogge samengebracht om in geval van nood de armen te spijzigen. Bovendien had de Achtbare Raad uit eigen middelen der Stad twintig amen *„goeden en suiveren raepolie"* in het magazijn opgelegd en *„twee hondert sacken sout"* achter de mergelblokken der stadszoutkist doen uitstorten en ten laatste den bouwmeester tot bewaker van al deze schatten aangesteld.

De grootste ijver tot het wel toerusten der stad voor de komende belegering werd aan den dag gelegd door burgemeester Thius. Als burgemeester van Brabantsche zijde muntte hij in zorgzaamheid boven al zijn stoelbroederen uit en toonde daardoor ten duidelijkste, hoe zeer hem de belangen der Staten, zijn meesters, ter harte gingen en hoe zeer hij hunne dankbaarheid verdiende. Hij was het, die den Achtbaren Raad een lijst had voorgelegd van een elftal *„poincten, dienende tot gerustheydt ende conservatie deser stadt"* en behelzende een groot deel der maatregelen op het gebied van brand, strooien daken en approviandeering, die we den Magistraat zagen in toepassing brengen. Zijn zorgzaamheid was zóó groot, dat nòch de volle korenmagazijnen, nòch de voorraden in de burgerhuizen hem vermochten geheel gerust te stellen. Wanneer het graan niet gemalen kon worden, oordeelde hij, leed men honger bij volle voorraadschuren. Nu was er weliswaar te Maastricht geen gebrek aan maalwerktuigen: de molens op de Jeker en de molens, als schepen op de Maas beneden de brug voor anker liggende, konden ruimschoots in de behoefte voorzien. Doch dit gold alleen voor vredestijd. Met reden maakte hij zich beducht, „dat in tyden van overkomende belegheringhe, de moelens van de Maeze en de Jeker mochten geruineerd, afgebrandt of infructueus gemaeckt worden". De Magistraat moest hem dit volkomen toegeven, weshalve „naer rype deliberatie werd geresolveert ende verdraeghen, dat alle familien

deser stadt voor yeder mensch derselve, sullen metten eersten laeten prepareren een vat meel in voorraedt, benevens, dat een goede quantiteydt handtmoolens sal worden gemaeckt ende in publycke plaetschen deser stadt bewaert".

Zelfs tot verlichting der straten wilde burgemeester Thius overgaan. Hij won inlichtingen in „over de kosten van het onderhoudt der lampen by nacht die in de stad van Amsterdam syn hanghende achter straeten met distantie van hondert vyftich voeten de eene van de andere" (1) Doch toen de kosten *„van yegelycke eene vyf pattagons op 't jaer"* bleken te bedragen, achtte de Magistraat dat te veel voor onze benarde stadsfinantiën.

Zoo zorgden onze vroede vaderen met veel wijsheid en beleid om Maastricht in alle opzichten voor te bereiden tot de harde beproeving, die de stad boven het hoofd hing. Aan alles werd gedacht! Zelfs de plaatsen van scherprechter en uitbelder, eenigen tijd vacant gebleven, werden vervuld met het oog op 't naderende beleg. Tot hoe ver zij hunne voorzorgen uitstrekten, blijkt uit het volgende, den tijd zoo karakteristiek teekenende raadsverdrag: „Dat insgelycx om Godts torn in dese gevaerlycke tyden van dese Stadt te keeren, sonderlinghe sorghe sal worden gedraeghen dat in de herberghen, ende oock publycke plaetschen aen den Vrythoff oft daer ontrent gheen vloecken, sweeren ende blasphemien en moghen gehoort worden". „Kom daar nu reis om"! mogen we wel met Hildebrands oude heer Stastok verzuchten. „Kom daar nù reis om"!

Alle andere stadsbelangen van minder oorlogszuchtigen aard werden voorloopig ter zijde geschoven. Zelfs de bouw van 't schoone, nieuwe stadhuis, waar ieder met trots belang in stelde, was gestaakt. 't Stond daar zonder toren, alleen bekroond door de vier monumentale schoorsteenen op de hoeken der daken en scheen met de kalme, aan zijn deftigen stijl passende berusting minder roerige tijden af te wachten voor zijn geheele voltooiing. De bouwmeester Post, de vernuftige schepper van 't heerlijke gebouw, had niet ten onrechte den oorlogsgod Mars aan de ééne en Pallas, de godin der krijgskunst, aan de andere zijde van het

(1) Deze straatverlichting was in 1669 door Jan van der Heijden te Amsterdam ingevoerd.



frontispice een zitplaats geboden, beiden in volle wapenrusting met helm en borstkuras, schild en speer. Zoo ergens, dan moeten de beide oorlogsgoden in 1672 en nog eeuwen later op 't Maastrichtsche raadhuis zich wonder wel op hunne plaats gevoeld hebben!

VII.

Nog was men hier met 't nemen van voorzorgsmaatregelen druk in de weer, toen zich eenklaps de zoo lang gevreesde mare verspreidde, dat Frankrijk en Engeland op een zelfden dag (7 April) den Staten den oorlog verklaard hadden.

Allerhachelijkst stonden de zaken der Republiek! Te land ging Lodewijk XIV haar aanranden, Karel II ter zee. Aan den Oostkant maakten twee andere vijanden zich gereed haar te bespringen: de bisschop van Munster en de keurvorst Maximiliaan Hendrik, aartsbisschop van Keulen en bisschop van Hildesheim en van Luik. In deze laatste waardigheid was hij medesouverein der Staten in ons tweeheerig Maastricht, alleen als aartsbisschop van Keulen echter trad hij in oorleg met de Republiek.

Beide geestelijke heeren achtten zich door de Staten onrecht aangedaan en maakten zich den benarden toestand der Republiek ten nutte om zich zelve 't recht te verschaffen, dat men hun in den Haag onthield. Hun oorlogsverklaringen zouden spoedig die van den Grooten Monarch en zijn handlanger volgen.

Zoo aan alle zijden van vijanden omringd, hadden de Staten hulp gezocht bij den Spaanschen erfvijand, die voor de Zuidelijke-Nederlanden Lodewijks veroveringszucht niet minder te duchten had dan de Staten zelven voor hun zeven provinciën.

Beide voormalige vijanden konden elkander toevoegen: „*Hodie mihi, cras tibi*"! en dit gemeenschappelijk gevaar had hun alle oude veeten doen vergeten. Het hof te Madrid had de voorslagen van den Franschen koning tot een verbond met hem of tot onzijdigheid in den komenden oorlog met beslistheid afgeslagen en tot groote vreugde van Noord- en Zuid-Nederland was er tusschen Spanje en de Republiek een overeenkomst tot stand gebracht, waarbij de twee mogendheden zich hadden verbonden

elkander met alle macht bij te staan, zoodra één hunner door Frankrijk zou worden aangetast en geen vrede of bestand met Lodewijk te sluiten, dan met gemeenschappelijke toestemming.

De wakkere nieuwe landvoogd der Spaansche-Nederlanden, de graaf de Montery, stond de Republiek al aanstonds bij met 3000 ruiters, waarvan er 1000 naar onze stad, het meest bedreigde punt, werden gezonden.

Bovendien hoopten de Staten, dat ook de keurvorst van Brandenburg en de Keizer zich aan hunne zijde scharen zouden tegen Frankrijk. Met deze potentaten waren de onderhandelingen echter nog steeds hangende, zoodat vooreerst op hun hulp niet te rekenen viel.

Hoewel de slag niet onverwacht kwam, brachten toch de oorlogsverklaringen, vooral die van Frankrijk, in onze stad de grootste verslagenheid te weeg. Van al de aanvallen op den Staat zou die van den Franschen koning de geweldigste zijn, en Maastricht, de buffer om de vaart te breken, waarmee het ontzaglijk heir van Lodewijk XIV zich op de Republiek ging storten, zou den schok in al zijne hevigheid te weerstaan hebben.

Velen onzer burgers wenschten dit kritieke oogenblik niet af te wachten, noch getuigen te zijn van de ontknooping van het drama. Als Loth en zijn gezin keerden ze hun ten ondergang gedoemde vaderstad den rug toe. De meeste vloden naar Luik, waar de Maastrichtenaar van oudsher vele familiebetrekkingen placht te hebben, en welk bisdom door zijne onzijdigheid een veilig toevluchtsoord aanbood. Het marktschip was elken dag vol vluchtenden en Maastricht verloor in korten tijd een goed deel zijner aanzienlijkste burgers, waardoor de lasten nog te zwaarder op de achterblijvenden drukten.

Als vergoeding voor dit verlies zond de landsregeering weinige dagen na de oorlogsverklaringen de afgevaardigden hierheen, die haar in 't belegerde Maastricht zouden vertegenwoordigen. Men kent de gewoonte van Hun Hoog-Mogenden om in tijd van oorlog naar 't leger, de vloot en bedreigde vestingen gedeputeerden te zenden om overal en bij eenieder de gedachte levendig te houden aan de oppermacht van hen, die zich niet ten onrechte noemden — de „*koningen*" van 't land. Elk bevelhebber, al ware 't zelfs de Kapitein-Generaal en Admiraal der Unie in eigen persoon,

had bij al zijne ondernemingen met deze gedeputeerden te raadplegen en mocht zonder hun toestemming niets van belang ondernemen. Bijgevolg hadden deze heeren feitelijk meer macht dan de legeraanvoerder zelve, en daar 't in den regel lieden waren, wien alle begrip van krijgszaken ontbrak, werkten ze belemmerend als de kogel aan het been van den dwangarbeider. Doch de grenzelooze heerschzucht der Regenten in de oude Republiek veroorzaakte meer dergelijke misstanden.

Tot *„haer Ho. Mo. Gedeputeerden en Gevolmachtigden te velde binnen Maestricht"*, zooals hun officieele titel luidde, werden hierheen afgevaardigd de heeren de Crommon (1), Zeeuwsch lid der Staten-Generaal en van den Nyenburg, lid van den Raad van State. Beide heeren waren vol moed vertrokken om in 't bedreigde Maastricht 't lot van den Rijngraaf te deelen en nimmer zouden ze aan overgeven denken, zoo hadden ze bij hun vertrek plechtig verklaard, *„soo lang sy haere hoofden op haere schouderen souden draegen"*.

Nu ontbrak voorzeker niets meer te Maastricht om 't beleg te beginnen, dan de Franschen zelven. En ook dezen zouden zich naar alle waarschijnlijkheid niet lang meer laten wachten. Te Charleroi, een der steden in de Zuidelijke Nederlanden, waarvan Lodewijk XIV zich in 1667 had meester gemaakt, twintig uren van Maastricht verwijderd, een afstand door een vlugge renbode af te leggen binnen den dag, te Charleroi stonden 's Konings legerbenden reeds verzameld, en waren groote hoeveelheden levensmiddelen en krijgsvoorraad samengebracht voor den veldtocht tegen de Republiek. Men wachtte nog slechts op den Koning; was deze eenmaal aangekomen, dan kon 't heir na weinige dagmarschen in 't gezicht zijn van Maastricht.

Door het naderen van 't gevaar verontrust, achtten de Staten-Generaal de tijd gekomen om de laatste hand te leggen aan de weerbaarheid onzer stad. Ten einde in de dagen van het beleg het krijgsvolk te ontlasten van de handhaving der inwendige rust, schreven ze den Magistraat aan, „dat de borgherye soude worden gearmeert, ende tot besorghen van de brandtwacht, ende

(1) De Crommon was te Maastricht geen onbekende: tweemaal, in 1664 en 1670, was hij hierheen gezonden als commissaris-deciseur.

de wachten van 't Stadthuys, dinghuys ende andere binnen corps de garden tot voorcominghe van de desordres geëmployeert". En hoewel dezelfde Staten-Generaal na de inneming der stad door Frederik Hendrik in 1632 onze burgermilitie schandelijk hadden ontwapend wegens gebrek aan vertrouwen, meende de Achtbare Raad toch alle grieven te moeten vergeten en besloot (26 April) ook dien nieuwen last, „met goeden herten ende vollen yever te aanveerden ende tondergaen, met recours soo noodich tot de hoofdwachten, soo tot Maestricht als tot Wyck".

Daar de Gedeputeerden te velde op spoedige wapening aandrongen, gingen den dag daarna reeds de veertien wijkmeesters rond, ieder bij de strijdbare burgers zijner wijk, om te „*examineren*", zoo heette het in hun opdracht, „*oft yeder een versien is met bequaeme waepenen, om de posten van de brandtwachten te syner tydt waer te nemen*". De bevinding der wijkmeesters bij hun omgang was, „*dat den meesten hoop noch onvoorsien is van snaphaen oft spies*" zoodat de Magistraat den heer gezworene Everarts „*daetelyk*" naar Luik zond tot het koopen van 400 snaphanen met steensloten, destijds het meest volmaakte vuurwapen. De groote aankoopen der oorlogvoerende mogendheden hadden de voorraden van het toenmaals reeds door zijne wapenfabrieken vermaarde Luik zóó uitgeput, dat de heer Everarts er niet meer bekomen kon dan 110 snaphanen en 200 pieken, benevens ijzerwerk voor nog 200, waarmee men zich tevreden stelde. Vervolgens werd de weerbare manschap der stad, twee regimenten sterk, „*in compagnien egals gestelt*" en van „*veendels*" voorzien van de weer in eere herstelde oranje kleur, waarop de engel stond het schild met de Maastrichter ster in de hand houdende. Tot kolonels werden benoemd de twee eerste Magistraatspersonen van Brabantsche zijde: Hoogschout Groulart en de ijverige Burgemeester Thius; de Achtbare Raad stelde kapiteins, luitenants en een drilmeester aan, stelde een plaats beschikbaar, „*in dewelke de burgherye haer mach exerceeren in 't schieten op den doel*" en kort daarna kon hij, iets wat in 40 jaren niet was geschied, al de manschap oproepen, „*ten zes ure in de waepenen te vergaederen op pene van verbeurte van een goude souverain*".

De tijding, dat Lodewijk XIV den 25 April van het hof te St. Germain had afscheid genomen en op weg was naar het leger

te Charleroi, deed de Staten-Generaal met het zenden van krijgsvolk spoed maken. Deze laatste vermeerdering van ons garnizoen geschiedde op eene wijze, die ten duidelijkste aantoonde, welk hoog spel de Regeering voor had te spelen met Maastricht. Een schier onafgebroken stroom van menschen en paarden trok eenige dagen lang door onze poorten binnen. Men hoorde heel den dag den eentonigen dreun van het marcheerende voetvolk en den hoefslag van binnenkomende ruiters weerklonk tot 's avonds laat door de stille straten. Eenieder had er den mond vol van: „Van daeg syn ses compagnien van 't regiment van den heere van Zuylensteyn, binnen gecomen onder de conduit van de Luitenant Colonel Weede" (1). „Acht compagnien van de colonel Brempt, van voor Rammekens syn onderwege". „Morgen worden verwacht acht compagnien onder den Colonel Asperen, heer van Heeswyk, uyt de Spaensche Nederlanden". En zoo ging 't maar voort zonder ophouden!

Ook de Spaansche hulptroepen door Montery aan de Staten toegezegd kwamen aan: duizend ruiters, meerendeels Spanjaarden en Italianen onder Don Mario Caiaffa, met breedgerande hoeden, wijde laarzen, de snaphaan over den schouder, een koppel pistolen aan het zadel en de stootdegen op zijde. Men moest ze onder dak brengen te St. Pieter, daar in de stad de plaats ontbrak.

Zoo'n groot garnizoen hadden de oudste Maastrichtenaars nooit in de stad gezien. Het bestond thans uit niet minder dan honderd compagniën infanterie, vier compagniën Staatsche- en twee en twintig compagniën Spaansche ruiterij, in alles te zamen 10 à 11000 man, een aantal nagenoeg gelijk aan de burgerlijke bevolking onzer stad. En nog meer volk zonden de Staten-Generaal in Hun Hoog-Mogende vrees voor de Franschen naar Maastricht hebben gezonden, indien de Prins met de gedeputeerden te velde bij het leger aan den IJsel zich niet ten sterkste gekant hadden tegen het verder verzwakken hunner legermacht.

De twee en twintig compagniën Spaansche hulptroepen waren, met 't oog op 't gering getal Staatsche ruiters, waarover de Rijngraaf te beschikken had, voor deze een welkome aanwinst. Vurig en dapper, gelijk hun landaard medebracht, werden de

(1) In 1673 benoemd tot Commandeur van Maastricht.

Spaansche ruiters als krijgers hoog geschat, doch niet minder werden ze gevreesd door den burger van wege hun woestheid. Van de 3000 man, den Staten door Montery toegezonden, legerden dezen er 1000 te Maastricht; hier, waar men van 't ruwe volk evenmin gediend was, als elders in de Zeven Provinciën, liet men ze zoolang mogelijk te St. Pieter. Reeds in de eerste dagen na hunne komst deden de Spaanschen van zich spreken. Herhaalde malen kwamen ze op onze markt onder voorwendsel van hooi te koopen en namen 't grootste deel mede zonder te betalen. De Achtbare Raad beklaagde zich ernstig bij Don Mario Caiaffa, hem erop wijzende, dat zoodoende de Maastrichtsche markt door de buitenlui geschuwd zou worden, hetgeen vooral nu vermeden moest wordens tijdens de approviandeering (1). Caiaffa begreep zulks volkomen en maakte aan 't misbruik op zoo afdoende wijze een einde, dat hem van stadswege daarvoor *„neffens een civiel compliment werd gepresenteert een voeder wyns van ses aemen naer de teghenwoordighe prys ad 25 pattagons de aem"*.

Om zich den tijd te St. Pieter te korten, ondernamen de Spaansche ruiters dagelijks strooptochten langs de Maas, 't land van Luik binnen. Dag en nacht voeren uit Frankrijk schepen de

---

(1) Dit schrijven bevindt zich in 't Stadsarchief en luidt als volgt:

A. Don Marcio de Cajaffa maistre del Campo pour le service de Sa Maj. Catholique

A St. Pierre.

Monsieur,

C'est avec un regret non pareil, que notre première correspondence, doit commencer par une plainte, et ne la ferions, si le desordre, et la mauvaise suite, que prevoyons ne nous y contraignoit. Etant ces jous passez arrivé, et ce jourd'hui reiteré, que les gens d'armes de S. E. soubs pretext d'achepter du foin en ont emporté la pluspart, sans payement et cela en plein marché, a notre veu, sans qu'il nous ait esté possible d'y mettre ordre, d'où naistra cet inconveniant, que les voisins s'absenteront, et que notre marché ne sera plus frequenté avec semblables provisions, a grande incommodité, de ceux, que V. E. commande, et la garn'son de cette ville.

A quoy, si iamays, dans cette conjuncture devant estre mis remede, nous requerons tres particuliarement, a sus que V. E. soit servie de l'exorter. Elle conservera, en ce faisant le commerce necessaire, et avancera le bien public et surtout nous obligera a lui monstrer en occasions, combien que sommes.

Messieurs des tres humbles et obeyssants serviteurs.

Les hauts écoutets, Bourgemaitres et conseil de la ville de Maestricht.

26 d'Avril 1672.



rivier af met krijgsvoorraad en levensmiddelen, bestemd voor de groote magazijnen te Luik, die 't leger moesten voeden tijdens den opmarsch. Op die schepen hadden de Spaanschen 't gemunt. Ze joegen ze na langs de rivieroevers, schoten op de bemanning en maakten zich meester van de lading. Tot voor de poorten van Hoei waagden ze zich op die strooptochten, die eerst eindigden, toen de Fransche koning zijn vaartuigen door sterke ruiterbenden langs de beide Maasoevers begeleiden deed.

VIII.

Zoo ging de maand April nog betrekkelijk rustig voorbij, maar niet zoohaast was de Mei in 't land, of uit Charleroi kwamen de meest alarmeerende berichten. Den 5 Mei was de Koning daar binnengereden, vergezeld van zijn broeder, den hertog van Orleans, de kardinaal van Bouillon, de hertog van Longueville, de markies de Louvois, minister van oorlog, en omstuwd door den hoogsten Franschen adel. Bij de groote wapenschouwing eenige dagen later, had Zijne Allerchristelijkste Majesteit 't talrijke en schoone heir bewonderd, dat hem dienen ging tot vergrooting van zijn roem. Krijgstucht en wapening waren voortreffelijk! Bij verscheidene regimenten was de bajonet ingevoerd tot vervanging van de piek, en de eerste koperen pontons werden meegevoerd om de stroomen te overbruggen. Een Condé, Turenne, Luxembourg, de grootste veldheeren van hun tijd, zouden de krijgsmacht aanvoeren, Vauban, de vestingbouwkundige zonder weerga de belegeringen besturen. Niet minder dan 86000 man voetvolk, 25000 ruiters en 8000 man keurtroepen, eene krijgsmacht, waarvan, naar 't zeggen van een Fransch edelman, de officieren alleen in staat zouden zijn 't geheele leger der Republiek uit 't veld te slaan (1), wachtten, twintig uur van Maastricht, met ongeduld 't sein tot den opmarsch. Heel de beschaafde wereld hield 't oog gevestigd op onze stad, waar naar aller berekening de eerste worsteling zou plaats grijpen tusschen den roemzuchtigen Monarch en 't vrijheidlievende Gemeenebest.

---

(1) „Een weynig te Gasconsch", meent een Hollandsch schrijver des tijds.

Onze goede Maastrichtenaars brachten middelerwijl de schoone voorjaarsdagen door in de grootste verslagenheid, eene verslagenheid, die haar toppunt bereikte, toen de mare de ronde deed, dat op den 9 Mei maarschalk Turenne Charleroi verlaten had, met 15000 man, 27 kanonnen, 4000 wagens den weg inslaande naar Maastricht, en dat de Koning den 11 met de hoofdmacht volgen zou. Deze tijding maakte zoo'n indruk op de gedeputeerden te velde, dat ze 't binnen onze muren te benauwd kregen en begonnen te spreken van hun allernoodzakelijkst vertrek naar Holland. De Rijngraaf echter redde hun eer, door die vlucht te beletten, hun met de meeste hoffelijkheid te kennen gevende, dat hij hen tot 't laatste oogenblik tot getuigen zijner daden wenschte te behouden (1).

Maastricht ging zich nu voorbereiden op den schok!

't Was hoog tijd, dat de Spaanschen, nog steeds buiten de muren te St. Pieter gelegerd, binnen kwamen. Hoe ongaarne men die ruwe gasten ook in de stad opnam, het naderen van 't vijandelijke leger maakte langer uitstel onmogelijk. De Magistraat begrijpende, dat het zaak was met deze lieden op goeden voet te blijven, deed *„uyt goede consideratien aen den heer Overste Caiaffa van Stadtsweghen presenteren een quantiteyt van hondert vaeten haver, met versoeck, dat goede ordre wierde gehouden door syne trouppes"*.

De grootste moeilijkheid was ook thans weer die duizend ruiters met hun paarden een onderkomen te bezorgen. Reeds had men een dertigtal officieren van het leger der Zuidelijke Nederlanden, hierheen gesneld om van het belangrijke beleg getuigen te zijn, moeten onder dak brengen in de leegstaande huizen der uitgeweken burgers; de soldatenvrouwen en kinderen had men uit de barakken moeten drijven; en nog wachtten alleen te Wijck veertien compagniën op huisvesting. De komst der Spaanschen maakte de fourriers radeloos! Men wist niet beter te handelen, dan elk der ruiters een pattacon per maand te geven en hen zelve een onderkomen te laten zoeken in schuren en stallen. Aan

(1) Geen der talrijke Hollandsche geschiedschrijvers dier dagen maakt gewag van dit feit. We vonden 't alleen vermeld bij Pellisson, die als Franschman onze machtige Regenten minder naar de oogen behoe'de te zien en die toch, als geschiedschrijver des Konings 't leger volgend, ten volle geloof verdient.



Don Mario Caiaffa, zijn kolonels, kapiteins, luitenants en cornets werd gastvrijheid verleend door de kanunniken der beide kapittels.

Op denzelfden dag, dat de Spaansche ruiters binnen kwamen, werden door de Magistraat de voornaamste levensmiddelen op prijs gesteld. Dit geschiedde vooral om het krijgsvolk bij 't doen zijner inkoopen te beschermen tegen de inhaligheid van winkeliers en handelaars, die van de algemeene schaarschte tijdens de insluiting misbruik zouden willen maken. Door de geheele stad werd bekend gemaakt:

„Is tot stuytinghe van alle monopolie ende onbehoorlycken verloop van coopprys van victualien het vat terwe gestelt ende geappretieert ad vyftich st., het coren ad 32 st., de haver ad 16 st., het pondt boter thien st., den besten hollandtschen kees seven st., den Comyn kees naer advenant, het pont goedt speck ad 8 st. ende het ander ad 7 st., en verstaen dat nyemandt hoogher en sal hebben te vercopen noch oock weygheren te vercoopen tghene hy boven syne provisie mach over hebben".

Een maatregel tot het laatste verschoven, omdat hij ieder tegen de borst stuitte, gedoogde mede thans geen langer uitstel. Verscheidene gebouwen rondom de stad, vooral in de naburige vrijheid St. Pieter, waren zóó dicht bij de vestingwerken gelegen, dat ze onzen kanonniers het vrije uitzicht over 't veld belemmerden en daarom in het belang der goede verdediging noodzakelijk verdwijnen moesten. Hoe noode ook de Rijngraaf tot dien harden maatregel overging, het algemeen belang woog 't zwaarst, en de *„groete destructie"* nam een aanvang. Eerst werden alle molens afgebroken, buiten de St. Pieterspoort op de Jeker liggende vlak onder den wal. 't Waren meest draad- en volmolens aan de lakenwevers toebehoorende, 't laatste, schamel overblijfsel eener eens te Maastricht zoo bloeiende nijverheid, die wellicht bij deze gelegenheid den genadeslag ontving. Vervolgens kwam de beurt aan 't arme dorp St. Pieter zelve. In twee dagen tijd, den 11 en 12 Mei, richtte de manschap van ons garnizoen daar een ware verwoesting aan. Zestien schoone huizingen *„op die Bleckerie"* en *„op het Schoer"* met stallen, schuren en panhuizen, meest herbergen, want St. Pieter was destijds reeds 't geliefkoosde uitspanningsoord van den Zondagvierenden Maastrichtenaar, werden in brand gestoken en wat het vuur niet verteerde, werd afgebroken tot den grond. De kerk

der vrijheid met de pastorie, gelegen ter plaatse ongeveer van het tegenwoordige St.-Lambertuskapelletje werd mede aan de vlammen prijsgegeven; de toren, die nieuw en sterk was (1), liet men met kruit springen. Het huis van *„Lamotterie"* op de Bleekerij, eens het lusthuis van den laatsten Spaanschen Gouverneur van Maastricht, de graaf de la Motterie *„groet ende sterck, in het begryp met diverse kaemeren ter aerde ende saelen soe wel als boven, uytwendich schoen bebouwen, mit brikken overwulft ende met leyen gedeckt"*, ontsnapte evenmin aan de algemeene vernieling. Gebouwd voor de eeuwigheid kon het in enkele dagen niet gesloopt worden, waarom men ook hier zijne toevlucht nam tot de kracht van het buskruit.

In twee dagen zagen de honderden nieuwsgierigen uit Maastricht en de diepbedroefde ingezetenen van St. Pieter 't halve dorp verdwijnen, alleen de woningen hoogerop langs de Maas gelegen en die aan den voet des bergs in 't Jekerdal, bleven gespaard. De nabuurschap van de sterke vesting Maastricht is 't arme St. Pieter herhaaldelijk duur te staan gekomen. Niet alleen in dit noodlottige jaar 1672, maar ook bij latere belegeringen. Aan den voet eener vulkaan had 't wellicht veiliger de zeventiende- en achttiende eeuw doorleefd, dan in de luwte onzer muren. In welke mate 't ongelukkige dorp van die nabuurschap 't slachtoffer werd, getuigen nog heden ten dage de talrijke gemetselde kelders onder de tuinlanden, laatste resten van huizen, gesloopt tot meerdere veiligheid van Maastricht. En de landlieden, die in deze onderaardsche bewaarplaatsen hun veldvruchten bergen, beseffen niet eens, van wat al klachten, van wat al tranen hunner vaderen deze vergeten grondslagen de herinnering bewaren!

Nadat buiten de St.-Pieterspoort alles, wat zich boven den grond verhief was weggeruimd, begon men ook buiten de andere poorten. Rondom de geheele stad werd 't veld vrij gemaakt. Steeds in wijderen kring zetten onze krijgers hun sloopingswerk voort en wisten van geen ophouden, nu ze er eenmaal den smaak

---

(1) Bij gelegenheid van de aartsdiakenale kerkvisitatie van 15 Juli 1658 werd van de pastorie en de kerk gezegd: „Domus pastoralis est a novo aedificata et pulchra; sed nulla est turris, periit enim a longo tempore". J. Habets. *Geschiedenis van het tegenwoordige Bisdom Roermond* enz. Deel I, bl. 441.

De nieuwe toren was bijgevolg na 1658 gebouwd.

van hadden. De Spaansche ruiters maaiden intusschen de akkerlanden kaal en voerden 't jonge gewas, pas in de aren geschoten, naar binnen tot voeder der paarden En zóó'n afmeting nam dat rooven en plunderen en vernielen aan, dat de burger, wien 't tegenstond, naar de komst van den vijand begon te verlangen om er een einde aan te zien komen; onze Magistraat, meer parlementair optredende, zond middelerwijl de heeren pensionarissen naar den Rijngraaf met de klacht, „dat het garnisoen deser Stadt op pretext van het gemeyne besten, de bouwagien rontom dese Stadt seer destrueert", en met het dringend verzoek aan „Syne Excellentie myn heer den Gouverneur", „dat by publicatie oft by advertentie op 't ordre van desen avont mach worden verboden yets voorders te destrueren oft de materialen uyt te breecken op pene van lyfstraft sonder eenighe dissimulatie".

IX.

In 't land van Luik maakten de Spaansche ruiters zich intusschen gevreesd door hun strooptochten. In kleine afdeelingen trokken ze dagelijks uit, doorkruisten in alle richtingen 't gebied des Bisschops en keerden na enkele dagen met rijken buit naar Maastricht. Bij hun terugkomst brachten ze de laatste berichten mede van 't steeds meer en meer naderende leger van Turenne.

Het bleek, dat de vijand den linkeroever van Sambre en Maas volgde op een afstand van enkele uren gaans. Den 10 Mei was hij gezien bezijden Namen. Van den 10 op den 11 Mei had hij gekampeerd te Boneffe Den 11 's avonds was hij doorgedrongen tot Waremme En zoo meldden hem de berichten steeds meer in de nabijheid. Uiterst langzaam vorderde 't leger, somtijds slechts drie of vier uren gaans per dag, vanwege den grooten trein en de heuvels en dalen op den weg. Den 12 Mei werd Tongeren bereikt en eindelijk den 13 's morgens weerklonk het door Maastricht, van mond tot mond: „De Vyandt is voor de stadt"!

Op dit gerucht spoedde elkeen zich naar den wal bij de Tongersche- en Brusselschepoort om met eigen oogen de Franschen te aanschouwen, die de laatste maanden zoozeer het onderwerp aller gesprekken waren geweest. Eenige kleine ruiterbenden in

't verre verschiet door de velden zwervende en hier en daar te midden der akkers eenige ruiters op post, was alles wat men zag. 't Leek de drukte der eerste schoone voorjaarsdagen, als allerwegen de ploegers zich reppen, zoo wemelde het van paarden in 't veld. Ons volk stond in de buitenwerken in 't geweer, de kanonniers bij hun stukken, doch de vijand hield zich buiten het bereik van het vuur.

Later op den dag vertoonden zich de vijandelijke ruiters ook overal elders om de stad, zelfs aan den kant van Wijck, en eer de avond viel was Maastricht van heel de buitenwereld afgesloten.

Dat was eene bittere tegenstelling met andere jaren, als op dienzelfden dertiende van Bloeimaand de wijdvermaarde St.-Servaasmisse duizenden van heinde en verre naar de stad deed stroomen langs wegen zwart van menschen! En juist op den feestdag van den H. Servatius, patroon en beschermer van Maastricht, moest de vijand voor de stad verschijnen; onze goede Maastrichtenaars moeten zich wel diep ter neer geslagen gevoeld hebben! „Nomen sit omen", wie hunner durfde hopen, dat dien wensch ook ditmaal in vervulling gaan zou!

De Koning met de hoofdmacht den 11 Mei van Charleroi vertrokken, naderde intusschen met korte dagmarschen langs denzelfden weg als Turenne. 't Weder was bijzonder gunstig: een enkele maal een koele Meiregen en verder niets dan zonneschijn. In den vroegen morgen werd telken dage de marsch aanvaard. Met 't lichten van den dag toog reeds een afdeeling van zeven of acht duizend ruiters op weg, vervolgens stelden de honderden voertuigen van den trein zich in beweging: wagens met levens middelen, krijgsvoorraad en geld, kanonnen en koetsen, met de voorhoede des legers op de vleugels; de Koning met de hoofdmacht sloot den tocht.

Een schoon gezicht was 't, waar uitgestrekte open velden 't toelieten, die groote afdeelingen voetvolk en ruiterij, kleurig en schitterend in de morgenzon, te zien voort marcheeren in gelijke bataljons en escadrons door gelijke afstanden van elkaar gescheiden; „*à peu près*", zegt Pellisson, die er getuige van was, „*comme les compartimens d'un parterre*". De stijve tuinaanleg van Lenôtre gaf hem waarschijnlijk deze niet alledaagsche vergelijking in de pen.

De eerste drie dagen leidde 's Konings tocht door de Zuidelijke-Nederlanden. Met veel plichtplegingen ging deze schending van 't Spaansch gebied niet gepaard. Aan den landvoogd de Montery deed Lodewijk weten, dat hij zich gedwongen zag door de landen des Spaanschen konings zijn weg te nemen, doch dat den landzaat geen overlast zou worden aangedaan De Montery's eenig antwoord luidde, dat hij zijn meester van deze boodschap kennis geven zou. Vervolgens voerde de weg door 't land van Luik. De Prins-Bisschop als keurvorst van Keulen, Lodewijks bondgenoot, had den Franschen monarch gereedelijk toestemming gegeven 't Bisdom door te trekken, zeer tegen den zin zijner Luiksche onderdanen, die niets liever wenschten dan hunne onzijdigheid te handhaven en met hunne naburen op goeden voet te blijven.

Grooten overlast ondervond 't landvolk niet van de doortrekkende troepen. Zoowel op Spaanschen- als op Luikschen bodem heerschte, dank zij de strenge tucht, een voorbeeldige orde. Wel namen de Fransche ruiters 't stroo van de daken en maaiden de te veld staanden oogst af tot voeder hunner paarden, doch in elk dorp werd de pastoor bij den Koning ontboden ten einde opgave te doen der schade aan de huizen en akkers zijner parochie toegebracht. Met milde hand werd alles vergoed, zoodat de huisman eer voor- dan nadeel van 's Konings doortocht ondervond.

Van Charleroi uit had de Koning evenals Turenne den linkeroever van Sambre en Maas gevolgd op eenigen afstand, doch te Freren niet ver van Tongeren wendde hij zich naar den Maaskant en sloeg den 17 Mei zijne legerplaats op tegenover Visé in de ruime vlakte tusschen de Maas en den berg, geen drie uren van Maastricht. Den 19 Mei bereikte de prins van Condé, die met een legermacht van 30000 man van Sédan uit den rechteroever der Maas door de Ardennen gevolgd had, eveneens Visé, zoodat de beide legerhelften daar vereenigd stonden, alleen door de rivier gescheiden.

Duizenden nieuwsgierigen uit alle steden en dorpen in den omtrek spoedden zich naar Visé om 't wonderlijke schouwspel te gaan zien, dat het kamp aanbood. Een kijkje loonde de moeite ten volle. Die duizenden tenten, zoover het oog reikte in eindelooze rijen geschaard, de schipbrug op negen en dertig pontons in aanbouw over de Maas, de menigte van paarden met den

ontzaglijken legertrein, de bedrijvigheid van pagiën, dienaars, lakeien door elkander krielende, de onafzienbare scharen krijgsvolk, de keurbenden van het *Maison-du-Roi*, gedost in kostelijke uniformen, met goud en zilver rijk bestikt, dat alles wekte den schrik en de bewondering tevens van den landzaat met zulk een praal en rijkdom onbekend.

De burgemeesters van Luik kwamen den Koning begroeten en vereerden hem met een groot geschenk in wijn. Alleen den Maastrichtenaars was het niet vergund van al die heerlijkheid getuige te zijn.

Sedert den 13 Mei, toen ze den vijand voor de stad hadden zien verschijnen, was hun toestand vrijwel dezelfde gebleven. De Franschen bepaalden er zich toe, de stad ingesloten te houden. Rondom in 't veld zag men hun postenketen, en naar den Westkant, heel in de verte, ontdekte men de tenten van Turenne's troepen, tot Lanaken toe. Onze burgers moesten binnen blijven, hoezeer ook het heerlijke Meiweder tot wandelen uitlokte, doch met het botten was 't tot hunne groote vreugde gedaan.

X.

Na een tiental dagen in berusting te hebben gewacht op de dingen, die komen zouden, had de eerste aanraking met den vijand plaats. Het was in den nacht van den 23 op den 24 Mei, dat een vijf-en-twintigtal ruiters der *Gardes du Corps* des Konings onopgemerkt naderde tot de buitenwerken met het doel eenige onzer schildwachten op te lichten. Enkelen dezer vermetelen waagden zich tot in een werk buiten de St.-Pieterspoort, waaraan de burgers voor de insluiting gearbeid hadden, doch dat onvoltooid gebleven was. Al schreeuwende stortten zij zich op onze posten: „Tue! tue sans quartier, ce canaille les Hollandois"! zich verlatende op hunne makkers, die ze dicht in de nabijheid waanden. Doch de ruiterwacht der Spaanschen, op 't gerucht toegesneld, sneed alle hulp af en dwong de waaghalzen tot overgave. Eén hunner, roepende *„geen quartier te begeeren van sulk een canaille"*, werd van zijn paard geschoten en binnen gebracht. Het bleek een jonge knaap, de markies de Sauveboeuf, cadet bij de

Gardes du Corps, met eene zware verwonding aan den hals. Door jeugdigen overmoed gedreven, had hij aan dit nachtelijk avontuur deelgenomen, hoewel zulks den cadetten uitdrukkelijk verboden was. 's Anderendaags zond de Koning een trompetter met het verzoek aan den Rijngraaf, den jongen Markies, in wien hij blijkbaar veel belang stelde, goed te willen „*tracteeren en cureeren*", en kort daarna een Fransch chirurgijn en een knecht tot verzorging van den gekwetste (1).

Indien iemand, een maand geleden, onzen burgers voorzegd had, dat het zoo gevreesde Fransche leger, na dit ééne onbeduidende wapenfeit, Maastricht den rug zou toekeeren, had hij overal bespotting, nergens geloof gevonden. En toch, — zoo men het hier vóór den 24 nog niet wist, de gemeenschap met den vijand tengevolge van de Sauveboeuf's verwonding zal het zeker bekend gemaakt hebben, — Maastricht zou worden voorbijgetrokken!

Deze onverwachte wijziging van het „*plan de campagne*" was geen koninklijke gril. De beide voornaamste bevelhebbers in het Fransche leger: Condé en Turenne, waren aangaande 't al of niet aantasten van Maastricht steeds van tegenovergestelde meening geweest. De prins van Condé had immer betoogd, dat van 't eens gemaakte voornemen niet afgeweken moest worden. Maastricht belegeren en den veldtocht met een schitterend wapenfeit openen, achtte hij 't meest gewenscht voor den roem des Konings. Een stad met een legerkorps tot garnizoen in den rug laten, zou bovendien voor de gemeenschap met Frankrijk een blijvend gevaar opleveren. Voor hem was de sterkte van Maastricht geen bezwaar. Geen stad achtte hij onneembaar, hoe machtig zij ook wezen mocht, hoe talrijk en moedig de bezetting.

De maarschalk Turenne had zich steeds tegen 't aantasten van Maastricht gekant. De sterkte der stad, haar groot garnizoen van 11000 strijders, haar aanzienlijke voorraden, een bekwaam bevelhebber als de Rijngraaf, die, waar zijn eer op 't spel stond, zeker zijn leven zou veil hebben bij de verdediging van zijn post, dit

(1) Tot geruststelling van hen, die zich bezorgd mochten maken over 't lot van den jongen Markies, halen we een zinsnede aan uit den brief van Pellisson van 15 September 1673: „Le Roi a fait deux Régimens nouveaux de Dragons, de six compagnies chacun. Il a donné l'un à M. de Sauveboeuf, celui-là même qui fut blessé l'année passée au commencement de la campagne auprès de Mastrick".



alles deed hem een eindeloos beleg voorzien, gepaard met groot verlies van volk, zoodat men na dit één wapenfeit, indien het al gelukte, van alle verdere ondernemingen zou moeten afzien.

De tijd, dat de legers omzichtig plachten voort te schrijden, met pijnlijke zorgvuldigheid al de steden en steetjes op den weg belegerend en innemend, die tijd was voorbij. Een nieuwe geest was geboren in aanvoerders als Turenne, een sprank van 't genie van Napoleon, die den weg insloeg naar Weenen om aan Oostenrijk en den weg naar Berlijn om aan Pruisen de wet te gaan voorschrijven, die niet aarzelde regelrecht naar Moskou te trekken ten einde den Czaar tot onderwerping te brengen. Snel en krachtig doordringen naar 't hart van Holland, naar Amsterdam, en de Republiek in haar levensbronnen treffen, dat was de weg door Turenne zijn meester gewezen!

Waar de beide voortreffelijkste veldheeren des Konings zoo tegenstrijdige meeningen waren toegedaan, scheen 't moeilijk een keuze te doen. 't Was de markies de Louvois, Lodewijks minister van Oorlog, die den knoop doorhakte.

Aan 's Konings roem werd niet te kort gedaan, zoo oordeelde hij, en beide hoofdaanvoerders kregen hun zin, wanneer men Maastricht met zijn groot garnizoen voor de Republiek nutteloos maakte, door de stad met een aanzienlijke macht ingesloten te houden en met de rest van 't leger oprukte naar Holland. Ter dege kon men den Hollanders dan doen gevoelen, hoe zeer hun taktiek, die alles op één kaart zette, achterstond bij de nieuwe wijze van oorlogvoeren van hun Allerchristelijksten tegenstander. Een plan als dit niet toe te juichen: de groote Monarch had den voorspoed zijner regeering te zeer te danken aan 't huldigen van nieuwe denkbeelden op allerhande gebied, dan dat hij ook de oude wijze van krijgvoeren niet verlaten zou voor een betere.

Niet vóór den 14 Mei had Lodewijk zijne omgeving bekend gemaakt met de groote verandering in zijn veldtochtplan. Hij had dit gedaan als een heerscher, die zelfs niet dulden kan, dat zijn onderdanen aan zijne onfeilbaarheid twijfelen. „Dès Houlogne", zegt Pellisson, sprekende van de legerplaats van den 14 en 15 Mei, „dès Houlogne le Roi s'expliqua en public que son dessein n'étoit pas, et n'avoit jamais été d'assiéger Mastrick". En eerst, toen 't leger bij Visé gekampeerd lag, vernam de wereld het on-

verwachte nieuws, dat de Koning Maastricht zou laten links liggen en zijn tocht vervolgen naar den Rijn.

Naar den Rijn! Hoe zal Boileau gejuicht hebben bij het hooren van die mare! Boileau, die, met fijn versneden pen, wachtte om het eerste schitterend wapenfeit van zijn „*Grand Roi*" te bezingen, maar huiverde bij het hooren van een Nederlandschen plaatsnaam.

„*Et l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,*
„*Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel!*"

riep de gemartelde dichter in wanhoop uit.

„*Oui, par tout de son nom chaque place munie,*
„*Tient bon contre le vers et détruit l'harmonie*".

Wat zou er geworden zijn van een *épitre* met het beleg van Maastricht tot onderwerp, waar de barbaarsche naam „*Maëstricht*" alleen, elken versregel met lamheid slaat? De overtocht over den Rijn kon bezongen worden voor de eeuwigheid!

In Holland maakte de plotselinge verandering in Lodewijks plan minder de geestdrift gaande. De Staten, die den Koning het beleg van Maastricht zoo aanlókkelijk mogelijk hadden gemaakt, zagen met groote ontsteltenis hunne illusie van een strijd op leven en dood, ver buiten de Zeven-Provinciën, verdwijnen. En sarrend klonk het uit de teleurgestelde Republiek: „Dit belegh had voor een eerste en heerlyk proefstuk aan den glorieuzen Koningh van Vrankryk, op de Vereende-Nederlanden konnen verstrekken, waarby men had mogen zien, hoe veel de edelmoedigheydt van Zyne Oversten en Officieren en de furieusheydt zyner soldaten had konnen te weegh brengen!" Maar Lodewijk, volleerd menschenkenner als hij was, had hen doorzien!

„Ceux de Mastrick seront très-aises de n'être point assiégez", merkte iemand van zijn gevolg op. — „Ceux de Hollande en seront sans doute aussi fâchez, que ceux de Mastrick en seront aises", was 't wederwoord van den Franschen monarch, die daardoor blijk gaf volkomen op de hoogte te zijn, van wat er omging in 't gemoed der Hollanders.

Ten einde Maastricht ingesloten en 't groote garnizoen in bedwang te houden, zou een korps van 20000 man onder den graaf de Chamilly in deze streken achterblijven. Tot dat doel had Chamilly zich reeds meester gemaakt van Maeseyck, dat hij deed

versterken en inrichten tot zijn hoofdkwartier. Behalve deze stad, die de gemeenschap van Maastricht met Holland afsneed, bezette hij Visé en Tongeren ten einde ons garnizoen meer van nabij te bewaken.

Van den Luikschen prins-bisschop wist Lodewijk, zonder veel moeite, toestemming te bekomen tot 't bezetten dezer drie plaatsen, voorgevende, dat zulks noodzakelijk was, om 't Luikerland tegen de strooptochten der Maastrichtsche bezetting te beschermen. Na de verovering van Maastricht, of in elk geval bij 't eindigen van den oorlog, zouden de bezette punten, onverwijld, ontruimd worden.

Het Luiksche kapittel liet men wijselijk van een en ander onkundig. Toen 't er echter drie maanden later kennis van kreeg, verzette 't zich hevig tegen die daad van zijn Bisschop, welke 't in strijd achtte, zoowel met de plichten der onzijdigheid, als met de wetten des lands Doch Tongeren, Visé en Maeseyck waren en bleven in handen der Franschen!

Alvorens den tocht naar den Rijn aan te vangen, wilde de Koning Maastricht, althans van verre, aanschouwen en de stad een vaarwel of een tot-weer-zien toeroepen. Tijdens een rit door de schoone landstreek, zooals hij dagelijks van Visé uit placht te doen, drong hij door, totdat hij, van een heuvelrand, Maastricht aan zijn voeten liggen zag. „Als nu den Koningh met alle de Oversten 't gesicht daervan genomen hadden, oordeelden sy dese brok te hard om te kauwen", zegt schamper een schrijver tijdgenoot (1), blijkbaar nog onder den indruk der pas ondervonden teleurstelling. De Koning met heel zijn schitterend gevolg op den voorgrond, en in 't verre verschiet, de torens van Maastricht, lachende tusschen 't frissche groen van den voorzomer: 't tafereel is te aangrijpend voor zulke banale opmerking „Lang heeft Zijne Allerchristelijkste Majesteit", zouden wij willen schrijven, „Maastricht aanschouwd .....", en diepzinnig laten volgen, „maar is toen heengegaan".... Doch 't is ons niet geoorloofd de verbeelding den vrijen teugel te laten, maar den Maastrichtschen historieschilders bevelen we dit moment ten zeerste aan!

Den 22 Mei verliet Condé met zijn troepen 't kamp te Visé.

---

(1) *'t Ontroerde Nederland.*

den 23 volgde de legertrein, die door onwetendheid of kwaadwilligheid van den gids, zoozeer in de nabijheid van Maastricht geraakte, dat hij in groot gevaar verkeerde; doch Don Mario met zijne ruiters merkte 't niet. Den 24 trok de hoofdmacht over de schipbrug, onder 't oog des Konings, die aan 't einde der brug, aan den kant van Visé staande, getuige was van 't overtrekken der Maas. De Koning nam zijn weg over Berneau, Wilré, Rolduc naar den Rijnkant; Turenne marcheerde naar Maeseyck, trok daar de Maas over en sloeg mede den weg in naar den Rijn, ten einde zich met zijn koninklijken meester te vereenigen

Heel Maastricht haalde ruimer adem! Met vreugde zagen onze burgers 't dreigend onweder, waarvan ze de uitbarsting zoo gevreesd hadden, aftrekken zonder geschaad te hebben. Hun blijdschap werd echter niet weinig getemperd, toen ze vernamen, dat Valkenburg door den aftrekkenden vijand bezet was. Op 't kasteel, 't vorige jaar door de Hollanders nog aanmerkelijk versterkt, had steeds eenige bezetting gelegen, doch deze was, zich te zwak gevoelende, bij 't naderen der Franschen binnen Maastricht geweken, zoodat de sterkte zonder slag of stoot den vijand in handen viel. Het kasteel kreeg tot bezetting een compagnie dragonders en honderd voetknechten onder den kolonel de Marseillac en zou met Maeseyck, Visé en Tongeren, als vierde punt, onze stad ingesloten houden.

XI.

Nadat 't Fransche hoofdleger de landen van Overmaas had verlaten, verliepen dagen, zonder dat men hier iets van den Koning of zijn krijgsmacht vernam. Al werd Maastricht niet meer zoo nauw ingesloten als in de verloopen Meidagen, al herinnerden geen rapieren, schitterende in de zon, onze burgers meer aan den kring van staal, die hen omgaf; toch bleef de stad, 't zij dan ook in wijderen kring, door vijanden omringd, die vooreerst elke gemeenschap met de buitenwereld onmogelijk maakten. Hoe de zaken in Holland stonden, hoe de eerste ontmoetingen met 's Konings leger voor de Staatschen waren afgeloopen, ook de meest nieuwsgierige Maastrichtenaar bleef van dat alles onkundig.

't Garnizoen van Rijnberk, den 13 Juni hier binnenkomende,

bracht de eerste tijdingen van het gebeurde der verloopen dagen. Bemoedigend was dit nieuws allerminst. Allerwegen hadden de Staatsche troepen blijk gegeven in geenen deele opgewassen te zijn tegen de geduchte strijdmacht des Franschen konings.

De Rijnsteden Orsoy, Rijnberk, Burik, Wezel, Rees en Emmerik, de voormuur der Republiek in 't Kleefsche, door Staatsch krijgsvolk bezet, hadden zich alle lafhartig overgegeven in een paar dagen tijd, van 2 tot 8 Juni; sommige zonder dat er een schot was gelost. Al de Staatsche garnizoenen had Lodewijk XIV krijgsgevangen gemaakt, uitgezonderd de bezetting van Emmerik, die de plaats ontruimd had vóór de aankomst der Franschen en die van Rijnberk, welke vrijen aftocht had weten te bedingen met wapenen en bagage.

't Scheen, dat de Fransche koning de stille hoop koesterde, het ingesloten Maastricht door den honger te kunnen bedwingen; althans met geen ander doel zond hij het Rijnberksche garnizoen hierheen, dan om onze voorraden te helpen verteren. De manschappen van Rijnberk toonden bij hunne komst de grootste verontwaardiging over het gedrag der Staatsche officieren. Hun stad, hoewel goed versterkt, van alles voorzien en met eene bezetting van 1600 man, had zelfs geen schijn van weerstand geboden. Slechts één kapitein in den krijgsraad had zich voor verdediging verklaard. De Franschen hadden hen bespot bij hun uittocht uit Rijnberk, en tijdens den marsch door Spaansch-Gelderland waren overal beschimpingen hun deel geweest. De troep was gaandeweg zoodanig verloopen — geheele compagniën met hunne officieren ontvloden —, dat er van de 1600 man niet meer dan 400 met zes kapiteins hier binnen kwamen De manschap werd onder dak gebracht in het Annunciatenklooster te Wijck; de officieren bleven in hechtenis en verschenen weldra op het stadhuis voor een krijgsraad, samengesteld uit officieren van het Maastrichtsche garnizoen.

Hetzelfde geluk, waarmee de veldtocht geopend was, bleef de Franschen dienen op hun verderen tocht. Den 12 Juni trok Lodewijk over den Rijn, en voor het einde der maand was heel Gelderland en Utrecht in zijn macht, de Hollandsche vestingen Woerden en Naarden bezweken, en stroopten de Fransche dragonders tot voor de poorten van Amsterdam.

„Batavia victoriis peragrata".
(De Betuw met gedurige overwinningen doorreisd).
„XL urbis diebus XXII captae. MDCLXXII".
(Veertig steden in 22 dagen veroverd) (1).

Gedenkpenningen met deze opschriften moesten de herinnering bewaren aan 's Konings zegetocht.

De Staten in hun vertwijfeling zagen slechts uitkomst in onderwerping. Alle generaliteitslanden, onder welke ook onze stad met al, wat er toe behoorde, benevens tien millioen gulden oorlogsschatting boden ze den Franschen monarch als koopprijs voor den vrede. Diens eischen echter waren die van den oppermachtigen veroveraar, die 't „*Vae victis*" den verslagene in al zijn hardheid wil doen gevoelen. Ze hielden voor de Republiek de diepste vernedering en ongekende schande in: de onafhankelijkheid des lands, waarvoor tachtig jaar gestreden was, vergde de vertoornde godheid tot zoenoffer! Nooit is de toestand der Republiek hachelijker geweest dan in den zomer van 1672! 't Was toen, dat de zoo vermaard geworden woordspeling ontstond: *de regeering radeloos, 't volk redeloos, 't land reddeloos!* Het eens zoo machtige Gemeenebest wankelde op zijn grondvesten en scheen zijn ondergang nabij. En ongetwijfeld ware de Staat in die bange dagen *reddeloos* verloren gegaan, indien niet het *redelooze* volk met onweerstaanbaren aandrang de *radelooze* regeering had aan het verstand gebracht, dat in dergelijke hachelijke omstandigheden slechts van een Oranje redding verwacht kon worden. De benoeming van den Prins tot stadhouder van Holland en Zeeland werd voor de Republiek het keerpunt op den weg des verderfs.

't Kon niet uitblijven, ook al had de Koning het aantal monden niet vermeerderd met de manschap van het Rijnberksche garnizoen, het kon niet uitblijven, dat zich in 't voor allen toevoer gesloten Maastricht eerlang schaarschte aan levensmiddelen moest doen gevoelen. Maar dat die schaarschte zich zóó spoedig zou openbaren, dat men reeds, eer de Junimaand ten einde liep, voor gebrek vreezen moest, de approviandeeringen van burgerij en Magistraat in het begin des jaars hadden anders doen verwachten. Bij de algemeene visitatie van het voorjaar hadden de wijk-

(1) Van Loon.

meesters, naar eigen verklaring, de burgers wel voorzien bevonden voor een half jaar, en nu bleek, „dat veele solders der borgherye, die onlancx wel versien waeren van verscheyde specien van greynen, alsnu gansch oft voor 't meestendeel daervan onversien syn". Wat daarvan de oorzaak was, of 't lag aan de nalatigheid, aan de omkoopbaarheid der wijkmeesters, of, dat de burgers met een zelfden voorraad op meer dan één zolder gepronkt hadden, de „*Verdraeghboeken*" zwijgen op dit punt.

De heeren Gedeputeerden te velde, die 't ernstige van hun toestand ten volle beseften, traden met alle strengheid op. Op hun last werd den 17 Juni door den Achtbaren Raad verdragen en door de gansche stad afgekondigd, „dat een yeghelyck huyshoudende sich hebbe te versien van levensmiddelen voor een half jaer, op pene van sonder eenighe disimulatie op den negenden dach naer de voorschreven publicatie uyt dese stadt te worden geseth". Alle „*bedelaers, vagabonden, soldaetevrouwen,*" waarvan 't wemelde in een groot garnizoen, moesten binnen de vier en twintig uren de stad ruimen „*op pene van lyfstraffe*". Een ware drijfjacht werd op touw gezet. De wijkmeesters met de „*bedelvochten*", ieder door „*twee stercke persoonen*" bijgestaan, doorzochten de huizen, „*suspect van sulck volck op te houden*", met meer dan gewone nauwkeurigheid: voor iederen bedelaar, binnen drie dagen uit de stad gedreven, genoten ze twee stuivers. De poortwachten kregen last de bedelaars te weren, en wie hunner nogmaals binnenkwam werd „*geschavotteerd*". Het branden van „*heckepost oft brandewyn*" uit koren werd verboden „*op pene van arbitraele correctie*", en „*de prys van het Coren gestelt tot vyf ende viertich stuyvers het vat ende dat om alle vreemdelinghen te encourageren ons Coren binnen te brenghen*".

Al deze maatregelen konden, voor 't oogenblik, den nood buiten de stad houden, maar gaven geen geruststelling voor de toekomst. De honger bleef dreigen, zoolang de Franschen de stad ingesloten hielden. Chamilly hield scherp toezicht. Bij plakaat had hij verboden levensmiddelen naar Maastricht te brengen. Overtreding werd zwaar gestraft: de mannen met de galeien, de vrouwen met geeselslagen. Voor het hoofd zijner troepen had hij deze bepalingen afgekondigd en binnen Luik en Tongeren doen aanplakken. Kleine afdeelingen zijner ruiters, uit Maeseyck, Tongeren, Visé

en Valkenburg, zwierven allerwegen rond, en reeds menige kar met levensmiddelen voor Maastricht bestemd was buit gemaakt. Het eenige, dat werd binnengebracht was afkomstig van de strooptochten onzer bezetting.

Men meene niet, dat, terwijl in Holland de felle worstelstrijd om te zijn of niet te zijn gestreden werd, onze manschap het rapier in de scheede roesten liet. De Spaansche ruiters waren een te bedrijvig leven gewoon, dan dat ze 't op den duur binnen besloten muren konden uithouden. Dagelijks zag men ze met benden *op partij gaan*, of liever — om mogelijk misverstand te voorkomen — op avontuur uitloopen. Den vijand zooveel mogelijk afbreuk te doen, al wat hem toebehoorde te rooven en voor zich zelven rijken buit te behalen, was hun doel. Te land waren ze, wat de kaper was ter zee: door den krijg gewettigde roovers.

Maastricht lag voor dergelijk bedrijf bij uitstek gunstig. 't Gebied der oorlogvoerende monarchen: Frankrijk, Keulen en 't Luiksche, dat men er voor het gemak maar bijnam, was van hier uit in korten tijd te bereiken, en de weg van Charleroi op Maeseyck, waarlangs Lodewijk XIV de gemeenschap onderhield met zijn rijk en zijne voorraadschuren, liep niet ver uit de buurt. Transporten voor het leger bestemd, karren met koopmansgoederen aan Fransche, Keulsche of Luiksche handelaren toebehoorende, 't werd alles door onze omdolende partijgangers buit gemaakt en naar Maastricht gevoerd. Boden de wegen geen prooi, dan werd een strooptocht ondernomen binnen het vijandelijk gebied; in dorpen en kloosters, tot voor de poorten der steden werd geroofd. Zóó groot was de vrees voor die plundertochten, dat het landvolk in Waalsch Frankrijk al de bruggen op de rivier de Chiers, die zich bij Sedan in de Maas stort, vernielde om zich tegen den moedwil der Maastrichtsche vrijbuiters te beveiligen.

Vooral de Spaansche ruiters voelden zich eerst in hun recht in hun element; nooit kwamen ze met leege handen thuis! Heel Maastricht bewonderde hunne vermetelheid! Wanneer een partij met buit werd verwacht, raakte alles op de been. Hoe afgemat de partijgangers ook waren, bij het binnenrijden der poort richtten ze zich op in 't zadel; door de Groote-Staat, zoo 't kon, namen ze den weg naar hun kwartier; het gevoel der triomfators, in 't oude Rome op hun zegetocht, doortintelde hun de borst,

en de burgers uit hunne huizen geloopen, riepen elkander toe met schitterende oogen: „*Die syn op party geweest!*

Weldra zag men de ruiters in de herbergen goede vertering maken, en de waard, die den buit had zien voorbijgaan, gaf onbepaald krediet, wat er ook op den kerfstok stond. Met de bierpint voor zich en onder 't „*suygen van een pypjen toeback*" werden de nieuwe avonturen verteld en de oude opgehaald. De één had een kar helpen nemen „*volladen met meel, de zakken met des Konings wapens en lelien geteykent zynde, en 4 paerden*"; een ander had deelgenomen aan het buitmaken van „*een Franse kar gaande van Antwerpen na Aken*"; een derde verhaalde van een „*ossekar, van Luyk met spykers, na Keulen gaande met 2 paerden en 3 manden met schoen- en hoefnagels*". „*Den 12 Junii*", verhaalde een vierde, „*quamen 2 Franse des nachts, met een schoon paerdt, en 2 pistolen, onder Mastricht, vragende na den wegh van Tongeren of Maseyk*", maar hij, „*belovende haar die te wyzen, zette haar de pistolen op het lyf, waarover zy haar opgaven en binnen zyn gebracht*". Anderen wisten te vertellen, hoe zij met hun dertienen, Spaansche ruiters, „*12 paerden binnen brachten, gekregen van den Abt van Chambron te Aeth, die door een Religeus, 900 gulden, tot rantsoen, daarvoor liet bieden*". De stoutsten beroemden zich „*150 boere paerden, en voorname boeren van Montmedy in Vrankryk gehaald te hebben, die wel voor 1100 ryksdaalders gerantsoeneerd mosten worden*", of overbluften allen met het verhaal van „*een Switsers Capiteyn en 4 brave paerden onder Charleroy vandaan gehaald*".

Den dag na het binnenkomen van den buit hoorde men de trom en de trompet op de hoeken der straten den verkoop aankondigen van 't geroofde goed. Daar waren destijds zaken te doen in Maastricht! (1)

(1) Dat het bedrijf der buithalers 't rechtvaardigheidsgevoel niet uitgedoofd had in onze stad, blijkt uit 't volgend raadsverdrag van 30 Mei 1672: „Eensgelycx alsoo op den dagh van ghysteren de buyt van hondert en achthien sacken meels, mitsgaeders 13 à 14 tonnen biers is ingebracht. Is naer deliberatie goetgevonden en verdraeghen, om de pachten deser stadt niet te turberen, dat het voorschreven meel ende bier sal betaelen de accynsen deser stadt, min noch meer, dan oft het voorschreven meel ende bier alhier gemaelen en het bier alhier gebrouwen was, 'twelck aen den hr. Auditeur sal worden genotificeert, om in 't verkoop van de voorschreven goederen, de koopers 't selve bekent te maecken".



Met dat al bleef 't partijloopen een hoogst gevaarlijk werk. Chamilly doorkruiste met zijn ruiterij de streek van Charleroi tot Maeseyck en had 't dorp Sutendaal versterkt en van bezetting voorzien. De begeleiders der transporten boden steeds hardnekkigen weerstand, en sterke Fransche afdeelingen zwierven allerwegen rond. Niet zelden gebeurde 't dan ook, dat meerdere buithalers zwaar gewond door hunne makkers werden thuis gebracht, en van menigen waaghals, dien men niet terugkeeren zag, lag 't lijk, naakt uitgeschud, in verre streken op den hoek van een akker den raven ten prooi. Doch juist dit gevaar was, met de zucht naar winst, een dubbele prikkel, die zóó onweerstaanbaar de manschappen tot uitloopen aanzette, dat 't bij de meesten een hartstocht werd.

De goede naam van Maastricht verdween door dit bedrijf te eenenmale. Onze stad, in voorgaande eeuwen de geliefde marktplaats van geheel den omtrek, werd geschuwd en gemeden als een roofnest. Haar handel, haar bloeiende nijverheid, haar welvaart, ze heeft 't alles zien te loor gaan, voor een niet gering gedeelte door de buitensporigheden van haar garnizoen gedurende de oorlogen der zestiende- en zeventiende eeuw.

XII.

De rechte tijd voor 't buithalen brak echter eerst aan, toen Lodewijk XIV uit Holland naar Frankrijk terugkeerde. Hoe ongelooflijk 't ook klinken moge, een feit was 't: de Koning ging zijn leger, zijn veroveringen, zijn roemvolle plannen zelfs, in den steek laten en de Republiek den rug keeren!

De oorzaak van dien stap, of liever, van dien misstap, want 't mislukken van den veldtocht en de redding van Holland zouden er 't gevolg van zijn, de oorzaak was een koninklijke gril, versterkt door bittere teleurstellingen. De groote Monarch, die reeds gedroomd had van zijn zegevierenden intocht binnen Amsterdam, met de „*grands arbitres des querelles des rois*", vernederd, aan zijn voeten, had zijn schoonste verwachtingen in rook zien opgaan. Het krachtige verzet van Holland sedert de verheffing van den

Prins, de onderwaterzettingen der lage landen, de versterkingen allerwegen aangelegd, hadden 't Fransche leger te eenenmale gestuit in zijn overwinningen en den Koning vervuld met weerzin voor den strijd, juist nu krachtig optreden den laatsten weerstand had moeten breken. Het verblijf te Zeist, waar nochtans geen toren van St. Denis, als een dreigend opgeheven vinger, hem bij voortduring vermaande den dood gedachtig te zijn, was den wuften Vorst onuitstaanbaar geworden, en vuriger dan ooit, verlangde hij terug naar St. Germain, de genoegens van het hofleven en Madame de Montespan.

Den 10 Juli gaf hij uitvoering aan zijn plan. Luxembourg droeg hij de heerschappij op over de veroverde provinciën. Turenne benoemde hij tot generalissimus van het leger te velde. Dezen volgde hij nog tot voor den Bosch, waar het beleg voorgeslagen werd; maar den 26 Juli vertrok hij van daar en reisde, beschermd door een geleide van 15000 ruiters, dwars door de Meierij en verder over Diest, St. Truyen, Hannut, Charleroi en Quesnoy, naar St. Germain, waar hij den 1 Augustus aankwam.

De hertog van Orléans, 's Konings broeder, de prins van Condé, gewond bij den overtocht over den Rijn, benevens de gansche hofstoet volgde den Koning op dien tocht. Al de „*voluntairen*", adellijke jongelieden, die slechts deelnamen aan den krijg ten einde zich onder het oog van hun Vorst te onderscheiden, trokken met een nasleep van bedienden, wagens en paarden, naar hunne vaderlijke kasteelen terug.

Eene tallooze menigte van zoetelaars met hun wagens vol geplunderd goed, — al wat de soldaat rooft, komt ten slotte in handen der zoetelaars terecht, — togen mede naar 't vaderland.

Dat alles vormde een eindeloozen stroom, die zonder ophouden zich voortspoedde door de Kempen naar de Fransche grenzen en dus ongelukkiger wijze op korten afstand voorbij Maastricht moest.

Men kan zich voorstellen, hoe onze „*buithaelders*" te moede waren in die dagen! De Spaansche ruiter vroeg zich af, waaraan hij zóó'n heil verdiend had. Alles liep op partij uit, gebruik makende van de schoone gelegenheid, en een radelooze angst greep de aftrekkende Franschen aan, wier tocht meer een wilde

vlucht geleek dan de terugkeer van den overwinnaar naar het vaderland.

't Is haast ongelooflijk welke driestheid door onze partijgangers werd aan den dag gelegd, en wat een buit werd binnengebracht! Een paar staaltjes uit de wijdloopige verhalen der toenmalige historieschrijvers mogen we niet achterwege laten.

Op 't laatst van Juli kwam des morgens vroeg een partij Spaansche ruiters binnen onder aanvoering van een kornet, die niet minder dan 46 bagage- en marketenterpaarden, twee veulens, 29 ossen en koeien, 16 gevangenen en verscheidene wagens met geroofd goed meebrachten. Twee karren met tin- en koperwerk hadden ze in een dorp tusschen Diest en Hasselt bij de boeren in bewaring moeten laten, dewijl ze vreesden door de Franschen achtervolgd te worden.

Kortentijd daarna trok een partij uit van 17 Spaansche ruiters, die hun slag sloegen bij 't dorp Montenaken, tusschen St. Truyen en Hannut, waar de Koning doorgetrokken was

In een diepen, hollen weg door een bosch rijdende, ontmoetten ze een overdekten wagen, getrokken door zes schoone, zware, grauwe karospaarden en op eenigen afstand gevolgd door een bende Fransche ruiters, meer dan 25 paarden sterk. De Spaanschen tastten onverwijld den buit aan, namen eenige Franschen met roode livreien bij den wagen gevangen, spanden de paarden af en keerden zich vervolgens naar de Fransche ruiterbende, die van verre 't bedrijf had blijven gadeslaan en nu zonder een schot te lossen op de vlucht sloeg. Wetende, dat een klein half uur van daar twee escadrons te paard stonden, achtten de Spaanschen 't niet geraden, den vijand te achtervolgen; ook durfden ze den buit niet medenemen, maar spoedden zich weg met de paarden en de gevangenen. Groot was echter hun spijt, toen ze op den terugweg van de gevangenen vernamen, dat de wagen met kostbaarheden geladen was en een waarde had van 20000 gulden.

In 't begin van Augustus had een partij van 47 Spaansche ruiters 't geluk bij het dorp Liers vijf karren aan te treffen, met een geleide van 40 man op weg naar Frankrijk. Zoohaast de Franschen hun belagers zagen aankomen, sloten ze de karren tot een wagenburcht aaneen; maar de Spaanschen vielen hier zóó onstuimig op aan, dat de Franschen zich overgaven na verschei-

dene gekwetsten te hebben bekomen. De wagens bleken beladen met geroofd goed uit Gelderland en werden met 33 paarden ervoor in triomf naar Maastricht gebracht.

Dat ging zoo dag in, dag uit; nu eens met meer dan met minder voordeel, totdat een onverwachte gebeurtenis eensklaps aan al die heerlijkheid een einde maakte.

Op Woensdag den 3 Augustus kwam een partij binnen met negen karren bier, door twaalf paarden getrokken. Behalve dien buit brachten ze de onrustbarende tijding mede, dat ze achter Lanaken, op de Bessemerheide, een Fransche legermacht hadden ontmoet, komende van den kant van Bree en — op weg naar Maastricht. Met hun bier, naar 't zeggen van den brouwer, uit Hasselt afkomstig en voor het Fransche leger bestemd, hadden onze partijgangers in groot gevaar verkeerd, doch het was hun gelukt, even buiten 't gezicht der voorposten, langs de vijandelijke troepen heen te trekken en zoo naar Maastricht te ontkomen.

Men kan zich de ontsteltenis onzer burgers voorstellen bij het hooren dezer mare. — De Franschen op weg naar Maastricht! Maar dat de stad eene kastijding verdiend had, moest men toegeven: ze had 't met haar rooverijen in de laatste dagen werkelijk al te bont gemaakt!

De Rijngraaf nam overwijld zijn maatregelen voor een naderend beleg. De militie betrok wederom de buitenwerken en de burgerij kwam in de wapenen ten einde de binnenwachten te bezetten.

Den volgenden dag reeds gaf de torenwachter op 't oud stadhuis sein, dat hij de Franschen zag naderen van den kant van Overmaze, in de richting van Bunde, minstens 6000 paarden sterk en met veel bagage. Ze trokken over de Geul en verspreidden zich in de dorpen Bunde, Itteren en Weert.

Caiaffa deed aanstonds zijn ruiters opzitten en reed een eindweegs de stad uit ten einde de Franschen in 't oog te houden. Een bende ruiters zijner voorhoede kwam den vijand zóó nabij, dat ze een Fransch officier van het paard schoten. Doch 't scheen, dat de Franschen elk gevecht wilden vermijden; ze namen geen weerwraak en lieten de stoute ruiters ongemoeid aftrekken.

's Anderendaags naderde de vijandelijke ruiterij ook van den Heikant; enkelen waagden zich tot aan onze buitenwerken en overvielen een schildwacht buiten de Brusselsche poort.

In den loop der volgende dagen werd de stad hoe langer hoe meer ingesloten. Behalve de legermacht, onder den markies de Rochefort van den Bosch gekomen, kwamen troepen van Tongeren, van Visé en het garnizoen van Maeseyck onder den graaf van Chamilly. De vijand bleef op verren afstand der stad gelegerd. De benden van Chamilly lagen verspreid in de dorpen langs de Jeker tot bij Tongeren, de naastbij zijnden te Sussen en op den burcht bij Sichen. Op den rechteroever der Maas was de vijand gelegerd in een wijden kring om Wijck: te Itteren, Geulle, Bunde, Borgharen, Weert, Meerssen, Amby, Heer, Gronsveld, Oost, Eysden; zelf bezetten zij aan de overzijde der Maas Neerharen en het kasteel van Petersheim, Lanaye en de hoeve van Lichtenberg.

Geruimen tijd hielden de Franschen Maastricht geblokkeerd, zonder iets tegen de stad te ondernemen; alleen hadden de dorpen veel te lijden van hun fourrageeren, en werd 't kasteel van Haren, toebehoorende aan den vader van kapitein Isendoorn, te Maastricht in garnizoen, in brand gestoken.

Den 14 Augustus kwam er leven in de vijandelijke troepen. Met 't krieken van den dag naderden van den kant van Lichtenberg, over den bergrug, talrijke benden Fransche cavalerie en infanterie en dreven de Spaansche ruiterwacht, daar op post, voor zich uit naar de stad terug. De torenwachter, zoohaast hij dit bemerkte, waarschuwde den Rijngraaf, die aanstonds Signor Caiaffa met zijn ruiterij benevens eenig voetvolk deed uitrukken, waarbij zich een menigte „*voluntairen*" aansloten. De Franschen waren inmiddels genaderd tot op 't uiterste punt van den berg, vlak aan de stad (1) en hadden zich daar genesteld in 't kreupelhout, dicht langs den bergrand. 't Maastrichtsche volk tastte hen onverwijld aan. 't Musketvuur ratelde allerwegen, en de Spaansche ruiters chargeerden verscheiden malen, tot groot genoegen der duizenden toeschouwers, die, van de Tongersche poort tot aan de Zwanengracht op den wal zittende, zich verlustigden in 't ongewone schouwspel. Tot na den *noen* duurde dit schermutselen voort, en al dien tijd werden de kanonnen van de groote batterij bezijden de Tongersche poort op den vijand losgebrand en dat

(1) Ter plaatse, waar naderhand 't fort St. Pieter werd gebouwd.

met zóó'n goed gevolg, dat ooggetuigen later beweerden: „doen wel 40 à 50 Franse stoven en zy op 2 waegens haer gequetsten naer Tongeren voerden".

Op deze wijze bleef 't schermutselen ook de volgende dagen voortduren, op den berg, bij de hoeve van Lichtenberg en 't Minderbroedersklooster Slavante en ook in de vlakte van Wijck, en zóó'n heilzamen vrees wisten de Spaanschen daarbij hun tegenstanders in te boezemen, dat deze, beducht voor een overval, geheele nachten te paard doorbrachten.

Tot een eigenlijk beleg schenen de Franschen niet te willen overgaan, althans met den belegeringsarbeid zag men hen geen begin maken. Dit scheen anders te worden, toen den 16 Augustus de markies de la Feuillade met de gansche bezetting van Visé de benden der belegeraars kwam versterken, wier aantal toen begroot werd op 30000 man. Van den Wijckerwal af zag men, tusschen de boomen door, de troepen van de la Feuillade, gevolgd door ontelbare karren en wagens, voorttrekken achter den molen van Gronsveld om. Tusschen Heer en Amby sloegen ze zich neder en bouwden er hunne hutten en tenten, door het hooge geboomte gedekt. 's Namiddags reeds zag men ze met de belegeringswerken aanvangen.

Van *Jonkheer-Ravenhuis* af tot Scharn toe, door het veld, wierpen ze een lange linie op met twee batterijen en een gracht ervoor. Het geschut op den wal te Wijck speelde onafgebroken onder de arbeiders, en 't Leprozenhuis buiten de Duitsche poort, dat 't vrije uitzicht belemmerde, werd op last van den Rijngraaf gesloopt (1).

Na die korte bedrijvigheid viel de vijand weder terug in zijne vroegere werkeloosheid. Uit alles bleek, dat 't met het beleg niet ernstig gemeend was en na enkele dagen van kleine schermutselingen en kanonneeren der batterijen te Wijck, waarbij door eenige, voor dien tijd zeker merkwaardige schoten, twee wieken

(1) In de *Verdraegboeken* lezen we dienaangaande: „19 Augustus 1672. Alsoo Syne Ex^tie den hr. Gouverneur deser Stadt goet is vindende, dat het Leprosenhuys buyten Wyck in dese occurrentie van tydt soude worden gedestrueert. Is goet gevonden 't selve sonder uytstel te effectueren, mits dat de balcken, yeser, ende andere materiaelen voor soo veele moghelyck sullen worden geconserveert ende in bewaerder handt tot Wyck geleyt hetwelck den bouwmeester sal hebben te besorghen".



van den windmolen van Gronsveld werden afgeschoten, zag men den vijand aanstalten maken tot vertrek. „Omdat hier den ouden aert der Batavieren getoont wiert", zegt de „*Hollandtse Mercurius*", „saegen sy eyndelyck egeene kans om de Maestrichtse Dame te schaecken".

In den nacht van 29 op 30 Augustus raakte het heele kamp in beweging. Van de wallen hoorde men in de verte een verward gerucht en zag men den rossen gloed van brandende flambouwen heen en weergaan. Tegen twee uren zette het leger zich in beweging en met 't lichten van den dag was het verdwenen. De ruiterwacht te Wijck kon hare nieuwsgierigheid niet bedwingen, nauwelijks was 't dag of ze togen uit om de verlaten legerplaats te doorzoeken. De strooien hutten der Franschen stonden nog allerwegen, alleen de linnen tenten waren meegenomen. Onze ruiters vonden nog eenige paarden, karren, gereedschap, fourrage benevens verscheidene tonnen bier en wijn, door de zoetelaars achtergelaten, met zooveel haast was het leger opgebroken. Alles werd naar Maastricht gebracht in gezelschap van eenige dronken Fransche soldaten, slapende in de hutten gevonden.

In den loop van den dag, wandelden onze burgers, die sedert den 3 Augustus „*op pene van lyfstraf*" geen voet meer buiten de poort hadden mogen zetten, met heele scharen den weg naar Scharn op ten einde het kamp en de werken te bezichtigen, eer ze werden geslecht. De lange linie, twaalf voet hoog, met palissaden beplant, door breede grachten beschermd, van afstand tot afstand bestreken door stadwaarts uitspringende redans en de toegangen versterkt met reduiten, wekte bovenmate de bewondering der Maastrichtenaars, die door maandenlangen arbeid in hunne vestingwerken over dergelijk werk hadden leeren oordeelen (1).

---

(1) „Geheele Huysjes waren in de Aerde van Soden gegraeven selfs met Schoorsteenen, synde in de selve Batteryen, Vernuysen etc. gemaeckt. Sulckx", merkt de „*Hollandtse Mercurius*" zeer ter snede aan „dat het onmogelyck scheen door Menschenhanden gemaeckt te syn".



XIII.

Zoo zag Maastricht ten tweeden male sedert het uitbreken van den oorlog de Franschen voor zijne muren wegtrekken. Allerwegen werd onze stad geprezen om haar wakker gedrag en tot voorbeeld gesteld aan de steden der Republiek, die — de gebeurtenissen der verloopen maanden geven recht het te onderstellen — in radeloozen angst haar poorten zouden geopend hebben voor den vijand, welke voor Maastricht het hoofd gestooten had. 't Was in het jaar 1672 zóó iets ongewoons, de Franschen onverrichter zake een vesting den rug te zien toekeeren, dat de schrijver van „*'t Ontroerde Nederland*" niet nalaten kon, onze stad en den Bosch, dat vrijwel terzelfder tijde door de Franschen verlaten werd, wegens haar gedrag een bijzonder compliment te maken. „Deze machtige steden", zegt hij, en het moet zijn Hollandsch hart leed gedaan hebben, dat juist zij, die de vrijheid 't minst genoten, haar 't best wisten te verdedigen, — „deze machtige steden daar de Franse dapper op vlamden, waren door geen Gouden Louyzen, heymelyke Correspondentie van Schelmen en Verraders daar binnen, noch dreygementen van stormen in te nemen, anders hadden die almede, als de andere, denzelven gang gegaan".

Caiaffa, die met zijn Spaansche ruiters zeker 't meest had bijgedragen om de Franschen op een afstand te houden, werd door den Magistraat vereerd met *„eene quantitcyt van hondert vaeten havers, syn adjudant Ferrare met 25 pattagons*", zijn vier *„maistres de camps*" kregen ieder 80 en zijn vijf majoors ieder 60 vaten, eveneens werden bedacht de ritmeesters, luitenants en kornetten, ieder naar hun rang.

Van Maastricht trokken de Franschen onder Chamilly naar Maeseyck, waar Turenne, na het mislukte beleg van 's Hertogenbosch, reeds op hen wachtte. Gezamenlijk rukten ze vandaar op naar Wezel, ten einde aan de troepen van den Duitschen keizer en van den keurvorst van Brandenburg, tot ondersteuning der Republiek op weg, den overtocht over den Rijn te betwisten. Het tooneel des oorlogs werd daardoor verplaatst buiten de grenzen van den Staat; de zomer spoedde ten einde, en met gerustheid zagen de Maastrichtenaars de toekomst te gemoet, overtuigd als ze waren, dat in de eerste maanden het krijgsrumoer hen niet weder zou doen opschrikken.

De Rijngraaf, die, als man van jaren, de nadeelige gevolgen van den spannenden toestand en de drukke werkzaamheden der verloopen maanden, meer dan iemand, ondervond, maakte van deze gelegenheid gebruik om, tot herstel zijner geschokte gezondheid, te Spa de wateren te gebruiken. Ook Signor Caiaffa achtte zijne aanwezigheid hier niet langer noodzakelijk. Hij nam afscheid van zijne koene ruiters en verliet de stad na door den Magistraat uit dankbaarheid *„voor de goede diensten gedurende syn verblyff binnen dese Stadt aen de selve gepresteerd"* te zijn vereerd *„met een sylveren lampet ende schotel verciert met des Stadts waepen ten pryse van vyfhondert gulden"*, terwijl zijn adjudant werd begiftigd *„met een stuck sylverwercks van vyff en twintich pattagons"*. De heeren de Crommon en van den Nyenburg, mede begrijpende dat hunne diensten hier verder gemist konden worden, lieten den Staten-Generaal verstaan, dat ze gaarne teruggeroepen zouden worden, welke gunst hun onverwijld en met de meeste bereidwilligheid werd toegestaan. Nochtans konden de beide heeren Gedeputeerden te velde bezwaarlijk Maastricht verlaten. Tijdens hun verblijf was hun iets overkomen, dat den besten overkomen kan. Ze hadden schulden gemaakt; niet ten eigen bate, maar *„tot behoef van 't Land"*. Bij Hun Hoog-Mogenden drongen ze aan „op de betalinge van de lang bekende wissel, sonder dewelcke sy niet bequaem souden syn, nog voor den dienst en reputatie van het Land, nog voor haer eygen eere en engagement van daer te scheyden, als hebbende, gelyck meermalen geschreven is, alle haer bestedingen ende incoop van materialen tot de meeste mesnagie van 't Land, onder belofte van gereet gelt gedaen".

Nu waren Hun Hoog-Mogenden, hoe de roep van Hollands rijkdom ook klinken mocht wijd en zijd, als regenten eener republiek van kooplieden betaamt, op den penning. Ze wisten beter raad, dan tot betaling van 's lands schulden in den zak te tasten.

„Dat daer en boven", schreven ze onzen Gedeputeerden tot antwoord, „dat daer en boven den Raed van State nogmaals sal werden versogt, gelyck denselven Raed versogt wert mitsdesen (1), dat haer E. haer gedagten als nog willen laten gaen en haer Ho.

(1) Tot antwoord werd den Gedeputeerden een uittreksel toegezonden uit de *Résolutiën der Staten-Generaal* van Veneris den 7 October 1672.



Mo. adviseren, hoe en waeruyt de bewuste wisselbrief van tien duysent guldens, en of die niet uyt de contributien van de Landen van Luyck, en de quartieren daer ontrent gelegen promptelycken souden konnen werden voldaen, en betaelt, opdat de gemelte Heeren Gedeputeerden met reputatie van den Staet mogen van daer scheyden en thuys komen.".

„En of die niet uyt de contributien van de Landen van Luyck promptelycken souden konnen werden voldaen!" onze beide Gedeputeerden hadden in hun jeugd te wel den verborgen zin der duisterste klassieke schrijvers leeren opsporen, dan dat ze deze vingerwijzing niet zouden vatten. Voor 't arme Luikerland brak een rampzalige tijd aan! Het Maastrichtsche garnizoen werd opgedragen de schattingen in de dorpen op te vorderen; en al verbood de Prins Bisschop den landzaten de contributiën op te brengen, al gelastte hij hun zelfs zich tegen de Hollanders te verzetten, 't mocht niet baten: onze manschappen wisten wel met geweld te bekomen, wat hun niet goedschiks werd afgestaan. Schrikkelijk hielden ze huis in 't Luikerland; door roof en plundering bekwamen ze niet alleen de door den Staat gevorderde schatting, maar vergaten ook zich zelven niet. Tot zelfs de paarden der boeren namen ze weg in 't veld voor ploegen en mestkarren, en zóó groot werd de ontsteltenis, dat 't landvolk de dorpen ontvlood naar de steden, dat kasteelen en kloosters verlaten werden. Nooit wellicht werd zooveel buit te Maastricht binnengebracht! Soldaat te zijn in onze stad, werd zóó'n winstgevend en aanlokkelijk bedrijf geacht, dat van de vijandelijke troepen uit Tongeren, Maeseyck en andere plaatsen een menigte van Zwitsers, ja zelfs geboren Franschen naar Maastricht kwamen overloopen en hier dienst verzoeken.

Aan dien rampzaligen toestand van 't Luikerland werd tenlaatste een einde gemaakt door een gezantschap van 't Kapittel, naar den Prins in den Haag gezonden, en vooral door de voorspraak van den Spaanschen ambassadeur bij de Staten Generaal. De heeren Gedeputeerden konden thans *„met reputatie van den Staet van Maastricht scheyden en thuys komen!"* Voor 't aannemen van een geschenk van den Magistraat voor de gewichtige diensten de stad bewezen, stonden de vertrekkende Souvereinen te hoog, nochtans dulden ze, dat hun secretaris werd toegeteld,

„voor syne goede officien ende diensten eene som van tachtentich Rycxdaelders, mitsgaeders voor de andere domestycquen viertich dergelycken Rycxdaelders.” Daarna verlieten ze de stad en reisden, vergezeld van een sterk geleide en de verwenschingen van 't gansche Luikerland, naar den Haag, waar ze aan Hun Hoog-Mogenden rapport uitbrachten van alles, wat tijdens hunne aanwezigheid te Maastricht was geschied.

XIV.

Intusschen bleef ons garnizoen ijverig in de weer met den vijand zooveel mogelijk nadeel toe te brengen. Dagelijks trokken de partijen uit in alle richtingen en verontrustten niet weinig de Fransche transporten, voorbij Maastricht trekkende met voorraden, bestemd voor de troepen in de veroverde provinciën der Republiek. Ten einde dat uitloopen te keeren, bezetten de Franschen vlak bij de stad, 't met wallen en diepe grachten versterkte kasteel Petersheim, destijds eigendom van den graaf van Merode-Westerloo, in Spaanschen dienst, die met zijn regiment in Holland streed. Doch ook dit kon niet verhinderen, dat op den vijand groote buit werd behaald. Dagelijks werd 't den Franschen duidelijker, welke onvergeeflijke fout ze begaan hadden, door de Republiek binnen te trekken en Maastricht in hun rug te laten.

Ook de andere vijand der Staten, de keurvorst van Keulen, werd nu en dan, door een strooptocht binnen zijn gebied, er aan herinnerd, dat hij met Holland nog steeds in oorlog was. Eens zelfs trok een bende van driehonderd onzer Spaansche ruiters 't Keulsche binnen tot bij Andenau, dat ze *„executeerden met den swavelstock”*.

Behoudens deze kleine plagerijen stonden de vijandelijkheden stil. Maastricht genoot, na maanden van angst en strijd, de rust des vredes en ging met 't grootste vertrouwen den winter tegemoet, toen de Brabantsche Magistraat een missive uit den Haag ontving van 8 November, die, na verbreking van den rooden ouwel met het Statenwapen gezegeld, onze deftige Magistraatspersonen groote oogen deed opzetten. Ziehier wat ze lazen:

„De Staten Generaal der Vereenigde Nederlande.
Edele, Erntfeste, Eerzame, vrome, lieve, getrouwe.

De heere prince van Orange heeft ons by desselfs missive geschreven in 't Leger tot Rosendael des 7e deses bekent gemaect, dat Syn hoocheyt een considerabel Leger zoo te paert als te voet by een hadde gebracht, ende van meeninge was 't selve eerstdaegs te doen ageren tot afbreuck van de vyanden van den Staet, ende voor de dienst van ons algemeene lieve Vaderlandt: dies wy huyden onder andere goetgevonden hebben U L. mits dese aen te schryven, te lasten, ende te begeren, dat deselve de predicanten binnen U L. Stadt willen aenbevelen in hare predicaties, ende gebeden Godt den heere Almachtigh, ons Syne genadige hulpe, ende bystand in, ende over de voorschreven Expeditie, ende desseyne, mitsgaders voor de bewaringe, ende conservatie van Syn Hoocheyts persoon te bidden, ende de Gemeente tot gelycke gebeden op te wecken. Waertoe ons verlatende bevelen wy U L. in Godes bescherminge.

Inden Hage den 8 November 1672.

W. Hogendorp,
Ter ordonnantie van de hoochgemelte
Heeren Staten Generael
K. Fagel".

We meenden dit schrijven hier in zijn geheel te moeten mededeelen, ook omdat het strekken kan tot proeve van den officieelen Hollandschen briefstijl uit den tijd van Madame de Sévigné.

Hoe verwonderd de Maastrichtenaars ook mogen hebben opgekeken over dat onverwacht samentrekken van *„een considerabel Leger"* te Rosendael, in een seizoen, waarin destijds de krijgsbenden de winterkwartieren plachten te betrekken, en over dat plotseling aanvallend optreden naar buiten van een half door den vijand veroverden staat, hunne verwondering moet niets geweest zijn bij de verbazing, die hen een paar dagen later aangreep bij 't hooren der mare, dat de Prins zich met de Staatsche krijgsmacht te Peer bevond en met den komenden dageraad op zou trekken naar Maastricht.

Nauwelijks was deze tijding hier bekend, of de Rijngraaf, kortelings van zijn badreis, eenigszins hersteld, teruggekeerd, deed de gansche ruiterij opzitten en de Boschpoort uittrekken, 's Prinsen leger tegemoet; hij zelf volgde in zijn karos.

Voor het donker waren ze terug, zonder iets bespeurd te heb-

ben. Doch 's avonds, na het poortsluiten, naderde een ruiterdrom, die men binnenliet. 't Was Karel, de zoon van den Rijngraaf, met den graaf de Louvignie en verscheidene andere gezaghebbers het leger vooruitgesneld, om zijn vader te begroeten.

Een flinken marsch hadden ze achter den rug. Den 7 November had de Prins de troepen gemonsterd bij Wouw en Rozendaal, den volgenden dag was men op weg getogen naar Hoogstraten, waar de Prins had overnacht op het kasteel van den jongen Rijngraaf, vandaar was het leger getrokken, dwars door de Kempen, over Turnhout en Peer en bevond zich nu in de nabijheid van Maastricht. In iets meer dan drie dagen had men den tocht voleind; eene snelheid van beweging hoogst merkwaardig voor dien tijd.

Des nachts keerde de jonge Rijngraaf, door zijne gezellen gevolgd, met toortsen naar zijn kwartier te Lanaken terug.

Den volgenden dag, 11 November, kwam de Prins zelve in de stad. Heel Maastricht was op de been; men wilde den jongen Oranjevorst, waarvan zooveel gesproken werd, met eigen oogen zien. Een bleek, tenger jongeling, bijna nog een kind, met een ziekelijk uiterlijk, reed onze burgers voorbij op een groot paard. En op deze was de hoop der Republiek gevestigd, van hem werd de redding verwacht van het benarde land! Dat men met een zwak lichaam reus kan zijn naar den geest, begrepen onze stoere ambachtslieden niet te best.

Rechttoe begaf de jonge Stadhouder zich naar het gouvernement met heel zijn gevolg: de graven de Louvignie, Witgenstein, Dhona, de jonge Rijngraaf, dien hij eene buitengewone genegenheid toedroeg, wien zelfs het gouverneurschap van Maastricht was toegezegd na het overlijden zijns vaders, de graaf van Waldeck, die eens gouverneur zou worden van Maastricht, maar dit thans nauwelijks durfde hopen, evenmin als de jonge Rijngraaf weten kon, dat hij geen vier jaren later den dood zou vinden voor de muren dezer stad.

Aan het gouvernement werd de Prins opgewacht door den Rijngraaf, die hem een stap buiten de poort tegemoet trad, hem welkom heette en naar binnen leidde, *„in syn Cabinet"*, waar ze samen eene lange *„conferentie"* hadden, doch *„sonder ceremonie"*. Daarna kwamen de kapittels van St. Servaas en Onze Lieve

Vrouw Zijne Hoogheid begroeten, desgelijks de Achtbare Raad, die *„Syne hoogheydt, myn heere den Prince van Orangien, vereerde met de somme van acht hondert rycxsdaelders, die door den Peymeester Salden syn betaelt"*. Dien middag onthaalde de Rijngraaf Zijne Hoogheid met de voornaamste heeren des gevolgs zeer kostelijk op 't gouvernement, waarna de dag besloten werd met een wapenschouwing over 't Maastrichtsche garnizoen.

Intusschen verdiepte zich ieder in gissingen over 't doel dier haast roekelooze onderneming van den Stadhouder, die in 't barre jaargetijde, terwijl meerdere provinciën van 't Gemeenebest in 's vijands macht waren, en Holland zelfs nog voortdurend werd bedreigd, met de beste verdedigers des lands, ver buiten de grenzen, zich ging blootstellen aan de onzekere kansen van den krijg. De hoogste officieren zelfs waren van 's Prinsen voornemens onkundig. Sommigen meenden, dat hij zich van Tongeren en Maeseyck wilde meester maken, ten einde den vijand in de veroverde provinciën, de gemeenschap met Frankrijk af te snijden. Anderen waren van oordeel, dat 't op Charleroi gemunt moest zijn, de rijke voorraadschuur, die Luxembourg in de *conquêten* van al 't noodige voorzag. De val dezer vesting zou, evenals in 1629 tijdens 't beleg van 's Hertogenbosch de val van Wezel, de ontruiming der Republiek ten gevolge hebben. Weer anderen achtten het 't waarschijnlijkst, dat men ging samenwerken met de hulplegers van den keurvorst van Brandenburg en den Keizer, reeds naar den Rijn in aantocht, doch door Turenne belet te naderen. De vermetelsten durfden zelfs onderstellen, dat het niet minder gold dan een inval in Frankrijk, ten einde Lodewijk in zijn eigen rijk den vrede voor te schrijven. Hoe men ook giste, in zooverre waren het allen eens, dat het doel van den tocht was, door eenig stout wapenfeit het tooneel des oorlogs buiten de grenzen der Republiek te verplaatsen. Nochtans wist niemand 't ware der zaak met zekerheid. Het oogmerk van den Prins werd strikt geheim gehouden; zelfs de heeren Staten had men voorzichtigheidshalve van alles onkundig gelaten. De *„Hollandtse Mercurius"* beweert zelfs, dat „seker Overste aen Syn Hoogheyt gevraegt soude hebben, quae in Gallos concepit? Wat hy tegen Vranckryck voor hadde? En dat Syn Hoogheyt daer op antwoorde, of hy dan genegen was om syn desseynen te openbaren?

En neen seggende, antwoordde Syn Hoogheyt weder, de selve weldaet bevint ick in myn Tong mede". 't Is niet onaardig dit verhaal, hetwelk ieder onzer in zijne schooljaren de gevatheid des Prinsen om een nieuwsgierige te bestraffen, meer dan eens heeft doen bewonderen, in zijne oorspronkelijke gedaante onder het oog te krijgen. 't Lijkt wel, of dit historisch gesprek in het Latijn werd gevoerd en door de zorg van den *„Hollandtse Mercurius"*, zonder te groote vrijheid, in het Nederduitsch is overgezet.

Het geheimzinnige, dat heel deze onderneming omhulde, bracht de ongerustheid der vijanden op 't toppunt. De ontsteltenis onder het landvolk in het Keulsche en in Noord Frankrijk was onbeschrijflijk. De Keurvorst achtte zich niet langer veilig in zijne residentie Bonn en nam de wijk naar Keulen. De graaf van Duras verliet Maeseyck, trok met zijn volk naar Wassenberg en hooger de Roer op en bleef daar wachten op versterkingen, hem door Luxembourg uit Holland toe te zenden Montal, de bevelhebber van Charleroi, kreeg last het oog te houden op Tongeren en andere plaatsen in de buurt, die de Prins bedreigde, en Lodewijk zelve maakte reeds aanstalten om 't hof te verlaten en in 't barre seizoen te velde te trekken Aller vrees bleek echter vooreerst ongegrond. De Prins scheen plotseling de voortvarendheid van zijn aanvankelijk optreden te hebben verloren; rustig bleef hij te Maastricht, en zijne troepen lagen werkeloos in hunne kwartieren te Lanaken.

Den 15 November echter raakte alles in beweging. Het gansche heir rukte, door de Tongersche poort, Maastricht binnen en trok hier over de brug naar den rechter Maasoever. Uren achter elkaar ratelde de hoefslag der 20000 ruiters door onze straten. Het gansche leger bestond enkel uit ruiterij, waaronder 2000 dragonders en een groot aantal Spaansche hulpbenden onder den graaf de Louvignie, waarbij vele Zuidnederlandsche edelen als officieren dienden. Vier en zestig escadrons, elk van drie compagniën, volgden elkander op in eindelooze rijen en reden voorbij het gouvernement, waar de Prins, aan een raam staande, zijne voorbijtrekkende krijgers gadesloeg „'t Was heerlyck te sien den 15 deser", zegt een ooggetuige in den *„Hollandtse Mercurius"*, „alle de Cavallery door Maestricht na het Land van Overmaze trecken, voor uyt reden 3 compagniën Spaense Dragonders en

't Regiment van Syn Hoogheyt, toen volgde al de Spaense Cavallery: te Rosendael was wel een schone Monstering gehouden, dan hier sag men de statige Spangiaerden, wackere Italianen, stercke Duytsers en Nederlanders te samen".

Al de ruiterij ging kampeeren te Eysden en naburige dorpen, waar men aanstonds begon over de Maas een schipbrug te slaan, halverwege Eysden en het fort Navagne. De Prins vestigde zijn hoofdkwartier, te midden zijner krijgers op het schoone kasteel van den baron Arnold de la Margelle, schilderachtig gelegen aan den oever der Maas en niet lang geleden nieuw herbouwd (1).

De Maastrichtsche Magistraat kreeg in opdracht het leger van 't noodige te voorzien, en hoewel in de stad zelve geen overvloed bestond, kon hij niet anders dan dien last in berusting aanvaarden. Voor het brood werd 't stadsmagazijn van rogge aangesproken; het bier verschaften de brouwers en de benoodigde kaas werd geleverd door onze voornaamste winkeliers. Dagelijks werden de levensmiddelen te scheep de Maas opgesleept naar Eysden. Al den tijd, dat de Prins met zijn troepen in deze streken vertoefde, bleef die zware last op onze stad drukken. Niet minder dan 5468 vaten rogge en 25140 ponden kaas zag men in den maag van 's Prinsen leger verdwijnen. Wel heëtte dit alles door den Staat van de Stad gekocht, doch de betaling bleef achterwege, hoe dikwijls ook de Magistraat naderhand, door geldnood gedwongen, bij de Regeering tot afdoening dezer schuld aandrong.

Van eene onderneming tegen den vijand bespeurde men intusschen niets. 't Leek wel, of de Stadhouder tot zijn genoegen eenigen tijd in 't schoone Zuiden kwam doorbrengen. Hij ontving bezoek van den prins van Nassau, gouverneur der stad Limburg, die hem kwam begroeten en vereeren met een geschenk

---

(1) Het kasteel werd herbouwd in 't jubeljaar 1650, zooals een inschrift boven de poort aanduidt:

Incendio destructum
Anno 1649. Auxilio Dei
ejusque Matris melius
reparatum anno jubileo
1650. Qui sperat in Dno
non minorabitur.

Tegenwoordig behoort dit gebouw aan den Hoog Welgeboren Heer Graaf de Geloes te Eysden.

van 2000 vaten haver. Den 17 November tegen den middag bezichtigde hij met zijn voornaamste aanvoerders, onder geleide van den graaf de Louvignie, de Spaansche sterkte Navagne en werd er met drie salvo's uit 't geschut begroet. Den volgenden dag kwamen de burgemeesters van Luik hem op het kasteel van Eysden bezoeken en vereeren met het banket en den wijn: vier voedervaten Rijnsche en 1500 à 1600 flesschen Fransche, gelijk ze ook den Koning hadden aangeboden tijdens diens verblijf te Visé in den Meimaand. Alles ademde vrede, van krijgsgeweld vernam men niets. Het eenige bloed wellicht in die dagen vergoten, vloeide tijdens een tweegevecht tusschen den jongen Rijngraaf en den Italiaanschen markies Postpionelli, hier ter stede in garnizoen, die zich beiden een „*seconde*" tot helper kozen. De Markies werd door den Rijngraaf door den arm gestoken en ontwapend, terwijl de beide helpers zoo verwoed op elkander inhiewen, dat ze zwaar gewond moesten gescheiden worden. Gelijk een goed zoon betaamt, kwam de jonge Rijngraaf daags daarna wegens 't gebeurde „*syn onschult by syn Vader doen*".

Spoedig echter kwam aan dien toestand van werkeloosheid een einde. Den 22 November des avonds hoorden de Maastrichtenaars 't geschut op de wallen losbranden ter begroeting van den graaf de Marcin, die met een Spaansch hulpleger hierheen kwam om aan 's Prinsen onderneming deel te nemen. De Montery, de Spaansche landvoogd, steunde de zaak der Staten niet langer in 't geheim, maar stond hen openlijk bij met alle beschikbare troepen. Marcin vergezeld van den prins van Salms, van Vaudemont en andere voorname officieren werd door den Stadhouder en den Rijngraaf met de hoogste onderscheiding ontvangen in de stad. De Spaansche hulpbenden, naar men zeide 10000 man, meest infanterie, bleven buiten de Tongersche poort in de dorpen gelegerd.

't Scheen, dat de Prins op deze hulp had gewacht om zijn plannen ten uitvoer te brengen: nauwelijks was de Marcin aangekomen of allerwegen zag men toebereidselen maken, die op een belangrijke onderneming wezen. Uit ons tuighuis werd veel zwaar geschut en ander krijgsgereedschap voor den dag gehaald en op de markt gebracht, een groote menigte wagens en karren werden bij onze burgers en in 't land van Overmaze geprest, en drie regimenten van ons garnizoen, dat van den commandant Asquin,

van den graaf van Waldeck en van Carry, bekwamen last zich vaardig te houden om op den eersten trommelslag met 's Prinsen leger te kunnen optrekken.

Eindelijk den 25 November raakte 't leger in beweging. De Prins trok over de schipbrug bij Navagne, bezag de Spaansche hulpbenden van de Marcin en rukte vervolgens met alle troepen op tegen Tongeren. De Staatschen sloegen zich neer aan de Oost-zijde der stad, de Spaanschen legerden zich aan den Westkant, te Sichen nam de Prins zijn hoofdkwartier, zoodat Tongeren geheel ingesloten was.

Die tijding zal ongetwijfeld destijds, zoo in de Republiek als daarbuiten, met de grootste verbazing ontvangen zijn en menigeen hebben doen denken aan den berg, die een muisje baarde. Gold nu die gevaarvolle tocht, uit Holland naar 't Luikerland met zooveel moeite ondernomen, met zooveel zorg geheim gehouden, een sterkte van zoo weinig belang als Tongeren!

Hoe men ook over 's Prinsen onderneming dacht, de Fransche bezetting binnen Tongeren, 3000 strijders tellende, waaronder twee regimenten Zwitsers, maakte zich gereed tot een wakkere verdediging. Hun stad, evenals Maeseyck een rustpunt op den weg van Frankrijk naar de „*conquêten*" in de Republiek, bevatte groote magazijnen vol krijgsvoorraad, levensmiddelen en fourrage, en daar de belegeraar de bezetting had laten weten, dat niemand hunner bij de overgaaf kwartier zou krijgen, indien de voorraden werden in brand gestoken, bleef den Franschen niets anders over dan een heldhaftige tegenstand. Dag en nacht werkten ze aan hunne buitenwerken; de grachten werden verdiept, en al de gebouwen in een omtrek met den grond gelijk gemaakt.

Lodewijk XIV, 't gevaar inziende, waarin Tongeren verkeerde, zond bevel aan den gouverneur van Charleroi, de graaf de Montal, om zich, ten koste wat 't wilde, met zijn ruiterij binnen de bedreigde vesting te werpen. Een stout stuk ongetwijfeld, maar dat deze wakkere bevelhebber, zij 't dan ook niet zonder verlies, met 500 ruiters, door de legerbenden der belegeraars heen, wist ten uitvoer te brengen.

Een ieder dacht nu, dat 't spel onder de muren van Tongeren eerst recht zou beginnen, toen den 29 November onverwachts al 't geschut van voor de bedreigde stad weer naar Maastricht werd

teruggevoerd, en den dag daarna de Prins, na nog geen zes dagen de belegering te hebben volgehouden, met zijn ruiterij en die der Spaansche hulptroepen in allerijl door Maastricht trok, de Maasbrug over en zich den kant uitspoedde van Sittard, naar 't Guliksche. 't Gold den overval van een Fransche afdeeling, 6000 ruiters sterk, onder den graaf de Duras, die van uit Maeseyck, 't bedreigde Tongeren wilde te hulp snellen en langs den rechteroever der Roer reeds waren opgetrokken tot voorbij Wassenberg.

XV.

Van de gunstige gelegenheid, die zich aanbood nu de Franschen te Tongeren nog niet van hun schrik bekomen waren, en Duras in 't nauw gebracht werd door den Prins, maakte ons garnizoen onverwijld gebruik om Maastricht te verlossen van een der versterkte plaatsen, die 't ingesloten hielden: 't kasteel van Valkenburg.

Op St.-Nicolaasdag kregen de regimenten van Beaumont en Mannemaker, benevens de Spaansche ruiterij hier in garnizoen, bevel zich tot den tocht gereed te maken, en des nachts nog trokken ze, onder aanvoering van kolonel Asquin, commandeur van Maastricht, en den graaf van Waldeck van 's Prinsen leger, de stad uit en sloegen den weg in naar Valkenburg.

Valkenburg was in 1672 een klein, versterkt stadje, gelegen in de liefelijke Geulvallei te midden van groene beemden en vruchtbare akkerlanden. Dalwaarts strekte het zich niet verder uit dan tot den linkeroever der Geul, bergwaarts reikte het slechts tot aan den voet der steile, boschrijke heuvelhelling, welke het dal langs de Zuidzijde begrenst. Een uit de middeleeuwen dagteekenende muur met torens, aan de Noordzijde bespoeld door de wateren der Geul, omsloot de weinige huisjes van gelen mergelsteen, in bevallige wanorde verstrooid om 't landelijk kerkje als schapen om hun herder. Van de drie poorten, destijds elk door een wijden kring van palissaden naar buiten beschermd, gaf één, met een brug over de Geul, toegang van de rivierzijde; twee andere poorten nabij den bergvoet verleenden een doortocht aan den weg, die door de Trichtergrubbe van den berg afdalende en door Valkenburg loopende, hooger het Geuldal invoerde.

Tusschen den berg en 't stadje aan zijn voet, heeft een deel van den rotswand, blijkbaar in den voortijd losgescheurd en neergeploft in het dal, een hoogte gevormd, die aan de stadszijde door steile hellingen aan de bergzijde door een diepe kloof ongenaakbaar gemaakt werd. Op deze hoogte en met het stadje door denzelfden ringmuur omsloten, lag hoog verheven, maar nochtans beheerscht door de naburige heuvelkruinen, het sterke slot der Walrammen.

Den 7 December, vóór 't krieken van den dag, stonden de belegeraars opgesteld rondom Valkenburg, dat, hoewel slechts bevestigd met muren zonder aarden wallen, zooals dat in de middeleeuwen gebruikelijk was, toch het geschutvuur eenigszins weerstaan kon. Ze hadden vier stukken geschut meegevoerd om den muur van het stadje in puin te schieten en een mortier om, over de buitenmuren heen, bommen te werpen op 't sterke kasteel. Eene menigte van karren met krijgsvoorraad, levensmiddelen en al den toestel voor een beleg benoodigd, waren uit Maastricht de troepen op den voet gevolgd.

Aan 't hoofd der Fransche bezetting binnen Valkenburg, nagenoeg 200 man sterk, bevond zich nog steeds de kolonel Jean Louis de Marseillac, die eenige dagen te voren ernstige brandwonden aan hoofd en arm bekomen had bij het beproeven van vuurwerk voor oorlogsgebruik.

Zoohaast de Franschen hun belagers gewaar werden, begroetten ze hen met een hevig musketvuur,[a] dat door de nog heerschende duisternis echter weinig uitwerking deed. De belegeraars begonnen met een mijngang te graven en naderden daarmee in korten tijd tot dicht onder een hoek van 't slot, terwijl ze intusschen met hun geschut de muren en palissaden der vesting beukten.

Alvorens tot de bestorming over te gaan lieten de Staatschen het kasteel opeischen met de bedreiging, dat geen kwartier zou gegeven worden, indien er moest gestormd worden. De Marseillac liet zich echter zoo licht niet uit 't veld slaan en verkoos den hem toevertrouwden post tot het uiterste te verdedigen.

Nadat het regiment van Kirchpatrick, uit Maastricht ontboden, voor Valkenburg was aangekomen, werd tot den storm overgegaan. 't Geschut begon weer te donderen, 't voetvolk rukte van alle kanten op de vesting aan, verdreef den vijand achter de

palissaden, wierp met handgranaten naar binnen en drong door tot aan den voet van den muur. Slechts geringe verliezen leden de aanvallers; alleen aan den kant van het slot, waar ze uit de diepe kloof met ladders tegen den muur wilden opklauteren, werden verscheidenen door de van boven neergeworpen steenblokken verpletterd. Tegen vier uur in den namiddag waren de Maastrichtschen meester van twee poorten; aan de derde waren petarden gehecht, zoodat slechts één vonk noodig was om deze te versplinteren.

De Franschen, het nuttelooze van verderen tegenstand inziende vroegen kwartier op discretie, hetgeen hun werd toegestaan. Niet zonder moeite was het Staatsche krijgsvolk, dat zich reeds op de plundering verheugde, te bewegen den strijd te staken. De graaf van Waldeck wist de manschappen in toom te houden en behoedde 't stadje Valkenburg daardoor voor een verschrikkelijken ramp.

Tegen vijf uur, toen reeds de avond gevallen was, trok een afdeeling der Staatschen de veroverde vesting binnen. Op 't slot vonden ze een aanzienlijken voorraad fourrage, koren en andere levensmiddelen, benevens twaalf halve kartouwen en ander klein geschut. Dit alles namen de overwinnaars, die 's avonds nog voor 't meerendeel aftrokken, als buit mede naar Maastricht. Onze burgers, die den heelen dag 't kanon hadden hooren donderen, wachtten hen juichende op in de straten, en zagen den rijken buit voorbijgaan benevens Marseillac en de zijnen als krijgsgevangenen en een spion der Franschen, Boerenschrik, die allen in een der gebouwen van 't St.-Servaaskapittel werden opgesloten. De Staatschen hadden tien dooden en een dertigtal gekwetsten bekomen, de Franschen hadden slechts zes of zeven man verloren.

Zoo viel Valkenburg, tot ieders verbazing na een strijd van slechts weinige uren, den Maastrichtschen in handen. Door een bittere ondervinding 't gevaarlijke van een sterkte als Valkenburg, zoo in de nabijheid onzer stad, kennende, werd door den Rijngraaf tot slooping van de stadsvesten en van 't kasteel besloten. Na weinige dagen (10 December) werd dit besluit uitgevoerd. Eenig volk van ons garnizoen trok er heen, slechtte de muren, haalde de gebouwen van 't kasteel omver en deed met buskruit springen, al wat te hecht bleek om afgebroken te worden.

Valkenburg had zijn rol als vesting gespeeld: zijn muren werden nimmer meer herbouwd, en sedert dien dag rest niets meer van 't eens zoo vermaarde slot dan de bekoorlijke ruïne, die, als herinnering aan 't grijs verleden, heden ten dage nog een der grootste aantrekkelijkheden vormt van de liefelijke Geulvallei.

Had 't Maastrichtsche garnizoen door 't overweldigen van een belangrijken Franschen post een aanzienlijk voordeel behaald, de Prins kon zich niet beroemen met zijn tocht tegen Duras de eerste Decemberdagen zoo wel besteed te hebben. Overtuigd, met de meeste zekerheid den Franschen een geduchten slag te kunnen toebrengen, had hij zich bij zijn komst aan de Roer deerlijk teleurgesteld gezien. De rivier, door zware regens gezwollen, had hem belet de Franschen op den anderen oever aan te tasten, gelijk ze Duras verhinderd had zijn tocht naar Tongeren te volvoeren Alleen door de wateren der Roer gescheiden, hadden de legers tegenover elkaar gestaan, zonder elkander te kunnen naderen. Toen de Prins aanstalten had gemaakt om de rivier te Roermond over te trekken, was Duras gevlucht naar de schipbrug over den Rijn bij Bonn en dat met zulke overijling, dat een menigte zijner ruiters en paarden, uitgeput op den weg waren achtergebleven. Na deze mislukking van den aanslag op Duras, had Zijne Hoogheid eenige dagen gerust bij Heinsberg en was vervolgens op weg getogen naar Maastricht. Den 11 December trok hij met zijn ruiters door de stad en sloeg zich neder tusschen Hasselt en Tongeren, tot groote ongerustheid der Fransche bezettingen binnen Tongeren en Maeseyck, die elk voor zich vreesden, dat 't haar gelden zou.

De Prins, die te midden zijner troepen zijn hoofdkwartier vestigde op 't kasteel van Jesserer bij Tongeren, heeft daar met weinig voldoening op de gebeurtenissen der laatste weken moeten terugblikken. De kostbare en bijna roekelooze tocht naar 't Luiksche, zijn eerste groote onderneming als legeraanvoerder, had hem tot dusver weinig meer dan teleurstellingen bezorgd. De Duitsche bondgenooten, wier hulp hij blijkbaar al dien tijd had afgewacht om zijn eigenlijk oogmerk uit te voeren, kwamen nog steeds niet opdagen. Naar Holland terugkeeren, zonder iets te hebben uitgevoerd, kon de jonge veldheer met zijn eerzucht moeilijk in overeenstemming brengen, en nochtans maakte 't naderend winterseizoen 't met den dag bezwaarlijker met 't leger 't veld te

houden. Verklaarbaar is 't dan ook, dat de Stadhouder, ten laatste 't wachten moede, een koen besluit nam en zonder Duitsche hulp door een schitterend wapenfeit toonen wilde, wat hij vermocht. Hij had niet minder in den zin, dan een aanslag tegen 't sterke Charleroi. De kans van slagen stond niet slecht. Charleroi miste op dit oogenblik zijn bekwamen bevelhebber, Montal, die zich met een aanzienlijk deel der bezetting nog steeds binnen Tongeren bevond, en Montery, de landvoogd der Zuidelijke-Nederlanden, had beloofd de onderneming naar zijn beste vermogen te steunen. Behalve 't volk, uit Brussel, Mechelen en andere omliggende Spaansche garnizoenen toe te zenden, wilde hij de noodige levensmiddelen, krijgsvoorraden en gereedschappen verschaffen, zoodat de Prins bij zijn komst voor Charleroi onverwijld met den belegeringsarbeid zou kunnen aanvangen.

Voor Zuid- zoowel als voor Noord-Nederland was de verovering dezer vesting wenschelijk. Zou de Republiek door den val van Charleroi, de voorraadschuur van Luxembourg, oogenblikkelijk door den vijand ontruimd worden, het Zuiden zou zich hersteld zien in 't bezit der gewichtigste sterkte, die Lodewijk XIV zich in 1667 had toegeëigend en waaruit Frankrijk niet weinig verontrust kon worden.

Den 14 December brak Marcin met de voorhoede van 's Prinsen leger op teneinde de stad te berennen, en kort daarna trok Willem III met de hoofdmacht weg uit de omgeving van Maastricht. De Achtbare Raad vereerde hem bij zijn heengaan met een voeder wijns en gaf een gelijk geschenk aan de graven van Waldeck en de Marcin. Uit 's Prinsen gevolg werd de heer van Bentingh, eerste Edelman van de Kamer van Zijne Hoogheid, begiftigd met een karabijn en een paar pistolen ter waarde van vijftig rijksdaalders. De heer van Berghe, meester der Requesten, de heer van Seelhem, secretaris, en de heer Boreel, hofmeester van Zijne Hoogheid, kregen ieder twee amen wijn en al de anderen wellicht een welgemeend kruis achter den rug.

Den 16 December was de Prins reeds voor de bedreigde vesting met geheel het leger, waaronder veel volk van ons garnizoen onder den commandant Asquin. Twintig stukken zwaar geschut en twee mortieren uit het Maastrichtsche tuighuis zouden hem worden nagezonden; reeds waren ze ingescheept teneinde over de

Maas naar Namen en voorts over de Sambre naar Charleroi te worden gevoerd.

Men kan zich voorstellen in welk een gemoedstoestand Montal geraakte, toen hij te Tongeren van den aanslag tegen Charleroi vernam. Zijn spijt moet te grooter geweest zijn, daar het hem moet toegeleken hebben, — wat ook door de la Hode ([1]), de levensbeschrijver van Lodewijk XIV wordt beweerd, -- dat hij zich in een strik had laten vangen, dat het schijnbeleg van Tongeren was ondernomen om hem daarheen te lokken en Charleroi, waarop 't eigenlijk gemunt was, van zijn bevelhebber te berooven. Doch Montal *„een gauwen Baes"* noemt hem de *„Hollandtse Mercurius"*, was er de man niet naar, om, in een strik gevangen, geen poging te doen om eruit te geraken. Den 17 December, des morgens reeds, was hij met honderd ruiters van Tongeren op weg naar zijne bedreigde stad en stootte, na een fiksen rit, 's anderen daags op het leger van den Prins, waar hij dwars doorheen moest om binnen de vesting te geraken. Aanvankelijk gelukte hem den doortocht, door zich uit te geven als behoorende tot 's Prinsen volk, doch toen, bij het verder voortdringen, de Hollanders de bloote degens onder de mantels der Franschen gewaar werden, werd hij als vijand herkend. Met een scherp gevecht sloeg hij zich door de vijandelijke ruiterbenden heen en kwam met een gering verlies binnen Charleroi, waar nu alles tot een kloeken tegenstand werd voorbereid.

't Scheen echter, dat de Prins niets dan tegenspoed ondervinden moest bij al zijne ondernemingen. Van den dag af, dat hij voor Charleroi verscheen, viel de vorst met alle hevigheid in 't Was een bittere koude: hier te Maastricht vroren des nachts de schildwachten dood in de buitenwerken, en Luxembourg ondernam zijn vermaarden tocht, over de bevroren wateren Holland binnen. Hoe het onder deze omstandigheden met de belegeraars van Charleroi moest gesteld zijn, kan men zich voorstellen. Al spoedig kwam het belegeringsgeschut, dat door het drijfijs de rivier niet was

---

([1]) In zijn *„Histoire de la vie et du règne de Louis XIV"* zegt de la Hode dienaangaande: „L'Armée ennemie continua de feindre et de menacer Tongres. Le but de cette fiction étoit de surprendre Charleroi, lorsque Montal, son Gouverneur, n'y seroit pas; car on savoit qu'il avait ordre de se jetter dans la première Place qui seroit sérieusement menacée".



kunnen opvaren, hier terug, en tegen Kerstmis keerde ook de commandant Asquin met 3000 man van ons garnizoen weerom. Uit den mond der manschappen zelf vernam men thans de voor de muren van Charleroi doorgestane ellende. De hard bevroren grond had den arbeid aan de belegeringswerken onmogelijk gemaakt. Het verblijf onder den blooten hemel was onverdragelijk geweest; menschen en paarden waren in menigte doodgevroren. De Prins, hoewel hij van aftrekken niet wilde hooren, had de stad uitteraard niet flink kunnen aantasten. De belegeraars daarentegen waren met den dag overmoediger geworden. En toen ze bij een uitval den bondgenooten aanzienlijke verliezen hadden toegebracht, en bovendien bij geruchte bekend was geworden, dat van alle kanten Fransche troepen tot ontzet aanrukten, had de Prins ten laatste het beleg opgebroken en was naar Holland teruggekeerd. 't Derde deel zijner krijgers had hij op dien tocht verloren.

Asquin was met zijn volk van Namen met zeven schepen de Maas komen afzakken op gevaar af van Duras in handen te vallen. Onderweg waren vele manschappen dood gevroren; een menigte zieken en gewonden bracht hij mede, waaronder een groot aantal met bevroren ledematen, benevens 't lijk van den voor Charleroi gesneuvelden kornet Bijlant, dat den 26 December hier werd ter aarde besteld.

Al de zieken en gekwetsten moesten te Maastricht onder dak gebracht en verpleegd worden. Geen andere plaats had men hier voor die ongelukkige beschikbaar dan 't Paradijs, een gebouw aan de Jeker gelegen bij de Helpoort, ter plaatse ongeveer van 't latere slachthuis en dat steeds als pesthuis had dienst gedaan. 't Was daar alles behalve een *paradijs* voor de arme lijders. In al zijn bitterheid hebben ze 't sarcasme van dien naam moeten gevoelen. Aan verzorging en verpleging werd niets gedaan; de kapiteins, die in plaats van soldij, voor den onderstand hunner zieke manschappen „*een wekelijksch klein subsidie*" moesten verschaffen, kwamen dit voorschrift niet na, zoodat de ongelukkigen er dagen lang bleven liggen op een bos stroo, zonder dat iemand zich hun lot aantrok.

Ten laatste besefte de Achtbare Raad, dat de toestand in 't Paradijs onhoudbaar was. Met reden duchtte hij voort 't uitbreken

der „*leghersieckte*" en andere kwalen onder 't krijgsvolk; de rampzalige gevolgen van epidemieën kende men destijds bij ondervinding maar al te wel.

Met medehulp van den Gouverneur toog onze Magistraat aan 't werk. De zieken en gekwetsten werden van 't noodige voorzien, de stadsdoctoren door chirurgijns bijgestaan werden belast met de verpleging, de bouwmeester moest oud lijnwaad bezorgen om de gewonden te verbinden, de wijkmeesters hielden ieder in hun wijk collecte tot 't aankoopen van bedden en matrassen en een streng toezicht van overheidswege zou waken tegen 't insluipen van nieuwe misbruiken in de toekomst.

XVI.

De schrik, dien de Prins door zijn onverwachte overkomst uit Holland den Franschen bezorgd had, was spoedig vergeten. Nauw had 't Staatsche leger deze streken verlaten, of ze staken 't hoofd weder op, stoutmoediger dan te voren. Het garnizoen van Maastricht, dat den Franschen steeds ontzag had weten in te boezemen, was inmiddels niet weinig verzwakt. Eenige regimenten voetvolk benevens de door den vijand zoo geduchte Spaansche ruiters, die aan 's Prinsen tocht tegen Charleroi deelgenomen hadden, waren na afloop, met Asquin hier niet teruggekeerd, maar hadden het aftrekkende leger naar Holland gevolgd.

Deze verzwakking van 't Maastrichtsche garnizoen maakte de Franschen vermeteler dan ooit. De graaf van Duras had een menigte volk samengetrokken te Waremme, boven Tongeren, en van daaruit liepen zijn benden den heelen omtrek af, stelden de dorpen op contributie, plunderden, brandden allerwegen, ontzagen daarbij noch 't Spaansche gebied, noch 't Luikerland en kwamen zelfs tot in de dorpen Spauwen en Rosmeer, op anderhalf uur van Maastricht, „*moeskoppen*". 't Gevoeligst troffen ze onze stad door de vrachtwagens buit te maken op den weg van Breda, waarlangs de waren voor de Maastrichtsche kooplieden bestemd, uit Holland hierheen plachten te komen. Zóó onveilig maakten ze den weg, dat alle handel werd afgeschrikt, en kaas, boter, visch, zout en olie hier begonnen te ontbreken.

Ten einde den overmoed der Franschen te fnuiken, haastten de Staten zich onze bezetting te versterken met drie regimenten cavalerie, waarvan één, dat van den prins van Salms, uit Spaansche ruiters bestond. In allerijl spoedden ze zich hierheen, den weg van Bergen op Zoom naar Maastricht afleggend in dertig uren, en kwamen den 13 Januari de stad binnen.

Met deze hulp versterkt, kon onze bezetting weer handelend optreden en den Franschen hun euveldaden met gelijke munt be talen. De vrachtwagens der handelaren werden door sterke convooien begeleid, Duras werd bestookt in zijn kwartier te Waremme, 't sticht van Keulen onder contributie gesteld, en waar 't landvolk weigerde 't geëischte op te brengen, werden de dorpen geplunderd en paarden, vee en al den eigendom geroofd. Tot zelfs bij Sedan en aan de Moezel sloegen ze hun slag. 't Arme landvolk in 't Staatsche-, Luiksche-, Keulsche-, Spaansche- en zelfs in 't Fransche gebied ging weer gebukt onder de uitspattingen der partijgangers, die elkander van weerszijden in 't kwellen der landzaten niets toegaven, *„ende geducriglyck was haer Gebedt: Da nobis Pacem Domine in diebus nostris!"*

Te midden van al dit bedrijf trof Maastricht een zware slag. De oude Rijngraaf, een man van 64 jaar en sedert lang lijdende, werd ernstig ongesteld. Met zóó'n hevigheid greep de ziekte hem aan, dat zijn zoon Karel, in der haast gewaarschuwd zich hierheen te spoeden, zijn vader niet meer levend vond. Den 25 Januari 1673 was hij overleden tot groot leedwezen der bezetting, die haren kloeken Gouverneur in hooge mate vereerde (1). De begrafenis geschiedde den 28 in de voormalge Jesuïtenkerk in de Breestraat, destijds in gebruik bij de Waalsche gemeente en thans schouwburg.

Naar het gebruik dier dagen vertroostte de bekende dichter Joan van Paffenrode, toenmaals als luitenant-kolonel van het regiment Maurits van Nassau hier in garnizoen, onze burgerij met het volgende

(1) In 't dagboek van Constantijn Huygens staat aangeteekend: „1673 25 Jan. Obit Trajecti ad Mosam Fredericus Magnus, amantissimus mei heros".



Lykdigt
Op het afsterven van syn Excellentie
Frederik Magnus,
Wild- ende Ryn-Graaf, Ridder van de Koninklyke
Deense Ordres, etc. Generaal over de Kavallery,
Kolonel, Gouverneur van Mastrigt, etc.
Overleden den 25 Januarij 1673.

Hoe zit de Weduw hier bedrukt?
Wat droefheid is 'er by de weesen,
Dat haar de hoed dus heeft ontrukt,
Die haar vertrooster plagt te wesen.

Ey sie, hoe Fred'riks dood-gebeent,
Gelyk met eene zilte regen,
Eenpariglyk hier werd beweent
Van kap, van tabbaard, en van degen.

Treurt niet Mastrigtse borgery,
Misgun hem niet het eeuwig leven:
Maar dank veel eerder God, dat hy
Zoo lang by uw liên is gebleven.

Wenst niet, dat hy nog by u waar,
Gy zoud u tegen God vergissen,
Die u liet houden zoo veel jaar,
Dat gy in 't eerst' had konnen missen.

De dood heeft 't leven afgemeid,
Het lichaam sal in d'aarde zinken,
Maar syn deugd en vroomigheid,
Zal eeuwen na syn sterf-dag blinken.

O ingeset'ne, maak ein rey,
Geley het Lyk met borger traanen,
Met Weeuwe-sugt, en Wees-geschrey,
En harten-leed der onderdaanen.

Men hou in steen in elks gesigt,
Met gulde letteren te lesen:
Hier leid die Heer, die van Maastrigt
Een Borger-Vader plag te wesen.

't Verlies van haar Gouverneur was te zwaarder slag voor onze stad, doordat de belegering, het vorige jaar zoo gelukkig ontgaan, te wachten was met den komenden veldtocht. De Rijngraaf, door zijn langdurig verblijf hier ter stede, door zijne bekendheid met het garnizoen, de overheid, de burgerij, de grootendeels onder zijn bestuur aangelegde vestingwerken, was de man in wiens handen de verdediging van Maastricht het best betrouwd ware geweest. In dit opzicht was zijn dood een onherstelbaar verlies.

Voorloopig nam de commandant Asquin het bewind op zich. Doch ook deze overleed den 10 Maart na eene ziekte van enkele dagen. Tot zijn opvolger werd benoemd kolonel de Weede de Walenbourg, die in stilte de hoop had gekoesterd tot opvolger des Rijngraven te worden verkoren en daartoe ter vereischter plaatse de noodige stappen reeds had gedaan. Hij nam echter met het mindere genoegen en aanvaardde den 22 Maart zijn ambt met het houden eener groote wapenschouwing over het geheele garnizoen.

Intusschen liet de benoeming van een Gouverneur nog steeds op zich wachten. Blijkbaar wilde de Prins bij het begeven van dien allergewichtigsten post niet met overhaasting te werk gaan. Een alleszins bekwaam en kloek krijgsman moest gevonden worden, waar den nieuw benoemde in de naaste toekomst zoo'n moeilijke taak wachtte. Immers, er bestond haast geen twijfel, de veldtocht van dit jaar zou in de eerste plaats Maastricht gelden. Onze stad, *„een doorn in de Franse desseynen"* had het door hare voortdurende strooptochten, zoo in Lodewijks eigen rijk als in de staten van zijn bondgenoot, de Keulsche aartsbisschop, *te* bont gemaakt, dan dat hij niet pogen zou zich van die plaag te bevrijden. Gedurende een vol jaar had ze den Koning met spijt vervuld over zijn onvergeeflijke fout, haar bij den opmarsch ongedeerd in zijn rug te hebben gelaten tot een voortdurend gevaar voor zijn gemeenschap met Frankrijk. En wat ze, door haar eigenaardige ligging als vooruitgeschoven post dicht bij de Fransche grenzen, bij een aanvallend optredend, voor de Republiek kon beteekenen, dat had hem de tocht van den Prins in November geleerd. Wilde hij zijne veroveringen in de Republiek verzekeren, wilde hij eenmaal tot de onderwerping van Holland geraken, de Koning

zag 't thans volkomen in, dan diende de val van Maastricht vooraf te gaan.

Nochtans werd er juist in die dagen algemeen van een aanstaanden vrede gesproken. Oogenschijnlijk bestond daarvoor alle grond. Zweden had den strijdenden partijen zijne bemiddeling aangeboden. Reeds was Keulen tot plaats der handelingen gekozen en zelfs waren over en weer de gevolmachtigden benoemd. Wien het echter vergund was bij al die vertooningsn een blik achter de schermen te werpen, bleef wanhopen aan de spoedige beëindiging van den krijg. De roemzucht toch des grooten Monarchs was zóó onbevredigbaar, zijne voorwaarden de Republiek te stellen zóó onaannemelijk, zijne toebereidselen tot den aanstaanden veldtocht zóó reusachtig, dat men op den Franschen koning althans geene verwachtingen van vrede bouwen kon. En ook de Republiek was thans veel minder geneigd tot opgeven van den ongelijken kamp dan een jaar te voren. Oneindig minder hachelijk dan bij den aanvang des oorlogs was thans haar toestand. Ze had den eersten schok doorstaan, dat gaf hoop op de toekomst; zou ze Brandenburg als bondgenoot verliezen, zooals het gerucht liep, een krachtiger steun wachtte haar, als Spanje, op 't punt met Lodewijk te breken, zich openlijk aan haar zijde scharen zou; haar legerbenden waren beter toegerust tot den krijg, hare strijdmiddelen geduchter; en bovenal, in Holland had thans het hoogste woord een jong Stadhouder, aan den oorlog zijne verheffing dankende, van den oorlog alles verwachtende, één, die zich geroepen achtte tot tegenstander van Lodewijk en diens roofzuchtige plannen, de door God uitverkorene tot beschermer van 't Protestantisme tegen de overheersching van Rome.

Aan vrede viel niet te denken! Maastricht kon zich voorbereiden tot den strijd. Alleen dat dralen met de benoeming van een gouverneur, moest ieder hier ter stede onverklaarbaar voorkomen. Met den dag zag men den korten tijd nog krimpen, die den nieuw benoemde resten zou om zich voor den kamp gereed te maken Eindelijk tegen 't einde van Maart werd tot aller geruststelling de tijding ontvangen, dat de heer Jacques de Fariaux, baron (1) de Maulde, tot opvolger van den Rijngraaf was aangewezen.

---

(1) Sa terre de Maulde avait été érigée en vicomté en 1679. *Biografie Nationale.*



Deze de Fariaux, kolonel der infanterie in Spaanschen dienst, was Zuid-Nederlander, van Mons geboortig en op 't tijdstip zijner benoeming een man van 46 jaar, in de volle kracht zijns levens. Gedurende een dertigjarige militaire loopbaan had hij zich gevormd tot een uitstekend krijgsman van groote ondervinding. Van zes belangrijke belegeringen was hij getuige geweest; bijzonder had hij zich onderscheiden in 1656 bij het beleg van Valenciennes, in 1662 tijdens de expeditie tegen Portugal en bij het beleg van Villa-Viciosa in 1667, zoodat hij alleszins de man kon geacht worden, om het gouverneursambt van Maastricht, vooral gewichtig in deze moeilijke tijdsomstandigheden, naar behooren te vervullen.

Nochtans wekte de Fariaux's benoeming in militaire kringen groote verwondering. Den belangrijken en zoo algemeen begeerden post, het hoogst bereikbare voor den officier in Staatschen dienst, alleen uit 's landskas jaarlijks 3000 gulden opbrengende, voorheen bekleed, eerst door een zwager, vervolgens door een neef van Frederik Hendrik, nog bij 't leven van den ouden Rijngraaf aan diens zoon beloofd, 't gewichtige gouvernement van Maastricht zag men thans, met voorbijgaan van alle Staatsche officieren, toegewezen aan een onbekend kolonel in vreemden dienst, soldaat van fortuin en .... katholiek; een man, die bovendien alle voorspraak gemist had, welke hooge stand of groote invloed in dergelijke gevallen vermogen aan de hand te doen. Al het onverklaarbare van de Fariaux's benoeming verdwijnt echter, wanneer men in aanmerking neemt, dat juist in dezen tijd de Staten er in geslaagd waren Spanje tot een openlijken strijd met Lodewijk XIV over te halen, en dat de afstand van het voor de Zuidelijke-Nederlanden zoo begeerenswaardige Maastricht met al het gebied, dat er toe behoorde, onder meer de vergoeding uitmaakte, den Spaanschen monarch voor zijne hulp aangeboden. 't Was bijgevolg niets meer dan eene beleefdheid aan de Montery, dat men hem, als landvoogd der Spaansche-Nederlanden, den man liet kiezen, die het bedreigde Maastricht, de toekomstige bezitting van zijn meester, tegen den Franschen koning beschermen zou. En het strekt de Fariaux tot niet geringe eer, dat de Montery's keuze op hem viel.

Met dat al was het gouvernement van Maastricht, in de lente

van 1673, een alles behalve benijdenswaardig ambt. De lusten aan dergelijke hooge waardigheden verbonden zijn niet te genieten in dagen van strijd; de lasten drukken dan des te zwaarder. Eenige maanden van rustelooze inspanning, een ongelijke kamp, gevolgd door eene haast zekere nederlaag met miskenning, oneer, verdachtmaking en al den aankleve daarvan, was het eenige, dat de Fariaux te wachten stond. En behalve dit, eene zware verantwoording! Door de keuze van Maastrichts verdediger te aanvaarden, nam de Montery tevens de verantwoordelijkheid aan de Staten van het behoud der stad op zich, en deze verantwoording, vermeerderd met die aan zijn koninklijken meester, laadde hij op schouders van de Fariaux.

Nochtans deinsde de Fariaux niet terug voor deze moeilijke taak. Op 't eerste aanzoek van de Montery had hij toegestemd, had hij ontslag genomen uit den Spaanschen dienst, en was hij met den rang van generaal-majoor overgegaan in het Statenleger, waar hij door den Prins begiftigd werd met het regiment Asquin, hier ter stede in garnizoen.

Den 27 Maart legde hij in handen van Hun Hoog-Mogenden den eed af en na een langdurig onderhoud met den Stadhouder, wien hij verzekerde, dat de Fransche koning voor Maastricht òf zijn roem òf zijn leger verliezen zou, reisde hij van den Haag naar Brussel, naar de Montery, met brieven van den Prins.

Met den Spaanschen landvoogd regelde hij eenige gewichtige aangelegenheden de verdediging van Maastricht betreffende en vertrok den 6 April om drie uur 's nachts van Brussel, beschermd door een geleide van zeven man, hem door de Montery meegegeven.

Ten einde zoo veel mogelijk op Spaanschen bodem te blijven en het Luikerland, dat van Franschen wemelde, te vermijden, nam hij zijn weg over Andenne, op den rechteroever der Maas boven Hoei. Vandaar trok hij met een escorte van twintig ruiters dwars door de Condroz, alsof de Spaansche sterkte Limburg het doel zijner reis ware geweest, doch zoohaast het gevaar voor eene ongewenschte ontmoeting met de Fransche partijgangers geweken was, reed hij spoorslags langs den kortsten weg naar Maastricht.

Den 7 April, 's avonds te elf uur, stond hij hier voor de Oude-

Wijckerpoort en riep de wachters toe, den Commandeur Weede zijne komst te melden. Onderwijl bezichtigde hij bij 't maanlicht de vestingwerken van Wijck.

Na twee uren wachtens — de Commandeur haastte zich blijkbaar niet den man te ontvangen, wien hij wegens zijne benoeming een stillen wrok toedroeg — na twee uur wachtens werd de Fariaux de poort van Wijck ontsloten, en zond hij zijne begeleiders terug.

's Anderendaags in den vroegen morgen, na eene korte rust, bevond hij zich weder buiten Wijck ten einde den toestand der werken verder op te nemen. Bij zijne tweede inkomst wachtte de Achtbare Raad hem op en bewees hem de gewone complimenten. Ze gaven hunne vreugde te kennne over zijn behouden aankomst, die hun te meer verheugde, daar ze wisten, dat verscheidene Fransche partijen in 't veld waren geweest om hem den pas af te snijden. De Fariaux, een welgemaakt man, rijzig van gestalte, nu ontdaan van 't stof der reis, een witte pruik op 't hoofd en gekleed voor de plechtige ontvangst, maakte den besten indruk. Hij bedankte de heeren hoffelijk voor hunne belangstelling en overhandigde hun een brief van

„Den Prince van Orange (1).

Edele, erentfeste, voorsienige, seer discrete besondere goede vrunden.

Hebbende my geresolveert ende goetgevonden, aen de Hr. de Fariaux te confereren het Gouvernement der Stadt Maestricht, hebben wy UE. mitsdesen daer van wel willen kennisse ende advertentie doen, ende deselve te gelyck op het ernstichste recommanderen deselve te assisteren en de handt te bieden, in alle voorvallen, daer het selve voor den dienst van den Staet, en de defensie van gemelte Stadt sal nodich en gerequireert werden, oock verders met gemelte Heere te leven in goede ende vertrouwde correspondentie ende eendracht, mitsgaders hem allenthalven te bejegenen, ende doen bejegenen, met het respect dat syne character is vereysschende ende in dier voegen gesamentlyck te arbeyden en contribueren tot het gene de welvaert

(1) Deze brief berust in het gemeentearchief hier ter stede.

ende de conservatie van UE. Stadt is betreffende sulcx wy verwachtende en volkomentlyck vertrouwende, bevelen UE. hiermede

Edele, erentfeste, voorsienige, seer discrete besondere goede vrunden in Godes H. protectie.

In 's Gravenhage den 28 Martij 1673.

UE. Goedwillige Vrindt
Prince dOrange".

Na de lezing dezer letteren maande de nieuwe Gouverneur de Magistraatspersonen aan tot trouwe plichtsbetrachting in den komenden strijd. Hij van zijn kant zou hen naar zijn beste vermogen beschermen tegen het vijandelijk geweld. De Magistraat vereerde hem daarop *„voor synen willecom met ses hondert gulden swaer gelt, maeckende duysent gulden licht gelt"* en schonk bij die gelegenheid tevens een som van zeshonderd gulden licht geld aan kolonel de Weede ten einde diens ijverzucht niet op te wekken.

Een oud gebruik bracht mede, dat elke nieuwe gouverneur bij het aanvaarden van zijn ambt, behalve aan Hun Hoog-Mogenden, ook den eed van trouw aflegde aan den bisschop van Luik, als medeheer der stad. Beide Heeren en Prinsen waren zulks overeengekomen in 1567 bij 't verdrag van Antwerpen, waarbij de Luiksche bisschop, om alle verwarring te voorkomen, den Brabantschen hertog uitsluitend het recht gelaten had, binnen Maastricht bezetting te leggen. Hun Hoog-Mogenden achtten het echter in strijd met hunne waardigheid, den bevelhebber in een hunner vestingen den eed van trouw te laten afleggen in handen van een vorst, die als keurvorst van Keulen vijand was van den Staat. Evenals vroeger de Rijngraaf weigerde thans ook de Fariaux den eed te doen, hoewel de Bisschop het hem zoo gemakkelijk mogelijk maakte door *„expresselycken"* den Cancelier van Luik naar Maastricht te deputeeren, in wiens handen de eed kon afgelegd worden.

De drukke gedachtenwisseling aangaande deze zaak tusschen Luik en den Haag, vice versa, gehouden, leidde tot geen andere uitkomst, dan dat de Bisschop, ten slotte minder eischend, Hun Hoog-Mogenden verzocht, dat zij „ten minsten gelieven te verleenen een acte, waer by deselve declareren, dat haer intentie

niet en is, door het refus van den voorschreven eed, eenige reghten aen den Staet van Luyck competerende, daervan te vervreemden, maer dat soo haest deese conjuncturen sullen komen te veranderen, ende de vreede worden getroffen, het doen van den selven eed naer ouder gewoonte sullen permitteren, verhopende, dat door middel van de voorschreeve declaratie sullen konnen eviteren de dangereuse consequentie, die uyt omissie van den voorschreven eedt soude konnen werden getrocken, tot het aldergrootste nadeel van den Staet, ende Land van Luyck". Maar eer op dit punt door de Staten-Generaal eene beslissing was genomen, had de Fransche koning den eed van de Fariaux overbodig gemaakt.

XVII.

Een der eerste zorgen van de Fariaux bij zijn komst hier ter stede was, zich ter dege op de hoogte te stellen van den staat der vestingwerken, troepen en magazijnen, ten einde de hulpmiddelen te leeren kennen, welke hem ten dienste stonden om den Franschen koning 't hoofd te bieden. De magazijnen bezichtigde hij in persoon en van hun toestand zond hij bericht aan den Prins, die hem daarop volmacht gaf, alles, wat er ontbrak te Luik of elders aan te koopen. De officieren van het garnizoen ontbood hij bij zich, maande hun ernstig aan, hun compagniën voltallig te houden, en drukte hun bijzonder op 't hart, gedurende de moeilijke dagen, die hen wachtten, zich van hun taak te kwijten op eene wijze, dat de Prins over hen tevreden mocht zijn. Vooral aan de vestingwerken verleende hij zijne volle aandacht. Hij had opgemerkt, dat verscheidene werken te uitgebreid waren en te veel volk tot hun verdediging vereischten, iets, dat vermeden moest worden, vooral nu het garnizoen niet meer de sterkte had van 't verleden jaar. Deze werken deed hij zoodanig wijzigen, dat ze met minder manschap konden bezet worden. Andere werken, welke nog onvoltooid waren gebleven, deed hij met den meesten spoed voleindigen. Allerwegen deed hij palissaden en stormpalen planten en de barrieren en sortieën in orde brengen. Rondom Wijck werden op zijn last al de boomen, struiken en hagen omgehakt en 't hout in de stad gebracht om

palissaden te maken. Bovendien gelastte hij, dat ieder burger, naar zijn vermogen, zich een zeker aantal palissaden aanschaffen en die in zijn huis bewaren zou, om er in tijd van nood over te kunnen beschikken. Tot het verrichten van al die werkzaamheden zette hij de geheele burgerij aan 't botten, met alle wijken te gelijk. Hij zelve was den heelen dag in de werken en spoorde aan tot spoed. „Het was een verwonderingh", zegt een ooggetuige, „de borgers met hun vrouwen en kinderen, soo dochters als zonen, naar het werk te sien gaan, sonder eenige weersporigheid tegen sulk een moeilyken en verdrietigen arbeid te toonen: willende hiermede gelyk als doen blyken, hoedanig hunne genegenheid tegens hun Gouverneur was".

Ook drong de Fariaux bij den Magistraat aan, de stad weder van levensmiddelen te voorzien. Evenals in de lente van 't vorige jaar moest ieder burger voor een half jaar provisie opdoen: voor drie maanden meel en voor drie maanden koren. De ambachten der bakkers, brouwers, vleeschhouwers en chirurgijns deden weer ruime voorraden op ten einde in tijd van nood met hun bedrijf te kunnen voortgaan. De „*cremers en oeftmengers*" (1) voorzagen hun winkels van boter, kaas, visch, azijn, zout, olie. Daar deze levensbehoeften meest uit Holland kwamen en de weg van Breda nog steeds onveilig was, stonden Hun Hoog-Mogenden op verzoek van den Magistraat, om onze handelaars tot wagen aan te sporen, vrijdom van licenten toe voor al de waren voor Maastricht bestemd.

Bij al deze maatregelen legde de Fariaux den rusteloozen ijver aan den dag van een, die pas in functie is, en de angstige bezorgdheid van een, die den Prins verzekerde, dat de Fransche koning voor Maastricht, òf zijn roem, òf zijn leger verliezen zou.

De Achtbare Raad van zijn kant drong bij den Gouverneur aan tot versterking van het garnizoen, dat slechts acht regimenten infanterie, dertien compagniën Staatsche- en één regiment Spaansche ruiters sterk was, in alles niet meer dan 4000 man. En dan liefst met vreemd volk, daar het verschil van landaard een heilzamen naijver zou opwekken bij de Staatsche troepen, zeiden ze, want 't geringe vertrouwen, dat ze in de Hollandsche krijgers

(1) Kleinhandelaren.

stelden, mochten ze niet laten blijken. De Fariaux stelde hen gerust; men zou hen niet vergeten; brieven uit den Haag en van den Spaanschen landvoogd, de Montery, gaven hoop op een versterking van 2000 man vreemde hulpbenden.

Al deze voorzorgen waren zeker niet overbodig: met den dag liet zich de toestand van Maastricht dreigender aanzien. Frankrijk was druk aan 't werven; met veertig nieuwe regimenten voetvolk en dertig regimenten ruiterij zou het leger versterkt worden. Rondom Rijssel, de verzamelplaats, kwamen de troepen reeds te zamen, die aan den veldtocht van dit jaar zouden deelnemen. Groote voorraden levensmiddelen, krijgsbehoeften, geld en al hetgeen tot een belangrijke belegering noodig was, werd daar opgehoopt. Den 1 Mei was de Koning, vergezeld van de Koningin en het gansche hof, op weg getogen ten einde zich aan 't hoofd zijner troepen te stellen. Alles was gereed; Zijne Allerchristelijkste Majesteit kon naar prooi bespringen!

Niemand twijfelde eraan, of 't ditmaal Maastricht gelden zou. Herhaaldelijk waren Fransche verspieders hier gevat, die zich kwamen op de hoogte stellen van den toestand in de stad en van den staat der vestingwerken. Eerst was er een binnengekomen, als boer verkleed, met een vracht hooi, die hij voorgaf te willen verkoopen. Door zijne groote nieuwsgierigheid aangaande dingen, die een boer weinig belangstelling plegen in te boezemen, liep hij in 't oog en werd hij gevat. Een tweede was door een Maastrichtsche partij gevangen en zoo binnen de stad geraakt. Na zich te hebben vrijgekocht, meende hij van zijne aanwezigheid hier ter stede een nuttig gebruik te kunnen maken, door den staat der vestingwerken op te nemen. Hij werd daarbij echter betrapt en geraakte voor goed achter slot en grendel. De derde was een spion uit Maeseyck, die gegrepen werd, buiten de Boschpoort, tusschen de grazende paarden van 't garnizoen.

Gaf dit alles te denken, zekerheid omtrent het voornemen des vijands kreeg men korten tijd daarna, toen een Fransch trompetter hier de invrijheidstelling kwam verzoeken van eenige gevangen landgenooten. Wrevelig, dat zijn verzoek niet ingewilligd werd, liet hij zich de bedreiging ontvallen, dat men binnen drie weken 's Konings tenten op den St. Pietersberg zou zien neerslaan. Kort daarna liet de groote Monarch zelve zich over zijn

plannen uit op eene wijze, die allen twijfel moest wegnemen. Toen de graaf Tott, een der Zweedsche gevolmachtigden, alvorens af te reizen naar den vredehandel te Keulen, bij zijn afscheidsbezoek aan den Koning, dezen opmerkte, dat Holland nooit bewilligen zou in den afstand van Maastricht, alleen niet om Spanje te believen, klonk 't uit den koninklijken mond voor ieder, die het hooren wilde: „Wy sullen wel maken, dat Maestricht binnen ses weken in onse handen sal syn"! (1)

Waren dit alle nog slechts voorteekenen, meer of minder duidelijk 't aanstaand beleg aankondigend, welhaast kon men ook van de zijde des vijands een eerste begin van uitvoering bespeuren. 't Was de meer dan gewone zorg, waarmede Montal allen toevoer van levensmiddelen en krijgsvoorraden naar onze stad afsneed. De wakkere gouverneur van Charleroi had, nadat de graaf de Duras, benoemd tot kapitein van de Garde-du-Corps van Zijne Majesteit, naar 't leger was vertrokken, het opperbevel over de Fransche troepen in het Luikerland aanvaard en zwierf met zijn ruiterij voortdurend rond in den omtrek, een waakzaam oog houdend op Maastricht. Den 28 April vertoonde hij zich plotseling met 27 kornetten ruiterij, duizend man ongeveer, voor de stad en drong met groote snelheid door tot bij de buitenpalissaden, waar de burgers rustig aan den arbeid waren. Met groote ontsteltenis vluchtten allen naar binnen, maar onze kanonniers begroetten de Franschen duchtig met 't kanon, en onze geheele ruiterij ging opzitten en trok naar buiten, zoodat Montal, even snel als hij gekomen was, de wijk naar Tongeren nam.

Kort daarna deed hij niet minder de stad opschrikken door zijne driestheid. 't Was op den dag, dat de Fariaux een wapenschouwing hield in 't Wijckerveld over de ruiterij. Toen allen daar stonden opgesteld, zagen ze eensklaps Montal met zijn ruiters op den St.-Pietersberg verschijnen. Met de revue was het gedaan, spoorslags ging 't naar binnen, de gansche stad raakte in alarm; maar op 't naderen onzer ruiters, ter vervolging uitgezonden, trokken ook thans de Franschen ijlings af.

Van de dorpen in den omtrek eischte Montal contributie, en waar die niet prompt werd opgebracht, dreigde hij met brand.

---

(1) *Hollandtse Mercurius.*

In de heerlijkheid Borgharen deed hij toren en kerk en eenige woningen in asch leggen, ten einde de boeren tot betalen te dwingen. Maastricht hield hij nauw ingesloten, zoodat geen mensch meer in of uit kon; 't marktschip van Luik deed hij den dienst staken; zelfs den Staatschen gevolmachtigden, over Maastricht en Aken naar den vredehandel te Keulen reizende, weigerde hij den toegang tot onze stad. Hij verdacht die vredelievende heeren van 45 wagens met allerhande krijgstuig, onder hun bagage, hier te willen binnensmokkelen. Onder sterk geleide deed hij ze over Stockem naar Aken brengen, zoodat ze niet eens de torenspitsen van Maastricht te zien kregen.

Begrijpelijk is 't, dat onze ruiters al die plagerijen der Franschen niet lijdelijk konden aanzien. De vrees voor het naderend beleg had hen zoozeer niet aangegrepen, dat 't rapier hun uit de hand gevallen was. De brandschattingen der Franschen beantwoordden ze met het verbranden van meest alle molens in de buurt van Tongeren. Dagelijks ook trokken ze op partij uit en ontmoetingen met vijandelijke benden vreesden ze allerminst. Had meer dan één samentreffen hun geleerd, dat ze in koenheid en strijdbaarheid tegen hunne tegenstanders opgewassen waren, een bewijs hunner meerderheid gaf hun een zonderling, vooraf geregeld, gevecht, dat niet weinig herinnert aan den vermaarden kamp der drie Horatiërs tegen de drie Curiatiërs, waarvan de historie van het oude Rome gewaagt. Elf uitgelezen Spaansche ruiters zouden zich meten met een gelijk getal Fransche van Montal. Gelijktijdig zouden beide partijen tegen elkander optrekken, de een uit Maastricht, de andere uit Tongeren; en waar ze elkander zouden ontmoeten in 't veld, zou op leven en dood de strijd gestreden worden, die beslissen moest, wie voortreffelijker krijger was, Spanjaard of Franschman. Men kan zich voorstellen met welke vinnigheid de twee benden op elkander inrenden, waar 't gold de eer der beide legers. Schitterend bewezen de onzen hun meerderheid: in triomf keerden ze naar Maastricht terug; vier Franschen hadden ze gedood, twee gekwetst en vijf brachten ze gevangen binnen. Dat na dit Godsoordeel de overmoed der Spaansche ruiters geen grenzen meer kende, hoeft niet gezegd te worden.

De prins van Condé, benoemd tot opperbevelhebber van het

Fransche leger in de veroverde provinciën, waagde 't slechts met 400 ruiters over Charleroi, Tongeren en Maeseyck naar zijn standplaats Nijmegen te trekken. De markies van Bethune, gouverneur van Kleef, werd op weg naar Nijmegen, waar hij den nieuwen opperbevelhebber ging begroeten, door dertien onzer ruiters opgelicht en naar Maastricht gevoerd, waar hij zich voor 150 pistoletten vrijkocht. Weinig scheelde het, of de graaf d'Estrades, gouverneur van Wezel, met hetzelfde doel naar Nijmegen op weg, hadden ze eveneens een kijkje laten nemen binnen de stad, waar hij eenige maanden later gouverneur zou worden. Hun meesterstuk vertoonden ze korten tijd later, een fijn bedachte boevenstreek, die menig verweerd krijgsmansgezicht zal hebben doen grinneken van louter genoegen. Men wist, dat een zeker majoor Legrand, in Munsterschen dienst, druk aan 't werven was te Aken en reeds een en dertig man had aangenomen. Dezen wilde men een poets bakken. Dertien ruiters uit ons garnizoen, van kapitein de Merode, lieten zich te Aken, in schijn, voor het Munstersche leger aanwerven, na welke aanwinst majoor Legrand met zijn nieuwe manschappen huiswaarts keerde. Op korten afstand volgde kapitein de Merode te paard deze bende, gelijk hij met zijn mannen had afgesproken. Dicht bij Nuys vertoonde hij zich plotseling; en nauwelijks zagen onze dertien Maastrichtschen hun ouden kapitein aankomen, of ze wierpen zich op den Munsterschen majoor, kwetsten hem doodelijk en brachten de andere aangeworven manschappen gevankelijk binnen Maastricht. „Een brave actie van kapitein Merode"! zegt een schrijver uit dien tijd met zekere voldoening, „temeer alzoo 1500 Franschen geen half uur van daar lagen".

De dag echter was daar, die een einde zou maken aan al die euveldaden: 't roofgebroed ging bestookt worden in zijn eigen hol!

Het koninklijke heir was van Rijssel naar Kortrijk getrokken, den 15 Mei was Lodewijk XIV met de Koningin en het heele hof daar aangekomen en had zich aan 't hoofd zijner troepen gesteld. De hertog van Montmouth, aanvoerder der Engelsche hulpbenden, de hertog van Orléans, 's Konings broeder, en allen, die den veldtocht wenschten mee te maken, hadden zich eveneens naar 't leger gespoed; en eindelijk den 23 Mei, nadat de Koning kort te voren zijne gemalin naar Doornik had geleid,

waar ze gedurende de campagne zou verblijven, was de heele krijgsmacht opgetrokken naar den kant van Gent. Het leger was nog slechts 16000 man voetvolk en 10000 ruiters sterk — van Turenne werden nog aanzienlijke versterkingen verwacht — en voerde met zich: 45 kanonnen en mortieren, benevens een onafzienbare menigte van karren met krijgstuig, munitie, mondvoorraad voor anderhalve maand en geld, de zenuw van den oorlog, wier prikkel dat alles moest bezielen.

Behalve deze macht onder den Koning, zouden dit jaar nog twee andere Fransche legers handelend optreden: één, onder Condé, om de verovering van Holland voort te zetten; een ander, onder Turenne, om de bondgenooten der Republiek aan den Rijn tegen te houden. Alles te samen rekende men, dat de Fransche monarch 140000 strijders te voet en 40000 ruiters in 't veld zou brengen ten einde de macht der Republiek te eenenmale tē overweldigen.

XVIII.

Nu de Koning met snelle marschen Maastricht naderde en binnen weinige dagen voor de stad verwacht kon worden, was 't hoog tijd, dat de Spaansche hulptroepen, door Montery aan de Fariaux beloofd, hier binnen kwamen. Hoewel de aanwezigheid der Fransche legermacht in de Zuidelijke-Nederlanden den Landvoogd gegronde reden tot bezorgdheid geven moest, en Lodewijk XIV bovendien, bij monde van zijn gezant te Madrid, Spanje met oorlog had gedreigd, indien niet onverwijld de Spaansche hulpbenden de steden der Republiek ontruimden, begreep de Montery toch woord te moeten houden. Trouwens voor een vredebreuk met Frankrijk, op den duur toch onvermijdelijk, schrikte men in Spanje niet meer terug.

Op denzelfden 23 Mei, dat het Fransche leger van Kortrijk opbrak, kreeg onze Magistraat, 's avonds te zes ure, last tot 't bezorgen van huisvesting voor een regiment Italianen, uit 't Spaansche garnizoen van het stadje Limburg. Ofschoon deze troepen slechts een afstand van zeven uren te doorloopen hadden, was hun tocht hierheen niet zonder gevaar. De graaf de Montal, van

den voorgenomen marsch verwittigd, bevond zich met 600 ruiters en evenveel voetvolk uit Tongeren en Maeseyck in 't veld, ten einde den Italianen den doortocht te betwisten. Met het oog hierop toog de Maastrichtsche ruiterij het Italiaansche regiment te gemoet, dat ze — de Fariaux had zulks in overleg met den Prins van Nassau, bevelhebber van Limburg, bepaald — op twee uren afstand van Maastricht zouden aantreffen. De tocht liep echter zonder ontmoeting met den vijand af. Montal was te laat geweest: toen hij te Visé de Maas overtrok, waren de onzen reeds in veiligheid. Alleen van de bagage, die wel uit vijftig voertuigen bestond, vielen hem een zestal wagens in handen, met welken buit hij naar Tongeren aftrok.

Te middernacht kwamen de Italianen met hun beschermers behouden binnen, sterk 282 strijders, de officieren inbegrepen, gevolgd door den overmijdelijken nasleep van vrouwen en kinderen. Er wordt beweerd, dat de Fariaux met opzet hun komst in 't holst van den nacht en in alle stilte had doen geschieden om de burgerij onkundig te houden van de geringe sterkte van den troep; nochtans gelukte het enkelen nieuwsgierigen het aantal der strijders te tellen, waarna ze zich haastten naar Luik en aan de Franschen over te brieven, dat men hun een regiment gezonden had, hetwelk meer vrouwen dan soldaten telde.

Schoon nog geen 300 krijgers sterk, was 't Italiaansche regiment toch een groote aanwinst voor de Fariaux, want het bestond uitsluitend uit geharde, geoefende, uitgelezen mannen, die meermalen den vijand in 't wit der oogen gezien hadden en onder hun hoogst bekwamen aanvoerder, Don Marcio d'Orilla, een man van onverstoorbare kalmte, voor niets terugdeinsden.

Daags na de komst der Italianen bracht een schip, uit Namen de Maas afzakkende, hier een lading kruit en 12000 ponden lont. Door de zorg van de Montery werden de Fariaux deze voorraden toegezonden, die, wijl tijdens 's Prinsen tocht in den verloopen winter de Maastrichtsche magazijnen geducht waren aangesproken, goed te stade kwamen.

Eene menigte jonge krijgslieden van aanzien spoedden zich mede hierheen. Eene gelegenheid om zich te onderscheiden en om hun kennis van den krijg te vermeerderen in een belangrijk beleg als Maastricht hun beloofde, mochten ze niet ongebruikt voorbij

laten gaan. Gelijk de Fariaux zich eenmaal te kunnen beroemen, van zes belegeringen getuige te zijn geweest, was destijds een der hoogste aspiratiën der, zich den krijgsdienst wijdende, jongelingschap. De prins van Salms, in Spaanschen dienst, wiens regiment ruiters hier sedert 't begin des jaars in garnizoen lag en die nog nimmer een beleg had bijgewoond, vergat zijn hooge geboorte en kwam zich te Maastricht laten opsluiten. Den 29 Mei 's avonds had hij te Antwerpen van de Montery afscheid genomen en 's anderendaags was hij hier in de stad en meldde den Gouverneur, dat de Franschen in vollen optocht waren naar Maastricht. Den 2 Juni kreeg de Fariaux bericht, dat de markies van Moerbeeck tegen den middag met zijn regiment Spaansche ruiters te Valkenburg zou zijn. 't Maastrichtsche paardevolk reed hen terstond tegemoet en geleidde hen omstreeks vier uur binnen, vijf compagniën sterk, een 250 paarden, in zeer goeden staat. Dien zelfden avond, na 't poortsluiten, liet men den luitenant-kolonel de Bois Bernard binnen, ondergouverneur van 't stadje Limburg, die de Fariaux uit naam van de Montery verzekerde, dat de vijand rechtaan naar Maastricht marcheerde. Hij had in last, 't bevel te voeren over een twintigtal gereformeerde officieren van den prins de Vaudemont, die ook van de partij wilden zijn. Deze kwamen 's anderendaags, den 3 Juni, tegen tien uur 's morgens binnen. Den dag te voren waren ze uit Antwerpen vertrokken en dicht voorbij Tongeren gegaan, zonder ergens op hun weg den vijand bespeurd te hebben.

Weldra echter leek 't, of al die helpers zich vergeefs hierheen hadden gespoed. 't Gerucht deed de ronde, dat de Koning met 't leger zich den 2 Juni op nog geen uur afstand van Brussel had neergeslagen, en dat 't niet Maastricht, maar de hoofdstad der Spaansche-Nederlanden gelden zou.

Hoe weinig men ook op dien keer der gebeurtenissen bedacht mocht zijn, onwaarschijnlijk klonk deze tijding niet. Een vredebreuk met Spanje verwachtte de Fransche koning sinds lang. Wat zou hem dan weerhouden, zoo hij 't oogenblik er gunstig toe oordeelde, 't eerst de vijandelijkheden tegen de Spaansche-Nederlanden te openen? De dreigende houding van Lodewijk XIV tegenover de Vlaamsche steden tijdens de eerste dagen van zijn opmarsch, en zelfs nog 't overtrekken van 't kanaal van Brugge

door een afdeeling van 10000 man onder den hertog van Orléans, had men kunnen houden voor schijnbewegingen om de aandacht van Maastricht af te leiden; dat 't thans met Brussel ernst was, daaraan meende men niet te mogen twijfelen. Don Manuel de Lira, door de Montery tot den Koning gezonden om te vragen, wat diens bedoeling was, kreeg van den grooten Monarch 't koel bescheid, dat hij nog niet besloten had, wat hem te doen stond. Heel Brabant raakte in opschudding door dit bericht, en de Montery, die voorzichtigheidshalve, sedert eenigen tijd, de wijk had genomen naar 't sterke Antwerpen, deed van alle kanten versterkingen naar Brussel oprukken.

Men kan zich de vreugde voorstellen der Maastrichtenaars, wien de vrees voor 't naderend beleg met al zijn ijselijkheden reeds maanden lang de nachtmerrie bezorgde, toen ze vernamen, dat Zijne Allerchristelijkste Majesteit hen ongemoeid zou laten, en zij met gerustheid de schoone zomerdagen te gemoet konden gaan.

Edoch die liefelijke begoocheling duurde niet lang! Den 5 Juni kwam de heer l'Alleman hier binnen met den baron de Quarem, die de teleurstellende tijding meebrachten, dat 't kamp voor Brussel reeds opgebroken, de vijand in aantocht was en binnen weinige dagen voor Maastricht verwacht kon worden.

't Bedreigen van Brussel had slechts gediend om de Montery te doen ophouden met 't zenden van hulptroepen naar Maastricht, dat steeds 't ware doel van 's Konings tocht was geweest (1). En de Fransche Monarch had door deze misleiding zijn oogmerk volkomen bereikt: talrijke Spaansche hulpbenden, reeds reisvaardig om op te rukken naar Maastricht, had de Montery niet laten

(1) Eenige Fransche schrijvers beweeren zelfs, dat de Montery de Spaansche hulptroepen uit Maastricht zou hebben teruggeroepen. Zoo lezen we o.a. in „*Les Délices des Pays-Bas*": „Le Comte de Montery, Gouverneur-Général des Pays-Bas, trompé par cette manoeuvre, rappella les troupes Espagnols qu'il avait mises dans Maestricht, pour les jetter dans Bruxelles. C'est justement ce que le roi voulait qu'il fit". Ook de la Hode beweert iets dergelijks: „Montery", zegt hij, „s'étoit retiré à Anvers, il ne douta point qu'on n'en voulût à la Capitale de son Gouvernement ou à quelque Place aussi importante. Il rappella les troupes qu'il avoit envoiées aux Hollandois, particulièrement celles qu'il avoit mises dans Maestricht. Dès qu'il eût donné dans ce piège".... etc.

Tot een terugroeping of althans tot een vertrek der Spaansche troepen uit Maastricht is 't echter niet gekomen.



vertrekken, en thans maakte 't naderende Fransche heir alle pogingen tot versterking van ons garnizoen onuitvoerbaar.

De Fariaux zag zich derhalve genoodzaakt, met de hier aanwezige troepen den fellen strijd tegen den overmachtigen vijand aan te binden.

Het garnizoen, dat onzen Gouverneur ten dienste stond, had wel niet de overdreven sterkte van 11000 man, zooals in de lente van 't vorige jaar, toen Maastricht was uitverkoren om, tot elken prijs, 't Fransche leger op te houden; ontoereikend tot een langdurige en krachtige verdediging was 't nochtans niet. Binnen onze stad bevonden zich acht regimenten Staatsch voetvolk, elk ten naaste bij 500 man sterk: dat van Prins Maurits van Nassau, van den Gouverneur, van Kirckpatrick, van Heeswijck, van Hofwegen, van Beaumont, van Carry en van Brempt, zooals ze, naar 't gebruik dier dagen, genoemd werden met de namen hunner kolonels. Van de Staatsche ruiterij lagen in Maastricht dertien compagniën van de regimenten van Well, van Schwarzenburg en van Joseph. De Spaansche hulptroepen bestonden uit 't kleine maar dappere regiment der Italianen onder Don Marcio d'Orilla en uit twee regimenten cavalerie: dat van den prins van Salms en van den markies van Moerbeeck. Verder waren hier aanwezig een aantal officieren en manschappen tot bediening van 't geschut en een compagnie mineurs, alles te samen een 4000 man voetvolk en 800 à 900 ruiters.

Slechts aan weinigen was de geringe sterkte van ons garnizoen bekend. De Gouverneur had steeds 't getal zijner krijgers grooter doen voorkomen dan 't in werkelijkheid was; nooit liet hij bij een wapenschouwing de troepen allen gelijktijdig samenkomen ten einde de burgers niet te ontmoedigen en 't juiste aantal voor den vijand verborgen te houden. Na 't binnenkomen der hulpbenden, wist dan ook niemand de ware sterkte onzer bezetting.

Verreweg de beste troepen waren de Spaansche hulpregimenten, zoowel de Italianen als de ruiters van Salms en Moerbeeck. 't Staatsche volk, vooral de infanterie, was van veel minder gehalte. 't Voortreffelijke leger, waarmede Frederik Hendrik den Tachtigjarigen vrijheidsoorlog zoo roemvol beëindigd had, was, als zich denken laat, door een, althans te land, schier onverstoorden vrede van vijf en twintig jaren, en vijf en twintig jaren van algeheele

verwaarloozing der landmacht, in strijdbaarheid niet vooruitgegaan. Bij de eerste ontmoetingen met den vijand in 't verloopen jaar had de Republiek dit op de meest treurige wijze ervaren. Mocht naderhand door de voortdurende zorg van Willem III de Staatsche krijgsmacht allengs haar ouden roem terugverwerven, de troepen, die de Fariaux in 1673 ten dienste stonden, waren zóó weinig uit hun staat van verval opgeheven, dat de majoor van 't Italiaansche regiment, den hoogen dunk, welken hij van deze benden koesterde, al was 't dan ook niet zonder eenige overdrijving, vertolkte met deze woorden: „Les Hollandois sont la plus grande canaille du monde!" De compagniën waren onvoltallig, een aantal mannen bestonden alleen op papier, de wapening en uitrusting was uit den tijd, tucht en oefening lieten alles te wenschen over, twee der regimenten bestonden slechts uit grijsaards, onder Frederik Hendrik in dienst getreden en pas aangeworven jongens, de officieren waren meest vreemden of gunstelingen van Hun Hoog-Mogenden. Van de acht kolonels der infanterie waren, behalve de Gouverneur, alleen Beaumont en Carry in de stad aanwezig; de overigen, in Holland dienende, moesten aan 't hoofd hunner regimenten vervangen worden door de luitenant-kolonels, de luitenants kolonels door majoors of sergeant-majoors, zooals de titel destijds luidde, deze door kapiteins, de kapiteins door luitenants, de luitenants door vendrigs, de vendrigs door sergeanten enz.

Doch hoe 't ook zij; de Fariaux had meerdere noch betere troepen te verwachten. Voor den goeden uitslag der verdediging kon hij slechts hopen, dat, hetgeen 't garnizoen te kort schoot, door den voortreffelijken toestand der verdedigingswerken mocht worden goed gemaakt.

Maastricht toch was in 1673 een der best bevestigde, zoo niet de best bevestigde stad, der Zeven-Provinciën. Deze onderscheiding als vesting had onze stad nochtans eerst verworven in de laatste jaren: sedert de Staten zich van haar meester hadden gemaakt.

De kostelijke ringmuur met zijn poorten, torens en diepe grachten, de middeleeuwen door, de trots en de troost van elk rechtgeaard Trichtsch poorter, was, sedert den grooten omkeer in den vestingoorlog door de toepassing van 't buskruit, een verouderd en bijna doelloos verdedigingswerk geworden, allerminst

geschikt om onze stad eenige vermaardheid als vesting te bezorgen. Ten einde 't gebrekkige van dit, toenmaals eenige, verdedigingswerk van Maastricht eenigermate te verhelpen, had men, toen 't geschutvuur bij de belegeringen meer en meer de hoofdrol begon te spelen, ter versterking van den ouden muur, tegen de binnenzijde een breeden, aarden wal opgeworpen, waarop geschut kon geplaatst worden; de poorten, destijds de zwakste punten, had men beschermd door halve manen; en om Wijck, waar de ringmuur, door geen stadsuitleg vernieuwd, 't oudst en 't zwakst was, had men een geheel nieuwe omwalling met bastions gebouwd.

Op deze wijze weer eenigszins met de eischen des tijds in overeenstemming gebracht, had de oude muur in 1579 onze burgerij zestien weken kunnen beschermen tegen 't Spaansche geweld en zelfs nog in 1632 den Stedendwinger 74 dagen lang weerstand geboden; maar noch de belegeraar van 1579, hoe lang hij ook weerstaan werd, noch zelfs de belegeraar van 1632, met hoeveel roem hij zich ook overlaadde, had in Maastricht eene vesting van meer dan gewone sterkte tot weerpartij gevonden.

Een enkele omwalling gelijk Maastricht tot op dit tijdstip bezat, had elke stad van eenige beteekenis in die woelige tijden, toen de zorg voor eigen veiligheid eischte, dat de steden, ook de vreedzaamste, zich versterkten, gelijk ze de burgers noodzaakte zich, gewapend, buitenshuis te vertoonen. Integendeel, de plaatsen, welke zich de weelde hadden kunnen veroorloven, haar verouderde vesten te vervangen door den aan alle eischen des tijds voldoenden gebastionneerden wal, waren vrij wat beter bevestigd dan Maastricht met zijn middeleeuwschen ringmuur zonder bestrijking.

Geheel anders evenwel werd die verhouding, nadat de Staten in 1632 Maastricht op de Spanjaarden hadden veroverd. Gedurende de laatste jaren van den Tachtigjarigen oorlog, toen de Republiek met Frankrijk verbonden den krijg tegen Spanje voortzette en voornamelijk in de Zuidelijke-Nederlanden gestreden werd, leerden de Hollanders meer en meer de strategische beteekenis onzer stad kennen; en gaandeweg versterkten ze dien voortuitgeschoven post, dat onschatbare steunpunt voor hunne ondernemingen, in de onmiddellijke nabijheid van 't oorlogstooneel zoo gunstig gelegen. In korte jaren zag Maastricht om zijn ouden

ringmuur een steeds uitdijenden kring van buitenwerken verrijzen, en niet lang leed 't, of onze stad was als vesting de meerdere van al de zustersteden in den lande. Van dien tijd af ving Maastricht aan een rol te spelen in de talrijke oorlogen der strijdbare Republiek. Niet gelijk te voren tot bescherming der burgerij en dier have dienden hare verdedigingswerken, maar enkel en alleen tot bevestiging van 't uit een krijgskundig oogpunt zoo hoogst gewichtige steunpunt der Staten aan de Luiksche Maas. Van eene gewone versterkte stad, zooals er honderden waren, was ze geworden tot — om 't zoo eens uit te drukken — een vesting van beroep, waartoe er slechts enkele uitverkoren werden.

Een hemelsbreed verschil bestond er derhalve tusschen 't Maastricht, dat bezweek voor het geweld der belegeringen van 1579 en 1632 en de vesting, die in den voorzomer des jaars 1673 het beleg van den Franschen koning afwachtte; en een geheel andere taak dan Parma of Frederik Hendrik nam Lodewijk XIV op zich, die de vesting *van beroep* wilde doen bukken voor zijn macht.

De buitenwerken van Maastricht, waarop in 1673 de kracht van den tegenstand uitsluitend steunde, waren bijzonder talrijk. Geen vesting in de Republiek was met zóó'n krans van allerhande werken omgeven; dat ze *te* omvangrijk waren en een *te* groot garnizoen te hunner verdediging behoefden werd onze stad als haar eenigste gebrek aangerekend. De voornaamste dezer buitenwerken waren zes groote hoornwerken, die met lange, evenwijdige flanken van de stadsgracht tot ver in 't veld zich uitstrekten en, daar eindigend in twee halve bastions, met hun twee uitspringende hoeken in vorm niet ongelijk waren aan een M. Mocht dit soort van werken naderhand door de hooge vlucht der vestingbouwkunde onder Vauban en Coehoorn in onbruik geraken, in 1673 stonden ze hoog in aanzien en golden als de meest te duchten buitenversterkingen, die een stad bezitten kon. Maastricht had er een zestal te zijner bescherming. Eén lag aan den Noordkant, ter rechterzijde bij 't uitgaan der Boschpoort, vlak bij de Maas; links van die poort bevond zich 't tweede; tegenover Hoog-Frankrijk 't derde; rechts van de Brusselsche poort 't vierde; 't vijfde, dat in dit beleg zoo'n groote rol zou spelen, lag rechts van de Tongersche poort; en 't zesde strekte zich uit tusschen de St.-Pieterspoort en den Maasoever.

Tusschen deze hoornwerken verspreid, lagen een vijftiental halve manen. Eenige, reeds dateerend uit den Spaanschen tijd, beschermden de stadspoorten; andere, later aangelegd, dekten den wal, waar de hoornwerken ontbraken, of waren tot meerdere sterkte vóór de oude halve manen aangelegd. Nergens stond de hoofdwal, onbeschermd, aan den eersten aanval bloot. Al deze buitenwerken waren evenals de stadswal omgeven door grachten, wier buitenboord of contrescarp bovendien nog versterkt was door een, om de heele stad doorloopenden, bedekten weg met borstweer, die met een zachtafhellend glacis overal in 't veld te niet liep. Nu men den vijand verwachten kon, was de kruin van 't glacis beplant met een rij zware palissaden, die de buitenwerken van 't veld afsloten en waarin slechts eenige barrieren toegang verleenden naar buiten.

De oude stadswal, hoe zeer ook in aanzien verminderd, vervulde nog steeds bij de verdediging een belangrijke taak. Waar 't meerendeel der buitenwerken niet van bekleedingsmuren voorzien was, verschafte hij met zijn hooge muren en diepe grachten aan de stad de zoo noodzakelijke stormvrijheid. Door zijn aanzienlijke hoogte bood hij tevens de beste plaats tot 't opstellen van 't kanon. Rondom de gansche stad lagen dan ook, op den wal, de batterijen verspreid: één achter de Biesen, één bij de Boschpoort, één aan Hoog-Frankrijk, één bij de Brusselsche poort, één aan den uitspringenden hoek van Abrahamslook, — om dien anagronischen naam eens te gebruiken, — één tegenover 't hoornwerk der Tongersche poort, één, destijds algemeen bekend als „die catte", in den tegenwoordigen tuin der Eerwaarde Paters Jesuïeten, één rechts van de St. Pieterspoort en één aan de Vijfkoppen. Hoog verheven op aarden katten stond daar 't vestinggeschut in batterij en zag het omringende veld en de nederige buitenwerken aan zijn voeten liggen.

Wat de sterkte onzer stad bovenmate verhoogde en haar zoo gevreesd maakte bij den belegeraar, waren de onderaardsche mijngangen, onder bijna alle buitenwerken aangelegd. Waar ook de vijand in eenig veroverd werk zich nestelen mocht, nergens was hij veilig voor die in alle richtingen loopende galerijen; overal kon de mijnwerker tot onder zijn voeten doordringen en hem vernietigen, eer hij eenig gevaar bevroedde.

Een innundatie van de Jeker verhoogde niet weinig de weerbaarheid van Maastricht, door aan de Zuidzijde elken aanval onuitvoerbaar te maken. De beide toegangen, waardoor de Jeker binnen de stad kwam, afsluitende, kon men 't water opstuwen, dermate, dat langs het geheele Zuiderfront, van de Maas tot aan de Tongersche poort, een meer gevormd werd, dat, destijds nog niet gelijk later, tot een reeks van kommen beperkt, zich breed uitstrekte, van den stadswal tot aan den voet van den St.-Pietersberg.

Wijck was niet minder goed bevestigd dan de eigenlijke stad op den linker Maasoever. Deze kleine voorstad — waar Maastricht een uur gaans in omtrek mat, kon zij in een goed kwartier worden rondgewandeld — was als de citadel der eigenlijke stad te beschouwen. Bezweek Maastricht, dan vond daar de bezetting een laatste toevluchtsoord. Een sterke toren (1) op de Maasbrug, die met een poort toegang verleende tot den houten boog aan de zijde van Wijck en 't afbreken van dien houten boog, belette den vijand te naderen uit Maastricht; en de belegeraar zag zich opnieuw geplaatst voor al de tijdroovende werkzaamheden van een tweede beleg, en een beleg, dat hem evenveel moeite kosten zou als dat der stad zelve, want was Wijck kleiner dan Maastricht, zwakker was 't niet. Vooral de hoofdwal onderscheidde zich hier gunstig van den Maastrichtschen Met zijn drie bastions, gebouwd in een tijd, die rekening wist te houden met de kracht van 't belegeringsgeschut, miste hij de hinderlijke gebreken van een verouderd stelsel. Zijn breede watergrachten en 't zware, lommerrijk geboomte, waarmede hij was beplant, deden aan de Hollandsche steden denken. Op de bastions waren hier de batterijen geplaatst; daar voor lagen de buitenwerken, niet minder in aantal dan om Maastricht, en alle door natte grachten beschermd. Alleen bezat Wijck geen enkel hoornwerk.

Hoe sterk onze stad in 1673 ook wezen mocht, toch was ze niet vrij van gebreken; gebreken weliswaar, die wegens de onvolkomen hulpmiddelen van den belegeraar dier dagen, niet in hun

(1) Bij gelegenheid van 't Koninklijk bezoek aan Maastricht in 1895, werd deze toren, bij wijze van eereboog, opgericht aan den ingang der Wijckerbrugstraat. Zijn oorspronkelijke plaats was op de brug; daar, waar de houten boog aansloot aan de steenen brug.

volle zwaarte werden gevoeld, en die, naar gelang de talrijke oorlogen der zeventiende en achttiende eeuw, voor het meerendeel gevoerd in de Zuidelijke Nederlanden, den Staten 't groote gewicht onzer stad als vesting leerden kennen, het een na het andere zouden verholpen worden door de steeds voortschrijdende kunst van versterken; maar toch gebreken, wier schadelijke invloed in 1673 niet geheel te ontkennen viel Als hoofdgebrek gold en had reeds bijkans een eeuw lang gegolden de ligging, in Maastrichts onmiddellijke nabijheid, van den alles beheerschenden St. Pietersberg, die, om 't zoo eens uit te drukken, als de Achilleshiel onzer vesting kon beschouwd worden. Althans dit was de noodlottige plek, waar een aanvaller onze stad het gevoeligst treffen kon. Reeds in de belegeringen van 1579 en 1632 was dit punt door de Spanjaarden en door de Staatschen bezet, en ook in het beleg van 1673 zou Lodewijk XIV van deze hoogte gretig partij trekken. Wel beschermde de waterplas van de Jeker Maastricht, aan die zijde, tegen elken directen aanval; maar, bedekt, kon de vijand tot op korten afstand naderen, en met zijn batterijen, van de hoogte des bergs af, de stad zelve en hare werken, tot buiten de Brusselsche poort toe, geducht benadeelen. De bitterste ervaringen zou de Fariaux van een en ander opdoen.

Als er iets ontbrak aan de vesting Maastricht, dan was 't, in de eerste plaats, een sterkte op dit verheven punt. Dat deze er zich nog niet bevond, was wellicht alleen toe te schrijven aan de omstandigheid, dat de berg lag onder 't gebied des Luikschen bisschops. Toen echter in 't jaar 1701 de dood van den koning van Spanje den reuzenstrijd om de Spaansche successie deed voorzien, waarin Maastricht weer een groote rol vervullen zou, werd, trots 't verzet van den Bisschop, boven op den berg 't sterke fort St.-Pieter gebouwd, waarvan de indrukwekkende ruïne, heden ten dage nog, den beschouwer ontzag inboezemt.

Een tweede gebrek onzer vesting was hare hooge ligging aan den Westkant, waardoor 't water der Maas slechts de grachten kon vullen van de Biesen tot aan de Lindenkruispoort, en 't Jekerwater niet verder kon gevoerd worden dan in de grachten voor de Tongersche poort. Overal elders aan den Westkant der stad, konden slechts droge grachten de wallen beschermen De nadeelige gevolgen van dit euvel, dat uitteraard niet te verhelpen was,

hebben de Staten naderhand alleen kunnen opheffen, door de tallooze zwaar bemuurde buitenwerken en de kostbare mijnstelsels, die onze stad, tot op 't tijdstip harer ontmanteling, tot een vesting zonder wederga gemaakt hebben.

XIX.

Nadat 't bericht van 't opbreken van 's Konings heirmacht voor Brussel zoo plotseling alle illusiën onzer goede burgers was komen verstoren, wachtte Maastricht met spanning de komende dingen af. Elk oogenblik kon de vijand komen opdagen. De Fariaux had zijn waakzaamheid verdubbeld: al de buitenwerken waren met volk bezet; op eenigen afstand der stad stonden vooruitgeschoven veldwachten in kleine, inderhaast opgeworpen, redouten; cavaleriepatrouilles doorkruisten de velden en reden uren ver de wegen op, buiten de Tongersche- en Brusselsche poort, van welken kant de vijand verwacht werd. 's Morgens met den dageraad trokken ze naar buiten; en niet eerder werden de stadspoorten opengezet, of de omtrek moest veilig zijn bevonden.

Uit de stad richtten aller blikken zich met bezorgdheid naar 't Westen. Op de wallen, op de torens, in elk dakraam, waar ook slechts 't kleinste stuk veld kon worden overzien, allerwegen werden de oogen saamgenepen, ten einde in 't verre verschiet, te midden der korenzee van den Vroenhof, den eersten Franschman te ontdekken.

Eindelijk op Dinsdag den 6 Juni, met 't aanbreken van den dag, werden eenige vijandelijke escadrons zichtbaar, die op de hoogte, buiten de Brusselsche poort, in 't veld stonden. Onze kanonniers haastten zich hen te begroeten met 't kanon; een paard werd de kop afgeschoten, waarna ze zich terstond verwijderden en uit 't gezicht verdwenen. De Fariaux zond onmiddellijk eenige ruiterij naar buiten, om den vijand te vervolgen en de plaats te verkennen op de hoogte, waar hij dien nacht gelegerd had. Twee der vijandelijke ruiters kwamen tot de onze overloopen en deelden mee, dat de graaf de Lorge, luitenant-generaal in 's Konings leger, zich op een uur afstand bevond met den hoofdtroep, verscheidene duizenden paarden sterk. Reeds den 4 Juni

'snachts, toen 't koninklijke leger zich te Vossem bevond, was de Lorge vooruitgezonden met 4000 man cavalerie en dragonders om Maastricht in te sluiten. Over Thienen en St. Truyen had hij, met grooten spoed, zijn weg genomen en was den 5[den] tegen den avond aangekomen te Tongeren, waar hij den graaf de Montal had aangetroffen, die in den laatsten tijd onophoudelijk rondom onze stad had gekruist Montal had de troepenmacht van de Lorge versterkt met 1500 paarden en eenig voetvolk uit de garnizoenen van Tongeren en Maeseyck; en nog dien eigen avond waren beiden doorgerukt tot in de nabijheid van Maastricht, en hadden acht escadrons onder Montal zich gewaagd tot in 't gezicht der stad. De beide overloopers werden bij den provoost in verzekerde bewaring gebracht, totdat men de waarheid van hun zeggen zou bevonden hebben.

Tegen 10 uur in den morgen kwam de vijand andermaal opdagen. Allerwegen om de stad vertoonden zich eenklaps kleine ruiterbenden in 't verre verschiet. Buiten de Tongersche poort, op den Dousberg, in 't veld van Caberg, voor de Boschpoort, aan de lage boorden der Maas, op den St.-Pietersberg, in 't Jekerdal, op den Louwberg, overal zag men ze bijna gelijktijdig te voorschijn komen. Buiten het bereik van 't kanonvuur bleven ze staan, half in het koren verscholen, en vormden een wijden kring rondom de stad. Andere ruiterpatrouilles reden gedurig langs dezen keten heen en weer, ten einde de gemeenschap onderling te onderhouden. De Fariaux achtte het niet raadzaam den vijand, hoe zwak hij ook leek, op te zoeken. Want hij wist stellig, hoewel men er van uit de stad niets van bespeurde, dat op korten afstand achter dien keten van voorposten, groote afdeelingen verborgen stonden opgesteld, die al de wegen naar de stad bezetten, in de dorpen en op de hoeven gelegerd waren en zich voortdurend gereed hielden, om op 't eerste teeken de voorposten te hulp te snellen.

Zoo was Maastricht, op den linker Maasoever, — buiten Wijck had men nog geen vijand zien opdagen — door de Franschen berend; de gemeenschap naar buiten was te eenenmale verbroken, allen toevoer tot de stad afgesneden; ja, zelfs de enkele man kon niet dan met het grootste gevaar, door dien keten van bewakers heenglippen.

Later op den dag zag men verscheidene kleine ruiterbenden der Franschen den omtrek der stad verkennen. Overal dwaalden ze rond, zochten de zwakste punten, de hoogten, die den aanval konden begunstigen, de geschiktste plaatsen voor de legerkampen, en waagden zich herhaaldelijk met de grootste vermetelheid tot in de nabijheid der stad, ten einde een vluchtigen blik op de buitenwerken te kunnen werpen. Waar ze wat te na kwamen, werden ze met het kanon begroet, iets, wat ze meermalen zelf schenen uit te lokken, om de draagwijdte van 't geschut uit te vorschen.

Ons volk stond achter de palissaden van den bedekten weg in de wapenen en zag dat spel aan. Men kan denken, hoe de Spaansche ruiter zich bedwingen moest om niet zijn bedaardheid te verliezen; menigeen brandde het rapier in de vuist, als hij de paarden zoo lustig draven zag door het veld.

Eindelijk, na den middag, gingen de barrieren open, en werden de Spaansche ruiters op de verkenners losgelaten. Nu begon een jagen door 't veld en een schermutselen allerwegen, dat heel Maastricht naar de wallen werd gelokt. Het schouwspel, dat onze burgers daar te genieten kregen, loonde de moeite ten volle.

Waar twee benden in elkaars nabijheid kwamen, zag men ze furieus op elkander inrennen tot één verwarden hoop, vol beweging en door een stofwolk omhuld. De paarden steigerden, de rapieren flikkerden in de zon, men hoorde 't geschreeuw der strijders, 't gekletter der wapens, 't knallen der pistoolschoten. Een vluchtig oogenblik slechts, en de gansche drom stoof uiteen, de overwinnaars de vluchtenden achterna. Liefhebbers van een fraai *mêlée* konden hier hun hart ophalen!

Een troep van twintig Spaansche ruiters raakte zóó heftig met den vijand handgemeen, dat de Gouverneur uitreed om hun den strijd te doen staken; maar nauwelijks was hij weer binnen, of een andere bende, onder den baron de Vervix, brak door de keten van voorposten heen en raakte in gevecht met een der vijandelijke escadrons daarachter. Deze vermetelen kwamen er echter met bebloede koppen vandaan; wel brachten ze een zwaar gewond luitenant der Fransche dragonders gevangen binnen, die denzelfden nacht nog aan zijn wonden stierf, maar de baron de Vervix bleef in handen des vijands, met een musketschot door

den arm en een ander door de lendenen. De Fariaux zond aanstonds een trompetter naar den vijand om den gevangene te lossen, want 't gold hier den baron de Vervix, broeder van den graaf de Brouai. Dat men voor andere gewonden niet zoo teerhartig was, vernemen we van Pellisson, waar hij verhaalt van eenige gewonde gevangenen, door de Franschen naar Maastricht teruggezonden, wien de toegang tot de stad geweigerd werd, zoodat de vijand zich hunner moest ontfermen.

Eerst met de avondschemering hield 't schermutselen op, doch nu maakten de verkenners van de vallende duisternis gebruik om de stad te naderen en alles uit te vorschen, wat hun dienstig zijn kon.

Bij 't aanbreken van den volgenden dag, den 7 Juni, vertoonde de vijand zich ook voor Wijck. 't Was een detachement ruiterij, onder du Pilois, sterk 3500 man, en over Aken, uit 't leger van Turenne aan den Rijn, hierheen gekomen ten einde aan de belegering deel te nemen. Verscheidene regimenten, mede door Turenne afgezonden, waren bovendien nog op weg en konden eerstdaags verwacht worden.

De cavalerie van du Pilois begon aanstonds met Wijck te berennen, zoodat onze stad, op beide oevers der Maas, van alle zijden ingesloten was

De Gouverneur had de voornaamste officieren op dien dag, tot het bijwonen van den krijgsraad, op 't gouvernement saamgeroepen. Hij opende de vergadering met eene lange redevoering, waarin hij erop wees, hoe uit al de handelingen van den vijand duidelijk bleek, dat het, dit maal, met 't aantasten van Maastricht ernst was. Men moest op een heldhaftigen tegenstand bedacht zijn, een tegenstand, die allen met roem overladen zou. Daartoe was slechts noodig, dat ieder getrouw zijn plicht betrachtte, en aanvoerders en soldaten in goede verstandhouding samenwerkten. Vervolgens namen de beraadslagingen een aanvang. Met het oog op de gespannen verhouding tusschen den Gouverneur en den door afgunst geplaagden Commandeur, vond men goed, de Fariaux met zijn gouverneurschap te Maastricht latende, de Weede als „*fâcheux troisième*" naar Wijck te zenden, waar hij uitsluitend de verdediging der voorstad op zich nemen en den Gouverneur van alles, wat er voorviel, door eenige officieren op de hoogte houden zou.

De plaatsen der afwezige kolonels besloot men te doen vervullen door hen, die door hun rang daarop de meeste aanspraak maken konden. Voor de manschappen, wegens eenig misdrijf in hechtenis, werd een algemeene amnestie afgekondigd; doch tevens werd besloten eene ordonnantie uit te vaardigen, waarbij allen, die zich aan weerspannigheid, muiterij of lafhartigheid zouden schuldig maken of de hun toevertrouwde posten zonder noodzaak verlaten, onvoorwaardelijk werden ter dood veroordeeld. Al de leden van den krijgsraad onderwierpen zich 't eerst aan deze bepalingen. Verder kwam men nog overeen, dat de kapiteins een monsterrol hunner compagniën zouden over leggen en onder eede verklaren, dat de manschap niet alleen, op papier, bestond, maar ook, in werkelijkheid, aanwezig was; iets, dat destijds niet altijd 't geval placht te zijn, en den kapiteins een niet onaardige bijverdienste opleverde. Ontzetting uit zijn ambt, zoo werd bepaald, zou de straf zijn voor hem, die nog aan dit euvel schuldig werd bevonden.

Nadat al deze voorzorgen genomen waren, nam de Gouverneur nogmaals het woord. Hij verzocht de aanwezenden dringend, ingeval hij hun in den loop des belegs mocht komen te ontvallen, even trouw hun plichten te blijven betrachten als te voren. Allen beloofden hem dit plechtig; eerst de bevelhebbers der hulptroepen en vervolgens de Staatsche officieren.

Daarna deed hij den Magistraat, mede op het gouvernement ontboden, de vergaderzaal binnen leiden. Deftig in 't zwart gekleed, met witte bef, korte broek, zijden kousen, lage schoenen en den degen op zijde, zooals dit paste aan de waardigheid van S. P. Q. M., traden de vroede mannen binnen in lange rij: de hoogschouten, burgemeesters, schepenen, gezworenen, peimeesters, pensionarissen en secretarissen, zoowel van Brabantsche- als van Luiksche zijde. De Fariaux deed hen dezelfde belofte afleggen als de officieren en vermaande hen tot stipte plichtsbetrachting in de komende, moeitevolle dagen. Aan elk hunner wees hij een bijzondere taak aan; en een lange lijst somde hij hun op van al hetgeen van stadswege nog moest gedaan of geleverd worden tot de verdediging der stad. In de eerste plaats had de Achtbare Raad te bezorgen *„eene goede quantiteyt loot”* benevens *„eenighe luyden, die aenstonts ter bequaemer plaetsche het selve loot gieten*

tot koghels, van sulcke Calibres, als haer sullen worden aengewesen met een vorme, door de heer Commissaris Rietraet; eenighe huyden, om de handtgranaden en bommen by de batteryen te decken, en omme d'ingeworpen bommen teghens 't losgaen te decken en te dempen; eenighe zeylen, om in de buyten wercken te dienen in tydt van reghen voor de musquettiers; eene goede quantiteyt mandekens om op de boorstweyninghe en anderssinds te dienen: eenighe zeyssens oft zichten, te verschaffen aen een goet deel soldaeten of andere, die het koren rondtom de Stadtswercken dese naemiddach affmaeyen, op dat den vyandt met kleyne partheyen te meer ontdeckt werden; drie oft vier duysend Borstkussens voor de musquettiers (1)*; eene goede quantiteyt oudt lynwaet om voor de siecke ende gequetsde soldaeten gebruyckt te worden; een bequaem gasthuys buyten incommoditeyt van de Gravinne van den Bergh* (2)*; medicamenten voor de siecken ende gequetsden*" enz.

Ook herinnerde hij hun, „*ordre te stellen op de vivres, opdat den prys der selve niet en excedere tot beswaernisse der soldaeten; yeder borgher te taxeren op eenigh koorn oft meel; de Borghers aen 't werck te houden met alle wycken; de Borgherwachten te versien van eenighe bequaeme plaetschen; ordre te stellen op de Brandt*"; zelfs moesten „*eenighe luyden uytgevonden worden om voor guides te dienen in ende door St. Peters Bergh*". En ten laatste verzocht hij hun, „dat de Achtbaere Raedt in desen tydt voor alles met een promp-

(1) Om den schok van 't musket bij 't schieten te breken.

(2) Die bepaling „*buyten incommoditeyt van de Gravinne van den Bergh*" vereischt eenige toelichting: 't Eenige militaire hospitaal, destijds te Maastricht bestaande, was 't zoogenaamde Paradijs, gelegen aan de Jeker bij de Helpoort, dat eertijds als pesthuis had dienst gedaan. Wegens gebrek aan ruimte in dit gebouw had de Magistraat, reeds sedert lang, uitgezien naar een andere plaats tot verpleging van zieken en gekwetsten en daarbij 't oog laten vallen op 't Gereformeerde-weeshuis, destijds gevestigd in 't oude Minderbroedersklooster in de St.-Pieterstraat. De weezen wilde men onder dak brengen in 't vroegere klooster der Jesuïeten, gelegen bij onzen tegenwoordigen schouwburg, de voormalige kerk der Paters. Ongelukkiger wijze was de woning der Jesuïeten door den Staat verhuurd, voor twaalf jaren, aan de weduwe van den graaf Herman Frederik van den Bergh, in leven kolonel in Staatschen dienst en Commandeur van Maastricht. (Hij overleed in 1669, en zijn fraai grafmonument bevindt zich thans in de St.-Servaaskerk). En hoewel de gravin reeds sedert maanden uit de stad geweken, en haar huis „*geevacueerd was*", zag ze er toch tegen op, haar woning voor de weezen beschikbaar te stellen; en zóó groot was de voorspraak dezer voorname dame (haar overleden echtgenoot was een kleinzoon van Willem

titude ende naedruck wil verdacht syn, om eene goede somme geldts, ten minste van hondert duysent gulden, om aen de vermydigste necessiteyten daerdoor te kunnen voldoen".

Al deze verplichtingen nam de Magistraat bereidwillig op zich, zelfs den zwaren last der honderdduizend gulden; en reeds in zijn vergadering van den volgenden dag, vinden we hem druk bezig met 't beramen der maatregelen om aan al de eischen van den Gouverneur te kunnen voldoen.

Terwijl de heeren druk aan het delibereeren waren in den krijgsraad, bracht de manschap den oorlog in practijk. Rondom de heele stad was 't weer 't zelfde spel als den vorigen dag: elkander bestoken, waar men kon; hier en daar de voorpostenketen aanranden en jacht maken op de verkenners, die nochtans ijverig hun gang gingen, tot op den St.-Pietersberg waren gezien en al heel wat moesten bespied hebben. Daar 't hooge koren den vijand aan 't oog onzer musketiers onttrok en hem in de gelegenheid stelde, bedekt, tot aan de buitenwerken te naderen, deed de Fariaux de vruchten in de nabijheid van 't glacis, rondom de stad, door 't voetvolk afmaaien, en aanstonds binnen brengen.

's Namiddags, na afloop van den krijgsraad, begon men den strijd op grooter schaal. Onze cavalerie ondernam een uitval, door de Boschpoort, met driehonderd ruiters. De voorpostenketen der Franschen werd achteruitgedreven, doch de ondersteuningstroepen

---

de Zwijger's zuster, welke gehuwd was geweest met Willem van den Bergh, de Geldersche stadhouder), dat 't plan tot vestiging van een hospitaal in 't weeshuis, en de verplaatsing van 't weeshuis naar 't huis *van den Bergh*, alleen om harentwille onuitvoerbaar werd geacht. Eerst op 19 Mei 1673, toen 't beleg dreigde, beseften H. H. M., dat hier 't particulier belang voor 't algemeen welzijn diende te wijken en gelastten zij den Magistraat: „dat se het voorschreve Weeshuys tot een Gasthuys, ende het voorschreve Convent van de Jesuiten, in verwisselinge tot een Weeshuys sullen hebben te doen approprieren, ende bequaem te maecken, ende de gemelte Gravinne douariere ingevolge van haere huurcedulle, in cas sy eenige heeft, ter Saecke van gedaene reparatie, sooverre sy daer toe bevoegt soude mogen wesen, alle aquitable ende billycke satisfactie te geven".

Of de gravin door haar invloed nogmaals 't plan heeft weten te verijdelen, — de Fariaux's uitdrukkelijk verzoek aan den Achtbaren Raad tot voorziening in een hospitaal „*buyten incommoditeyt van de Gravinne van den Bergh*" doet 't ons vermoeden — vonden we echter nergens vermeld. Zeker echter is 't, dat bovenaangehaalde resolutie der Staten-Generaal, in 1673 althans, niet werd ten uitvoer gebracht.

vielen daarop onze ruiters zoo heftig van alle kanten aan, dat deze met een verlies van twintig man werden teruggeworpen tot aan de buitenpalissaden, waarna de Franschen weer op hun beurt door onze batterijen en het vuur onzer musketiers 't veld in werden gejaagd.

De wraakoefening, welke deze kleine nederlaag vergde, werd bepaald op den 9 Juni, 's Vrijdags. Listig wilde men den vijand een strik spannen. 's Nachts te twee uren, eer de dag begon aan te breken, deed de Fariaux de ruiterijregimenten van den prins van Salms en den markies van Moerbeeck post vatten in den bedekten weg buiten de Tongersche poort. Nadat eerst het veld verkend was, liet hij in alle stilte vier escadrons ruiters en 300 musketiers zich op eenigen afstand der stad in hinderlaag leggen, waar 't koren nog niet was afgemaaid. Toen het volkomen dag geworden was, reden twee andere escadrons Spaansche ruiters, elk vijftig paarden sterk, overmoedig naar den vijand, joegen de voorposten voor zich uit en vielen aan op de daarachter staande hoofdtroepen. Na een dertigtal vijanden van hunne paarden te hebben doen tuimelen, trokken de onzen zich al vechtende terug in de richting der hinderlaag, met de verbitterde Franschen op de hielen. Doch plotseling staakten de vervolgers hun wilde jacht en keerden spoorslags terug, gewaarschuwd als ze waren door hun posten op den St.-Pietersberg, die het geheele veld en den valstrik, welke men den hunnen spande, overzien konden (1).

Toen de aandacht van vriend en vijand op dit gevecht gevestigd was, namen eenige jonge officieren onzer bezetting de gelegenheid te baat, om door een stout stuk roem te verwerven. In hun vermetelheid renden ze tot aan de vijandelijke legerplaatsen, waar de standaarden in hun vaandelstoelen stonden geplant, met den schildwacht ernaast. Twee van 't regiment *du Roi* rukten ze uit den grond en renden onder gejuich en met hun buit zwaaiende stadwaarts. Maar ze werden door de, van alle zijden toesnellende, Fransche ruiters heftig achtervolgd; één der roekeloozen bleef dood; twee raakten, zwaar gewond, gevangen.

Op die wijze gingen de eerste dagen van 't beleg, onder voortdurend schermutselen, voorbij. De Kleefsche-, Geldersche- en

(1) Journal Fidelle etc.

Utrechtsche steden zouden in 't verleden jaar, na een paar zulke dagen, 't tijdstip tot een eervolle overgaaf gekomen hebben geacht; hier dacht men nog slechts aan beginnen. Vooral onschatbaar voor de Maastrichtsche benden waren een tweetal holle wegen, van de buitenwerken af tot ver in 't veld vooruitloopende; één, voor de Brusselsche poort, leidde langs den Hazendans naar Hees, de andere, voor de Tongersche poort, naar Wilre in den Vroenhof. Als bij tooverslag kwamen onze ruiters door deze wegen, vlak bij den vijand, uit den grond oprijzen, overvielen de eenzame posten en verdwenen weer even raadselachtig, als ze verschenen waren.

Met al dat schermutselen nochtans, bleef Maastricht volkomen van de buitenwereld afgesloten. Hoe dikwijls ook aangerand en verbroken, de keten, die onze stad omknelde, herstelde zich telkens weer. Iederen avond kwamen de vijandelijke voorposten, naar mate de duisternis viel, al nader en nader tot de buitenwerken en sloten de stad nauwer in; bij 't aanlichten van den morgen, trokken ze zich weer geleidelijk veldwaarts terug; maar des nachts als des daags, bij 't nacht- en dagkordon, zooals men 't noemde, bleef de gemeenschap naar buiten evenzeer verbroken. Alleen de boodschappers van de Fariaux, met brieven voor den Prins of de Montery, waagden 't, tegen een ruime belooning, als boer of vrouw vermomd, door de vijanden heen te sluipen. Ook de graaf de Waroux, die niet voor de berenning was kunnen binnen komen en toch van de belegering getuige wilde zijn, volbracht 't waagstuk, als boer verkleed. Wel werd hij bij zijn pogen gegrepen en een nacht gevangen gehouden, doch 's anderendaags ontvluchtte hij over de Maas, hoewel hij niet zwemmen kon, en raakte den 8ste gezond en wel binnen (1).

XX.

Des Zaterdags, den 10 Juni, tegen den middag, verspreidde zich de tijding door de stad, dat de Fransche koning met 't hoofdleger den achttien uren langen weg, die Brussel van Maastricht scheidt, had doorloopen en voor onze muren aangekomen was. Diegenen onzer burgers, die hardnekkig de hoop waren blijven koesteren,

(1) Journal Fidelle etc.

dat 't heele beleg, evenals in Augustus van 't vorige jaar, zou uitloopen op een insluiting van korter of langer duur, zagen door die mare hun verwachting in rook opgaan.

De Koning, voor Brussel opbrekende, had den 4 Juni met zijn krijgsmacht den weg ingeslagen naar Maastricht en aan de hoofdstad der Zuidelijke Nederlanden één hartgrondigen zucht van verlichting ontlokt. De baljuw van Gemblours, wijd en zijd vermaard om zijne kennis van 't land, had, evenals het vorig jaar bij den tocht van Charleroi naar Visé, den Koning tot gids gediend, meesterlijk den marsch geleid en de beste wegen aangewezen voor de tallooze krijgsscharen, de zware artillerie, die op eenigen afstand volgde, en den onafzienbaren legertrein, die, gestadig een paar dagmarschen ten achteren, als een logge nasleep achteraan kwam. Gedurende den heelen tocht, had 't landvolk van Brabant veel te lijden van de baldadigheid der Fransche krijgers; met zijn kostbaarste have ontvluchtte het de dorpen, bij het naderen des legers. Wel werd een strenge tucht gehandhaafd, — een ruiter, die voor de oogen des Konings een kip doorschoot, moest die daad met 't leven boeten — maar buiten het gezicht van den Vorst, werd de schandelijkste moedwil gepleegd: dorpen en kerken geplunderd, 't vee geroofd, de oogst uit 't veld gehaald. Den 1 Juni, nog eer het leger Brussel bereikt had, werden in de kerk van Salvetheim de gewijde vaten geroofd en onteerd, de H. Hosties met voeten getreden. De Koning, aan wien men zich beklaagde over deze heiligschennis, gaf tot antwoord, dat hem niet bekend was, hetgeen zonder zijn bevel geschiedde, een bescheid, ieder bevreemdend, die op dien eigen 1 Juni Zijne Allerchristelijkste Majesteit, met de grootste godsvrucht, de H. Sacramentsprocessie door de legerplaats volgen zag (1).

Telken morgen met den dageraad, toog het leger op weg, en na slechts weinige marschuren, — somtijds vorderde men nog geen drie uren daags, — werd 't kamp weer opgeslagen. Den eersten dag kwam men van Brussel tot Vossem bij Tervueren, waar men toefde tot den 7 om de artillerie in te wachten. Den 7, 's avonds, werd Nethene bereikt ten Zuiden van Leuven, den 8 Hougarde bij Thienen, en 's Vrijdags den 9 kampeerde 't leger

(1) *Hollandtse Mercurius.*

in de buurt van St. Truyen. Het plan had bestaan om, na die drie opeenvolgende marschdagen, dáár een dag te rusten en eerst des Zondags den 11 naar Maastricht op te rukken; doch de weg was korter en beter bevonden, dan men had verwacht, het weer was mooi, droog geweest, zonder een te groote hitte; zoodat de Koning besloten had, den Zaterdag niet tot rustdag te bestemmen, maar met de ruiterij onverwijld door te marcheeren tot voor Maastricht. Wellicht ook heeft 't verontrustende gerucht, onder het landvolk bij St. Truyen verspreid, dat de ruiters van de Lorges en Montal, bij een uitval onzer ruiterij een geduchte nederlaag zouden geleden en vijf à zeshonderd dooden bekomen hebben, er niet weinig toe bijgedragen, dat de marsch met een dag bespoedigd werd.

Zaterdags, bij 't aanbreken van den dag, vertrok de Koning met zijn broeder, den hertog van Orléans, van St. Truyen aan 't hoofd van al de cavalerie, slechts voorafgegaan door eenige infanterie. Met grooten spoed, werd de zeven uren lange weg afgelegd, en vóór den middag nog, zag de groote Monarch de torens onzer stad in 't verschiet oprijzen. Montal en de Lorges reden hun Vorst, zoo haast ze hem aan 't hoofd der talrijke ruiterscharen hunne legerplaats zagen naderen, een eind weegs buiten 't kamp te gemoet, stelden hem gerust omtrent de loopende geruchten en verzekerden hem, dat sedert den 6den geen troepen of voorraden binnen Maastricht waren gekomen.

De Koning gevoelde zich na den langen marsch zóó weinig vermoeid, dat hij, gelijk bij elk beleg zijn gewoonte was, rondom de geheele stad reed, slechts van een drietal heeren vergezeld. Alles werd met groote nauwkeurigheid opgenomen: de ligging der stad, de toestand der vestingwerken, de voordeeligste punten der omgeving; en daarbij waagde Zijne Majesteit zich herhaaldelijk tot binnen 't bereik van 't kanon, ja, zegt Pellisson niet zonder eenige vleierij, tot onder 't musketvuur en zelfs bijna op een pistoolschot afstand der vesting. Ook bezocht hij de berenningstroepen in hun legerplaatsen en koos zich 't liefelijk in een dal gelegen en tusschen lommerijk geboomte verscholen dorp Wilre tot verblijf.

Al spoedig werd 't den Koning, die nog nergens gedurende den oorlog tegen de Republiek echten tegenstand ontmoet had,

duidelijk, dat Maastricht een harde noot zou zijn om te kraken, en heel wat bloed zou kosten Een kapitein, die 't vermaarde beleg van Candia tegen de Turken had bijgewoond, vroeg hij, wat hem, van de sterkte van Maastricht dacht. Hij hield ze voor wel zoo sterk als Candia, betuigde de oude krijger. — „Des te grooter zal de eer zijn deze stad te winnen," luidde 't koninklijke antwoord.

De Fariaux, ten einde zijn hoogen tegenstander te verwelkomen, begroette hem met 't losbranden van al 't geschut en de salvo's der musketiers. De muzikanten met hun trompetten, trommels, pauken en schalmeien deden zich hooren, en terwijl 't Wilhelmus over de velden schetterde, liet hij de bloedvlag van de wallen wapperen (1). De strijdbare Maastrichtsche Stedemaagd, in haar overmoed, scheen te juichen om de hooge eer, door een koning belaagd te worden; een eer haar nog nooit te beurt gevallen, sedert ze de stedekroon droeg, en die in de toekomst, gedurende haar lange loopbaan als vesting, nimmer meer haar deel zou worden.

Doch wie er al ooren hebben mocht voor de blijde tonen der muziek, ze deden onzen armen burgers hun leed niet vergeten. Wat moeten ze zich beklagenswaardig gevoeld hebben in die omgeving van krijgsgeweld, onze goede Maastrichtenaars! Vóór hun vaderstad, een jong, eerzuchtig koning, die eens, levensmoede, op zijn sterfbed, het kind, dat hem opvolgde, zou waarschuwen tegen de verleiding van den oorlogsroem en zich zelf beschuldigen, den krijg te zeer bemind te hebben, doch wiens eenig streven thans, als vier en-dertigjarige, slechts gold zijne glorie te vermeerderen. Rondom hun stad, ontelbare drommen ruwe lieden, 't uitvaagsel aller volkeren, wier handwerk in vechten en moorden bestond, en die de vermaarde geschiedschrijver en taalzuiveraar Hooft, indien hij het goed Nederlandsche „*krygsknechten*" niet te zijner beschikking had gehad, met het meeste recht, „*loontrekkende moordenaars*" had mogen noemen; lieden, wien niets heilig was, en wier hoogste wensch hierin bestond, dat Maastricht voor hun geweld bezwijkende, stormenderhand mocht genomen worden, en een plundering met rijken buit hun deel mocht zijn. Binnen hunne stad, een

(1) Theatrum Europaeum.

garnizoen en bevelhebbers, niets ontziende, waar hun krijgseer op 't spel stond, hunkerende naar den roem, den belegeraar zoolang te weerstaan, totdat de stad in een puinhoop verkeerd zou zijn. En te midden dezer lieden, opgesloten en gedwongen getuigen te zijn van dien strijd op leven en dood, van die tooneelen van geweld en vernieling, onze goede Maastrichtsche burgers, echtgenooten en vaders, slechts den vrede verlangend, slechts begeerend in rust hun bedrijf uit te oefenen en, zoo 't kon, een penning te garen voor den ouden dag!

Doch al wat soldaat was, spotte met die burgerlijke gevoelens; 't geschal der trompetten, 't gedonder van het kanon, de aanwezigheid des Konings voerden hun geestdrift ten top; naar den vijand moesten ze, daar was geen houden aan! 't Veld wemelde van Fransche ruiters, die, pas aangekomen, tot bevrediging hunner nieuwsgierigheid, van nabij de stad wilden aanschouwen, die hun Koning zich verwaardigde, in persoon, te komen belegeren. Na maandenlange rust haakten ze vurig naar de gelegenheid om het rapier te kruisen. 't Kon niet uitblijven, bij zooveel strijdlust van weerskanten, dat 't schermutselen heviger werd dan een der voorgaande dagen. De jonge markies van Moerbeeck, de graaf van Tilly, de baron de Quarem en meer anderen, brandend van verlangen om den Koning te zien, waagden zich zoo ver 't veld in, dat de Gouverneur, die 't aanzag van den wal, zich bezorgd maakte en hun de ruiterwacht, vijftig paarden sterk, tot bijstand toezond. De prins van Salms was inmiddels spoorslags naar buiten gereden, om de vermetelen op 't dreigend gevaar te wijzen en te doen terugkeeren. Opvliegend van aard als de Fariaux was, voer hij heftig uit tegen van Moerbeeck, verbood hem aan 't schermutselen deel te nemen en bracht hem onder 't oog, dat de bevelhebber van een regiment zich aan geen noodeloos gevaar behoorde bloot te stellen, maar zich sparen moest voor den dienst(1).

Een luitenant van 't regiment van Carry, Jean Vilette, Franschman van geboorte, werd door de aanwezigheid van zijn Koning zóó onweerstaanbaar aangetrokken, dat hij, hoewel zes en dertig jaren in Staatschen dienst, met zijn zoon naar den vijand overliep, en daar, als ten volle bekend met de hulpmiddelen der beleger-

(1) Journal Fidelle etc.

den, niet onwelkom zal ontvangen zijn. Dit voorbeeld van Vilette zou in den loop des belegs door meerdere zijner landgenooten, die evenmin als de beruchte Montbas en Pain-et-vin hun ouden landaard konden verloochenen, gevolgd worden.

Het gebruik bracht destijds mede, dat een stad, kort na hare insluiting, door den vijand werd opgeëischt, welke opeisching deze na 't oprichten der batterijen en na 't bresschieten placht te herhalen. Hoewel in de meeste gevallen niet meer dan een bloote formaliteit, kwam 't toch zelden voor, dat ze, gelijk voor Maastricht 't geval schijnt te zijn geweest, geheel achterwege werd gelaten. De Hollandsche- en Fransche geschiedschrijvers, anders vrijwel overeenstemmende, spreken elkander aangaande deze zaak in alle opzichten tegen. 't Ergst maakt 't Pellisson, die onzen Gouverneur zelfs niet de eer der opeisching waardig keurt. „Men vertelt hier", schrijft hij, „dat de gouverneur van Maastricht, indien hij werd gesommeerd zich over te geven, antwoorden zou, dat hij de stad in bezit houdt in naam van den Spaanschen koning, met wien we niet in oorlog zijn". „Mais je ne sais si on lui fera l'honneur de l'envoyer sommer"! Andere schrijvers spreken wel niet uitdrukkelijk van een opeisching, maar gewagen toch van een boodschap des Konings aan de Fariaux, en ook hierbij legt de een den Koning woorden in den mond, lijnrecht 't tegenovergestelde behelzende van wat de andere hem beweren laat.

Zoo schrijft er een:

„De trompetter, den 6 Juni naar den vijand gezonden, om den baron de Vervix, bij 't schermutselen gevangen, weerom te vragen, werd den 11 's avonds naar de stad teruggestuurd, zonder den baron de Vervix, wijl deze, door een tweetal musketschoten gevaarlijk gewond, naar Luik was gevoerd; maar met de boodschap aan de Fariaux, „dat de Koningh belast hadde hem te segghen, dat hy sich bereyden soude de Stadt wel te defenderen, alsoo hy voorgenomen hadde, die wel te attaqueren"; waarop de trompetter bij voorbaat zou geantwoord hebben, „dat hy syn Majesteyt dorst versekeren, dat hy (de Fariaux) dese eer met passie wenste".

't Is een Hollander, die dit verhaalt; een Fransch schrijver laat zijn Koning minder hoffelijk optreden tegenover zijn tegenstander. „Tijdens 't schermutselen op den dag van 's Konings aankomst",

zoo vertelt deze (1), „maakten eenige Fransche dragonders een officier van aanzien gevangen. Zijn Allerchristelijkste Majesteit zond hem onmiddellijk, in vrijheid, naar de stad terug, met de boodschap aan die van binnen, „que s'ils ne se rendoyent bientost, ils ne devoyent espérer aucun Quartier". Een tooverwoord machtig als 't „*Sésame, ouvre-toi!*" (2) dat den Koning wellicht ten vorigen jare, voor de poorten der Staatsche steden, grooten dienst had bewezen, doch hier, indien 't al gesproken werd, zonder uitwerking is gebleven.

Alleen enkele Hollandsche schrijvers spreken van een opeisching in den vorm. Dat deze meer geloof verdienen dan Pellisson of een der anderen, zouden we niet gaarne beweren: men verstond destijds de kunst maar al te wel, om uit eigen vinding aan te vullen, waar de historische gegevens te kort schoten, maar de phantasie dier schrijvers verdient in elk geval onze bewondering. Men oordeele naar de woorden, door een hunner (3) onzen Gouverneur in den mond gelegd. Den trompetter, met 's Konings eisch tot overgaaf zich aanmeldende, zou de Fariaux geantwoord hebben, „dat hy het voor de grootste eer achte, dien hy mochte ontfangen, belegert te syn van een van de aldergrootste koningen van de Werelt, die als Hooft van zoo een machtige Armee was, dat het hem meer glorie soude syn, te sterven in 't defendeeren van de Stadt, als sich met schande over te geven: en daerom aan Syn Majesteyt zou toonen syn dapperheyt, ontseggende des Konings eysch".

XXI.

De rest van 't Fransche leger, meest uit infanterie bestaande en door den Koning te St. Truyen achtergelaten, kwam den 11 Juni voor de stad aan, en maakte het leger van den belegeraar zoo goed als voltallig. De troepen, waarover de Koning thans te

---

(1) *Journal de ce qui s'est passé au Siége de Maëstricht.* (Stadsbibliotheek).

(2) Sedert de bemerking van Van Lennep, dat hier met „*Sésame*" „*zeezaad*" bedoeld wordt, doet men best deze formule onvertaald te laten.

(3) *Franse, Engelsche, Keulse, Munsterse en Nederlandse Oorloge. 't Amsterdam.* 1673. (Stadsbibliotheek).

beschikken had, bestonden, de afdeeling van Montal en de hulpbenden van Turenne daarbij begrepen, uit vijf en dertig bataljons infanterie, ieder van zestien vendelen, en zeven en negentig escadrons cavalerie, ieder van drie kornetten; alles te zamen een 42000 man, waarbij niet minder dan 18000 ruiters.

Al die troepen, naar gelang ze voor Maastricht verschenen, legerden zich in een breeden kring rondom de stad. Overal zag men de tenten en hutten oprichten in ontelbare menigte: op den berg voorbij Lichtenberg, heel in de diepte van 't Jekerdal achter Canne, achter Wilre in den Vroenhof, op den Dousberg, in de velden van Caberg, aan de Maas bij Smeermaas. Op den rechteroever der rivier zag Wijck zich mede omringd door een melkweg van witte stippen, een ruimen boog beschrijvende door 't groene veld, van Borgharen over Amby en Heer tot aan de Maas achter Heugem. Daar waren gelegerd 9000 man voetvolk en 6000 ruiters, waarover 's Konings broeder, de hertog van Orléans, algemeen bekend onder den naam van *Monsieur*, 't bevel zou voeren, met den graaf de Lorges en de ridders de Lorraine en de Vaubrun. De Koning zelve behield, voor zich, 't oppergezag over de troepen om Maastricht; terwijl de graaf de Montal meer in 't bijzonder was belast met 't bevel over de kwartieren tusschen de Maas en de Jeker.

Den eersten nacht, door 't voltallige leger om onze stad doorgebracht, werden de belegeraars in hun rust gestoord door een ontsnapt paard, dat in woeste vaart van kamp tot kamp voorthollende en niet antwoordende op 't „*Qui va là!*" der wachten, de heele legerplaats in beroering bracht, de manschappen uit den slaap deed opschrikken en in de wapens loopen, en ook de Maastrichtsche bezetting, beducht voor een nachtelijken overval, in de buitenwerken in 't geweer deed snellen (1).

't Beleg, dat zich tot nu toe bepaald had tot een insluiting, werd, zoo haast de gansche macht des Konings voor de stad gekomen was, met volle kracht aangevangen. Den eigen dag nog, dat de laatste troepen verschenen, hoewel een Zondag, zag men van onze wallen den vijand met den belegeringsarbeid een begin maken. Op nog geen half uur afstand der stad, waren tal van

(1) Pellisson.

ingenieurs in 't veld bezig met 't afbakenen der liniën; en kort daarna zag men duizenden arbeiders aan 't werk, en glinsterden de blanke spaden allerwegen in den omtrek. Vóór de legerplaatsen werd een doorloopende verschansing opgeworpen, zes voet hoog en twaalf breed, met een gracht ervoor, door 't uitgraven der aarde ontstaan, bestreken door stadwaarts uitspringende redans op een musketschot afstand van elkaar, en geheel gelijk aan die, welke men 't vorig jaar in Augustus te Scharn had zien aanleggen. Deze linie, de contravallatielinie, zooals ze genoemd werd, was met het front naar de stad gekeerd en had ten doel den belegeraar te beschermen tegen de uitvallen der bezetting. Bij de Maas achter Heugem nam ze een aanvang, liep met een grooten bocht voorbij Scharn, door de drassige beemden van Amby, Ravenhof, Gravenhof, Severen en Bethlehem en bereikte weder den Maasoever tusschen Limmel en Borgharen. Op den overkant der rivier zette zij zich voort in de richting van Caberg, rechttoe naar den Dousberg, van waar ze, met een scherpe buiging, over de hoogte buiten de Tongersche poort omboog naar de Jeker, 't dorp Wilre afsnijdende van de stad Tot de uitvoering van dit omvangrijk werk had Montal, nog eer de Koning aangekomen was, van de Luiksche regeering 20000 boeren geëischt. Maar wijl Luik bezwaar had gemaakt wegens zijne neutraliteit, en ook het landvolk zich onwillig betoonde, was hij er niet in geslaagd meer dan 7000 man, van spaden en houweelen voorzien, tot zijne beschikking te krijgen; en hoe ongaarne ook, had hij, nevens de boeren, het krijgsvolk aan het schansgraven moeten zetten. Zoowel voetvolk als ruiterij, alle regimenten kregen, overeenkomstig den uitdrukkelijken wil des Konings, hun aantal *toises* van de liniën op te werpen. Zelfs de compagniën der *Gardes du corps* en der *Gendarmes* werden niet verschoond; doch de handen stonden den adellijken jonkers bij dien ongewonen arbeid zóó verkeerd, dat de infanterie-regimenten zich hunner ontfermden en hunne taak overnamen. Nu en dan deden onze batterijen, met een paar welgerichte schoten, de arbeiders voor een oogenblik wegstuiven; den 11 na den middag sloeg zelfs een kanonskogel op nog geen tien pas van den, bij den arbeid toekijkenden Koning, in den grond. Nochtans maakte de Fariaux slechts een spaarzaam gebruik van zijn geschut, zooals het betaamt in de eerste dagen van een beleg.

Op eenigen afstand buiten de contravallatielinie en achter de legerplaatsen, zag men welhaast een begin maken met een tweede doorloopende verschansing, die, in nog wijderen kring de stad omgevende, al de kampen van den belegeraar omsloot. Deze, de circumvallatielinie, in alles gelijk aan de binnenste, alleen was haar front veldwaarts gekeerd, kon, van onze wallen af, niet in haren heelen omvang gevolgd worden: de hoogten buiten de Brusselsche- en Tongersche poort onttrokken haar aan het oog. Slechts van de torens kon haren heelen loop worden nagegaan. Op den rechter Maasoever vormde ze, overal nagenoeg evenwijdig aan de contravallatie loopende, een halven cirkel om Wijck, zoodanig, dat de dorpen Heer en Amby er even buiten lagen. Aan de zijde van Maastricht liep ze van Smeermaas tot aan den Dousberg eveneens evenwijdig aan de contravallatie, dwars door de korenakkers heen, alleen hier en daar, waar een voorname weg gesneden werd, een toegang tot 't kamp openlatende, met een barrier afgesloten. Van den Dousberg af, nam ze eensklaps een wijderen boog over den Louwberg, door het Jekerdal, over den St.-Pietersberg naar de Maas, waar ze tusschen Klein-Lanaye en Lichtenberg, tegenover de werken op den anderen oever eindigde, in haar wijden kring besluitende de dorpen: Caberg, Hees, Kesselt, Wilre, Montenaken, Canne en St. Pieter. Deze reusachtige omwalling, vier uur gaans in omtrek metende, diende om den belegeraar, naar buiten, te beschermen tegen elke poging tot ontzet.

Tusschen beide liniën lag het kamp van den belegeraar veilig, zoowel voor een uitval uit de stad, als voor een aanval van buiten, en vormde als 't ware eene ringvormige vesting, die Maastricht als een gordel omsloot. Waar de Maas de legerplaats doorsneed, boven en beneden de stad, waren gemeenschapsbruggen over den stroom geslagen. Op palen, in het rivierbed ingeheid, rustten zware balken, die den houten vloer droegen; maar zoo hecht waren deze, in weinige uren, voltooide getimmerten, dat ze zonder gevaar 't zwaar belegeringsgeschut konden torschen. Eén dezer bruggen lag tegenover Lichtenberg, de andere bij Smeermaas; de legerplaats om Wijck verbonden ze met die om Maastricht en maakten beide als het ware tot één. Over de Noorderbrug zag men den 10e de troepen naar 't kwartier van Monsieur trekken, en den 11e volgden honderden wagens van den legertrein.

In vier dagen tijd, had de vijand al die werken voltooid. De liniën, in grooten haast en zonder de minste zorg opgeworpen, leken meer eindelooze aardhoopen dan wel verschansingen, naar de regels der kunst aangelegd. Blijkbaar waren de Franschen, die noch voor de uitvallen der weinig talrijke bezetting, noch voor een ontzettingsleger beducht behoefden te zijn, van het nuttelooze van hun arbeid overtuigd, en weken derhalve niet af van den regel dier dagen, die in den vestingoorlog de liniën meer en meer verwaarloosde. De tijd, dat 't ware kunststukken plachten te zijn, met de grootste zorg aangelegd, met gepalissadeerde redouten, sterreschansen, hoornwerken en versterkte kwartieren voor de troepen, en op zich zelf schier onneembare vestingen waren, gelijk men dit gezien had in 1632, tijdens 't vermaarde beleg onzer stad door Frederik Hendrik, die tijd was voorbij. Thans maakte men de liniën, welke slechts in enkele gevallen van wezenlijk nut bleken, meer, omdat 't gebruik 't eischte dan wel, omdat men ze noodzakelijk achtte. Zelfs Vauban, die in de wijze van aanval der vestingen een geheelen omkeer te weeg bracht, durfde met de traditie der circum- en contravallatie niet geheel en al breken. Eerst in later tijd, toen de voorschriften van den grooten meester niet langer als godsspraak golden, liet men 't tijdroovende werk der liniën, als geheel doelloos, achterwege.

Achter de steile westelijke helling van den Dousberg, de eenige plek wellicht van 't gansche kamp, die volkomen veiligheid aanbood voor 't vuur der stadsbatterijen, werd 't artilleriepark gevestigd. Behalve 't geschut, werden daar opgeslagen groote hoeveelheden schoppen, spaden, houweelen, kruiwagens en ander gereedschap, dat tot 't schanswerk gediend had en welhaast bij den arbeid der loopgraven weer zou noodig zijn; wapens, lont, aardzakken in groote menigte, dagelijks nog aangevuld uit de Luiksche magazijnen; reusachtige stapels kanonskogels, bommen en granaten, die de stad zouden worden toegediend door middel van de 320.000 ponden buskruit, door den Koning mee gevoerd en opgeborgen in vier, ver van elkander gelegen, bewaarplaatsen. In 't Jekerdal te Canne werden de hospitalen opgericht. Niet ver van Heer verrees 't park der *„vivres"*, waarin 't noodige werd samengebracht om de 42000 man van 't leger, de 18000 paarden

der ruiterij benevens de 17000 trekpaarden van de artillerie en den trein gedurende 't beleg te voeden [1].

Meest al de levensmiddelen werden met schepen aangevoerd uit Luik, waar de Koning met 't oog op de belegering van Maastricht rijke voorraadschuren had doen inrichten; maar ook van de Staatsche dorpen in 't land van Valkenburg en elders in den omtrek eischte men slachtvee, hooi, stroo en haver voor 't leger. Ook kwamen de landlieden van heinde en ver hun producten in 't kamp ter markt brengen; vrij zoetelen voor elkeen was afgekondigd; en 't hinderen of berooven der verkoopers werd met den dood gestraft. 't Marktschip van Luik, dat zijn gewone aanlegplaats bij de O. L. Vrouwenpoort niet meer bereiken kon, legde dagelijks aan bij de communicatiebrug tegenover Lichtenberg en bracht uit de Luiksche winkels de benoodigdheden mee, die de Fransche heeren, ook in 't veld, niet gaarne misten.

Dank zij de volkomen insluiting onzer stad, kon dat drukke verkeer van 't kamp met de omgeving, zoowel te water als te land, ongestoord en zelfs zonder escorten, zijn gang gaan. De rustelooze Spaansche ruiters, die te voren de wegen uren ver onveilig maakten, hadden thans wat anders te doen.

XXII.

Zooals we reeds zeiden, had Lodewijk XIV zijn kwartier gevestigd te midden zijner troepen, nabij 't dorp Wilre, slechts op een half kanonschotafstand van Maastricht Daar was 't kamp het breedst, wel drie kwartier gaans; zoowel langs de binnenzijde der contravallatie- als der circumvallatielinie stonden er de tenten van het krijgsvolk in lange rijen geschaard, tusschen welke twee tentenrijen een ruim open veld plaats genoeg bood voor de menigvuldige kostelijke tenten der voornaamste aanvoerders des legers en der heeren van den hofstoet, die elk hun eigen verblijf hadden, in de onmiddellijke nabijheid van hun vorst.

De hoogte, die zich verheft tusschen Wilre en Maastricht, dekte wel is waar 't koninklijk kwartier tegen het directe kanonvuur

---

[1] Pellisson.

uit de stad, maar waarborgde toch geen volkomen veiligheid. Zoogenaamde rolschoten, op 't bovenvlak der hoogte den bodem aanslaande, daarna weer hoog opspringende, en met telkens kleiner sprongen voorthuppelend naar het dal, kwamen maar al te dikwijls dood en verschrikking verspreiden in de nabijheid der koninklijke verblijfplaats. Herhaaldelijk werden er menschen en paarden getroffen. Nu eens waren 't twee *Gardes anglais* door een zelfden kanonskogel gedood, dan weer een *Chevau-leger*, die, te rusten liggende, in tweeën geslagen werd. Een ander kanonskogel, minder noodlottig in zijn uitwerking, plofte neder tusschen twee slapende *Mousquetaires du Roi*, zonder ze te deren, zelfs zonder ze te wekken uit hun slaap. De schildwacht, tusschen de tenten van Pomponne en Louvois heen en weer wandelende, werd dood ter aarde geworpen (1). Nergens was men volkomen veilig; zelfs op de plaatsen, waar men rustig meende te vertoeven zonder gevaar, kwam somtijds onverwacht een kanonskogel, als een vreeselijk „*Memento mori!*" uit de lucht vallen.

In de legerplaatsen buiten het kwartier des Konings, vooral om Wijck, waar elke dekkende hoogte ontbrak, was het nog erger gesteld; maar de gemeene manschap was er te zeer aan gewoon geraakt, tot mikpunt te dienen voor alle mogelijke projectielen, dan dat hij daaraan zijne opmerkzaamheid schenken kon.

Niet anders dan de minste zijner krijgers was de Koning gehuisvest in een tent, maar dat was in alle opzichten een koninklijke tent. In hoofdzaak bestond ze uit een vertrek van hout getimmerd, waarin de groote Monarch uitrustte van zijn „*illustres fatigues*". Een zeer ruime voorhal, bijwijze van portiek, daar voor aangebracht, gaf toegang naar buiten door middel van een rij arcaden, die met gordijnen konden gesloten worden. In deze voorhal werkte de Koning, maakte hij toilet, hield hij zijn maaltijden, ontving hij zijn bezoekers. Slaapplaats en voorhal waren gedekt door één verhemelte, met zilveren leliën bezaaid en bekroond door een schitterende vergulde zon. Deze zon vervulde een tweeledige rol; niet alleen maakte ze 't verblijf kenbaar van hem, die zich zelve den naam van „*Roi Soleil*" gegeven had, maar ook verleende ze, waar de tent tusschen schaduwrijk geboomte ver-

(1) Pellisson.

scholen lag, beteekenis aan de gouden opschriften, waarmede 't koninklijk verblijf prijkte, en wier beider zin draaide om een zon.

„In Sole posui Tabernaculum meum", (1) en

„Nec pluribus impar." (2)

In den schaduw der koninklijke tent woonden de voornaamste bevelhebbers des legers, pages, lakeien en — men duide ons deze rangschikking niet ten kwade — hovelingen; want ook in 't veld kon de groote Monarch zijn hofhouding niet geheel ontberen. Al deze lieden hadden hun eigen tent, hun eigen dienaars en, op den marsch, hun eigen karossen, wagens en trekpaarden. Het nederige dorpje Wilre, dat zich zoo bescheiden verborgen houdt achter de heuvelen van den Vroenhof, en vergeten in zijn rustig dal, van de woelige wereld afgezonderd leeft, had nog nooit zooveel hertogen, graven, baronnen, markiezen en ridders binnen zijn gebied gezien en mocht benijd worden door Versailles en St. Germain te zamen.

Niet ver van 't verblijf des Konings, verhief zich de ruime tent der Minderbroeders, die tot bedehuis diende; want Zijne Allerchristelijkste Majesteit, welke fouten hem ook mogen worden aangewreven, was zeer vroom. „Le Roi n'a de sa vie manqué la messe qu'une fois à l'armée, un jour de grande marche", getuigt Saint-Simon van hem. In dit bedehuis werden onafgebroken Missen gelezen, van den dageraad af tot 't middaguur toe. Geen kerk te Parijs, zegt Pellisson, werd zoo druk bezocht als deze tent; en nooit kon men er binnentreden, zonder een aantal krijgslieden de Tafel des Heeren te zien naderen. „La manière semble avoir changé là-dessous, car autrefois les braves avoient honte de faire leurs dévotions", laat hij er onmiddellijk schamper op volgen, als om ons te toonen, hoe weinig die godsdienstzin den Franschen krijger uit 't harte welde, en hoe, zonder 't machtige voorbeeld des geloovigen Konings, de bidplaats verlaten zou zijn.

Zoodanig was de aard der verblijfplaats, door den grooten Monarch verwisseld voor 't koninklijke slot te Saint Germain-en-Laye met al zijn pracht en heerlijkheid! In deze omgeving tartte hij dagen lang vermoeinis en ontbering, hier arbeidde hij met in-

---

(1) *Liber Psalmorum* XVIII, 6.
(2) Sedert 1666 's Konings devies.

spanning van alle krachten, hier wijdde hij zich met hartstocht aan 't eenig grootsche doel: de vermeerdering van zijn roem

Steeds was de Koning des nachts in de weer; meestal te paard en in 't veld. Hij bezocht de verschillende legerafdeelingen in hare kwartieren, overtuigde zich van de waakzaamheid der schildwachten op de liniën, regelde den arbeid en nam in persoon alle maatregelen tot den voortgang van 't beleg. Te vijf uur in den morgen, na de Mis te hebben gehoord, trok hij zich terug in zijn tent en sliep tot 't middaguur. Bij zijn ontwaken wachtte hem 't middagmaal, met een groot aantal genoodigden, in de voorhal. Onmiddellijk na afloop, wellicht om de spijsvertering te bevorderen, steeg hij te paard en reed met groot gevolg al de legerplaatsen door, rondom de heele stad. De overige uren van den dag, tot 't vallen van den avond, werkte hij in zijn tent, onderhield zich met zijn officieren en hovelingen, of ontving vreemde bezoekers op audientie, o. a. de groot-kanselier van Luik met den gouverneur der citadel, de gezant Smising van den bisschop van Munster, de markies van Richebourg, de burgemeesters van Luik, de envoyés van Genua en, den 14den 's avonds, St. Amant, door den graaf d'Estrées gezonden met de tijding van den grooten zeeslag van den 7 Juni.

Nog nooit, bij geen enkel beleg, had de Koning zich zoo nauwgezet, zoo vol ijver, zoo werkzaam betoond. „Tellement", moet dan ook de schrijver van 't *Journal fidelle*, hoewel een tegenstander, getuigen, „tellement, qu'il ne faut pas s'étonner, si ses gens, voyant un si grand exemple, estoient si opiniâtres à se signaler". En daarbij ontzag hij zich allerminst, was in alle weer en wind te paard, kwam op plaatsen, onder 't bereik van 't vuur der stad, en waar kort te voren dooden waren gevallen; in één woord, waagde zich zóó roekeloos, dat hij den bezorgden Pellisson de verzuchting ontlokte: „Nous avons grand besoin que Dieu le garde un peu mieux, qu'il ne se garde lui-même".

Aan een groot gevaar ontsnapte hij ter nauwernood in den nacht van 15 op 16 Juni, bij 't bezoeken der kwartieren. Gevolgd door den talrijken, drukken ruiterdrom, die hem op die nachtelijke tochten steeds placht te vergezellen, kwam hij bij een bataljon, waar allen sliepen behalve de schildwacht.

Deze, door het, in de duisternis naderend geraas opgeschrikt,

waande eene vijandelijke bende in aantocht tot 't doen van een overval. In aller haast maakte hij alarm; de manschap ijlde in de wapens; de smeulende lonten werden aangeblazen en afgepast om te vuren. 't Gevolg des Konings merkte het dreigende gevaar; hovelingen en *gardes du corps*, allen schreeuwden om 't hardst: „C'est le Roi! C'est le Roi!!" Dat verwarde geroep verbijsterde het slaapdronken volk nog meer; eenigen reeds stonden op het punt los te branden, toen een ijlings vooruitgesnelden ruiter zich in hun midden wierp en aan het noodlottig misverstand een einde maakte. Sedert dien tijd reden, des nachts, vijf of zes *gardes du corps* den koninklijken stoet een dertigtal passen vooruit, ten einde de troepen te waarschuwen (1).

Hoe ver de zucht naar roem Lodewijk XIV ook voeren mocht buiten de grenzen van zijn rijk, een passend gezelschap ontbrak hem nooit. Bevelhebbers, ministers, hovelingen, geestelijke- en wereldlijke raadslieden, schrijvers en schilders, kunstenaars en vleiers omringden hun Koning, en hielpen hem den tijd korten in de verre streken met denzelfden ijver, waarmee ze zich verdrongen op de treden van zijn troon. De ruime voorhal zijner tent, waar dagelijks de koninklijke tafel werd aangerecht, moet menigmaal geschitterd hebben van keur en gasten. Behalve van *Monsieur Philippe, fils de France*, hertog van Orléans, die zijn eenigen broeder op al zijn tochten volgde, genoot hij het gezelschap van den hertog de la Feuillade, den markies de Rochefort, den hertog van Montmouth, den graaf de Lorges, den graaf de Schomberg (2), allen luitenant-generaals, den ridder de Lorraine, den ridder de Bellefonds, den markies de Vaubrun, den markies de Fourilles, benevens van den ons welbekenden graaf de Montal, veldmaarschalken in zijn leger. Van al deze hooge bevelvoerders was de hertog van Montmouth ongetwijfeld 't voornaamste personage: als zoon, al was 't dan ook een natuurlijke, van Karel II van Engeland, kon hij zich, beroemen van koninklijken bloede te zijn. Bij den aanvang van den oorlog tegen de Republiek was hij, aan 't hoofd der Engelsche hulptroepen, in 't leger van Lodewijk XIV gekomen, en deze had hem den rang van luitenant-generaal geschonken.

---

(1) Pellisson.

(2) Deze vertrok voor het einde van 't beleg naar Engeland.

Voorts vertoefde aan Lodewijks zijde zijn trouwe minister van Oorlog, François Michel le Tellier, markies de Louvois Ten naaste bij van gelijken leeftijd als zijn jeugdigen meester, oorlogzuchtig en dorstende naar krijgsroem als deze, begrepen beiden elkander volkomen, en hingen elkander aan met een gehechtheid, die eerst door den dood van den dienaar, in 1691, verbroken werd. Louvois was in zijn element in 't veld. Daar zag hij de verbeteringen, door zijn vernuft uitgedacht, den toets der practijk doorstaan; daar leerde hij de gebreken kennen, die 't voortreffelijke leger nog scheidden van de volmaaktheid. Indien Lodewijk XIV in de eerste oorlogen zijner regeering onverganklijke lauweren heeft geoogst, dan is hij deze in de eerste plaats verschuldigd aan den rusteloozen ijver van zijn trouwen minister Louvois.

Andere edellieden van naam, die den Koning vergezelden, bekleedden ofschoon somtijds van hoogeren adel, de mindere rangen in 't leger, of maakten deel uit van de hofhouding. Onder hen waren er niet weinigen, die, hoewel thans door hunne jeugd nog onbekend, eenmaal en met roem in de historiebladen zouden worden vermeld. Een dezer was de later zoo vermaarde hertog de Villars, die als twintigjarig jongeling onopgemerkt in het Fransche leger diende, maar met den vasten wil zich roemrijk te onderscheiden, of bij zijn pogen den dood te vinden. Tot regel had hij zich gesteld, steeds zoo dicht mogelijk in 's Konings nabijheid te blijven, ten einde zijn moed te doen opmerken door 't oog van den meester zelve. En dat dit niet kwaad overlegd was voor een twintigjarige, heeft de uitkomst ten volle bewezen. Reeds in de eerste dagen van 't beleg, had hij de opmerkzaamheid des Konings tot zich getrokken en deze in verbazing doen uitroepen: „Il semble, dès que l'on tire en quelque endroit, que ce garçon sorte de terre pour s'y trouver!" Eer 't beleg ten einde was, stond hij aan 't hoofd eener kornet *chevau-legers* en, snel van rang tot rang klimmende, zien we hem in den Spaansche Successie-oorlog 't opperbevel voeren over 't Fransche leger in de Zuidelijke-Nederlanden. De geduchte tegenstander, dien hij daar eenmaal tegenover zich zou vinden, Joan Churchil, hertog van Marlborough, was nu nog „*le bel Anglois*", zooals hij algemeen in 't leger om zijn rijzige, krachtige gestalte werd genoemd, en streed thans broederlijk aan Villars'zijde voor de muren van Maastricht. Een paar jaar de

oudere van Villars, diende Churchil thans reeds als kapitein in 't regiment van den hertog van Montmouth. Uit Engeland was hij naar 't oorlogstooneel gekomen, om onder de vanen van den strijdbaren Koning den krijg te leeren; en dat hij zijn leerjaren wel besteed had, zou Lodewijk XIV, op zijn ouden dag, herhaaldelijk en tot zijn groot nadeel, ondervinden.

Een ander krijger in 't Fransche kamp, die eenmaal alom bekend zou worden, was Charles de Bats d'Artagnan, kapitein-luitenant der eerste compagnie Mousquetaires. Zijne bekendheid dankt hij evenwel niet aan eene glansrijke krijgsmansloopbaan: — deze zou voor hem reeds eindigen voor onze wallen; — maar als romanheld uit Alexander Dumas' „*Trois Mousquetaires*" is hij onsterfelijk geworden.

Geen minder beroemdheid in Lodewijks leger was Vauban, de vestingbouwkundige bij uitnemendheid. Dit beleg, waarin hij, als voornaamste ingenieur aan Fransche zijde, eene belangrijke rol gespeeld heeft, zou hem bekend maken met het systeem der parallellen, waardoor hij naderhand de hervormer werd van de wijze van aanval der vestingen. De jonge Fries Menno baron van Coehoorn, die hem eens als vestingbouwkundige naar de kroon zou staan, en terecht den eeretitel van *Hollandsche Vauban* verwerven zou, had hetzelfde beleg tot leerschool. Als eenvoudig kapitein der infanterie diende hij binnen Maastricht, werd zelfs in den loop des belegs gewond, zonder dat iemand bevroedde, wat hij eenmaal worden zou.

Van de geestelijke heeren aan 's Konings zijde noemen we slechts, behalve Père Jean Ferrier, S. J., bekleed met de hoogst gewichtige bediening van koninklijken biechtvader, den kardinaal de Bouillon. De hooge waardigheid van „*grand aumônier du Roi*" door dezen jongen man, die nog den dertigjarigen leeftijd niet bereikt had, in 't leger vervuld, dankte hij ongetwijfeld aan de machtige voorspraak van zijn oom, niemand minder dan den grooten Turenne. Voor de Maastrichtenaars was de kardinaal geen onbekende. In September van 't vorige jaar was hij hun Gouverneur, den Rijngraaf, komen „*omhelsen als een oudt vriendt*", was hij door dezen op Slavante onthaald, en bij zijn vertrek naar Luik begroet door drie salvo's der musketiers. En wat meer zegt, zijn vader, Frederik Maurits de la Tour d'Auvergne, hertog van

Bouillon, had van 1632 tot 1641, als eerste Staatsche gouverneur van Maastricht, in hun midden vertoefd; en men beweert zelfs, dat de Bouillonstraat, waar hij 't gouvernement bewoonde, aan hem haar naam te danken heeft (1).

De schrijver Pellisson en de schilder Van der Meulen vertegenwoordigden in Lodewijks leger de kunst: de kunst, die, onvergankelijk als hare werken zijn, de groote Monarch begreep het volkomen, meer dan wat ook, zijn roemrijke daden aan de vergetelheid kon ontrukken. Beide kunstenaars, door den Koning aan zijn dienst verbonden, vergezelden hem op al zijne veldtochten. De eerste had tot taak de overwinningen zijns meesters te vereeuwigen met de pen, de andere met de teekenstift.

Pellisson, de bekende Pellisson, die, als gevangene der Bastille, de vermaard geworden spin temde en uit zijn hand leerde eten, had een grootsch ontwerp. Met Titus-Livius en Polybius tot voorbeelden, wilde hij de oorlogen des Konings beschrijven in een geschiedwerk, dat, onsterfelijk door eigen verdiensten, tot het verste nageslacht zou doordringen. En al heeft hij dat voornemen niet mogen verwezenlijken, in zijn brieven, door hem geregeld uit 't leger gezonden aan *Mademoiselle de Scudery* of aan *Madame la Comtesse de Crussol*, bezitten we een, met zorg bijgehouden, dagverhaal der gebeurtenissen van 1670 tot 1688, de veldtochten des Konings zóó getrouw en zóó in bijzonderheden schilderend, dat 't voor de geschiedenis van dien tijd van onschatbare waarde is.

Van der Meulen, de begaafde Brusselaar door Lodewijk XIV aan zich verbonden, volgde 't leger om, bijgestaan door de schilders Marot en Chastillon, de steden, door zijn meester belegerd, af te beelden. Zijn tafereelen waren bestemd, om als schilderijen of gobelins de zalen en vestibulen der koninklijke kasteelen te versieren of, als kopergravuren alom verspreid, 't volk de roemvolle daden van zijn Vorst te leeren kennen.

Al zijn stedegezichten zijn meesterstukken zonder wederga. Vooral een bijzonder talent bezat hij voor 't afbeelden van land-

(1) Vóór dien tijd komt deze straat voor onder de volgende benamingen: Balioen, Balyon, Boljuyn, Bolioen, Balyuen, Baluin, Baelyuen, Bailiuen, Balyuyne. Zie 't meesterlijke werk: *Eenige Bijzonderheden omtrent Straten, Pleinen en Bewoners van het oude Tricht* door Jules Schaepkens van Riempst, Wethouder te Maestricht. De volksetymologie maakte van den oorspronkelijken naam *Bouillonstraat*.



schappen en paarden; zoodat hem 't, van stad tot stad rusteloos voorttrekkende, leger ruimschoots de gelegenheid bood zijn beste gaven ten toon te spreiden. Terwijl, te midden van 't krijgsgewoel voor Maastricht, Pellison rustig in zijn tent zijn vermaarde brieven schreef, dwaalde Van der Meulen rond in onze schoone omgeving, zoekende naar een standpunt, van waaruit hij de nieuwe verovering zijns Konings in beeld kon brengen; of wellicht reeds zat hij op een schaduwrijk plekje nabij den Apostelenhof op den Louwberg, en was druk bezig Maastricht met zijn torens in 't verschiet, de heuvelen der omgeving, een gedeelte van 't kamp met 't dorp Wilre, den Koning met zijn staf van aanvoerders te paard op den voorgrond, op 't papier te tooveren, zooals we 't bewonderen kunnen op de groote plaat van 't Maastrichtsche beleg, zich bevindend o. a. in de zaal der voormalige Brabantsche schepenbank ten stadhuize en in de portefeuilles van de „*Société Historique et Archéologique dans le duché de Limbourg.*" Dit welbekende tafereel munt, evenals alle werken van Van der Meulen, uit door een bewonderenswaardige nauwkeurigheid en volledigheid. Aan de bevallige schikking der figuren van den koninklijken stoet op den voorgrond, die den schilder van smaak verraadt, paart het de getrouwheid der photographie voor 't landschap en de stad op den achtergrond. Al de stedegezichten van den meester hebben dan ook een blijvende waarde, hebben historisch gezag; en onze oudheidkundigen aarzelden niet, toen de torens der St.-Servaaskerk in hun oorspronkelijken vorm moesten hersteld worden, de plaat van Van der Meulen als een alleszins betrouwbare bron te raadplegen. Alleen dit is met de werkelijkheid in strijd, dat onze gravure, die blijkens 't onderschrift „*L'Arrivée du Roy au Camp devant Mastrick, en l'année 1673*" voorstelt, reeds de contravallatielinie en zelfs de loopgraven te zien geeft. Zucht naar volledigheid zal den kunstenaar verlokt hebben, eenheid van tijd te kiezen, waar in werkelijkheid verscheidenheid bestond. En dit is, naar we meenen, eene dichterlijke vrijheid, die niemand op een dwaalspoor leiden zal, en aan de juistheid der onderdeelen, elk op zich zelf, niet kan schaden.

In de nabijheid der koninklijke tent, ten einde den persoon van Zijne Allerchristelijkste Majesteit te beschermen, waren de keurbenden van het Fransche heir gekampeerd, 't *Maison du Roi*,

waarin de jonge adel zijn militaire loopbaan begon en dat, wat zijn pracht van kleeding en uitrusting betrof, tot eene hoogte was gestegen, zooals vroeger noch later een keurkorps heeft bereikt. Van het dorp Wilre af tot aan den Dousberg, langs de binnenzijde der contravallatielinie, waren ze gelegerd in hunne fraaie tenten: *Gendarmes du Roi*, *Chevau-légers du Roi*, *Gendarmes écossais* en *anglais*, te zamen zes escadrons; verder de *Gardes françaises* met hun beroemd gebleven uniformen: witte rok met zilverborduursels, kanten strikken om den hals scharlaken broek en kousen en zwarte, breedgerande hoed; de twee beroemde, haast legendarische compagniën *Mousquetaires du Roi*, elk uit 250 edellieden bestaande, geheel in 't rood gekleed; de eerste compagnie, met d'Artagnan als kapitein-luitenant, droeg hoeden met goudgalon en bereed uitsluitend grijze paarden, de tweede had zilvergalon op den hoed en bereed zwarte paarden; de *Gardes du corps du Roi*, meer in 't bijzonder belast met het bewaken van den persoon des Konings, vier compagniën sterk, onderscheiden door de kleur van vaandel en bandelieren: wit, geel, blauw en groen, en elk bestaande uit 300 officieren van den hoogsten adel; zelfs de trouwe *Cent-Suisses*, gewapend met de geduchte pertuisans, ontbraken niet in de nabijheid van hun meester.

De Koning, in eigen persoon, was kapitein der verschillende afdeelingen, zoowel der gendarmes als der chevau-légers en mousquetaires. Zoo hoog stonden deze keurbenden in aanzien, dat geen ander die waardigheid kon opgedragen worden Zijne Majesteit deed zich echter in ieder corps vervangen door een kapitein-luitenant.

De overige regimenten van 't Fransche leger bestonden, zooals 't gebruik destijds medebracht, uit huurtroepen, en vertoonden bijgevolg een tegenstelling met de keurbenden, zóó scherp, als er bestaan kon tusschen de bloem der jongelingschap van den Franschen adel en 't uitvaagsel der maatschappij. Niet dan met de grootste strengheid, kon de tucht onder deze lieden gehandhaafd worden. Vijf ruiters waren reeds met den dood gestraft, omdat ze den eersten Juni, tijdens den opmarsch naar Maastricht, in de kerk van Salvetheim monstrans, ciborie en kelk geroofd, in stukken geslagen, de stukken onder elkander verdeeld en de H. Hosties met voeten vertreden hadden. Den 14 Juni werden twee

anderen, in 't kamp voor Maastricht, levend verbrand wegens diefstal van een Miskelk, waaruit ze zich hadden bedronken in een herberg. Ook Pellisson ondervond de baldadigheid van dit volk. Hem werden in een nacht 500 pistolen gestolen uit zijn tent, voor welk verlies de Koning hem 's anderendaags met een gelijke som schadeloos stelde.

XXIII.

Enkele Hollanders slechts hebben al de heerlijkheden van 't koninklijk kamp met eigen oogen kunnen bewonderen. 't Waren de graaf van Dhona met de hem vergezellende bedienden, die den 14 Juni onze burgers vreemd deden opkijken, toen ze bij vollen dag, dwars door de vijandelijke legerplaatsen heen, binnen de stad wisten te geraken. De graaf was van den Haag naar Tongeren gereisd, welke laatste stad hij, uit hoofde harer Fransche bezetting, niet durfde binnentreden. Door een Tongersch burger liet hij zich inlichten omtrent 't kamp voor Maastricht en zich de namen noemen van eenige heeren in 's Konings leger. Gekleed als Fransch officier, de witte sjerp om 't lijf, reed hij 's anderendaags des morgens te acht uren, van zijn bedienden vergezeld, vrijmoedig de Fransche legerplaats binnen, alsof hij tot 's Konings volk behoorde. Aan de wacht bij den ingang verklaarde hij de heeren te willen spreken, hem door den burger van Tongeren genoemd, waarop hij onverwijld binnengelaten werd. Geruimen tijd bleef hij door 't kamp heen en weer rijden, nam alles op, zag zelfs den Koning in zijn kwartier, zonder in 't minst achterdocht te wekken. Ten laatste, meenende, dat men hem met aandacht gadesloeg, achtte hij 't geraden zijn weg te vervolgen. Zonder ontdekt te worden, bereikte hij met zijn gevolg de andere zijde der legerplaats, waar nog slechts de contravallatielinie en de wachtposten, daarbij geplaatst, hem van de stad scheidden. Hier maakte hij eenige „*bravades*" met zijn paard, alsof 't hem moeite kostte 't vurige dier in bedwang te houden; en eindelijk, de kans schoon ziende, schoot hij als een pijl uit den boog de wachten voorbij, de linie over, 't vrije veld in, en rende met lossen teugel stadwaarts, met zóó'n vaart, dat de aardkluiten hem over 't hoofd vlogen. Een hagelbui van musketkogels werd hem nagezonden

door de onthutste Franschen; de graaf de Broglio en de ridder de St. Germain Beampré, koene ruiters, renden hem na in wilde jacht. Maar 't kanon van de stad, na een welgericht schot rakelings tusschen de pooten hunner paarden door, deed deze vervolgers terugkeeren; en de graaf van Dhona, met den zakdoek zwaaiende, teneinde zich als vriend te doen kennen, bereikte ongedeerd de buitenwerken. Slechts één zijner bedienden had hem op dien vermetelen rit kunnen volgen; de andere, in 't kamp achtergebleven, wisten van de verwarring gebruik te maken en de legerplaats aan de veldzijde ongemerkt te verlaten.

Geen der Hollandsche geschiedschrijvers tijdgenooten weet de reden van Dhona's komst te vermelden. En nochtans mag men niet aannemen, dat een, met 't Oranjehuis verwant, hoofdofficier uit den Haag van den Stadhouder komende, zich met levensgevaar binnen 't belegerde Maastricht werpt zonder eenig doel van beteekenis Pellisson, die als Franschman over de geheimste zaken der Republiek een niet genoeg te waardeeren *franc-parler* aan den dag legt, Pellisson toont zich beter ingelicht. „Van te voren was men in 't Fransche kamp van den toeleg van Dhona op de hoogte", schrijft hij. „De Koning had dienaangaande een bericht ontvangen, dat hem zelfs 't uiterlijk voorkomen der personen en de kleur hunner paarden beschreef; eene waarschuwing tot dubbele waakzaamheid, onmiddellijk in de verschillende kwartieren der legerplaats gedaan, kwam evenwel te laat: een uur te voren had men de beide ruiters laten ontsnappen". Dit bericht, ongetwijfeld door gedienstige geesten uit den Haag den Koning toegezonden, zal evenmin als van de kleur der paarden, gezwegen hebben van de geheime zending door den graaf van Dhona te vervullen. Vandaar dat de Franschman Pellisson weten kon, wat den Hollandschen historieschrijvers des tijds verborgen bleef. Dhona's geheime zending dan, zou, naar zijn zeggen, geen ander doel gehad hebben, dan den Maastrichtschen gouverneur van wege den Stadhouder te verzekeren, na verloop van drie weken op ontzet te kunnen rekenen, welke drie weken den 1 of 2 Juli zouden verstreken zijn.

Er had een mindere kunnen gebruikt worden tot 't overbrengen dezer boodschap. Ongetwijfeld, maar de keuze van Dhona had dit voor, dat ze in de stad aan de Fariaux's zijde een man

plaatste, bij machte ook, om toe te zien op de richtige uitvoering van 's Prinsen opdracht.

Behalve deze belangrijke boodschap voor de Fariaux, bracht de graaf van Dhona nog de heuglijke tijding mede, dat de Staatsche vloot onder de Ruyter op den 7 Juni met gunstig gevolg aan de vereenigde Fransche- en Engelsche vloten het hoofd geboden had. Door de blijde tonen der krijgsmuzick werd deze gewichtige gebeurtenis aan burgerij en garnizoen bekend gemaakt, waardoor het vertrouwen op de toekomst en de moed in 't belegerde Maastricht niet weinig vermeerderden.

Haast niet te gelooven is 't, dat na het gelukkig binnenkomen van Dhona, nu de tallooze wachtposten tot grootere waakzaamheid waren aangespoord, nog de mogelijkheid bestond, door den dubbelen gordel van liniën en door 't drukke kamp heen te komen, zonder in de val te loopen. Nochtans, na den graaf van Dhona volbrachten nog meerderen het waagstuk De kapitein Savorny van ons garnizoen wist drie dagen later, als boer verkleed en van een bediende vergezeld, ongemerkt door 't kamp en in de stad te geraken. En ook de koeriers met brieven van de Fariaux aan den Prins en den graaf de Montery, die beiden trouw van den gang der belegering op de hoogte werden gehouden, volbrachten het stoute stuk herhaalde malen. Allerlei listen en vermommingen namen ze te baat om de waakzaamheid des vijands te verschalken. Nochtans bleeft 't eene gevaarvolle onderneming, waartoe alleen de rijke belooning, door de Fariaux uitgeloofd, enkele waaghalzen verlokken kon. Op den eigen dag, dat de list van Dhona zoo wel gelukte, geraakten twee boden gevangen, waarbij éénе vrouw met de brieven in 't haar verborgen. Zonder genade werden beiden onmiddellijk opgeknoopt.

Al de dagen, dat de Franschen zich repten met het bevestigen hunner legerplaats, dagen van rust nog, die den eigenlijken aanval voorafgingen, had men te Maastricht wel besteed met zich voor te bereiden tot den strijd. Zoowel de Gouverneur als de Magistraat had zijn uiterste best gedaan om te voorzien in wat nog voorziening behoefde. Eenige malen nog was de Fariaux met de stadsoverheid vergaderd geweest, ten einde gemeenschappelijk de voornaamste zaken te beredderen; en zelfs de netelige quaestie der honderdduizend gulden had men tot eene goede oplossing

gebracht. Een meesterstuk op financieel gebied was dit zeker; vooral als men in aanmerking neemt, hoe uitgeput de burgerij was door de maandenlange drukkende „*loogeeringhe*", den stilstand in handel en bedrijf en, niet 't minst, door de belangrijke sommen, reeds vroeger, aan de verdediging der stad ten offer gebracht. Na 't binnenkomen der Italianen en der ruiters van Moerbeeck, had de Magistraat zich de middelen tot betaling der serviesgelden dezer hulpbenden reeds niet anders kunnen verschaffen, dan door wekelijks 't benoodigde bedrag over de meest vermogende burgers om te slaan; en toen reeds had hij, zich met bezorgdheid afvragende, waar dat heen moest, 't gewaagd den Gouverneur erop te wijzen, „in wat staet, dat teghenwoordich syn des Stadts gemeyne middelen ende lasten ende Syn hoogh-Ed. te bidden in 't toecomende te willen daerin met alle moghelycke moderatie te versien".

't Wekelijks offer der vermogende burgers was evenwel, bij lange niet, voldoende geweest in dezen tijd, nu de stad dagelijks voor buitengewone uitgaven werd gesteld. De Magistraat, in den hoogsten nood, had zich om geld moeten wenden tot de goede brouwers- en bakkersambachten, de eenige, aan welke de slechte tijden der laatste jaren niet onvoordeelig waren geweest. Na heel wat moeilijkheden had men eindelijk „*het goet brouwerambacht*" weten te bewegen „om te thoenen haere goede genegentheydt en te furneren twee duysent pattagons eens, met noch twee duysent gulden, ten voordeel van het ambacht uytstaende", alles tegen den penning 16. 't Bakkersambacht had duizend rijksdaalders gegeven ten penning 20, 't alles zoo spoedig mogelijk met den interest terug te betalen.

Van ouds wetende, dat dergelijke gelegenheden van benarde stadsfinantiën bij de haren dienden te worden gegrepen om aan voorrechten te komen, hadden brouwers en bakkers bovendien nog eenige voordeelen weten te bedingen. Aan het goede brouwersambacht werd behalve „den penninck 16, voor een recompens verleent, ende voor een gratuiteyt geaccordeert, dat int toecomende gheene ambachtsluyden, hoe ende wie die mochten wesen, in het voorschreven ambacht sullen moghen komen, ten zy de selve eerst ende alvoorens, ten behoeve van het ambacht sullen betaelen, de somme van vyfhondert gulden deser stadts cours, waernaer int toecomende sigh een yeder, die desen aengaen magh, sal

hebben te reguleren". De bakkers kregen voor *„recompens"*, dat zij, die 't ambacht wilden leeren, voor leergeld moesten betalen *„twee goude souverainen"* en, die 't wilden koopen, voor koopsom *„vyftigh pattagons"*.

Als men daarbij bedenkt, dat de kinderen van den ambachtsman 't vaderlijk ambacht bezaten *„par droit de naissance"*, dan begrijpt men, dat 't geen doode musch was, waarmee zich de gildedekens lieten blij maken; doch, om aan voorrechten te komen, stond den ambachten nu eenmaal geen andere weg open.

Maar ook 't goede geld der brouwers en bakkers was reeds verzwonden in de alles opslokkende kolk, toen de Fariaux was gekomen om zijn honderdduizend gulden, *„dienende tot conservatie van dese Stadt in verscheyde voorvallende occassien geduerende dese apparentie van belegheringhe, ende calamiteusen tydt"*. Men kan zich voorstellen, hoe de geheel en al uitgemergelde burgerij dezen nieuwen last ontvangen had. Doch 't geld moest er zijn en dat wel zeer spoedig. De Magistraat legde dan ook bij deze gelegenheid een snelheid van handelen aan den dag, die elkeen verbaasde.

In een paar dagen tijd was alles gereed. Van de vermogende burgers was een lijst opgemaakt, waarin ieder, overeenkomstig zijn draagkracht, stond getaxeerd voor een zeker bedrag. Een *„obligatie oft renthebrief, behoorlyck van Stadtsweghen gesegelt ende geteyckent"* bekwam men in ruil voor zijn klinkende munt, benevens de verzekering, dat 't geld door den Staat, evenals de vroeger voor 's landsdienst beschikbaar gestelde sommen, bij betere tijden terugbetaald zou worden. Wie, trots dit alles, zich nog onwillig betoonde, werd gesommeerd tot betaling *„op pene van militaire executie;"* en dat de Fariaux niet van plan was bij deze gelegenheid iemand, wie ook, te ontzien, ondervond de schepen en oud-burgemeester Lambrecht Rietraet. De Gouverneur meende dit lid van den Achtbaren Raad te moeten verdenken, zijn bijdrage tot de beruchte honderdduizend gulden op behendige wijze te hebben ontdoken. Oploopend van aard als hij was, spoedde hij zich, vergezeld van den graaf van Dhona en andere hooge militaire personen, naar 't stadhuis, waar de Magistraat vergaderd was, en deed den schepen Rietraet in tegenwoordigheid van alle raadsverwanten en van geheel zijn gevolg, bij monde van den gerichtsbode, *„stante concilio"* sommeeren „tot furnissement van duysent

Rycxdaelders ter leeninghe op behoorlycken interest ten dienste van dese Stadt in haeren teghenwoordighen noodt, inwendich 12 uren, op pene, dat by ontstentenisse van dyen, den heer Gouverneur hem soude doen sluyten in een gat". Gelukkig kon de onthutste schepen aan dit schandaal een einde maken, door te verzekeren, „dat hy alreede Syne quote wel betaelt had" (1).

Nu hij weer, dank zij de honderdduizend gulden, diep in den zak kon tasten, zag de Fariaux zich in staat alle maatregelen te nemen tot een hardnekkige verdediging. Veel was er nog te doen, hetgeen geldgebrek tot nu toe verhinderd had. Ten einde de veiligheid van 't verkeer van troepen en karren door de stad te verzekeren, deed hij in de straten lantaarnen ophangen, Maastrichts eerste algemeene straatverlichting (2), en een nieuwigheid, waarin zich destijds alleen Amsterdam en enkele andere voorname steden der Zeven-Provinciën mochten verheugen, en die onze stad, zonder 't beleg, zeker niet binnen hare muren zou aanschouwd hebben.

Aan de beveiliging der Maas, die alleen door een ketting onder den houten boog der brug was afgesloten, en slechts door twee batterijen: bij 't Maaspunt en achter de Biesen, bestreken werd, kon hij thans zijn volle aandacht schenken. Vreezend, dat de vijand, stroomopwaarts meester der rivier, van dien kant met schepen des nachts afzakkende, een aanslag mocht beproeven of iets ondernemen tegen de brug, deed hij te St. Pieter, ter hoogte van 't voormalige huis „de la Motterie", eenige oude schepen in de rivier zinken en deze versperring bewaken door een vijf-en-twintigtal musketiers, in een schuit op den stroom voor anker. Even boven de brug werd de groote ketting uitgespannen, die, van oever tot oever reikende, de Maas in haar volle breedte afsloot. Beneden de brug op de talrijke korenmolens, op den stroom voor anker, werden de wachtposten verdubbeld, ten einde de brug tegen een aanslag van de Noordzijde te beschermen.

Tot een goede bediening van 't geschut werd een compagnie van zestig handlangers onder de burgerij aangeworven. 't Getal

(1) Verdraegboeken.

(2) Reeds vroeger, in 1658, werden van stadswege op eenige der gevaarlijkste hoeken van straten, des avonds, kaarsen ontstoken; doch deze verlichting werd zes jaren later, als zijnde van te weinig nut in verhouding tot de kosten, weder afgeschaft. Algemeene straatverlichting werd te Maastricht niet voor 1710 blijvend ingevoerd.



der eigenlijke kanonniers was niet groot; als zoodanig dienden slechts vaklui, wier taak zich bepaalde tot 't laden en richten, en die zich, voor 't verplaatsen en herzetten van 't geschut na elk schot, lieten bijstaan door helpers. De zestig aangenomen handlangers werden door „*den generaal en edellieden van 't kanon*" over de verschillende batterijen der stad verdeeld, en genoten ieder een schelling daags. Als kanonnier boden zich verscheidene vrijwilligers aan uit ons garnizoen, die al meer met de lont in de hand bij 't kanon hadden gestaan, en onder dezen een vaandrig van 't regiment van Vaudemont, welke 't beleg van Candia had bijgewoond, en met zooveel juistheid wist te richten, dat hij een der legerplaatsen der Fransche keurbenden, voor 't koninklijk kwartier gelegerd, deed verhuizen.

Voorts richtte de Fariaux een afdeeling grenadiers op, welke hij onmisbaar achtte voor den komenden strijd. Bij de manschap bestond destijds een groote afkeer voor dit gevaarlijk wapen. De granaten, holle ijzeren kogels met een springlading kruit gevuld, moest de grenadier aansteken en vervolgens, uit de hand, naar den stormenden vijand werpen. Vooral, waar de aanvaller in dichte drommen naderde, konden de ontploffende granaten hem aanzienlijke verliezen toebrengen. Ten einde den algemeenen tegenzin in 't grenadierschap te overwinnen, vertoonde de Gouverneur voor 't front der verschillende regimenten met welk gemak en hoe geheel zonder gevaar die gevreesde voorwerpen zich lieten behandelen. Uit 't volk, dat zich thans in menigte aanbood, koos de Fariaux driehonderd man uit. De stad leverde hun de zakken tot berging der granaten; de manschappen werden geoefend in 't werpen; en, dank zij zijn volle beurs, kon de Fariaux hun ijver prikkelen door 600 rijksdaalders onder hen te verdeelen (1).

Juist in die dagen van groote drukte kwam een ongelukkig toeval 't werk nog vermeerderen. Den 13 Juni bezweek de steenen dam met 't sluiswerk aan de St.-Pieterspoort, die 't water der Jeker opstuwde en de inundatie langs 't Zuiderfront der stad op peil hield De „*mulder*" bij de St.-Pieterspoort droeg de schuld van dit ongeval: door zijn verzuim waren de sluizen niet tijdig opengetrokken, en had 't hoog opgestuwde water het sluiswerk

(1) Journal Fidelle etc.

doen bersten en een gedeelte van den dam weggeslagen. Dat dit ongeval juist geschiedde, nu de vijand voor de stad lag, die er groot voordeel van kon trekken, wekte argwaan. De nalatige molenaar werd onmiddellijk in hechtenis genomen om zich voor de *„heeren van den gerechte"* te verantwoorden; en inmiddels was de Fariaux reeds toegesneld om 't onheil met den meesten spoed te herstellen. Weldra zag men eene menigte van karren, door den Magistraat geleverd, aarde aanvoeren voor den dam; al de metselaars der stad waren aan 't werk tot den avond, en begonnen 's anderen daags te vier uren weder; zoodat den dag na het ongeval, de inundatie in haren vorigen toestand was hersteld.

XXIV.

Gedurende al de dagen, dat belegeraar en belegerde zich voorbereidden tot den grooten kamp op leven en dood, had 't schermutselen rondom de stad in al zijn heftigheid blijven voortduren. Onze ruiterij vertoefde den ganschen nacht in bivak in de buitenwerken, ten einde steeds bij de hand te wezen. Ook ons voetvolk was begonnen meer deel te nemen aan die kleine, zich telkens herhalende, gevechten. De onzen, begunstigd door de holle wegen en 't hooge koren, dat op eenigen afstand der stad nog de akkers bedekte, waren haast dagelijks uitgetogen om de Franschen posten te bestoken. De vijand trok de aanvallers dan in 't veld te gemoet met cavalerie en infanterie, en dreef ze terug tot binnen hunne palissaden, waarna 't kanon- en 't musketvuur uit de stad de Franschen weer tot staan bracht, en deinzen deed. Dagen achter elkander hadden deze schermutselingen zich herhaald, en menig strijder aan weerszijden had den dood gevonden; doch 't overwicht der Franschen was met den dag grooter geworden, en de stoutheid onzer schermutselaars meer en meer beteugeld. De vooruitgeschoven redouten, in 't veld buiten de werken, den onzen steeds van zoo groot nut bij hun uitvallen, had men, de één na de ander, voor de overmacht zien bezwijken, en de kleine bezettingen van musketiers, na eene kloeke verdediging, gevangen weg zien voeren binnen 't Fransche kamp. De beide holle wegen voor de Tongersche- en Brusselsche poort waren mede in 's vijands

macht geraakt. Vauban had 't geheim ondekt van dat plotseling uit den grond opdoemen onzer ruiterscharen, en de beide geheimzinnige wegen doen bezetten. Die voor de Brusselsche poort had hij voorzien van een logement, waarin steeds eene sterke ruitermacht, bedekt stond opgesteld. Bevreesd voor onze kanonniers, hielden de ruiters zich achter hun dekking verborgen, — alleen bij 't aflossen der wacht, zag men hun escadrons ijlings rennen door den hollen weg naar 't kamp, — maar niet zoo haast vertoonden onze schermutselaars zich in 't veld, of heel den ruiterdrom schoot uit zijn schuilhoek te voorschijn en dreef de aanvallers terug naar de stad.

Door al deze voordeelen was de vijand allengs heer en meester geworden in de velden tusschen 't kamp en de buitenwerken; alleen bij de Boschpoort en buiten Wijck waagden zich nog Spaansche ruiters in 't veld, en werd een enkele maal 't rapier getrokken, maar buiten de Brusselsche- en Tongersche poort was 't, eens zoo bedrijvige, strijdperk der schermutselaars eenzaam en verlaten. Niets stond thans meer 't openen der loopgraven en 't opwerpen der batterijen in den weg.

Dagelijks, als de Fariaux, vergezeld van den prins van Salms, den markies van Moerbeeck, den graaf van Dhona en andere voorname officieren, de ronde deed om de stad en 't volk in de buitenwerken bezocht, kon hij zich met eigen oogen overtuigen, hoe de vijand rusteloos in de weer was met 't voorbereiden zijner aanvalswerken. Meer en meer kwam hij daarbij tot de overtuiging, dat de aanval van den Westkant zou geschieden en gericht worden tegen 't front tusschen de Tongersche- en Brusselsche poort. Had de ligging van 't koninklijk kwartier en 't artilleriepark hem die keuze reeds lang doen vermoeden, die gissing werd zekerheid, toen hij den 15 en 16 Juni, aan den Westkant, den Koning voortdurend door 't veld zag draven, met 't kennelijk doel de meest geschikte plaats te kiezen, tot 't openen zijner loopgraven en het opwerpen zijner batterijen.

Slechts enkele personen vergezelden Zijne Majesteit op die gevaarvolle tochten: Duras, kapitein der *gardes du corps*, ambtshalve, Montal, 't best bekend met de omgeving der stad, de ingenieurs Vauban en Paul, wier kennersblik hier onmisbaar was, benevens eenige andere voorname heeren, die zich aanboden en niet

afgewezen konden worden. De Koning ontzag zich niet 't minst. Bij 't verkennen eener plaats voor een batterij floten hem de musketkogels over 't hoofd en tusschen de pooten der paarden door, zoodat Montal, de geleider van 't gezelschap, die verzekerd had, dat men volkomen gedekt zou zijn, iets te hooren kreeg van 't koninklijk gevolg. Geruimen tijd, verzekert Pellisson, was de groote Monarch, in strijd met alle etiquette, gedwongen plat ter aarde te blijven liggen, met Vauban aan den éénen en Paul aan den anderen kant, *„si l'on ne vouloit être canardé"*, voegt de Fransche briefschrijver er bij met weinig eerbied voor den persoon des Konings.

Wie bekend is met de eigenaardige ligging van Maastricht, zal moeten toegeven, dat de keuze van 't front van aanval, aan den Westkant, geen slechte was. Behalve de kleine voorstad Wijck, is de stad gebouwd op den linkeroever der Maas, daar, waar zich de Jeker met den hoofdstroom vereenigt. De Maas stroomt in de richting Zuid-Noord voorbij, of liever, door de stad; de kleine Jeker nadert driftig uit 't Zuid-Westen, van den kant van Tongeren, door een nauw dal. Aan de eene zijde wordt dit dal begrensd door den bekenden St.-Pietersberg, die, als een hooge dam, Maas en Jeker scheidt. De hoogte, welke 't Jekerdal aan de andere zijde besluit, daalt, 't riviertje volgend tot aan zijn monding, met een breeden, zacht hellenden rug naar den Maasoever af. Tegen de glooiing van dien rug is Maastricht gebouwd in den vorm van een trapezium: de basis bespoeld door de wateren der rivier, de tophoeken aan de Brusselsche- en Tongersche poort. Alleen 't Zuidelijk deel der stad ligt in 't Jekerdal, en 't Noordelijk deel in de lage vlakte der Maas, maar daartusschen rijst de bebouwde kom, van den Maasoever af, met haar huizen en straten, kerken en kloosters tegen de zachte helling opwaarts en bereikt aan de Tongersche- en Brusselsche poort haar hoogste punt, ter halverhoogte der heuvelhelling, die zich buiten de muren, maar nu bedekt met vruchtbare akkers, steeds opwaarts rijzende, voortzet.

De kring van vestingwerken, welke in 1673 Maastricht omgaf, liep derhalve, van den Maasoever af, eerst langs 't lage stadsgedeelte in 't Noorden, klom vervolgens geleidelijk op tegen de heuvelhelling, bereikte evenals de stad zelve zijn hoogste punt aan de Brusselsche- en Tongersche poort, daalde vervolgens af

naar de Jeker en bereikte ten slotte, na 't Zuidelijk, in 't Jekerdal gebouwde stadsgedeelte te zijn langsgeloopen, wederom den Maasoever.

Van al de fronten van dien ruimen kring van vestingwerken was dit Zuidelijk, door de Jeker beschermde front wel 't minst geschikt tot den aanval. 't Riviertje, door dammen opgestuwd, breidde zich hier uit tot een grooten, de lage velden overdekkenden waterplas, die, aan de éene zijde den voet van den St.-Pietersberg aan de andere den stadsmuur bespoelende, den vijand 't naderen te eenenmale onmogelijk maakte. 't Noorderfront aan de Boschpoort, hoewel niet in zoo hooge mate, bood ook bezwaren. Niet dan uit de laagte kon de belegeraar hier naderen tot de stad, en door breede, diepe watergrachten vond hij haar beschermd.

Al deze bezwaren verdwenen evenwel en maakten plaats voor voordeelen, naarmate 't punt van den aanval meer naar den Westkant, meer van den Maasoever verwijderd, werd gekozen. Aan de Lindenkruispoort eindigden reeds de natte grachten en begonnen de droge; aan de Brusselsche poort zag de belegeraar zich in 't bezit van alle voordeelen der hoogte, welke hier de stad en hare buitenwerken geheel beheerschte. Nagenoeg bedekt voor 't vuur, kon hij hier de vesting aan zijn voeten naderen, zijn loopgraven openen, zijn batterijen opwerpen, op veel korteren afstand, dan zulks in een vlak terrein mogelijk zou geweest zijn. Maar wist de belegeraar zich in zijn keuze nog een oogenblik te bedwingen, werd 't punt voor den aanval nog iets verder verschoven, — Vauban en Paul hadden te veel steden onder de oogen gezien om 't niet aanstonds op te merken, — werd 't punt voor den aanval iets verder verschoven, tot voor de Tongersche poort, dan behield hij niet alleen de voordeelen der hoogte, maar was bovendien den alles beheerschenden St.-Pietersberg zóó dicht genaderd, dat de batterijen, op dit verheven punt aan te leggen, bij den aanval haar beslissend woord konden meespreken.

De natuur had 't front van aanval voor de Tongersche poort *te* in 't oogloopend begunstigd, dan dat de strijdbare Koning, ook maar een oogenblik, zou hebben kunnen weifelen bij zijn keuze! En wanneer we in latere belegeringen den aanvaller niet zien naderen van dien kant, dan is zulks alleen toe te schrijven aan den bouw van 't St.-Pietersfort, dat 't voordeel des bergs aan

de stad bracht, en welks vuurmonden de hoogte voor de Tongersche poort zóó volkomen bestreken, dat een aanval aan dien kant onmogelijk worden moest.

Intusschen zag men de Franschen aan 't gekozen front druk bezig met 't aanvoeren van fascinen, piketpalen, schanskorven en ander oorlogsmateriaal, tot de aanvalswerken dienende.

In de omgeving van Luik, waar de heuvels allerwegen met hakhout begroeid zijn, had de Koning 15 à 16-duizend takkebossen aangekocht. Van de Staatsche dorpen om Maastricht had hij alleen van Berg, met zijn boschrijke heuvelhellingen langs de Geul, eenig hout kunnen bekomen. Dit dorp had moeten leveren *„au camp devant Maestricht proche le village Willer, à la tête du Régiment des Gardes de Sa Majesté"*, zoo luidde 't in 't bevelschrift: 750 fascinen van 12 voeten lang en $1^1/_2$ voet omtrek, 150 piketpalen van 3 duim middellijn en 5 voet lengte, benevens een menigte palissaden en sparren (1).

't Hout uit Luik kwam dagelijks bij scheepsladingen de Maas af tot aan de communicatiebrug bij Lichtenberg. Aan de heeren van zijn gevolg had de Koning te verstaan gegeven, dat ze hem een groot genoegen konden doen door hun wagens beschikbaar te stellen tot 't vervoer der duizenden takkebossen van de brug te Lichtenberg naar 't front van aanval. Dagelijks deed hij zich een lijst voorleggen van hen, die aan zijn verzoek hadden voldaan. 't Aantal wagens, dat de vrees der hovelingen voor 't verlies van 's Konings gunst te zamen bracht, was dan ook ongelooflijk groot. 't Kanon der stad schoot heftiger dan de voorgaande dagen naar die, over de hoogte af- en aanrijdende, wagens en paarden, welke hier en daar aan den horizon zich scherp tegen den blauwen hemel afteekenden. Een voerman des Konings werd gedood met twee zijner paarden, later nog twee paarden van Schomberg en één van Duras; alles tot grooten schrik en verbazing der *„nation des chariots"*, zooals Pellisson zich uitdrukt, welke zich van geen gevaar bewust was Een traverse, opgeworpen voor de plaats, waar men ontlaadde, en waar het gevaar 't grootst was, onttrok de verbijsterde voerlui aan 't oog onzer kanonniers en bracht de gemoederen weer tot rust.

---

(1) *Maasgouw.* 1881.

Al spoedig bemerkten de toeschouwers uit de stad eveneens, dat de vijand met den batterijbouw had aangevangen. Drie verschillende plaatsen had men weldra in 't oog, waar hij bezig was. Daar zag men hem schanskorven aanvoeren van een manshoogte, ze rangschikken tot een lange borstweer van drie rijen korven dik, en vervolgens met aarde volwerpen. Op regelmatige afstanden in de rij zag men lagere korven geplaatst, slechts ter halver hoogte der andere reikende; dat waren de schietgaten, waar achter 't kanon zou opgesteld worden. De openingen werden voorloopig met zware, houten borden gesloten, ten einde de arbeiders in de batterijen aan 't oog der onzen te onttrekken. Nochtans viel 't getal der schietgaten licht te tellen en hieruit af te leiden 't aantal vuurmonden, waaruit de stad eerstdaags begroet zou worden

Eén dezer batterijen, bestemd voor zes stukken, lag tegenover de Tongersche poort, op de hoogte. Een andere, van twaalf stukken, die in den loop des belegs den eerenaam van „*koninklijke*" verwerven zou, zag men opwerpen iets meer Noordelijk, een 1200 M. van den stadswal en eveneens op den hoogterand. Op den St.-Pietersberg, ter plaatse van 't later gebouwde fort, lag de derde, bestemd voor acht stukken; „*wat leger*" beweerden de lieden, die in hunne jeugd van de belegering van 1632 getuige waren geweest, „*wat leger als den prins van Oranien in het ander belegh de syne hadde geleyt*" (1). Men noemde ze de batterij van Montal van wege hare ligging voor 't kwartier van den graaf de Montal op den berg.

Alle drie de batterijen verrezen op zóó wel gekozen punten, dat ze niet alleen 't kanon der stad, maar ook de manschap in de buitenwerken, welke ze geheel beheerschten, veel afbreuk konden doen. Vooral voor de, boven alles zich verheffende, batterij Montal, die van ter zijde 't aan te vallen front in zijne volle breedte bestreek, mocht men zich met reden bezorgd maken.

---

(1) Variorum volumina decem.

XXV.

's Anderendaags, 't was Zaterdag den 17 Juni, merkte men eene ongewone drukte in 't kamp. Tegen twee, drie uur na den middag zag men uit al de legerplaatsen rondom de stad benden krijgsvolk trekken achter de contravallatielinie en over de bruggen naar 't Koninklijk kwartier te Wilre. Men begreep daaruit, dat de vijand zijne loopgraven openen ging.

Met 't vallen der duisternis raakten de verzamelde troepen in beweging met groote luidruchtigheid. Hoe geheimzinnig dit werk bij andere belegeringen ook placht te geschieden, de Koning week voor Maastricht van den algemeenen regel af en trad openlijk op. Tot groote verbazing der belegerden verbrak plotseling 't dof gebrom der trommen en 't helder geschal der trompetten de stilte van den avond. De troepen en arbeiders, een 4800 man sterk, voor 't werk der loopgraven bestemd, defileerden, na door 't gebruikelijk gebed de hulp van den Heer der heirscharen over hun onderneming te hebben afgesmeekt, met vliegende vaandels voorbij den Koning naar 't front van aanval (1). Op den heuvel tegenover de Tongersche poort, ter plaatse ongeveer der tegenwoordige stedelijke begraafplaats, niet ver van de reusachtige fascinen hoopen, daar bijeen gebracht, hielden ze stand. Deze verhevenheid, waartegen Maastricht, van de rivier af, is opgebouwd, en die zich buiten de stadsmuren, steeds opwaarts stijgende, voortzet tot 50 meter boven den Maasspiegel, deze verhevenheid, we zeiden 't boven reeds, was door den Koning, als 't meest geschikte punt, gekozen tot 't openen der loopgraven. In 't Westen daalt ze af naar 't dorp Wilre en 't koninklijk kwartier, dat ze beschermde tegen 't kanon der stad, Noordwaarts naar de vlakte van Caberg, Zuidwaarts naar de Jeker en Oostwaarts naar Maastricht; langs deze Oostelijke helling zouden de loopgraven stadwaarts afloopen. Op den Noord-Westhoek van genoemde hoogte verheft zich, als haar hoogste punt, de bekende Dousberg, waar achter 't artilleriepark met zijne schatten veilig verscholen lag. Overigens is haar bovenvlak effen, slechts licht golvend hier en daar en met vruchtbare korenakkers bedekt. Van

(1) Pellisson.

Maastricht ziet men er niet veel meer dan de torenspitsen der St.-Servaas- en St.-Janskerk, hier wat minder, ginds wat meer, boven de velden uitstekende Nadert men echter de stad, dan rijzen gebouwen, daken, gevels en wallen in bonte mengeling van kleuren allengs uit den grond op, totdat men eindelijk heel Maastricht aan zijn voeten liggen ziet, scherp afgeteekend tegen de groene heuvelen van Over-Maas op den achtergrond.

Hier, door den hoogterand ten deele tegen 't kanonvuur der stad beschermd, wachten de troepen: arbeiders en krijgsvolk, geduldig de duisternis af om met hun gevaarlijken arbeid te beginnen. In 't veld voor de Tongersche poort zag men Vauban met zijn ingenieurs de loopgraven afbakenen. Acht escadrons cavalerie, samengesteld uit ruiters der *gardes du corps, gensdarmes* en *chevau-légers*, te samen 2000 paarden onder den ridder de Haute-Feuille, brigadier der cavalerie, zag men zich spoeden naar den hollen weg voor de Brusselsche poort en verdwijnen achter het pas voltooide logement. Ze bleven opgezeten den ganschen nacht en hielden zich vaardig om de troepen uit de stad, die de arbeiders gedurende 't werk mochten overvallen, van ter zijde aan te grijpen en terug te werpen.

De Junimaand met zijn eindelooze dagen, wanneer de zon zoo traag naar beneden zinkt en eerst in 't late avonduur in 't Noord-Westen verdwijnt; wanneer de schemering aanhoudt en blijft aanhouden en te middernacht den Noordelijken hemel nog tint met een weerschijn van den dag; wanneer avond- en morgengloren als 't ware in elkander vloeien, en de klaarte niet wijkt uit de lucht; die tijd der korte zomernachten was zeker allerminst geschikt voor den arbeid der loopgraven, alleen dan veilig te verrichten, wanneer een ondoordringbare duisternis alles onzichtbaar maakt. 't Weder evenwel was dien gedenkwaardigen 17 Juni des jaars 1673 den belegeraar bij uitstek gunstig. De laatste dagen waren dagen geweest van zomerregen. Een koele Westenwind joeg onafgebroken dichte wolkenmassa's voor zich uit in alle tinten van wit, grijs en zwart, waar tusschen, hier en daar, slechts een kleine plek van den helderblauwen hemel zichtbaar werd, of de zon een oogenblik gluren kwam op 't droeve aardrijk, en de regendroppels op bloem en blad deed schitteren als diamant. 't Waren dagen koel en nat, die aan November

hadden doen denken, wanneer 't weelderige groen en zomerbloemen niet elke gedachte aan 't naseizoen hadden uitgesloten. Veel vroeger dan anders viel de duisternis in dien avond. De kleuren verdwenen op de akkers; de voorwerpen en lijnen werden allengs onzichtbaar in 't veld. De hoogte voor de Tongersche poort leek weldra nog slechts ééne grauwe massa, flauw afstekende tegen den nalichtenden hemel in het Westen. En wijl ook de maan met zijn nieuwsgierig gelaat den arbeid niet kwam storen, was 't tegen negen uur donkerder dan anders één of twee uren later.

Ternauwernood kon men dan ook, van onze wallen af, bespeuren, hoe de Fransche benden op twee verschillende plaatsen uit haar schuilhoek opdoken en een eind weegs nader kwamen tot de stad. Links waren 't, twee bataljons der *gardes françaises* en één der Zwitsers, onder den hertog de la Feuillade, luitenant-generaal, welke naderden in de richting der Tongersche poort, iets Zuidelijker dan den tegenwoordigen straatweg, langs de helling der hoogte, die afdaalt naar Biesland en de Jeker. Rechts waren 't, twee bataljons van 't *régiment royal* en dat van Picardië, onder den markies de Vaubrun, veldmaarschalk, nederdalende van de hoogte recht tegenover 't hoornwerk bij de Tongersche poort. Beide afdeelingen bestonden deels uit arbeiders, deels uit dekkingstroepen. De manschappen voor den arbeid bestemd, brachten schoppen en spaden mede en droegen onder den arm een fascine van ruim twee meter lengte. 't Volk, dat de arbeiders moest beschermen tegen de uitvallen uit de stad, was voorzien van zijn wapenen. Hun aantal was zóó aanzienlijk, dat ze, ook zonder de hulp der ruiterij op den rechtervleugel, elken aanval op 't werk konden afslaan. Onze batterijen schoten op goed geluk naar de, in de duisternis aanrukkende, drommen, en nu en dan verkondigde een verwijderd gekerm den kanonniers, dat ze doel getroffen hadden.

De Franschen haastten zich, wat ze konden. De officieren plaatsten de arbeiders in lange rijen achter elkander, man voor man, in de richting der bakens, die, van den hoogterand af, een goed eind stadwaarts afdaalden. De ingenieurs liepen de gelederen langs en legden de fascinen der arbeiders op den grond, de één in 't verlengde der andere, tot één doorloopende rij, langs welke de loopgraaf moest gedolven worden. De arbeiders vlijden zich

neder, ieder naast zijn fascine, wier lengte hem aanwees, welk deel der loopgraaf zijn taak zou zijn. De dekkingstroepen vatten post links en rechts van den arbeid, en zwijgend wachtte ieder 't sein tot beginnen.

In de diepte aan hun voeten lag Maastricht, eene vormelooze massa, waaruit rijzig de zwarte silhouetten der torens zich verhieven. De donkere walmuur met zijn twee, door een rossigen gloed van lantaarns verlichte, poorten: de Tongersche en de Brusselsche, wier halfronde bogen, alleen, boven de buitenwerken zichtbaar waren, gaf de stad 't voorkomen van een reusachtig monster met twee vurige oogen, achter zijn verschansingen verscholen, zijn belagers aanstarend.

Eindelijk kwam 't teeken! De leider van den arbeider fluisterde: „Haut les bras!" En „Haut les bras!" herhaalde de één arbeider aan den anderen en ging 't de lange rijen langs, als een loopend vuurtje van 't één einde tot 't andere. De spaden drongen in de aarde, en allen waren aan den arbeid.

Inmiddels was de stille zomernacht volkomen over de velden neergedaald; onze batterijen hadden haar vuur gestaakt; en van den wal zag men niet, hoe die duizenden schimmen sprakeloos zich repten met haar geheimzinnigen arbeid in 't nachtelijk duister, hoe ze de aarde wierpen, over de fascinen heen naar den kant der stad, hoe de lange aardhoopen allengs oprezen, en de arbeiders zelven al dieper en dieper daalden in de loopgraven, die ze uitdolven. Maar toen de morgen gloorde, de morgen van Zondag den 18 Juni, stond heel Maastricht verbaasd over de snelle vordering en de uitgebreidheid van 't werk. Langzamerhand, naarmate de duisternis optrok, vertoonde 't zich in geheel zijn omvang. Twee loopgraven, op een zeven à achthonderd pas afstand van elkander, doorsneden de hoogte voor de Tongersche poort en daalden zigszagswijze af naar de stad. De versch uitgedolven, bruine aarde, opgeworpen naar kant der vesting, stak scherp af tegen de vale stoppelvelden en 't vertrapte koren, en vormde een doorloopende borstweer, waarachter in de diepte der loopgraaf de dagarbeiders, die de anderen hadden afgelost, veilig bezig waren 't werk te voltooien. De pieken der loopgravenwacht zag men boven de borstweer blinken, en hier en daar was 't hoofd zichtbaar van een schildwacht, die over 't banket langzaam door de loopgraaf heen en weer wandelde.

Ons kanon, dat met den dageraad weer eenige schoten deed hooren, kon den vijand daar weinig deren. Doordat de loopgraven niet recht op de vesting aanliepen, maar nu rechts, dan links afweken, konden onze kanonniers, hoe ze ook richten, de lange einden loopgraaf nergens in 't verlengde nemen; overal stuitte hun blik tegen de opgeworpen borstweringen af.

De loopgraven der *gardes*, tegenover de Tongersche poort, schatte men van de torens een duizend pas lang. De aanval tegenover 't hoornwerk was tweehonderd pas verder gevorderd; zoodat de vijand dààr, volgens 't oordeel der meesten, niet meer dan vijftienhonderd pas van buitenpalissaden verwijderd kon zijn, een afstand, welke nog slechts een paar dagen arbeidens vorderde (1). De beide aanvallen werden met elkaar in verbinding gebracht door een, evenwijdig aan de stad dwars door 't veld loopende, loopgraaf: doch deze was nog slechts gedeeltelijk voltooid. Aan den kant van Wijck, waar men eveneens een aanval verwacht had, was van vijandelijken arbeid niets te bespeuren. De Koning, niet over genoeg infanterie kunnende beschikken, achtte zich blijkbaar te zwak om, naast de twee aanvallen aan den Westkant, nog aan den overkant der Maas een derde, met kracht, te kunnen doorzetten. Hij bepaalde zich derhalve tot een nauwe insluiting van Wijck en vertrouwde, dat Maastricht in zijn val de kleine voorstad mee zou sleepen.

Den zelfden nacht, die de loopgraven openen zag, hadden de Franschen benut tot voltooiing en bewapening hunner drie batterijen. In de stad stond men met reden versteld over die buitengewone snelheid van handelen des vijands. De schietgaten der batterijen waren bij 't eerste morgengloren van den 18de reeds geopend en lieten dreigend hun bronzen vuurmonden zien. De witte lelievaan wapperde op de borstweer; de stukken waren opgesteld op eikenhouten beddingen; hooge stapels kanonskogels lagen ernaast; de kruitkelders daar achter waren met vaatjes kruit gevuld; alles was gereed tot opening van 't vuur. Met de brandende lont in de hand wachtten de kanonniers bij hun stukken en aanschouwden zwijgend de stad aan hun voeten, die met

(1) Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht.

haar bonte mengeling van torens, gevels en daken hen tot schieten scheen uit te tarten.

Tusschen twee en drie uur in den morgen (1) weerklonken de eerste schoten, en weldra donderde 't zonder ophouden uit de zes en twintig vuurmonden der drie batterijen. In den aanvang richtte de vijand te hoog; vooral van de batterij op den St.-Pietersberg vlogen de meeste kogels over de buitenwerken heen en ploften neder op de stad. En 't was, zooals onze Maastrichtsche dichter Franquinet 't bezong:

„Hei van boven auf de berreg
„Brúlt 't metaole störremweer,
„En ich zeen zen gleuinde bomme"
„Op eus stad geslingerd neer.

„Errem Treecht! wat al véul elend,
„Wat al maörderij en braand
„Hébste vreuger oetgestange" —
„Veur et noe ondankbaar laand" (2).

De Maastrichtenaars werden dien Zondagmorgen op de onaangenaamste wijze uit hun slaap gewekt! De gansche stad raakte plotseling in rep en roer; de straten liepen in een oogwenk vol volk; en maar immer door snorden de vier-en-twintig- en zes endertigponds kogels door de lucht. Op meerdere plaatsen ploften ze door de daken der huizen, baanden zich een weg door de verschillende zolderingen en werden eerst gestuit door de gewelven der kelders. In de straten sloegen ze diepe gaten in den grond, sprongen weer op na den eersten aanslag, somtijds tot boven de huizen uit hun boog beschrijvend, en kwamen, na met een reeks van telkens kleinere sprongen de straat in heel hare lengte door-

(1) In 't sterfregister der St.-Jacobusparochie vonden we aangeteekend: „18 Juni inceperunt Franci a medio tertiae terribiliter jaculari tormentis bellicis contra batterias civitatis".

(2) Een paar coupletten uit 't gedicht „*St.-Pietersberg*" van G. D. Franquinet. *Maasgouw 1881*. Alleen bedenke men wel, dat 't destijds, meer nog dan thans, tot de goede toon behoorde op 't ondankbaar land te schelden. En ook de „*gleuinde bomme*" late men voor rekening van den dichter.

huppeld te hebben, eindelijk al rollend tot rust. Onze burgermilitie betrok de wacht aan 't stadhuis en andere binnenwachten, ten einde bij brand de orde te handhaven; en tot aller eer moet 't gezegd worden, dat ze zich onvervaard van hun gevaarlijken plicht kweten en met de meeste berusting de vernieling hunner huizen aanzagen.

Meer en meer, naarmate de vijandelijke kanonniers hun schot beter leerden kennen, concentreerde zich 't vuur tegen 't front van aanval, waar de buitenwerken vol volk stonden, en tegen vijf onzer batterijen: die aan de Vijfkoppen, aan de St-Pieterspoort, op *de katte*, achter 't hoornwerk der Tongersche poort en de *hooghe schuere* aan Abrahamslook, welke 't gezicht op den vijand hadden en 't vuur der Franschen wakker beantwoordden. Het vijandelijke voetvolk, in grooten getale in de loopgraven opgesteld, opende ter zelfder tijd onder 't aanheffen van oorverdoovende juichkreten een geweldig geweervuur.

Onze regimenten, in de buitenwerken op post, leden aanzienlijke verliezen, vooral door 't kanonvuur. Twee jonge vaandrigs van 't regiment van Brempt, die bij deze gelegenheid den vuurdoop ondergingen, werden zoodanig door vrees bevangen, dat ze, om 't lijf te bergen, de stad inslopen. Hoewel des doods schuldig, liet men hun 't leven ter wille hunner jeugd; maar ze moesten tot straf, den ganschen tijd van 't beleg, dienst doen aan de Tongersche poort in 't regiment van den Gouverneur, waar één sneuvelde.

De Fariaux, vergezeld van eenige officieren, had zich naar de bedreigde buitenwerken gespoed. Hij sprak zijn mannen moed in en vermaande hen „*de songer à se rétablir dans leur ancienne réputation, dont ils estoient déchcus par l'oysivité d'une longue paix*". Herhaaldelijk liep hij gevaar door de neervallende kanonskogels getroffen te worden. Vlak bij hem werd een soldaat gedood, een ander gewond, en hij zelf met de opstuivende aarde overdekt. Men smeekte hem zich in veiligheid te stellen, doch hij antwoordde kloekmoedig, „*qu'il exposoit volontiers sa vie pour conserver la place*" (1).

Kort nog slechts had 't schutgevecht geduurd, of 't front van

(1) Journal Fidelle etc.

aanval, dat tot nu toe, ongerept, 't beleg had doorstaan en geen spoor van krijgsgeweld vertoonde, was onkenbaar geworden. De Tongersche poort, de brug ervoor, de kruittoren ernaast waren geheel doornageld. De walmuur was gescheurd en doorboord op tal van plaatsen. Allerwegen was de gracht bezaaid met puin en steenbrokken. In de palissadenrijen hadden de kanonskogels ontelbare gaten geslagen; en, indien niet de voorzorg was genomen de palen los naast elkander, zonder verbinding onderling, in te planten, men had ze met heele rijen te gelijk zien bezwijken onder de salvo's der twaalf stukken van de koninklijke batterij.

't Meest ten doel aan 't vijandelijk vuur stonden onze drie batterijen in 't front van aanval. Blijkbaar wilde de vijand ze tot elken prijs tot zwijgen brengen. Telkens kregen ze de volle laag. De wal dreunde ervan, kanonniers en handlangers werden gedood, de stukken afgeworpen van hun affuiten. En nog geen uur had het schutgevecht geduurd, of haar vuur verstomde gaandeweg, en ten laatste waren nog slechts drie stukken over, die de salvo's des vijands beantwoordden. „Ce qui paroît ridicule", schreef Pellisson, „pour une place comme Mastrick, et le Roi en est tout étonné".

Tot negen uur hield dit schrikkelijk schieten aan. Men schatte 't aantal op de stad geworpen kogels op meer dan 2500, een getal, in weinige belegeringen in één dag bereikt. En echter was dit nog slechts 't begin; men kan zich voorstellen met wat een bekommering onze burgers de volgende dagen te gemoet zagen. Ieder zal 't verschoonbaar vinden, dat de kanunniken van Onze-Lieve Vrouw, dien noodlottigen Zondag in kapittelvergadering vereenigd, reeds zorgden hun archieven in veiligheid te brengen, en, terwijl 't kanon hun in de ooren donderde, 't volgende wijze besluit namen:

„Die 18 Junij.

Eodem pti. Dni. (1) ordinarunt documenta, rēgra (2) et litteras etc. reponendas esse in cista que (3) est in archivijs" (4).

(1) pretacti Domini.

(2) registra.

(3) quae.

(4) Acta Capituli Beatae Mariae Virginis.

En hoe ook, tot ver buiten Maastricht, 't verschrikkelijke van dien dag werd beseft, moge blijken uit 't feit, dat de zielenherder van Stockheim niet nalaten kon in zijn pastoreel register aan te teekenen voor de nakomelingschap:

„1673. Ludovicus XIV expugnat Trajectum.

2000 ictus canonis audiuntur prima die, (horribile)" (1).

XXVI.

Van de algemeene verbijstering, door 't kanonvuur te weeg gebracht, maakte Montal gebruik om een slag te slaan. Buiten de Onze-Lieve Vrouwenpoort lag een huis, slechts een vijftig pas buiten onze vestingwerken. Men had 't bij 't afbreken van St.-Pieter gespaard, versterkt en voorzien van een bezetting van vijf en twintig musketiers met een luitenant van 't regiment Carry, omdat 't den vijand 't naderen kon beletten tot den dijk, die 't water der Jeker aan den Maaskant tegenhield en wiens bezit den belegeraar bijgevolg in staat stelde de inundatie te doen droog loopen. Den dag te voren nog had men de laatste muurbrokken der kerk van St. Pieter neergehaald en eenige huizen afgebroken, ten einde de kleine bezetting 't uitzicht te verruimen.

Montal, bevelvoerder in 't kwartier op den berg, begreep, dat 't zijn taak was een aanslag te ondernemen op dien gewichtigen post, den laatsten buiten de eigenlijke vestingwerken, welke de stad nog restte. Te elf uur 's morgens, toen 't kanonvuur op 't hevigst was, zond hij vijftig man van 't regiment van Bandeville onder den majoor de Couvrelle naar beneden, die 't gebouw van alle zijden omringden en beschoten.

De Fariaux had de bezetting op 't hart gedrukt, zich in geen geval over te geven, maar tegen de overmacht stand te houden, totdat hun uit de stad ondersteuning zou toegezonden zijn. In weerwil echter van de Fariaux's belofte bleef alle hulp uit, zoodat de verdedigers, na een kloeken tegenstand te hebben geboden, en door hun welgerichte musketschoten een tiental Franschen buiten gevecht gesteld en de Couvrelle aan den knie gewond te hebben,

(1) *Maasgouw*. 1901.

voor de overmacht moesten zwichten en de sterkte overgeven. De bevelvoerende luitenant met nog negentien der zijnen werden gevankelijk naar 't Fransche kamp gevoerd.

De Fariaux, buiten zich zelven van spijt over dien tegenslag, voer heftig uit tegen 't volk in de buitenwerken aan de St.-Pieterspoort, dat, zonder te worden afgesneden, te hulp had kunnen snellen.

Des avonds, toen de vijandelijke batterijen haar vuur hadden gestaakt, haastte men zich hier de geleden schade zooveel mogelijk te herstellen. Beschermd door de duisternis, welke door het aanhoudende regenweer nog vroeger inviel dan den dag te voren, herplantte men de omgeschoten palissaden, herstelde men de batterijen, die vooral veel geleden hadden, en voorzag men deze van eenige nieuwe stukken, van den Wijckerwal aangevoerd.

Te tien uur, toen de vijand, evenals den voorgaanden avond, in 't veld kwam, ten einde gedurende den nacht een nieuw eind der loopgraven te voltooien, kon ons kanon 't vuur heropenen op de, met slaande trom naderende, arbeiders. De hertog de la Feuillade, die sinds den vorigen avond op zijn post geweest was in den aanval tegenover de Tongersche poort, werd afgelost door drie bataljons onder den markies de Rochefort, luitenant-generaal. De ridder de Lorraine, veldmaarschalk, verving den markies de Vaubrun, eveneens met drie bataljons, aan den anderen *attaque* tegenover 't hoornwerk; en een afdeeling ruiterij, weer acht escadrons sterk, onder den markies de Chazeron, brigadier bij de *gendarmes*, betrok 't logement in den hollen weg op den rechtervleugel.

Een groot deel van den nacht bleef ons kanon vuren op den arbeid, veel heftiger dan den voorgaanden nacht, en verscheiden arbeiders werden gewond of gedood. In 't donker hoorde men de cavaleriewacht tot op korten afstand der buitenwerken naderen, ten einde een uitval der onzen beter te kunnen afsnijden. Binnen 't bereik van 't geweervuur bleven ze opgesteld. Onze musketiers, veilig achter de palissaden, schoten lustig onder de dichte ruiterdrommen, en deden meer dan één van 't paard storten, onder welke de heer de Permangle, *maréchal des logis* bij de *chevau-légers*.

Die nacht werd gedenkwaardig, doordat de Koning, trots 't ongunstige weder, 't werk der loopgraven in eigen persoon kwam

bezichtigen. De groote Monarch werd op dien gevaarvollen tocht vergezeld door zijn broeder, die ook den eersten nacht de arbeiders met een bezoek had vereerd, en omringd door duizend maatregelen van voorzorg, door de overdreven vrees van Louvois en anderen tot bescherming van zijn persoon uitgedacht. Dat de Koning deze voorzorgen dulde, zegt zijn levensbeschrijver de la Hode, maakte geen al te besten indruk bij een natie als de Fransche, die niet alleen 't gevaar weet te braveeren, maar 't zelfs zoekt met de grootste doodsverachting. Maar men bedenke wel, vervolgt dezelfde schrijver, vreezende te veel gezegd te hebben, men begrijpe wel: „Ce Prince étoit brave, mais il l'étoit en Roi, non en avonturier". Nochtans werd die koninklijke heldhaftigheid breed uitgemeten; vooral in een „*Journal*" (1), dat de oorlogsfeiten door geheel Frankrijk verkondigde, door ieder werd gelezen en ook den Koning in handen komen moest, werd hem uitbundigen lof toegezwaaid. Men oordeele of de journalisten dier dagen de kunst van vleien verstonden: „Quoy que l'Histoire ne puisse passer sous silence ces Actions si glorieuses de Sa Majesté, et de Son Altesse Royale. Elle voudroit les cacher à ses lecteurs, qui ne sçauroyent apprendre une telle intrepidité, sans en avoir la dernière frayeur: voyans ainsi, un Monarque qui fait les Délices de ses Peuples, et un Prince encor si cher à la France, exposez aux plus redoutables hazards. Mais le Ciel, dont ils font les deux Miracles, en prend un soin si visible, et tous les Peuples le conjurent par tant de prières, de le continuer, que nous devons croire qu'il séparera par tout, leur gloire du danger, et conservera ce grand Roy qu'il a donné pour l'augmentation de la Foy, et l'établissement, tant de la gloire de son Estat, que de la félicité de ses Sujets."

's Maandags den 19 Juni 's morgens, „*met 't lumieren van aen dagh*", zou de „*Hollandtse Mercurius*" zeggen, zagen de onzen de loopgraven een goed eind genaderd. Dank zij 't oog van den meester, waren de arbeiders negenhonderd passen gevorderd en nog slechts zeshonderd passen verwijderd van de buitenpalissaden.

---

(1) *Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht.* Een soort periodiek verschijnend blad, dat uitsluitend de oorlogsdaden des Konings bekend maakte. De nummers 79, 82, 83 en 89 handelen over 't beleg van Maastricht.

Evenals den 18[de] begon met den dageraad 't vijandelijke kanon te bulderen, maar nog met geweldiger vuur. Onze batterijen beantwoordden den vijand uit alle macht. De geleden schade was hersteld; zelfs had men een geheel nieuwe batterij opgericht van vier stukken, waarbij een acht-en-veertigponder, links van de Tongersche poort, in den tegenwoordigen tuin der Eerwaarde Paters Jezuïeten en niet ver van de groote batterij *„op de katte"*. Liggende in de diepte, ter halver hoogte van den wal aan de binnenzijde, was ze volkomen gedekt tegen 't vijandelijke vuur. Van deze batterij beleefde men, — de belegerden wel te verstaan, — gedurende 't gansche beleg 't grootste genoegen. Onophoudelijk wierp ze haar kogels in 't Fransche kamp, tot zelfs in 't koninklijk kwartier. Menschen en paarden werden gedood, en de *gendarmes écossais* werden gedwongen in hun legerplaats op den grond te blijven liggen, totdat op de hoogte beschermende épaulementen waren opgeworpen. Geweldig teisterde ze de Fransche batterijen, vooral die op den St.-Pietersberg. Eén harer kogels kwam zelfs te recht op de plaats, waar de Koning des daags den aanval placht te bezichtigen. De vijand schoot met niet minder heftigheid terug. Eén zijner vuurmonden braakte dien dag tweehonderd schoten op de stad; in de koninklijke batterij sprong een stuk te bersten, waarbij 't vuur in de kruitvaten vloog, en al de aanwezigen door de ontploffing gedood of gewond werden (1). Aan 't front van aanval was 't een ware ellende. In de nabijheid onzer batterijen, welke vooral tot mikpunt dienden, was 't één vernieling. De wallen leken er wel puinhoopen; de bekleedingsmuren waren gedeeltelijk weggeschoten; de aarden wal, niet langer ondersteund, was in de gracht geschoven; en een bijna beklimbare bres vertoonde zich aan den voet van elk der batterijen. De huizen en barakken achter den wal waren doorschoten; de Tongersche poort hing versplinterd in hare hengsels; de kogels der batterij op den hoogterand vlogen, door den hollen gang der poort, de Tongersche straat af; de bruggen lagen ontredderd in de gracht, zoodat men met wagens of te paard niet meer naar buiten kon komen, en de Fariaux zich genoodzaakt zag de ruiterij, met musket en halve piek gewapend, te voet te doen dienen. Ten einde

(1) Pellisson.

de verbroken gemeenschap met de buitenwerken eenigszins te herstellen, brak men, dag en nacht doorwerkend, twee geheime sortieën open: één rechts van de Brusselsche poort, een andere aan Hoog-Frankrijk. Van de sortie aan Abrahamslook durfde niemand meer bij dag gebruik maken, daar ze van den berg werd gezien.

Dien heelen dag kletterde de regen neer zonder ophouden. De loopgraven raakten vol water. Naar 't zeggen van een Franschman door de onzen gevangen, stond 't volk der loopgravenwacht tot aan de knieën in nat en slijk. Herhaaldelijk waagde 't zich buiten de loopgraven, 't gevaar verkiezende boven dergelijk verblijf. Onze musketiers, achter de palissaden verscholen, loerden hierop en bewezen elkander, hoe goede schutters ze waren (1).

Tegen den avond waren onze meeste stukken weer tot zwijgen gebracht, maar nog steeds bleef de vijand doorvuren. Alleen de nacht bracht eenige verpoozing en stelde de onzen in de gelegenheid de schade te herstellen en de omgeschoten palissaden te herplanten, welk gevaarlijk werk de Fariaux zijn mannen ruim betaalde.

Dien nacht naderde de vijand met zijn loopgraven tot op honderd pas van onze buitenwerken, zonder gestoord te worden, wijl de sterke dekkingstroepen, als steeds, een uitval onmogelijk maakten.

Ook de volgende nachten, die van 20 op 21 en van 21 op 22 Juni, werd, in spijt van 't aanhoudende regenachtige weder, met grooten ijver aan de loopgraven voortgearbeid en een tweeden gemeenschapsgang aangelegd, evenals de eerste evenwijdig aan de stad en de beide *attaquen* met elkaar verbindende.

Als bruine slangen schenen de twee loopgraven gestadig nader te kruipen, door de stoppelvelden de helling af naar de benarde stad. Niets scheen haar voortdringen te kunnen stuiten. Nochtans werden de einden loopgraaf, welke men in één nacht voltooide, kleiner, naarmate 't gevaar bij 't naderen der vesting toenam. Niet dan met de meeste omzichtigheid kon de arbeid worden voortgezet, nu men in de nabijheid der buitenpalissaden en binnen 't bereik onzer musketiers gekomen was. Hoewel de duisternis ons volk belette de arbeiders te zien, knetterde den heelen nacht

(1) Pellisson.

't musketvuur, en dat schieten in 't wilde maakte steeds een groot aantal slachtoffers. De loopgravenwacht antwoordde met haar geweervuur, en de vijandelijke batterijen schoten nu en dan op de palissaden, waar ze ons musketvuur zagen lichten, zoodat den heelen nacht de hemel rossig gekleurd bleef, en een oorverdoovend geraas aanhield aan 't front van aanval, dat eerst verstomde, als met 't lichten van den dag de vijand zijn arbeid staakte.

Den 19de des avonds betrok de graaf de Lorges als luitenant-generaal, en de ridder de Fourilles, als veldmaarschalk, de loopgraven; den 20ste werden dezen afgelost door den hertog van Montmouth, luitenant-generaal, en den graaf de Montal, veldmaarschalk; den volgenden avond waren er weer de la Feuillade en de Vaubrun, die ook den eersten nacht, bij 't openen der loopgraven, de wacht hadden betrokken; zoo kreeg ieder, om de vier dagen, zijn beurt bij den gevaarvollen arbeid.

Den 21 Juni waren de loopgraven onze buitenpalissaden zóó nabij genaderd, dat 't ongedekt werken onmogelijk werd en met de *sappe* moest voortgearbeid worden. In den loop van dien dag werd met dit uiterst gevaarlijk werk aangevangen. Aan de eindpunten der loopgraven, op korten afstand van onze buitenpalissaden, zag men aan elk der *attaquen* een zoogenaamde *mantelet* verschijnen: een dekkingsmiddel bestaande uit een zwaar houten bord, ondoordringbaar voor musketkogels, dat rechtstandig op twee kleine raderen rustte, en door middel van een langen boom als een wagen vooruitgeschoven kon worden. Achter deze bedekking, welke de voorzijde der loopgraaf afsloot, begonnen de sappeurs, met borstkuras en helm bovendien tegen 't musketvuur beschermd, hun arbeid. Duidelijk zag men, hoe ze met den boom de mantelet een eindje vooruitschoven, zoodat er een open ruimte ontstond tusschen dit werktuig en 't uiteinde der borstwering van de reeds voltooide loopgraaf. In deze opening werd onmiddellijk een schanskorf geplaatst, welke de voorste sappeur, op de knieën liggende, zich haastte met aarde te vullen. Zoo gedekt naar de zijde der stad, werkte hij voort, schoof de mantelet nogmaals vooruit, plaatste een tweeden schanskorf vervolgens een derden en een vierden, en verlengde op die wijze, de aarde al uitdelvende en opwerpende, de loopgraaf benevens de beschuttende borstweer erlangs, zonder zich een oogenblik bloot te geven. De achter hem aanwerkende

sappeurs groeven de loopgraaf dieper uit en versterkten de borstweer, door steeds de aarde naar de stadszijde in en over de schanskorven te werpen.

Uiterst langzaam vorderde dit werk: 't duurde telkens een kwartier, eer men een nieuwen korf plaatsen zag; nochtans, daar dag en nacht onafgebroken door werd gearbeid, naderde de loopgraaf aan zienderoog de buitenpalissaden. 't Musketvuur bleef onafgebroken gericht op de voortschuivende mantelet; en wanneer de sappeur zich even bloot gaf om een korf te plaatsen, snorden de kogels van alle zijden naar hem toe. 't Aantal gewonden per dag was dan ook niet minder dan in de voorgaande dagen, toen honderden arbeiders aan 't werk waren. Gelukkig onttrok herhaaldelijk een zware slagregen de arbeiders aan 't oog onzer loerende musketiers.

In den nacht van den 21 op den 22 bereikte de sappe den voet van 't glacis en voltooide vervolgens een derde parallel, welke de uiteinden der beide loopgraven verbond. 't Verder voorwaarts dringen werd nu uiterst gevaarlijk door onze mijnen onder 't glacis, — vooral talrijk voor 't hoornwerk, — welke sappeurs met mantelet, schanskorven en al konden doen opvliegen in de lucht. De belegeraar staakte daarom den arbeid met de sappe en ging de mijnen opsporen. Een tweetal putten, acht tot tien *toises* diep, werden in de derde parallel gegraven, en van daaruit boorde men in alle richtingen onderaardsche galerijen, met palen en planken gestut, en trachtte op die wijze de mijnkamers te vinden of de gangen, die er heen leidden, en door 't wegnemen der ladingen de mijnen onschadelijk te maken. Louvois had voor dien arbeid den ingenieur de Castelan doen overkomen, die zich bijzonder in dit mollenwerk verstond, met vijftien man der, eerst sedert enkele jaren opgerichte *compagnie mineurs*. Reeds in 't beleg van Candia tegen de Turken had Castelan zich op dit gebied onderscheiden, en Vauban en Paul lieten zonder naijver den man van ondervinding meester onder den grond.

De aanvalswerken der Franschen voor Maastricht, welke in de belegeringskunst zoo groote vermaardheid hebben verkregen, waren thans in hoofdzaak voltooid; en er was werk geleverd, zóó voortreffelijk, als nooit te voren werd aanschouwd. Nog slechts weinige kleine verbeteringen behoefde Vauban aan 't hier toege-

paste loopgravenstelsel aan te brengen, om te geraken tot zijn voortreffelijk systeem van aanval, dat na hem, door alle tijden heen, onveranderd zou worden toegepast, als iets, dat voor geen verdere verbetering meer vatbaar was.

De talrijke redouten, tot nog toe als onmisbaar beschouwd, om, als vaste, versterkte punten, de loopgraven tegen de uitvallen te beschermen, miste men voor Maastricht geheel en al. In de plaats daarvan zag men, van afstand tot afstand, als takken aan een stam, korte einden loopgraaf, die op de hoofdgangen uitliepen en evenwijdig aan de stad waren aangelegd. Met volk bezet, moesten deze, later door Vauban tot halve parallellen vervormde ingravingen, elke poging, om door een uitval de loopgraven te vermeesteren en te vernielen, noodwendig verijdelen. Een andere nieuwigheid, die nog meer de aandacht trok en den belegerden nog meer den lust tot uitvallen benam, waren de drie gemeenschapsgangen, parallellen of wapenplaatsen, tusschen de beide loopgraven, evenwijdig aan de stad aangelegd. Over hunne geheele lengte van banketten voorzien tot plaatsing van musketiers, maakten ze de aanvalswerken van den belegeraar tot een onneembare sterkte, machtig als de vesting zelve.

Door meerdere schrijvers wordt Vauban, ten onrechte, voor den uitvinder dezer wapenplaatsen en halve parallellen gehouden. De oorzaak dezer dwaling ligt waarschijnlijk in de woorden, door den meester zelven in zijn vermaard geworden werk „*De l'attaque et de la défense des Places*" geuit. Hij beschrijft daarin de toepassing der nieuwe vindingen, zonder dat uit zijne woorden kan worden opgemaakt, dat hij slechts navolger en verbeteraar, niet uitvinder, is geweest. „La première fois", zegt hij, „que ces sortes de Lignes ou Places d'Armes ont été pratiquées, ce fut au Siège de Mastricht fait en 1673 par le Roi en personne. J'en conduisis les Attaques. Cette redoutable Place fut prise en 13 jours de Tranchée ouverte. Depuis ce tems elles ont été employeés dans tous les autres Sièges que les François ont faits, mais avec plus ou moins d'exactitude. Le Siège d'Ath fait en 1697 est celui où elles ont été exécutées avec le plus de précision; et le peu de tems et de monde que ce Siège couta en a justifié la bonté". Vast staat 't toch, dat, in 't beleg van Candia, Italiaansche ingenieurs in Turkschen dienst de parallellen voor 't eerst hebben

toegepast, en dat 't denkbeeld, 't daar gegeven voorbeeld voor Maastricht na te volgen, zelfs niet van Vauban is. Dit werd hem aan de hand gedaan, beweren sommigen, door een jong Fransch ingenieur, die 't voor Candia in practijk had zien brengen en voor onze muren den dood zou vinden: niemand anders dan Paul. Te meer komt ons die bewering aannemelijk voor, omdat, naar Pellisson verhaalt, die jonge ingenieur, toen hij stervende was, weinige dagen na de voltooiing der loopgraven, tot 't laatste oogenblik vervuld bleef van de voortreffelijke nieuwe wapenplaatsen, welk hem 't scheiden uit 't leven schenen moeielijk te maken. Zóó kon alleen *de vader* aan zijn geesteskind gehecht zijn!

Paul was Hugenoot; en dit alleen bewijst ten volle zijne meer dan gewone bekwaamheid: andersdenkenden, die zich niet onmisbaar wisten te maken, klommen niet tot zoo hoogen rang in den dienst van Zijne Allerchristelijkste Majesteit. Onmiddellijk na afloop van 't beleg van Maastricht, zou hij echter zijn godsdienst afgezworen hebben en tot de Moederkerk zijn overgegaan. Zoo was zijn plan. Zijne doodelijke verwonding op den 24 Juni vervroegde die bekeering. Eenige uren voor zijn overlijden ging hij tot 't Katholicisme over; en dat met zooveel oprechtheid, dat de kardinaal de Bouillon, die niet van zijne zijde week, den Koning kon verzekeren, nooit iemand als beter Christen en als beter Katholiek te hebben zien sterven. Alleen was zijn geest tot 't laatste oogenblik vervuld geweest van de nieuwe wapenplaatsen, en te midden van 't godvruchtig gesprek had de *Grand Aumônier du Roi* uit den mond van den stervende moeten hooren: „Hélas! ils font maintenant une belle place d'armes!"

Hoe 't ook zij, van de uitvinding der *places d'armes* genoot Vauban de eer. Zoo gaat 't meer Na den slag worden zij, die zich dood gevochten hebben, begraven; die zich 't leven hebben weten te behouden, oogsten den roem en worden bevorderd om de opengevallen plaatsen te vervullen. Terwijl Paul vergeten rustte in zijn graf bij de Minderbroeders op Slavante, verbaasde Vauban de wereld met zijn parallellen, en schreef hij zijn beroemd boek „*De l'attaque et de la défense des Places*," dat hem tot den grondlegger der moderne belegeringskunst maakte.

XXVII.

Donderdag den 22 Juni, zoohaast de aanbrekende dag toeliet iets te onderscheiden in 't veld, bevond de Fariaux zich in de buitenwerken. De vijandelijke loopgraven zag hij genaderd tot bij de buitenpalissaden; een derde parallel was aangelegd tusschen de beide loopgraven; en niet ver achter die parallel zag hij den vijand bezig met den bouw eener nieuwe batterij. Alles bleek gereed tot de bestorming, die wellicht reeds den eigen avond geschieden zou. De Fariaux begreep, dat hem nog slechts één middel restte om den storm eenigen tijd te verschuiven: een aanval namelijk op de loopgraven.

In den krijgsraad, waar de voornaamste officieren later op den dag vergaderden, werd op zijn voorstel besloten om, indien de vijand den komenden nacht niet tot de bestorming mocht overgaan, den volgenden dag tegen den middag een grooten uitval te ondernemen en al de aanvalswerken te vernielen. Zeshonderd man voetvolk en driehonderd ruiters zouden onder bevel van baron van Hardoncq, luitenant-kolonel in 't regiment van Moerbeeck, bij Hoog-Frankrijk naar buiten rukken, de loopgraven overrompelen en 's vijands arbeid slechten. Ter zelfder tijd zou de prins van Salms met de overige ruiterij door de Boschpoort de stad verlaten en, met een omweg door 't veld, zich van ter zijde storten op de ruiterwacht der Franschen, indien deze tot bescherming der loopgraven uit haar schuilhoek mocht te voorschijn komen. Don Marcio d'Orilla, de graaf van Dhona, luitenant-kolonel van Thienen, allen boden zich om strijd aan tot deelneming aan den uitval; zoodat de Fariaux, om niemand tegen 't hoofd te stooten, aan den Commandeur de keuze liet, wie van de partij zou zijn (1).

Den heelen dag duurde 't kanon- en musketvuur van weerszijden onverpoosd voort. Met het vallen van den avond verwachtte ieder den aanval. Van eenige gevangenen des vijands had men vernomen, dat, naar 't gerucht in 't kamp liep, de Koning op St. Jansdag, den 24 Juni, de Mis wilde hooren in 't veroverde Maastricht. Ons volk, in de buitenwerken op post, wachtte in de grootste spanning de komende dingen af. Elk ongewoon gerucht

(1) Journal Fidelle etc.

in 't kamp deed hun 't bloed door de aderen jagen Doch de uren van den nacht kropen voorbij, zonder dat men den vijand opdagen zag. Men wist niet, wat van dat talmen te moeten denken.

In den morgen van den 23ste deed de Fariaux zijne gewone ronde en bezocht de verschillende regimenten in de buitenwerken. Bij Don Marcio d'Orilla gekomen, wees deze hem, hoe geducht de parallellen en wapenplaatsen des vijands met infanterie waren bezet, en hoe sterke afdeelingen ruiterij de flanken dekten. Onmogelijk scheen 't, onder deze omstandigheden, den beraamden uitval te ondernemen, zonder een wissen ondergang te gemoet te gaan De Fariaux deed onverwijld den krijgsraad samenkomen en wees de vergaderde officieren op de geduchte macht, welke de loopgraven beschermde. Allen waren eenstemmig van oordeel, dat aan een uitval niet gedacht kon worden, maar dat 't volk behoorde gespaard te worden tot 't afweren van den storm, die naar aller meening den komenden nacht verwacht kon worden.

't Vuur der Franschen was dien dag verschrikkelijker dan ooit te voren Het aantal kanonskogels op de stad en in de werken geworpen van den 21ste 's morgens tot den 23ste 's avonds, alzoo in drie dagen en twee nachten, bedroeg dan ook meer dan 7600; en dat, sedert 't eerste vuur der vijandelijke batterijen, werd begroot op 12000.

Nochtans kon men voor de volgende dagen nog heviger vuur verwachten. Het aantal kanonnen der Franschen was aanzienlijk vermeerderd. Twintig stukken, vier-en-twintigponders, waren uit Wezel den Koning toegezonden met vier mortieren, benevens nog zes stukken uit Charleroi; zoodat hij thans over twee en vijftig vuurmonden beschikken kon. Daarbij was 't leger versterkt met 3000 ruiters van Condé en met 't regiment de Vermandois uit de Rijnvestingen.

Met de nieuwe artillerie werden twee nieuwe batterijen bewapend; één op den St.-Pietersberg, iets nader aan de stad dan de daar reeds bestaande batterij, werd voorzien van tien vier-en-twintigponders, welke gedeeltelijk gericht werden naar onze kanonnen aan de Vijfkoppen, gedeeltelijk naar de batterij aan de Tongersche poort Zeven andere stukken werden opgesteld aan den rechterkant van 't front van aanval, tegenover de Brusselsche

poort op de hoogte, van waar ze onze buitenwerken van terzijde bestreken (1).

Nu de felle strijd zoo nabij was, achtte de Gouverneur den tijd gekomen om, in overleg met de stadsoverheid, de laatste maatregelen te treffen tot behoud der stad. Vergezeld van den Commandeur, den prins van Salms, den markies van Moerbeeck en den graaf van Dhona, begaf hij zich naar de vergadering van den Achtbaren Raad ten stadhuize. Vooreerst dankte hij den Magistraat voor *„alle genegentheden ende goede offitien voor de behoudenisse deser Stadt;"* en, overwegende *„dat men gemeynt ende verplicht was om dese Stadt met alle macht ende circumspectie te defenderen ende maintineren,"* kwam hij met eene reeks van voorstellen voor den dag.

„1°. Noodich is, dat een snydinghe in den wal tusschen de Tongersche ende Brusselsche poorte werde gemaeckt; versoecke, dat de borghers daertoe meughen gebruyckt werden, om de soldaeten te dechargeren; daerby oock een doorsnydingh moet gemaeckt worden."

„De wyckmeesters", zoo verzekerde de Achtbare Raad, „sullen aenstonts ontboden worden, om volck uyt te vinden in den haere, die haer voor gelt tot dese arbeyt laeten employeren, ende", voegde hij er met vaderlijke bezorgdheid bij, „ende sal haer securiteyt door luyden haer des verstaende betracht worden, met het opwerpen van noodighe traversen".

„2°. Dat men moet handtlanks sien te bekomen aen het canon, à quel pris se soit", vervolgde de Fariaux.

„Jan d'Heur sal ontboden worden, en sullen de luyden daertoe bequaem synde met lief oft leet hiertoe gehouden worden", antwoordde de Magistraat.

„3°. Peerden voor de artillerie ende daeghelycxe karren ende waeghens aen 't Stadthuys".

„Den boumeester sal karren en peerden hebben te versorghen ende de karren ende waeghens daeghelycx voor 't Stadhuys te doen houden".

---

(1) De plaats dezer batterij was ten naaste bij aan 't snijpunt van den weg langs den tegenwoordigen ringoven met den, van de Brusselsche poort naar 't Panhuis loopenden weg.



„4°. Dat aen de Tongersche poort een groote quantiteyt mist moghe gebrocht worden om de poort te stoppen".

„Den boumeester sal worden gelast om alle den mist te doen aenvoeren".

„5°. Dat de sortie aen de Lenckerhandt van de Tongersche poort magh opgemaeckt worden".

„Den Boumeester sal hebben met mr. Aert Evermans en andere des kennis hebbende hier over te spreecken, ende de oepeningh maecken".

„6°. Dat de sortie by de Brusselsche poort magh een brughtie hebben over den gracht".

„De Boumeester sal die Brugghe hebben te besorghen".

„7°. Dat de koeghels moghen gegoeten worden sonder op houden".

„Den hr. Cauwenbergh ende Everardts worden versocht om alle sorghe ende vlydt over nacht ende dagh hier toe aen te wenden".

„8°. Dat bier ende broodt mach gegeven worden aen de Ruyters".

„Den hr Panhuysen en Everarts worden versocht om hier aen de handt te houden ende dese leveringhe te effectueren".

„9°. Dat men sal sien oft eenigh vleesch gegeven kan worden aen 't attacque".

„De heeren Hoochschouttetten en Burgemeesters worden versocht om haer te informeren over de quantiteyt van het vleesch, op dat daeruyt afgemete worde, wat verdeelinghe daer over te maecken zy".

„10°. Brandewyn in d'attacque, aen ieder regiment acht potten en aen de Italianen tien potten".

„De heeren Burgemeesters worden versocht om haer te informeren over de quantiteyt van de Brandewynen, ende omme ten besten pryse een goede partye te doen inkoopen, op dat de selve met meerder mesnage als duslangh kome uyt gedeelt te worden".

„11°. Dat alle zeelmaeckers moghen aen twerck gehouden worden".

„Een knaep te ontbieden ende den selven om te senden, ten eynde een yeghelyck in syn devoir blyve".

„12°. Dat men continuere met koeghels te gieten over nacht en dagh, ende dat tot dyen eynde de heeren Capitulairen van

St. Servaes en van O. L. Vrouwen werden versocht, om een groote quantiteyt van loot te leveren, mits dat hun het equivalent wierde gerestitueert, sonder dat daaromme sal ophouden het leveren van alle kaaniels" (1).

„De heeren Cauwenbergh ende Everardts worden versocht om dese aenmaeninghe te doen, ende te besorghen by wat middel het zy, dat een groote ende ruyme quantiteyt loodt by de handt gebracht wert".

Na op deze wijze met den Magistraat op alles goede orde gesteld te hebben, begaf de Gouverneur zich weder naar zijn post in de buitenwerken. Met het vallen van den avond verwachtte hij den storm. Geweldig schoten de Franschen met kanon en musket in 't wilde naar de stad. De Fariaux vermaande zijn mannen met bedaardheid 't vijandelijk vuur te beantwoorden, zich voor elk schot een doel te kiezen en nu en dan een oogenblik te poozen, ten einde bij den aanval onvermoeid te zijn.

De zon was ondergegaan, en eenige uren reeds had men in de grootste spanning gewacht, maar geen vijand zien naderen, toen in de duisternis een *chevau-léger de la garde du Roi* werd gevangen, die de Fariaux verzekerde, dat de aanval eerst den volgenden avond zou geschieden. Onze Gouverneur toonde zich over deze mededeeling zóó verheugd, dat hij den man, door ons volk reeds naakt uitgeschud, weer in 't bezit zijner kleeren stelde.

In den nacht bracht de vijand een batterij van zes stukken naar voren tot op vijf en twintig *toises* van onzen bedekten weg, zoodat, tegenover de Tongersche poort, drie batterijen achter elkander lagen, op verschillende hoogte als de rangen van een amphitheater. De Fariaux meende, dat onze mineurs onder de laatst aangelegde zouden kunnen doordringen met een galerij, daar zich op slechts vijftig voet afstand een mijnkamer bevond. 't Ontbrak den mineurs echter aan lucht in de lange gang, waarom hij beval een opening te graven naar den dag, halverwege tusschen de mijnkamer en de batterij. Duizend rijksdaalders be-

---

(1) Afvoerbuizen om 't regenwater van de daken naar beneden te voeren; in dien tijd van „*deeghe deeghelyckheydt*" maakte men die van lood. De Fariaux had ze sedert 't begin des belegs van de burgers opgeëischt en door de loodgieters tot kogels doen gieten.



loofde hij hun, zoo ze intijds slaagden. Men kan denken, hoe onze mineurs zich repten; ze werkten den heelen nacht door en een groot deel van den volgenden dag, nochtans zouden ze vóór den storm niet klaar komen met hun arbeid.

De volgende dag was de 24 Juni, St.-Jansdag, die niet den Koning zou zien de Mis bijwonen in 't veroverde Maastricht, maar getuige zijn van den fellen kamp op leven en dood in onze buitenwerken. Doch 't is noodig vooraf een kijkje te nemen in 't front van aanval, dat weldra 't tooneel zal worden van den geduchten strijd en mede daar een bezoek te brengen aan 't krijgsvolk, waarvan een aanzienlijk deel zijn leven offeren zal voor de verdediging onzer stad.

XXVIII.

De buitenwerken in 't front van aanval waren sedert enkele dagen niet zonder moeite te bereiken. De brug voor de Tongersche poort was weggeschoten, die voor de Brusselsche poort zoo goed als onbruikbaar, en de daartusschen liggende sortieën werden gezien door de kanonniers van Montal. Meestal maakte men gebruik om naar buiten te gaan van eene lange ladder met een plank erover, die aan de Tongersche poort naar de overzijde der gracht voerde. Bij dag moest dit gebrekkige hulpmiddel telkens worden weggenomen, wilde men 't niet zien in splinters slaan door de kanonnen op den St.-Pietersberg, welke met zóóveel juistheid werden gericht, dat 't elkeen verbaasde. (1) Was men op die wijze, zonder ongeval, over de gracht geraakt en wendde men zich vervolgens met 't gezicht naar de stad, dan zag men voor zich den geduchten ringmuur uit de veertiende eeuw, van ruwe steenblokken opgebouwd, half verweerd door den regen, hagel en sneeuw, welke de Westenwinden sinds eeuwen er tegen joegen, door den gloed der ondergaande zomerzon, die telken avond vóór haar wegzinken achter de hoogten van den Vroenhof de steenen blakerde, door de felle vorst, die in den stillen winternacht het harde gesteente tot poeder maakte. Statig rees de hoofdwal op

(1) Journal Fidelle etc.

uit den grazigen grachtboord, die hem tot voetstuk diende, wel gehavend en hier en daar verbrokkeld door 't kanonvuur der laatste dagen, maar toch indrukwekkend. Van de Tongersche poort af liep hij nagenoeg in rechte lijn, Zuid-Noord, tot aan Abrahamslook, daar richtte hij zich een eind weegs naar 't Westen, maar hernam weldra, met een rechten uitspringenden hoek, zijne vroegere richting tot aan de Brusselsche poort Van afstand tot afstand, een boogschot van elkander, bemerkte men de halfronde uitspringende overblijfsels der middeleeuwsche torens; twee flankeerden de Tongersche poort, vijf andere, onder welke „de Merkat", links van de Tongersche poort en „de Haeckenkamer" aan den uitspringenden hoek, verdeelden den wal tot aan de Brusselsche poort in nagenoeg gelijke stukken. Als doellooze verdedigingswerken in den zeventiende eeuwschen oorlog waren ze sinds jaren van hun spitsen ontdaan en met den bovenrand des muurs gelijk gemaakt. Alleen de Noordelijke toren der Tongersche poort, die tot *polvertoren* diende, had zijn kap behouden.

Links van de poort, aan „*de katte*", was de stadsmuur betrekkelijk nieuw. Oorspronkelijk had hij zich hier boogvormig gewend naar den kant der St.-Pieterspoort, doch na de toepassing van 't geschut in den vestingoorlog was de rond afgesneden hoek, als niet bestreken kunnende worden, door een scherpen, bij wijze van bastion uitspringenden saillant vervangen: de laatste en kleinste uitleg der Maastrichtsche omwalling. Dit gedeelte is thans nog in wezen en zal, in aansluiting met 't oudere gedeelte des wals tot aan de St.-Pieterspoort, als herinnering aan 't verleden blijven voortbestaan. Te betreuren echter is 't, dat men aan den eens zoo indrukwekkenden vestingmuur, merkwaardigerwijze onmiddellijk nadat hij bij raadsbesluit plechtig tot monument verheven was, door 't dempen der voorliggende gracht en 't afwerpen der hooge aarden kat, al 't monumentale heeft ontnomen. De grootsche aanblik op den geweldigen hoofdwal, die daar ter plaatse zich trots verhief in zijn volle hoogte, ging door die verminking geheel verloren, en de half begraven muur, die behouden bleef, is allerminst in staat den beschouwer met ontzag te vervullen voor de eens zoo vermaarde vesting Maastricht.

Maar genoeg! Verjagen we dit beeld en roepen we ons den ouden hoofdwal met zijn diepe gracht weer voor den geest, zooals

hij daar stond in 1673, geducht en hoog oprijzende en alleen geschonden door 't kanonvuur van den vijand. Slechts in dien toestand kan hij ons dienen tot achtergrond voor 't samenstel van buitenwerken: 't eigenlijk tooneel van den komenden strijd.

Aan den voet van den hoofdwal lagen de buitenwerken nederig uitgespreid, meerendeels slechts uit aarde opgeworpen; en nochtans schatte de Fariaux ze hooger dan den ontzagwekkenden maar verouderden vestingmuur daarachter. Evenals elders om de stad droegen ook aan 't front van aanval de buitenwerken de duidelijkste kenteekenen, dat de Staten Maastricht maar steeds sterker en sterker hadden gemaakt, zonder bij hun werk een vast plan van uitvoering te volgen. Werd ergens een zwak punt ondekt, — zoo was hun systeem – , dan deden ze daar een of ander werk verrijzen, zoohaast tijd en middelen 't veroorloofden. Op die wijze waren Maastrichts buitenwerken sedert een veertigtal jaren uitgedijd, maar dat de sterkte der vesting niet evenredig was toegenomen met haar omvang, is begrijpelijk. Om de geheele stad lagen dan ook buitenwerken van de meest verscheiden vorm, soort en dagteekening in schilderachtige wanorde verspreid. Vlak voor de Tongersche poort, aan de buitenzijde der stadsgracht, lag een halve maan, een werk in den vorm eener V, de open zijde of keel naar de stad, de punt of saillant veldwaarts gekeerd, een der eerste buitenwerken van Maastricht en vóór de heugenis van 't toenmalige geslacht aangelegd tot dekking der poort. Met haar bedekte weg en glacis had ze, als uiterste versterking, in 't beleg van 1632 aan den eersten aanval blootgestaan, doch was sedert door andere, ervoor en ter zijde aangelegde werken geheel op den achtergrond gedrongen. Beklom men van deze halve maan de borstweer, dan zag men, aan de overzijde harer gracht, den pasgenoemden bedekten weg en glacis, en nog meer veldwaarts daarvoor, een tweede, ter onderscheiding, de vooruitgeschoven halve maan voor de Tongersche poort genoemd. Links daarvan in de diepte voor den uitspringenden hoek des wals aan *„de katte"*, bemerkte men een derde, de zoogenaamde groene halve maan, aan één kant bespoeld door de wateren der inundatie, welke 't aangevallen front aan deze zijde begrensde. De plaats dezer groene halve maan werd in een volgende eeuw ingenomen door 't, in 1768 gebouwde en thans nog bestaande bastion Wilhelmina.

Rechts van de Tongersche poort strekte een hoornwerk zich veldwaarts uit, 't eenige, dat in den strijd betrokken zou worden, en waarop onze Gouverneur al zijn vertrouwen gevestigd had. Rechts van dit hoornwerk en voor den uitspringenden hoek van Abrahamslook, bevond zich een vierde halve maan, die echter, als liggende op 't uiteinde van 't front van aanval, in dit beleg slechts een ondergeschikte rol vervullen zou. Voor al deze buitenwerken bevonden zich grachten, en naar de veldzijde werden ze beschermd door den, om de geheele stad loopenden, bedekten weg, voorzien van borstweer en palissaden, welke, dank zij 't voortdurend herplanten, niets van haar weerbaarheid verloren hadden. Met een zacht glooiend glacis, waaronder de zoo gevreesde mijnkamers en gangen verborgen lagen, liep de bedekte weg in 't veld te niet. Tusschen de werken door slingerde de heirbaan van Tongeren zich naar buiten, van de brug der Tongersche poort tot de palissaden, waar zij door een barrier van 't veld was afgesloten.

't Aangevallen front bevond zich juist ter plaatse, waar de hoofdwal, na 't lage, in 't Jekerdal gebouwde, Zuidelijk deel der stad te hebben langsgeloopen, uit de diepte oprijst naar de hoogere stadswijken aan de Tongersche- en Brusselsche poort. Daar was dan ook 't punt, waar de natte grachten eindigden en de droge begonnen. Alleen de groene halve maan en de stadswal aan *„de katte"* werden nog door watergrachten bespoeld; al de andere werken, rechts van de Tongersche poort, lagen daarvoor te hoog: eene omstandigheid voor den vijand van 't hoogste gewicht.

Over al de genoemde buitenwerken verspreid, stond ons voetvolk sedert dagen met ongeduld den eersten storm af te wachten. De ruiterij, te voet gesteld en met musket, piek of halve piek gewapend, werd in reserve gehouden om in geval van nood bij te springen. Bij beurten losten de verschillende infanterieregimenten in de werken elkander af. Dagelijks, tegen den middag, kwamen versche benden uit de stad de wacht betrekken, en gingen de manschappen, die hunne vier en twintig uren achter den rug hadden, eene welverdiende rust genieten in hunne kwartieren in de stad. De levensmiddelen werden 't volk, dat de wacht had, in de werken gebracht. Eén of twee maal daags ver-

trokken de karren met mondvoorraad van de Markt en reden door de Boschpoort naar buiten, naar 't front van aanval, waar de uitdeelingen plaats hadden van brood en kaas, bier en vleesch. De Achtbare Raad voegde op verzoek van de Fariaux, zooals we boven zagen, daaraan toe: acht potten brandewijn voor elk regiment en tien voor de Italianen, die blijkbaar een streepje voor hadden. De heeren officieren werden in de gewenschte stemming gehouden door een dronk wijn. Den 22 Juni zond de Magistraat naar buiten: *„dry aemen wyns, te weten: aen myn heer Commandeur, aen 't regiment van myn heer den Gouverneur ende aen dat van den heere van Hoffweghen"*, en den 23ste *„een goede aeme wyns aen den heer Martio d'Orillsia* (1), *Colonel der Italianen, boven eenighe bouteilles van d'aij, die hem ghisteren syn vereert"*.

Onafgebroken was 't volk in 't geweer. De musketiers met hun zware musketten aan den voet, de forketstokken voor zich ingeplant, de patronen aan den bandelier hangende, de lonten slechts aan één einde brandende, — een maatregel door de Fariaux noodig geacht, ten einde zijn beperkte lontvoorraad te sparen, — bespiedden voortdurend 't veld en de loopgraven. In lange rijen stonden ze opgesteld achter de borstweringen, den rechterschouder beschermd door linnen hooikussens, waarvan er drie à vier duizend door de vrouwenkloosters waren gemaakt, om de schokken van 't musket bij 't vuren te breken, tegen den regen beschut door uitgespannen zeilen, door 't schippersambacht geleverd (2); want met uitgedoofde lont was de musketier zoo goed als weerloos.

De piekeniers, door borstkuras en helm beschermd, met hun ellenlange pieken in de hand, hielden zich meer achteraf in de werken: evenals de te voet gestelde ruiters en de grenadiers, door de Fariaux over de verschillende regimenten verdeeld en die te rusten lagen bij hun met ossenhuiden overdekte granaathoopen, zouden ze eerst later in den strijd gemengd worden, als men den vijand in 't wit der oogen zien ging.

Zoo wachtten de koene verdedigers van Maastricht sedert dagen den storm af, steeds 't gezicht naar den vijand gekeerd, nu en dan met 't Fransche voetvolk in de loopgraven musketschoten

(1) Bedoeld is: *Marcio d'Orilla.*

(2) Verdraegboeken.

wisselend, maar meesttijds, als de kruitdamp was opgetrokken, zich verpoozende met 't vredige landschap gade te slaan, dat, als weinig passende achtergrond voor een tooneel van strijd, zich òntrolde voor hun oog. Rechts was 't uitzicht nauw beperkt, en stuitte hun blik tegen de hoogte van den Vroenhof als tegen een scherm af. Links scheen dit scherm door een vriendelijke hand ter zijde geschoven, en kon hun oog zich verlustigen in 't bekoorlijkste landschap. De St.-Pietersberg met de fraai gevormde rondingen zijner helling, hier, de naakte, grauwe rots vertoonende met den gapenden grotingang, dáár, begroeid met frisch struweel, verhief zich aan den éénen kant van dit tafereel.

De andere zijde bood een schier onbegrensd vergezicht te aanschouwen: tot diep in 't Jekerdal, voorbij 't dorp Canne, vermocht de blik door te dringen! De heele vallei vertoonde één afwisseling van beemden, akkers, weiden en bosch, in alle tinten van groen, van 't zilvergroen in de bouwlanden tot 't smaragd van 't Cannerbosch. En daardoor kronkelde bevallig de kleine Jeker; en de helderwitte geveltjes schitterden op 't groen tapeet; en het roode dak der nederige huismanswoning kwam geestig door 't loover gluren! In één woord, een landschap zóó liefelijk schoon viel daar te bewonderen, dat 't onzen luitenant-kolonel Paffenrode, die, naar men zich herinneren zal, de lier tokkelde, als hij bijwijlen 't zwaard uit de hand mocht leggen, meer dan eens zijn geliefd Arcadia voor den geest heeft moeten tooveren. Jammer echter, dat thans de donderende batterijen op den berg, voor welks kruin een paar herderinnen, omstuwd door haar witgewolde lammerenkudde, een meer passende versiering zouden geweest zijn, de illusie van een Arcadisch idylle herhaaldelijk kwamen verstoren.

Van den morgen tot den avond braakten de Fransche vuurmonden dood en verderf uit over onze arme krijgers in de buitenwerken, waarvan geen enkel voldoende dekking bood tegen 't kanonvuur. Voortdurend werden gewonden en stervenden naar binnen gebracht. In den nacht van den 20 op den 21 werd baron van Gent, heer van Oosterwee, luitenant-kolonel in 't regiment van Hofwegen, het linkerbeen door een kanonskogel verbrijzeld. De chirurgijns amputeerden het been boven de knie; maar van Gent bezweek aan zijne wonden, van ieder

beklaagd en betreurd en niet 't minst door den Gouverneur, die den bekwamen krijgsman hoogschatte. Al de hospitalen begonnen zich met lijders te vullen. Behalve 't Paradijs en den Croonenhof, had men in den Beyert, in den Maagdendries en in 't Annunciatenklooster te Wijck kamers tot 't herbergen van gewonden ingericht, zoodat zich nabij iedere poort een hospitaal bevond. Voor de noodige medicamenten was gezorgd De wijkmeesters, ieder in zijn wijk, waren rondgegaan tot 't verzamelen van oud lijnwaad. De stadsdoctoren benevens de schepen Ghyzen en de oud gezworene, doctor Coets, waren er met de behandeling der gekwetsten belast, bijgestaan door al de apothekers en chirurgijns der stad.

XXIX.

St.-Jansdag, de 24 Juni 1673, die naar aller berekening den grooten strijd aanschouwen zou, was een Zaterdag. De regenbuien en grauwe luchten der laatste dagen waren verdwenen; een azuren hemel overwelfde 't landschap, badende in zomerzonneschijn.

Des namiddags kwam de heer de Blamont, evenals vóór hem de graaf van Dhona, door 't kamp en de schildwachtenketens binnen de stad. Aan den kant van Wijck, waar hij was doorgebroken, had hij de kwartieren van den hertog van Orléans schier geheel van volk ontbloot gevonden, wat, naar hij meende, op een grooten aanval wees aan de zijde van Maastricht.

Ook uit 't drukke werken des vijands in zijn *attaquen* kon men opmaken, dat er iets buitengewoons op handen was. Een vierhonderdtal arbeiders zag men door de loopgraven heen en weer gaan en schanskorven, fascinen en aardzakken aandragen en opstapelen aan de hoofden der beide *attaquen*.

Sinds den morgen bereidde 't vijandelijke vuur den aanval voor. 't Kanon beukte de werken met ongewone heftigheid, en 't geknetter der musketten verstomde geen oogenblik. De batterijen op den berg hadden 't gemunt op onze buitenwerken voor de Tongersche poort, de andere op 't hoornwerk. De palissadenrijen werden deerlijk gehavend; vooral die voor de vooruitgeschoven halve maan vertoonden gaping naast gaping.

Tegen 't vallen van den avond zag men den Koning verschijnen op den St.-Pietersberg. Een buitengewoon groot gevolg van bevelhebbers en hovelingen, aangelokt door de hoop getuigen te zullen zijn van *„quelque chose de soigné"*, vergezelde hem. De *gardes du corps*, met getrokken degen, 't front naar de stad gekeerd, waren in verscheidene lange liniën geschaard op de helling des bergs, welke afdaalde naar den waterplas der Jeker; de rand van den hollen weg, die van den berg naar beneden, stadswaarts, voerde, was mede bezet door de *gardes du corps*, alles tot beveiliging van den koninklijken persoon. De groote Monarch met den ruiterdrom des gevolgs stelde zich op nabij de batterijen, op 't voorste gedeelte van den berg, daar, waar 't schoone uitzicht op de stad, door niets belemmerd, den dichter in vervoering juichen doet:

„Maastricht in al zijn heerlijkheid
„Ligt aan mijn voeten uitgespreid!"

Bij uitstek gunstig lag de St.-Pietersberg tot 't gadeslaan van 't beleg in al zijn verschillende phasen Wanneer men op de kaart den vinger legt tusschen Maas en Jeker en Maastricht aanwijst, dan stelt die vinger den St.-Pietersberg voor. Tot op korten afstand nadert hij de stad: slechts de inundatie der Jeker scheidde zijn voet van den stadswal. De Koning had zijn standplaats gekozen op de punt van den vinger, eenigszins ter linkerzijde. Voor hem, door een nauw dal, stroomde de Jeker; op de hoogte, aan de overzijde des dals zachtskens naar Maastricht afhellende, lag van links naar rechts 't gansche tooneel des belegs breed voor hem uitgespreid: zijn kwartier te Wilre, 't kamp met 't troepengewemel, 't front van aanval met de loopgraven en batterijen, de groene vestingwerken voor de Tongersche poort, de grauwe, verweerde hoofdwal, de stad met hare torens en daken en gevels in duizenden tinten zich rustig spiegelend in den effen waterplas der Jeker, alsof er niets gebeuren ging. De Koning zag dat alles, uit de hoogte, in verkleinde afmetingen aan zijne voeten uitgestrekt, duidelijk en nauwkeurig, zooals hij 't placht te zien op 't plan van aanval, uitgespreid op de tafel zijner tent. En bovendien de Koning zag dit alles zonder 't minste gevaar: wanneer de drukke ruiterdrom wat al te zeer de aandacht trok van onze kanonniers, was eenige schreden achteruitwijken op 't platte berg-

vlak voldoende, om buiten 't gezicht en buiten 't bereik der stadsbatterijen te geraken.

Nadat de zon verdwenen was in het rijpende koren van den Vroenhof, — of ze bloedrood onderging dien avond, vermeld de geschiedenis niet, — verstomde 't vuur aan weerszijden, en eene doodsche, onheilspellende stilte volgde. De storm was ophanden,.....

De Fransche benden voor den strijd bestemd, zag men door de beide loopgraven, veilig, de hoogte afdalen en naderen tot aan onze buitenwerken.

Links, tegenover de halve maan voor de Tongersche poort, rukte 't *régiment du Roy* in alle stilte aan onder den graaf de Montberon. Honderd mousquetaires der eerste compagnie onder d'Artagnan volgden, benevens een driehonderdtal grenadiers. Rechts voor 't hoornwerk naderde 't regiment *Dauphin* onder den markies de Beringen, vergezeld van een gelijk aantal mousquetaires der tweede compagnie en een gelijk aantal grenadiers. Vlak bij onzen bedekten weg hielden deze troepen stand in de, evenwijdig aan de stad, langs den voet van ons glacis zich uitstrekkende parallel en wachtten daar, beschermd tegen 't musketvuur, den avond af.

Op twee verschillende punten zou de bedekte weg aangetast worden: tegenover de halve maan en tegenover het hoornwerk. Aan den linker aanval zou de hertog van Montmouth 't bevel voeren, aan den rechter- de graaf van Montal, welke beiden, de een als luitenant-generaal, de ander als veldmaarschalk, dien avond de wacht in de loopgraven hadden. De markies de Hautefeuille met zeven escadrons betrok de ruiterwacht op den rechtervleugel.

Ons volk in de buitenwerken sloeg, voor zoover de vallende duisternis 't toeliet, met kloppend hart, die voorbereidselen gade. De Fariaux bevond zich bij de Tongersche poort met den prins van Salms, den graaf van Dhona, den markies van Moerbeeck en anderen. In hunne nabijheid waren de ruiterregimenten, zoowel de Spaansche als de Staatsche, te voet opgesteld om te dienen tot reserve.

De bedekte weg, van al onze buitenwerken 't eerst aan den aanval blootstaande, was 't sterkst bezet. De manschap stond er

achter de gehavende buitenpalissaden, ten einde de talrijke openingen tegen den vijand te verdedigen. 't Dichtst bij de Jeker was 't regiment Hofwegen geplaatst, daarnaast, voor de halve maan, het regiment Carry; de twee uitspringende hoeken van den bedekten weg voor 't hoornwerk waren bezet door de Italianen en het regiment van den Gouverneur. Op sommige punten stonden onze manschappen zóó nabij de loopgraven, dat ze de bevelen der Fransche officieren, hoe zacht ook uitgesproken, duidelijk konden verstaan. Achter hen strekte zich de breede bedekte weg uit, en daarachter, de droge gracht met steile taluds maar zonder bekleedingsmuren. Hoog verheven aan de overzijde der gracht, glommen in 't duister de honderden lonten van de musketiers, die de halve maan en 't hoornwerk bezetten en straks, over de hoofden der verdedigers van den bedekten weg, zouden losbranden op de aanstormende Franschen. In de halve maan voerde luitenant-kolonel Mario 't bevel; 't hoornwerk, de belangrijkste post van alle, was toevertrouwd aan den Commandeur, door de Fariaux van 't oppergezag binnen Wijck, waar geen aanval verwacht werd, ontslagen, omdat hij aan 't bedreigde front van meer nut kon zijn. De laatste dagen had de Commandeur onafgebroken in 't hoornwerk vertoefd en des nachts er geslapen in een tent.

Toen de duisternis gevallen was, deed de Fariaux allerwegen langs 't front van aanval de pekkransen aansteken, die met hun rossen gloed 't tooneel van den strijd zouden verlichten. Onze arbeiders waren inmiddels in der haast bezig de omgeschoten palissadenpalen te herplanten; doch met dit werk waren ze bij lange niet gereed, toen, tusschen tien en elf uur, de batterijen op den St.-Pietersberg de nachtelijke stilte plotseling kwamen verstoren. Zes schoten volgden elkander op met korte tusschenpoozen. Dit was 't sein tot den aanval.

Honderden vijanden op dit teeken doken uit de parallel als uit den grond op. Met opgeheven wapens, opengesperde oogen en onder woest geschreeuw, doorijlden ze den korten afstand, die hen van hun tegenstanders scheidde: de grenadiers voorop, de brandende granaat in de hand, de mousquetaires met getrokken degen, 't voetvolk onder den graaf de Monberon en den markies de Beringen met piek en musket. Niemand ontzag zich! Bevelhebbers

en volontairs, kinderen der eerste Fransche huizen, de latere hertog van Marlborough, die den Koning als gunst had verzocht mede te mogen stormen, de jonge hertog de Villars (1), die om een der eersten te zijn 't zware borstkurras had uitgelaten, allen sneiden de hagelbui van kogels en granaten te gemoet en stortten zich op ons volk, dat met gevelde piek de open ruimten in de palissadenrijen verdedigde. En nog weergalmde de dreun van 't laatste seinschot tusschen de heuvels. toen 't reeds langs 't geheele front van aanval één tooneel van strijd en verwarring was, door de walmende pekkransen spookachtig verlicht. Granaten zonder tal barstten los met krakenden slag, musketschoten knalden allerwegen, de blanke wapens kletterden, en daartusschen verhief zich 't gehuil der strijdenden en 't gekerm der gekwetsten! De oudste krijgslieden hadden zóó'n heftigen aanval en zóó'n geweldig vuur nooit gezien, „sulckx, dat 't niet anders stont", getuigt de *Hollandtse Mercurius*, „dan of de Hel sijn mont open ghedaen had, om alles te verslinden!"

Zijne Allerchristelijkste Majesteit op den St.-Pietersberg, omstuwd door een drom van voorname bevelhebbers en hovelingen, voor zooverre ze niet als Pellisson door een te delicate gezondheid verhinderd waren heele nachten in de open lucht door te brengen, aanschouwde 't tooneel aan zijn voeten.

„Hij, banger dan Paris, schuwt het wonden,
„De kogelen, de poken, en beschouwt
„Van eene rots, hoe zich de krijgsknegt houd."

De afstand en de duisternis evenwel beletten den Koning veel te onderscheiden van den strijd. Slechts een kolk van vuur en vlammen, waar een woest gebrul uit opsteeg, zag hij geopend aan zijn voeten, maar zóó geweldig, zóó schrikbarend, dat allen er ontsteld van stonden, en de Koning zelf getuigen moest, dat 't een hel op aarde geleek. Nochtans trok dit helsche schouwspel Zijn Allerchristelijkste zóó aan, dat hij in geen vier uren van zijn plaats week.

De aanval van den hertog van Montmouth tegen de halve maan was verreweg de hevigste. In den voorliggenden bedekten weg,

(1) Vie du maréchal duc de Villars, écrite par lui-même.

achter de gehavende palissaden, stond kolonel Carry met tweehonderd man van zijn regiment opgesteld en ontving derhalve den eersten schok in al zijn hevigheid. Met groote onverschrokkenheid boden zijne mannen 't hoofd aan den vijand, die met onweerstaanbaar geweld, tusschen de palissaden door, poogde binnen te dringen in den bedekten weg. Elke opening werd door gevelde pieken verdedigd; tusschen de palen door schoten de musketiers de aanvallers neer, en de grenadiers wierpen, over de hoofden der verdedigers, hun brandende granaten te midden der dichte drommen vijanden. De ongelijke strijd tegen de overmachtige aanvallers kon evenwel niet lang volgehouden worden. Op meerdere plaatsen drongen deze door de toegangen in de palissadenrijen en stortten zich onder woest gejuich op den bedekten weg, die in een oogenblik 't tooneel werd van een verwoeden strijd van man tegen man in 't nachtelijk duister. Carry, bij zijn radeloos pogen om zijne mannen aan de palissaden te doen stand houden, werd doodelijk getroffen; en reeds snelden allerwegen de vluchtelingen uit 't gewoel van den strijd, toen luitenant kolonel Commersteyn, in de nabijheid, met 't regiment Hofwegen, naar den kant van de Jeker den bedekten weg bezettende, den wijkenden te hulp snelde. Eén oogenblik slechts dreef hij den vijand buiten de palissaden terug, één enkel oogenblik slechts, want de hertog van Montmouth, 't gewicht van dit moment beseffende, zond uit de loopgraven zijnen strijders versche hulpbenden toe. Met vernieuwden moed werd nu de aanval hervat; Commersteyn werd door een musketschot neergeveld; al zijn kapiteins op één na werden buiten gevecht gesteld; zijn zwaar geteisterd regiment wankelde, deinsde terug van de palissaden; en, na een laatste wanhopige poging tot weerstand bieden op den bedekten weg, sloeg 't in verwarring op de vlucht. Grenadiers, musketiers en piekeniers, de zware musketten en pieken meesleepende, allen snelden door de droge gracht en zochten in de achterliggende halve maan een toevlucht.

Na een fellen strijd van nog geen drie uren was de bedekte weg in handen van den vijand. Aan beide zijden scheen men een oogenblik te willen verpoozen. Wel werd uit de halve maan en uit een tweeden, daar achter liggenden, bedekten weg een moordend vuur op den overwinnaar gericht, maar zijn arbeiders, aan-

gevoerd door den ingenieur Paul, die hier 't noodlottig musketschot ontving, voltooiden het, reeds tijdens den strijd aangevangen, logement van schanskorven, aardzakken en fascinen op de kruin van 't veroverde glacis. Achter deze beschutting kon de vijand zich handhaven en zich voorbereiden tot den aanval op de halve maan, waarvan slechts een droge gracht hem scheidde.

Aan de andere zijde, tegenover 't hoornwerk, waar Montal den aanval leidde, duurde intusschen 't gevecht in alle hevigheid voort. Maar te midden van kruitdamp en vuurgloed, zag men 't gevreesde Italiaansche regiment onder Don Marcio d'Orilla en 't regiment van den Gouverneur onder luitenant-kolonel Sanderlant onwrikbaar achter hun palissaden stand houden.

Twee malen reeds hadden de Franschen storm geloopen, maar, dank zij de onverschrokkenheid der Italianen en de geringe schade, hier, door 't kanonvuur aan de palissaden toegebracht, waren de aanvallers ook twee malen met groot verlies teruggedreven naar hun loopgraven. Na aanzienlijke versterkingen te hebben bekomen en na, door middel van twee mijnen, in de palissadenrijen breede openingen te hebben gemaakt, zag men ze thans voor de derde maal aanstormen. Met zóó'n heftigheid geschiedde deze derde aanval, dat 't regiment van den Gouverneur begon te wijken en de Italianen zelfs wankelden. In enkele oogenblikken leden de onzen groote verliezen. Luitenant-kolonel Sanderlant werd doodelijk gewond, en de Commandeur kreeg een musketschot door de dij. Doch nu snelde een afdeeling van tweehonderd man van 't regiment Prins Maurits en een gelijk getal van Beaumont, in de nabijheid op post, den wijkenden te hulp. De prins van Salms met zijn te voet dienende ruiters kwam mede aangerukt, en gezamenlijk brachten ze de Franschen zoo zeer in 't nauw, dat deze met groot verlies aan dooden en gevangenen, ten derden male, naar hun loopgraven de wijk moesten nemen. 't Halve regiment van Dauphin lag dood of zieltogende op de plaats van den strijd; daar tusschen zag men in menigte de glansrijke uniformen der mousquetaires; en de onzen hadden geen voet gronds verloren.

Aan den anderen aanval, waar de verovering van den bedekten weg zoo wel gelukt was, had middelerwijl 't volk van Montmouth met versche hulptroepen versterkt zich gereed gemaakt

tot de bestorming van de halve maan. In gesloten drommen kwamen ze uit hun logement te voorschijn en, geprikkeld door hun eersten voorspoed, stormden ze de gracht door als waanzinnigen; d'Artagnan zelve met den degen in de vuist aan 't hoofd zijner mousquetaires. Aan alle zijden te gelijk werden de steile taluds van de bedreigde halve maan beklommen, maar een ondoordringbare muur van gevelde pieken stuitte de opklauterende aanvallers in hun vaart, en de schoten der musketiers en de losbarstende granaten deden hen allerwegen naar beneden tuimelen. Met zóó'n verschrikkelijke furie werd gestreden, zegt een ooggetuige (1), dat men, langer dan een uur, niets dan vuur gezien heeft, te midden waarvan de Franschen dán optrokken, dán weer wijken moesten; dit alles gepaard met zóó'n gruwzaam geschreeuw, dat ook de oudste officieren moesten bekennen, nooit afschuwelijker schouwspel gezien te hebben.

Hoe kloekmoedig 't regiment Heeswijck onder luitenant-kolonel Mario de halve maan ook verdedigde, hoe talrijk de bezetting door 't groot aantal vluchtelingen uit den bedekten weg ook geworden was, de overmacht gaf den vijand ook ditmaal 't overwicht. Menig piekenier werd geveld door 't musketvuur der Franschen aan den voet van 't bedreigde werk of door hun hellebaarden uit de gelederen naar beneden gerukt, en niet lang leed 't, of de opdringende vijanden wisten vasten voet te krijgen op de kruin der halve maan en deden, langzaam maar zeker, de slagorde onzer krijgers, hoewel gesloten, achteruitdeinzen.

De Fariaux, 't dreigend gevaar bemerkend, zond onverwijld den markies van Moerbeeck, wiens ruiters tot hiertoe in reserve waren gehouden, tot ondersteuning van Mario naar de halve maan. De onverschrokken Spaanschen, met piek en musket gewapend, stortten zich op den vijand, brachten hem tot staan, deden hem zelfs terrein verliezen, maar al spoedig hadden de Franschen zich hersteld van dien schok en drongen met onstuimige drift in dichte drommen weer voorwaarts. 't Regiment van Moerbeeck leed geweldige verliezen; de majoor Geis vond den dood; twee kapiteins: baron Sprang en graaf de Waroux werden gekwetst weggedragen. Als een dijk bezwijkende voor 't geweld der aandrin-

(1) *Theatrum Europaeum.*

gende wateren, week onze slagorde, eerst langzaam en strijdende, achteruit, maar al spoedig, trots al de pogingen der officieren, stoof ze uit een. Alles vlood de halve maan uit: piekeniers, musketiers, grenadiers, ruiters van Moerbeeck, allen door elkander, de lafhartigen de moedigen meesleepende in hun vlucht.

De Gouverneur, die een ramp voorzag, deed de laatste in reserve gehouden ruiters oprukken. Zander van Well met zijn regiment en de Bois-Bernard met al de manschap, die hij om zich verzamelen kon, schoten te hulp Doch er was geen stuiten aan de overwinnende Franschen! Zander van Well kreeg een musketschot in de lenden; zijn kapiteins: de graaf van Tilly en Vieller werden gekwetst en de Bois-Bernard gevangen. In wilde vlucht ijlden allen stadwaarts, door de overwinnaars onder woest gejuich op den voet gevolgd, en trachtten zich te bergen binnen de halve maan voor de Tongersche poort en, naar den kant van de Jeker, in de groene halve maan.

De Fariaux had met steeds stijgende, maar machtelooze woede den strijd van verre aanschouwd. Door de vlucht der zijnen raakte hij buiten zich zelven. Met eigen hand wondde hij de eerste vluchtelingen, die in hun radeloozen angst, hem voorbij, door de sortie aan de Tongersche poort zich redden wilden binnen de stad. Slechts van zijn eigen voorbeeld verwachtte hij uitkomst in dien hoogen nood! Met den degen in de vuist wierp hij zich op den vijand; de moedigsten zijner verstrooide krijgers volgden hem. Met inspanning van alle krachten vermocht hij eindelijk, den vijand tot staan te brengen en zelfs terug te drijven binnen de veroverde halve maan. De uiterste krachten deed hij zijn volk aanwenden, om ook dit verloren werk te herwinnen; twee mijnen daaronder liet hij springen, welke er groote aardbrokken afscheurden. Doch 't was al te vergeefs: de Franschen, die inmiddels een sterk logement in de halve maan hadden aangelegd, lieten hun prooi niet los. Eerst toen de graaf van Dhona, ernstig gewond, aan zijn zijde neerzonk, kwam de Fariaux tot bezinning en zag hij 't nuttelooze van zijn pogen in. De aanbrekende dageraad na dien vreeselijken nacht noodzaakte hem ten laatste, zich terug te trekken van de halve maan. Afgemat en terneergeslagen week hij met zijn volk naar de hem nog restende werken, waar hij alles tot een uitersten tegenweer deed gereed maken.

Bij al dien tegenspoed was 't een troost voor den Gouverneur, dat de Italianen hun post aan 't hoornwerk hadden weten te behouden. De drie aanvallen der Franschen ten einde daar vasten voet te krijgen op onzen bedekten weg waren afgeslagen, en tot een vierden storm had Montal zijn ontmoedigde krijgers niet kunnen bewegen. De laatste uren van den nacht had hij doorgebracht met uit zijn loopgraven een onafgebroken musketvuur te onderhouden, dat de Italianen, achter hun pallissaden verscholen, hem wakker beantwoord hadden.

Zelfs 't logement, tijdens de eerste aanvallen op 't glacis half voltooid, en waaruit zijn mannen na den derden mislukten storm waren verjaagd, had de Fransche bevelvoerder voor zijn oogen zien vernielen. Luitenant de Vos van 't regiment Beaumont met dertig man en eenige ruiters van Salms hadden zich, kort na 't afslaan van den derden aanval, buiten de palissaden gewaagd en, onder 't moordend vuur van den vijand, schanskorven, aardzakken en fascinen omvergerukt en binnen onzen bedekten weg gebracht, voor welk stout stuk de Vos beloond werd met de compagnie van een der gesneuvelde kapiteins (1).

XXX.

Met verwondering zullen de afgematte strijders des morgens vernomen hebben, dat dien zelfden nacht van 24 op 25 Juni ook te Wijck gestreden was; ja, dat hun wapenmakkers dáár voor heeter vuur gestaan hadden, dan zij zelven aan 't front van aanval. 's Konings broeder, ten einde den tegenstand van ons reeds niet sterk garnizoen nog meer te verzwakken en te verdeelen, had in 't holst van den nacht, terwijl aller aandacht gevestigd was op den strijd aan de Tongersche poort, een aanslag beproefd tegen onze niets kwaads vermoedende voorstad. Die aanval, met hoe geringe middelen ook ondernomen, die schijnaanval, want slechts als zoodanig was hij bedoeld, had nochtans door de groote gerustheid der verdedigers van Wijck, die aan een onderneming tegen hun front, waar niet eens loopgraven waren gedolven, aller-

(1) Journal Fidelle etc.

minst hadden gedacht, die schijnaanval had nochtans een gevolg, waar èn aanvallers èn verdedigers zich over verbaasden. De graaf de Lorges was met 't regiment van Anjou, beschermd door de duisternis en de argeloosheid van luitenant-kolonel Paffenrode, die met vierhonderd man van de regimenten Prins Maurits en Beaumont Wijck verdedigde, ongemerkt doorgedrongen tot de palissaden, welke al spoedig onder de bijlslagen der Franschen waren bezweken. De weinige verblufte schildwachten in den bedekten weg konden hem 't doordringen niet beletten; eerst in een daarachter liggende halve maan, waar zich Paffenrode met eenig volk bevond, werd tegenweer geboden. De onzen weerden zich dapper om de Franschen terug te werpen; doch de strijd was te ongelijk. Eer ze zich recht van hun toestand rekenschap konden geven, was Paffenrode door een piekstoot neergeveld, kapitein Drost doodelijk gewond en kapitein Van der Laan gevangen. Ons volk vluchtte verbijsterd uit de halve maan en zocht redding binnen de wallen van Wijck, den vijand meester latende van al de buitenwerken. De Franschen, zoo'n succes niet verwacht hebbende, drongen door tot aan den boord der breede watergrachten, en, zoo beweerden ze later, indien ze ladders te hunner beschikking gehad hadden, ze zouden Wijck in de verwarring van 't eerste oogenblik genomen hebben. Nu restte hun niets dan te wijken voor 't heviger en heviger wordende musketvuur van den wal, dat hun groote verliezen berokkende, en met den naderenden dageraad ook de buitenwerken te verlaten en naar 't kamp terug te trekken (1).

't Gebeurde in den afgeloopen nacht, alles saamgenomen, was weinig bemoedigend voor de belegerden. Aan de halve maan voor de Tongersche poort een besliste nederlaag, te Wijck niet veel minder; alleen aan 't hoornwerk was de vijand weerstaan kunnen worden.

Niemand had verwacht met zulke buitengewone kracht te worden aangetast. De Gouverneur en allen, die meermalen een stad hadden zien bezwijken voor 't vijandelijk geweld, met hem, waren geheel ter neer geslagen en zagen met groote bezorgdheid de toekomst te gemoet. 't Verlies van den bedekten weg en de halve

(1) Journal Fidelle etc.

maan aan de Tongersche poort, niettegenstaande alle pogingen tot behoud dezer werken met de uiterste krachtsinspanning waren aangewend, niettegenstaande 't garnizoen, nog in zijn volledige sterkte, nog ongeschokt in 't gevoel zijner eigenwaarde, den Gouverneur ter zijde had gestaan, dat verlies bewees maar al te duidelijk, dat men, op den duur, tegen dien vijand niet opgewassen zou zijn, en gaf onzen strijders dat ontmoedigende gevoel, een meerdere, een machtigere tot tegenstander te hebben. „Ces gens là sont plus forts que nous!" gelijk de Franschen in 1870 na hun eerste nederlagen van de Pruisen zeiden. „Ces gens là sont plus forts que nous!" dat was ook de hoofdindruk der Maastrichtsche strijders na de eerste kennismaking met hun machtige tegenstanders. En al wist niet ieder dien indruk onder woorden te brengen, of al verhinderde krijgsmanstrots dien uit te spreken, dat innerlijke gevoel van ontzag, gemengd met vrees en naijver, voor den vijand, ondervonden allen.

Was 't aanzienlijk verlies van minderen een onherstelbare ramp met 't oog op ons zwak garnizoen, 't groot aantal bevelhebbers, buiten gevecht gesteld, maakte den St.-Jansnacht voor ons vooral noodlottig. De Commandeur had een musketschot door de dij, dat hem vooreerst van 't tooneel van den strijd deed verdwijnen. De graaf van Dhona, de bijzondere vriend van de Fariaux en steeds aan diens zijde, had een kogelwonde in 't onderlijf, die geen hoop liet op behoud zijns levens. Een groot aantal kapiteins waren mede gedood of gewond, van 't regiment van Hofwegen zelfs allen op één enkele na; van 't ruiterijregiment Zander van Well de, te Maastricht zoowel bekende, Claude T'Serclaes, graaf van Tilly, die, toen hij gewond en met gebroken been, ellendig, werd binnen de stad gedragen, zeker niet vermoed zal hebben, dat hij er vijf en veertig jaren later, onder vreugdesalvo's van 't kanon en begroet door 't geheele garnizoen in de wapenen, zijn intrede zou doen als Gouverneur. Van 't regiment Beaumont was, onder meer, gewond luitenant Fagel, de later zoo vermaarde generaal der Staatsche infanterie François Nicolaas Fagel.

Betrekkelijk 't grootst aantal slachtoffers werd gevonden onder de kolonels, luitenant-kolonels of die als zoodanig dienst deden. Ja, 't leek wel, of de Franschen 't er stelselmatig op aangelegd hadden, onze regimenten van hun aanvoerders te berooven. Niet

minder dan vijf waren er buiten gevecht gesteld, van welke alleen luitenant-kolonel Mario van 't regiment Heeswijck, bij de verdediging van de halve maan licht gewond, kon blijven dienst doen. Luitenant-kolonel Commersteyn, 't regiment Hofwegen commandeerende, was gedood, kolonel Carry eveneens gedood, kolonel Zander van Well gewond, luitenant-kolonel Paffenrode, die als kolonel 't bevel voerde over 't regiment Prins Maurits van Nassau, gedood te Wijck, luitenant-kolonel Sanderlant, dienst doende als kolonel van 't regiment van den Gouverneur, zwaar gewond. Hij stierf vier dagen later aan zijn wonden. In de St.-Servaaskerk, in de kapel der H. Barbara, vonden we zijn grafsteen, verscholen onder de stoelen en afgesleten door de voetzolen van geslachten van geloovigen. 't Inschrift, bekroond door 't wapen der Sanderlant's in haut relief en geflankeerd door de kwartierwapens van Sanderlant (1), Flemming, Vanderwerve, Barnewich, Gravfurd, Bartand, Bronchorst en Jansdam, luidt als volgt:

CY GIST MESSIRE
GVILLEAVME SANDILAND
CHEVALIER SEIGNEVR DE
SLAMANNAN TERWEER
MELISSANT SERGEANT
MAIOR ET CAP. D'INFANTERIE (2)
AV SERVICE DE MESS. LES
ESTATS DES PROVINCES
VNIES. IL FVST BLESSÉ AV
SIEGE DE CETTE VILLE
LA VEILLE DE ST. JAN ET (3)
MOVRVT LA VEILLE DE
ST. PIERRE ET ST. PAVL
L'AN 1673 PRIEZ
DIEV POVR SON
AME.

(1) De familie schreef den naam „*Sandiland*", althans zoo staat hij in den steen gebeiteld. We meenden echter de spelling der schrijvers tijdgenooten te moeten volgen.

(2) Eenige onnauwkeurigheden in dit inschrift wettigen de onderstelling, dat de familie, lang na den dood van haar bloedverwant, den steen deed vervaardigen.

(3) St. Jacob.

Dit grafschrift, in graniet gebeiteld om Sanderlant's naam te vereeuwigen..... men stelle daarneven, wat 't lot werd van de namen der mindere strijders! Deze woorden, meer niet, werden in de sterfregister van een onzer parochiën (1) aan de nagedachtenis der gevallen manschappen gewijd: „..... ... in assultibus plurimi occisi, quorum aliqui in campo, alii sepulti sunt in paradiso, *quorum nomina ad me non sunt delata.*".

Voor de republiek der letteren was de dood van den vijf-en-vijftigjarigen luitenant kolonel Joan van Paffenrode, vrijheer van Ghussigny, een gevoelig verlies. Te midden van 't woelige krijgsmansleven had hij steeds verpoozing gezocht in letterarbeid. We leerden hem reeds kennen als den maker van 't lijkdicht op 't afsterven van den Rijngraaf. Allerwegen in den lande was hij vermaard door zijne groote en kleine dichtwerken en tooneelstukken, welke herhaaldelijk werden herdrukt tot lang na zijn dood. Te Gorichem, zijn geboorteplaats, zagen achtereenvolgens van hem 't licht: „*De klucht van Sr. Filibert, genoemt Oud-Mal, op het spreekwoord: Als Oud-Mal begint te scheuren, zoo is er geen stoppen aen, eerst gespeelt by de Kamer „Vernieuwt uyt lyefde", binnen Gorinchen, op den 12 Maart 1657*". „*De bedrogen Gierigheid ofte boertige Comoedie van Hopman Ulrich, onder de zinspreuk: Turpe Senex Miles, in 1661*". Deze twee blijspelen maakten in hun tijd grooten opgang. Voor den verfijnden smaak van een hedendaagsch publiek evenwel zouden de comische zetten, die wat al te zeer den krijgsman-auteur verraden, door hun onhebbelijke grofheid vrijwel ongenietbaar zijn. 't Treurspel „*Den ondergang van Jonkheer Willem van Arkel*", (Paffenrode's moeder was een Jonkvrouw van Arkel), met zeer verdienstelijke lyrische reien verscheen in 1662; een vertaling uit *Ovidius' Metamorphosen:* „*Wapentwist tusschen Ajax en Ulysses*, in 1664. Al deze dichtwerken werden naderhand gezamelijk uitgegeven met toevoeging van schrijvers kleinere, vooral voor preutsche lezeressen niet bestemde gedichten. In 1711 ging de heele verzameling voor de twaalfde maal ter perse.

Zijn laatste levensjaren had Paffenrode besteed aan 't samenstellen van 't meer wetenschappelijk, meer aan zijn stand voegende werk, „*Der Griken en Romeynen krygs-Handel*", Leiden 1675 en

(1) St. Jacob.

1686, dat gereed lag voor de pers, toen Maastricht werd ingesloten, en eerst na schrijvers dood door zijn zoon werd uitgegeven.

Doch meer passend is 't, dat de nagedachtenis eens dichters in poëzie wordt herdacht! Uit de golf van *Lijkzangen*, naar het gebruik dier tijden, door al wat zich poëet gevoelde, uitgegalmd, zullen we geen keuze doen tot dat doel Allicht kon men Paffenrode door zijn tragisch, en vooral in dichterkringen zoo zeldzaam voorkomend, sneuvelen voor 't vaderland, van medeplichtigheid aan. 't ontstaan dier *vaerzen* beschuldigen, en de schim des dichters, na eeuwen rust, willen we niet wéér tot wanhoop brengen. 't Volgend verhaal op rijm van Paffenrode's roemvollen dood voor Wijck, in mindere mate opgeschroefd dan al 't overige, lijkt ons 't meest geschikt. 't Komt bij wijze van opdracht voor in den twaalfden druk der gezamenlijke dichtwerken en is van de hand van A. Bogaart, en door dezen, om zeer gewichtige redenen, toegezongen

Aan
Gerrit van Ruster,
Beminnaar van alle kunsten en wetenschappen.

Zo ooit een Held zyn vaderland vol moed,
Volyver, zelfs ten koste van zyn bloed,
Verdedigt heeft in 't barnen der gevaren;
Zoo ooit een Man het merg der oude blâren,
De malsche karn des oorlogs heeft vergaârt,
Zyn' landgenoot ontlede, hoe te paard,
Te voet, te land, te water, met rammyen
En schildpad, Griek en Romer, onder 't stryen,
Vol moed en kragt zyn' vyand trapte in 't stof (1);
Zoo ooit Poêet een' onverwelkbre lof
Verdiende in 't perk der kuische zanggodinnen,
Zyn digten, als iets godlyks, deed beminnen,
't Was Paffenrode, ô Ruster, 't was Held Jan:
Die, fier van moed, den wreeden Aartstyran (2)

(1) Hier wordt gezinspeeld op Paffenrode's werk: „*Der Griken en Romeynen krygs-Handel*".
(2) Bedoeld wordt: *Zijne Allerchristelijkste Majesteit.*

In 't midden van vuurbrakende kartouwen
Braveerde, en deed zyn' heldenaard beschouwen:
Dat tuige ons Wyk, aan zynen arm vertrouwt,
Daar hy, terwyl Maastricht, alom benouwt,
Gebeukt, bestormt, scheen voor 't geweld te bukken,
De Lorge braaf dorst onder d'oogen rukken.
Die nare nagt, die jongste nagt! zoo wreed
Voor onsen held, zoo loflyk voor zyn' eed,
Aan onsen Staat en Maurits (1) duur gesworen,
Trok Nederland uit zynen slaap by d'ooren,
En riep: Maastrigt, 's landssleutel, is in nood,
De bloem, de Prins der oorlogshelden dood,
De jongste spruit uit ouden Arkels stamme,
Rondeel en punt reeds ligterlage in vlamme;
Maar luister toe, hoe hy het leven liet.
De geessel van Europe, op zyn gebied,
En magt, en geld hoogmoedig, trots te paarde,
Gebied 's stadswal met uitgetogen swaarde,
Met handgranaat en pikkrans, vuur en staal
Te beuken, te beklimmen, als 't metaal
De donder braakte uit twaalf gloënde monden.
Hy, banger dan Paris, schuwt het wonden,
De kogelen, de poken, en beschouwt
Van eene rots, hoe zich de krygsknegt houd.
Sint Pietersberg gaf naauw de leus van 't vegten,
Of Graaf Montal, en duc de Monmouth regten
De ladders aan de mueren, trots van moed,
Daar Marcio d'Orilla eer zyn bloed
Op t'offren wenscht, dan zig van aartstyrannen
Te trotsen, of te laten overmannen.
Terwyl de lugt hier scheen in vlam te staan,
Rant Graef de Lorge al Wyks rondeelen aan,
Regt stormgevaarte en ladders aan de werken.
't Bedrog, gevoert op vledermuizen vlerken,
Begunstigd hem zoo zeer, als 't u verried:
Hier zag men toen, hoe Drost het leven liet;

---

(1) Paffenrode was luitenant kolonel in 't regiment van Prins Maurits van Nassau.

Hoe Paffenrode al 's vyands magt braveerde,
Uw regt in Wyk verdedigde en verweerde.
Hy vliegt vol moed den dollen vyand aan,
En knarssetand, wanneer hy van der Laan,
Reeds afgemat van wonden, weg ziet slepen.
Hy schrikte niet, schoon van vyanden benepen,
Maar prikkelt elk door 't voorgaan in de nood.
De vyand deinst en waggelt: dog een loot ([1]),
Een doodlyk loot! treft hem, tot aller smarte,
Op 't punt der zeege, in zyn grootmoedig harte.
Hy zuisebolt, en zygt op zyne knien,
En roept: vaar voort, vaar voort, myne oorlogsliën,
De zege is ons, verflaauwt niet, 'k zal myn leven
Voor 't Vaderland, aan my zoo dierbaar, geven.
Oranje zal, Oranje zal eerlang
My wreeken, 't land van die vergifte slang
Verlossen, als een Perseus aller braven:
Hy zal in 't kort op 's vyands bodem draven,
Terwyl de held, die zeeheld Michaêl,
Zyn oorlogsvlood sal blakren als een hel,
En op het hart di'er eedverbrekers woeden.
Ik ..... maar de ziel ontglipt hem onder 't bloeden,
En snort om hoog ten hemel, daar se blaakt,
En nog Maastrigt met hare zorg bewaakt.
Dus was het eind des Helds, die door zyn daden
Zig vlechte een kroon van eike en lauwerbladen,
Van Ruster. Enz., enz.

Wellicht beter nog leeren we Paffenrode kennen, als mensch en als dichter, uit een paar versregels van zijn eigen hand. We kiezen daartoe, — de keuze valt moeilijk, wil men niemand doen blozen, — uit de kleinere gedichten een fragment van een verjaarzang, en wel, omdat de dichter daarin een waarheid verkondigt, na meer dan twee eeuwen niet verouderd, en ook, omdat hij dien verjaarzang, jaren geleden, toezond aan een vriend zijner jeugd, die ook voor ons geen onbekende is, namelijk

[1]) Volgens 't „Journal Fidelle etc." werd Paffenrode door een piekstoot gedood.

Aan den Edelen geboren Heer Johan Hendrik van Mario, Kapitein over een Compagnie Nederduitse Voet-knegten.

Wanneer ik denk, hoe wy nu meer als twintig jaren,
In d'oorlogs-bende waren,
En resen trap voor trap
Zoo door Oranjes gonst, alsook der Heeren Staaten,
Van mindere soldaten,
Zelfs tot het Hopmanschap:

Wanneer ik zie, dat zig de witte zilv're hairen,
Vast in ons openbaren,
Ik blyv verwonderd staan,
En denk, is 't mog'lijk dat de slibberige tyden,
Zoo slapende ons ontglyden,
Zoo sluipende ons ontgaan!

Dan leer ik eerst, hoe ras dat veertig jaar verdwenen,
(O tyd, wat loopt gy henen!)
Men naar het uiterst rend.
Dan sien ik hoe geswind ons dagen ons begeven,
En denk, wat is ons leven!
Als loopen naar het end.

„Dat end is thans bereikt!" moet de luitenant-kolonel Mario, die in den vreeselijken St.-Jansnacht eveneens gewond was, met een zucht hebben uitgeroepen, indien althans de dichterlijke woorden van zijn gesneuvelden makker hem niet sinds lang uit 't geheugen waren gewischt.

XXXI.

De aanbrekende dag, die aan den fellen nachtelijken strijd een einde maakte, was de 25 Juni, een Zondag. In 't Fransche kamp heerschte een vreugdevolle stemming. De groote Monarch had zich voldaan betoond over 't gedrag zijner krijgers en een som van 40.000 franken aan de overlevenden geschonken. De hertog

van Montmouth had 's Konings bijzonderen dank verworven en beleefde een schoonen dag, hem benijd door al de luitenant-generaals en veldmaarschalken, die 't den vreemdeling maar half vergeven konden, dat juist hem de eer der overwinning te beurt moest vallen. Nochtans zonder zware verliezen was de zege niet gekocht Montmouth had zijn landgenoot, de ridder de Jones, aan zijn zijde zien vallen; de bekwame ingenieur Paul was doorschoten bij 't maken der logementen voor de halve maan; en behalve dezen, hadden 218 officieren en 2000 minderen dien gruwzamen nacht den dood gevonden voor onze wallen.

Ons volk, geheel terneergeslagen, bezette de behouden werken en den hoofdwal bij de Tongersche poort. Nu de duisternis geweken was en de buitenwerken, verlicht in volle klaarheid van een zonnigen morgen, voor hen lagen uitgespreid, trok 't tooneel van den nachtelijken strijd aller aandacht. In de veroverde halve maan, waarvan de linkerface door de uitbarstingen der mijnen geheel vernield was, bemerkte men een sterk logement van schanskorven, reeds geheel met aarde gevuld en met fascinen en aardzakken gedekt; 't regiment du Roi, dat hier den verloopen nacht gestreden had onder den graaf de Montberon, bezette nog steeds dien post. In de borstwering der halve maan had de vijand een nauwe doorsnijding gegraven, waardoor hij uit 't logement in een loopgraaf kwam, welke door de droge gracht leidde naar 't logement op het veroverde glacis. Vandaar voerde een tweede loopgraaf naar de parallel aan den voet van 't glacis; zoodat men, van uit 't Fransche kamp, door een reeks van opeenvolgende loopgraven, gedekt, tot in de halve maan kon doordringen. Een derde logement werd gezien ter linkerzijde van de halve maan, op den bedekten weg naar den kant van de Jeker, waar 't regiment van Hofwegen had gestaan, doch dit was bij 't aanbreken van den morgen nog onvoltooid en geheel verlaten. Onze manschap hield allerwegen den vijand scherp in 't oog, en wanneer hij zich even bloot gaf in de logementen, knalden, voor een oogenblik, de musketschoten van alle kanten: uit den bedekten weg, uit 't hoornwerk, uit de halve maan voor de Tongersche poort en zelfs van den hoofdwal. De Franschen hielden zich overal rustig: ze schenen hun veroveringen zóó wel verzekerd te achten, de belegeraar zóó ontmoedigd, dat ze met zorgelooze onverschilligheid de komende

dingen meenden te kunnen afwachten. De mousquetaires waren naar 't kamp teruggekeerd en rustten op hun lauweren; de Koning sliep den slaap des rechtvaardigen in zijn tent sedert vijf uur des morgens.

Hoe afgemat en moedeloos de Fariaux na al 't gebeurde van den nacht ook wezen mocht, hij zocht in den slaap geen verkwikking. Al spoedig had zijn veerkrachtige geest de diepe indrukken van den ontmoedigenden strijd geëffend; en toen de aanlichtende dag hem met nieuwen moed vervullen kwam, toog hij met zijn gewone voortvarendheid aan 't werk, niet alleen om de behouden werken in staat van tegenweer te brengen, maar zelfs om 't verlorene te herwinnen. Die poging vooral, al grensde ze ook aan 't roekelooze, moest gewaagd worden! Het lot van Maastricht met zijn zwakken, verouderden hoofdwal, — niemand, die 't beter besefte dan de Fariaux, — lag uitsluitend in de buitenwerken: waren deze voormuren gevallen, dan was de strijd beslist. De eerste morgenuren besteedde onze Gouverneur om, in verband met die aanvalsplannen, zijn maatregelen te nemen. De vermoeide troepen in de buitenwerken, die niet vóór elf uur zouden afgelost worden, deed hij versterken met versch volk, dat den verloopen dag en nacht in zijn kwartieren in de stad had vertoefd. De regimenten, welke de zwaarste verliezen geleden hadden, maakte hij zooveel mogelijk voltallig met tweehonderd man van 't regiment Kirckpatrick; en 't, meest van al, geteisterde regiment Hofwegen, dat al zijn hoofdofficieren verloren had, zond hij naar binnen en werd vervangen, hoewel 't gewone uur der aflossing nog niet gekomen was, door dat van Prins Maurits. Ten einde den vijand te beletten, zich verder op den bedekten weg uit te breiden, deed hij 't verloren gedeelte, waar de Franschen hun logement hadden, aan weerszijden afscheiden van 't behouden gedeelte door insnijdingen, welke van borstweringen voorzien en sterk met volk bezet werden.

Twee mijnen slechts onder de veroverde halve maan had de Fariaux laten springen. Op de overige, nog geladen onder de voeten der Franschen, bouwde hij zijn plan tot herovering van 't werk. Hij beval den kapitein der mineurs in de mijngangen een onderzoek in te stellen, of men er de Franschen hoorde graven tot opsporing onzer mijnkamers, en, zoo 't mogelijk was, de

mijnen in gereedheid te brengen, om ze te kunnen doen springen op 't eerste bevel. Daarna deed hij zich de rollen brengen der manschappen, die hem nog restten, en bevond hun aantal 3300 man zonder de gewonden.

De kapitein der mineurs, inmiddels van zijn onderaardsch onderzoek terug, kwam berichten, dat men in de nabijheid der mijnkamers den vijand duidelijk hoorde arbeiden, zoodat men zich diende te haasten, wilde men van de mijnen gebruik maken. De Fariaux gelastte hem terug te keeren en alles tegen twaalf uur 's middags in gereedheid te brengen.

Vervolgens ontbood hij een grenadier bij zich, dien hij in 't gevecht van den verloopen nacht zes pistoletten had in de hand gestopt, omdat hij hem meer dan honderd granaten naar den vijand had zien slingeren. Dezen gelastte hij, onder zijn makkers de tien beste grenadiers uit te kiezen, op wie hij zich 't meest verlaten kon, en zich met deze mannen gereed te houden voor den aanval, die onmiddellijk na 't springen der mijnen geschieden zou. De grenadier, door zooveel onderscheiding ontroerd en in staat zich op dit oogenblik dood te vechten voor de Fariaux, riep in vervoering uit: „qu'il verroit comme quoy il se jetteroit sur eux!" (1) Omtrent dezen gerust gesteld, stond de Fariaux den kapitein der mineurs te woord, die de boodschap bracht, dat onmogelijk tot twaalf uur gewacht kon worden. De vijand had niet alleen onze mijngangen ontdekt, maar zelfs de linnen mijnworst, waarlangs 't vuur naar de kamers geleid werd, weggenomen. Eenige manschappen van 't regiment du Roi waren kort daarna gezien in dezelfde gang en door onze mijnwerkers met pistoolschoten op de vlucht gejaagd.

De Fariaux begrijpende, dat onder deze omstandigheden uitstellen niet raadzaam was, beval 't regiment van Prins Maurits zich gereed te houden en 't logement in de halve maan aan te tasten, zoodra de twee mijnen hunne uitwerking zouden gedaan hebben.

't Was nog geen elf uur, toen dit geschiedde. Een donderende slag weerklonk! De halve maan schudde en scheen op te willen springen van hare grondslagen. Een gulp van vuur en rook

(1) Journal Fidelle etc.

braakte zij uit, die alles hoog de lucht invoerde: menschen, schanskorven, fascinen en reusachtige aardbrokken. Daar de bodem in alle richtingen doorwoeld was, kon de uitwerking niet zoo hevig zijn, als men had mogen verwachten in een maagdelijken grond. Nochtans werd 't logement aan de rechterzijde der halve maan grootendeels vernield, en van de Franschen daarbinnen velen gedood, gewond, verschroeid of begraven onder de opgeworpen aarde (1). De vijand was ontzet teruggeweken in den uitspringenden hoek van 't werk en verwachtte in doodsangst nog meerdere uitbarstingen.

Dit oogenblik van verwarring had de Fariaux bestemd tot den aanval. De grenadier met zijn tien uitgelezen gezellen, gevolgd door 't regiment van Prins Maurits en afdeelingen van andere regimenten, benevens een groot aantal volontairen, samen een twaalfhonderd man, stortten zich, deels op 't half verwoeste logement in de halve maan, deels op 't logement in den bedekten weg. Deze laatste post, zwak bezet, werd slechts flauw verdedigd. De Fariaux spoedde zich er heen; na een kort gevecht verjoeg hij den vijand uit 't logement en deed hem de wijk nemen naar de loopgraven. Na de hernomen bedekten weg sterk met volk te hebben bezet, keerde hij terug naar de halve maan, waar de strijd om 't logement in vollen gang was. 't Aantal daar saamgevluchte Franschen was zóó groot, dat 't onbegrijpelijk scheen, hoe allen in de enge ruimte een plaats konden vinden. De tegenstand was allerhevigst! Tot driemaal toe werden de Franschen teruggedrongen tot in den uitersten hoek der halve maan, maar telkens herwonnen ze 't verloren terrein weder. Een vierde aanval der onzen, met alle macht ondernomen, dreef hen allen 't werk uit, in de loopgraaf. Alleen de nauwe doorsnijding in de borstweer, die toegang tot de loopgraaf verleende, werd door een aantal Fransche officieren, de piek in de hand, met vertwijfeling verdedigd. Tal van aanvallers werden neergeveld door deze hardnekkigen, en niemand waagde 't meer hen te naderen. De Fariaux beval kapitein Foyert van 't regiment van Heeswijck, dien hij kende als een onverschrokken krijgsman, zich op hen te werpen. Met de grootste doodsverachting volvoerde de wakkere

(1) Een schrijver *(D'Ontroerde Leeuw)* spreekt zelfs van 61 slachtoffers.

kapitein dit bevel. Met een halve piek doorstak hij verscheidene vijanden; hij zelf bekwam drie ernstige verwondingen; doch 't doel was bereikt: 't moedig voorbeeld had tallooze helpers doen toespringen. De stoute verdedigers bezweken voor de overmacht; de laatste Franschman werd naar de loopgraven teruggedreven; en de Gouverneur zag zich wederom in 't bezit van al zijn verloren buitenwerken: bedekte weg en halve maan; maar ten koste van honderd man en van de kapiteins Pichler en Cats van het regiment van Prins Maurits.

Ten einde zijne veroveringen te verzekeren wilde de Fariaux 't logement op het herwonnen glacis in der haast doen slechten en de schanskorven en fascinen naar binnen brengen, doch de manschap was met zooveel hebzucht bezig de gevallen vijanden, waaronder tal van officieren, uit te schudden, dat niemand aan zijn last gehoor gaf, zelfs niet, toen hij met een zijner lakeien de borstweer beklom, om hen door zijn voorbeeld tot volgen aan te sporen.

't Verlies der met zooveel bloed gekochte buitenwerken bracht bij den belegeraar in 't Fransche kamp de grootste opschudding te weeg. Vooral de hertog van Montmouth was buiten zich zelve van spijt, toen hij zich zijn veroveringen van den nacht zoo onverwacht ontrukken zag. Den laatsten strijd had hij uit de verte, werkeloos, moeten aanzien. Bij den eersten aanval van de Fariaux en 't springen der mijnen bevond hij zich in de loopgraven met den hertog de la Feuillade en den markies de Vaubrun, die 's avonds als luitenant-generaal en veldmaarschalk de wacht hebbende, reeds bij dag, zooals de gewoonte was, een kijkje kwamen nemen, ten einde des nachts van den stand der zaken beter op de hoogte te zijn. De herovering van het logement op het glacis had hem belet de Franschen in de halve maan hulp te bieden, eer 't te laat was. Maar nauw was de Fariaux's aanslag gelukt, of Montmouth had zijn plan beraamd om al 't verlorene te herwinnen. Begrijpende dat zulks alleen met de afgematte benden, nog onder den indruk hunner nederlaag, nooit gelukken zou, liet hij d'Artagnan in 't kamp om eenige mousquetaires verzoeken. Deze verscheen zelf aan het hoofd zijner mannen; en nog was de Fariaux niet langer dan een uur meester van zijn veroveringen, toen de Franschen

in grooten getale uit hunne loopgraven te voorschijn kwamen om hem die andermaal te betwisten: d'Artagnan voorop aan 't hoofd der eerste compagnie mousquetaires, vervolgens 't regiment du Roi onder de Montberon en een menigte van volontairen, die de mare van de geleden nederlaag uit alle deelen van 't kamp had doen toesnellen. Montmouth met de la Feuillade leidden in persoon den aanval. De bedekte weg geheel van palissaden ontbloot met 't logement, dat gekeerd was naar een vijand uit de stad, maar voor een aanval van buiten open lag, viel den Franschen bij hun eersten stormloop in handen.

Onmiddellijk daarna ging 't los op de halve maan zelve. Van alle zijden klommen de aanvallers er tegen op of drongen, door de loopgraaf en den nauwen toegang in de borstweer, binnen. Montmouth snelde inmiddels naar de keel van 't werk, ten einde den verdedigers te eenen male alle hulp uit de stad af te snijden. Onbedekt, moest hij met zijn troep een afstand doorloopen van driehonderd pas onder een regen van musketkogels en granaten. Tot overmaat van ramp stuitte een palissadenrij hem in zijn vaart. Slechts één nauwe opening verleende doortocht; de ridder d'Obrian drong er 't eerst door, de hertog na hem, de anderen volgden man voor man.

De halve maan, nu van alle zijden besprongen, werd ten derden male 't tooneel van een verwoeden strijd op leven en dood. 't Regiment du Roi besefte, dat hier zijn schande moest uitgewischt worden. Tot elken prijs wilde 't weer meester zijn van zijn logement. Een der mannen, bij 't opklimmen, bemerkte een officier achter zich, den markies de St. Maurice, tegen de helling neergestort. Hij stak hem den rechterarm toe om hem op de been te helpen, doch op 't eigen oogenblik doorboorde een musketkogel de uitgestoken hand. Zonder een klacht te uiten, zonder zelfs het minste blijk van verwondering te geven, reikte hij St. Maurice de linkerhand en hielp hem naar boven. „Een feit een Romein waardig!" zegt Pellisson.

Vooral de mousquetaires gaven bewijzen van groote onverschrokkenheid: geen enkele zag men wijken, al stortten vele doodelijk gewond neder. Allen hadden dan ook hun degens krom gebogen en met bloed besmeurd tot aan de greep, getuigt Pellisson, die ze na afloop van den strijd zag wederkeeren in 't

kamp. D'Artagnan zelf kreeg bij 't opstormen een musketschot in 't lijf; drie of vier mousquetaires, toegeschoten om hun hoofdman te ondersteunen, stortten, getroffen, over hem neer. En de jonge kapitein Churchil, — naar zijn levensbeschrijver de Vryer bemerkt, — allen vooruit, plantte, onaangezien den heftigen wederstand, den Franschen standaard op 't logement (1).

Tegen zoo geweldigen aanval waren de verdedigers niet bestand: na een gevecht van twee uren werden ze gedwongen de halve maan te ontruimen en een toevlucht te zoeken in den tweeden bedekten weg en in de werken naar den kant van de Jeker.

De Franschen versterkten zich daarop geducht in hunne logementen, zoowel in de halve maan als op 't glacis en bezetten bovendien 't derde logement, des nachts verlaten, omdat 't niet voltooid was, en maakten van daar naar de halve maan een loopgraaf tot verbinding.

Nauw was de zege bevochten, of de hertog van Montmouth zond den heer de Monfort naar den Koning, met bericht van 't gebeurde en met verzoek om eenige versterking. Zijne Allerchristelijkste Majesteit, die tot twee uur des namiddags had uitgerust van den nacht wakens en bijgevolg geslapen had gedurende den laatsten strijd, hoorde den bode met groote voldoening aan en betoonde herhaaldelijk zijn hoogschatting voor den hertog, over wiens beleidvol en moedig optreden hij zelfs een compliment deed maken aan den koning van Engeland, wiens natuurlijke zoon de Montmouth was.

Naar de loopgraven stuurde hij honderd *gardes* te voet, met de geduchte *pertuisans* gewapend, en vierhonderd man van 't regiment *gardes françaises*. Groot was 's Konings leedwezen over 't sneuvelen van den eenigen d'Artagnan, den, door 't gansche leger beminden, bewonderden en thans diep betreurden kapitein-luitenant der mousquetaires. Diens dood en 't verlies van den ingenieur Paul, op denzelfden dag aan zijn wonden overleden, was een onherstelbare ramp voor de Fransche krijgsmacht. „On ne peut pas exprimer combien il a été regretté de tout le monde, et du Roi en particulier, qui en a parlé diverses fois avec beaucoup

(1) Histori van Joan Churchil, hertog van Marlborouch enz., beschreven door Abraham de Vryer.

d'estime et de douleur", schreef Pellisson van hem; en de ridder de Fourbin, majoor der gardes, die hem opvolgde als kapitein-luitenant der eerste compagnie mousquêtaires, wijdde hem deze, zijn karakter in één trek zoo treffend teekenende woorden: „Il étoit, presque le seul qui eût trouvé le moyen de se faire aimer des gens, en ne faisant pas des choses extrêmement obligeantes pour eux".

Ook aan minderen hadden de Franschen zware verliezen geleden. Alleen van 't regiment du Roi waren honderd en twee man gedood en drie en vijftig officieren en onderofficieren buiten gevecht gesteld; meer dan tachtig mousquetaires waren gesneuveld. Van de vijfhonderd gewonden, die in de hospitalen te Canne werden binnengedragen, behoorden er vijftig tot de mousquetaires, en van die vijftig stierven er vijftien, om zoo te zeggen, bij 't binnenkomen.

Hoewel duur gekocht, had de vijand zijn doel bereikt: al de buitenwerken waren weder in zijn macht. En 's avonds, toen de hertog de Montmouth als luitenant-generaal der loopgraven werd afgelost door den hertog de la Feuillade smaakte hij de voldoening, al de veroveringen van St. Jansnacht aan zijn opvolger te kunnen overleveren.

Onze Gouverneur, na in de, nog door ons volk bezette buitenwerken, op alles goede orde gesteld te hebben, kwam in den achtermiddag de stad binnen, uitgeput naar geest en lichaam en diep terneergeslagen door den laatsten vruchteloozen strijd. Een nacht en een dag had hij in de buitenwerken doorgebracht, en steeds in 't gewoel van 't gevecht, steeds opgewonden en ten prooi aan de heftigste gemoedsbewegingen, steeds slingerende tusschen hoop en vrees. Zij, die hem naderhand ten laste legden, zich te veel blootgesteld te hebben, als bevelhebber een te werkzaam aandeel aan den strijd genomen te hebben, mogen wel bedenken, dat door den dood of de verwonding der voornaamste officieren aller taak op hem rustte, dat er, behalve hem, niemand meer was om 't krijgsvolk aan te voeren.

Evenals met St.-Jansnacht waren ook thans de verliezen aanzienlijk, zoowel aan manschappen als aan officieren Als eene bijzonheid wordt vermeld, dat de vier kapiteins, die aan den strijd deelnamen, allen afkomstig waren uit de stad Tiel in Gelder-

land. Van deze vier werd kapitein Foyert ernstig gewond, Pichler, Bodec en Van der Steen gedood

In zijne moedeloosheid bereidde de Fariaux zich voor op het uiterste: een aanval op den hoofdwal zelve, welke wellicht reeds den volgenden dag na den val der laatste buitenwerken geschieden zou. Zoo goed en zoo kwaad als 't ging, bracht hij den zwakken wal in staat van tegenweer. De holle gang der Tongersche poort, waarvan de deuren ingeschoten waren, deed hij opvullen met mest, door den Magistraat op zijn last al sedert een paar dagen in groote hoeveelheid in de nabijheid aangevoerd. Ter linkerzijde der poort was een sortie geopend, en een andere had een brug gekregen over de gracht, een en ander om de verbroken gemeenschap te herstellen. De burgers, sedert een paar dagen arbeidende aan de doorsnijding van den wal tusschen de Tongersche en Brusselsche poort, spoorde hij aan tot grooten spoed. Uit den aarden wal werd daar een gedeelte weggegraven tot op den bekleedingsmuur, en die breede, gapende kloof moest den vijand, indien hij vasten voet mocht krijgen op den wal 't voortdringen beletten. Tusschen Abrahamslook en de Brusselsche poort, waar zich een begin van bres begon te vertoonen, deed hij, achter den hoofdwal, een retranchement afbakenen. Destijds bevonden zich daar ter plaatse uitgebreide moestuinen, die zich aan den binnenvoet des wals achter de huizen der Jekerstraat uitstrekten. Door deze tuinen, thans in vollen zomerdos, werd 't retranchement uitgezet: twee inspringende hoeken aan den wal aansluitende, verbonden door eene courtine. Met den meesten spoed zou 't werk worden uitgevoerd, dat wellicht spoedig reeds zou noodig zijn, om den vijand, door de bres de stad binnendringende, een laatste en niet verwachte hindernis in den weg te stellen. Niemand echter had groot vertrouwen in de houdbaarheid dezer verschansing, welke door den vijand, eens meester van den hoofdwal zijnde, van dit verheven punt volkomen beheerscht werd; en, hoewel 't tevens vast stond, dat die arbeid, die van de batterijen op den berg werd gezien, een groot aantal menschenlevens kosten zou, werd hij toch uitgevoerd. Het was de stroohalm van den drenkeling; en de Fariaux in zijne radeloosheid greep hem aan!

Toen de avond gevallen was, en het kanonvuur, dat zich na den laatsten strijd van weerszijden geducht had doen hooren,

was verstomd, bevond zich onze Gouverneur, na een korte rust, weer op zijn post in 't front van aanval. Nog één poging wilde hij wagen tot herneming zijner buitenwerken, een laatste, hopelooze poging. Wellicht zou de nacht doen gelukken, hetgeen des daags vergeefs beproefd was. Door een onderaardsche galerij deed hij zijn mijnwerkers doordringen tot onder de halve maan, door den vijand bezet, en daar een mijn in gereedheid brengen, de laatste, die er was. Te middernacht sprong deze met onbeschrijfelijk geweld, dertig Franschen de lucht insleurende.

Nu herhaalde zich hetzelfde bedrijf, dat 's morgens zoo wel gelukt was. Onmiddellijk na de ontploffing deed 't regiment der Italianen, „*que l'on craint tant*," zegt Pelisson, een uitval en stortte zich met den kreet: „*Amassa! Amassa!*" op den vijand in de halve maan. Deze was echter op zijn hoede. 't Gebeurde van 's morgens had hem geleerd, dat na de uitbarsting der mijn een aanval komen moest. Van een overrompeling kon dus geen sprake zijn; en de Italianen, den vijand voorbereid vindende, trokken onverrichter zake terug. Er wordt beweerd, dat de Fariaux, die gewoon was den vechtlust zijner mannen door middel van brandewijn op te wekken, bij deze gelegenheid een te ruimen dronk aan de Italianen had laten toedienen, hetgeen 't mislukken der onderneming zou veroorzaakt hebben. De Franschen, naar Pellisson verhaalt, riepen reeds van verre hun aanvallers toe: „Venez, venez, coquins, nous vous donnerons votre comte!" Intusschen waren ze zóó van schrik bevangen voor 't „*Amassa*" dezer „*coquins*", dat ze nog lang na den aanval, twee *gardes du corps*, die aan de keelzijde der halve maan waren afgedaald en weer opklommen, voor Italianen aanzagen en doorschoten, evenals drie hunner mineurs, uit de mijnen komende.

Den heelen nacht door bleef 't musketvuur en 't schermutselen aanhouden. De Franschen herstelden andermaal hun logement in de, tot een vormeloozen aardhoop geworden, halve maan, verbreedden en verbeterden de loopgraaf, die vandaar naar 't glacis leidde en brachten in 't stille van den nacht een batterij in gereedheid van negen stukken in onze buitenwerken, vlak achter de veroverde halve maan.

XXXII.

’s Anderendaags, ’s Maandags den 26 Juni, in alle vroegte, begon ’t geschut van den belegeraar met de meeste hevigheid te donderen op de stad en op de buitenwerken. Onze kanonniers beantwoordden den vijand wakker; en ’t was weer, gelijk een Maastrichtsch dichter zong:

„Es het speúlke gong beginnen,
Woord zoe sterk losgebrand
Cheut nao boete, cheut nao binnen,
Cheut die vlogen allekant”. —

’t Regende kanonskogels, in ’t hoornwerk, in de halve maan voor de Tongersche poort, in de groene halve maan, tegen den stadswal en vooral links van de Tongersche poort, waar de, ons nog restende elf stukken stonden opgesteld: zeven op *„de katte”* en vier meer nabij de poort, achter den wal.

Geen der voorafgaande dagen had men ’t vuur zoo geweldig gezien! ’t Was alsof de vijand de werken, thans aan de beurt om genomen te worden, vooraf door een alles vernielend kanonvuur wilde ontredderen! Op de heuvels in onze omgeving zag men honderden landlieden, door ’t donderend geweld der kanonnen uit hun dorpen gelokt, samenscholen en van verre toekijken, hoe de kogels naar de stad en naar buiten vlogen. Elken dag kwamen ze daar, en elken dag verwonderden ze zich meer, dat ’t arme Tricht niet tot een puinhoop geschoten, maar rustig met al zijn torenspitsen fier opgeheven, nog ongedeerd in ’t veld lag als altijd.

Meer dan in de voorafgaande dagen scheen de belegeraar de stad zelve tot mikpunt te hebben gekozen; vooral de mortieren, thans ook opgesteld, namen voor hun bommen geen ander doel.

Zonder ophouden, van den vroegen morgen af ploften kanonskogels en bommen neder op de huizen en in de straten. ’t Hevigst werd ’t vuur tegen vier uur des namiddags, als de Koning op zijn dagelijksche ronde de batterijen placht te bezoeken, *„wanneer”*, zegt de *Hollandtse Mercurius, „extreem, ja of ’t hagelde, op de Stadt wierdt gecanonneert”*.

Meer nog dan de kanonskogels vreesden onze burgers de bommen of *„vierbollen”*, zooals ze in de *Verdraegboeken* worden genoemd,

die door haar springlading van kruit uiteenbarstten en dood en verderf om zich heen verspreidden. Waar ze door de daken stortten, drongen ze, al de zolderingen en vloeren doorborend, tot in de benedenhuizen door en vernielden, daar ontploffende, geheel 't inwendige der gebouwen. De lieden verscholen zich in hun kelders; en wie geen bomvrije kelder bezat, stond in de huisdeur, gereed naar buiten of naar binnen te vluchten, naar gelang de bom neersloeg op 't huis of in de straat.

De straten, met puin bezaaid, waren verlaten: wie niet genoodzaakt was uit te gaan, bleef thuis. Alleen zag men er in stilte rondwaren: mannen met gezouten ossenhuiden, waarvan de Magistraat er een vijftigtal door de looiers had doen leveren *„om de ingeworpen bommen te dempen"*, de brandwachten, door de wijkmeesters gerecruteerd uit de timmerlieden, metselaars en leidekkers, welke zich gereed hielden om elk begin van brand te blusschen, en de burgermilitie, die de binnenwachten betrok, ten einde bij brand en andere ongevallen de orde te handhaven (1). En nochtans viel er menig slachtoffer. De sterfregisters onzer vier parochiën zijn hiervan de onwraakbare getuigen. Een greep uit die der St.-Nicolaaskerk gedurende die rampzalige dagen:

1673. 19 junii. Paul Damiaen occisus tormento bellico.
1673. 19 junii. Franc. Franckene occisus tormento bellico.
1673. 24 junii. An. Plessers obiit ex vulnere tormenti bellici.
1673. 30 junii. Thom. Waelpoetz tactus globo tormenti bellici.

Een der gevaarlijkste plaatsen was de Maasbrug, waarvan de laatste drie bogen aan de zijde van Wijck van de batterijen op den St.-Pietersberg werden gezien. De gemeenschap met de voorstad was zoo goed als verbroken: mocht ook een enkel voetganger langs de steenen borstweer, ongezien, kunnen doorsluipen, al wat goed zichtbaar was, vooral ruiters en wagens, werd met kanons kogels begroet. Ten einde 't verkeer eenigszins te herstellen, deed de Magistraat langs de geheele lengte der brug een doek uitspannen op palen (2).

In de Brusselsche-, Tongersche- en andere straten aan 't front van aanval was 't nog erger gesteld. De voerlui, die dagelijks

(1) Verdraegboeken.
(2) Idem.

met hunne karren, levensmiddelen en krijgsvoorraad naar 't volk in de buitenwerken brachten, maakten zich zoo bevreesd voor de neerstortende projectielen, dat een wacht van twintig ruiters hen begeleiden moest, om te voorkomen, dat ze, kar en paarden in den steek latende, een goed heenkomen zochten. Meer dan elders werden de huizen in de buurt van 't front van aanval gehavend, vooral de voor den vijand goed zichtbare kloostergebouwen van den Beyert, der Kruisheeren, Cellebroeders en Bonefanten, in welk laatste klooster een non werd gedood. Jarenlang heeft de Maastrichtenaar in den Beyert een kanonskogel kunnen aanschouwen, tot aandenken aan de vernieling van het gebouw in een der gevels gemetseld, met het jaartal 1673, en die naast twee andere kogels, de veelzeggende jaarcijfers 1579 en 1632 dragende, hem herinnerde aan de rampen zijner vaderstad.

Ten einde de burgermilitie de orde te helpen bewaren onder de beangstigde bevolking, werd het regiment paardenvolk van Zander van Well, dat in de laatste gevechten te voet had meegestreden, aan de beide einden der Maasbrug opgesteld: de ééne helft te Wijck, de andere te Maastricht. Vijftig paarden van elk der andere ruiterijregimenten patrouilleerden in verschillende gedeelten der stad met last, den Gouverneur, aan de Tongersche poort, op de hoogte te houden van alles, wat er binnen voorviel. De rest der cavalerie bleef te voet dienen tot ondersteuning der infanterie, te zwak om alleen al de posten aan 't front van aanval naar behooren te bezetten.

In de buitenwerken was 't geweld van 't kanonvuur nog heviger dan in de stad. Vooral de laatst aangelegde batterij van negen stukken, onmiddellijk achter de veroverde halve maan liggende, deed veel kwaad. De palissaden lagen haast alle geveld; de fraiseering van schuin ingeplante palen in de taluds van 't hoornwerk was grootendeels weggeschoten; en het volk werd er in menigte gedood. De Gouverneur, toekijkende bij den arbeid aan de Tongersche poort, welke met mest werd opgevuld, werd licht gewond aan 't been door de steenscherven, die een kanonskogel, tegen den muur aanslaande, in 't rond deed springen. De prins van Salms, aan de Fariaux's zijde, werd door hetzelfde schot aan oog en borst verwond; doch beiden bleven op hun post (1).

(1) Journal Fidelle etc.

De hoofdwal met zijn boven alles uitstekende muurvlakte, voor den vijand een zoo bij uitstek geschikt mikpunt, leed geweldige schade, niet alleen aan 't front van aanval, maar ook van de Brusselsche- tot de Boschpoort en langs de inundatie der Jeker, waar de batterijen van den berg er 't gezicht op hadden.

Aan 't front van aanval echter was 't het ergst. Op twee plaatsen, daar, waar onze batterijen gelegen waren, welke meer dan al 't andere de belangstelling der Fransche kanonniers tot zich trokken, was reeds bres geschoten. De bekleedingsmuren waren er onder de honderden, op dezelfde plaats treffende, projectielen verbrijzeld en in puin neergebrokkeld aan den walvoet; de aardmassa, door geen bekleedingsmuur meer bedwongen, was afgeschoven in de gracht en vormde een hellend vlak, van den grachtbodem tot boven aan de kruin des wals oploopende. Eén dezer bressen bevond zich nabij Abrahamslook, in den uitspringenden hoek des wals, rechts van den hoektoren de Haeckenkamer, die geheel vernield was. Dertig man konden er opstijgen naast elkander in 't gelid, zoo aanzienlijk was de breedte dezer muurbreuk. Achter dit zwakke punt van den hoofdwal was 't dan ook, dat de Fariaux in aller haast een beschermend retranchement deed opwerpen.

De tweede bres lag links van de Tongersche poort, vlak onder de vier stukken, daar, achter den wal verborgen, opgesteld. Men noemde ze de bres van Montal, ongetwijfeld, omdat de batterijen op den berg in 't kwartier van den graaf de Montal aan deze tien roeden breede opening in den wal niet vreemd waren. Heden ten dage zijn de sporen dezer bres nog zichtbaar in 't bewaard gebleven deel van den stadsmuur nabij de Tongersche poort. Bestond de bekleedingsmuur er oorspronkelijk over zijn geheele lengte uit afwisselende lagen baksteen en mergelblokken, niet onaardig met doorregen spek vergeleken, thans ontwaart men halverwege een gedeelte muur, blijkbaar later, geheel uit mergelsteen opgetrokken. Dat is de herstelde bres Montal, die, de *Verdraegboeken* wijzen 't uit, na afloop van 't beleg met „*Stadsblocken uyt de Cannerbergh*" werd dichtgemetseld (1).

(1) 4 Augusti 1673. Syn de heeren Opperfabrycquen met den Ontfangher Issacq gedeputeert om by syne Ex^tie den heer Gouverneur te faciliteren eenighe karrewyen, ten eynde de Stadsblocken uyt de Cannerbergh ten spoedichsten moghen worden aengevoert tot het opmaecken, en stoppen van de bresschen.



De vallende avond bracht eindelijk verpoozing aan 't benarde Maastricht; 't kanonvuur verstomde, maar de vrees voor een aanval herrees. Nochtans, de nacht van Maandag op Dinsdag ging, behoudens 't gewone schermutselen, rustig voorbij De vijand was niet tijdig klaar gekomen met een mijn, onmisbaar voor den aanval; en ook scheen de maan zoo helder, dat 't dag leek. Een en ander was oorzaak, dat de Koning den storm, die over 't wel en wee van Maastricht beslissen ging, uitstelde tot den volgenden dag (1).

Met het aanbreken van dien volgenden dag, Dinsdag den 27 Juni, die voortbestemd was de tegenhanger van St.-Jansdag te worden, liet 't gebulder van 't geschut zich wederom met alle hevigheid hooren. De vijand had des nachts aan zijne loopgraven niet gearbeid. Hij bezette nog steeds 't logement in de veroverde halve maan, maar was geen voet genaderd tot de stad, waaruit de Fariaux opmaakte, dat hij vooraf onze mijnen wilde opsporen en onschadelijk maken. Onze musketiers in de werken wisselden voortdurend schoten met de Franschen in de logementen. De burgers waren druk aan den arbeid met 't opwerpen van het retranchement achter de bres; maar toen eenige kanonskogels van de batterijen op den St.-Pietersberg in hun midden neerploften, lieten ze 't werk in den steek. Geen hunner was meer te bewegen, te arbeiden op die plaats, hoewel een *pattacon* per man geboden werd. 't Krijgsvolk, in zooverre 't niet geheel en al gebroken was door de vermoeienissen van den strijd, arbeidde aan 't herstel der buitenwerken en 't herplanten der palissaden.

't Vijandelijk kanonvuur had 't zóó bijzonder gemunt op 't hoornwerk, dat niemand meer twijfelde, of de eerste te wachten storm zou dezen laatsten voormuur gelden. Van al de buitenwerken, die tot nu toe eene rol gespeeld hadden of in den komenden strijd hunne rol vervullen zouden, was 't hoornwerk verreweg 't belangrijkste. In zijn soort was 't voortreffelijk: het kon, naar een Fransch schrijver beweert, aan een geregelden aanval minstens acht dagen lang weerstand bieden en 1500 aanvallers 't leven kosten. Behalve 't gewone gebrek der hoornwerken, dat hen later in onbruik heeft doen geraken: de lange, loodrecht op

(1) Pellisson.

den stadswal staande flanken, wier vuur bij een frontaanval geen uitwerking kon hebben, en die, wanneer de vijand 't werk bemachtigd had, hem een naar al de eischen der kunst aangelegde borstweer aanboden, behalve dit gewone gebrek, was ons hoornwerk, dank zij de vele verbeteringen door den Gouverneur in den laatsten tijd aangebracht, eene sterkte, zooals er destijds weinig werden aangetroffen.

Naar alle zijden werd 't beschermd door eene diepe, droge gracht, welke in hare heele lengte doorsneden werd door eene hechte, op het midden van den grachtbodem ingeplante palissadenrij van nauw aan elkander sluitende palen, of liever boomstammen, van een mansdikte, die, doordat ze niet aan 't geschutvuur stonden blootgesteld, tot op het oogenblik der bestorming den vijand eene bijna onoverkomelijke hindernis in den weg stelden. Waren de steil uit de gracht oprijzende buitentaluds, hoewel zonder bekleedingsmuren, reeds uiterst moeilijk te beklimmen, de ter halver hoogte schuin ingeplante fraiseeringen van aangepunte palissaden moesten met haar spitse, naar beneden gerichte punten den bestormer ten eenen male in zijn vaart stuiten. In de laatste weken was 't voorzien van een, van de linker naar de rechterflank, dwars door 't werk loopende afsnijding of retranchement, achter welks borstweer de verdediger een schuilplaats vinden, zich herstellen en den aanvaller opnieuw 't hoofd bieden kon, wanneer 't voorste gedeelte van 't hoornwerk voor 't vijandelijk geweld mocht bezwijken. In 't midden dier afsnijding verhief zich, boven alles uitstekende en prijkende met 't driekleurige vaandel der Staten, een ruitvormig reduit, een laatste toevluchtsoord, waarin de bezetting, na den val van 't hoornwerk zelve, zich nog een tijd handhaven en ondersteuning uit de stad afwachten kon. Binnen dit reduit bevonden zich ook de toegangen tot de zes of zeven diep gelegen mijngalerijen, die de onzen in staat stelden den vijand, waar hij ook vasten voet kreeg, te doen opvliegen in de lucht. Onmiddellijk achter 't hoornwerk, alleen ervan gescheiden door de droge stadsgracht, verhief zich hoog de oude ringmuur. Deze, zich hier rechthoekig ombuigende, sloot niet alleen 't hoornwerk van achteren af, maar volgde ook een eindweegs de rechterface, zoodat de verdedigers van den hoofdwal 't, aan hun voeten uitgestrekte, buitenwerk van achteren

en van terzijde volkomen beheerschten en zelfs met granaten bewerpen konden.

Het bevel over den gewichtigen post des hoornwerks had de Fariaux, sedert de Commandeur was gewond, toevertrouwd aan Don Marcio d'Orilla, die op St.-Jansnacht met zijn Italianen den storm zoo manmoedig had afgeslagen. Onze Magistraat, ten einde den onverschrokken kolonel van 't Italiaansche regiment te beloonen voor zijn wakker gedrag, en wellicht nog meer, om hem in den komenden strijd, waar 't wel en wee hunner stad van afhing, tot 't uiterste aan te sporen, onze vroede vaderen hadden hem den 26ste vereerd *„om goede redenen, een lampet mette schotel, bedraegenden in sylver hondert en een oncen een quaert, uytbrenghende in gelde met het fatsoen: hondert ende twintich pattagons"* en vervaardigd *„by den Goudismit Prick"* (1).

Op de sterkte van 't hoornwerk en op de onwrikbaarheid van 't dappere regiment der Italianen steunde 't verdedigingsplan van de Fariaux. Hij had dat plan beraamd met de grootste zorg, gelijk dat paste voor de verdediging van een werk, waarop hij zijn laatste hoop gevestigd hield. De bedekte weg, welke 't hoornwerk aan de voorzijde beschermde en die op St.-Jansnacht den vijand met zoo goeden uitslag 't hoofd geboden had, zou ook thans weer de belangrijkste rol te vervullen krijgen. Over 't glacis lagen tallooze granaten verspreid, door middel van een loopend vuurtje aan te steken, wanneer de stormloopende aanvallers er zich zouden op bevinden. De palissaden had men er zooveel doenlijk herplant, telkens wanneer ze werden omgeschoten.

De Italianen, de koene verdedigers van St.-Jansnacht, met eene menigte van grenadiers bezetten ook thans weer den bedekten weg en hadden in last hun post tot het uiterste te verdedigen. Niet dan in den hoogsten nood mochten ze langs een door de Fariaux bepaalden weg, — achterom door een barrier in de keel — naar 't hoornwerk terugtrekken. Rustig als ze daar stonden, wachtende op den strijd, bevroedden ze niet, hoe diep onder hunne voeten, de Castelan met zijn mineurs wroetten in de aarde, langzaam maar zeker vorderden met hun galerij, de wanden onderschraagden met planken en mijnhout en wellicht reeds de

(1) Verdraegboeken.

kruitvaten aandroegen tot lading der mijnkamer en tot vernietiging der Italiaansche dapperen, die alleen voor de borst een vijand meenden te moeten duchten.

Het hoornwerk was slechts zwak bezet: behalve een klein gedeelte der Italianen, stond er eenig volk van 't regiment des Gouverneurs onder luitenant-kolonel Mario. Doch aanzienlijk zou die kleine bezetting versterkt worden, wanneer, na 't bezwijken van den voorliggenden bedekten weg, al het volk, daar op post, de kleine schaar in 't hoornwerk te hulp zou snellen. Verscheidene mijnen had de Fariaux laten gereed maken onder 't glacis; deze wilde hij doen springen, wanneer de vijand, meester zijnde van den bedekten weg, daar een logement mocht opwerpen, of er tot 't ondernemen van een aanval tegen 't hoornwerk in grooten getale samenschoolde.

Het hoornwerk zelve, hoewel 't veel geleden had door 't aanhoudende kanonvuur en de fraiseeringen op de buitentaluds op meerdere plaatsen geheel waren vernield, genoot het volste vertrouwen van den Gouverneur. Dit te zien bezwijken voor het vijandelijk geweld, achtte hij niet mogelijk. Nochtans had hij ook dit geval voorzien. Mocht 't zijn, dat de vijand meester werd van het voorste gedeelte des werks, dan konden achter de afsnijding, die er dwars door heen liep, en in 't reduit, de verdedigers zich herstellen en, meester als ze bleven van de mijnen, de aanvallers door tal van ontploffingen verdrijven, of althans zich handhaven totdat ondersteuning uit de stad zou zijn toegesneld.

Zijne overige troepen had de Fariaux verdeeld over de andere werken in 't front van aanval. Vooral sterk bezet was de tweede bedekte weg, zich uitstrekkende van 't hoornwerk tot aan den waterplas der Jeker, en nadat de eerste bedekte weg met de halve maan op St.-Jansnacht waren verloren gegaan, de uiterste verdedigingslinie aan dien kant en de eenige dekking zoo voor de halve maan der Tongersche poort als voor de groene halve maan met den achterliggenden stadsmuur. De Fariaux zelve bevond zich met eene sterke macht op den wal bij de bres aan de Brusselsche poort, welke hij terecht als 't zwakste punt beschouwde.

XXXIII.

Den heelen dag had men besteed om alles dus te regelen, en tegen den avond stond ieder op zijn post, wachtende op den storm, die, naar men begreep, heftiger zou zijn dan een der voorgaande. Men zag, hoe de vijandelijke benden, talrijker dan met St.-Jansnacht, zich verzamelden, in de parallel aan den voet van 't glacis voor den aanval op 't hoornwerk, en in de logementen voor den aanval op den tweeden bedekten weg bij de Tongersche poort.

De graaf de Lorges, als luitenant-generaal des nachts de wacht hebbende in de loopgraven, had zich 't hoornwerk gekozen tot zijn deel, dat hij zou aantasten met twee bataljons *gardes français*, één bataljon *gardes suisses*, honderd mousquetaires, zwarte der tweede compagnie, en eveneens honderd *gardes du corps* te voet, door den Koning mee ten aanval gezonden, alleen om hun de eer der overwinning te kunnen geven.

De markies de Fourilles, als veldmaarschalk de wacht hebbende, zou met twee bataljons *des Vaisseaux*, uit 't kamp voor Wijck overgekomen, en één bataljon d'Alsace den aanval uitvoeren tegen den tweeden bedekten weg, de halve maan voor de Tongersche poort en de groene op den hoek. Al die troepen, te zamen een 4000 man, hadden vóór hun vertrek uit het kamp den zegen ontvangen van den kardinaal de Bouillon en wachtten thans, bedekt opgesteld in de parallel, vol moed en strijdlust den aanval af (1).

Eindelijk tegen elf uur 's avonds werd 't eerste sein gegeven met zeven schoten in salvo van de batterijen op den St.-Pietersberg. Onmiddellijk daarna deed de Fariaux de pekkransen planten in groote menigte, ten einde te kunnen zien aan welken kant de vijand naderen zou. Een kwartier na 't eerste kwam een tweede sein: een salvo van vijftien schoten van de Koninklijke batterij, dat door Montal uit de hoogte met zeven schoten in salvo werd beantwoord.

Op 't zelfde oogenblik ontwaarde men op den bedekten weg voor 't hoornwerk een rosse vlam, hoog opschietende te midden van wolken zwarten rook, vermengd met steenen, aarde en palissadenpalen en gepaard met een slag, die heel den omtrek dreunen

(1) Journal de ce qui s'est passé au siège de Maëstricht.

deed. Dit was de uitbarsting der mijn door den ingenieur de Castelan in gereedheid gebracht onder den bedekten weg voor 't hoornwerk, ten einde in onze palissadenrij een ruimen doorgang te maken. De uitwerking was niet, wat ze in ondoorwoeld terrein had kunnen wezen, nochtans mocht de Castelan tevreden zijn. Een opening van tien *toises* was ontstaan in de palissadenrij, een gedeelte van den bedekten weg was in de gracht geworpen, en — 't geheele verdedigingsplan van de Fariaux lag in duigen.

Onze manschappen, verbijsterd door die plotselinge uitbarsting, door niemand verwacht, werden, eer ze nog van 't gebeurde zich rekenschap konden geven over de geheele linie aangevallen door talrijke drommen vijanden, onder woest geschreeuw uit hun schuilhoeken te voorschijn gesprongen. Door de opening, welke de mijn in de palissadenrij geslagen had, kwamen ze in den bedekten weg: eerst de *gardes français* in een lange colonne, rechts van deze de mousquetaires en de *gardes suisses*, allen als waanzinnig van strijdlust!

De Italianen in den bedekten weg waren te zeer onthutst door de onverwachte ontploffing, om geduchten tegenstand te bieden; na weinige oogenblikken slechts van hevig geknal van musketten en granaten, van vreeselijk gekletter der wapenen, van verward geschreeuw en gekerm, zag men ze, door de overmacht overstelpt, hals over kop in alle richtingen van den bedekten weg afvlieden, de droge gracht in naar 't hoornwerk, op den voet door den vijand gevolgd.

Op 't zelfde oogenblik verlichtte een woeste gloed 't tooneel van den strijd, en de donderende uitbarsting eener mijn volgde. Onze mineurs, den bedekten weg in handen van den vijand en vol aanvallers ziende, hadden 't oogenblik gunstig geoordeeld en den brand in 't kruit gestoken. Een tweede uitbarsting volgde de eerste bijna onmiddellijk. Het was een ware hel! Nooit, in geen enkel beleg had men zoo iets verschrikkelijks gezien! Een groote menigte bommen en granaten wierpen de beide vuurkolken uit, die hoog in de lucht boven den rook- en vlammenkolom met donderend gekraak uiteenspatten en haar scherven te midden van een vonkenregen terugslingerden op de aarde.

Nochtans verloren slechts weinig aanvallers 't leven. Was de eerste mijn te vroeg ontstoken, eer de vijand de plaats der uit-

barsting bereikt had, 't onderaardsch gerommel, dat de tweede voorafging, had de dichte drommen aanvallers tijdig doen ter zijde stuiven.

Hoe verschrikkelijk de beide uitbarstingen ook waren, ze hadden den vijand geen oogenblik de vervolging der vluchtelingen uit den bedekten weg doen staken. Van deze, allen Italianen en grenadiers, volgden slechts weinigen den, door de Fariaux voorgeschreven weg naar den bedekten ingang in de keel van 't hoornwerk, maar deze weinigen zouden enkele oogenblikken later den val van 't hoornwerk veroorzaken. Door de mousquetaires met getrokken degen nagejaagd bereikten ze 't barrier en wisten hier hun vervolgers vooreerst 't binnendringen te beletten. De overige Italianen waren na de overrompeling van den bedekten weg, in hun angst over de palissaden der droge gracht geklommen en kwamen reeds van alle zijden in de grootste verwarring 't hoornwerk inloopen. De Franschen, achter de vluchtenden aanstormend, verspreidden zich door de geheele gracht, doch werden door de palissadenrij weerhouden, waarvan de palen de dikte van een man hadden. De aanvallers stonden verbluft voor deze onverwachte hindernis en werden in menigte geveld door een aantal onzer musketiers, die, zoohaast ze over de palissadenrij geklommen waren, achter de palen stand hielden. 't Hoornwerk scheen in vlam te staan van de granaten, die naar den vijand geslingerd werden en 't rollend musketvuur. De Franschen weifelden; doch een oogenblik slechts duurde deze weifeling. De Lorges en zijne officieren spoorden met drift 't volk aan tot hernieuwden aanval en beletten enkelen vluchtelingen 't wijken.

Menschenlevens werden niet geacht, waar 't den roem des Konings gold! „Les corps sont au Roi et les âmes à Dieu! En avant!" Een goed mousquetaire moest weten te sterven met den kreet op de lippen: „*Vive le Roy!*"

Met vernieuwden moed werd de aanval hervat. Onder de bijlslagen der *gardes français* bezweken eindelijk de zware palen in de gracht, en als een wervelwind ging 't thans los op 't hoornwerk, waarvan de fraiseering, door 't kanon gedeeltelijk weggeschoten, de beklimming niet belette.

Van alle zijden klom de vijand op: van voren, aan de courtine, waar men wel te paard opstijgen kon, aan de twee saillanten, aan de facen, overal.

't Regiment van den Gouverneur onder luitenant-kolonel Mario, bijgestaan door de vluchtelingen uit den bedekten weg, verdedigde zich met vertwijfeling tegen den steeds aangroeienden stroom van opklimmende overwinnaars. De grenadiers lieten een hagelbui van granaten op de hoofden der Franschen nederdalen; de piekeniers stootten, wie op de borstweer klom, naar beneden; de musketiers deden niets dan laden en losbranden.

Nog lang zou 't hoornwerk, met zooveel moed verdedigd, den aanvallers 't hoofd geboden hebben, indien niet een onvoorzien voorval den strijd een noodlottigen keer had doen nemen. Op hetzelfde oogenblik, dat de strijd om 't hoornwerk op 't hevigst was, kwamen de vluchtende Italianen, welke de Fariaux's weg gevolgd waren, gelijktijdig met hun vervolgers, wien zij een wijle aan 't barrier van den bedekten ingang 't binnendringen hadden belet, aan de achterzijde 't hoornwerk binnenstormen, Italianen en mousquetaires onder elkander in één ordeloozen hoop. Over de afsnijding, slechts zwak bezet, ging 't heen in woeste vaart, en 't reduit, door enkele musketiers bewaakt, voorbij naar 't strijdgewoel voor in 't werk, waar den opklimmenden vijand nog steeds 't hoofd geboden werd. 't Regiment van den Gouverneur, daar met heldhaftigheid standhoudend, zag zich eensklaps van achteren begroet met een regen van granaten. De duisternis belette hun te onderscheiden, wat er gaande was. De woeste drom van vluchtelingen en vervolgers liep hen omver. Een panische schrik maakte zich van de verdedigers des hoornwerks meester. Niet langer werd er gedacht den opklimmenden vijand tegen te houden. Overal drong deze ongehinderd binnen, en weldra was 't heele hoornwerk van voor tot achter één woest tooneel van verwarring en strijd van man tegen man. De majoor van Don Marcio d'Orilla werd gevangen genomen met den degen in de vuist; luitenant-kolonel Mario, reeds op St.-Jansnacht licht gekwetst, ontving drie wonden en viel eveneens den vijand in handen.

De Fariaux, op den hoofdwal toeschouwer van den hopeloozen strijd, deed in allerijl honderd ruiters van Moerbeeck toesnellen. Doch 't was te laat om de kans te keeren. In wilde vlucht stoof reeds 't volk uit 't hoornwerk over verschansingen en door grachten naar de stad, en sleepte de ruiters van Moerbeeck mede in zijn vaart. Alleen 't reduit bood nog een oogenblik weerstand.

Nog poogde de kleine bezetting in aller haast de mijnen te doen springen, maar er was geen tijd meer. Met zóó'n spoed werd ook deze laatste verschansing overrompeld door den overwinnaar, dat zeven onzer mineurs zoo snel niet uit de onderaardsche galerijen konden geraken om 't volk in de vlucht te volgen. Ze vielen den Franschen in handen, wien ze nog drie geladen mijnkamers onder 't hoornwerk aanwezen, waarvan één, onder den saillant, op 't punt stond te springen.

Ons volk, dat den tweeden bedekten weg voor de Tongersche poort tegen de Fourilles tot dusverre met groote heldhaftigheid verdedigd had, aangegrepen door 't ontzaglijke schouwspel van den strijd in 't hoornwerk, begon thans ook te deinzen en deelde weldra in de algemeene vlucht.

In wilde verbijstering holde alles, zoowel dáár als uit 't hoornwerk, stadwaarts. Door de grachten en over de palissaden ging 't heen in woeste jacht naar de nabij gelegen werken, naar de halve maan voor de Tongersche poort, naar de groene halve maan, naar de stadsgracht, naar de werken voor de Brusselsche poort, steeds achtervolgd door den vijand. Een vreeselijk rumoer en geschreeuw vervulde de lucht; en boven alles uit weerklonk 't geestdriftige „*Vive le Roy!*" „*Vive le Roy!*" der overwinnaars. De verwarring was onbeschrijfelijk! Tot aan de stadsgracht, tot op de bruggen waagden zich de mousquetaires en maakten ze gevangenen. Na afloop van 't beleg vonden de Franschen in de gracht een der hunnen, die daar met gebroken been was blijven liggen sedert den gruwzamen nacht van 't hoornwerk (1).

Vele der vluchtelingen in hun doodsangst wilden hun behoud zoeken in de stad. De Tongersche poort kon geen toegang verleenen; aan de Brusselsche poort en aan de sortiëen zochten ze redding. De Gouverneur, zinneloos van woede, met den prins van Salms en den markies van Moerbeeck, allen de halve piek in de hand, dreef de eerste vluchtelingen terug. De bruggen der sortiëen deed hij ophalen, om aan de steeds aanwassende drommen te beletten in verwarring de stad in te vluchten; maar een dertigtal van 't regiment van Moerbeeck wist door de bres aan Abrahams-

---

(1) Pellisson.

look binnen te geraken, zonder dat 't volk, daar op post, 't hun beletten kon.

Een groot geluk was 't, dat de Fariaux den hoofdwal sterk had doen bezetten. 't Musketvuur, uit hoogte op de vervolgers geopend, en de granaten, hun te gemoet geworpen, deden hen weldra de vervolging staken. Onze vluchtelingen, van den schrik bekomen, vatten post langs den buitenboord der stadsgracht, en met vereende krachten slaagden ze erin, den Franschen 't verder voorwaarts dringen te beletten, en eindelijk hen terug te drijven naar de werken, hun zoo pas in handen gevallen. Van daaruit bleven ze onze musketiers met een rollend geweervuur beantwoorden, den heelen nacht door, tot dat de morgenschemering aan den fellen strijd een einde maakte.

Intusschen deden de Franschen zich te goed aan de vaten bier, in de veroverde buitenwerken gevonden, en wierpen een tweetal logementen op: één in 't hoornwerk en één op den, door Fourilles gewonnen, bedekten weg, benevens een batterij in 't hoornwerk, om met den komenden dag den hoofdwal op korten afstand te kunnen beuken. De aanlichtende morgen noodzaakte de verdedigers van den grachtsboord zich terug te trekken. Door de droge gracht hun weg nemende, bereikten ze eene kleine sortie aan de Brusselsche poort, waardoor ze in de stad geraakten, al de buitenwerken aan het front van aanval, behoudens de halve maan der Tongersche poort en de groene halve maan, in handen van den vijand latende.

De Koning met geheel zijn gevolg had van den aanvang af den strijd aanschouwd, dit maal niet van zijne gewone standplaats op den berg, maar van de hoogte voor de Tongersche poort, even buiten de legerplaats. Twee vurige liniën van knallende musketschoten en ontploffende granaten kon hij duidelijk onderscheiden in het nachtelijk duister. Vooral de aanval der granaten was indrukwekkend om te zien. Geen ander beleg had ooit zoo iets vertoond op dit gebied als het Maastrichtsche, waar, naar Pellisson getuigt, vier à vijf duizend granaten geworpen werden van de éene en evenzooveel van de andere zijde in één aanval, een getal, dat te voren gedurende een heel beleg niet werd bereikt.

Toen waren de verschrikkelijke uitbarstingen onzer mijnen gevolgd, van den hoogterand in de diepe duisternis bij uitstek goed

waarneembaar. „Il n'y a point", zegt Pellisson, die dezen nacht niet van 's Konings zijde week, „il n'y a point de si beau feu d'artifice à voir que celui-là, si on n'en eût eu l'esprit inquiété. Mais chacun y regrettoit déjà ses parens et ses amis, et tous ensemble les troupes du Roi".

Deze beide uitbarstingen kort na elkander, weldra gevolgd door den woesten aanval en vervolgens door eene onheilspellende stilte en 't ophouden van 't geweervuur in 't hoornwerk, baarden den Koning de grootste onrust omtrent den gang van den strijd. In zijn gevolg vreesde men zelfs, dat de aanvallers met groot verlies zouden zijn teruggeslagen.

Toen echter 't machtig geroep van „*Vive le Roy!*" „*Vive le Roy!*" weerklinken bleef zonder ophouden, 't schieten vervolgens wederom begon, en de Koning zag, dat 't vuur der zijnen was genaderd, dat 't onze nog slechts van den hoofdwal lichtte, en 't hoornwerk in 't donker bleef gehuld, vatte hij weder moed, overtuigd, dat de zijnen overwinnaars waren. Nochtans, wijl op zoo grooten afstand en bij nacht 't oog licht wordt misleid, zond hij de Cavois, een goed ruiter uit zijn gevolg, op kondschap naar beneden. Weldra was deze weerom en meldde hem 't reusachtig succes zijner wapenen en den val van 't hoornwerk, welke blijde tijding spoedig bevestigd werd door eenige boden van de Lorges.

Deze berichtten, dat de buitenwerken meest genomen de belegerden tot aan hun poorten vervolgd en vele gevangenen gemaakt waren, waaronder officieren van rang; maar ook, dat de aanvallers zóó'n uitgebreid front hadden omvat, dat ze vreesden 't niet te kunnen behouden bij een tegenaanval uit de stad, wanneer niet twee of drie bataljons infanterie tot versterking werden gezonden.

De Koning deed aanstonds vier bataljons uit 't kamp aanrukken, zoodat de Lorges over 8000 man beschikken kon, om zich in de gewonnen buitenwerken te handhaven.

De majoor van 't Italiaansche regiment, niet zooals de luitenant-kolonel Mario bij zijn gevangeneming gewond, werd tot den Koning geleid en door dezen ondervraagd aangaande den toestand der stad. Als zijn meening gaf hij te kennen, dat Maastricht 't niet lang meer houden zou; 't retranchement, in de stad achter de bres, achtte hij niet van veel beteekenis en evenmin stelde hij

zich veel voor van een terugtrekken naar Wijck en een afzonderlijke verdediging der voorstad na den val van Maastricht (1).

„La nuit d'hier Mardi à aujourd'hui Mécrédi a été grande et heureuse pour les armes du Roi!" schreef Pellisson in zijn brief van den 28ste, en terecht: de verovering van 't hoornwerk was een buitengewoon succes! Dit werk, dat acht dagen den vijand 't hoofd kon bieden en 1500 aanvallers 't leven kosten, was genomen in nog geen uur tijds en met een gering verlies aan volk, veel minder dan de halve maan had gekost; alleen van de mousquetaires, die zich geen oogenblik hadden ontzien, waren er veel buiten gevecht gesteld. En nochtans was aan weerszijden met de grootste heftigheid gestreden, daar men begreep, dat 't hoogste op 't spel stond.

Over 't lot van Maastricht was beslist met den val van het hoornwerk. En als Pellisson, in zijn brief van den 28ste, naar Parijs schreef: „Il ne s'en faudra guères que nous n'entendions la Messe Dimanche dans Mastrick, si la place ne se rend auparavant," dan was dit geen grootspraak, maar een op de beste gronden rustende voorzegging, door de toekomst dan ook tot waarheid gemaakt.

Aan onze zijde waren de verliezen aanzienlijk, en het reeds geringe aantal hoofdofficieren, dat den Gouverneur ter zijde stond, weer met twee verminderd. Doch wat maakte 't een en 't ander! De val van Maastricht was onvermijdelijk. Niet aan de verdediging, maar aan de overgave moest voortaan gedacht worden!

XXXIV.

Niet aan verderen tegenstand, maar aan een voordeelige capitulatie moest gedacht worden! Dat was het eenparig gevoelen van krijgsman en van burger in den vroegen morgen van Woensdag den 28 Juni, den morgen na den allerverschrikkelijksten nacht van 't hoornwerk.

't Volk, uitgeput van vermoeienis na 't onafgebroken strijden en waken der laatste dagen, was door een volslagen moedeloosheid

---

(1) Pellisson.

aangegrepen. 't Was een te ongelijke kamp geweest tegen een te overmachtigen vijand! Ook de strijdhaftigsten waren wars van verderen tegenstand; en zelfs de hoop, hun door de Fariaux steeds voorgespiegeld, de hoop op een spoedig verschijnen van den Prins van Oranje met een leger tot ontzet, kon de ontmoedigden niet meer met nieuwen strijdlust bezielen.

Onze burgers, hoe gewillig ze tot hiertoe de zware diensten hadden bewezen, de groote offers gebracht, door den Gouverneur van hen geëischt, met hoeveel onderwerping en berusting ze de vernieling hunner woningen en den dood hunner verwanten hadden gedragen, ook onze burgers begonnen te haken naar 't einde der ellende, hoe ook dat einde zijn mocht.

En waarlijk! een leven van angst en bekommering, van sidderen en beven, zooals ze de laatste dagen hadden geleid, aan voortdurende doodelijke ongerustheid ten prooi, was niet langer draaglijk.

Vooral de verloopen nacht met al zijn verschrikkingen had een diepen indruk bij hen achtergelaten. Haast niemand was naar bed gegaan, toen 't tegen den avond bekend was geworden, dat de vijand stormen zou. De straten waren vol gerucht. 't Was een loopen en rijden van volk en wagens zonder ophouden naar de poorten, die dag en nacht open bleven. Zoo was de avond gekomen, de schoone, frissche Juniavond, die in vredestijd allen aan de huisdeur lokte, groot en klein, om te genieten van de verkoelende nachtlucht na den bezigen dag, maar die thans allen vervulde met de grootste vrees.

De seinsalvo's hadden de ruiten doen rinkelen door de gansche stad, hadden weergalmd over heuvelen en dalen in den stillen zomernacht. De verschrikkelijke uitbarstingen der mijnen hadden een woesten gloed doen lichten op de gevels, in de straten. 't Vreeselijk spel was begonnen!

't Knetteren van 't musketvuur, 't kraken der ontploffende granaten deed zich hooren, al heviger en heviger. 't Leek wel een hel daarbuiten! De vurige gloed week niet van den hemel in 't Westen en bleef zich flikkerend weerkaatsen in de vensterglazen. De eerste gewonden werden naar binnen gedragen, steunende, doodsbleek en met bloed overdekt.

Men kan zich voorstellen, hoe bang dien avond onze arme

Maastrichtenaars te moede waren, hoe ze vreesden, dat de krachten der verdedigers zouden te kort schieten om 't vijandelijk geweld te keeren, dat de stad stormenderhand zou genomen worden! Stormenderhand genomen!...... Dat beteekende: weerloos overgeleverd aan de genade en ongenade van een overwinnaar, door geen enkele voorwaarde gebonden; dat beteekende: 't binnendringen van tallooze drommen woeste krijgers, sinds weken verbitterd door den tegenstand, sinds weken vlammende op de plundering, hun thans toegestaan als belooning hunner dapperheid; dat beteekende: moord en doodslag van een ieder, die 't wagen durfde zijn eigendom te verdedigen, aan de indringers den buit te betwisten, welke hun naar 't oorlogsgebruik dier tijden rechtens toekwam.

Men kan zich voorstellen, hoe onze arme burgers sidderden bij 't geraas van den strijd, hoe ze baden bij de gewijde kaars, hoe ze opsprongen bij elk ongewoon gerucht in de straten en uitkeken of de Fransche benden binnenstormden met opgeheven zwaarden, hoe ze herdachten de oude verhalen van plundering en moord, door de Spanjaarden bedreven onder Prins Parma in 't, voor Maastricht zoo rampzalige jaar 1579, verhalen honderdmaal gehoord uit den mond van ouders en grootouders, maar nooit zoo wel begrepen als thans!

En inmiddels duurde daarbuiten 't rumoer van den strijd maar immer voort. 't Geknetter der musketschoten, 't losbarsten der granaten, met 't geschreeuw, 't gehuil, 't gejuich, 't gekerm uit duizend kelen, tot één machtig geraas te zamen gesmolten, bij poozen zich verheffende of verzwakkende als 't gieren van den stormwind; totdat eindelijk 't morgengloren alles deed verstommen.

Na zóó'n nacht van verschrikkingen moest ook de meest getrouwe aanhanger der Republiek onder onze burgerij naar een uitkomst verlangen, al was die dan ook slechts te vinden in de armen van Zijne Allerchristelijkste Majesteit.

En, getrouwe aanhangers der Republiek... .! 't Is moeilijk aan te nemen, dat er destijds binnen onze muren velen gevonden werden, die voor 't Gemeenebest der Vereenigde Provinciën iets gevoelden. De beide Staten, waartoe 't tweeheerige Maastricht eeuwen lang behoord, waarmee 't zijn schoonste jaren doorleefd had, waren Brabant en Luik geweest. Bij den opstand tegen

den Spaanschen monarch had onze stad evenals al de steden van Noord en Zuid den algemeenen stroom gevolgd en zich zeker van de Nederlandsche steden niet de minst verknochte aan de zaak der vrijheid betoond. In den loop van den heftigen worstelstrijd om de onafhankelijkheid, die voor Noord en Zuid met zoo verschillenden uitslag eindigde, had Maastricht gedeeld in 't lot der Zuidelijke gewesten, was met deze onder Spaansche heerschappij teruggebracht. Geknakt en vernederd door 't rampzalige beleg des jaars 1579, dat haar, èn haar bloei, èn hare vrijheid, kostte, bleef onze stad deel uitmaken der Zuidelijke-Nederlanden, totdat de Noordelijke, inmiddels tot een machtige Republiek aangegroeid, haar in 1632 veroverden en haar afscheurden van de landen, waaraan ze eeuwen lang gehecht was door tal van banden, niet alleen door ligging en taal, maar ook door zeden en door godsdienst.

En hoe was Maastricht ontvangen in den kring der Noordelijke gewesten, met wie 't weleer voor de gemeenschappelijke zaak der vrijheid zoo kloek gestreden en zooveel geleden had? Niet was 't liefdelijk opgenomen in hun Unie, gelijk met meerdere gewonnen steden in 't Noorden was geschied, maar als wingebied was 't beschouwd en behandeld, als wingebied op den hatelijksten hunner vijanden veroverd. Zelfs waren de Maastrichtenaars niet hersteld geworden in hun aloud voorrecht: 't kiezen hunner eigen stadsbestuurders. Een verzuim, dat hen te meer moest grieven, wijl juist 't verlies van dit voorrecht de straf was geweest voor hun hardnekkig verzet tegen den Spaanschen koning in 1579, voor hunne aanhankelijkheid derhalve aan de zaak der Staten. Integendeel die straf was door de Staten in 1632 nog verzwaard, door de Katholieke burgers — en dit was de overgroote meerderheid — uit te sluiten van alle ambten en bedieningen van Brabantsche zijde in de stedelijke regeering. Was 't wonder, dat de Maastrichtenaar, als hij van *vaderland* hoorde gewagen, in den geest niet heen te dwalen placht naar de lage landen aan de zee!

Met de grootst mogelijke onverschilligheid zag hij dan ook thans de naderende verwisseling van beheerscher tegemoet. Sedert zijn stad hare vrijheid had verloren, was hij Spaansch en Staatsch geweest; welnu, thans werd hij Fransch, of hij uit 't Noorden of uit 't Zuiden werd geregeerd, was hem volmaakt 't zelfde. Met den ezel uit de fabel had hij leeren uitroepen:

„Eh! que m'importe, à qui je sois?
Notre ennemi, c'est notre maître!"

Was aldus 't oordeel van de Brabantsche helft onzer burgerij, de eigenlijke onderdanen der Staten; zoo mogelijk met nog minder bekommering zagen de burgers van Luiksche nativiteit den overgang aan den Franschen koning te gemoet. Hun Souverein, wat er ook gebeuren ging, was en bleef de prinsbisschop van Luik. Alleen, en dit was de denkwijze niet enkel der Luiksche, maar ook der Brabantsche ingezetenen, alleen moest die overgang zonder ramp voor de stad en dus zoo spoedig mogelijk geschieden.

In den morgen van Woensdag den 28 Juni, in de vroegte, toen 't geschut zich nog pas deed hooren, was dan ook de heele burgerij op de been met 't vaste voornemen, al 't hare te doen, om tot een spoedige capitulatie te komen. Al spoedig vernamen ze de uitgebreidheid der nederlaag van den voorafgaanden nacht, en geen hunner, die zich niet verbaasde, dat de stad 't had kunnen uithouden in dien hoogen nood. Doch wat de vijand den verloopen nacht niet had kunnen bereiken, zou hem met des te meer zekerheid den komenden nacht gelukken. Er was dus haast bij, wilde men aan 't dreigend bloedbad ontsnappen.

Voor 't Gouvernement schoolden ze te zamen, ten einde den Gouverneur te smeeken, hen niet in 't ongeluk te storten door een langer voortzetten der verdediging.

De Fariaux, die, ofschoon inziende, dat de zaken een slechten keer namen, wellicht nog niet aan overgeven had gedacht, liet hun zeggen, „dat een ieder syns weegs sou gaan, dat hy sorge voor hun behoudenisse sou dragen, en dat sy sich soo niet behoefden te ontrustigen" (1).

Onze burgers, door dit antwoord niet bevredigd, begaven zich naar den Magistraat, met het verzoek, den Gouverneur aan te sporen tot onderhandelen met den Koning, zonder de stad langer bloot te stellen aan de gevaren van eene tot 't uiterste gerekte verdediging. „De dag van morgen", voegden ze erbij „den heyligen dag van St. Pieter en Paulus (29 Juni) was hen noodschikkelyk, dewyl sy, op den selven dag, door den Hartog van Parma overvallen waren geweest" (2).

(1) *Tooneel des Oorlogs opgerecht in de Vereenigde Nederlanden*, door Lambert van den Bosch.

(2) Idem.

Onze Magistraat had omtrent de overgave geen andere zienswijze dan de burgerij. Zelfs de meerderheid der Brabantsche heeren, hoewel als Protestanten, onder 't bewind van Zijne Allerchristelijkste Majesteit, niet zeker van 't behoud hunner ambten, had reeds lang de noodzakelijkheid van onderhandelen ingezien. De vrees bij een stormenderhandsche verovering goed en leven te verliezen woog ook bij de heeren zwaarder dan hun waardigheid. Alleen de oude peimeester Mr. Jan Pesters, reeds gedurende zeven en twintig jaren in functie en als peiende peimeester 1000 gulden, als vidimeerende 241 gulden 's jaars genietende, was de eenige, die zich voor volhouden verklaarde Al de overigen meenden aan de burgerij, die steeds de grootste onderwerping had getoond, haar rechtmatig verzoek niet te mogen weigeren.

Van den Magistraat begaven onze verontruste burgers zich naar de voornaamste geestelijke heeren. Bij deze vonden ze, zoo mogelijk, een nog gunstiger onthaal. Niemand te Maastricht verheugde zich meer over den gang der zaken dan zij. Sedert de stad in 1632 den Staten in handen was gevallen, hadden ze op een spoedige verandering van meester gehoopt. Met een stil genoegen hadden ze den oorlog zien uitbreken tusschen Lodewijk XIV, hun ideaal van een koning en 't gehate geuzengemeenebest, hadden ze de rampspoeden der Republiek vernomen, 't beleg zien slaan voor Maastricht, al de phasen der belegering gevolgd, en wachtten ze thans de aanstaande verlossing af.

Nooit eigenlijk hadden onze kapittels en kloosters 't met de Staten goed kunnen vinden. Hadden ze elkander op den duur leeren dulden, een goede verhouding had tusschen beiden nooit bestaan. 't Feit, dat de Staten in 1638 twee onzer kloosterorden beschuldigden, — te recht of ten onrechte doet hier niets ter zake, — gemengd te zijn in 't verraad van Maastricht aan de Spanjaarden over te leveren, en de daarop gevolgde wraakoefening der Hollandsche regeering, waarvan de bekende pater Vinck en zijne lotgenooten als slachtoffers vielen en die met 't verbannen der beide beschuldigde orden: de Jezuïeten en de Minderbroeders, eindigde, dit feit en die felle bestraffing der *„paepsche stoutighheyt"* doen ons met sprekende juistheid den aard der verhouding kennen, zooals die was in 1638 en zooals die thans nog was in 1673.

Men kent 't verhaal der oude protestantsche vrouw, die de inneming der stad door Parma beleefd had, en die, toen in 1632 Maastricht Staatsch geworden was en de Hervormde eeredienst voor 't eerst weer in de St.-Mathiaskerk werd gevierd, den predikant om den hals viel, vreugdetranen schreiende en God dankende, dat zij nog eenmaal voor haar dood de leer, waarin zij was opgebracht binnen de wallen harer geboortestad hoorde verkondigen. Men kent dit verhaal, of zoo niet, dan sla men er de Hollandsche geschiedschrijvers maar eens op na! Een tegenhanger in alle opzichten van dit tafereel danken we aan Pellisson's brieven. Wat de betrouwbaarheid ervan betreft, mag men gerust zijn: de Fransche briefschrijver heeft het uit den mond van Père Ferrier zelven, 's Konings biechtvader. — Toen de Jezuïcten in 1638 uit Maastricht verbannen werden, zoo schrijft hij, had men één enkelen, die in de stad geboren was, veroorloofd er te blijven (1). Deze, thans een grijsaard van tachtig jaren, algemeen vereerd om zijne rechtschapenheid en goedheid, had steeds beweerd, zelfs nog kortelings gedurende eene hevige ziekte, welke men op zoo hoogen leeftijd niet anders dan doodelijk achtte, dat hij niet kon sterven vóór hij Maastricht nog eenmaal in handen van een Katholiek vorst gezien had.

Maastricht zien in handen van een Katholiek vorst en dan sterven! Die woorden van den bejaarden Jezuïet teekenen in één trek, wat in 1673 geheel onze geestelijkheid gevoelde voor 't bestuur der Staten, wat hare denkwijze was omtrent de ophanden zijnde overgaaf aan den Allerchristelijksten Koning!

Men kan zich voorstellen, hoe onze burgers door de geestelijke heeren ontvangen werden, en met hoeveel genoegen deze 't verzoek inwilligden, den Gouverneur door hun invloed tot onderhandelen over te halen.

XXXV.

Na 't bezoek der burgerij had de Magistraat op 't stadhuis niet stil gezeten. Gedachtig aan 't „*Régner, c'est prévoir*", hadden

(1) De hier bedoelde Jezuïet was Pater Gerardus Nijsman, Maastrichtenaar van geboorte, die na 't verraad van 1638 in de stad was gebleven. Zie *Publications Tome* V, pag. 235.

ze een wijs besluit genomen, ten einde te voorkomen, dat den Franschen bij de overgaaf de volle korenmagazijnen, indertijd gevuld door de burgerij tot ondersteuning der armen, in handen zouden vallen. „Synde in deliberatie geleydt", zoo luidt 't in de *Verdraegboeken*, „dat het korn van twee Jaeren herwarts of daer ontrent gefurneert by de respectieve borghers deser stadt, om in cas van noodt de behoeftighe familien ende borghers daermede te spysen, mits de tegenwoordighe constitutie van saecken aen een yeghelyck kan worden gerestitueert tot ontlastinghe deser stadt, met intreckinghe van de gegeven obligatie ende andere actie. Is goetgevonden, dat den Boumeester een yegelyck syn gelevert korn aenstonts sal restitueren, ende voor soo veele eenighe duysende vaeten in den voorleden winter ten dienst van het legher van den Prince van 'Oragnien syn uytgelevert geworden, die tot noch toe van weghen den Staet niet en syn betaelt, verstaen, dat met kennisse ende goeden wille van myn Heer den Gouverneur uyt 's lands magazyn de voorschreven geleverde vaeten sullen worden gesuppleert ende betaelt, ende dat vervolghens een yegelyk het syne sal werden thuys gesonden, opdat dese Stadt daer door van die pretensien moghen worden gelibereert".

Behalve dat ze de stad op deze wijze behendiglijk van die *pretentiën* hadden *gelibereerd*, hadden de vroede vaderen ook reeds een begin van uitvoering gegeven aan 't zoo dringend verzoek der burgerij, om mee te werken tot eene spoedige overgaaf.

Een verzoekschrift voor den Gouverneur was opgesteld en aan den raad ter goedkeuring voorgelezen. Twee raadsverwanten togen vervolgens naar 't Gouvernement, waar 't stuk aan de Fariaux werd aangeboden. Men had 't in het Fransch gesteld, de taal door den Gouverneur 't best verstaan.

„Considerations à remonstrer à Monsieur le Gouverneur de cette ville, touchant l'estat présent d'icelle.

Que la nuict du 24 de Juin 1673, les ennemis ayants faits, une forte Impression sur les fortifications de la ville, près de la porte de Tongres, non obstants tous devoirs de beaucoup de braves officiers et soldats de coeur (quoy qu'on parle du defaut des autres) (1) ont emporté une demie lune, et soubs l'abry d'icelle érigé

(1) Hier wordt gezinspeeld op kolonel Carry en luitenant-kolonel Commersteyn, beiden gesneuveld, die zich op St.-Jansnacht den bedekten weg hadden laten ontrukken.



une batterye qui a fort incommodé les murailles de cette ville comme encor fait quelques autres batteries mises sur les eminences, de manière, qu'en divers endroicts, on at apperceu ces jours passez, des commencements des breches.

Que grand nombre des meilleurs, et plus qualifiez Officiers ont perdu alors la vie, et plusieurs autres receu de griêves blessures dont ils sont à présent, ou en danger de mourir, ou au moins incapables de rendre service.

Que la nuict precedente qui est celle du 27 de Juin 1673 les ennemis ont fait un deuxiesme attaque et s'emparé d'une bonne partie des fortifications, et qu'en cette occasion derechef demeuré plusieurs Officiers et soldats de ce costé.

Que par ces deux pertes toutte la Bourgeoisie est en consternation et apprehension extrème.

Que partant il est à craindre qu'en cas d'un troisiesme assault, la ville pouvrait estre emportée, et convertie en un bain de sang, de toutte la pauvre bourgeoisie.

Que par conséquent monsieur le Gouverneur est très humblement prié de prendre un soing paternel, pour lesdits habitants, et en cas que ces poincts et beaucoup de autres dont il est trop mieux informé que les Remonstrants, seroient pressants, qu'il vueille avoir tant de bonté, que de prevenir toutte extremité et permettre qu'en temps et heur on soigne aux moyens, plus doux pour sortir de ces difficultez".

De Fariaux, genoeg kennis van zijn vak bezittende, om in te zien, dat na al den tegenspoed van den laatsten nacht de tijd gekomen was tot 't bedingen eener eervolle capitulatie, de Fariaux wilde nochtans tot elken prijs de verdediging eenige dagen rekken. 't Was de verzekering van den Stadhouder, hem acht dagen na de insluiting bij monde van den graaf van Dhona gedaan, die hem tot volhouden aanspoorde, de verzekering namelijk van binnen drie weken op ontzet te kunnen rekenen. De keizerlijke troepen zouden dan den veldtocht geopend en zich met de Staatsche vereenigd hebben, en 't talrijke leger der bondgenooten zou voor onze benarde muren komen opdagen als een „*Deus ex machina*" en aan 't zich afspelende treurspel een even onverwachte als gelukkige ontknooping geven. 't Was thans Woensdag, de 28 Juni en Zaterdag of uiterlijk Zondag, den 2 Juli zouden de drie weken

verstreken zijn. 't Antwoord van de Fariaux aan den Achtbaren raad kon onder deze omstandigheden slechts een weigering zijn.

Den beiden wachtenden leden verzocht hij aan hun stoelbroeders op 't stadhuis te melden, „dat de yver en de getrouwigheyt, die hy in hen gevonden had, hem verbont syn leven tot hun behoudenis over te geven, en dat hy noch syn bloed, noch eenigen arbeyd wilde sparen, om hen de proeve daar van te laten sien; maar dat hy syn woord en eer by hen verpande, dat sy noch niet te vreezen hadden, en dat sy het volk vry mochten versekeren, dat de saken als noch in sulk een quaden staat niet waren" (1).

De afgevaardigden der geestelijkheid kwamen een weinig later bij de Fariaux met een gelijk verzoek als de Magistraat, maar evenmin als deze vermochten ze iets op de onverzettelijkheid van den Gouverneur.

Onze burgers, door den uitslag der beide bezendingen geenszins gerustgesteld en vervuld met groote vrees voor den komenden nacht, den te verwachten storm en de open bres, begonnen in allerijl hunne meubels en kostbaarheden in veiligheid te brengen, deels naar de kloosters, welke Zijne Allerchristelijkste Majesteit wel sparen zou, naar ze vertrouwden, deels naar Wijck, dat na 't bezwijken van Maastricht den vijand nog 't hoofd bieden kon. 't Werd eene algemeene vlucht, gepaard met de grootste verwarring. De commandeur de Weede had 't voorbeeld gegeven. Gewond als hij was door een musketschot in de dij, had hij zich openlijk naar de voorstad laten vervoeren; en nauwelijks was 't bekend, dat een man als de Commandeur zich te Maastricht niet langer veilig achtte, of de algemeene vlucht was gevolgd.

In den Commandeur vonden de voorstanders van eene spoedige overgave een machtig medestander. Naijverig als hij zich steeds getoond had op de Fariaux, misgunde hij dezen elk uur, dat de verdediging werd gerekt; zelfs wordt beweerd, dat hij in het geheim den Magistraat, de geestelijkheid en allen, die eene spoedige capitulatie wenschten, gesteund had in hun streven. En niet weinig geeft 't te denken, dat we de Stadsoverheid, op den eigen dag van de vlucht naar Wijck, den Commandeur, een ondergeschikt bevelhebber, sedert vier dagen gewond te bed liggende,

(1) *Tooneel des Oorlogs* enz.

zien vereeren met een groot geschenk in geld. Ziehier 't desbetreffende raadsbesluit:

„28 Juny 1673.

Is mede goetgevonden ende verstaen aen de Heer van Waelenburgh (1), commanderende *uyt eenighe goede insichten* ende ter saecke *van genoten diensten* over tractement ende *anderssints* te *vereeren* met seven hondert ende vyftich pattagons, dewelcke den Ontfangher Issacq aen Syne Hoogh Ed. sal overtellen, onder behoorlycke quittantie".

Met dat al was de Fariaux de man niet, om zich door eene woelige burgerij van zijn stuk te laten brengen. Door de poort op de Maasbrug gesloten te houden wist hij den stroom van vluchtelingen naar Wijck te keeren; in de stad herstelde hij de rust door de ruiterpatrouilles, welke voortdurend de straten doortrokken, te versterken; de sortiëen deed hij met meer dan gewone zorg bewaken, opdat geen kwaadwillige naar 't vijandelijk kamp zou kunnen sluipen, ten einde er den algemeenen schrik en verwarring, in de stad heerschende, bekend te maken.

De burgerij bleef inmiddels als één man op de been en wist tegen den avond de geestelijkheid ten tweeden male te bewegen, om met kracht van redenen den Gouverneur te gaan overtuigen, dat onderhandelen 't eenige redmiddel was. Ook thans echter liet de Fariaux zich niet verbidden; alleen beloofde hij den geestelijken heeren, den volgenden dag den krijgsraad bijeen te roepen en aan dezen de beslissing te laten; daarna begaf hij zich naar 't tooneel van den strijd.

Den geheelen dag had daar 't kanon gebulderd tegen den hoofdwal en de beide bressen. Aan 't retranchement achter de bres was men druk aan den arbeid, ten einde 't te voltooien vóór den nacht, die, naar men vreesde, een nieuwen storm brengen zou. Al 't volk, dat eenmaal de ruime buitenwerken bezet had, stond thans saamgedrongen op den wal, van „*de katte*" tot aan de Brusselsche poort: musketiers, piekeniers, grenadiers, Italianen, ruiters van Moerbeeck, van Salms, alles door elkander in bonte mengeling. Met de Franschen, verscholen achter hun logementen

(1) De naam van den Commandeur was: de Weede van Waelenburgh.

in de veroverde buitenwerken, wisselden ze voortdurend musketschoten.

Het was middernacht geworden, en nog bleef de vijand rustig; alleen merkte men, hoe hij de uiterste waakzaamheid betrachtte, vreezende, gelijk daags na St. Jan was geschied, een tegenaanval uit de stad, welke de onzen echter noch van plan, noch in staat waren uit te voeren.

In 't holst van den nacht verlengde hij zijn loopgraven, door de buitenwerken heen, stadswaarts tot op korten afstand van den buitenboord der gracht. De Fariaux vreesde, dat de belegeraar een bedekte galerij wilde aanleggen door de gracht, ten einde aan den voet van den walmuur zijn mineurs te plaatsen tot 't uithouwen van mijnkamers. Daar dit de vernieling van den hoofdwal beteekende, 't verlies van 't laatste bolwerk, wierpen onze grenadiers rusteloos den geheelen nacht door een menigte granaten naar beneden, en tot den morgenstond slopen onze manschappen in kleine afdeelingen door de diepe, donkere gracht, ten einde den vijandelijken mineurs 't naderen tot den muurvoet te beletten. Wie terugkeerde van die gevaarvolle tochten, waarbij telkens met vijandelijke afdeelingen werd geschermutseld, zag zich rijk beloond en openlijk geprezen door de Fariaux, die den ganschen nacht niet week van 't bedreigde punt.

't Eenige, dat in dien hopeloozen tegenstand de afgematte strijders voor moedeloosheid behoedde, was 't voorbeeld van hun Gouverneur. Hij, de onvermoeibare, kende geen rust! Steeds was hij in de weer, steeds te midden zijner krijgers, waar 't gevaar 't meest dreigde! Zonder slaap, zonder rust, had hij dagen en nachten doorgebracht in voortdurende inspanning van geest en lichaam. En nochtans, hoe ook belaagd door een overmachtigen vijand van buiten, door een oproerige burgerij van binnen, hoe ook gekweld door een hevige aandoening der keel, 't gevolg van 't aanvuren zijner mannen in de koude nachtlucht, nochtans was zijn krachtige wil, waar elk ander voor den onweerstaanbaren drang der omstandigheden zou zijn bezweken, 't eenige, dat den tegenstand van Maastricht nog rekte!

De volgende dag was Donderdag, de 29 Juni, de, door onze burgers zoo gevreesde feestdag van St. Pieter en St. Paulus. Een ieder stond verbaasd, dat de nacht zonder aanval was voorbij

gegaan. Wellicht wilde de Koning, — men neme geen aanstoot aan 't beeld, — de stad in haar eigen nat laten gaarkoken, 't bloed zijner krijgers sparen, waar hij door geduld tot dezelfde uitkomst geraken moest.

Dat men in 't Fransche kamp, trots al de voorzorgen van de Fariaux, om zijn benarden toestand geheim te houden, toch was bekend geworden met den stand der zaken in de stad, zou onzen Gouverneur weldra duidelijk worden. Niet alleen was er de gisting onder de burgerij bekend, maar zelfs liep er 't gerucht, dat de Fariaux doodelijk gewond zou zijn. Duidelijk zou 't hem worden door de poging zelf van den Koning, om zich van een en ander te vergewissen.

In den vroegen morgen van den 29ste, toen de Fariaux zich uit de werken naar 't Gouvernement begeven had, ten einde, overeenkomstig zijn gegeven woord, den krijgsraad te doen samenkomen, kreeg hij van kolonel Beaumont, die te Wijck 't bevel voerde, bericht, dat aan de Oude Duitsche poort een tamboer der Franschen wachtte met brieven. Hij verzocht den prins van Salms, den markies van Moerbeeck, Don Marcio d'Orilla benevens den plaatsmajoor er zich heen te begeven en volgde kort daarna zelf met kapitein Van der Poel en vijftig ruiters, op wacht aan de Maasbrug. Nadat de poort geopend was, begaven de vier vooruitgezonden heeren zich naar buiten. De tamboer melde hun, dat hij brieven bracht, welke hij den Gouverneur persoonlijk ter hand moest stellen. Door de vijftig ruiters gevolgd, reed de Fariaux naar buiten en ontving twee brieven: één voor zich zelven, van den heer de Bois-Bernard, en één voor Don Marcio d'Orilla, van diens majoor. De beide briefschrijvers, als gevangenen in 't Fransche kamp vertoevende, verzochten om eenig geld en linnengoed, waaraan ze groote behoefte hadden. De Fariaux, terwijl hij een antwoord gereed maakte, liet den tamboer buiten wachten, voorgevende, dat hij in de stad niet veilig zou zijn voor de woede der burgers, wier woningen door 't Fransche geschut vernield waren. Zoo kon de bode, tot zijn Koning weergekeerd, melden, dat de wakkere verdediger van Maastricht nog ongedeerd op zijn post stond; maar hoe 't gesteld was binnen de stad, — de waakzaamheid van onzen Gouverneur had verhoed, dat de Franschman dienaangaande zijn meester inlichten kon (1).

(1) Journal Fidelle etc.

Met zijn gevolg op 't Gouvernement teruggekeerd, vond de Fariaux den krijgsraad reeds vergaderd. Hij had de heeren doen samenroepen, zeide hij, om te bespreken, hetgeen er te doen stond bij den huidigen stand der zaken. Zij kenden den benarden toestand, waarin de vesting verkeerde en de opgewondenheid der burgerij, welke hij den vorigen dag had moeten beloven, haar verzoek tot capituleeren in behandeling te zullen brengen. Verder verzocht hij den vergaderden officieren, „de saak in ryp overleg te nemen en vrymoediglyk hun goetvinden voor te brengen". Wat hem betrof, hij was van gevoelen, „dat het noch sulken nood niet dede, en dat sy noch hadden om sich te redderen, eer men noch tot het uytterste behoefde te komen".

De vergaderde heeren echter waren van een ander gevoelen. Zonder uitzondering meenden ze, „dat, ten ware men versekert was van een veerdige onderstant en ontset, het inderdaad tyd was om op een goet verdrag te denken, dat een langer uytstel hen in gevaar sou brengen van stormenderhand vermeestert te worden, dat men het gemeene volk, noch de besetting, na soo wel gedaan te hebben, de raserny van den vyand niet most opofferen, dat hy door geheel Holland daar over gelastert sou worden, sonder meer voordeel te winnen, als een dag of twee uytstel, hetwelck noch onseker was, nademaal misschien de Borgers sich tegen hun vertreck naar Wyk, gelyk de meening was, souden stellen, daar men noch moolens noch meel vinden sou; dat de Borgers niet hadden konnen malen, als op den dag van het gevecht; dat de Bakkers en Brouwers sich selven 't soek maakten, om door 't volk niet gedwongen te worden enz." (1)

't Ging er heftig toe in den krijgsraad! Aan de ééne zijde de officieren, die, overtuigd als ze waren van 't onvermijdelijke der overgaaf, den Gouverneur door tal van argumenten trachtten te overreden, en daartegenover de Fariaux, geprikkeld door de tegenkanting zijner onderbevelhebbers, opgewonden door de vergeefsche pogingen, om zich met zijn pijnlijke keel en heesche stem verstaanbaar te maken, daartegenover met vlammende blikken en woedende gebaren de heetgebakerde de Fariaux, die, tegen beter weten in, ten koste van, wat 't wilde, in de verdediging

(1) *Tooneel des Oorlogs* enz.

van den hem toebetrouwden post wilde volharden! Hij raakte zóó buiten zich zelven van machtelooze woede, dat hij zich uit den krijgsraad moest verwijderen. Een in allerijl geroepen geneesheer, — men bedenke wel, we zijn in den tijd van Molière's dokters Diafoirus en Purgon met hun eeuwig en onvermijdelijk

„Clisterium donare
Postea seignare,
Ensuitta purgare," —

een in allerijl ontboden geneesheer wist niets beters te doen dan een aderlating om 't kokende bloed van zijn verbolgen patiënt tot bedaring te brengen.

Na verloop van een uur kwam men de Fariaux mededeelen, dat de krijgsraad met eenparigheid van stemmen besloten had, iemand naar den Koning te zenden tot onderhandelen, waarop hij antwoordde, „dat hy de stemmen in geschrift wilde sien, en dat hy daar dan syn bedenken op sou nemen". Op die wijze was hij voorloopig van zijn kwelgeesten verlost, en konden deze naar huis gaan schrijven, indien ze wilden.

Gelijktijdig met den krijgsraad was de Magistraat op 't stadhuis vergaderd. In stede van één keer 's weeks, des Maandags, zooals gebruikelijk was, kwam de raad in deze hachelijke tijdsomstandigheden elken dag te zamen, somtijds zelfs twee malen daags; bovendien bevonden zich te allen tijde, dag en nacht, eenige raadsverwanten op 't stadhuis. De raad was daartoe in vieren verdeeld, welke vier groepen elkander beurtelings aflosten, ten einde in spoedeischende gevallen onverwijld te kunnen handelen in naam van den geheelen Magistraat, mits ten minste vijf leden aanwezig waren, waaronder een der heeren hoogschouten of burgemeesters.

Met 't grootste ongeduld wachtte de vergaderde Magistraat den afloop van den krijgsraad af. Reeds had hij besloten tot een tweede bezending naar den Gouverneur. „Geconsidereert", zoo vinden we dienaangaande in de *Verdraegboeken* aangeteekend, „geconsidereert den teghenwoordighen noodt van de Stadt, ende groot peryckel van stormenderhandt ingenomen te worden, daer de selve teghenwoordich in verkeert. Syn gedeputeert de heeren hoochschout Montaigne, Borgemeesters, afgaende Borgemeesters, heer Burette en de Pensionarissen, om myn heer de Gouverneur

te aboucheren ende het interest, conservatie en protectie van de borgherye te recommanderen, opdat de selve van alle ruyne ende onheyl in haere personen ende goederen moghe worden bevrydt by syne goede voorsorgen zoo veele als doenlyck".

De burgers, even ongeduldig als hunne bestuurderen, waren middelerwijl op de Markt saamgeschoold onder de ramen van den raadzaal, waarvan de vrijzinnige begrippen van onzen tijd voor de schare, nog niet de deuren hadden geopend en schreeuwden en tierden, en dreigden tegen de Magistraatspersonen geweld te plegen, indien niet gezorgd werd voor hun behoud. Een vijftigtal ruiters, door den Gouverneur gezonden met bevel er op in te slaan, zoo 't noodig mocht blijken, deed de menigte afdeinzen en met berusting den afloop van den krijgsraad afwachten.

Na den middag, toen eindelijk de zonderlinge loop der beraadslagingen van den krijgsraad bekend werd, en ten duidelijkste bleek, dat alleen de onwilligheid van den Gouverneur de overgave tegenhield, togen de afgevaardigden van den raad, waarbij zich enkele geestelijken voegden, naar de Fariaux, ten einde hem te smeeken zijn goedkeuring te willen hechten aan 't, des morgens door den krijgsraad genomen besluit. Ze wezen erop, „dat het gevaar seer groot was, en dat men vreesde te middernacht stormenderhand overmeestert te sullen worden".

't Antwoord van de Fariaux vermeenen we 't best uit den mond der afgevaardigden zelven te ontleenen, zooals ze, na afloop der bezending verslag doende, 't overbrachten aan hun wachtende stoelbroeders op 't stadhuis, en zooals 't in de *Verdraegboeken* staat opgeteekend.

„De voorschreven heeren gedeputeerde, hebbende hunne commissie voltrocken, refereren, dat myn heer de Gouverneur haerlieden beleefdelyck onthaelt hebbende, geantwoordt heeft, de protectie ende conservatie van de borgherye hem ten hoochsten gerecommandeert te syn, maer alnoch den noodt niet te presseren tot eenighe Capitulatie, ende dat hy in persoen hem soude gaen employeren, tot aenleydinghe van 't Crygsvolck ende afstuytinghe van alle Impressie ontrent de breche; doch als het tydt soude wezen, dat hy gherne syne gepeysen soude laeten gaen, tot het best van de borgherye ende preventie van bloodtstortinghe, want hy noch tyran noch barbare en was, en 't gheene, dat hy in alle

gevalle nu doen kost, was de EdelGestrenge Crygsraedt te convoceren ende de propositie, die mondelyck ende schriftelyck van weghen den Achtbaren Raedt deser Stadt geschiedt was te representeren".

't Mislukken van die nieuwe bezending was nauwelijks den burgers ter oore gekomen, of ze liepen te hoop voor 't huis van den peimeester Pesters, de eenige Magistraatspersoon, ja, wellicht 't eenigst levend wezen in de gansche stad, dat met den Gouverneur volharden wilde. Hem meende de burgerij al haar onheil te moeten wijten!

Zonder twijfel zou de opgewonden schare zich te buiten zijn gegaan aan den gehaten man, en zouden er tooneelen zijn gevolgd, zooals den Haag ze gezien had ten vorigen jare tijdens den moord op de gebroeders de Witt, indien de Fariaux niet in der haast toegesneld was om eene ramp te voorkomen. En zóó groot was 't ontzag, dat de burgerij haar Gouverneur nog steeds toedroeg, dat ze, hoewel slechts weinige ruiters hem vergezelden, afdroop bij zijn verschijnen.

Voor de deur van den peimeester plaatste de Fariaux eene wacht en reed vervolgens de stad door, ten einde overal de houding der burgerij te zijnen opzichte te leeren kennen.

De Magistraat en de geestelijken, hoe weinig bemoedigend hun laatste bezoek bij de Fariaux ook geweest mocht zijn, beproefden nog eene nieuwe poging tot behoud der stad.

Nog eenmaal begaven zij zich gezamenlijk tot hem, met al hun welsprekendheid zochten ze hem te overreden, een bode naar den Koning te zenden. „Eén dag meer of minder de Stad te houden", zeiden ze, „kost niet veel doen tot syn roem of de nuttigheyt van den Staat. Deselve waren 't meer dienst gedaan, dit brave volk te bewaren en te salveren, dat men elders met meerder nut sou konnen gebruyken en de burgery, die sich soo wel genegen gedragen had, niet te verderven".

De Gouverneur kon niet anders doen, dan herhalen, hetgeen hij hun bij hun eerste bezoek reeds gezegd had; alleen voegde hij er ditmaal bij: „Het sou seer gevaarlyk zyn na den middag tot Parlementeren te komen, wanneer den avond op de hand quam, dat de vyand sich wel veynsen sou na de voor-waarden te luysteren, en ondertusschen terwyl sy stil saten, met hun werk

voort-gaan, en onder dat voordeel, ons wetten naar hunnen sin souden voor-schryven".

Het gezantschap begreep echter, dat dit slechts een uitvlucht was en wedervoer: „Syne Excellentie sou d'eerste niet syn, die op die tyd van verdrag gesproken had!" — waarop allen zich beijverden met voorbeelden dit beweren te staven.

De Gouverneur, wien dit onderhoud al lang tegenstond, kon zich thans niet meer bedwingen en viel heftig uit: „Ik en ben niet gesint sulk een gevaarlyke misslag na te volgen; liever soude ik met eere willen sterven als sulk een gewichtige faute in myn bestiering te begaan! Ik versoeke u, laat my begaan: ik neme u behoudenisse op my!"

't Gevaar, 't welk de stad bedreigde was te groot, dan dat onze raadsverwanten of de geestelijke heeren zich door dezen uitval lieten overbluffen. Met zóóveel kracht bleven ze aandringen, met zóó'n stroom van argumenten zochten ze den hardnekkige te overtuigen, dat hij, ten laatste de tegenkanting moede, beloofde, den volgenden morgen iemand naar den Koning te zullen zenden om te parlementeeren. — Ze konden de burgerij daarvan mededeeling doen.

XXXVI.

Nu 't onderhandelen op den volgenden dag bepaald was, begreep de Fariaux, in de eerste plaats te moeten zorgen, dat de vijand zoolang in bedwang gehouden werd. Hij spoedde zich derhalve onmiddellijk naar 't front van aanval. Don Marcio d'Orilla met het Italiaansche regiment, nog slechts honderd twintig strijders sterk, bewaakte de bres aan Abrahamslook; daarnaast op den wal stonden de ruiters van Salms en Moerbeeck opgesteld, en vervolgens, in lange rij tot voorbij de bres aan de Tongersche poort, de Staatsche regimenten, 't één al meer gehavend en meer ontmoedigd dan 't andere. Drie regimenten hadden nog slechts een kapitein aan hun hoofd; en alle manschappen waren zóó uitgeput van vermoeienis, dat 't hun de grootste inspanning kostte zich te bewegen, wanneer een bevel gegeven werd.

De enkele buitenwerken, nog niet in 's vijands macht, had men

nagenoeg geheel van volk ontbloot, ten einde met des te meer kracht den hoofdwal te kunnen verdedigen.

Aan 't retranchement achter de bres repten de arbeiders zich, wat ze konden; en onder den wal waren onze mineurs bezig tegengalerijen te graven, op twee plaatsen, waar men onderstelde, dat de vijand mijnkamers wilde aanleggen. De bres was door 't aanhoudende kanonvuur geheel afgeschoten. Van de kruin des wals was de aarde tot in de gracht afgestort, en die afgeschoven aardhoop vormde een hellend vlak, waartegen wel een man te paard op kon komen. Niet ten onrechte baarde deze bres de grootste zorg aan de Fariaux. Vaten vol kruit deed hij langs de helling uitstorten, om den vijand tijdens den storm te verschroeien.

Onder al dit bedrijf brak de nacht aan, de gevreesde nacht van St. Pieter en St. Paulus! De hertog de la Feuillade en de markies de Vaubrun hadden de wacht in de loopgraven als luitenant-generaal en veldmaarschalk. In den beginne zag men, hoe ze, gelijk den vorigen nacht, zich gereed hielden, om, zoo noodig, een uitval der onzen af te slaan; doch toen van onzen kant niets werd ondernomen, en van de wallen nu en dan slechts een enkel schot 't geweldige vuur uit de loopgraven en logementen beantwoordde, werd 't hun allengs duidelijk, hoe deerlijk 't met de belegerden moest gesteld zijn.

't Plan des Konings was geweest, niet vóór den volgenden dag, 's Vrijdags, zijne mineurs te plaatsen tot 't maken van mijnkamers onder de halve maan voor de Tongersche poort en onder den hoofdwal. Op aanraden van de la Feuillade, die de machteloosheid van den belegerde had doorzien, ging hij er aanstonds toe over en wel op twee plaatsen. Niet zoo haast had de Fariaux dien toeleg begrepen, of hij nam maatregelen om de Fransche mineurs vandaar te verdrijven. Een vijf-en-twintigtal uitgelezen mannen, meende hij, konden, voorzichtig door de donkere gracht sluipende, hen bij hun arbeid overvallen en op de vlucht jagen. Hoewel hij eene rijke belooning uitloofde, voor wie 't waagstuk bestond, kon hij geen vijf en twintig man bij elkander krijgen. Behalve de kapitein de Fontaine en een sergeant der compagnie van den heer Van Thienen, bood zich niemand aan, noch van de Spaansche ruiters, noch zelfs van de Italianen. Alle lust in den strijd scheen geweken bij 't volk, alle invloed van de Fariaux op zijne mannen verdwenen!

Den ganschen nacht door bepaalde men zich tot 't werpen van granaten in menigte, zoowel van de bedreigde halve maan als van den hoofdwal.

Zoozeer was 't ontzag der Franschen voor hun tegenstanders gedaald, dat de la Feuillade en de Vaubrun, overmoedig door onze werkeloosheid, met eenige weinige manschappen een aanslag durfden beproeven tegen de groene halve maan aan de Jeker. Met getrokken degen kwamen de Franschen uit hun logement te voorschijn en bestormden 't werk, schreeuwende: „*Tue! Tue!*" Doch er was daarbinnen niets te dooden: de halve man was geheel verlaten (1).

Intusschen was 't kanonvuur allerhevigst geworden: alle batterijen des vijands waren in werking en beukten de bressen en den wal, en te midden dier kanonnade barstte plotseling een mijn onder de halve maan bij de bres aan Abrahamslook. De manschap, daar op post, vluchtte in allerijl en in de grootste verwarring door de sortieën de stad binnen en langs de bres naar den hoofdwal. Een groote angst greep ons volk aan op de wallen; allen meenden, dat nu de gevreesde storm volgen zou en allen morden tegen de Fariaux en weten reeds hun ondergang aan den man, die door machtsmisbruik 't besluit van den krijgsraad onuitgevoerd had gelaten. 't Morgengloren van den laatsten Junidag verloste hen eindelijk uit die bange benauwdheid. Ook dezen nacht had de Koning geen groote onderneming tegen den sterk bezetten hoofdwal willen ondernemen, overtuigd als hij was, dat de stad, ook zonder bloedvergieten, weldra in zijn macht zou zijn.

Indien iemand reden had zich geluk te wenschen met 't gelukkig voorbijgaan van den nacht, dan moet 't de Gouverneur geweest zijn! Loodzwaar had de verantwoordelijkheid hem gedrukt, en hem alleen. Diep had hij gevoeld, dat alleen aan hem, den hardnekkige, die tegen 't begeeren van Magistraat en geestelijkheid, van burgerij en krijgsraad, van commandeur en garnizoen den tegenstand had voortgezet, de schuld van een ramp zou geweten worden! De trage uren van dien bangen nacht hadden hem doen nadenken over zijn toestand... . Een burgerij, welke hem geen rust liet, een bezetting, wars van den ongelijken kamp, van den com-

(1) Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht.

mandeur af tot den minsten strijder toe, gebrek aan lont, de buitenwerken verloren, slechts een zwakke hoofdwal met twee bressen tot eenige beschutting, 't was een hopeloos pogen onder zulke omstandigheden, ook maar één dag langer, te wachten op 't beloofde ontzet. Wellicht zou terugtrekken naar Wijck een laatste redmiddel kunnen zijn? Maar daar ontbrak alles om lang weerstand te bieden; daar had hij geen meel en geen molens, en de bakkers en brouwers hielden zich verscholen om hem niet te dienen. Ook zou de Maastrichtsche burgerij niet dulden, dat hij haar, onbeschermd, prijsgaf aan den overwinnaar. Hevig zou ze zich verzetten tegen zijn plan, ja, hem wellicht de uitvoering onmogelijk maken. De eenige uitweg, die hem restte, bleek, te handelen overeenkomstig de belofte aan de burgerij, en 't besluit van den krijgsraad ten uitvoer te brengen. — Met dit vaste voornemen had de Fariaux den morgen van den 30 Juni zien aanbreken.

Dewijl de vijand des nachts niet had aangevallen, vreesde hij, dat 't des daags geschieden zou. 't Volk beval hij, zich gereed te houden, om de bestormers te ontvangen, en ten strengste verbood hij, dat iemand, wie ook, zijn post verliet. Daarop begaf hij zich naar 't Gouvernement, vergezeld van de voornaamste officieren, om de artikelen op te stellen. Hij wilde de capitulatie zien, door Frederik Hendrik in 1632 aan de Spaansche bezetting toegestaan, doch men kon die nergens vinden. Zelve dicteerde hij toen de artikelen en verzocht den aanwezigen hun gevoelen erover uit te spreken en erbij te voegen, wat ze noodig oordeelden. Vervolgens ontbood hij den Magistraat en de geestelijkheid, welke met de grootste vreugde de blijde tijding uit zijn mond vernamen. Hij raadde de stadsoverheid, op 't stadhuis vergaderd te blijven en ook hun voorwaarden op schrift te stellen en een deputatie naar den Koning in gereedheid te brengen, hun vermanende te waken, dat 't plan tot onderhandelen den vijand niet ter oore kwam, daar dergelijke tijdstippen van verzwakkenden tegenstand gewoonlijk aangegrepen werden tot 't doen van een onverhoedschen aanval.

Nadat de officieren van den krijgsraad de artikelen van hunne handteekening voorzien hadden, — alleen de commandeur de Weede weigerde er zijn goedkeuring aan te hechten — liet de Fariaux een afschrift gereed maken, dat hij alleen onderteekende. Om dit den Koning te gaan aanbieden, koos hij den markies van

Moerbeeck en den, als luitenant-kolonel in 't regiment van Brempt dienende kapitein Van Thienen, aan welke hij nog een kapitein toevoegde, om, zoo noodig, tot bode te dienen. Indien de Koning weigeren mocht zijn voorwaarden aan te nemen, moesten de gezanten onverwijld de onderhandelingen afbreken en terugkeeren. Daarna ging hij last geven om, ten teeken der overgaaf, de chamade te slaan aan de Brusselsche poort.

De Franschen waren inmiddels klaar gekomen met de afdaling in de stadsgracht en de galerij naar den walvoet, waar de mineur met zijn arbeid zou aanvangen. 't Liep tegen zes uur in den morgen, toen ze 't dof gerucht hoorden in de stad van een aansnellende volksmenigte. 't Waren de drie afgevaardigden van de Fariaux, die, gevolgd door een tallooze schaar burgers, door de Brusselsche straat naar de poort trokken. De Franschen verkeerden in den waan, dat een sterke troepenmacht aanrukte tot 't doen van een uitval. Daar ze dit min of meer verwacht hadden, maakten ze zich aanstonds gereed om den aanvallers af te slaan, en begonnen reeds bij voorbaat te schieten op onze manschappen op den wal. Deze haastten zich dit vuur te beantwoorden en doodden een Franschman, 't laatste slachtoffer van 't beleg, want op 't zelfde oogenblik maakte 't slaan der chamade aan alle vijandelijkheden een einde (1).

De heer Van Thienen begaf zich alleen naar buiten en riep 't volk toe in 't naaste logement, dat hij den luitenant-generaal der loopgravenwacht verlangde te spreken. Men geleidde hem tot den hertog de la Feuillade, wien hij 't voornemen van den Gouverneur kenbaar maakte. — Men moest zich maar overgeven op genade of ongenade, meende deze. Maar Van Thienen deed hem verstaan, dat men op die wijze niet handelde met lieden, die zich verdedigd hadden zooals zij. De la Feuillade moest dit toestemmen en belastte den graaf de Marsan met de eervolle taak, de blijde tijding den Koning te gaan mededeelen in 't kamp.

Lodewijk XIV was juist ter rust gegaan en sliep in zijn tent; de la Fontaine heeft 't reeds opgemerkt, dat de Fortuin ons stervelingen bij voorkeur opzoekt in den slaap. Een *garde du corps* waakte aan den ingang der tent met last niemand, wie ook, tot

---

(1) Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht.

den slapende toe te laten. Doch door een *garde du corps* liet de Marsan zich zijn voorrecht niet ontnemen. Alsof hij gerechtigd was geweest tot de „*grand-*" en tot de „*petit lever*", ja, alsof hij tot de enkele uitverkorenen had behoord, die „*les entrées au lit du roi*" genoten, baande hij zich een weg voorbij den verbluften *garde du corps*, die voor zijn nalatigheid door Duras in arrest gesteld zou worden, maar onmiddellijk daarna bevrijd, wegens 't verschoonende der omstandigheden.

De groote Monarch zal vreemd hebben opgekeken, toen hij, in stede van 't gebruikelijke en door de étiquette voorgeschreven „*Sire, il est l'heure*" uit den mond van zijn eersten kamerdienaar toegefluisterd te krijgen, werd gewekt door 't verheugde „*Sire, la ville s'est rendue!*" van de Marsan. Met de grootste ingenomenheid vernam de Koning 't blijde nieuws en — ging de Mis hooren.

XXXVII.

De hertog de la Feuillade had inmiddels twee heeren aangewezen tot gijzelaars, die met hun lijf zouden borg blijven, dat Van Moerbeeck en den beiden anderen afgevaardigden van de Fariaux in 't vijandelijke kamp geen leed geschieden zou. Deze twee gijzelaars: de graaf de Monberon, kapitein-luitenant van de tweede compagnie mousquetaires en kolonel van 't regiment du Roi en de heer de Marcoignet, kapitein bij 't bataljon de Piémont, aan wie de la Feuillade zijn aide de camp, den heer de la Rigaudière (1) toevoegde, begaven zich naar de stad en traden er binnen op 't zelfde oogenblik, dat onze drie afgevaardigden zich naar de vijandelijke legerplaats begaven, om door den Koning gehoord te worden.

De Fariaux ontving de Fransche heeren met de meeste voorkomendheid. Zes belangrijke belegeringen, zeide hij tot den graaf de Monberon, had hij bijgewoond, maar geen enkele was geweest zooals dit koninklijk beleg. Van den dag af, dat de loopgraven waren geopend, had hij alle hoop verloren met gunstig gevolg een uitval te kunnen doen, zóó geducht en zóó wel verschanst

(1) Pellisson noemt hem: *de la Ruauderie.*

waren de dekkingstroepen van den arbeid geweest. De man, die de aanvalswerken had bestuurd, moest de bekwaamste ingenieur der wereld zijn.

De Monberon met zijn beide volgelingen werden naar 't Gouvernement geleid, waar een vertrouwd officier in hun nabijheid bleef, onder voorwendsel hen gezelschap te houden, maar in werkelijkheid, om hun te beletten met iemand te spreken over den toestand der stad.

De afgevaardigden van den Gouverneur waren inmiddels in 't Fransche kamp aangekomen en daar ontvangen door den markies de Louvois, die zich met hen onderhield en hen tot den Koning leidde, toen deze gereed was hen te ontvangen.

Omstuwd door een talrijk en schitterend gevolg, wachtte Zijne Allerchristelijkste Majesteit 't gezantschap af. De markies van Moerbeeck deed 't woord: „Sire, je viens de la part du Colonel de Fariaux, gouverneur de Maëstrick, asseurer Votre Majesté de ses respects, et la prier, puis qu'il est contraint de se rendre, de lui accorder une capitulation honorable" (1).

Met zijne gewone hoffelijkheid antwoordde de Koning, dat hij zulks met genoegen doen zou; waarna hij de artikelen, door Van Moerbeeck meegebracht, deed voorlezen door den markies de Louvois.

Capitulation accordée par le Roy tres-Chrestien, au Gouverneur, à la Garnison, et à la ville de Mastricht (2).

1.

Premierement, la Porte de Bruxelles, et celle d'Allemagne seront remises à quatre heures, pour estre gardées par les troupes de S. M. sans que qui que soit y entre, jusques à ce que la Garnison sorte.

2.

Le Gouverneur, et la Garnison sortiront Mardi quatrième Juillet à huit heures du matin, avec Armes, Bagage, Tambour

(1) Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht.
(2) Journal Fidelle etc.

battant, Enseignes deployées, Méche allumée, Bale en bouche, la Cavallerie les Armes hautes, Trompette sonnant, et generalement toutes les marques d'honneur, et vivres necessaires pour le voyage jusques à la place où ils seront conduits.

3.

Il sortira de la place quatre pieces de canon, des meilleures, avec les munitions necessaires, et deux Mortiers.

4.

L'on ne visitera pas le Bagage pour quelque pretexte que ce puisse estre, ni les personnes qui se trouveront à la ditte Garnison.

5.

Les Prisonniers faits pendant le Siege, seront rendus de part et d'autre.

6.

Les Blessés et les Malades qui ne pourront soufrir le voyage, resteront dans la Place, jusques à leur guerison, et seront pensés, et entretenus aux fraix du Magistrat de la Ville; et après leur guerison, il leur sera permis d'aller à la même place où la Garnison sera envoyée, avec Passeports necessaires.

7.

L'on fournira pour laditte Garnison tous les Chariots, Charettes, et Bateaux necessaires, pour le transport du bagage, blessés, et malades qui pourront soufrir le chemin.

8.

Le Gouverneur avec toute la Garnison, seront conduits à Bois-le-Duc, ou à Breda, au choix du Roy, par le chemin le plus droit, et le plus court, sans aucun retardement, en cinq jours de temps, un jour plus ou moins si la necessité le requiert.

9.

Il leur sera donné escorte suffisante pour les conduire en seureté.

10.

S. M. accorde au Gouverneur, après qu'il aura conduit sa Garnison, un Passeport pour trois semaines, pour aller à la Haye, et revenir en seureté, avec six domestiques, tant à cheval qu'à pied, et dix Cavalliers d'escorte, pour rendre conte des ses actions.

11.

S. M. accorde aux Députés du Clergé, du Magistrat, de la Religion Reformée, et à ceux des trois pays d'Outre-Meuse, de les maintenir dans leurs privileges, aux conditions qui leur ont esté accordées par Messieurs les Estats des Provinces Unies, à la prise de cette ville.

12.

Deux Officiers seront envoyez en ostage, de part et d'autre, pour la seureté, et l'accomplissement du traité.

Over elk artikel wisselde 't hooge gezelschap van gedachten. Veel werd evenwel niet afgedongen: blijkbaar wilde de Koning zijn tegenstander behandelen als een man, dien hij hoogachtte, omdat hij met groote dapperheid zijn plicht had gedaan. Alleen enkele der eischen meende Z. M. niet te kunnen inwilligen. In artikel 2 vroeg de Fariaux, om eerst op Dinsdag den 4 Juli met de bezetting uit te trekken, — 't is duidelijk met welk doel; — de Koning wenschte, dat de uittocht op Zaterdag den 1 Juli geschieden zou. De vier stukken kanon en de twee mortieren, door de Fariaux gevraagd in artikel 3, vond hij te veel, wijl hij ze zelf tot bewapening der stad zou noodig hebben; hij maakte er twee stukken en één mortier van. Ook voelde de groote Monarch zich een weinig gekrenkt, dat de Fariaux hem in artikel 8 slechts de keuze liet tusschen twee steden der Republiek: den Bosch en Breda, om 't garnizoen heen te voeren. Hij oordeelde, dat een onbeperkte keuze hem toekwam uit al de steden den Staten toebehoorende, welke meening door al de heeren van 't gevolg werd gedeeld, en die de Strasbourg, schalk als hij was,

al lachende deed voorslaan, de Fariaux met zijn mannen naar Batavia te zenden (1).

Onze afgevaardigden gaven te kennen, dat de Gouverneur met de aangebrachte wijzigingen wel genoegen nemen zou; alleen omtrent het uitrukken op een anderen dag dan den 4de, 't „*sine qua non*" van de Fariaux, durfden ze niet beslissen, zonder hem gehoord te hebben. De kapitein, als derde 't gezantschap vergezellend, werd naar de stad gezonden, ten einde de Fariaux's oordeel aangaande dit punt te vernemen, met order zoo spoedig mogelijk terug te keeren.

Onze Gouverneur, toen hij den boodschapper ontving, deed juist zijn ronde langs 't front van aanval, waar hij aan 't opvullen der Tongersche poort met grooten spoed deed arbeiden, doordien hij ontdekt had, dat de vijandelijke mineurs gereed waren met hun mijnen, en dat de Franschen bovendien, recht tegenover de poort, op onzen bedekten weg een nieuwe batterij hadden opgeworpen van negen stukken. Na den bode gehoord te hebben, begaf hij zich naar 't stadhuis, waar hij den Magistraat vergaderd dacht te vinden, zooals hij bevolen had. Er waren evenwel slechts twee raadsverwanten aanwezig, wien hij gelastte de overigen met spoed samen te roepen, ten einde hun mee te deelen, welke zijner eischen de Koning had verworpen.

De Raad was van oordeel, dat 't geweigerde niet noemenswaard kon geacht worden, en dat men 's Koning verlangen moest inwilligen, zonder zich te „*amuseeren*" met langer te „*chicaneeren*". De Fariaux deelde hun gevoelen echter niet. Op dit oogenblik ontlastte een hevige stortregen zich boven de stad, zoodat allen zich gelukwenschen mochten, de onderhandelingen geopend te hebben. Ongetwijfeld zou de vijand van deze gunstige gelegenheid gebruik gemaakt, onze manschap met uitgedoofde lonten in een gevecht van man tegen man overmeesterd en de stad stormenderhand genomen hebben. Deze overweging maakte de Fariaux echter niet inschikkelijker. Van 't stadhuis begaf hij zich naar 't Gouvernement, waar hij den graaf de Monberon met zijn gewone heftigheid toeriep, dat de Koning den uittocht van 't garnizoen op Dinsdag had geweigerd, dat hij reeds Zaterdags zou moeten uittrekken,

(1) Pellisson.

dat zulks niet kon geschieden, dat hij zijn afgevaardigden ging terugroepen uit 't kamp, dat hij hem, de Monberon, eveneens toestond te vertrekken, en dat de strijd hervat zou worden met alle hevigheid!

Gelukkig was de graaf de Monberon een verstandig man. Hij wist de Fariaux tot kalmte te brengen en bood zich zelven aan naar den Koning te gaan met 't verzoek, den uittocht te willen verschuiven tot Zondag den 2 Juli, den uitersten dag door den Prins voor de komst van 't ontzet bepaald. De Fariaux wel inziende, dat het de wijste partij was, hiermede genoegen te nemen, liet hem vertrekken.

Al dien tijd had de groote Monarch gewacht op antwoord uit de stad, niet *dreigen* te wachten, maar *gewacht* met alle hardheid der werkelijkheid! Hij was daarover zóó gestoord, dat hij reeds naar den hertog de la Feuillade in de loopgraven 't bevel gezonden had, zich gereed te maken tot hervatting der vijandelijkheden. Juist bijtijds om dit te verhoeden kwam de Monberon met de boodschap: „que le Gouverneur de Maëstrich le renvoya dire, qu'il feroit ce que le Roi voudroit, mais en même temps, qu'il supplioit S. M. de lui donner jusques à Dimanche au matin, et lui demandoit cette grace à genoux, comme une des plus grandes qu'il pouvoit recevoir".

Deze bede van zijn dapperen tegenstander, met zooveel ootmoed tot hem gericht en overgebracht door den officier zelven, die tot gijzelaar strekte, kon de Koning niet weigeren. Eén uur nadat hij was uitgereden, bevond zich de Monberon bij den Gouverneur weerom met het antwoord, dat aan zijn verzoek was voldaan, dat hij eerst Zondagmorgen te acht uren behoefde uit te trekken, maar dat de Koning te wel bekend was met den toestand der stad, der voorraden en van het krijgsvolk, dan dat hij nog iets meer zou toestaan dan de voorwaarden, zooals de Koning die wenschte te verstaan, en die hij hem op schrift overreikte.

1.

Le Colonel Fariau, Gouverneur de la ville de Maëstricht, et de la Forteresse de Wyck pour les Hollandois, sortira de la dite ville, et Forteresse, avec toute sa Garnison le 2 de Juillet

prochain, depuis 4 heures du matin, jusqu'à huit, lequel temps luy est donné pour la mettre en estat, et en ordre de Bataille, et la faire marcher sans confusion.

2.

Cette sortie se fera Tambour battant, mèche allumée par les deux bouts, Enseignes déployées, et Trompettes sonnantes.

3.

Il sera permis aux Officiers Généraux, et Subbalternes, tant de la Cavalerie, que de l'Infanterie, et jusqu'aux simples Soldats, d'emmener, et faire emporter tout leur Bagage: et pour cet effet il leur sera donné des charettes, et autres voitures, pour la seureté desquelles ils donneront des Ostages.

4.

Il ne pourra emmener avec luy que deux pièces de canon, et un Mortier, au chois du Roy.

5.

Ils seront conduits dans l'une des Places voisines appartenans aux Estats, qu'il plaira à Sa Majesté, et qu'elle leur dira à la sortie, jusqu'où ils seront escortez, en donnant des Ostages pour la seureté de l'escorte.

6.

Cepandant dès ce soir 30 Juin, ledit Gouverneur livrera aux Troupes de Sa Majesté, la Porte de Bruxelles, de laquelle le Régiment des Gardes François, et celuy des Suisses prendront possession à l'heure mesme, et la Porte d'Allemagne du costé de Wyck, dont le Régiment du Roy s'emparera.

7.

Et jusqu'à l'entiere exécution des articles cy-dessus, il ne sera fait aucune innovation ni entreprise de part, et d'autre, ni dans les Travaux, ni dans la Place, et les choses se passeront ainsi de bonne foy, quoy qu'il puisse arriver dans la suite.

8.

Les Catholiques seront rétablis dans toutes leurs Eglises, dont ils avoyent esté depouillez depuis 41 an, que le feu Prince d'Orange s'estoit rendu maistre de la ville: à la réserve de trois qu'on laissera aux Religionnaires, en attendant qu'ils ayent fait bastir un Temple hors l'enceinte de la ville, où ils pourront avoir liberté de leur Religion.

9.

Les Bourgeois, et Habitans, tant de la dite ville de Maëstricht, que de la Forteresse de Wyck, et des lieux circonvoisins de leur Ressort, seront conservez dans tous leurs biens, immunitez, et Priviléges.

10.

Ceux qui se trouveront absents, auront six semaines de terme pour revenir, et en ce cas, jouiront comme les autres desdites immunitez: lequel temps expiré, leurs maisons, et héritages, leurs Charges, et Bénéfices seront impétrables, et donnez à qui il plaira à Sa Majesté.

Arresté, et Signé au Camp du Roy, devant Maëstricht, le 30 Juin 1673 après midy.

De Fariaux onderwierp deze voorwaarden, die werkelijk zoo voordeelig waren, als men had durven hopen, aan 't oordeel van den krijgsraad, waarop de capitulatie gesloten werd.

XXXVIII.

Van den krijgsraad begaf de Gouverneur zich naar 't stadhuis, ten einde den Magistraat van de overgaaf kennis te geven. De vroede mannen van den Achtbaren Raad hadden juist gezorgd, dat ze, eer de Franschen binnen Maastricht zouden meester zijn, hun tractementen, vanwege den nood der stad in den laatsten tijd niet uitbetaald, in handen kregen, en daartoe, wijl klinkende munt ontbrak, 't volgend wijze besluit genomen:

„Alsoo by dese Coniuncture van saecken ende tyden den Peymeester Salden, soo uyt de ordinaire als extraordinaire Stadtsmiddelen, de tractementen van de respectieve Raedtsverwanten, niet heeft cunnen betaelen, soo ist dat opgemelten Peymeester mits desen wel expresselyk wordt geauthoriseert, om van Stadtsweghen te vercoopen sout ende oly ter concurrentie vande openstaende tractementen om de selve alsdan ten spoedichsten te voldoen, daer het behoort".

Bovendien had de hoogschout Groulart deze gelegenheid te baat genomen, om zich te doen vergoeden *„de somme van viertich pattagons voor eene tente, die hy van den heer Tromp heeft geleent, ende die gebruyckt is geweest door den heer Commandeur ende van de fransche verovert"* (1). Op welken grond de stad aansprakelijk kon worden gesteld voor deze, door de Franschen veroverde, door de Weede gebruikte en door Groulart geleende tent van den heer Tromp, is een raadsel. De eenige verklaring is te vinden in 't feit, dat de heer Groulart, behalve leener der bewuste tent, tevens hoogschout was.

De mededeeling van de Fariaux werd, naar men denken kan, door onze raadsverwanten met de meest ongeveinsde blijdschap aangehoord; wat hun te doen stond na die mededeeling, halen we letterlijk aan uit de *Verdraegboeken*.

„Alsoo de hooghEd. heere Gouverneur aen desen Achtbaren Raedt heeft genotificeert, dat met die Ed. Gestrenge Cryghsraedt hadde goetgevonden, op goede Conditien dese Stadt aen Syne Conincklycke Maiesteit over te geven, soo syn eenighe artikelen ontworpen, ende de heere hoochschout de la Montaigne ende Burgemeester Thius gedeputeert om de selve aen Syne Maiestyt te presenteren ten eynde dese Stadt ende Ingesetenen van dyen by haere privilegien mochten worden gemaintineert."

Aan de beide afgevaardigden van den Magistraat: de hoogschout Claude Ernest de la Montaigne van Luiksche en de burgemeester Marcelis Thius van Brabantsche zijde, werden nog toegevoegd: twee gedeputeerden voor den Roomsch Katholieken, twee voor den Gereformeerden godsdienst en twee voor de landen van Overmaze, welke met Maastricht onder Fransche heerschappij

(1) Verdraegboeken.

zouden komen. 's Namiddags toog 't achttal heeren naar buiten naar den Koning. Met ontbloote hoofden naderden ze den grooten Monarch, begroetten hem plechtig en boden hem 't verzoekschrift aan met de artikelen; vervolgens wierpen allen zich op de knieën met de kostelijke zijden kousen in 't stof.

In die houding sprak de Luiksche Hoogschout den Koning aan. *„Met expressieve termes"* bedankte hij Zijne Allerchristelijkste Majesteit voor de gunsten aan de stad en de burgerij betoond in de capitulatie, den Gouverneur toegestaan. Voorts smeekte hij de voortduring van zijn koninklijken gunst te mogen blijven genieten, hem verzekerend in naam der burgerij *„van haere onderdaenicheydt, gehoorsaemheydt ende getrouwicheydt,* — om met de eigen woorden te spreken, waarmee de la Montaigne naderhand zijn stoelbroeders in den Raad verslag deed van 't gebeurde —, „waerop hoochstgemelde Maiesteit" — 't zijn steeds nog de woorden van den Hoogschout — „voor antwoordt gaff, dat soo wanneer dese borgherye teeckenen sal geven van haere getrouwicheydt ende doen, 't gheene de gedeputeerde van haerentweghen aen Syne Majesteit verseeckerden, dat dese Stadt ende borgheren geluckigher souden wesen, als sy oyt geweest en waeren. — Quand vous me donnerez les marques de votre fidelité, et serez ce que vous promettez, vous serez plus heureux que jamais; waerop de heere hoochschout Montaigne repliceerde:" „„Sire, nous le ferons aux depens de notre sang et de nos vies!""

Het verzoekschrift door de afgevaardigden den Koning aangeboden — *voorwaarden*, gelijk de Fariaux, konden ze uitteraard niet stellen — laten we hier volgen met de kantteekeningen, er door den Koning aan toegevoegd, zooals 't stuk 's anderendaags door onzen Magistraat werd terugontvangen.

Suplique.

Sa Majesté Tres-Chrestienne est de la part du Magistrat de la Ville de Maestricht tres humblement supliée de Lui accorder par sa singuliere Clemence les points en suivans:

1.

Que toutes offensions et Injures faites tant par Esclesiasticques,

Religieuses que Seculieres personnes, non seulement devant, mais aussy pendant ce siege de part et d'autre soyent et demeurent totallement oubliées.

R. Bon (1).

2.

Que desormais dans cette Ville soit publiquement et librement continué le presche, et exercice de la Religion reformée, dans les Eglises ordinaires françoises et flamendes, et que de mesme l'Eglise Lutherienne puisse estre tollerée.

R. Le libre excercice de la Religion Reformée se pourra excercer publiquement, dans la Ville dans les Temples qui leur ont de tout temps appartenu, que s'il ny en a point, il leur sera permis, d'y en bastir un, dans le lieu qui leur sera marqué par le Gouverneur, et afin que pendant ce temps la le libre excercice de la susditte religion puisse estre continué, il leur sera laissé pendant trois mois une des Eglises Catholiques qu'ils occupent presentement.

3.

Que les Escolles de la Religion reformé puissent demeurer en estat, dont l'entretien, comme aussy des ministres reformés soit fourny hors des moyens qui ont iusques ores a ce servy, ou bien hors d'un équivalent qui leur sera assigné.

R. Les fondations faites par ceux de la religion subsisteront, et demeureront a leur disposition, et si elles ne suffissent pas pour l'entretien des ministres, il sera permis à ceux de leur religion de faire une imposition sur eux mesme pour y subvenir.

4.

Que les biens des pauvres et des orphelins reforméz soyent administréz par leurs Consistoires et Esclesiastiques.

R. Bon; s'ils ont esté fondez par ceux de leur Religion.

---

(1) Links in margine van 't afschrift, dat we volgden, staat telkens 't antwoord des Konings.

5.

Que les ministres et maistres d'Escolles de la Religion reformée jouiront de toutes leurs libertez, immunitez, prerogatives et exemptions dont iusques a present ils ont jouy.

R. Bon.

6.

Que les seigneurs Haultes Prevosts, les deux Seigneurs Doyens, et Chapitres, avec leurs Supposts, les quatre Pasteurs, les Colieges de la Société, les Cloistres et personnes de quel estat, dignité, qualité, ordre, ou fonction que ce soit, sans excepter aucunes, demeureront et seront maintenus en possession paisible, de tous leurs biens, rentes, revenus, dignitez, privileges, franchises, libertez, exemptions, seigneuries, Jurisdictions, Collations des prebendes, benefices, offices, fonctions, administrations, Usages quelconques, tant hors que dedans la ditte Ville, sans exceptions, et comme tous et chacun les ont cy devant, et jusques a maintenant tant possedé et usé, sans qu'a personne soit en iceux fait aucune obstacle, domage ou empechement.

R. Bon.

7.

Que toutes personnes, et familles sans distinction de religion soyent maintenues en tous leurs droites des mestiers, privileges, octrois, exemptions et libertez dans et dehors la Ville, par terre et par eaue, comme aussy se fera a l'esgard des hospitaux, tables des pauvres, grand St. Esprit, et semblables fondations, scitues dans et dehors la ditte Ville, et son district ou Jurisdiction.

R. Les fondations seront administrées par ceux qui les ont faites, et du surplus chacun maintenu dans les privileges, qui leur appartiennent, et dont ils ont jouy iusques à présent.

8.

Qu'aussy ceux qui font profession de la Religion reformée puissent estre capables de la Magistrature.

R. Bon.

9.

Que la bonne volonté de Sa Majesté soit de n'entreprendre dans Maestricht ou sa Jurisdiction, autre chose que ce qui a appartenu au Roy d'Espagne, en qualité de Duc de Brabant, et par apres a esté possedé par Mess[rs] les Estats Generaux suivant les chartres en extants lesquels seront exibez, et qui à l'advenir seront gardez en la greffe de la ditte Ville comme d'ancienneté.

R. Le Roy a fait un traité avec le Prince de Liege pour la conservation de ses droites lequel sera observé ponctuellement.

10.

Qu'au Seigneur Evesque et Prince de Liege demeurera pour indivis la Jurisdiction commune et son domaine entier ainsy que d'ancienneté jusques a present a esté usé.

R. Bon.

11.

Que sa Majesté gouvernera avec ledit Prince Evesque de Liege, ensemble la Ville et appendices, comme un Estat et Province separée des autres provinces de chacun desdits seigneurs, comme cy devant les Evesques et Roy d'Espagne, et par apres les seigneurs Estats des provinces Unies l'ont gouverné tant en matiere de justice ressort que finances, et toute autre police.

R. Bon.

12.

Que la publication des placcarts, et Edits, ensemble la permission de toutes sortes des monnoyes en la ditte Ville soit laissée comme du temps que le Roy d'Espagne, et les dits seigneurs Estats l'ont possedé.

R. Bon.

13.

Que les permanents Officiers ayant leur commission, tant de son Altesse le Prince de Liege, que des Seigneurs Estats, ou bien de l'indivis Magistrat dans cette Ville et la Comté de Vroonhoff, et dont ils sont en fonction puissent demeurer pour la vie, en



leurs Charges, ou bien que les Officiers les puissent resigner a personnes capables, et agreables aux princes respectifs, ou Magistrat dont il dependent.

R. Suivant la Conduite qu'ils tiendront, entre cy et six mois, sa Majesté y prendera la resolution.

14.

Qu'a tous Esclesiaticques, Officiers, et Bourgeois soit permis, de se retirer avec leurs biens et familles hors de la ditte Ville et de pouvoir a tousiours, et quand bon leur semblera vendre leurs autres biens et heritages, sans en ce pouvoir estre aucunement chargez.

R. Bon.

15.

Sa Majesté est treshumblement priée de consentir a tous habitans de la Ville de pouvoir pendant les deux ans prochains aller et frequenter en toutes Villes de l'obeissance de Messieurs les Estats pour y depecher leurs affaires, en advertissant toutefois le Gouverneur d'icelle, et moyennant qu'ils n'attentent rien qui soit aucunement contre le service de Sa Majesté comme il sera aussy permis a tout Estranger de venir icy administrer ses biens, les vendre et aliener.

R. Bon pour six mois seulement.

16.

Que nuls Imposts nouveaux soyent establis sur la Ville de Maestricht, ou inhabitans d'icelle, sans communication de commun advis de Sa Majesté et du Seigneur Prince de Liege.

R. Il en sera usé comme par le passé.

17.

Que la Ville et Regence d'icelle ne seront chargez de nouvelles fortisfications; mais seront tenus entretenir leurs portes, vallons et murailles aux despens de la Ville.

R. Il ne leur sera rien demandé a cet esgard par de la leurs forces.



18.

La Garnison tant de pied que de cheval laquelle sera misse dans la Ville avec leurs chariots, bagages et train d'Artillerie sera logée par authorité du Magistrat, comme jusques ores a esté practiqué ou autrement selon l'occurence du fait, et comme on s'accordera avec le Magistrat.

R. Il en sera usé comme en France.

19.

Que tous comptes de Villes et publiques cy devant faits et fermez demeureront en leur entier et bien faits sans estre subjects a aucune recherche.

R. Bon.

20.

Toutes debtes et rentes, les quelles pendant ce siege, et auparavant ont au nom de cette Ville esté contractees seront tenues pour legitimes, bien faites et bien crées, et les capitaux levez et debtes faites et contractées sur le nom et au prosfit de Messieurs les Estats-Generaux jusques au présent seront payées, hors des aydes etc. echeués, et leur deues au pays d'Outremeuse, et hors du domaine du Vroenhoff.

R. Bon en justifiant de l'employ.

(en bas estoit)

Fait au camp devant Maestricht, ce premier jour de Juillet 1673.

(estoit signé) Louis.

In hoofdzaak kwamen de artikelen overeen met die, welke in 1632 door Frederik Hendrik aan Magistraat en Geestelijkheid waren toegestaan; blijkbaar had men deze, uit de *Stads Recessen* wel bekend, thans tot voorbeeld genomen. De artikelen 1, 6, 7, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19 en 20 zijn niet meer dan eene vertaling, behoudens de onvermijdelijke veranderingen, van den Hollandschen tekst van 1632.

Voorts blijkt duidelijk uit meer dan één artikel, dat de Brabantsche Magistraatspersonen gevraagd hebben, wat ze konden, om hunne Protestantsche geloofsgenooten te bevoordeelen Maar Lodewijk XIV, met de meest strikte rechtvaardigheid — men moet 't bekennen — te werk gaande, stond hun niets meer toe, dan waarop ze rechtens aanspraak mochten maken. In zijne kantteekeningen geeft hij den Hollanders menige gevoelige en welverdiende les over hun eigen aanmatigend optreden tegenover de Katholieke Maastrichtsche bevolking gedurende den tijd hunner overheersching hier ter stede.

Niettemin zal ieder ten slotte moeten toegeven, dat de Gereformeerden hoogst edelmoedig door den Koning werden behandeld Niet 't minst blijkt dit uit artikel 8, waarin hunne benoembaarheid tot de Magistratuur blijft gehandhaafd, een voorrecht, dat Frederik Henderik in 1632 den Katholieken niet toestond en dat de Gereformeerden van 1673 niet verwacht hadden te verkrijgen.

Overeenkomstig de capitulatie met den Gouverneur gesloten, bezette des namiddags te vier uren de markies de Rochefort, luitenant-generaal van den dag, met het regiment *gardes français* en *gardes suisses* de Brusselsche poort en de wallen daaromtrent, en nam de graaf de Lorges met 't regiment du Roy bezit van de Oude Duitsche poort te Wijck. De markies de Louvois, gevolgd door tien of twaalf personen, den toegang binnen de stad verzocht hebbende, liet de Fariaux hem de Boschpoort ontsluiten en naar 't Gouvernement leiden, waar hij last gaf, een aantal schepen en wagens te bezorgen tot vervoer der Fransche gewonden en bagage naar de stad, waarna de Louvois onmiddellijk naar 't kamp terugkeerde (1).

Zoo was dan de sterke stad Maastricht voor 't geweld bezweken, „die heerlycke en wereltberoemde Vesting, het Bolwerck van vele Staaten geraackt onder de Heerschappie der Fransche Mogentheyt!" Van een beleg als dit, zóó verschrikkelijk, zóó grootsch en zóó merkwaardig uit een krijgskundig oogpunt, had de geschiedenis der laatste eeuwen slechts weinig voorbeelden aan te wijzen. Van de verdedigers was een derde deel buiten

(1) Journal Fidelle etc.

gevecht gesteld; de verliezen der belegeraars werden verschillend opgegeven: tien à elf duizend dooden volgens hen, die 't aantal liefst zoo groot mogelijk zagen, achttienhonderd en zelfs negenhonderd volgens de Fransche berichtgevers. In 't midden tusschen beide uitersten zal wel de waarheid liggen. Van dit oordeel althans is de *Hollandtse Mercurius*, waar hij schrijft: „En hoewel sy maer segghen van 900 Dooden en 1435 Gequetsten, soo is sulckx niet te gelooven, want het voor vast gehouden wert, dat sy in d'eerste attacque, die Mommouth, en Montal op de Contrescarp, Redout en Halve Maan deden, wel by de 2000 Dooden hebben gehad: Ja, sommighe segghen, dat de Franse hier wel 10000 man van de hare voor hebben laten sitten; doch andere, die 't sekerst meenen te weten, segghen van 6000 Dooden, ende 2 à 3000 soodanigh gequetst, dat geen dienst meer konden doen, behalvens de minder gequetste: 't welck soo ongelooflyck niet en schynt, als datse daer maer 900 man voor souden hebben verlooren, aenghemerckt al 't grauwelyck stormen, datse deden, niet anders, dan of zy moetwilligh in haer doot liepen; ja, al hadden 't Turcken en Heydenen geweest, sou men hen nau minder hebben konnen sparen: Maar sy hebben voorsichtigh hun verlies van Volck bedeckt, omdat men niet oordeelen sou, dat sy dit Conquest duerder hadden gewonnen als 't waert was."

Heel Europa had den geweldigen strijd voor Maastricht gevolgd, met belangstelling, uithoofde van de gewichtige gevolgen te verwachten van den uitslag, met bewondering, uithoofde van de onweerstaanbare kracht des aanvals en de hardnekkige volharding der verdediging; met verbazing, uithoofde van de vernuftige verbeteringen, door Vauban in de aanvalswijze aangebracht. Algemeen was de verwondering over den korten duur des belegs. En inderdaad, slechts dertien dagen (1) van weerstand na 't openen der loopgraven was een korte tijd voor een vesting als Maastricht, waar, behalve aan lont, aan niets gebrek was. Maar de aanvallen

(1) 't *Journal Fidelle* meent, en ook Bosscha zegt 't, dat de loopgraven geopend zouden zijn in den nacht van 13 op 14 Juni, en dat bijgevolg de stad bezweken zou zijn, niet dertien, maar zeventien dagen na 't openen der loopgraven. Doch dit is een dwaling; hetgeen men voor 't openen der loopgraven hield, was de arbeid aan de logementen in de twee verborgen veldwegen voor de Tongersche- en Brusselsche poort.



waren zóó buitengewoon hevig geweest, de Koning had zijn volk zóó weinig ontzien, de hulpmiddelen van den verdediger waren zóó doelloos gebleken tegen Vauban's en Paul's nieuwe vindingen, dat tot verbijsterens toe van den belegerde, die op een gewonen gang der zaken rekende, de verschillende phasen des belegs elkander met ongekende spoed opvolgden, en de overgaaf onvermijdelijk was, eer 't iemand vermoedde. De kracht van den aanval was door de verbeteringen, door Vauban en Paul voor Maastricht in toepassing gebracht, uitermate verhoogd, de kracht der verdediging dezelfde gebleven, vandaar in ons beleg een verbreking van beider evenwicht, dat, door zijn vroegere stabiliteit, de eindelooze belegeringen veroorzaakte, waarvan de geschiedenis gewaagt. Wel zou dat verbroken evenwicht, nadat Vauban ook aan de betere bevestiging der steden zijn aandacht had gewijd, min of meer worden hersteld, doch te Maastricht in 1673 was 't verstoord, vandaar 't ongehoord feit, dat zoo sterke stad, na slechts dertien dagen van eigenlijken weerstand, bezwijken moest.

Den duur des belegs van 1673 te vergelijken met dien der belegeringen van 1579 en 1632 en daaruit gevolgtrekkingen te maken, zooals de Franschen deden tot meerdere glorie van hun Koning, gaat dan ook niet op: daartoe waren de omstandigheden te ongelijksoortig. En de Fransche schrijvers, waar ze de dertien dagen van hun Monarch stellen naast de weken van Frederik Hendrik en de maanden van Parma, maakten zich op 't minst aan grootspraak schuldig.

Met dat al had Maastricht 't eenige dagen langer kunnen houden, al ware 't dan ook onder voortdurende bedreiging van stormenderhand genomen te worden, indien de beweging onder de burgerij onzen Gouverneur, juist in de meest kritieke laatste dagen, niet was komen belemmeren. Al de schrijvers des tijds achten dit dan ook, zoo niet de oorzaak, dan toch de aanleiding tot de snelle overgave.

Wat 't gedrag van de Fariaux betreft, die met een betrekkelijk gering garnizoen, waarvan alleen de vreemde hulpbenden degelijke troepen waren, en in weerwil van alle moeielijkheden, welke hem dwarsboomden, toch tot 't laatste oogenblik aan een overmachtigen vijand ontzag wist in te boezemen, over de Fariaux's gedrag hebben al de tijdgenooten, Hollandsche en Fransche, niets

dan lof. Zelfs zijn koninklijke tegenstander onthoudt hem dien niet!...... „Une vigoureuse résistance", heet het in een brief des Konings aan den gouverneur van Quesnoy, „une vigoureuse résistance, par la conduite du Sr. de Fariaux, l'un des plus experimentés capitaines qui soient au service d'Espagne, etc." Door den Prins van Oranje werd onze Gouverneur, na afloop van 't beleg in den Haag vertoevende om verslag te doen, — de *Hollandtse Mercurius* zegt 't — „seer favorabelyck verhoort, en met veel tekenen van satisfactie wegens syn treffelycke defensie ontfangen"; door de Staten-Generaal werd hij — we volgen denzelfden zegsman — „bedanckt en gepresen weghens syn mannelycke wederstandt in dit Belegh", en bovendien „bequam hy korts daer aen 't Generael-Majoorschap in 't Leger".

Waar tijdgenooten, zoo vriend als vijand, dus spreken, wekt 't bevreemding in hooge mate, twee latere schrijvers: Merkes en Knoop, om ze naar tijdsorde te noemen, 't gedrag van de Fariaux te hooren laken.

J. G. W. Merkes, destijds luitenant-ingenieur, zegt van onzen Gouverneur in zijn *„Memorie behelzende eenige krijgsgebeurtenissen gedurende het leven van Menno Baron van Coehoorn enz.* ('s Hage 1825), dat hij *Maastricht tamelijk slecht verdedigde*, terwijl generaal-majoor W. J. Knoop in zijn *„Geschriften"* (1862) hem aldus beoordeelt. „De aanvoerder, de Fariaux, was *niet uitstekend, wat bekwaamheid en volharding aangaat;* maar de meer dan gewone dapperheid, waarmede hij zijne soldaten voorging, maakt het toch onmogelijk hem een slecht bevelhebber te noemen".

Ieder historisch persoon dient beoordeeld te worden in het kader van zijn tijd. Dat men in 1825 Maastricht beter zou verdedigd hebben tegen Lodewijk XIV en Vauban, en ook, dat in 1862 de opperbevelhebbers onzer vestingen meer uitstekend waren, wat bekwaamheid en volharding betreft, kan waar zijn. Maar vergelijkt men de Fariaux met diens eigen tijdgenooten, zijn verdediging van Maastricht met die van de andere steden der Republiek in de jaren 1672 en 1673, dan blijkt, dat hij nagenoeg de *eenige* geweest is, die onder de hachelijke omstandigheden der Vereenigde-Provinciën en met de hulpmiddelen des tijds, aan de geduchte Fransche krijgsmacht 't hoofd wist te bieden. Wordt van zoo iemand dan toch gezegd, dat hij zijn post *tamelijk slecht*

verdedigde, wordt zoo iemand, niettegenstaande hij boven alle verdedigers van steden zijns tijds uitmunt, dan toch genoemd, *niet uitstekend wat bekwaamheid en volharding aangaat*, dan vraagt men zich onwillekeurig af, hoe de Fariaux dan *wel* zou moeten gehandeld hebben, om in bekwaamheid en volharding uit te steken boven de bevelhebbers van Wezel, Rijnberk, Rees, Emmerik, Doetichem, Enschedé, Oldenzaal, Ootmarsum, Almeloo, Borkuloo, Lochem. Grol, Bredevoort, Deventer, Zwolle, Kampen, Zwartsluis, Steenwijk, Arnhem, Doesburg, Zutfen, Wageningen, Renen, Wijk-bij-Duurstede, Amersfoort, Naarden, Utrecht, Ravestein, Gennep, Grave, Nijmegen en zoo voort, om aan de nagedachtenis der vermaarde Republiek meerdere namen van schande te sparen.

„Batavia victoriis peragrata"
„XL urbes diebus XXII captae."

Met deze opschriften liet Lodewijk XIV in 1672 gedenkpenningen slaan, toch gewis niet met het doel, om de uitstekende bekwaamheid en vorharding der bovenbedoelde stedevoogden te verheerlijken!

XXXIX.

Een scherpe tegenstelling met de voorafgaande dagen bood de eerste Julidag des jaars 1673 te aanschouwen. Na zooveel strijd en vernieling, kanongebulder en kruitdamp, opgewondenheid en angst, ademde dien Zaterdag alles rust en vrede in de stad, waarmee de vreugdevolle stemming der burgerij wonderwel overeenstemde, waarmee alleen de, tot puin geschoten wallen en huizen en de, met gekwetsten overvulde hospitalen in tegenspraak waren.

Allerwegen heerschte drukte en beweging onder 't krijgsvolk, dat zich gereed maakte voor den uittocht van den volgenden dag. De Fariaux stelde zijn officieren in 't bezit van een schriftelijke marschorder en drukte hen op 't hart, de manschappen hunner compagniën met zorg bij elkander te houden, omdat een uittocht uit eene veroverde plaats van oudsher door 't volk als eene geschikte gelegenheid werd te baat genomen tot 't plegen van desertie.

De gevangenen, van weerszijden gedurende 't beleg gemaakt, werden ingevolge de capitulatie uitgeleverd. De Fariaux ontving

er tachtig, waaronder de Bois-Bernard, luitenant-kolonel Mario en den majoor van 't Italiaansche regiment; 't aantal Franschen naar 't kamp teruggezonden bedroeg een weinig minder. Tegen den namiddag ontving de Gouverneur brieven van den graaf de Montery, gedateerd van den 29 Juni; tot antwoord zond hij hem en ook den Prins van Oranje een verslag der gebeurtenissen van de laatste dagen benevens een afschrift der capitulatie, de laatste der reeks brieven, hun door de Fariaux uit Maastricht toegezonden. Een aantal karren, geprest in de omliggende dorpen, kwamen in de stad en werden beladen met een gedeelte der bagage onzer troepen. Dertien schepen, die 's avonds eveneens binnenkwamen, zouden dienen, om de gewonden en de overige bagage naar den Bosch te vervoeren, welke stad door de Fariaux bij voorkeur was begeerd en door den Koning gereedelijk toegestaan, waaruit blijkt, hoe zeer de Fransche Monarch onzen Gouverneur in alles ter wille was. Op 't gewone uur loste de hertog van Montmouth den markies de Rochefort af aan de Brusselsche poort, waarbij de Fariaux acht gaf, dat geen grooter aantal Franschen binnenkwam dan was overeengekomen.

In de grootste eensgezindheid zou dien dag geëindigd zijn, waren niet eenige Maastrichtsche burgers de kalmte komen verstoren. Onder 't garnizoen bevonden zich tal van manschappen en een niet minder aantal officieren, welke, bij de burgerij in 't krijt staande, 't ophanden zijnd vertrek een bij uitstek welkome gelegenheid achtten, om zich op gemakkelijke wijze te ontdoen van hun schulden. Onze burgers, wel de toebereidselen tot den aftocht maar geen geld ziende, maakten daarover een buitengewoon misbaar; de heftigsten zelfs liepen naar 't kamp aan den Koning hun beklag doen. Het gevolg hiervan was, dat de Fariaux, door een koninklijke boodschap ingelicht, de nalatigen bij zich ontbood, dengenen, die geld hadden, beval te betalen en van de schulden der overigen zich een memorie deed geven door den Magistraat, om over te leggen aan de Staten-Generaal, daarbij belovende tot betaling te zullen aansporen. Zelve voor 't verschuldigde borg te blijven, zooals 's Konings boodschapper eischte, werd door de Fariaux met de meeste beslistheid geweigerd: daartoe kende hij zijn Pappenheimers te wel! (1)

---

(1) **Journal Fidelle etc.**

Zondag, de 2 Juli, was de dag, voor den uittocht van 't garnizoen bestemd.

Vroeg in den morgen reeds hadden de troepen en den trein zich op de Markt opgesteld, nog geen 3200 man meer sterk; en te negen uur begon de afmarsch door de Boschpoort. 't Was een schoone, warme zomerdag; alles glansde en blonk in den zonneschijn, een onbevlekte, blauwe hemel boven, een bonte mengeling van schitterende kleuren beneden. Aan beide zijden van den landweg, die van de Boschpoort in de richting van Lanaken zich door de akkerlanden slingerde, stond in twee gelederen van de poort af tot ver buiten de legerplaats de Fransche cavalerie met getrokken degens opgesteld. Slechts op één punt had die dubbele haag van escadrons, waartusschen 't Staatsche volk doortrok, een gaping. 't Was daar, waar Lodewijk XIV met groot gevolg had post gevat, ten einde de overwonnenen te zien voorbijtrekken. Weldra kwam de stoet opdagen. Aan 't hoofd reed de graaf de Lussignan, luitenant der *gendarmes écossais*, bevel voerende over 't Fransche escorte, dat 't aftrekkende garnizoen tot den Bosch begeleiden zou. Vijftig *gendarmes écossais* zijner compagnie volgden hem, welke met een gelijk getal *gendarmes d'Anjou* onder den markies de Comminge, als eerste deel van 't escorte den stoet openden. Onmiddellijk daarna kwam 't Maastrichtsche garnizoen; eerst drie escadrons Staatsche ruiterij onder 't geschetter der trompetten, de officieren met getrokken degens, de ruiters met de vuurroeren omhoog aan den schouder, en aangevoerd door baron van Swartsembergh. Daarna volgden de twee stukken kanon en de mortier met de officieren der artillerie en de lange trein van wagens met twee compagniën infanterie, verspreid langs de flanken. 't Regiment Staatsche ruiters van Zander van Well, twee escadrons sterk, volgde de bagage op den voet, en ommiddellijk daarna kwam als een lange slang 't voetvolk met slaande trom, vliegende vaandels, 't musket of de piek over den schouder, een kogel in den mond en de lonten aan twee einden brandende. 't Regiment van prins Maurits marcheerde voorop, dan dat van den Gouverneur, Kirckpatrick, Heeswijck, Hofwegen, Beaumont, Brempt, Carry, en 't laatst de Italianen, de achterhoede der infanterie vormend, aan hun hoofd de dappere kolonel Don Marcio d'Orilla, die wegens zijn wakker gedrag door den Spaanschen Monarch

was beloond met een pensioen van duizend rijksdaalders, een habijt van St. Jacob mitsgaders een brevet voor de eerst openvallende Commanderie, waarvan de jaarlijksche opbrengst op minstens drie duizend rijksdaalders geschat kon worden.

Onmiddellijk achter de Italianen reed de Fariaux met zijn gijzelaar, den graaf de Monberon, aan zijn zijde. Na hem volgde de schoone Spaansche cavalerie: 't regiment van Moerbeeck in twee escadrons met den markies aan 't hoofd en dat van den prins van Salms, eveneens in twee escadrons, doch zonder zijn bevelhebber, die door een bijzondere gunst des Konings zich onmiddellijk naar Aken had mogen begeven. De markies de Bordange sloot den stoet met de tweede helft van 't Fransche escorte, honderd *chevau-légers* van 't regiment d'Auvergne.

Op veertig pas van den Koning genaderd, steeg de Fariaux van 't paard, stapte te voet Zijne Allerchristelijkste Majesteit te gemoet en maakte hem eerbiedig een kort compliment vanwege zijn meesterlijken aanval. Vrij mocht hij den Koning in de oogen blikken, met opgeheven hoofd voor hem verschijnen; als man van eer, wien zelfs een tegenstander zijn hoogachting niet onthouden kon, had hij zijn plicht gedaan. 't Compliment over de dappere verdediging, waarmee Lodewijk XIV hoffelijk antwoordde, was dan ook meer dan een bloote plichtpleging; de woorden van waardeering welden den Koning uit 't hart en waren door, wien ze golden, ten volle verdiend.

Te voet verwijderde de Fariaux zich twintig schreden, waarna hij weder zijn paard besteeg. Nog geen volle zes en tachtig dagen was hij Gouverneur geweest van Maastricht (1). De uittrekkende legerbenden, die een oogenblik hadden verwijld, zetten den tocht voort en verdwenen weldra, in een groote stofwolk gehuld, in de richting der Bessemer heide.

Vier dagen duurde de marsch dwars door de heidevelden. Den 6 Juli bereikte de Fariaux den Bosch, waar de troepen gemon-

(1) Bachiene, bij de beschrijving van 't Gouvernementsgebouw, spreekt van „eene zeer groote Zaal, versierd met de portretten van alle de Maastrichtsche Gouverneurs, die, voorheen, in Staaten dienst, deze waardigheid bekleed hebben: zeer konstig levensgrootte geschilderd. Alleenlijk, ontbreekt daaraan, het Pourtret van den Gouverneur, Farjaux: die de stad, in 1673, tegen de Franschen verdedigd heeft". 't Heeft de Fariaux blijkbaar zelfs aan tijd ontbroken, om zich te laten konterfeiten.



sterd werden door den commissaris Middelkoop en den auditeur Firbach en sterk bevonden: acht regimenten Staatsche infanterie, samen 2231 man, één regiment Italianen, 125 man, dertien compagniën Staatsche cavalerie, 412 ruiters, en twee regimenten Spaansche cavalerie, 350 ruiters. De gewonden, wier aantal zeer aanzienlijk was, deden de reis te water. De voornaamste onder dezen waren: kapitein Coehoorn, de graaf van Dhona, die, naar den Haag vervoerd, den 6 October dezes jaars stierf aan zijne wonden, de graaf de Waroux, hoofd van 't huis de Merode, die reeds den 14 Juli aan zijne wonden overleed, baron Sprang, luitenant-kolonel Mario, Zander van Well en meer anderen.

De commandeur de Weede, ook gewond, naar men zich herinneren zal, bleef te Maastricht als gijzelaar, opdat de tocht naar den Bosch overeenkomstig de bepalingen der capitulatie zou worden volbracht en voor de behouden wederkomst van 't Fransche escorte. Deze omstandigheid maakte hij zich ten nutte om lucht te geven aan zijn ouden wrok. Terwijl de Fariaux met 't overschot der afgestreden verdedigers van Maastricht onder een brandende Julizon zich moeizaam voortbewoog over de onafzienbare heidevlakte, bestreed zijn onverzoenlijke tegenstrever de Weede hem van verre met 't eenige wapen, hoe dorpelijk en hoe weinig den edelman ook waardig, waarmee hij hem op dien afstand nog bereiken kon, — de laster. Ieder, die 't hooren wilde, vriend of vijand, mocht 't weten, wat man de Fariaux was. — „Il y a encore dans Mastrick", schreef Pellisson reeds in zijn brief van den 9 Juli „Il y a encore dans Mastrick un Commandeur, c'est à dire, un Lieutenant de Roi, qui a été donné pour ôtage, et qu'on dit n'avoir pas voulu signer la capitulation. Il ne parle pas bien de Farjeau, avec qui il avoit été en quelque sorte de concurence pour le Gouvernement, et l'accuse de n'avoir pas fait ce qu'il auroit pu pour défendre la place. On dit au Roi que c'étoit un de ses neveux, qui avoit été chez les principales Dames de la Ville, pour les obliger à faire du bruit dans la bourgeoisie, comme elles firent, afin qu'il eût un prétexte de capituler". De Fariaux zelve de bewerker van de beweging onder de burgerij om een reden te hebben voor de overgaaf......! Dat onze strijdbare Gouverneur zich ook van hoogere politiek wist te bedienen, had zeker niemand verwacht!

Van den Bosch reisde de Fariaux met zes bedienden en tien ruiters tot escorte naar den Haag. Wat hem daar wedervoer, halen we letterlijk aan uit den *Hollandtse Mercurius:* „Monsr. de Fariaux, ghewesen Gouverneur van Maestricht, dede wegens syn conduite aldaer, den 14 deser (July) in den Hage aen syn Hoogheyt raport, en wiert van syn opgem. Hoogheyt seer favorabelyck verhoort, en met veel tekenen van satisfactie wegens syn treffelycke defensie ontfangen, hem gelastende een Memorie te maken van de Officieren, die haer best hadden gequeten, om de selve de vacante plaetsen te doen bekleden. Sondaghs daer aen volgende bequam hy by de Staten Generaal, daer toe extraordinaris vergadert synde, Audientie, gevende de selve alderhande satisfactie van syn Conduite, en wiert dienvolgende van haer Ho: Mo: bedanckt en gepresen weghens syn mannelycke wederstandt in dit Belegh. Hy bequam korts daer aen 't Generael Majoorschap in 't Leger, waer van den Eed ter Generaliteyt dede".

In 't Fransche kamp was de vreugde over de behaalde overwinning onbeschrijfelijk! De Koning was gelukkig met den verworven roem. Naar alle zijden werden boden uitgezonden, om 't welslagen van 't schitterend wapenfeit te gaan verkondigen: naar den Dauphin en 't hof, naar de Koningin, sedert den aanvang van 't beleg te Doornik vertoevend, naar den graaf de Grammont, naar de gezanten aan de vreemde hoven, naar den Paus, naar alle aartsbisschoppen en bisschoppen van 't koninkrijk, naar alle alle gouverneurs der Fransche steden. Van deze laatsten is een der brieven n.l. die aan den heer du Rancher, gouverneur van Quesnoy, bewaard gebleven.

„Lettre du Roy
au Gouverneur du Quesnoy.

Monsieur du Rancher, les Hollandois ayant refusé pendant l'hiver dernier toutes les propositions qui leur ont esté faittes d'entrer en negotiation pour la paix, y ayant donné les mains seulement quand ils ont veu le Printems beaucoup avancé, j'ay esté obligé de former trois corps d'armée, d'en employer deux à la conservation de mes Conquestes du costé de la Hollande, et à la défence de mes Alliez, et de me mettre en personne à la teste de la troizième, pour la faire agir, et essayer de porter

mes ennemis à consentir à des conditions raisonnables de paix; et ayant fait assembler maditte armée sur la Frontiere de Flandres, je l'ay fait marcher vers Mastricht, et j'en ay formé le Siege; et quoy que cette place soit une des plus considérables des Pays-Bas, par sa situation et par ses fortifications; qu'il s'y soit trouvé six mille hommes de guerre de troupes reglées, composées en partie des meilleures que le Roy Catholique ait à sa solde en Flandres; que les assiégez l'ayent defendue avec une vigoureuse résistance, par la conduite du Sr. de Fariaux, l'un des plus expérimentés capitaines qui soient au service d'Espagne; et que d'ailleurs je n'eusse pas lieu d'esperer de soumettre à mon obeissance en si peu de temps cette Place, qui a fait autre fois une si longue résistance; néanmoins, la valeur des Chefs, Officiers, et soldats de ma ditte armée, l'a obligée de se rendre en treze jours de Trenchée ouverte. Et comme je reconnois que cet evenement, tres-important en soy, et qui peut avoir des suites tres considerables, est une continuation des Benedictions qu'il plait à Dieu verser incessamment sur ma personne, et l'effet des prieres que je say que mes bons sujets ont faittes avec tant de ferveur, pour la prosperité de mes armes; j'ay estimé à propos d'en faire donner des marques publiques de reconnoissance, envers sa Bonté Divine. Pour cette effet j'ordonne aux Archevêques, et Evêques de mon Royaume, de faire chanter le Te Deum dans leurs Eglises Cathedrales, et autres de leurs Dioceses; et je fais cette Lettre pour vous dire que mon intention est que vous fassiez qu'il soit celebré en la principale Eglise du Quesnoy, que vous y assistiez, que vous teniez la main à ce que les Officiers de la justice et autres y soient presens en corps, que vous fassiez tirer le canon dans la ditte place, que vous ordonniez aux Mayeurs et Echevins d'icelle de faire faire des feux de joye, et donner au surplus toutes les marques de réjouissance publique qui se doivent en pareille occasion. Et la presente n'estant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsr. du Rancher, en sa sainte garde. Ecrit au Camp de Mastricht le deuxième jour de Juillet 1673.

(signé) Louis.

(et plus bas) le Tellier".

Welke de indruk was, door de heuglijke tijding op Lodewijks onderdanen gemaakt, blijkt ons uit den brief van Madame de

Sévigné's vriend Corbinelli aan haar neef Rabutin. „De dichters zullen er wonder van spreken: het onderwerp is weidsch en fraai; zij zullen zeggen, dat aan zijn roem slechts de waarschijnlijkheid ontbreekt, en hij er dus zelf de verderver van is, door hem ongeloofelijk te maken".

De Paus bekeek de zaak meer van haar practische kant en nam deze gelegenheid te baat, om den Koning eens te wijzen op zijn allerchristelijksten plicht. Toen de Fransche gezant te Rome Zijne Heiligheid de tijding melde, „wierd sulkx van den selven seer koelsinnig aengehoort", zegt de *Hollandtse Mercurius*, „'t welck den ged. Ambassadeur bemerckende, dede uytbarsten in dese woorden, dat syn Koningh de Hollanders beoorloghde, om de ketteryen uyt te roeyen, doch den Paus antwoorde, dat hy sulckx wel geern hoorde, maer oock most vernemen, dat Vranckryck nu met het Huys van Oostenryck wilde breken, om de Turcken in Ongaryen lucht te maken".

Ten einde de groote overwinning ook door 't leger met vreugde te doen vieren, deelde de groote Monarch met koninklijke hand belooningen uit, zoowel in geld, als door 't begeven van opengevallen plaatsen, aan allen, die zich onderscheiden hadden in den strijd. Elk der bataljons, welke aan een der aanvallen hadden deelgenomen, kreeg een som van tweehonderd pistolen, de bataljons der gardes driehonderd pistolen. Ieder grenadier ontving één pistool voor elken nacht, in de loopgraven doorgebracht, en twee pistolen voor elken nacht, dat er gestreden was.

De gewonde officieren werden mild beloond: ieder luitenant met vierhonderd *écus*, ieder kapitein met vijfhonderd en zoo, in evenredigheid met den rang, opklimmende. 't Best van allen voer Vauban, die zeer zeker meer dan iemand tot 't behaalde succes had meegewerkt. Hij ontving vier duizend pistolen voor zijn deel (1).

De graaf d'Estrades, sinds 't vorig jaar gouverneur van Wezel, werd op zijn verzoek met 't gouvernement van Maastricht belast; de heer de Rop werd commandeur, de Boutillon majoor, de Marliere commandeur in Wijck en Estienne majoor aldaar.

Bij uitstek ingenomen mochten de Maastrichtenaars zich be-

(1) Pellisson.

toonen met de keuze van d'Estrades tot gouverneur hunner stad. In Holland, waar hij jaren lang als Fransch gezant vertoefde, had men hem leeren kennen als een edel, rechtschapen man. Indien er iets geweest ware, zegt Basnage, in staat de Republiek te verzoenen met 't verlies van Maastricht, dan was 't de benoeming van d'Estrades, die, hoe trouw dienaar van zijn Koning ook, zich wist te doen beminnen door de vijanden van zijn heer. Te Wezel, waar hij bij zijn afscheid nemen betuigde, „dat het hem leed waar, dat hy hen geen meerder goed had konnen doen", zag men den beminden stedevoogd met groote smart vertrekken.

Op hetzelfde oogenblik, dat de Fariaux met de bezetting door de Boschpoort was uitgetrokken, waren de Fransche benden, bestemd om hier garnizoen te houden, door de Brusselsche poort binnen gekomen, sterk 6000 man voetvolk en 1200 ruiters. Ook schijnt 't, dat de gewonden uit 't kamp hier werden binnengebracht. In de sterfregisters der St.-Nicolaasparochie toch lezen we:

„1673 Julii ab 14 Julii ad 21 obierunt tam in claustris, vulgo *in den omganck*, Ecclesiae B. V. quam in granario, seu *op den Spikart* dictae ecclesiae 6 milites, partim in paradiso, intra claustra partim in Coemeterio nostro sepulti, et fuerunt uno eodemque tempore infirmi in dictis claustris et tabellatis, seu granariis ultra 500. Ita retulerunt minoritae qui illis sacramenta administrabant"; en in de *Verdraegboeken* zien we, dat den Pater Prior der Predikheeren honderd gulden werden toegeteld tot subsidie voor de gekwetsten in zijn klooster gelogeerd.

In ons magazijn vonden de Franschen nog 264 tonnen kruit, 92000 granaten, veel koren, haver en andere provisie en op de wallen zestig kanonnen. — „Een gewis teycken, dat de Stadt niet uyt gebreck van Vivres of Amonitie is overgegaen, maer door louter ghewelt", meent de *Hollandtse Mercurius*. Dit alles werd door den vijand goede buit verklaard.

XL.

De 3 Juli, 's Maandags, was de groote dag, door Zijne Allerchristelijkste Majesteit bestemd tot 't bezichtigen van Maastricht, tot 't in bezit nemen dezer „Conqueste, la plus belle, asseu-

rément qu'Elle pust faire, comme la plus importante, pour estre en estat d'en conquérir plusieurs autres quand Elle le voudra, et faire la Loy à tous ceux qui voudroyent s'opposer aux progrez de ses justes Armes". Aldus een schrijver des tijds (1), blijkbaar nog eenigszins bedwelmd door 't succes zijns Meesters.

Gelijk 't betaamde aan een krijgshaftig monarch, die den oorlog als zijn hoogste roeping beschouwde, bezocht de Koning, vóór alles, de buitenwerken en van deze in de eerste plaats 't aangevallen front tusschen de Tongersche- en Brusselsche poort.

Alles gaf hem daar de geduchtheid zijner macht te aanschouwen: de vernielde palissaden, de tot puin geschoten muren, de beide bressen in den hoofdwal, 't getuigde alles als om strijd, hoe hij, de vertoornde godheid, met de bliksems zijner batterijen de stervelingen wist te straffen, die 't waagden zijn wil te trotseeren.

Na de werken te zijn rondgereden, kwam hij door de Boschpoort de stad binnen. Maastricht met zijn gehavende huizen en straten, waarin mest en vuilnis en puin gedurende al de dagen des belegs zich hadden opgehoopt, was allerminst op zoo hoog bezoek voorbereid. Maar de Koning nam geen aanstoot aan dien deerniswaardigen toestand: 't was hem, als zag hij de Maastrichtsche stedemaagd, berouwvolle zondares, met loshangende haren en verscheurde kleeren, vernederd, aan zijn voeten liggen.

Men kan zich voorstellen, hoe onze burgers, juichende en jubelende, geschaard stonden langs den weg, elkander verdrongen aan de ramen; hoe ze, trots 't incognito te midden van den schitterenden drom van edellieden hun nieuwen heerscher begroetten in den krachtigen, van gezondheid en levenslust blakenden, jongen man met zijn golvende lokken, welke 't gelaat omlijstten en over rug en schouders nederdaalden.

Et Maistre des vainqueurs,
Et Père des vainçus!

Hoe ze hun Koning bewonderden op 't fiere, witte ros met de lange afhangende manen en bijna tot den grond reikenden, zilverwitten staart! Hoe hij aller harten stal de jonge Monarch in zijn rijk geborduurden rok en vest van gebloemd satijn, den grooten, kanten strik om den hals, den hoed versierd met pluimen

(1) Journal de ce qui s'est passé au siège de Maëstricht.



en diamanten, den degen aan een breeden, zijden bandelier over den rechterschouder, de wijde ruiterlaarzen, die aan de al te pronkerige kleedij dier dagen al 't verwijfde ontnamen en zelfs iets krijgshaftigs wisten bij te zetten. Men kan 't zich voorstellen, zeiden we, en nochtans dient men zijn verbeelding niet al te zeer den vrijen teugel te laten: 't bezoek des Konings toch geschiedde niet alleen incognito, maar ook geheel *„sonder pomperyen"* en schijnt zich in hoofdzaak bepaald te hebben tot een vluchtig doorrijden en bezichtigen, zoo van Maastricht als van Wijck.

Doch geven we 't woord aan Henry Havard (1), die in zijn werk *„La Hollande Pittoresque"* van de inkomste van Lodewijk XIV melding maakt. Hij begint met te zeggen, dat 't beleg van Maastricht heeft doen stroomen *„presque autant de rimes que de larmes"*, en die ééne ontboezeming is ons een waarborg, dat hij de man niet zijn zal, om door een al te streng wetenschappelijke opvatting der Geschiedenis zich zelven ongenietbaar te maken. Behalve met de „rimes" zal hij ons met meer wonderbare dingen bekend maken.

Havard heeft 't woord!

„Nog was de Koning de poort niet binnen, of hem werd een dichtstuk aangeboden, een zonderling dichtstuk, in den eigenaardigen tongval van Provence. De maker was de Jezuïet Jean Berthet, een geleerd criticus, sterrekundige, dichter op zijn tijd en handig hoveling bij elke gelegenheid. Hoe kort en eenvoudig het vierregelig vers ook wezen mocht, toch deed 't den Koning genoegen. Hier is 't:

San Peïre eme sa testo rase
Diguet devant Maestric l'autre jour à San Pau:
„Per commbattre aujourd'hieu presto me toun espace;
Dins dous jours, per intrar, te presterai ma clau".

't Zinspeelt op 't feit, dat de aanval plaats had den 29 Juni, St.-Pietersdag, en de overgaaf op St.-Paulus, den dag daarna (2).

Een groot aantal andere gedichten en verzoekschriften werden

---

(1) Havard (Henri) Littérateur et historien d'art, né à Chavolles en 1838; membre de l'Institut littéraire de Leyde, critique d'art au journal *le Siècle*, inspecteur des Beaux-Arts, chevalier de la Légion d'honneur. *(Dictionnaire des Dictionnaires).*

(2) Havard bedoelt hier: *Gedachtenis van St. Paulus* (30 Juni).



den Koning aangeboden op zijn doortocht door de stad. Een stuk poëzie echter, hoewel den eigen dag gemaakt, durfde men hem niet voorleggen. 't Was een samenspraak tusschen Lodewijk en 't arme Maastricht, dat zich bitter beklaagde over de rampen van den oorlog. 't Had acht coupletten en ving aldus aan:

Maestricht, gij schoone stede,
Gij perel van Brabant!

Doch de Koning kreeg 't niet te hooren, en zoo hij 't ook al had hooren voordragen, hij zou er toch niets van begrepen hebben, want 't was in de landstaal geschreven. En bovendien, de koninklijke ooren waren niet tot luisteren geschikt op dit oogenblik, ruischen als ze nog deden van den naklank der heerlijke tonen van 't Te Deum, zoo pas in de St.-Servaarkerk gezongen.

Een oogenblik had de vrees bestaan, dat deze grootsche plechtigheid niet met de gewone praal had kunnen gevierd worden. Sedert een maand toch was de kerkelijke kapelmeester des Konings spoorloos verdwenen. Hij was van Luik geboortig en heette Dumont. Overal had men hem gezocht, doch te vergeefs. Binnen Maastricht zou de Koning den verlorene terugvinden. Verliefd op een Maastrichtsche schoone, had hij ter sluik 't gevolg zijns Meesters verlaten om zijn beminde 't hof te gaan maken. In haar armen door de berenning verrast, had hij zich genoodzaakt gezien, heel den duur van 't beleg binnen de bedreigde muren te vertoeven. De Koning bemerkte den verdwaalde tusschen de volksmenigte, eerbiedig langs zijn weg geschaard.

— „Quoi! c'est vous Dumont!" klonk 't streng uit den koninklijken mond.

„Que fassiez-vous donc au milieu de mes ennemis pendant que j'assiégeais cette ville?"

— „Sire", antwoordde de kapelmeester gevat, „je composais un Te Deum pour le succès des armes de Votre Majesté".

De Koning glimlachte . . . . . .

Den dag na 's Konings inkomst — de schrijver van „*La Hollande Pittoresque*" is nog steeds aan 't woord — richtten eenige Fransche tooneelspelers op de Markt een tent op en begonnen er voorstellingen te geven. Dat was iets geheel nieuws voor Maastricht; nog nooit had men er dergelijke vertooning bijgewoond. De ingezetenen ontvingen de tooneelspelers met blijdschap. De

Franschen van hun kant bleven niet in gebreke die vriendschapsbetuigingen te beantwoorden; en daar Lodewijk XIV tweemaal de voorstelling met zijn tegenwoordigheid vereerde, kon 't niet anders, of de ondernemers maakten goede zaken."

Tot hiertoe Havard en *La Hollande Pittoresque.*

We hebben Havard niet in de rede willen vallen; nochtans, hoe meesterlijk hij er ook in geslaagd moge zijn, al die bijzonderheden op te sporen, nochtans is van 't geheele verhaal, dat trouwens als elke behoorlijke roman om een liefdeshistorie draait, geen woord waar. Ja, zelfs bleek 't ons, dat de Koning te Maastricht geen Te Deum heeft doen zingen.

In de *Acta Capituli Sancti Servatii* vonden we wel is waar van een Te Deum gewag gemaakt, doch daar was slechts de graaf d'Estrades en niet de Koning bij tegenwoordig. Dit kapittelbesluit, genomen Lune 24 Julij 1673, luidt aldus:

„Item Pretacti Domini ordinarunt, ut debetur aliquid extraneis Musicis, qui interfuerunt et cecinerunt ac luserunt in hymno Te Deum Laudamus, qui in hac Ecclesia, uti principaliore et primaria, Redditô hôc oppidô Regie Sue Majestati Christianissime fuit solemniter decantatus in gratiarum Actionem, Dominicâ, que fuit .... mensis Julij 1673 ad quam solemnitatem et in hac ecclesia comparuerunt cum cruce pro-cessionaliter Reverendi Admodum Domini decanus et Capitulum Ecclesie Beati Marie Virginis, et aliorum Conventuum Religiosi, Item Excellentissimus Dominus Comes Destrades Gubernator, et principaliores Domini de Concilio Bellico, Magistratus, alijque quam plurimi honorabiliores Cives Oppidani et externi" (1).

Wat de reden mag geweest zijn, dat na zoo belangrijk wapenfeit de gewone dankzegging aan den Heer der Heirscharen te Maastricht achterwege werd gelaten, althans door den Koning niet werd bijgewoond, is ons een raadsel. Pellisson geeft de volgende verklaring: „On ne chantera point de Te Deum à Maestrick, l'Eglise principale, qui est St.-Servais, est pleine de poudre

(1) Ook heeft dit Te Deum niet plaats gehad op den dag van 's Konings inkomst te Maastricht maar later. De datum bleef oningevuld, doch 't moet een Zondag geweest zijn tusschen den 5 Juli, dag, dat d'Estrades in de stad kwam en den 24 Juli, dag, waarop 't kapittelbesluit genomen werd.



On en avoit fait un magasin, et il y a quelque temps qu'on avoit défendu d'y entrer".

Een raadsel blijft 't, ook na deze verklaring van Pellisson. Nergens, noch in de *Verdraegboecken*, noch zelfs in de *Acta Capituli* vonden we iets vermeld van een buskruitmagazijn in St.-Servaaskerk; en bovendien: ware er geen andere kerk te vinden geweest, of had de St. Servaas niet ontruimd kunnen worden van haren gevaarlijken inhoud, en hoe kon 't Te Deum van d'Estrades dan wel gehouden worden in dit gebouw vol buskruit?

Doch, wat dan ook de reden moge geweest zijn, vast staat in elk geval, niettegenstaande Havard alles in kleuren en geuren weet te vertellen, dat de Koning geen Te Deum hier ter stede heeft bijgewoond.

Wat Havard's verhaal, zoo mogelijk, nog onwaarschijnlijker maakt, is de omstandigheid, dat Henri Dumont, de kapelmeester, dien men zich na zijn wegloopen uit 's Konings gevolg om zich aan de zijde zijner Maastrichtsche schoone te gaan verpoozen, onwillekeurig voorstelt als een hupsch, maar ietwat onbezonnen jongmensch, dwepende met muziek, maneschijn en rozengeur, en verblind door de liefde tot 't uithalen van dwaze streken toe, dat die zelfde Dumont in werkelijkheid in 1610 geboren werd en bijgevolg in 1673 een goede, bezadigde zestiger moet zijn geweest, die bovendien — en dit geeft den doorslag — priester was sinds zijn jeugd! Dat is 't anecdotische der historie toch wel wat al te ver gedreven!

Wat Havard's mededeelingen betreft aangaande de eerste tooneelvertooningen te Maastricht, ook dat is niet weinig in conflict met de historische waarheid. Te zijner verschooning moeten we echter bijbrengen, dat ook Jos. Habets, dien hij hier op den voet volgt, en meer andere Maastrichtsche geschiedschrijvers hem zijn voorgegaan in de dwaling, dat Lodewijk XIV in 1673 een tweetal malen hier ter stede de tooneelvoorstelling met zijn tegenwoordigheid vereerd zou hebben. En dat dit een dwaling is, hebben de nasporingen van gezaghebbende onderzoekers ten volle aan 't licht gebracht. 't Is nu eenmaal een feit, men kan 't betreuren of niet, dat 't onderzoek de grootste vijand is van, wat de geschiedenis poëtisch heeft. Wat er dan wèl waar is omtrent de eerste Maastrichtsche tooneelvoorstellingen, laten we mededeelen door

F., die in den derden jaargang der *Maasgouw* er 't volgende over zegt:

„Het eerste gebouw, wat daarvoor dienst deed, (n.l. voor schouwburg) dagteekent van 't jaar 1673, toen na de inneming der stad door koning Lodewijk XIV de Franschen hier gedurende vijf jaren, tot de vrede van Nijmegen in 1678 garnizoen hebben gehouden. Dit vermaakzuchtig volk konde niet zonder tooneelvertooningen. Er was echter geen lokaal beschikbaar. De Magistraat der stad, die aanhoudend door de Fransche overheden om deze aangelegenheid werd lastig gevallen, liet eindelijk een zaal van *houten planken* (1) op de Markt, tusschen het Stadhuis en de Hochterstraat (nu Boschstraat) oprichten; en dáár werd, gedurende al den tijd dat de fransche overheersching geduurd heeft, door een vaste acteurstroep uitsluitend fransche tragédies en comédies gespeeld.

Met de koninklijke troepen in 1678 vertrokken ook de tooneelspelers, en dewijl het tooneel voor de toenmalige Maastrichtenaars geen behoefte was, werd de houten zaal afgebroken".

XLI.

Nu een enkel woord over de rijmen, die naar Havard's beweren bijna even talrijk moeten gevloeid hebben als de tranen. 't Reeds vermelde quatrain van Jean Berthet is vooral merkwaardig geworden door de vele vertalingen. Pater d'Augières, Jezuïet te Arles, bracht 't over in 't Latijn:

Cum premeret Lodoïx Trajecti moenia, calvus
His dictis Paulum fertur adisse Petrus:
„Congredior nunc, nunc gladium mihi perge, vicissim
Claves biduo hinc ingrediare dabo".

Een andere Latijnsche vertaling luidt als volgt:

Obsessi nuper Trajecti ad moenia, calvus
Ad Paulum Petrus talia verba dedit:
„Luce meâ, ut pugnem, Gladium mihi tradito.
Luce tuâ, ut referes, do tibi Paule meas Claves".

---

(1) We halen den schrijver woordelijk aan.

Amadée Pichot, directeur der *Revue britannique*, zette 't over in 't Fransch:

„Prête-moi ton épée", à Saint-Paul dit Saint-Pierre,
„Pour combattre aujourd'hui, car j'entends le tambour,
Demain je te prête à mon tour,
Pour entrer à Maestricht, mes clefs, mon cher confrère".

Jos. Habets deed 't weerklinken in Nederlandsche verzen:

„Vriend", sprak Sint Pieter tot Sint Paul — „het valt niet mee.
Maastricht trotst al te lang de Fransche rijksbannieren;
Leen mij vandaag uw zwaard, mijn haan moet zegevieren;
Dan morgen leen ik u, de sleutels bij 't entrée".

De Maastrichtsche vertaling mocht er niet aan ontbreken:

Sint-Pie zag aon Sint-Pau: „'t Wilt neet mèt Mastreeg!
Geef evekes die zweerd, dat ich ins dr'onder veeg.
Ich lien dich in de plaots dee sleutel, op me woord,
En laot dich ope doen; dee pas dao op de poort".

Blijkbaar heeft Jean Berthet in zijn quatrain willen zinspelen op de omstandigheid, dat er voor onze muren gestreden werd den 29 Juni, dag van St.-Pieter en St-Paulus, en dat de stad hare poorten opende op den 30 Juni, gedachtenis van St.-Paulus. St.-Pieter had bijgevolg op zijn feestdag 't zwaard van St.-Paulus noodig, en deze kreeg, bij wijze van wederdienst, 's anderendaags St.-Pieters sleutel. Jammer echter, — althans voor den dichter van 't quatrain — is 't, dat er op den 29 Juni zoo goed als niet gestreden werd: de voornaamste aanvallen hadden plaats op 24, 25 en 27 Juni. St.Pieter heeft derhalve weinig met 't geleende zwaard kunnen uitrichten. St. Jan (24 Juni), St. Wilhelmus en St. Prosper (25 Juni), St. Ladislaus en St. Crescentius (27 Juni) en zelfs de Heilige Febronia (25 Juni) zouden het beter hebben weten te gebruiken, doch die allen zonder uitzondering misten den onontbeerlijken sleutel voor *'t entrée*.

Reeds in 't beleg des jaars 1579, toen Maastricht op den dag van St.-Pieter en St.-Paulus stormenderhand genomen werd, had de sleutel en 't zwaard dezer beide Heiligen dienst gedaan bij een soortgelijke opmerking als die van Jean Berthet en, naar 't ons voorkomt, meer *à propos*. Toen men Parma boodschapte bij

't krieken van den 29 Juni, — zoo lezen we bij Strada, die zoo verdienstelijk de Nederlandsche oorlogen te boek stelde – dat de uitgeputte verdedigers van Maastricht op de wallen waren in slaap gevallen, maande hij zijne mannen aan, „dat sy die kans niet voorby souden laten slippen, maer dat sy op dien allergelukkigsten dagh, op welcke *Petrus* de *sleutels* der Stadt, en *Paulus* het *sweert* der wrake toereyckte, veel beter Oversten als hem souden naevolgen. Gelyk ook gebleken is".

Niet onmogelijk is 't, dat Berthet door deze plaats uit zijn ordegenoot Strada is geïnspireerd.

't Volgend Latijnsch epigram van een onbekenden Franschen pluimstrijker vonden wij in een handschrift der bibliotheek *Schols*, thans berustende in de stadsbibliotheek:

In tres
Trajecti
obsidiones
ad Regem.
Epigramma.

Ter Trajectino lusit Bellona theatro,
Quis tulerit ludi praemia, scire nefas.
Cinxit Alexander (1), cinxit Nassavius (2) Urbem,
Quam feriunt Galli fulmina dira Jovis.
Hispanus vicit Batavos, Hollandus Iberos,
Hispanos (3) una Rex Batavosque domat.
Adde quod invalidae moles, nunc moenia vallo,
Aggeribus, fossis, imperiosa ruunt.
Hoc tantum minor est tua Rex victoria, menses
Pugnarent alii, Tu Lodoice dies.

Vrij vertaald: Twee honden vechten om een been,
De derde loopt er ras mee heen.

Die derde is de Fransche koning, welke er zich in dertien dagen na 't openen der loopgraven van meester maakte.

Maar 't schoonst van alle is een liedeken in de moedertaal, een samenspraak tusschen den fieren Lodewijk en de arme Maas-

(1) Alexander Farnese, prins van Parma.

(2) Frederik Hendrik.

(3) Met *Hispanos* worden hier bedoeld de Spaansche regimenten van Moerbeeck en Salms.



trichtsche stedemaagd, waarvan de liefelijke aanhef onzen Maastrichtschen dichter en geschiedkundige Franquinet, als jongeling dwalende in 't bosch van Wesemael, in verrukking bracht (1).

Maestricht, gy schoone stede,
Gy perel van Brabant!

Van dit lied, dat tien strophen telt, bestaan twee eenigszins van elkander afwijkende teksten. De één is uitgegeven door Jos. Habets, die ons liedeken noemt: *„un écho de la franchisse flamande"*, de ander door G. D. Franquinet, die 't noemt: *„un véritable bijou de poésie populaire"*. Jos. Habets meldt de herkomst van zijn tekst niet. Franquinet dankt den zijnen aan zijn letterkundigen vriend Willems van Gent, den bekenden verzamelaar van oude Vlaamsche liederen. Tijdens diens leven werd 't nog gezongen en in losse bladen op de markten en kermissen verkocht, en was niet alleen in Brabant, maar ook in de beide Vlaanderens algemeen verbreid. Deze groote populariteit dankte 't ongetwijfeld aan 't feit, dat de dichter aan zijn verhaal van 't Maastrichtsche beleg een liefdesdrama wist tot grondslag te leggen en 't inkleedde in den vorm eener samenspraak tusschen verleider en verleide. Daarbij kwam nog de alleszins bevredigende ontknooping, dat de minnaar het voorwerp zijner liefde ten slotte machtig wordt, welke ontknooping bovendien als geschiedkundig feit vaststaat, iets, wat bij dit soort verhalen niet altijd 't geval pleegt te zijn.

Wij volgen den tekst van G. D. Franquinet (2).

De Koning van Frankrijk en de Stad Maastricht.
(A° 1673).

De koning. Maestricht, gy schoone stede,
Gy perel van Brabant!
Aenhoort toch eens myn rede,
Schoon lief, geeft my de hand.
Door 't minnelyk aanschouwen
Van u in 't open velt
En door uw schoon landouwen
Soo is myn hert ontstelt.

---

(1) Zie *Publications* etc. Tome XIV, pag. 142.
(2) Zie *Publications* etc. Tome XIV, pag. 145.

De stad. Wie komt my hier soo stooren?
Myn heer, 'k en ken u niet;
'K en wil naer u niet hooren,
Gaet heen, en van my vliedt!
Ik ben een kind van Spanjen
Schoon daer gescheiden van;
Den prinse van Oranjen
Dat is myn echten man.

De koning. Schoon lief, 'k heb u verkoren
Neemt my genegen aen.
Gy zyt voor my geboren;
Wilt in myn gratie staen!
Ik wil myn gunst u bieden
Uyt een oprechte borst;
Ach, wilt van my niet vlieden,
Ik ben een christen vorst.

't Was zeker niet overbodig, dat de Koning aan dit laatste eens herinnerde.

De stad. Myn heer, houd op van praten,
Ik ben voor u te geus,
Ik bid u, wilt my laten;
Daer vaegt gy van uw neus!
Gy zult my niet verrassen
Al waert gy nog zoo dul;
Want my en zou niet passen
Een ouden franschen hul.

De koning. Lief, laet u onderrichten
Eer dat gy komt ten val.
Gy moet u eerst doen biechten
Voor ik u trouwen zal.

Ik wil u doen bekeeren
Gelyk een christen moet;
Calvyn moet gij ontleeren
En treden met den voet.

De strophen 4 en 5 ontbreken in den tekst van Habets, waarom wij meenen te mogen onderstellen, dat hij een afschrift volgde, gezuiverd door een rechtzinnig protestant, die aanstoot nam aan „*geus*, *biechten*, *bekeeren*" en andere „*paepsche superstitiën*" en vooral aan 't onverschoonbare

Calvyn moet gy ontleeren
En treden met den voet.

De stad. Hoe zou ik met u trouwen,
Gy weet, ik heb een man,
En gy, gy hebt een vrouwe
G' en zyt geen jongman dan.
Die Edel Heeren Staten
Nu myne mombers zyn,
Zy zouden 't niet toelaten,
Al stierft g' in minnepyn.

Fiere woorden der ongerepte Maastrichtsche stedemaagd, die Madame de Montespan een blos op de kaken hebben moeten jagen.

De koning. Maestricht, gy schoone vrouwe,
En weest toch niet soo prat!
Wilt eens myn macht aanschouwen,
Zy ligt hier voor uw stad.
Zoo gy langs alle kanten
Moet worden aengerand,
Zal ik u een *courrante* (1)
Doen danssen naer myn hand.

---

(1) Een zware, ernstige dans, in de zeventiende eeuw algemeen in zwang.

De stad.

Vergeef het my, myn heere,
Ik ben soo plomp van aert!
Ik kan geen danssen leeren
Want my de gang beswaert.
Ach, koning van de Franssen,
'K en heb u nooit gezocht;
'K en zou met u niet danssen,
Gy zyt my veel te locht.

De koning.

Ik zal u dan verkrachten,
En nemen met geweld!
Ziet daer, myn legermachten
Zyn voor uw deur gesteld.
Ik zal, met vier battryen,
Gedurig, dag en nacht,
Soo vuriglyk u vryen
Tot dat gy zyt verkracht.

De stad.

O prins! kom my te staden
En hoort toch, wat ik zeg,
Met bommen en granaden
Jaegt desen vryer weg!
Hy brengt het al in roeren;
Sa, spoedt u ras, komt aen!
Soo hy my weg mag voeren
't Is met Maestricht gedaen.

Die noodkreet bleef onverhoord. We weten 't reeds, dat haar echte man niet ter hulp snelde en Maastricht in 't eind gedwongen werd, zich den Franschen koning over te geven.

En nu, wie is de dichter van dit liedeke? Een ieder heeft 't reeds opgemerkt, dat 't niet de eerste de beste rijmer kan geweest zijn. Doch laten we vooraf eene andere vraag beantwoorden. Op welk tijdstip van 't beleg is 't vers vervaardigd? Daartoe is 't voldoende, 't oogenblik vast te stellen, waarop de gefingeerde samenspraak tusschen den Koning en de stad wordt geacht te hebben plaats gegrepen. Dergelijke liedjes toch, willen ze bij 't publiek van den dag belangstelling wekken, moeten voor alles actueel zijn. De toestand, de gebeurtenis, die de dichter dramatiseert, moet zijn *de* toestand, *de* gebeurtenis van 't oogenblik, aan ieder bekend, door ieder besproken. De versche indruk van 't te bezingen feit moet de zangdrift vaardig doen worden en 't gedicht doen uitstorten op 't eigen moment; al wat achteraf komt in dit genre, is als mosterd na den maaltijd.

Welk dan is 't tijdstip der handeling en der wording van onzen beurtzang? Met Havard, die hem gelijktijdig met 't quartrain van St. Pieter en St. Paulus, namelijk op den dag van 's Konings inkomst, doet ontstaan, gaan we niet mee, — trouwens hij veroorlooft zich hier een vrijheid, waartoe hem zijn zegsman, Jos. Habets, niet rechtigt.

Uit 't laatste couplet:

O prins! kom my te staden
En hoort toch, wat ik zeg,
Met bommen en granaden
Jaegt desen vryer weg!

blijkt ten duidelijkste, dat de overgave nog geen voldongen feit was, toen de dichter naar de pen greep. Zelfs 't openen van 't vuur der batterijen, in de voorlaatste strophe, en 't aanranden der stad langs alle kanten, in couplet 7, wordt als iets toekomstigs voorgesteld; alleen 's Konings macht ligt reeds voor de stad.

Een en ander doet ons 't tijdstip der wording van 't gedicht stellen, kort *na* de aankomst des Konings voor Maastricht (10 Juni), maar *vóór* den 18 Juni, dag, waarop de batterijen haar vuur openden.

't Was noodig dit tijdstip zoo nauwkeurig te bepalen, omdat wij voor ons, niemand anders voor den onbekenden dichter houden, dan luitenant-kolonel Paffenrode, die, naar men zich herinneren zal, in den aanval van den 24 Juni op de wallen van Wijck sneuvelde. Waar toch van de weinige Nederlandsche zangers dier

dagen, in staat een liedeken te dichten als 't onderhavige, zich één binnen onze muren bevond, één, die de gebeurtenissen met eigen oogen zag, die zelve deelnam aan den strijd, die zich, meer dan wie ook, de geroepene achten moest, om door een schertsend lied en 't opwekken der hoop op hulp van den Prins zijn medestrijders aan te moedigen, daar ligt 't voor de hand niet alleen, maar daar is 't zelfs een plicht, op dezen 't eerst 't oog te vestigen, te meer, wanneer 't blijkt, — 't lijkdicht op 't overlijden van den Rijngraaf dient ons tot bewijs — dat hij meerdere merkwaardige voorvallen naar dichtergebruik dier dagen te bezingen placht.

Franquinet houdt een vreemde, althans een met Maastricht onbekende, voor den maker van ons lied, en wel op grond, dat iemand van Maastrichtsche toestanden op de hoogte door onze stad den Koning niet de woorden zou doen toevoegen:

Mijn heer, houd op van praten,
Ik ben voor u te *geus*.

Een ingezetene van Maastricht, zoo redeneert de eerste Rijksarchivaris in Limburg, zou geweten hebben, dat onze bevolking Katholiek was, en dat de Staten-Generaal der *geuzen*-republiek slechts de souvereiniteit bezaten over de onverdeelbare helft der stad. Deze omstandigheid neemt echter niet weg, dat de *regeering* van Maastricht *geus* was, en dit deed ze onze Katholieke bevolking op zóó gevoelige wijze beseffen, dat iemand als Zijne Allerchristelijkste Majesteit haar allicht *te geus* achten mocht. Bovendien vergete men niet, dat de dichter schertst van 't begin tot 't einde, en men met evenveel recht tot bewijsgrond van zijn onbekendheid met onze stad zou kunnen aanvoeren, dat hij haar een courante wil doen dansen, iets, dat iemand, die Maastricht ook maar één enkelen keer gezien heeft, nooit zou onderstellen.

Integendeel, ons komt 't voor, dat menige versregel juist als bewijsplaats kan strekken voor de bekendheid des dichters met Maastricht en zijn verleden.

Ik ben een kind van Spanjen
Schoon daer gescheiden van;
Den prinse van Oranjen
Dat is myn echten man.

Die Edel Heeren Staten
Nu myn mombers zyn,
Zy zouden 't niet toelaten,
Al stierft g' in minnepyn.

En wie, die van onze heuvelen Maastricht nooit bewonderd heeft te midden van 't bekoorlijke landschap om zijne muren, zou den Franschen koning in vervoering kunnen doen uitroepen:

Door 't minnelyk aanschouwen
Van u in 't open velt
En door uw schoon landouwen
Soo is myn hert ontstelt!

De dichter, onderstelt Franquinet verder, kan een Zuid-Nederlander geweest zijn, waarschijnlijk een Vlaming, waardoor tevens de algemeene bekendheid van 't lied in Vlaanderen verklaard zou kunnen worden. De taal van ons lied sluit evenwel elke gedachte aan 't Vlaamsche land uit. Is 't daar populair geworden en hier ter stede onbekend gebleven, eeuwen lang: men bedenke wel, dat een liedeke van luitenant-kolonel Paffenrode in de eerste plaats onder de manschappen van ons garnizoen verspreid raakte, en dat drie regimenten der Maastrichtsche bezetting in de Zuidelijke-Nederlanden thuis behoorden.

XLII.

Doch de hoffelijkheid eischt dringend, dat we wederkeeren tot den grooten Monarch!

Het schijnt, dat de Koning zijn bezoek aan de stad den 4 Juli herhaalde. Een ooggetuige, die aangaande 't beleg een relaas opstelde (1), deelt ons ook van dit tweede bezoek iets mede in den nuchteren kroniekstijl dier dagen:

„Den 3 Julii is den Koninck als quasi incognito binnen gekomen en rontsomme Wyck gereden, en de selve gesien".

„Den 4 Julii wederom door Wyck gereden en de Brugstraat gereden langs ons huis".

Tevens blijkt hieruit, hoezeer onze kleine voorstad de belang-

(1) Zie *Maasgouw*, 1896.

stelling des Konings gaande maakte. Dat dankte ze vooral aan hare bijzondere wijze van bevestiging, die haar, onafhankelijk van 't stadsdeel op den linker Maasoever, tot een op zich zelf staande vesting maakte. — En 't verwonderde den Koning niet weinig, zegt Pellisson, dat de Fariaux zich na den val van Maastricht niet in deze citadel had teruggetrokken. De zaak ware uiterst eenvoudig geweest: alleen door zich daar op te sluiten en met gekruiste armen de komende dingen af te wachten, had 't beleg zeven à acht dagen gerekt kunnen worden. — Indien een Fransch gouverneur 't waagde, moet Lodewijk XIV verzekerd hebben, Maastricht over te geven zonder een laatste poging van tegenstand te Wijck beproefd te hebben, 't hoofd werd hem voor de voeten gelegd.

Niet weinig zouden deze koninklijke woorden getuigen tegen 't gedrag van de Fariaux, voor wien wij niets dan lof hadden, indien de Maastrichtsche gouverneur niet werkelijk 't voornemen gehad had, Wijck te verdedigen. Dat 't niet gebeurde, ligt aan hem niet, maar aan de burgerij, welke er zich uit alle macht tegen kantte. Om deze tegenkanting te zien, had de Koning te ver gestaan, om er de macht van te beseffen, stond hij te hoog, vandaar dat zijn uitspraak hier geen gezag kan hebben.

De beste stuurlui staan steeds aan den wal, en de beste verdedigers eener vesting er buiten. Lieden, die, de onoverkomelijke moeilijkheden en bezwaren van een arbeid niet bevroedende, beweren de uitvoering beter of minstens even goed te hebben kunnen tot stand brengen, dergelijke lieden zijn er altijd geweest en bestaan heden nog. Zelfs een nieuwe wereld te ondekken was voor dezulken geen kunst!

Had ieder maar de gevatheid van Colombus en een schaal met eieren bij de hand om den snoevers den mond te snoeren!

Intusschen jubelde heel Frankrijk, waar tot in de verste uithoeken de blijde mare was doorgedrongen, over de verovering van Maastricht.

Van Utrecht tot Marseille werd de roemrijke overwinning met groote vreugdebedrijven gevierd.

Te Deums en wapenschouwingen, kanongebulder en muziekuitvoeringen, processiën en vuurwerken, redevoeringen en vreugdevuren, illuminatiën en uitdeelingen van brood, vleesch en wijn aan de schare waren aan de orde van den dag en brachten aller-

wegen 't volk in de rechte stemming, om 't grootsche wapenfeit van zijn beheerscher te kunnen beseffen. De Dauphin op het koninklijke slot te St.-Germain en Laye, de hertogin van Orléans op haar kasteel van St.-Cloud, de gouverneurs in de steden, de adel op 't land, de geestelijken en de kloosterlingen, allen wedijverden om 't zeerst, om door tal van feestelijkheden de geestdrift van 't uitgelaten volk ten top te voeren. Dermate gingen ze zich te buiten, dat een Hollander, wien 't blijkbaar te ver ging, niet nalaten kon, schamper uit te roepen: „Ja, men soude qualyck meerder blytschap hebben konnen betoonen, al hadden zy heel Hollandt ingekregen!"

Parijs als hoofdstad gaf 't voorbeeld: van den vroegen morgen af kanongebulder aan 't Arsenaal, de Bastille en 't Stadhuis, dankzegging in de Notre-Dame met groote plechtigheid, in alle wijken der stad vuurwerk en vreugdevuren: reusachtige brandstapels onder kanongebulder, trompetgeschal en trommelslag ontstoken, de koepel der Tuillerieën geïllumineerd met ontelbare lichten, de hekken van 't park ontsloten voor de schare, die met stroomen wijn werd gedrenkt door den heer Clinchant, concierge van 't paleis.

Aan 't Stadhuis, 't middenpunt der feestvreugde, was de drukte 't grootst. Daar werd een ontzagwekkend vuurwerk ontstoken, dat in duizendvoudige ontploffingen weergaf 't knetteren van musketten, 't ontploffen van bommen en granaten, 't losbarsten van mijnen, en dat, vergezeld door 't gedonder des geschuts, een oorverdoovende nabootsing gaf van 't gruwzame beleg zelve, dat men herdacht.

De hoofdstad scheen in vlam te staan tot diep in den nacht! „Jamais on ne veid une nuit plus belle", zegt onze berichtgever (1), „et plus brillante que le fut celle là, ni le Ciel si semé d'étoiles, tant nos Artifices en produisirent de nouvelles. Jamais, enfin, on ne solennisa aucune de nos Conquestes, avec tant d'éclat, et de réjouissance: et ce qu'on veid d'extraordinaire, montroit bien que l'on mettoit celle de Maëstricht, hors des Conquestes communes".

Den 5 Juli, nog geen dertig dagen na 't verschijnen der berenningstroepen, brak de Koning met zijn leger op voor Maastricht. De circum- en contravallatieliniën waren te voren met 't veld

(1) Journal de ce qui s'est passé au Siège de Maëstricht.

gelijk gemaakt, de loopgraven dicht geworpen, de batterijen afgegraven en alle belegeringswerken geslecht.

's Konings heir ging kampeeren in de velden van Lanaye, op den linker Maasoever tegenover Navagne en Visé, terzelfder plaatse, waar in Mei van 't verloopen jaar de legerplaats was opgeslagen geweest.

Tegen den avond van dien dag kwam de graaf d'Estrades, de nieuw benoemde gouverneur, in 't kamp aan en werd door den Koning ontvangen „comme le sont ceux", zegt Pellisson, „à qui en vient de faire un grand bien". Nog den eigen avond vertrok d'Estrades naar zijne nieuwe standplaats.

Maastricht doorworstelde in die dagen van overgang de gevolgen van de verandering van meester. Terwijl heel Frankrijk in feestroes verkeerde, heerschte hier de grootste bedrijvigheid en drukte, om met een leege geldkist uit den toestand van verwarring te geraken tot de orde. D'Estrades begreep onder zulke omstandigheden, den Magistraat niet te mogen alleen laten.

De grootste beslommering onzer vroede vaderen was de levering van klokken en metalen aan den vijand. Ook al was een stad bij verdrag overgegaan en behoorde bijgevolg den eigendom door den overwinnaar geëerbiedigd te worden, de klokken van kerken en kloosters, 't koper- en tinwerk der burgers kwam nochtans naar oud oorlogsgebruik toe aan den grootmeester van 't geschut. 't Was zooveel als een schadevergoeding aan de artillerie voor de, aan de stad geleverde kanonskogels en bommen. Alleen een vesting, welke zich overgaf, zonder dat de belegeraar van zijn kanon had behoeven gebruik te maken, was van deze verplichting vrijgesteld. Maastricht echter, dat naar eigen zeggen van den graaf de Lude, grootmeester der artillerie in 's Konings leger, met 18000 schoten was moeten tot reden gebracht worden, Maastricht in 1673 kon in geenen deele zich beroepen op die gunstige uitzonderingsbepaling.

't Gebruik bracht evenwel mede, dat door 't betalen eener som gelds de, te leveren klokken en metalen van den vijand konden afgekocht worden. En die afkoopsom, hoe groot ze ook zijn mocht, — men wist dit hier bij ondervinding — was door loven en bieden binnen betamelijke grenzen terug te brengen.

Onze Achtbare Raad, door een meer dan veertigjarigen omgang met Holland van den waren koopmansgeest doordrongen, mocht

zich tot 't voeren der onderhandelingen over dit punt ten volle berekend achten. Met zelfbewuste kalmte dan ook ontving hij den 8 Juli in de raadszaal de Fransche officieren, welke verklaarden te komen *„in naem en van weghe den heer Grootmeester van d'Artillerie"* en verzochten *„de Clocken, ende allen 't coper en tinnewerck deser Stadt"*, of *„tot redemptie de somme van twintich duysent Ryxdaelders"*.

De Magistraat, als antwoord op dezen eisch, begon met breed op te halen over de *„onvermoghentheydt der Stadt"*, over de onbillijkheid, dat men de uitgeputte burgerij ook voor de rijke kapittels en kloosters 't gelag wilde doen betalen, — *„in allen gevalle"*, meende hij, *„behoorde de Cleregie meer als vyf sesde gedeelten in de voorschreven redemptie te draeghen"* — en kwam ten slotte voor den dag met *„een offre van twee duysent pattagons, voor soo veele het Corpus deser Stadt buyten de Cleregie concerneert"*.

De artillerieofficieren van de Lude verlieten niet met verontwaardiging de raadzaal, aanvaarden echter evenmin *„'t offre"* van den Achtbaren Raad, maar kwamen met dezen overeen *„over dit subject de hr. Gouverneur te aboucheren om te sien of door desselfs interventie het accoordt soude konnen getroffen worden."* Onmiddellijk daarna begaven genoemde officieren in gezelschap van de heeren Hoogschouten, Burgemeesters en Pensionarissen zich op weg naar 't gouvernement.

D'Estrades, begrijpende, dat de heerschappij van zijn koninklijken meester in 't pas verworven Maastricht niet behoorde te beginnen met de burgerij 't vel over de ooren te halen, en als oud diplomaat deze gelegenheid te baat nemende, om zich in zijne nieuwe standplaats van vrienden te omringen, d'Estrades koos partij voor de verdrukten en deed ten gunste van Maastrichts burgerij zijn invloed gelden bij Louvois, die op zijn beurt den Grootmeester der artillerie tot reden wist te brengen. Het gevolg van een en ander was, dat onze Magistraat werd ontslagen *„met thienduysent gulden fransch gelt over syne quote van redemptie van alle 't metael der borghers deser Stadt, sonder daer in te begrypen de geestelyckheydt"*.

Den 10 Juli vertrok een deputatie van den Achtbaren Raad naar 't leger te Lanaye, *„om den heere Marquys de Louvois in civile thermes te bedancken, over Syne favorabele Interpositie, omtrent den grootmeester van d'Artillerie"* en mede, om hem te ver-

zoeken, „*de betaelinghe van de voorschreven 10.000 gulden met drie tydelycke termynen, yeder van vier maenden, te moghen furneeren, gemerckt de teghenwoordighe Stadtsonmacht van gelt*". Overmoedig geworden, zoo door de voorspraak van d'Estrades als door de goedwilligheid van Louvois, had de Magistraat zijn gedeputeerden tevens durven opdragen, „*andere poincten aen gemelte heer de Louvois te gemoet te voeren raeckende de Interesse van dese Stadt, als: van de drapperye, afstellen van de licenten van Neuvagne, aenbouwinghe van eene haeve, ende staepel van de schepen, ende andere beneficiën van de voorschreven gedeputeerde naerders te bedencken, ende by haere, te doene rapport aende Magistraet bekent te maecken*" (1) Deze „*poincten*" zijn vooral merkwaardig, doordat ze ons van 't Maastricht der zeventiende eeuw de hartewenschen leeren kennen, alle, zondert men de Maashaven uit, vreemd aan onzen tijd.

XLIII.

Een ander punt, dat den Magistraat groote bekommering baarde, was 't herstel van de geteisterde muren, poorten en barakken, alsmede de aanbouw van nieuwe barakken, al hetwelk voor rekening der stad moest geschieden en ten genoege van Vauban. „*Een quantiteyt van steenen uyt den bergh*" moest aangevoerd worden, den Gouverneur werd verzocht „*om in ende ontrent de Stadt op bequame plaetschen bricken te moghen backen*", de meesters van de „*metsers ende hulters ambachten*" moesten opgeven, hoeveel ambachtslieden beschikbaar waren, den bouwmeester werd gelast, „*de steenen, bricken en andere materiaelen*" van de vernielde werken te verzamelen, alles tot de reparatie van „*de afgeschoeten mueren, poorten, wallen ende baracken*".

Daarbij kwam nog, dat de manschappen van 't Fransche garnizoen, voor zoover ze niet bij de burgerij konden worden ingekwartierd, geen genoegen namen, om als hunne Staatsche voorgangers in de barakken op stroobossen te slapen. — „De troepen der Nederlandsche republiek", aldus heldert De Lenarts deze zaak op (2), „wel gekleed en wel gevoed, legden zigh gerust en zonder morren in hunne casernen neder op hun strooye paljas; in

(1) Verdraegboeken.

(2) Zie De Lenarts' *Opkomst en voortgang der stad Maastricht.*

tegendeel dat fransche goedje, fijn en delicaat, konde zyne magere schenkeltjens niet wel aan de lange pluymen gewonen en vroegh, om van matrassen in de casernen voorzien te worden". Deze *magere schenkeltjens* dwongen onzen Magistraat, *„om met de meeste mesnage van de Sta 't, in allcryl te laeten gereet maecken duysent matelassen, ende daertoe stoffe, het zy hayr ofte wel wol te dispicieren, mitsgaeders oock duysent stroeysacken, 2000 paer laeckens ende 1000 deckens"*.

Het grootste bezwaar was weder, als altijd, de financieele zijde der zaak, vooral die der te herbouwen muren, poorten en barakken. De stad had niet alleen geen geld in kas, maar ging gebukt onder schulden van allerlei aard. Ten einde raad nam de Magistraat nogmaals zijn toevlucht tot d'Estrades. Men had het stoute plan opgevat, een bezending uit den Achtbaren Raad met een verzoek tot ondersteuning naar niemand minder dan den Koning te zenden, alzoo uitgaande van 't beginsel, dat hij, die de schade veroorzaakt had, ze ook behoorde te betalen. En d'Estrades met zijn machtigen invloed werd *„seer yeverich"* aangezocht, *„ten eynde dat by syne goede intercessie Syne Maiesteyt mocht goedertierentlyck worden gedisponeert, van dese Stadt met een gratieus subsidie te soulageren"*.

Of d'Estrades zijn medewerking heeft verleend tot dit stoute plan, of dat hij de uitvoering ervan heeft weten te voorkomen, is ons onbekend, maar zeker is, dat de Magistraat door den Koning met geen *„gratieus subsidie werd gesoulageerd"*. De burgers moesten ten slotte, ieder naar vermogen, de vereischte penningen leenen aan de stad, en voor 't, toen nog ontbrekende werd naar Luik geschreven *„aen eenighe particuliere uytgesetene personen, om penninghen by de selve tot behoef van dese Stadt te negotieren, ende om de selve daer toe te meer te encourageren"*, werd er bijgevoegd, *„dat eenighe borghers deser Stadt voor de Capitaelen sullen verobligeren, die wederom hun guarance sullen hebben op het corpus deser Stadt"*.

Daarna werd nog besloten: „door de respectieve wyckmeesters eenen ommeganck yeder in hun quartier te laten doen, in 't geselschap van eenen Raedtsverwant ende eenighe van de oudste en treffelycxste van voorschreven hun quartier, ende de borghers te animeren tot eene liberaele Contributie". Merkwaardig is 't en niet erg vleiend voor de stadsbestuurderen dier dagen, dat ze

tot welslagen der collecte 't noodig oordeelden den burgers te verzekeren, „dat de voorschreven penningen niet en sullen worden gediverteert tot eenich ander eynde als voorschreven en dat daerop seer exact regarde sal worden genomen".

Edoch, noch de Maastrichtsche, noch de Luiksche burgers lieten zich, trots al die schoone verzekeringen, vangen door den Achtbaren Raad, zoodat ten laatste d'Estrades deernis kreeg met zijn benarde stad en uit eigen middelen haar met een som van twee duizend *pattagons* uit den nood hielp.

„Nous hauts Escouttets, Bourgemaestres, Eschevins et Jurez de la Ville de Maestricht declarons et confessons en vertu de cette, que monseigneur le comte d'Estrades, Gouverneur de cette Ville, dans la presente constitution et calamité du temps a eu la bonté et condescendence à nos prieres de nous prester deux mille pattagons, pour estre privativement employes aux reparations des murailles et portes de la ville, brisees par les Canonades du siege passé, promettants de rendre la ditte somme dans trois mois apres la date de cette avec l'interest legael, soubs obligations de touts les biens et Imposts de cette Ville qui à faute de payement seront promptement exécutez, comme demeurants dès à cette heure, pour lors affectez, pour le dit remboursement, en foy de quoy avons fait dresser cette nostre obligation, la signer par un de nos Secretaires et corroborer de nostre seil ordinaire le 24 Juillet 1673" (1).

Inmiddels had de geestelijkheid met de beide kapittels aan 't hoofd zich niet minder geroerd tot behartiging harer belangen. Vooral over de vertolking van artikel 7 van 't verdrag met den Magistraat, waaraan, naar ze vreesde, een verkeerde uitleg zou kunnen gegeven worden, maakte zij zich ongerust Het kapittel van St. Servaas had zich gewend tot den kardinaal de Bouillon en dezen een smeekschrift toegezonden met verzoek, dit den Koning te willen aanbieden. 't Slot van dit request, hetwelk in hoofdzaak eerbiediging der oude rechten en vrijheden verzocht, toont ten duidelijkste met welke handigheid onze kanunniken den Koning, die, gelijk men weet, niets zoozeer vreesde, dan dat een vroege dood aan zijn koninklijk bestaan ontijdig een einde zou maken, voor hunne belangen wisten te winnen. — „Quoi faisant",

(1) Verdraegboeken.

zoo besloten ze hun schrijven, „les suppliants immoleront incessamment leurs voeux devant le tombeau auxiliaire de ce saint Evêque (St. Servais) grand patron de la France, afin que par son mérite incomparable, par lequel il s'est acquis la plus longue et prodigieuse vie entre les hommes, jointe à la proximité du sang, qu'il a eue avec le Fils de Dieu incarné, le Roi des Roys bénisse les jours de Votre Majesté".

Een voorstel van 't Kapittel aan den Kardinaal, om bovendien persoonlijk, „*en corps*", Zijne Allerchristelijkste Majesteit in de legerplaats op te zoeken, ten einde haar openlijk de blijken van hunne hoogachting en onderdanigheid aan te bieden, werd door den *grand aumônier* uit naam des Konings beleefdelijk afgeslagen. „...... je vous diras", haastte hij zich terug te schrijven, „je vous diras qu'elle (S. M. T. C.) m'a ordonné de vous faire scavoir, qu'elle recoit tresagreablement l'asseurance que je luy ai donné de vostre part de vostre fidelité a son service et qu'elle ne desire pas que vous prennies la peine de la venir trouver au camp, et que pour ce qui regard vos interests, elle entend par la clause qui se trouve dans les articles accordés que vous serés traités à l'advenir de mesme que vous l'estiés du tems de la domination d'Espagne, en sorte qu'on ne se conformera pas a ce qui a esté fait à l'enguart de vostre chapitre et des autres ecclésiastiques du temps de la domination des Hollandois, et ainsi Messieurs vous aves tous sujet d'estre content, il faut seulement que vous consideriés que dans les premiers jours de la reduction d'une ville il est impossible que toutes les choses se trouvent dans l'ordre dans lequel elles doivent estre, mais vous avez a faire a un gouverneur, dont la vigilance est esgale a la grande prudence, ce qui fait que dans peu vous jouirez de tous les advantages que vous avés lieu d'esperer de la bonté et de la justice de S. M. C.

Le card. de Boullon.

de Viset le samedi matin 8me juillet 1673.

't Kapittel van Onze Lieve Vrouwe had zich, stouter optredende, met een deputatie onmiddellijk tot den Koning gewend. In een buitengewone kapittelvergadering van 5 Juli was besloten naar 't kamp te zenden: „Reverendum Dominum Joannem Stas Cantorem et Canonicum, huius confratrem necnon Clarissimum Dominum Henr. Lambrechts J. U. Licentiatum et honorabilem

Joannem Roosen virgiferum ad comparendum in Castris Exercitus Christianissimi Regis et ibidem sue Regie Maiestati libellum supplicem porrigenemy pro habenda ac obtinenda interpretatione articuli septimi capitulationis recenter facte".

Met zoo hooge voorspraak in de onmiddellijke nabijheid des Konings, nog versterkt door de smeekbeden van een in 't stof liggend gezantschap, kon 't niet uitblijven, of de wenschen van 't St.-Servaas- en 't O.-L.-Vrouwenkapittel omtrent artikel zeven werden verhoord. Met geen minder gunstig gevolg werden hun bemoeiingen bekroond tot vermindering der afkoopsom van metalen en klokken. Was hun door den graaf de Lude oorspronkelijk gevraagd een som van twintig duizend livres, al spoedig werd die som door den Grootmeester der artillerie teruggebracht tot elf duizend gulden, „*en consideration des tres humbles prières qui luy en ont esté faites par messieurs du Chapitre de St. Servais et pour mériter par cette remise la prière du dit clergé.*" Door 't St.-Servaas- en 't O.-L.-Vrouwenkapittel werden deze elf duizend gulden of 14.750 livres over kapittels en kloosters verdeeld als volgt:

Le chapitre de St.-Servais	Livres	5804—15
Le chapitre de Notre Dame.	„	2902—8
Les quatre paroisses	„	1548—0
La commanderie des Joncs	„	1451—5
La maison de St. Anthoine	„	725—12
Les Jacobins (Dominikanen).	„	387—0
Les Augustins.	„	290—4
Les Croisiers	„	96—15
Les Bogards	„	193—10
Les Capucins	„	83—15
Les Alexistes (Lollarden, Cellebroeders) . .	„	145—2
Les Dames Blanches	„	290—4
Le Beyaert	„	241—15
St. André (Maagdendries)	„	193—10
Ste. Gertrude (Nieuwenhof)	„	96—15
Les Annonciates	„	193—10
Le Commel (Calvariënberg).	„	77—8
Les Feylsusters	„	29—2

In deze lijst missen we de Bonefanten. Wellicht werden deze, in 1672 zoo zwaar beproefde kloosterlingen van eene bijdrage vrijgesteld.

Moest deze welwillende behandeling der Maastrichtsche kapittels en kloosters, moest de eerbied der overwinnaars voor de geestelijkheid onze Roomschgezinde burgerij tot vreugde stemmen, met niet minder voldoening zag ze, dat haar godsdienst, zoolang verdrukt, in 't bezit der oude rechten werd hersteld. Toen eerlang de gunstige bepalingen, dienaangaande in de Capitulatie opgenomen, tot uitvoering werden gebracht, mochten de Maastrichtenaren zich met reden geluk wenschen over de verandering van Meester. In artikel 2 had de Koning aan de Gereformeerden wel is waar de vrije uitoefening van hun godsdienst toegestaan, doch uitsluitend in die kerken, welke hun altijd hadden toebehoord, met verlof, zoo die er niet waren, er zelf te bouwen; en opdat hun dienst niet zou worden onderbroken, was hun het gebruik van één der kerken nog gedurende drie maanden toegestaan. Ingevolge dezer bepaling werd de St.-Janskerk oogenblikkelijk (1 Juli) aan de Katholieken teruggegeven (1), en zou de St.-Mathiaskerk na verloop van drie maanden volgen.

De Jezuïeten en Minderbroeders, in 1639 uit de stad verbannen, kregen verlof in hunne voormalige kloosters terug te keeren De Jezuïeten kwamen weer in het bezit hunner kerk, in gebruik bij de Waalsche gemeente, en van hun kloostergebouwen in de Breestraat, en vingen terstond aan met het in orde brengen der localiteiten, die gedurende hunne afwezigheid veel geleden hadden. Reeds den 5 Juli, nadat al, hetgeen aan den Protestantschen eeredienst herinnerde, was opgeruimd, werd hunne kerk plechtig herwijd. De Paters hadden die eervolle taak opgedragen aan den grand aumônier van 's Konings leger, den kardinaal de Bouillon, die haar met te meer dankbaarheid had aanvaard, doordien zijn vader Frederik Maurits de la Tour d'Auvergne, hertog van Bouillon en eerste Staatsche gouverneur van Maastricht in 1637 in dit zelfde gebouw openlijk zich bekeerd had tot 't Katholicisme.

Uit het kamp waren de sieraden van 't bedehuis des Konings herwaarts gebracht, ten einde de plechtigheid luister bij te zetten. 's Konings biechtvader, Père Ferrier, en velen van den Franschen adel waren toegesneld, en de eigen muzikanten der koninklijke

(1) De eerste begrafenis in de St.-Janskerk, naar blijkt uit de sterfregisters van St.-Jacobsparochie, had plaats op 20 Juli 1673. Op dien datum staat vermeld: Cath. Stroeven ex signo Cassidis sepulta prima in templo S. Joannis reddito.



kapel hieven na de Consecratie een Te Deum aan, om Gode te danken voor 't herstelde Heiligdom.

Er wordt beweerd, dat Lodewijk XIV den Jezuïeten een nieuw marmeren altaar beloofd zou hebben voor hun kerk. — „De Vorst stierf echter, vóór zijne belofte volbracht was", zegt Jos. Russel, aan wien wij deze bijzonderheid ontleenen.

Behalve hunne kerk en klooster herkregen de Jezuïeten hunne vermaarde scholen, welke ze den 10 October heropenden met 500 leerlingen.

De Minderbroeders, bij hun terugkomst, vonden grooter bezwaren. Bij Resolutie van Hun Hoog-Mogenden van den 8 October 1639 was hun klooster in de St.-Pieterstraat gedeeltelijk ingericht tot gereformeerd weeshuis, gedeeltelijk tot militair ziekenhuis, hun kerk, thans Archiefgebouw, tot arsenaal. Deze gebouwen waren ook voor de Fransche bezetting onmisbaar, waarom de Minderbroeders voorloopig hun intrek namen in een huis in de stad, terwijl hun de kapel van St. Jacob, wegens het terugbekomen der St.-Janskerk door de Katholieken verlaten, werd afgestaan tot 't verrichten hunner kerkelijke diensten.

De Prins bisschop van Luik, 's Konings medeheer over Maastricht, werd gelukkig gemaakt door den eed, dien d'Estrades als nieuw benoemde gouverneur den 24 Juli met de meeste bereidwilligheid aflegde. Deze plechtigheid geschiedde ten stadhuize. In de *Raadsverdragen* vonden we er 't volgend kort verslag van aangeteekend:

„Synde gecompareert den heer Cancelier Liverloo in naeme van Syne hoocheydt den heer Prince van Luyck, met ende neffens Syne Ex^tie den heer Gouverneur d'Estrades in d'ordinaris Raedtsvergaderinghe, ende gesamentlycke sessie genoemen hebbende op de Commissariaele stoelen aen de hooghe Taefel, heeft de heer Secretaris Vaes den ordinaris eedt voorgelesen, ende is de selve by Syne Ex^tie den heer Gouverneur gestaaft".

Met vreugde begroette onze Katholieke bevolking 't voor haar zoo heilvolle bewind des Franschen konings! Hare oude parochiekerken waren haar teruggegeven, de verdreven kloosterorden in eere hersteld, 't herleven van handel en vertier lachte haar toe, met de schoonste verwachtingen vervuld, ging ze de toekomst te gemoet onder 't bewind van een vorst, die, hoewel vreemdeling en veroveraar, in enkele dagen meer hart toonde

voor hare belangen dan hare Noordelijke broeders gedurende eene aanwezigheid van meer dan veertig jaren.

Zonder de minste bekommering over 't veranderen van opperheer zullen dan ook de heeren *„hoochschouttetten, Borgemeesters ende Pensionarissen"* geweest zijn, toen ze den 17 Juli *„aen den heere Sur Intendant gingen remonstreren, dat het cleyn Zeghel, dienende op de acten, schrifturen, requesten etc. moest worden verandert, mits wechnneminghe van de waepenen van haere Ho: Mo: ende repositie van die van* SYNE ALDER CHRISTELYCXSTE MAIESTEYT".

XLIV.

De Franschen, al dien tijd vertoefd hebbende in 't kamp van Lanaye, hadden intusschen Tongeren ontmanteld, dat na de verovering van Maastricht voor hen als vesting nutteloos was geworden. Den 8 Juli was de Koning er in persoon tegenwoordig geweest bij 't springen der dertig mijnen, die de wallen ter aarde wierpen en Tongeren maakten tot een open stad. Nadat een algemeene wapenschouwing over de troepen, die aan de belegering van Maastricht hadden deelgenomen, door den Koning gehouden was op den 9 Juli, werd 't kamp te Lanaye opgebroken, trok 't leger over een, bij Visé over de Maas geworpen brug en ging in verschillende richtingen uiteen. De hoofdmacht, 13000 man voetvolk en 4000 paarden onder den markies de Rochefort, marcheerde naar 't aartsbisdom Trier; 5000 man gingen 't leger van Turenne versterken en passeerden bij Andernach den Rijn; een ander corps van 5000 man trok naar beneden naar den prins van Condé, die nog steeds de Republiek bezette. De markies de Bellefonds toog met 4000 ruiters naar Doornik, ten einde de Koningin, welke gedurende 't beleg binnen die stad had vertoefd, naar Lotharingen te begeleiden, Monsieur, Lodewijks broeder, spoedde zich naar Parijs; en den 12 Juli verliet ook de Koning met 't hof de legerplaats van Lanaye en reisde onder bescherming van heel de gendarmerie over Charleroi eveneens naar Lotharingen. Te Rocroy ontmoette hij de Koningin; gezamelijk bezochten ze gedurende 't overige deel van den zomer de steden: Verdun, Mars-le-Tour, Thionville, Metz, Nancy, Luneville en Brissac, en den 13 October bevond zich de groote Monarch weder te Versailles bij Madame

de Montespan. De eenige taak, die hem hier nog restte na den vermoeienden veldtocht, was de herinnering aan de roemrijke belegering van Maastricht voor 't nageslacht te bewaren. Aan dit verzekeren van zijn roem heeft de Koning steeds de grootste zorg gewijd.

Een eerste middel om de herinnering aan eene groote gebeurtenis der vergetelheid te ontrukken en destijds zeer in zwang, was het slaan van gedenkpenningen. Lodewijk XIV was van oordeel, dat een feit als de verovering van Maastricht door niet minder dan een drietal zoodanige penningen behoorde vereeuwigd te worden.

De eerste vertoont het hoofd van den Franschen koning, omgeven van het randschrift:

„Ludovicus magnus, rex christianissimus".

Lodewijk de groote, allerchristelijkste koning.

Op de keerzijde ziet men de Overwinning; in de eene hand houdt ze een bliksem, met de andere rukt ze de stedekroon van het hoofd van den verschrikten Maasgod, op wiens waterkruik zij treedt met den rechtervoet. Boven staat in randschrift:

„Virtus et praesentia regis".

De dapperheid en tegenwoordigheid des Konings.

Onder op den voorgrond:

„Traject(um) ad Mosam ex(pugnatum). MDCLXXIII".

Maastricht ingenomen. 1673.

De tweede medaille draagt het borstbeeld des Konings met een lauwerkrans om het hoofd en tot inschrift:

„Lud(ovicus) XIV, D(ei) G(ratia) Fr(anciae) et Nav(arrae) Rex".

Lodewyk XIV, door Gods genade koning van Frankryk en Navarre.

De keerzijde stelt den Koning voor in de gedaante van den Zeegod Neptunus, die met zijn drietand de muren omverwerpt der stad Troje, eertijds door hem zelf gesticht. Dit doelt op het feit, dat een Fransch koning 't nu vermeesterd Maastricht in 1632 door de Staten had doen winnen met zijn hulp aan manschap en geld. Ook het randschrift zinspeelt hierop:

„Quas condidit, eruit arces. 1673".

Hy verwoest de sterkten, die hy zelf gesticht heeft. 1673.

De derde der drie penningen vertoont het geharnast borstbeeld des Konings, omgeven door het randschrift:

„Lud(ovicus) XIV, D(ei) G(ratia) Fr(anciae) et Nav(arrae) Rex".

Lodewyk XIV, door Gods genade koning van Frankryk en Navarre.

Op de keerzijde staat de Oorlogsgodin Pallas, in de eene hand een bliksem, in de andere een speer houdend en met den rechtervoet tredend op de waterkruik der Maas. Daar boven leest men als randschrift:

„Virtus regis invictissimi. 1673".

De dapperheid van den onverwinnelykston koning. 1673.

Er onder, op den voorgrond, staat:

„Mosae Traject(um) XIII Dieb(us) Expug(natum)".

Maastricht in dertien dagen veroverd (1).

De *Académie des Inscriptions*, van wie deze penningen uitgingen, zegt, dat Maastricht van alles overvloedig was voorzien, en dat men 't garnizoen versterkt had met zes duizend man voetvolk en twaalfhonderd ruiters, terwijl 't vaststaat, dat de geheele bezetting onzer stad nog geen 5000 man telde. Blijkbaar had de Académie, hoewel ze nauwelijks tien jaar bestond, reeds ondervonden, dat 't, ten aanzien van 's Konings roem, gold: *„La vérité toute nue risque de déplaire."*

Een ander middel, om 't heldenfeit, de verovering van Maastricht, aan de vergetelheid te ontrukken, werd aan de hand gedaan door de vele teekeningen en schetsen, door Van der Meulen en zijn staf van schilders en teekenaars tijdens den veldtocht en ter plaatse zelf met bewonderendswaardige natuurgetrouwheid gemaakt. De belangwekkendste dezer ontwerpen werden in koper gegraveerd. Men koos de volgende:

1°. De groote plaat, waarvan we boven reeds spraken, door Van der Meulen zelf uitgevoerd, binnenrands, hoog 47, lang 98 cM. en getiteld: *„Arrivée du Roy au Camp devant Mastrick etc. Dessigné sur le Naturel et peinte pour le Roy tres-Chrestien"*. Ze stelt voor: de stad Maastricht in 't verschiet, de belegeringswerken, 't kamp, en den Koning met zijn staf op den voorgrond. Naar deze afbeelding werd door Van der Meulen een schilderij vervaardigd, die een plaats vond in 't koninklijk kasteel van Marly. — „Dans le Vestibule", zoo lezen we in een beschrijving van 't slot, „dans le Vestibule qui fait face à la grande allée du jardin, on voit Mastrick. Le Roi est sur le devant de ce Tableau, monté sur un cheval blanc, et parlant à un Officier; dans un coin il y

(1) Van Loon, *Nederlandsche Historiepenningen.*

a un Page qui se botte, *par Vandermeulen; gravé par Robert Bonnart*". Naderhand werd dit doek overgebracht naar 't Museum van Versailles.

2°. Een plaat met 't onderschrift: „*Mastrich Ville du Duché de Brabant, fameux par les longs sièges etc. D. Marot fecit*". Deze vertoont de stad Maastricht van den St.-Pietersberg gezien, waar de Koning op zijn gewone standplaats zich bevindt met zijn staf, om den aanval gade te slaan: in een cartouche: een plan der vestingwerken van Maastricht en Wijck.

3°. Een plaat met 't onderschrift: „*La Prise de l'ouvrage a corne de Mastrich etc. Lud. Chastillon fec*". Deze stelt voor Maastricht met de buitenwerken aan de Tongersche poort op 't oogenblik, dat de bestorming van 't hoornwerk plaats heeft: in een cartouche: een plan van 't aangevallen front. Wat de uitvoering aangaat is deze verre de mindere der beide voorgaande gravuren.

4°. Een apotheose op de bemachtiging van Maastricht door Lodewijk XIV met het onderschrift:

„*Le Roy prend Maestrich en treize jours. 1673. Peint par Ch. le Brun et dessiné par J. B. Massé*". Behalve deze platen bestaat een gegraveerd „*Plan de la Ville de Mastricht assiegée par l'armée du Roy tres Chrestien Louis le Grand, commandée par Sa Majesté en personne le 17 Juin 1673, et reduite à son obéissance le 30 du même mois*".

Afdrukken van al deze gravuren benevens bovengenoemd plan versieren in lijsten de zaal der voormalige Brabantsche schepenbank in ons raadhuis, terwijl de eerste drie zich tevens bevinden in de portefeuilles van het *Geschied- en Oudheidkundig Genootschap*.

Van de schetsen, tijdens het beleg gemaakt, die niet waardig werden gekeurd, in koper gegraveerd te worden, bevinden zich sedert kort photographische afdrukken op ons Rijksarchief (1). Een dezer stelt voor een uitgebreid panorama van Maastricht, Wijck en omgeving, genomen van den St.-Pietersberg en geteekend met al de nauwkeurigheid, die men zoozeer bewonderen moet in Van der Meulen's werken. De overige, kleinere schetsen, geven voorstellingen van de halfvernielde buitenwerken in het front van aanval en zijn blijkbaar vervaardigd onmiddellijk na de overgave.

Een meer openbaar en meer tot het volk sprekend aandenken

(1) Door den heer A. J. Flament, Rijksarchivaris, werden ons deze platen evenals bovengenoemde welwillend ter inzage voorgelegd.



aan het groote oorlogsfeit vond een plaats in de *Porte St. Denis*, een monument, dat de stad Parijs te dien tijde den grooten Koning oprichtte ter herinnering aan den roemvollen strijd tegen de Republiek der Vereenigde-Nederlanden.

Deze poort, een meesterstuk van bouwkunst en als triomfboog der latere tijden eenig in zijn soort, 25 M. hoog en breed, met een doorgangsboog van ruim 15 M. hoog en 8 M. breed, werd gebouwd naar de plannen van Blondel. De triomfbogen van Titus en Septimius Severus uit het oude Rome dienden tot model. Aan de twee pijlers verheffen zich op hooge voetstukken relief-obelisken met krijgstropeeën behangen en met beeldengroepen aan hun voet: ter rechterzijde de overwonnen Batavia, treurend bij haar dooden leeuw, ter linkerzijde de bedrukte stroomgod des Rijns. Aan weerszijden van den halfcirkelvormigen poortboog bazuinen famen 's Konings roem uit; en hoog boven alles verheven staat in reuzenletters: LUDOVICO MAGNO!

Na de voltooiing van 't monument werden aan 't voor- en achterfront, boven den doorgangsboog en de bazuinende famen, basreliefs aangebracht: één aan de zijde van de *Rue St. Denis*, het ander aan de zijde der *Rue du Faubourg St. Denis*, beide meesterstukken van de gebroeders François en Michel Anguier, naar ontwerpen van Girardon. Voor den Zuidkant *(Rue St. Denis)* werd gekozen een voorstelling van den vermaarden overtocht over den Rijn bij 't Tolhuis; — en geen waardiger tegenhanger voor den Noordkant was te vinden dan de verovering van Maastricht!

Aangenaam wordt de Maastrichtenaar verrast, wanneer hij, bewonderend en opgetogen, langs de Boulevards der eenige Fransche hoofdstad dwalende, bij den ingang der *Rue St. Denis* plotseling 't beeld zijner vaderstad herkent, vereeuwigd op een der gedenkstukken van 't roemrijkste volk der wereld.

„*Ludovico Magno!*"

't Fransche volk in zijn glorieëeuw achtte de verovering van Maastricht een der gedenkwaardigste heldendaden van zijn krijgshaftigsten koning en waard, om te worden overgeleverd aan de bewondering van 't nageslacht!

En onze verbaasde Maastrichtenaar? ..... — Wellicht nooit hoorde hij gewagen van 't jaar 1673 en den fellen strijd, voor de muren zijner vaderstad gestreden!

VIE DE SAINT LAMBERT,

PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI HISTORIQUE ET ETHNOGRAPHIQUE DE L'ÉPOQUE LA PLUS ANCIENNE DE LA VILLE DE MAESTRICHT ET DES ENVIRONS.

PREMIERE PARTIE.

Essai historique et ethnographique de l'époque la plus ancienne de la ville de Maestricht et des environs.

Chapitre I.

Maestricht sous la domination romaine.

La ville de Maestricht doit son origine et, dans les temps anciens, son importance à la route consulaire de Bavay à Cologne.

Le pont, que cette route nécessitait à Maestricht, exigeait des travaux de défense aux deux rives de la Meuse. Le terrain s'y prêtait à merveille. Les fossés qu'on creusa sur chaque rive, plus ou moins en forme de demi-cercles, avec pour corde commune la Meuse, pouvaient toujours être alimentés: du côté de Maestricht (rive gauche) par le ruisseau le Jaer ou Geer, et du côté de Wyck (rive droite) par le Langwater, venant de Heer. Par des barrages, il y avait moyen de tenir l'eau des fossés à la hauteur voulue, indépendamment du niveau de la rivière. Ces deux fossés enclavaient les deux têtes de pont et faisaient ainsi de la ville, une espèce d'îlot, communiquant au moyen de ponts levis, ou de ponts faciles à démonter, soit avec la grande chaussée, soit avec les routes latérales (1).

---

(1) La plupart des chaussées romaines, en nos contrées, furent bâties aux environs du commencement de l'ère chrétienne. Voir Dewez: *Histoire Générale de la Belgique*, t. I, p. 48, s. et Dr. P. J. Blok: *Geschiedenis van het Nederlandsche volk*, t. I, p. 31.



Le pont de la rivière ne se trouvait cependant pas au centre des deux demi-cercles; il était situé vers le sud, en deçà, mais près des deux bouts, où la Meuse interrompait la ligne de circonférence.

Les deux demi cercles différaient encore sous un autre rapport. Celui de l'ouest (côté gauche de la rivière = Maestricht) embrassait une superficie environ trois fois plus grande que celui de Wyck (rive droite).

En effet, l'enceinte de Wyck était très restreinte. La rue actuelle du Fossé y indique encore les limites.

Pour la délimitation de l'enceinte romaine, sur la rive gauche, c'est-à-dire du côté de Maestricht, il existe, à notre avis, également des données suffisantes.

Les ingénieurs romains ont détourné le cours du Jaer vers le nord-est, et l'ont conduit au point où se trouve à présent la rue Derrière-les-Moulins. Le ruisseau y ayant été bifurqué, le bras droit, celui qui était de beaucoup le plus court, se dirigeait en ligne droite, de l'ouest à l'est, vers la Meuse, passant au sud le long des jardins derrière les rues actuelles des Chamoiseurs, de la rue Courte et de celle de Notre-Dame. Au moyen de barrages, il formait le fossé qui, fort rétréci depuis, sert encore aujourd'hui, en cet endroit, de lit à tout le ruisseau.

L'autre bras passait par le côté gauche des rues actuelles du Chapon et de Saint Jacques; de là il se prolongeait sur la ligne indiquée maintenant par la rangée de maisons qui borne la Place-d'armes à l'est; avant d'atteindre la rue Grand-Staat, ce bras obliquait vers l'ancien couvent des Dominicains, et probablement de là vers le Marché, où il aurait passé entre la face méridionale de l'Hôtel-de-ville et les maisons y opposées, pour aboutir au rivage de la Meuse, en traversant auparavant, de l'ouest à l'est, la rue actuelle aux Poules.

Abordons maintenant les preuves à l'appui de notre assertion.

Les premières preuves, nous les devons à l'obligeance de M. Jos. Hustinx-Roberti. Nous lui en témoignons encore une fois toute notre reconnaissance.

A la demande que nous lui avions faite par écrit, s'il n'avait pas trouvé de trace de fossé, quand il y a plus d'un quart de siècle il bâtit, au côté ouest de la rue de Saint-Jacques, la façade

de sa maison, et plus vers le nord, mais dans le même alignement, celle de sa fabrique, il nous répondit affirmativement, c'est-à-dire que pour la façade de la maison il avait dû creuser des fondements extraordinairement profonds, à cause d'une couche épaisse d'une terre noire et visqueuse qu'il y avait fallu traverser. Il ne se rappelait plus au juste, jusqu'à quelle profondeur on avait dû creuser, mais il savait parfaitement bien, qu'on n'avait pas été éloigné de deux mètres de l'eau de puits, avant de rencontrer la terre ferme.

Les substructions de la façade orientale de la fabrique, le long de la rue, ne furent pas renouvelées, mais celles de la façade occidentale, qui est parallèle avec celle de la rue, durent être reconstruites à nouveau. Or, les difficultés qu'on y rencontra, provenaient toujours de la même couche noire et visqueuse. Même sur un point on dut bâtir une arche de cinq à six mètres de poussée, puisqu'il n'y eut pas moyen d'y atteindre la terre ferme. La même chose arriva, quand plus tard on érigea une forte colonne à mi-chemin des deux façades: on se vit obligé de la bâtir sur pilotis.

Nous n'avons pas été aussi heureux dans nos démarches pour obtenir des renseignements sur ce qu'on a observé sous ce rapport, quand il y a une douzaine d'années on creusa les fondements du nouveau Bureau de Poste, au coin de la rue de Saint-Jacques et de la rue des Prêtres.

Dans la direction du nord, la trace du fossé a été retrouvée devant la façade occidentale de l'ancien hôpital de Saint-Servais, situé à l'est de la Place-d'Armes, entre la rue Large et la rue dite Platielstraat. Devant cette façade occidentale se trouvait encore dans la seconde moitié du 14me siècle un étang (1) qui rappelait le fossé des Romains. Du côté de la Platielstraat, devant la façade nord de cet hôpital, il y avait vers la même époque une impasse, appelée *Scharwyersruwe* (2), c'est-à-dire ruelle de l'étang aux cendres, au rebut (3).

(1) J. SCHAEPKENS VAN RIEMPST: *Publications de la Société Historique et Archéologique de Limbourg*, tome XLIII, p. 314.

(2) Ibid. p. 276, s. C'était une impasse, v. ibid.

(3) Dans le sud de notre province, *scharren* signifie: amonceler, au moyen d'un balai quelconque, par exemple des cendres, de la poussière, des immondices, des feuilles d'arbre mortes. Dans le mot scharvijver (scharwyer), l'effet est donc pris pour la cause. En jetant toujours du rebut amoncelé à l'étang, on était parvenu à le combler.

Van Heylerhoff dit que, pour agrandir la Place-d'armes et la rendre plus régulière, on démolit en 1821 l'hôpital, la chapelle et les bâtiments qui faisaient sallie. L'étang devant la façade occidentale s'est donc trouvé à une assez grande distance de l'alignement actuel.

Van Heylerhoff a été témoin de la démolition susdite. Il décrit les substructions massives qu'on y mit à jour; il indique les objets qu'on recueillit dans la vase des anciens fossés, et conclut par ces mots: „La réunion de toutes ces circonstances prouve à l'évidence, qu'un château-fort, entouré de palissades et d'un fossé, a existé sur ce terrain". Il pense, que les commandants romains, les rois mérovingiens qui d'ici datèrent des diplômes et les comtes du Mosagau y ont successivement résidé. On ne sait pas jusqu'où ce château se prolongea vers l'est (1).

Les étangs des quatre façades communiquaient entre eux, et étaient alimentés à travers la coupure de la grande chaussée que le fossé, venant de la rue Saint-Jacques, avait nécessitée en face de la rue Large et dans la direction du milieu de la façade sud du château. De la sorte il y avait deux ponts: l'un, de l'ouest à l'est, reliant la grande chaussée à la rue Large; l'autre, du sud au nord, reliant la rue Large, par dessus l'étang sud, à l'entrée du bâtiment. Comme celui ci, au témoignage de van Heylerhoff, faisait saillie vers l'ouest, les deux ponts pouvaient être ainsi surveillés par le même corps de garde, établi au château.

De l'étang, au pied de la façade nord, le fossé se prolongeait toujours dans la même direction, c'est à-dire vers le nord. Ecoutons van Heylerhoff.

„Des restes d'anciens fossés, remplis d'une épaisse couche de vase spongieuse, ont été découverts, quand on construisit les caves et les fondations de plusieurs maisons qui, vers l'est, bornent la Place-d'armes".

Le fossé ne se prolongeait cependant pas en ligne directe jusqu'à la rue actuelle du Grand-Staat, mais, avant de l'atteindre, il obliquait vers le nord-est. Le même auteur poursuit:

„La prolongation de cette partie de l'enceinte vers le nord

---

(1) J. M. VAN HEYLERHOFF: *Annuaire de la province de Limbourg*. Année 1829, p. 106, s. s.



paraît s'être dirigée à travers le terrain occupé aujourd'hui par l'Athénée (1). Il y a peu d'années, qu'un fond marécageux a forcé de bâtir sur pilotis une partie de la maison qui porte l'enseigne du Moulinet (2) et qui se trouve située dans le même alignement" (3).

Après nous avoir fourni ces détails précieux, van Heylerhoff va confondre la première enceinte, celle des Romains, avec les remparts de 1229. Il tire notamment une ligne droite, du Moulinet aux restes du rempart de la deuxième enceinte, celle de 1229, derrière la rangée sud des maisons, dans la rue du Grand-Fossé. Or, de même que le fossé avait obliqué vers le nord-est, de la Place-d'armes au Moulinet, il aurait dû continuer cette courbe jusqu'à ce point du Marché où van Heylerhoff constata que „les remparts (4) se prolongeaient jusqu'à la Meuse, en passant d'abord entre la façade méridionale de l'Hôtel de-ville et les maisons y opposées, puis en suivant la direction de la rue aux Poules.

„En construisant, il y a quinze ans (5) un égout pour la décharge des eaux du Marché, l'on a trouvé, dans l'alignement précité, de fortes parties d'une ancienne maçonnerie qu'on eut de la peine à détruire; et au bont de la rue (6), près du moulin actuel (7) de la Meuse, l'on a trouvé de vieux et solides fondement en forme ronde (8).

Notons toutefois que van Heylerhoff parle seulement d'ancienne maçonnerie, mais ne dit mot d'un indice de fossé. La possibilité n'est donc pas exclue, que le fossé des Romains, formé par le bras gauche du Jaer, n'ait pas atteint le Marché, mais qu'il se

(1) L'ancien couvent des Dominicains.

(2) Cette maison située dans la rue Grand-Staat, à gauche, quand on y entre de la Place-d'armes, forme l'angle sud-est, à l'entrée de l'ancien couvent des Dominicains.

(3) J. M. VAN HEYLERHOFF: *Annuaire* etc. de l'Année 1825, p. 110.

(4) Des maçonneries de l'enceinte romaine. On les avait probablement érigées contre les débordements de la Meuse.

(5) C'est-à-dire vers 1810.

(6) La rue aux Poules, qui alors était une étroite ruelle.

(7) Ce moulin, dit Maasmolen, Moulin-sur-Meuse, bâti en 1705, a été démoli il y a une douzaine d'années, afin d'élargir le lit de la Meuse.

(8) Ces fondements étaient probablement les substructions de la porte du Moulin, érigée en 1294 et démolie en 1705, quand on construisit le Maasmolen.

Voir J. SCHAEPKENS VAN RIEMPST, o. c. p. 178.

soit dirigé, de l'ancien couvent des Dominicains, plus ou moins en ligne directe vers la Meuse.

La difficulté pourrait être élucidée, par l'examen du fond, à l'occasion de bâtisses nouvelles, ou à l'occasion de travaux à exécuter aux égouts, soit au sud du Marché, ou dans la rue des Poules, soit dans la rue des Tourneurs, dans la rue Neuve, ou dans la rue de la Monnaie.

Dans le nord de l'enceinte on a rarement rencontré les décombres d'un édifice romain. C'est là que se trouvaient probablement les baraquements pour la garnison et les magasins de l'Etat. A la garnison appartenait aussi l'équipage de la fottille que les Romains entretenaient sur tout point stratégique d'une rivière.

Le nombre des fonctionnaires civils était très restreint, l'administration centrale du district (civitas) se trouvant à Tongres. Près de la ville de ce nom était aussi établi le camp (castra), d'où partaient les corps expéditionnaires.

A l'intérieur, la ville de Maestricht se sera formée de la façon ordinaire. Quand le pont fut jeté et que les travaux de défense furent terminés, des habitants de la région, ou plutôt des vétérans licenciés (colons), auront commencé à se fixer dans des baraques (canabae) près du campement militaire. Ensuite les marchands seront survenus et auront bâti les maisons dont on trouve encore les décombres.

Parlons maintenant de la route consulaire qui d'un côté reliait Maestricht à Cologne, et de l'autre à Tongres.

Dans son *Historia Francorum* (1) saint Grégoire de Tours dit que l'an 384 de l'ère chrétienne, saint Servais se retira de Tongres à Maestricht, pour se mettre à l'abri des vexations des nations barbares, dont il avait prévu l'invasion en nos contrées, et qu'arrivant à Maestricht, il succomba à une légère fièvre et fut enterré à côté de la digue publique (2). Ce mode de sépulture était tout à fait conforme au droit romain. La loi des douze tables, qui était toujours en vigueur, défendait d'enterrer ou de brûler les

(1) Lib. II, cap. 5.

(2) On appelait la chaussée romaine *agger*, digue, parce qu'elle s'élevait ordinairement au-dessus du niveau des terrains adjacents.

morts dans les enceintes des villes: *In urbe ne sepelito, neve urito.* Il fut par conséquent enseveli hors de l'enceinte et à proximité de la voie publique, suivant l'usage établi pour la sépulture des Romains distingués.

Grégoire de Tours dit encore, dans son traité *De gloria confessorum*, chap. 72, que saint Servais fut enseveli près du pont même de la digue publique (1). La justesse de cette particularité est prouvée par la proximité du pont qui reliait la chaussée romaine avec la rue Large.

Au-dessus du tombeau de saint Servais, saint Monulphe, bâtit la basilique de ce nom. La chaussée venant de Tongres longeait le côté sud de ce bâtiment et, reliée à la rue Large au moyen d'un pont, elle rencontrait le rivage de la Meuse près de la porte Notre Dame (2).

C'est là que se trouvait le pont qui, du côté opposé, aboutissait, par la Porte Charbonnière, au prolongement de la route consulaire. Il s'en détachait, près de cette porte, une route latérale se dirigeant vers Aix-la-Chapelle, mais la grande chaussée elle-même tournait à gauche, traversait la rue Droite et quittait le faubourg de Wyck près de l'église actuelle de Saint-Martin, pour se diriger par Meerssen, Heerlen et Juliers vers Cologne (3).

Résumons maintenant les principales constatations faites jusqu'ici dans l'ancienne enceinte romaine. A Wyck (rive droite), des substructions de maisons ont été explorées dans la rue Droite, au côté gauche, depuis l'angle sud jusqu'à la ruelle des Forgerons, en 1867, par M. Habets (4); au côté droit, en 1868, par M. Victor de Stuers (5); à Maestricht (rive gauche), les substructions d'un vaste bâtiment près de la Place-d'armes, entre la rue Large et la rue dite Platielstraat, décrites par J. M. van Heylerhoff (6); dans

---

(1) Juxta ipsum pontem aggeris publici.

(2) Jos. Habets: *Publications de la Société Historique et Archéologique du Limbourg*, t. XVIII, p. 50, 51, 86, 104, 105, 109, s. s.

Au sujet des fouilles faites à la porte de la rue Notre-Dame, voir la fin de ce chapitre.

(3) Ibid. 51, s. s.

(4) Ibid. p. 51, s., 117, s.

(5) Ibid. p. 121.

(6) *Annuaire* de 1829, p. 107, s.

dans la rue Notre-Dame, des substructions explorées par Habets (1); dans la rue du Bâton, un hypocauste fut découvert en 1840; il fut décrit par C. Leemans (2); un hypocauste pareil a été déterré, il y a une dizaine d'années, dans la brasserie de M. Marres, au nord de la place Notre-Dame.

Signalons encore un écrit que M. Habets recommande spécialement pour l'étude de la topographie maestrichtoise dans les termes suivants: „Les découvertes d'antiquités, faites à Maestricht à différentes reprises, ont été décrites par M. C. Leemans, directeur du musée de Leyde, dans une brochure très intéressante ayant pour titre: „Romeinsche Oudheden, gevonden te Maastricht; in 8° de 83 pages, avec une carte et 5 planches in 4° (3).

Cette brochure ne peut pas contenir le rapport qu'adressa C. Leemans à l'Académie royale des sciences sur les fouilles qu'il avait faites à la porte de la rue de Notre-Dame, en 1868, dans le but d'en retrouver les substructions romaines ainsi que les traces de la grande chaussée romaine en cet endroit.

Les recherches n'avaient pas déçu les attentes. Nous y renvoyons le lecteur (4).

M. Habets a inséré la traduction du rapport précité dans son étude des Antiquités romaines en notre province (5).

Cependant, les plans dressés sur place par C. Leemans, s'étaient égarés aux bureaux du Ministère de l'Intérieur, section du Waterstaat, à La Haye, et ils sont depuis restés introuvables. Heureusement, M. Victor de Stuers avait été présent aux fouilles. Il n'en avait pas seulement écrit un compte-rendu dans le Courrier de la Meuse, du 26 Juillet 1868 (6), mais il en avait aussi pris des croquis avec des notes explicatives (7). M. Habets a pu les insérer également dans son étude (8). De la sorte, le résultat scientifique de ces fouilles a été sauvé.

---

(1) Jos. Habets, o. c. p. 51, 90, s.

(2) Ibid. p. 96. Voir aussi A. G. B. Schayes: *Histoire de l'Architecture en Belgique*, t. I, p. 106, s. s.

(3) *Publications etc. du Limbourg*, t. II, p. 204.

(4) Jos. Habets: *Publications de la Société Historique et Archéologique dans le duché de Limbourg*, t. XVIII, p. 104—113.

(5) Ibid. p. 108, s. s.

(6) Ibid. 104, s. s.

(7) Ibid. 111, s.

(8) Ibid. 111—113.

Les constations faites par M. Habets (1) et par M. Victor de Stuers (2) prouvent que l'ancienne ville romaine a été détruite par le feu, après quatre siècles d'existence.

Chapitre II.

Destruction de la ville romaine de Maestricht, par les Vandales et autres peuplades.

Les hommes d'Etat romains avaient toujours redouté une invasion des Germains. Les mesures défensives qu'ils prirent à cet effet en font foi.

C'est ainsi qu'ils avaient érigé un rempart allant en zigzag des bords du Rhin, près de Linz, jusqu'au Danube, près de Kelheim. Il était surmonté de palissades et entrecoupé de tours, de castels et de camps. Au moyen de cette ligne de défense, on croyait pouvoir empêcher les Germains de se répandre vers le sud et l'ouest (3). Dans le nord, le Rhin (4), fortifié sur les deux rives, la Meuse et la chaussée de Bavay à Maestricht formaient autant de lignes défensives contre le péril germanique. Les villes situées sur ces deux fleuves étaient munies de travaux de défense, et, dans les espaces intermédiaires, se trouvaient des castels et des camps.

Sur la rive gauche de chacun de ces fleuves, il y avait une route militaire à l'usage des soldats en marche et pour le transport des vivres. Pour le déplacement des fonctionnaires et le transport des lettres du gouvernement, on s'y servait des chariots de la poste.

Pour le service postal, il se trouvait le long de la route des bàtiments appelés *mutationes;* là se trouvaient des chevaux de relai et des soldats pour gardes. Parmi ces stations de relai, il y avait aussi des établissements qu'on nommait *mansiones.* C'étaient des hôtelleries tenues par des maîtres de poste. On y emmaga-

---

(1) Ibid. 52, 90, 117, s.
(2) Ibid. p. 121.
(3) Voir Herder's Conversations Lexicon, *sub voce* Limes. Voir encore *sub voce* Saalburg.
(4) Dr. P. J. Blok: *Geschiedenis van het Nederlandsche volk,* t. I, p. 35.

sinait des provisions de vivres, tant pour les hommes que pour les chevaux. Comme les soldats y passaient la nuit, ces mansions se trouvaient ordinairement à la distance d'une journée de marche l'une de l'autre.

La première *mansio* de Tongres à Cologne était Coriovallum, Heerlen.

La coutume de pourvoir les soldats de vivres dans les mansions fut introduite par l'Empereur Alexandre-Sévère. Depuis lors, les gens de guerre allant en expédition recevaient, chaque jour et par groupes, leur provision de vivres aux différentes mansions. De la sorte, ils étaient dispensés de porter, outres les armes, des vivres pour dix-sept jours. Toutefois, cette disposition n'était valable que sur le territoire de l'Empire. Dès qu'ils entraient en pays ennemi, il fallait qu'il se chargeassent de leurs vivres, comme à l'ordinaire (1).

Tous ces édifices pouvaient être mis en état de défense et servir d'appui aux troupes en cas de guerre défensive.

Dans nos contrées, on trouve encore des noms de lieu qui nous rappellent les retranchements érigés par les Romains, le long de la Meuse. A Eysden, il y a, près de l'embouchure de la Vour, les deux hameaux Haut- et Bas-Caestert. Sur le sommet, au bord est de la montagne de Saint-Pierre, se trouve, vis à vis de Ryckholt, le château du nom de Caestert; c'était l'emplacement d'un véritable camp militaire (2).

A notre avis, c'était aussi l'emplacement d'un ancien castel romain, que signalèrent jadis à l'attention du lecteur M. Jos. Eversen et l'auteur de ces lignes, quand ils écrivirent que sur le bord nord de la montagne Saint-Pierre, vis-à vis du Louwberg, se trouvent les substructions d'un ancien bourg, de forme ronde. Il y a maintenant environ ving-cinq ans que l'administration communale de Saint-Pierre a planté des arbres dans l'intérieur du cercle (3).

---

(1) Jos. HABETS, o. c. p. 31, 33.

(2) PH. VAN DER MAELEN: *Dictionnaire Geographique du Limbourg* (Bruxelles 1835), p. 91.

(3) J. M. H. EVERSEN en J. L. MEULLENERS: De Limburgsche Gemeentewapens, *Publications* etc., t. XXXV, p. 405.

Vers la fin du premier siècle de notre ère, les Germains commencèrent déjà à forcer les lignes du Rhin et de la Meuse. Ils furent, il est vrai, refoulés, mais depuis lors, ils recommencèrent chaque fois que ces lignes se trouvaient affaiblies, à la suite de révoltes militaires, qui allaient devenir chroniques dans l'Empire. Enfin, on finit par tolérer nombre de ces groupes d'intrus, quand l'ordre eut été rétabli. On leur assigna des lieux de résidence; par contre, on exigea d'eux un contingent annuel pour l'armée. Cependant, c'était une aide traîtresse: rentrés dans leurs familles, après leur licenciement, les vétérans apprenaient à leurs compatriotes, qui étaient belliqueux de nature, l'art de gouverner et la tactique militaire de leurs maîtres.

Cependant, vers la fin du quatrième siècle, on remarqua que le plus grand danger d'invasion ne viendrait pas du nord-est, mais du sud-est. C'était de l'orient qu'étaient venus les Huns, poussant devant eux les Goths et les Alains. En vain avait-on érigé contre eux aussi des travaux de défense *(limites)*. Déjà au commencement du 5me siècle, Alaric avec ses Wisigoths menaçait le nord de l'Italie. Pour conjurer le péril, le général Stilicon, (un Vandale gagné à l'Empire), se vit obligé, en 402, de retirer les troupes des bords du Rhin (1), depuis Cologne jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, et de la Meuse, en aval de Maestricht. Il defit Alaric en 403. Le sauvage Radagais qui, à la tête d'un ramassis de diverses peuplades, avait également pénétré en Italie, perdit la vie dans une défaite que Stilicon lui infligea en 405.

Voyons maintenant quelles troupes Stilicon avait laissées sur le Haut-Rhin et dans le nord-est des Gaules.

D'après la *Notitia dignitatum* qui date de cette époque, il se trouvait des garnisons à Mayence, la métropole de la *Prima Germanica*, et dans les villes subordonnées au commandement de cette métropole, notamment à Andernach, Coblentz, Boppart, Bingen, Worms etc.

Dans la Première Belgique, avec Trèves pour métropole, il y avait deux préfets militaires, avec des corps de troupes.

Dans la Seconde Belgique, métropole Reims, il y avait également deux préfets militaires, près du littoral, entre Calais et Dunkerque.

---

(1) Dr P. J. Blok, o. c. t. I, p. 53.

Dans la Seconde Germanique, se trouvait le *Praefectus Laetorum* (1) *Laginensium* (2) *prope Tungros.* C'étaient probablement des détachements du camp de Lowaige, qui occupaient le camp de Caestert et le castel, sur la montagne Saint-Pierre ainsi que la ville de Maestricht.

Une flottille se sera probablement trouvée en amont de cette ville.

Pendant que Stilicon faisait des prodiges de bravoure dans le nord de l'Italie, les Vandales, sous leur roi Godegisil, entraînant avec eux des Alains, des Suèves et des restes des bandes de Radagais, franchirent le Danube, pillant, dévastant et tuant tout sur leur passage.

Les Francs de l'est, appelés plus tard les Francs ripuaires, qui connaissaient la tactique militaire des Romains, organisèrent la résistance. Battus dans une première rencontre par les Vandales, ils revinrent à la rescousse et leur infligèrent une défaite sanglante. Le roi Godegisil se trouva parmi les morts. Cependant, se voyant impuissants à contenir le torrent, les Francs de l'est se retirèrent dans les forêts de la rive droite du Rhin.

Saint-Jérôme, dans sa onzième lettre, dit que Mayence fut pris et ruiné, et que les vainqueurs y massacrèrent un nombre infini de malheureux qui s'étaient réfugiés dans l'église; que Worms, après un long siège, fut détruit; que les habitants de Reims, d'Amiens, de Boulogne, de Tournai, de Spire, de Strasbourg, arrachés de leurs foyers, furent entraînés dans la Germanie.

En effet, les hordes avaient passé le Rhin près de Bonn, à la fin de 406. Une partie des bandes ravagea, aux premiers jours de 407, Maestricht et Tongres. Il paraît que, après le sac de Tongres, s'étant heurtés au camp de Lowaige, les envahisseurs se sont dirigés vers l'ouest, et après avoir tourné la forêt charbonnière, ils auront exercé à Boulogne, Tournay, Arras etc., les cruautés dont parle Saint-Jérôme.

---

(1) Les *laeti* étaient des colons, cultivant les champs que Rome leur avait assignés, mais en même temps obligés de défendre l'Empire, en cas de nécessité.

(2) D'après l'opinion la plus accréditée, ce nom désigne Lowaige, situé à 3/4 de lieue au sud-ouest de Tongres.

Chapitre III.

Les Francs de l'est, appelés plus tard les Francs ripuaires.

Sidoine Apollinaire fait le portrait des guerriers francs, tant saliens que ripuaires, dans les termes suivants:

„Leurs cheveux roux sont ramenés du sommet de la tête vers le front, laissant la nuque à découvert, leurs yeux sont verdâtres et humides, leur visage est rasé et le peigne, au lieu de barbe, ne rencontre que de maigres moustaches. Des vêtements collants serrent les membres de ces guerriers à la haute stature et laissent à nu le jarret. Un large ceinturon presse leur ventre étroit. C'est pour eux un jeu de lancer au loin leurs franciques [1], sûrs qu'ils sont d'avance du coup qu'ils porteront, de faire tourner leurs boucliers, et d'un bond de sauter sur l'ennemi, devançant le javelot qu'ils ont lancé. Dès l'enfance, la guerre est leur passion. S'ils sont écrasés sous le nombre, ou par suite d'une mauvaise situation, la mort les terrasse, non la crainte [2].

Au bruit de l'invasion des Vandales, les légions romaines d'Angleterre firent défection et proclamèrent un des leurs Empereur. Le nouvel élu ne dut son élévation qu'au nom qu'il portait: il s'appelait Constantin. Sur la fin de l'automne de 407, il aborda près du port de Boulogne et s'en empara. Les Francs de l'est et d'autres peuples limitrophes s'unirent à lui.

Après bien des succès et des revers, les Francs de l'est gardèrent la ville de Trèves, qu'ils avaient conquise en 413. Pendant ces troubles, ils s'étaient encore emparés des champs au sud et à l'ouest de cette ville, massacrant ou asservissant la population qui n'avait pas fui devant eux.

Après la retraite des Vandales vers le sud, au commencement de 407, des Francs de l'est occupèrent vers le nord tout le territoire entre le Rhin et la Meuse. Dans la région rhénane du sud d'autres peuples francs (de l'est) déterminèrent de même l'exode de la population gallo-romaine vers les Ardennes et les Vosges [3].

Cologne avait été pris par les Francs de l'est, mais la popula-

(1) Hache à un seul tranchant.

(2) Voir E. Lavisse: *Histoire de France*, tome 2, I, p. 73.

(3) Ibid. p. 80.

tion romaine n'avait pas été exterminée par eux. Cette ville devint le centre des Francs de l'est, appelés dès lors les Francs ripuaires.

Beaucoup de Francs ripuaires restaient établis aussi sur la rive droite du Rhin.

„Les Ripuaires se répandirent encore le long de la Moselle et gravirent même les plateaux de l'Eifel et de l'Ardenne. Poussant devant eux, dans la direction du midi, ils colonisèrent ces régions en masses compactes, se souciant peu de défricher les parties incultes du sol, mais se substituant aux colons romains dans les plaines fertiles et recueillant le fruit du travail séculaire des générations civilisées (1).

„La limite qu'ils assignérent à leurs occupations, ce fut, comme toujours, la forêt, la vaste et profonde forêt des Ardennes, qui séparait les peuples mieux que n'aurait pu le faire tout autre obstacle naturel ou factice" (2).

Chapitre IV.

Les Francs du nord, appelés les Francs saliens.

La conquête de la Gaule par Clovis était une conquête purement politique. La nation gallo-romaine ne fut pas chassée de ses demeures, ni massacrée, ni réduite en esclavage; seulement, elle passa sous la domination politique du vainqueur, tandis que la nation franque elle-même resta chez elle et ne suivit pas le conquérant.

Comment la nation franque salienne était-elle parvenue à se fixer dans le nord-ouest de la France actuelle, c'est-à-dire jusqu'au sud-ouest de la forêt charbonnière? Cette question n'a été résolue que dans les dernières années, quand le professeur G. Kurth eut enfin trouvé, par une étude approfondie de la toponymie, le fil du dédale (3)

---

(1) K. Lamprecht: *Deutsches Wirthschaftsleben im Mittelalter*, t. I, p. 157.

(2) G. Kurth, *La frontière Linguistique*, t. I, p. 553, s.

(3) Voir: *La frontière linguistique en Belgique et le nord de la France*, par Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège. Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique (1896).

Dans le 4me siècle, les Francs saliens s'étaient successivement établis, par groupes, sur la rive de l'Escaut, dans la Toxandrie, sur la rive gauche de l'Yssel et dans l'île des Bataves Ils s'y trouvaient entourés d'autres peuples germaniques. La plupart d'entre eux en subirent l'ascendant jusqu'à prendre leur nom, tellement les Francs étaient réputés par leur bravoure parmi les Germains. C'est ainsi que le nom de Franc devint un nom générique, désignant un assemblage de diverses peuplades (1).

On compta parmi les Francs saliens plusieurs rois, mais pendant l'invasion, un seul d'entre eux, Chlodio, avait géré le commandement. C'était dans la Toxandrie qu'il avait rassemblé tous les Francs saliens, en quête de champs de culture.

Avant de s'ébranler, les Francs saliens paraissent avoir conclu un accord avec les Frisons et les Saxons, au terme duquel ces trois peuples respecteraient réciproquement leurs possessions.

L'invasion des Vandales et d'autres peuples barbares en 407, avait mis l'esprit des Francs saliens également en éveil. Eux aussi allaient se mettre en marche. Ceux qui possédaient déjà des terres dans les différents lieux de départ y restèrent; mais la masse, avec femmes, enfants, chariots et bétail, se mit en marche vers le sud, en quête de champs fertiles, massacrant ou au moins asservissant sur son passage tous ceux des anciens habitants qui ne s'étaient pas enfuis, afin de ne pas laisser d'ennemi derrière eux. A mesure qu'ils conquéraient du pays, ils donnaient des lots de terrain à ceux qu'on désignait pour s'y fixer. Les autres avançaient toujours, sur une large ligne, quand, soudain, à leur aile gauche ils se trouvèrent devant un obstacle sérieux. D'après M. Kurth, ç'aurait été la chaussée romaine de Maestricht à Bavay; à notre avis, c'était la ligne du Geer ou Jaer qui, de Maestricht à Glons, de là à Otrange et au delà même, arrêtait les envahisseurs dans leur marche vers le sud.

Déterminons d'abord, avec M. Habets, la direction de la chaussée romaine entre ces deux villes.

„De Tongres, elle passe par Bloer, Millen, Herderen, Riempst, Laeffeld.

(1) Voir Dr. P. J. Blok, o. c. t. I, p. 59. De même les Francs ripuaires s'étaient assimilé bien des peuplades limitrophes.

„Elle entre, à travers la campagne de Laeffeld, sur le territoire néerlandais, laisse Wilré-Oudvroenhoven à droite, passe derrière le cimetière (1) de Maestricht, sous le nom de vieille chaussée romaine, et va, près des remparts de la ville, se perdre dans les champs cultivés. Il paraît cependant qu'elle a fait son entrée à Maestricht par la vieille porte de Saint-Nicolas et la rue du Mont-Calvaire" (2).

Toutes ces places énumérées, y compris Maestricht et Tongres, et même toute une série de villages situés au sud de la chaussée romaine, entre ces deux villes, sont germaniques. Au sud-ouest de Tongres, sont encore germaniques: Lowaige et Tourinnes (3), traversés également par la chaussée.

Dans la plaine, entre le versant nord de la montagne de Saint-Pierre et le côté sud de Maestricht, mais tout à fait à proximité de la ville, se trouvait anciennement — maintenant il se trouve plus en amont de la Meuse — le village de Saint-Pierre: il a été toujours de langue germanique.

A l'ouest de Maestricht, depuis cette ville jusqu'à l'ouest du village de Canne, la vallée du Jaer est assez large. Ce village se trouve à une assez grande distance du versant de la montagne de Saint-Pierre: Canne aussi est de langue germanique.

Au sud-ouest de Canne, la vallée du Jaer se rétrécit. Pendant l'invasion franque, cette partie de la vallée se trouvait ainsi sous la protection immédiate des forces romaines, occupant les bords de la montagne de Saint-Pierre: au sud-ouest de Canne, il ne se trouve dans la vallée que des villages de langue romaine.

Du cours qu'a pris la frontière linguistique près de Maestricht, il est permis de conclure qu'après la retraite des Vandales et à la vue du flot montant de l'invasion franque, venant du nord, le préfet militaire romain a évacué et détruit le camp de Lowaige, pour se retrancher derrière la vallée du Jaer. Là il a probablement reçu du secours du commandant de la *Provincia Belgica secunda*. La flottille sur la Meuse concourait à la défense du versant est de la montagne de Saint-Pierre.

---

(1) C'est-à-dire, au nord du cimetière.

(2) Jos. Habets, o. c., p. 50.

(3) Tourinnes a été romanisé plus tard. Voir G. Kurth, o. c. t. I, p. 156.

Si, d'un côté, les hommes valides et les vétérans licenciés accouraient du sud pour prêter maint forte à l'armée romaine, parmi les milliers qui, du nord, fuyaient devant les envahisseurs et se réfugiaient derrière les rangées des soldats romains, il se trouvait également un grand nombre d'hommes valides et de vétérans rompus à l'exercice militaire. Le préfet n'avait qu'à encadrer tous ces hommes valides de soldats expérimentés et de vétérans pour établir une ligne de défense depuis le camp de Caestert jusqu'à Eben et Emael, de là à Wonck, Bassenge, Roclenge, Glons, ensuite, de Glons vers Otrange. La ligne de défense contournait ainsi le bord nord et nord-ouest du plateau qui commence au sud de Maestricht.

Tous ces villages, depuis Emael jusqu'à Glons, de même Otrange sont de langue romaine, et la toponymie n'y contient que des noms de cette même source (1). Est encore de langue romaine le hameau nommé Petit-Lanaye, qui se trouve au pied du versant abrupt, à l'est du château de Caestert.

„La preuve de la fixité de la frontière linguistique dans ces parages, dit M. Kurth, c'est le nom de *tiex* (2) *pays*, sous lequel, à Wonck, à Eben-Emael et à Bassenge, on désigne, pendant le XIVe et le XVe siècle, les contrées au nord de ces communes" (3).

Au lieu de tenter un effort suprême contre le front de la ligne du Jaer, les Francs saliens semblent avoir essayé de la tourner. En effet, si, au sud de Tourinnes, ils eussent réussi à pousser vers l'est, les défenseurs de la rive du Jaer auraient été menacés dans le dos. Mais, au sud de ce village, un mouvement vers l'est était entravé par la chaussée romaine, qui était munie de travaux de défense sur tout son parcours jusqu'à Bavay. Les Saliens continuaient ainsi de longer la chaussée, lorsque, ou sud-ouest, un obstacle d'une autre nature leur barrait le chemin. C'était la forêt charbonnière.

Dans sa largeur du nord au sud, cette forêt était traversée par la chaussée. Dans sa longueur, de l'est à l'ouest, elle s'étendait depuis le confluent de la Meuse et de la Sambre jusqu'aux

(1) G. Kurth, o. c. t. I, p. 22, 23.
(2) Dietsch.
(3) *La frontière linguistique*, t. I, p. 143.

rives de l'Escaut, masquant de sa large et profonde bande tout le Hainaut.

Maintenant les Francs se voyaient forcés de se répandre vers les Flandres, sur les vastes espaces de l'ouest, entre la chaussée et la mer du nord. Enfin, les derniers, qui n'avaient pas encore obtenu d'allotement pour s'y établir, tournèrent la forêt charbonnière et trouvèrent le champ pour leurs foyers, dans le nord de la Gaule (1).

La Lys au sud-est, la Canche au sud et la mer à l'ouest formaient les limites de cette invasion. Ce terme avait été atteint entre les années 426 et 430.

Le roi Chlodio avait dirigé l'invasion depuis le début en Toxandrie jusqu'à l'arrivée dans la Gaule. Il conquit ensuite successivement, avec ses soldats, Boulogne, Tournay, Cambrai et l'Artois, mais sans être suivi par la nation franque elle-même, et sans exterminer, ni asservir les peuples vaincus. Ceux-ci restaient sur le sol paternel, et les Francs qui s'y établirent étaient en trop petit nombre pour y imposer leur langue; au contraire, leurs descendants oublièrent bientôt leur langue maternelle pour ne plus parler que la langue des vaincus (2). Ceci s'est réalisé dans toute la Wallonnie, jusque dans la vallée du Jaer inclusivement.

Depuis que les Francs eurent leurs demeures fixes, l'histoire s'occupe peu d'eux dans les premières années qui suivent.

En 451, les Saliens et les Ripuaires accourus, eux aussi, à l'appel d'Aétius, formaient avec les Alains, dans les célébres champs catalauniques, le centre de l'armée de ce général romain contre Attila (3).

Les autorités romaines dans la Gaule eurent un allié fidèle dans le roi Childéric. Il mourut à Tournay en 481. Il y fut enterré avec son cheval de guerre et ses armes. Son tombeau fut retrouvé en 1653.

Son fils Clovis n'avait que quinze ans, quand il lui succéda.

---

(1) G. Kurth, o. c. t. I, p. 548.

(2) Voir G. Kurth, o. c. t. I, p. 543—553.

(3) Les contemporains évaluent le nombre des tués, dans cette affreuse bataille, à cent soixante-dix mille hommes.

Comme son père, il ne commandait qu'à une partie du peuple franc. D'autres rois francs avaient le même pouvoir que lui sur d'autres parties de la même nation. Mais il ne tarda pas à fasciner cette partie de la jeunesse franque, qui ne rêvait que gloire, aventures, combat et butin, et qui, dans le but de réaliser ces rèves, avait appris le maniement des armes sous la direction de chefs éprouvés.

A l'âge de vingt ans, il se mit en campagne pour combattre Syagrius, le dernier représentant des Romains dans la Gaule. Il le défit, en 486, à Soissons et s'établit dans cette ville. Les jeunes volontaires francs continuent d'affluer vers lui et le mettent en état de s'emparer de la Gaule jusqu'à la Loire. Cette affluence continuelle de jeunes volontaires francs, tant saliens que ripuaires, explique en partie comment il a pu se maintenir, au milieu de ses conquêtes, toujours croissantes. A l'expiration de l'engagement, qui paraît avoir été d'un terme de cinq ans, il les récompensait ordinairement par la cession d'allotements enlevés aux domaines du fisc dans le pays conquis, et émaillait de la sorte son nouveau royaume de colonies militaires (1).

Cinq ans après la victoire sur Syagrius, Clovis fera une expédition vers le nord.

Comme on l'a vu, les Francs ripuaires s'étaient arrêtés à l'ouest devant la forêt des Ardennes. A l'extrémité nord de cette forêt, la Berwinne (2) forme la frontière linguistique nord-ouest. Les villages, il est vrai, de la Clouse (de Kluis), de Saint-Jean Sart (Sint-Jansrode), Dalhem, Warsage (Weerst), Bernau (Bernaw) et Bombaye (Bolbeek), situés sur le côté droit de ce ruisseau, sont aujourd'hui romains; mais ils n'ont été romanisés que depuis un siècle (3).

Quant à la Wallonnie elle-même, la forêt des Ardennes était la frontière de l'est; à l'exception du Hainaut occidental, au sud de la forêt charbonnière, la chaussée de Bavay, depuis le nord

(1) Voir Andreas Heusler, Professor zu Basel, Deutsche Verfassungsgeschichte (Leipzig, Duncker und Humblot. 1905) p. 28. s. s.

(2) La Berwinne se jette dans la Meuse au sud de la commune néerlandaise d'Eysden.

(3) G. Kurth: o. c. t. I, p. 37, s.

de cette forêt jusqu'aux environs sud-ouest de Tongres, constituait la frontière de l'ouest; la vallée du Jaer, au côté droit, et la Berwinne, au côté gauche de la Meuse, formaient la limite linguistique au nord.

Quand les Francs saliens établis au sud-ouest de la forêt charbonnière se furent répandus au delà de Bavay, ils descendirent la chaussée romaine, du sud au nord, pour faire la conquête politique de cette partie de la Wallonnie, qui obéissait toujours à l'Empire romain. Clovis en acheva la conquète en 491. Tout ce qu'on sait de cette expédition de Clovis, se résume dans la phrase suivante de Grégoire de Tours: „La dixième année de son règne, il fit la guerre aux Tongriens et les surbordonna à ses possessions" (1).

Beaucoup d'auteurs ont cru à tort qu'il s'agirait ici d'une expédition contre les Thuringiens habitant au centre de la Germanie. Ceux ci ne furent soumis qu'en 531, par Thierry et Clotaire, deux fils de Clovis.

Les Tongriens que Clovis venaient de soumettre à sa domination demeuraient dans les villages romains de la vallée du Jaer et au camp de Caestert, sur le plateau de Saint-Pierre, ainsi qu'au sud de cette vallée.

Ceux des rois francs qui avaient commencé la conquète du sud vers le nord, dans la Wallonnie, avaient fondé par ci, par là, des colonies militaires franques, dans l'intérêt de la sécurité intérieure. Les descendants de ces colons se sont romanisés au contact de la population indigène, mais les premiers colons restèrent fidèles aux coutumes de leur nation; leur sépulture même fut franque. Plusieurs de leurs cimetières ont été découverts et fouillés aux environs de Namur et de Charleroi. Les objets qui ont été mis au jour à Samson, Spontin et Furfooz, ont en grande partie enrichi le musée de Namur, et ils permettent de reconstituer la physionomie du guerrier franc.

„La saie ou tunique était attachée par des boutons ou fibules; un ceinturon de cuir, fermé par une large boucle en fer damasquiné d'argent ou en bronze gravé, la serrait à la taille. A ce

(1) Decimo regni sui anno Thoringis bellum intulit, eosdemque suis ditionibus subjugavit. (Hist. Franc., lib. II, c. 27).



ceinturon pendaient la longue épée à manche de bois ou d'os, ou le glaive court, le coutelas, *scramasax*, dans un fourreau de bois recouvert de cuir, un poignard, un peigne en os ou en bois, des ciseaux, une bourse contenant des pièces de monnaie, de menus objets tels que des poinçons, des clefs C'est là que pendait encore la hache à un seul tranchant ou *francisque*, l'arme par excellence des Francs, dont ils se servaient soit de près, soit de loin, en la lançant contre l'ennemi. *L'angon* était un javelot en fer, dont le manche en bois était pourvu d'une corde; la pointe en était armée de crochets qui rendaient les blessures fort dangereuses. La lance, *framée*, présentait, au bout de la tige de bois, un fer plat solidement emmanché, quelquefois orné de dessins en creux. Ils se servaient aussi de l'arc: l'arme, qui était en bois, a disparu, mais on retrouve les fers des flèches. Point d'autre arme défensive que le bouclier en bois ou en osier tressé et couvert de peau, tantôt ovale, tantôt rond, et mesurant de 50 à 70 centimètres. A l'intérieur, il était muni d'une poignée; à l'extérieur, il présentait au centre une pièce en métal, *l'umbo*, que des tiges de fer rattachaient souvent à une bordure circulaire également en fer. Les tombes ne contiennent pas de casques; la tête devait donc être libre (1). Des anneaux de bronze, ornés soit de lettres et de dessins en creux, soit de chatons, sont passés aux doigts. Dans les tombes de femmes, se trouvent des colliers de perles, d'or, d'ambre, de verre; des boucles d'oreilles, des bracelets. Ça et là, dans ce mobilier funéraire, un mélange de goût barbare et de goût romain, rappelle que ces guerriers ont subi l'influence de la civilisation romaine" (2).

Chapitre V.

Maestricht à l'époque mérovingienne.

Il est très probable que les habitants de Maestricht et de

---

(1) La tête était couverte d'une peau, souvent munie de deux cornes qui se dressaient au dessus de chaque tempe, les pointes en arrière.

(2) E. Lavisse, *loc. cit.*, p. 73, s.

Tongres ont échappé au massacre des Vandales et plus tard au glaive des Francs, car l'une et l'autre invasion avaient été précédécs de bruits avant-coureurs très significatifs. La population n'avait pas été surprise à l'improviste et avait eu le temps de se retirer sur le plateau au sud des deux villes.

Les Francs cessaient d'être des voisins gênants, dès qu'ils avaient trouvé ce qu'ils avaient cherché: un foyer et des champs labourables. Bientôt il se formait des relations de voisinage entre eux et la population ancienne; de la sorte, il y a eu continuité de tradition dans cette contrée. Il n'est donc pas étonnant qu'on y sût toujours le lieu de sépulture de saint Servais.

Après la tourmente de l'invasion franque, tandis que Tongres et Corivallum (Heerlen) restaient à l'état de ruines désertes, Cologne et Maestricht ne tardaient pas à être repeuplées par les Francs. Après le rétablissement des fossés et des ponts, on s'y trouvait à l'abri d'un coup de main; ensuite, les fleuves entretiennent le commerce et sont en même temps des voies plus avantageuses pour le transport que les chaussées.

Dans l'enceinte même, on n'enlevait pas les décombres. Cette coutume a régné dans toutes les anciennes villes. On nivelait le terrain et on rebâtissait la ville sans aucun égard à l'ancienne direction des rues, de sorte que l'on rencontre très souvent le pavé des anciennes rues romaines au dessous des maisons modernes (1). D'ailleurs, ces maisons nouvelles n'exigeaient pas de fortes substructions; en général, elles étaient construites en pans de bois et en argile.

Quand les murs massifs d'un bâtiment étaient restés debout, on le recouvrit d'un toit et on le convertit ordinairement en édifice public, comme on le fit du vaste bâtiment près de la Place-d'armes, dont nous avons parlé au chapitre Ier.

Dans la vie de saint Lambert, nous verrons que les rois mérovingiens avaient un palais à Maestricht. Plusieurs d'entre eux y ont temporairement résidé. On a toujours prétendu que c'était dans le bâtiment dont nous venons de parler (2).

Ces mêmes rois y possédaient aussi une frappe de monnaie.

---

(1) Voir SCHAYES, o. c. t. I, p. 173.

(2) Voir J. M. VAN HEYLERHOFF, *Annuaire de la province de Limbourg*, p. 105, s. s.

Dans la collection de monnaies de feu le notaire Dumoulin à Maestricht se trouvaient sept triens ou tiers de sol d'or mérovingiens, frappés à Maestricht sous la direction de cinq monétaires différents (1).

Ce qui augmentait le plus la signification de cette ville à l'époque mérovingienne, c'est qu'elle était le siège de l'ancien diocèse de Tongres et qu'elle était la seule ville sur le territoire borné par la mer du Nord, par la forêt charbonnière et par la Meuse jusqu'à son embouchure.

Cependant, Maestricht ne dépassait pas alors l'enceinte des Romains que nous avons esquissée au chapitre I[er]. La Basilique que saint Monulphe bâtit, vers la fin du VI[e] siècle, au-dessus du tombeau de saint Servais ne fut enclavée dans la ville que par l'érection de la deuxième enceinte, en 1229.

---

(3) Voir COLLECTION F. L. J. DUMOULIN, notaire à Maestricht (1896), p. 1.

Dans le *Maasgouw*, année 1883, p. 885, dans un article du numismate HOOFT VAN IDDEKINGE, il est traité de monnaies, remarquables sous le rapport artistique et frappées à Maestricht, déjà au VI[e] siècle. Voir J. SCHAEPKENS VAN RIEMPST : *Publ. etc. du Limbourg*, t. XLVIII, p. 332, n. 1.

DEUXIEME PARTIE.

SAINT LAMBERT.

Chapitre VI.

L'Evêché de Maestricht.
Causes qui amenèrent la mort de saint Lambert.
Source biographique.

„Pendant les premiers siècles, on suivait généralement les circonscriptions civiles des provinces et des cités pour faire les circonscriptions des métropoles et des diocèses" [1]

La *Provincia Germanica secunda* avait deux circonscriptions civiles: la métropole, Cologne, et la cité, Tongres. Au quatrième siècle déjà, nous trouvons un évêque métropolitain à Cologne et un évêque suffragant à Tongres.

Sur le territoire de la cité de Tongres habitaient différents peuples: les Paemani, les Condrusi, les Tungri, les Toxandri; ajoutons-y des groupes de Francs saliens qui, pour être arrivés les derniers, n'en étaient pas les moins nombreux. Ainsi, pour le territoire de la cité, le nom de Tungri était encore un nom générique désignant plusieurs peuples.

Au chapitre I[er], nous avons vu que saint Servais, en vue des invasions, avait quitté Tongres, qui était une ville ouverte et s'était réfugié dans une autre ville de son diocèse, Maestricht, une petite forteresse sur la Meuse, qui lui semblait offrir un abri plus sûr.

---

(1) J. Daris: *Histoire de la Principauté et du Diocèse de Liège*, t. I, p. 29.

Et en effet, une vingtaine d'années après, Tongres et Maestricht aussi furent saccagés par les Vandales. Quand l'établissement des Francs saliens fut devenu un fait accompli au nord de la vallée du Jaer et au sud de la chaussée de Maestricht à Tongres, cette dernière ville resta à l'état de ruines, tandis que Maestricht fut rétabli dans son état antérieur et repeuplé par les Francs.

Clovis acheva la conquête du territoire tongrois en 491, par la suppression des derniers vestiges de la domination romaine au sud et au sud-ouest de Maestricht.

Sous la domination romaine, le diocèse de Tongres comprit l'ancien territoire tongrois, c'est-à-dire, toute la partie orientale de la Belgique actuelle, le Brabant oriental néerlandais, le Limbourg néerlandais, à une petite exception près, et, dans la Province Rhénane, Aix-la-Chapelle, avec les alentours (1).

Dans le nord, les circonscriptions civiles des Romains ne furent pas respectées par les Francs. Ceux-ci démembrèrent le territoire en *pagi* (pays). Le haut fonctionnaire que le roi plaçait à la tête de chaque *pagus* (pays), portait le nom de comte, en langue germanique: *graf* ou *grafio*. On l'appelait aussi *judex* à cause de sa principale attribution, ou *judex fiscalis*, juge public, par opposition aux juges des Domaines privés.

Les attributions du comte étaient multiples. Il excerçait la justice sur tous les habitants de sa circonscription. Il avait son tribunal et pouvait présider les tribunaux inférieurs. Il arrêtait les malfaiteurs, les faisait comparaître devant son tribunal ou les envoyait devant le tribunal du roi, sans attendre que la victime ou ses parents engageassent une action judiciaire. Le comte avait une petite garde, ou bien il employait le concours d'associations d'hommes libres — *les centenae* —, qui s'étaient imposé la tâche de faire régner le bon ordre. Il organisait l'assistance publique; il levait les impôts et, chaque année, portait l'excédent des recettes au trésor royal. Il convoquait les hommes libres du pagus et les menait à l'armée du roi.

On devine ce qu'un tel personnage pouvait faire de bien ou de mal à un pagus (2). Heureusement, il était toujours révocable et, de son tribunal, on pouvait en appeler à celui du roi.

(1) Voir Dr P. J. Blok, o. c. t. I, p. 67.
(2) Voir E. Lavisse, o. c. p. 180.



Le comte habitait dans le *pagus* qu'il gouvernait; quand il s'y trouvait une ville, il y résidait. Selon qu'une ville avait été, du temps des Romains, le chef-lieu de la province, ou simplement le centre administratif d'un territoire ressortissant au chef lieu, il se trouvait, à côté du comte, un archevêque ou un évêque.

A l'époque mérovingienne, Cologne possédait de nouveau son évêque métropolitain. Mais, de Tongres, il ne restàit qu'un monceau de décombres; ce qui pouvait y servir de champs de culture était devenu la propriété des Francs. Sur tout l'ancien territoire du nom de Tongres, il n'y avait que Maestricht qui présentât le caractère d'une ville. Nous y trouvons aussi l'évêque suffragant à côté du comte; Maestricht était ainsi devenu le siège de l'évêché; les évêques se nommaient évêques de Maestricht.

Ils s'appelaient aussi parfois, il est vrai, évêques de Tongres ou des Tongriens. Ce ne pouvait pas être par déférence pour la ville de Tongres: elle n'existait plus; ni en vue de la population: elle avait été, pour la plus grande partie, renouvelée par l'invasion franque. Il ne pouvait être non plus question de l'ancien territoire désigné sous le nom de *Civitas Tongrorum :* il avait été morcelé en *pagi.* Si donc ils s'intitulaient parfois évêques des Tongrois ou Tongriens, c'était pour exprimer, dans les conciles ou dans leurs relations avec les évêques voisins ou avec les comtes des différents pagi, que l'évêché de Maestricht avait les mêmes limites que la circonscription administrative de la ci-devant cité de Tongres, sous la domination romaine. Que si le droit d'être le siège épiscopal restait annexé à l'emplacement de ce qui avait été la ville de Tongres, saint Hubert n'aurait pas hésité à faire transporter le corps de saint Lambert à Tongres, et non à Liège. A Tongres, le voisinage gênant du comte était aussi peu à redouter qu'à Liége. Ce qui plus est, Tongres est plus rapproché de Maestricht que Liège, et la fameuse chaussée était toujours praticable, de sorte que saint Hubert aurait pu, avec la plus grande facilité, se rendre, même en plein hiver, à Maestricht, pour y maintenir ses droits d'immuniste vis-à-vis du comte. Et que le lieu du martyre et celui de la sépulture ne sont pas inséparables, le cas de saint Boniface l'a prouvé, un demi siècle après.

Cependant, le morcellement de l'ancien territoire tongrois n'est

pas la seule difficulté que les évêques de Maestricht rencontrèrent à l'époque mérovingienne.

Au christianisme et à la civilisation romaine avaient succédé, dans trois quarts du diocèse, le paganisme et la barbarie. Tout était à recommencer. Successivement, de saints évêques arrivaient du sud et faisaient des conversions, mais comment pourvoir ces nouveaux chrétiens de prêtres? Il fallait recruter les lévites parmi les païens de la veille; et où trouver les moyens de les instruire? Quand ils avaient une instruction telle quelle, et fait preuve d'assez de vertu et de vocation, c'était à l'évêque de les préparer au sacerdoce. A cet effet il les gardait autour de lui, même dans ses tournées pastorales, qui absorbaient la plus grande partie de l'année; car, il lui fallait surveiller et amplifier l'instruction qu'un clergé, insuffisamment éduqué, donnait au peuple.

Où l'évêque allait-il héberger tout ce monde qu'il amenait avec lui, dans ses tournées pastorales? Il n'y avait à la campagne ni hôtels, ni logements sur tout le territoire du diocèse et le prêtre de la paroisse était logé, dans sa cabane, aussi à l'étroit que les paroissiens. Mais dans le voisinage des couvents, il y avait ordinairement des baraquements, à l'usage des pèlerins et d'autres passants. Voilà déjà un moyen de caser les disciples. Du couvent, l'évêque pouvait, durant le jour, évangéliser la région environnante, et se retirer le soir, avec ses lévites, aux baraquements du monastère. Aussi l'auteur de la Vie la plus ancienne de saint Lambert raconte que le saint, après avoir terminé la visitation et l'instruction dans les monastères, y faisait suivre l'aumône [1].

N'aurait-elle pas été un moyen discret de dédommagement pour les frais de séjour?

Dans d'autres endroits, nous croyons que l'évêque possédait une espèce de ferme, habitée par un de ses serviteurs qui, avec les membres de sa famille, prenait soin des champs et du bétail. Ces fermes constituaient autant de pied-à-terre où l'évêque et ses disciples trouvaient la nourriture et le logement. C'est dans une de ces habitations que saint Lambert fut assassiné, au village de Leodium, Liége. C'est aussi à une de ces demeures, à Tervueren,

(1) Quando monasteria visitabat, elemosina predicationem secuta est (sequebatu.) p. 48, (texte latin) Edit. de J. Demarteau.



que saint Hubert se fit transporter quand, dans une tournée pastorale, il sentit les approches de la mort.

Ces fermes ne se distinguaient probablement pas des demeures villageoises, si ce n'est par leur étendue et par la présence d'un petit oratoire. Elles formaient un amas de baraques en pans de bois, ou aux murs de lattis et d'argile, et couvertes de chaume, au milieu d'un enclos entouré de palissades, comme nous l'apprendrons par les détails qui nous ont été transmis sur l'habition de l'évêque à Liège. On n'y voyait pas d'étage. A Liège, la chambre à coucher de saint Lambert, non seulement se trouvait au rez-de chaussée, mais elle n'avait pas même de plafond; le chaume seul la couvrait.

Dans la ville même du siège épiscopal, l'évêque occupait une position importante. A partir de Clovis, les rois mérovingiens n'avaient pas seulement maintenu l'immunité ecclésiastique, introduite par Constantin le Grand, mais ils en avaient encore augmenté la portée. Comme immuniste, l'évêque exerçait la justice dans toutes les affaires de moindre importance, sur les gens d'église et sur toutes les personnes établies sur le terrain de sa cathédrale. Les affaires criminelles et les transmissions d'immeubles étaient réservées au comte; toutefois l'évêque avait le droit de contrôler les sentences, quand des personnes de l'immunité y étaient impliquées.

Les longues absences, causées par les tournées pastorales, empêchaient l'évêque de s'occuper personnellement de toutes ces affaires judiciaires. Cela l'amena à se faire représenter par un juge qu'il avait le droit de nommer. Ainsi nous voyons dans la Vie la plus ancienne de saint Lambert (1), que celui-ci avait à Maestricht un trésorier, du nom d'Amalgisil, qui auparavant y avait été son juge.

Du temps de saint Lambert, cette immunité avait été probablement étendue à la perception des impôts pour le fisc, et à toutes les affaires judiciaires, dans le domaine de l'évêque.

Cependant, si les droits des immunistes s'étaient accrus avec le temps, ceux des comtes avaient également grandi en importance. Par l'édit du 18 Octobre 614, le roi Clotaire II proclama,

(1) J. Demarteau o. c. p. 59 (texte latin).

entre autres choses, que le choix des comtes se ferait dorénavant parmi les plus riches propriétaires, et que les comtes seraient pris dans le *pagus* même, qu'ils étaient appelés à administrer. Ainsi, aux droits que le roi leur accordait, les comtes ajoutaient encore leur enfluence personnelle (1).

Comme il arrivait très souvent ailleurs, à Maestricht aussi les relations entre le comte et l'évêque furent tendues, au moins dans les derniers temps de la vie de saint Lambert. Et dans les poursuites dont le saint fut l'objet, le comte faillit à son devoir de chef de la police. Il aurait dû protéger l'évêque contre les vexations de deux mauvais sujets qui ne cessaient d'injurier saint Lambert, de molester ses subordonnés et d'exaspérer les membres de sa famille. Qu'il eût été en mesure de le faire, s'il l'avait voulu, le comte le prouva après l'assassinat du saint, quand il sut empêcher les Maestrichtois de tirer vengeance du meurtre.

Aussi les causes de la mort de saint Lambert sont, en premier lieu, la malveillance du comte du pagus (pays) de Maestricht; puis, (probablement) l'attachement inébranlable du saint à la dynastie mérovingienne; ensuite, l'application du droit à la vengeance, un droit barbare qui était toujours en vigueur chez les peuples germaniques.

Parlons maintenant des sources dont nous nous servirons dans les chapitres suivants.

A proprement parler, nous n'en avons qu'une seule: la „Vie la plus ancienne de saint Lambert". M. Kurth la découvrit dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, et la signala à l'attention de M. J. Demarteau, comme le texte „le plus ancien et le plus sûr de tous les nombreux textes de la vie de ce saint" (2).

L'auteur de la Vie la plus ancienne appartient au clergé de Maestricht. Dans sa première jeunesse il a probablement connu le saint; au moins il a connu bien des contemporains de l'évêque, et il leur doit beaucoup de renseignements pour son sujet. C'est surtout à un des serviteurs de saint Lambert, avec qui il s'est

---

(1) Voir E. Lavisse, o. c. p. 157 et 180.

(2) Vie la plus ancienne de saint Lambert, écrite par un contemporain, publiée par Joseph Demarteau, rédacteur en chef de la *Gazette de Liège*. (Liège, L. Grandmont-Donders, 1890) p. 6.

souvent entretenu de son maître, qu'il doit des particularités sur la vie du martyr.

Le but qu'avait l'auteur, en composant cet écrit, était de fournir chaque année des motifs d'édification aux fidèles, au retour de la fête du saint. C'est donc ce qu'on appellera plus tard, les leçons du second nocturne des matines. Il n'a donc pas voulu fournir une biographie complète. De là, ces lacunes regrettables.

La tâche d'écrire cette Vie lui a probablement été imposée par saint Hubert, et l'auteur l'a assumée à son corps défendant. Ce n'est guère étonnant. „Dom Ruinart avait déjà signalé le double cachet, à la fois romain et mérovingien, du manuscrit: le texte trahit de même à chaque instant, par les licences de son orthographe et par les grossières incorrections de son style, la plume d'un barbare à peine frotté de latin" ([1]).

Pour se faciliter la besogne, l'auteur emprunte souvent des locutions à d'autres biographies. C'est surtout la vie la plus ancienne de saint Eloi qu'il met à contribution. Le portrait qu'il fait de la physionomie de saint Lambert, constitue un de ces emprunts. Mais puisqu'il écrivit au temps où vivaient encore beaucoup de contemporains du saint, nous inclinons à croire que la description était applicable aussi bien à saint Lambert qu'à saint Eloi.

Toutefois, il n'est pas toujours heureux dans ses emprunts. C'est ainsi, qu'à l'exemple de son modèle, il parle de villes et municipes du diocèse de Maestricht, où il n'y avait cependant qu'une ville, celle de Maestricht.

Pour le reste, nous renvoyons le lecteur à l'étude préliminaire qui précède l'édition de M. J. Demarteau, et aux critiques de M. M. Kurth et Balau ([2]) et de M. L. van der Essen ([3]), pour s'assurer des garanties de véracité que le *Vita Landeberti* nous offre.

Nous citerons l'étude préliminaire de M. Demarteau sous le nom d'Indroduction, et le Vita même, sous le nom de: texte latin.

Chaque fois que nous interromprons le récit de la Vie la plus ancienne, nous en avertirons le lecteur.

([1]) J. Demarteau: o. c. (Introd.) p. 7.

([2]) S. Balau: Les sources de l'histoire de Liège au M. A. p. 37, s.

([3]) L. van der Essen: Etude critique et littéraire sur les Vitae des Saints mérovingiens de l'ancienne Belgique (Louvain, Bureau du Recueil, rue de Blériot 36) p. 20, s. s.



Chapitre VII.

La jeunesse de saint Lambert.

Landebertus, comme notre auteur l'appelle, naquit à Maestricht. D'après la tradition, la maison de ses parents se serait trouvée au coin formé par la rue des Chiens et la rue Large, du côté de Notre-Dame (¹). La date de sa naissance n'est pas connue. Feu M. Habets dit qu'il faut la placer entre 633 et 638 (²). Ses parents descendaient d'une longue lignée chrétienne et appartenaient à la haute classe de la société.

Le père confiait le petit Lambert, dès sa tendre jeunesse, à de sages précepteurs, pour lui faire donner une éducation chrétienne.

L'auteur ne dit pas, qui était ces précepteurs. A Maestricht même l'instruction laissait tout à désirer, à juger de la latinité barbare et du style impossible de la Vie la plus ancienne. Aussi l'auteur fait entendre, que le jeune Lambert fit son éducation à l'étranger. Ce fut peut être à Metz qu'il fit ses premières études. Au moins, quand vers l'an 650 le jeune Trudon vint consulter saint Remacle, évêque de Maestricht, au sujet de ses études, le pieux évêque lui avait recommandé l'école de Metz (³).

Quand Lambert eut achevé sa première éducation, il retourna à Maestricht. Là il fut bientôt admis à la cour du roi Childéric II qui y résidait alors dans son palais. A la demande de son père, Lambert fut en même temps instruit dans la doctrine chrétienne et la vie religieuse par l'évêque de Maestricht, Théodard, qui avait succédé à saint Remacle. A la cour, Lambert apprenait le métier des armes et les principes de l'administration civile. Il donnait en même temps l'exemple d'une vie foncièrement chrétienne. Aussi l'évêque le prit-il en telle estime et affection, qu'il l'aurait adopté comme fils héritier et successeur, si les lois canoniques l'eussent permis.

Le chroniqueur Anselme rapporte, que l'évêque Théodard, trouvant bien des terres de son église en possession d'usurpateurs,

---

(¹) J. Schaepkens van Riempst, *Publications* etc., t. XLIII, p. 182, s.

(²) Jos. Habets: *Kerkelijke Geschiedenis van het Bisdom Roermond*, Deel I, p. 132.

(³) Balau, o. c. p. 13.

s'était mis en route pour plaider sa cause près du roi Childéric II, qui séjournait en 668 dans un de ses palais du Haut-Rhin. Dès que les usurpateurs eurent appris quelles démarches l'évêque allait faire, ils se mirent à sa poursuite et l'assassinèrent dans la forêt de Biwald, près de spire (1).

CHAPITRE VIII.

Saint Lambert est élu évêque de Maestricht.

A la nouvelle de la mort de saint Théodard, la masse des habitants du pays se disposa à élire Lambert comme évêque. Les plus illustres dignitaires de la cour appuyaient cette candidature près du roi Childéric II. Bientôt le suffrage du peuple et l'assentiment du roi s'accordaient à faire monter Lambert au trône épiscopal. L'élection eut probablement lieu en 669.

Ici nous devons encore intercaler un mot sur son prédécesseur.

L'auteur de la vie la plus ancienne se borne à mentionner tout simplement le décès de saint Théodard.

Anselme, chanoine de Liège, qui écrivait sa chronique vers le milieu du onzième siècle, parle des circonstances du meurtre ainsi que de la translation et de la sépulture des restes mortels du saint évêque. Il dit qu'ils avaient été ensevelis dans la forêt; que saint Lambert s'était rendu, à différentes reprises, au Biwald pour les en ramener, mais que chaque fois les habitants des environs l'en avaient empêché; que ceux ci menaçaient même d'user de violence, si l'on osait enlever les ossements de celui qu'ils appelaient leur saint, mais qu'à la fin saint Lambert réussit à rapporter le précieux dépôt à son église: *sacri funeris pignus Ecclesiae suae revexit* (2).

La hauteur de ses vues, continue l'auteur de la Vie la plus ancienne, et sa prudence n'avaient pas tardé à impressionner le roi et bientôt celui-ci aima l'évêque Lambert au-dessus de tous les évêques et notables.

---

(1) CHAPEAVILLE, I, p. 100.
(2) Ibidem.

Ici nous interrompons de nouveau le récit du contemporain.

En 673 Childéric II, roi d'Austrasie, fut appelé au secours des notables bourguignons contre Ebroïn, maire du palais de Neustrie et de Bourgogne. Ebroïn fut momentanément vaincu, mais peu de temps après Childéric fut assassiné.

C'est alors, continue le contemporain, que l'iniquité prévalut. De cruels adversaires obtinrent la déchéance de saint Lambert. Un intrus, du nom de Pharamond, lui fut subrogé.

Chapitre IX.

Saint Lambert passe sept années en exil au monastère de Stavelot. Retour de l'exilé.

Saint Lambert demanda alors l'hospitalité au monastère de Stavelot. Deux domestiques seulement lui étaient restés fidèles. Ils l'accompagnèrent dans son nouvean séjour. L'un d'eux s'appelait Théodoïn. L'auteur de la Vie la plus ancienne dit qu'il l'a connu et qu'il s'est souvent entretenu avec lui au sujet de son maître.

Saint Lambert fut bientôt aimé et vénéré de toute la communauté. Par la fidélité à la règle, la piété et la pratiques des vertus il était un modèle pour tout le monde.

L'auteur s'arrête longtemps à une pénitence, qui fut un jour, ou plutôt une nuit, infligée à saint Lambert. Il lui était arrivé de s'éveiller longtemps avant l'heure du lever. Il se proposait d'en profiter, pour aller prier dans la solitude. Malheureusement une des sandales lui glissa de sa main. Au bruit, l'abbé s'était éveillé. Sans s'enquérir qui c'était, il ordonna à l'instant, que le malencontreux pertubateur se rendît aux pieds de la croix du cimetière. Saint Lambert y alla, pieds nus, et ne portant d'autre habit que le cilice Au dehors il y avait un froid glacial et abondance de neige qui ne fondait pas. Là il resta de longues et mortelles heures. Les moines avaient fini les matines et se réchauffèrent déjà à l'intérieur du couvent, quand ils s'aperçurent de l'absence du saint évêque. L'un d'eux rappela alors à l'abbé l'incident de la nuit. Hélas, le pauvre abbé ne s'en était plus sou-

venu! Dans la plus grande consternation, on se rendit en hâte au cimetière. On y trouva le saint, au pied de la croix, debout, tout couvert de neige et absorbé dans la prière. On le ramena au couvent, en faisant force excuses; l'abbé lui demanda humblement pardon, et de toutes parts on s'empressa à le servir.

Ici nous interrompons un instant le récit du biographe.

Pendant les sept années que saint Lambert passa à Stavelot, la face de la domination franque s'était bien changée. Les guerres fomentées par Ebroïn, après la mort de Childéric II, avaient répandu l'anarchie dans tous les états francs. Alors (vers 679) Pépin de Herstal (1) apparut sur la scène. Il réussit à rétablir l'ordre en Austrasie, surtout après l'assassinat d'Ebroïn, en 681. Ce changement se fit aussi sentir à Maestricht.

Au témoignage de notre biographe, l'intrus Pharamond fut déposé du siège épiscopal et banni du pagus de Maestricht (ejectus de provincia trejectense). Alors le clergé et le peuple redemandèrent l'ancien évêque.

Pépin était en ce temps prince sur plusieurs régions et cités d'Europe. Ayant appris les grands mérites du saint évêque, il ordonna aussitôt que l'exilé fût rappelé avec grand honneur à son siège. A son retour, le clergé et toute la population lui donnèrent les preuves les plus sincères de leur joie et de leur attachement.

Chapitre X.

Tournées pastorales de saint Lambert dans son diocèse. Il se fait l'apôtre de la campine.

A ce sujet, M. Demarteau résume le récit de la Vie la plus ancienne de la manière suivante.

„Lambert rentré dans sa ville épiscopale, va reprendre vaillamment l'oeuvre évangélique.

„Au milieu des éloges généraux que lui donne longuement l'écrivain, notons le rôle d'intermédiaire entre le pauvre et le

(1) On le nomme ordinairement ainsi, quoiqu'il eût Jupille pour résidence.

riche, le soin avec lequel, lorsqu'il visitait les communautés religieuses, il faisait succéder l'aumône à la prédication, la simplicité de ses vêtements. Jamais il ne faisait orner son siège particulier, et parfois quand, suivant l'usage pontifical, des vêtements précieux lui avaient été préparés, il en revêtait de courts et de raccommodés, tant il aimait de s'humilier dans les choses qui sont pour d'autres occasion de vanité.

„Il parcourait, pour y répandre la lumière de l'Evangile, villes et municipes confiés à soins; il en repoussait l'erreur des gentils. Il pénétra notamment dans la Taxandrie, où il détruisit nombre de temples et d'idoles. Là, ceux qui d'abord eussent voulu, comme des bêtes féroces, se jeter sur lui pour le mettre en pièces, reconnaissant sa bonté, en devinrent si doux et pénétrés de la foi du Christ, qu'ils ne songeaient plus qu'à l'imiter: aussi la mauvaise odeur de l'idolâtrie finissait par disparaître devant les parfums de la vérité. Il n'y avait donc plus pour lui qu'à attendre de Dieu la récompense due à tant de travail et de vertu" (1).

Chapitre XI.

Nouvelles persécutions contre saint Lambert.

L'auteur de la Vie la plus ancienne ne dit pas, pourquoi les deux frères Gallus et Rioldus, deux mauvais sujets (2), avaient conçu une haine mortelle contre saint Lambert. Leur conduite envers l'évêque et envers tous ceux qui étaient attachés au service de son église (3) était devenue insupportable. Il était impossible de se soustraire à leur poursuite: *nec evadendi erat locus* (4).

Que fit le comte, qui à ses nombreuses attributions joignait aussi celle de chef de la police? Les derniers mots cités: il n'y avait pas moyen d'échapper, c'est-à-dire, aux tracasseries des deux frères, nous font assez comprendre, que le comte laissait faire.

---

(1) J. Demarteau, o. c. p. 14, s. (Introd.).

(2) *Duo pessimi homines*. Ibid. p. 50 (texte lat.).

(3) Son église cathédrale Notre-Dame à Maestricht.

(4) J. Demarteau, ibid.

La puissance ne lui manquait cependant pas. Il avait une garde qui était à ses ordres et qui aurait eu l'appui de presque tous les habitants de la ville. Ce qui le mettait avant tout en état de déployer une force plus que suffisante, c'étaient ces relations d'homme à homme, qui n'étaient encore que des relations privées, n'étant pas reconnues par la loi, et qui consistaient en ce que, en chaque pagus, des seigneurs groupaient autour d'eux un nombre plus ou moins considérable d'hommes armés, destinés à leur service spécial, et que plus tard on appellera vassaux Ces seigneurs reconnaissaient comme leur supérieur le comte, qui dans le pagus devenait ainsi le seigneur des seigneurs (1). Ce qui plus est, le comte était un des plus grands propriétaires de son pagus (pays); combien de ces hommes armés n'entretenait il pas sur ses terres? De la part du comte il y avait donc de la malveillance, voire de la perfidie, à laisser l'évêque en butte à ces attaques.

Les amis du pontife, dit l'auteur contemporain, en étaient, tour à tour, remplis de colère et navrés de douleur. Enfin, redoutant une calamité et écoeurés par les humiliations, ils tuèrent ces misérables, qui ne durent cette issue fatale qu'à eux-mêmes.

Plus loin le même auteur nous dira, que les auteurs du meurtre étaient les deux neveux de l'évêque: Petrus et Autlēcus.

Que fera le comte? Il aurait pu immédiatement arrêter les meurtriers et les traduire devant le tribunal du roi, c'est-à-dire, de Pépin, qui, sous le nom de duc des Francs, exerçait le pouvoir royal. Mais cela aurait été à l'avantage des meurtriers et de leur famille. Les meurtriers auraient fait valoir les provocations et auraient ainsi plaidé les circonstances atténuantes. Cela aurait mené au payement d'une amende. Même si le procès avait abouti à la peine capitale, l'introduction de la cause devant le tribunal du roi aurait été encore avantageuse à la famille des meurtriers, en ce sens, que l'exécution de la sentence aurait barré le chemin au droit à la vengeance. Quelle que fût la sentence du tribunal du roi, après l'exécution de la sentence, l'affaire était finie, et la famille des victimes n'osait plus y revenir, sous peine de pouvoir être poursuivie en calomnie.

---

(5) E. LAVISSE, o. c. p. 200, s.; A. HEUSLER, o. c. p. 84, s.

Comme le comte ne faisait rien, c'était à la famille des victimes d'agir. Elle pouvait s'adresser au tribunal du comte pour exiger le *wergeld* (1), c'est-à-dire la valeur des victimes, en argent. Après payement, l'affaire aurait été aplanie, comme dans les deux suppositions précédentes.

Ou bien, saint Lambert aurait-il prévenu les mesures du comte et les plans de la famille des victimes, en déférant directement lui-même le cas au tribunal du roi? Il ne serait pas étonnant que cette idée lui fût venue, l'évêque de Maestricht ayant toujours été en faveur à la cour des rois mérovingiens Mais le recours *direct* à cet ombre de royauté n'aurait pu qu'indisposer Pépin, le tout-puissant maire du palais, et enhardir par là les ennemis, contre lesquels l'évêque aurait voulu se prémunir.

Quoiqu'il en soit, la famille des victimes recourut à un droit barbare: le droit à la vengeance, le *Fehderecht* (2).

Le droit à la vengeance était anciennement à l'ordre du jour chez les peuples germaniques. C'était un droit que chaque famille possédait, quand elle se trouvait lésée dans un de ses membres; ce droit lui incombait même comme un devoir. Si les membres de la famille lésée ne s'en acquittaient pas durant leur vie, ce devoir passait à leurs descendants. Et si le criminel, ou, à sa place, un autre membre de la famille n'était pas tombé en victime expiatoire, la dette de sang était également transmise aux descendants de la famille incriminée. Spécialement pour l'homicide, ce prétendu devoir de la vengeance était basé sur la croyance mythologique, que l'âme de l'homme assassiné ne pouvait pas être admise au séjour des bienheureux, tant que le meurtre n'avait pas été vengé par un de ses proches. Cette idée païenne est restée fortement ancrée dans les esprits, encore après bien des siècles de christianisme. On sait, quel parti Shakspeare en a encore tiré dans son Hamlet.

A l'époque de saint Lambert, les peuples germaniques n'avaient pas encore renoncé à ce droit barbare. Il sévissait spécialement alors au milieu de la population anglo-saxonne d'Angleterre Le roi Alfred de Northumbrie mourut la même année que saint

---

(1) Le *wergeld* était un tarif fixe et différait d'une nation à l'autre.
(2) Voir HERDER's Konversations Lexicon. *sub voce* Fehde.

Lambert, c'est-à dire, en 705. Or, des quatorze rois qui lui succédaient, un seul mourut en possession du sceptre. Les treize autres tombèrent, tour à tour, victimes du droit à la vengance (1).

Certes, dans le cours des siècles ce droit barbare avait été mitigé chez les Germains. On était enfin parvenu à en rendre l'usage facultatif. La famille lésée avait le choix entre le droit à la vengeance et l'acceptation du rachat de la vengeance. Ce rachat se faisait alors par un accord à l'amiable entre les deux familles en question.

Dans la loi salique aussi on avait restreint cette barbarie, en favorisant la composition (2) et en introduisant le rachat de la vengeance d'après un tarif fixe: le wergeld, c'est-à-dire le prix du rachat d'après la valeur de la victime. Mais aussi dans la loi salique, le droit à la vengeance restait *facultatif* pour l'homicide, et pour les cas suivants: l'adultère, le viol, le rapt, la violation de sépultures et quelques formes de vol. Si on avait recours au droit à la vengeance pour un de ces derniers cas énumérés, la mort de l'auteur ou des auteurs du crime constituait une réparation suffisante; mais en cas d'homicide, il fallait une victime expiatrice, digne sous tous les rapports de la personne assassinée, ou, en cas de meurtre multiple, des personnes assassinées. Ainsi il arrivait, que la famille lésée ne s'en prenait pas à l'auteur même ou aux auteurs mêmes du meurtre simple ou multiple, mais à une personne d'un rang plus élévé, dans la famille du meurtrier ou des meurtriers (3)

L'homme le plus influent de la famille des assassinés était Dodon. Il était le *domesticus* (c'est-à-dire un des administrateurs des domaines) de Pépin, et un des grands propriétaires d'un pagus voisin, probablement celui de Hesbaye. Comme grand propriétaire, il avait sur ses terres beaucoup d'hommes armés, destinés à son service personnel.

---

(1) J. Ch. A. SEITERS: Bonifacius, der Apostel der Deutschen (J. Witz, Arnheim) p. 49.

(2) L'arrangement à l'amiable.

(3) Wie weit durfte die Rache gehen, um noch als unverboten zu gelten? Bei Totschlag so weit, dasz ein mit dem Erschlagenen gleichwertiges Mitglied der feindlichen Sippe getötet wurde, daher nicht einmal der Verbrecher selbst, sondern ein Besserer seiner Verwandtschaft das Ziel der Rache wurde. (A. HEUSLER, o. c. p. 14).

Il lui fallait comme victime expiatoire saint Lambert lui-même (1).

Les paroles que saint Lambert adressera à ses neveux Petrus et Autlecus, pendant l'attaque de Dodon, nous prouveront, qu'il leur avait défendu d'user de violence contre Gallus et Rioldus, et qu'après le meurtre ils avaient fait pénitence pour leurs péchés. Nous en pouvons conclure aussi, que le plan, ourdi par Dodon, ne lui était pas un secret. Mais comment y échapper? Le comte du pays de Maestricht lui était contraire. Les comtes des autres pays de son diocèse se tenaient probablement, en politiques avisés, sur la réserve Pépin, toujours en tournées dans ses Etats, ou en expédition contre ses ennemis du dehors, et préoccupé, dans ses moments de loisir, du partage des pays francs entre ses fils, ne faisait que des apparitions rares à Jupille et recherchait avant tout l'appui des grands. D'ailleurs, quelle aide ne lui avaient-ils pas prêtée, avec leurs hommes armés, outre leurs *pagenses* ordinaires, dans les guerres interminables qu'il avait à soutenir?

Saint Lambert s'en était remis à la garde de Dieu et avait repris ses tournées pastorales. Il se disposait à s'acheminer vers Maestricht, quand vers le 16 Septembre 705, à la tombée de la nuit, il arriva avec ses diciples à la maison rustique, qu'il possédait dans la petite *villa* (village) de Leodium (Liège).

Qu'est-ce qu'on entendait en ce temps par villa?

„La loi salique parle en divers endroit de *villae*. Ce terme s'appliquait tantôt à un domain rural appartenant à un riche particulier, tantôt à un groupe d'habitations et de propriétés qui formaient un village. Les constructions rurales sont simples, souvent en bois; le mobilier ne comprend guère que des lits, des sièges, des bancs; l'atelier, la pièce où se tiennent les femmes et où elles travaillent, *screona*, est souvent à demi souterraine, pour éviter le froid. Greniers, hangars, étables, tout est pauvre et grossier. Les instruments agricoles sont peu nombreux: ce sont des charriots, des charrues; le fer est rare. En général, la loi semble s'appliquer à des propriétés d'étendues moyennes plutôt qu'à de vastes propriétés" (2).

(1) J. Demarteau, o. c. p. 50, (texte lat.): inruit (Dodo) ad interficiendum beatam (*sic*) virum landebertum.

(2) E. Lavisse, o. c. p. 111.

Chapitre XII.

Le martyre saint Lambert.

Nous reproduirons maintenant le récit du martyre, tel que M. Demarteau l'a traduit de la Vie la plus ancienne.

„Dodon était alors le *domesticus* du prince Pépin; ce Dodon était uni aux victimes (Gallus et Rioldus) par les liens du sang; il avait des possessions étendues et foule de gens à son service. Instruit du meurtre de ses proches il réunit une grande troupe d'hommes des plus solides pour la bataille et bientôt gagne, à leur tête, dans le dessein d'immoler le saint homme, la villa du nom de Leodius, située sur le fleuve qui s'appelle la Meuse, villa où était arrivé Lambert.

„Celui-ci, au milieu même de la nuit, s'était, suivant sa coutume, levé solitairement, et laissant ses disciples endormis, s'était adonné seul à la prière: la religieuse veillée et le chant des psaumes l'avaient ainsi pieusement occupé jusque tout proche de l'heure de l'aurore. Revenant vers ses disciples et frappant sur la porte avec le bâton qu'il tenait en main: „Eveillez-vous et levez-vous, leur dit il, voici l'heure de réciter les psaumes des matines". Les frères s'étaient levés; il avait avec eux célébré l'office; cet office achevé et le psautier récité, il était revenu à l'habitation. Là il avait encore prolongé la veillée des actions de grâces, puis succombant enfin à la fatigue, il avait gagné son lit et cherchait à prendre un peu de repos.

„Etendu sur sa couche, il n'avait pu encore goûter le sommeil, il espérait seulement s'y livrer, qu'il était jour. C'est alors qu'un de ses serviteurs, du nom de Baldovée, qui avait reçu, pour cette nuit, l'ordre de veiller sur la maison de l'évêque, sortit de l'habitation: *exiit foras in accubitu domus ipsius.*

„Il aperçut bientôt un groupe nombreux qui arrivait avec une troupe hostile, répartie en divers pelotons. Quelques uns de ceux-là même qui faisaient partie de cette petite armée virent resplendir en l'air, entre ciel et terre, une croix plus brillante que l'or. Cette multitude d'hommes armés pour le combat, portant cuirasse, casque, bouclier et lance, ceints de leur glaive et munis de flèches et de carquois, précédaient le fils de perdition,

le très impie Dodon. Arrivés devant l'enceinte de l'habitation épiscopale, ils commençaient d'y pénétrer. Ce que voyant, Baldovée courut en hâte avertir l'évêque. Celui ci ne dormait pas encore: il attendait toujours le sommeil, sans soupçonner l'approche de l'heure du dernier combat.

„A la nouvelle de l'attaque, il est aussitôt debout et sans prendre le temps de se chausser, il saisit, en vaillant champion, le glaive pour se porter au devant de l'ennemi. Mais le Christ, tant de fois imploré par lui, ne l'avait pas quitté: une autre résolution remplace celle du combat; il ne peut chercher un appui qu'en Dieu et jetant à terre l'arme, que dans un premier mouvement il avait saisie: „la fuite eût pu me sauver, se dit-il, et si j'avais résisté, j'aurais succombé en vaincu, mais pour que la vraie victoire ne m'échappe point, mieux vaut pour moi mourir dans le Seigneur, que porter dans un combat la main sur des méchants". Comme il disait ces mots, voilà que soudain ces impies arrivent à l'entrée de l'habitation; ils fichent leur lance dans la faible muraille; plusieurs même ont déjà franchi le seuil.

„Les neveux de l'évêque pourtant, Petrus et Autlēcus, se sont levés, arrivent armés de bâtons, se mettent à repousser ceux qui ont pénétré dans la maison et réussissent à les faire sortir, à les écarter du seuil. C'est lors que le prélat s'adresse et à ses neveux et aux jeunes disciples réunis autour de lui: „si vous m'aimez, leur dit-il, d'une véritable affection, aimez le Christ: confessez vos fautes; il me faut périr ici-bas pour vivre avec le Seigneur".

„Un de ses neveux, c'était Autlēcus, interrompt l'exhortation du saint: „Mais n'entendez vous donc pas ce que crient ces ennemis de Dieu: *Mettez le feu, pour que la maison s'embrase tout entière et qu'ils soient brûlés vifs.*" „Ne craignons pas, reprend le saint, ne craignons pas la fureur de nos ennemis: c'est le feu qui sera leur châtiment, et qui dévorera leur chair jusqu'à la moëlle. Plaçons notre courage en Dieu et ce Dieu réduira nos ennemis à rien". Et s'adressant plus spécialement à ses neveux: „Vous avez été coupables, rappelez-vous votre crime. Ne savez-vous donc plus que Dieu ne jugera pas deux fois les pécheurs, mais ne laissera pas non plus le péché sans châtiment. Pourquoi venir auprès de moi: allez au devant de ces hommes; la mort que vous avez infligée injustement à d'autres, acceptez-la aujour-

d'hui comme l'oeuvre de la justice de Dieu. Mieux vaut livrer vos membres aux bourreaux et garder vos mains pures du crime, pour assurer à votre âme le salut éternel".

„Eh bien! lui dit un de ses neveux, Autlĕcus, lisez nous donc le livre de notre Dieu, achevez ce que vous avez heureusement commencé, et qu'il en soit de nous comme l'ordonnera le Seigneur".

„Le saint prit son psautier, l'ouvrit: le premier passage qui s'offrit à ses yeux était celui-ci: „Dieu tirera vengeance du sang de ses serviteurs, comme il l'a fait pour Saccharie, immolé entre le temple et l'autel, et qui s'était écrié en mourant: „Dieu le voie et vous punisse!"

Sur ces paroles, Lambert fit sortir tous les assistants de sa chambre de repos, se prosterna sur le sol, les bras étendus en croix, répandant à la fois ses larmes et ses prières. Les bourreaux étaient revenus à l'attaque, pénétraient dans l'habitation et tuaient tout ce qu'ils rencontraient. Un d'eux se hucha sur la toiture de la chambre où priait ainsi le saint et le transperça d'un coup de javelot" (1).

En quelle année eut lieu ce triste fait? „D'après l'ensemble des documents connus jusqu'ici, la date de la mort de saint Lambert, souvent discutée par les érudits, doit être fixée aux environs de 705" (2).

Chapitre XIII.

Envelissement provisoire du corps de saint Lambert au village de Saint-Pierre près de Maestricht.

Conformément à ce droit barbare, la question était vidée, dès que la personne désignée comme une victime, suffisamment digne aux yeux de la famille offensée, avait été tuée. Cette victime ne pouvait pas être vengée, à son tour. Mais qu'arriverait-il, si la victime expiatoire surpassait en valeur morale non seulement les assassinés, mais encore le chef lui-même, qui s'était mis, comme

(1) J. Demarteau, o. c. p. 15, s. s. (Introd.).
(2) S. Balau, o. c., p. 34.

le membre le plus digne, à la tête de la famille offensée? Alors la série des meurtres et massacres n'était pas à prévoir (1).

Or, dans le cas présent, la famille offensée avait assurément dépassé la mesure. Que s'en suivra-t-il à Maestricht et dans tout le diocèse, où, à part les grands avec leurs hommes armés, chaque habitant croyait devoir venger le meurtre d'un père vénéré et chéri?

Mais laissons la parole à l'auteur de la Vie la plus ancienne.

Quelques serviteurs avaient échappé au massacre. Ils déposèrent sur une barquette le cadavre du saint, enveloppé d'une vile couverture et le ramenèrent à Maestricht (ad civitatem ejus).

Ensuite l'auteur s'arrête aux premières impressions que causa cette horrible nouvelle. Afin de débrouiller sa description, nous en ferons d'abord la ponctuation, comme elle nous paraît la plus probable. Ensuite nous traduirons tout le passage, et finalement nous soumettrons, dans une note, le texte original au jugement du lecteur.

Notons encore, que dans la phrase qui précède le passage en question, l'auteur applique indûment la dénomination de *civitas*, cité, à Maestricht, qu'ensuite il parlera de *oppida*, villes, quoique, en dehors de Maestricht, il n'y eût pas de ville dans tout le diocèse. Ecoutons maintenant l'auteur de la vie la plus ancienne.

Quand la nouvelle se répandait par les villes, que le seigneur Landebertus avait subi le martyre, toute la région fut aterrée. On s'entretenait de la manière suivante: s'il était resté plus longtemps en vie, il aurait encore agrandi les oeuvres (2) qu'il avait menées si loin. C'est pourquoi nous regrettons de n'avoir pu mourir avec lui. Nous ne saurions survivre à son décès. En s'entretenant de la sorte, ils ne cessaient de verser des larmes. Quand cette nouvelle arrivait subitement, une rumeur remplissait toutes les rues; toute la ville n'était que lamentation; tous étaient

(1) „Wohl sollte nun der durch solche Rache Getötete *ein unvergoltener Mann* sein d. h. nicht selber wieder gerächt werden dürfen. Aber wie schwer mochte das oft festzustellen sein, wie nahe lag es, dasz eben wieder Blut für Blut begehrt wurde und die Feindschaften sich ins unendliche fortpflantzten". (A. HEUSLER, o. c., p. 14, s.).

(2) C.-à-d. de notre sanctification.



remplis de tristesse; et par crainte des grands il se répandait aussi beaucoup de larmes amères, en silence (1).

Il n'y a pas de doute, que la dernière période se rapporte à Maestricht. D'après une autre version, on peut aussi lire: proceres, au lieu de procerum. Alors le sens serait: par crainte, les grands aussi pleuraient en silence En tout cas, il y avait des douleurs qui se cachaient, par crainte.

Par crainte de qui? Evidemment, par crainte du comte et de ses adhérents. Car pour en imposer à une population, qui après quelques moments de consternation serait soudainement exaspérée, il faillait que le commandant disposât des forces nécessaires. Et dans ce cas, la version originale: procerum est plus probable. Ces notables ou grands demeuraient, partie en ville, partie à la campagne, dans le *pagus* (pays) du comte et avaient, à cette époque déjà, leurs subordonnés armés (2). Appuyé par les grands du pagus, le comte put, par son terrorisme, comprimer l'émotion de la foule et empêcher, qu'elle exerçât le droit à la vengeance contre les ennemis du père commun qu'était saint Lambert. C'est une preuve aussi, qu'il aurait été facile au comte de protéger dans le temps l'évêque contre les vexations continuelles de Gallus et Rioldus.

L'auteur de la Vie la plus ancienne continue:

Quand donc le corps fut arrivé au port, on le reçut comme d'usage; de la barquette il fut déposé sur le brancard; après l'avoir lavé et habillé, les clercs avec leurs hymnes, le peuple avec ses lamentations, le conduisent à la basilique de Saint-Pierre. Là ils le veillent pendant la nuit, en se relevant à tour de rôle (3)

Cependant, si l'on fait des funérailles solennelles au village de

---

(1) Audito nuntio per oppida quod domnus landebertus consummatus esset martyrio, contremuit universa regio; et loquebantur (ad) invicem mutuo: si diutius in mundo habitasset aucta potius opera incrementasset. Ideo utinam cum ipso interrempti fuissemus. Absentiam ejus ferre non possumus Et jam ista sermocinantes nullo modo quibant temporare a fletu. Subito currente nuntio, omnes plateas implevit rumor; civitas tota simul lamentabatur; repleti omnes tristitia; et metu procerum quoque cum silentio flebant amarissimae. (p. 55, s., texte latin).

(2) Voir: A. Heusler, loc. cit.

(3) J. Demarteau: Vie etc., p. 56, (texte latin).



Saint-Pierre, n'est-il pas à redouter, que de toutes parts les diocésains n'arrivent, armés, comme les Francs l'étaient toujours, le coeur gros de colère contre les assassins, contre les familles des meurtriers et contre tous les adversaires du défunt? Le comte et ses partisans ne seront-ils pas débordés?

L'auteur de la Vie la plus ancienne poursuit:

Le lendemain on n'osait lui préparer une sépulture solennelle; sous l'empire d'une grande crainte, on le déposa dans le sarcophage, où reposait le cadavre de son père, et on le couvrit en hâte de la pierre tombale (1).

Les funérailles solennelles étaient donc indéfiniment ajournées!

Le biographe ajoute, que les anges venaient garder ce tombeau et mêlaient à leurs chants une voix semblable à celle du défunt. Plusieurs habitants du village, entendant ces harmonies célestes, auraient voulu pénétrer dans l'église, mais ils n'osaient. Aussi, dès qu'ils s'approchaient du temple, pour mieux distinguer les cantiques, les mélodies expiraient doucement, et quand ils s'en éloignaient, aussitôt les choeurs reprenaient de plus belle.

Chapitre XIV.

Miracles opérés à Liège. Fin malheureuse des assassins.

Ce que l'auteur de la Vie la plus ancienne rapporte ensuite des deux églises bâties successivement à Leodium, et des nombreux miracles qui s'y étaient opérés, après la translation du corps de saint Lambert; de même ce qu'il raconte de l'érection de deux églises, bâties après 718, respectivement à Nivelles, près de Lanaye, et à Herstal, tout cela dénote, qu'il a écrit la seconde partie de cette biographie bien des années après la date de la translation de notre saint.

Après la sépulture provisoire du saint en l'église de Saint-

(1) Crastina diae non fuerunt ausi decoratum preparare sepulcrum; cum magno metu in tumba patris, una cum ipsius cadavere, mancipatus est sanctus et multum festinae saxo coopertus. (J. Demarteau : o. c. p. 56, texte latin).



Pierre, près de Maestricht, il arriva bien des fois qu'à Liège dans la chambre à coucher, où il avait versé son sang, des clartés rayonnantes faisaient luire la maison comme un soleil. Puis, quatre miracles y avaient été obtenus par l'intercession du saint. Le bruit que causèrent ces prodiges fit vénérer de plus en plus le lieu du martyre.

Le contraire eut lieu, un demi siècle plus tard, à l'égard de l'apôtre de la Germanie. Quand saint Boniface avait été assassiné le 5 juin 754, en Frise, par des païens, les fidèles des environs de Fulda n'allaient pas le vénérer à Dokkum, le lieu du martyre, mais à Fulda même, où le corps du saint avait trouvé sa sépulture. Cette anomalie à l'égard de saint Lambert ne peut s'expliquer que par l'interdiction rigoureuse de toute manifestation en l'honneur du saint évêque, dans l'église du village de Saint-Pierre; et cette interdiction ne pouvait provenir que de la peur qu'avait le comte de voir des rassemblements de diocésains indignés, à proximité de Maestricht. C'est pourquoi les pèlerins se rendaient, non au tombeau du saint, mais au lieu qu'il avait arrosé de son sang.

Quant à la fin malheureuse des assassins, nous donnerons la troduction que M. Demarteau a faite de cette partie de la Vie la plus ancienne.

Dans la deuxième année après le crime, „Dodon, le premier et le principal artisan du meurtre de l'évêque (1), fut frappé par la justice divine. Tout ce qu'il avait à l'intérieur du corps, il le rejetait fétide et pourri, par la bouche, et ainsi s'acheva pour lui la vie du temps.

Après avoir occupé si haut rang dans le monde, plongé au fond des enfers, il y est torturé sans fin. Les autres, dont on ne saurait dire le nombre, proches parents de Dodon, et qui l'avaient accompagné, périrent immolés entre eux par le glaive. Celui-là qui avait frappé le martyr fut cruellement mis à mort par son frère, et se trouve maintenant englouti dans l'abîme infernal.

„D'autres, tracassés par les démons, hurlant et poussant toutes

---

(1) *Dodo, qui primus et princeps in necem antestite* (antistitis), p. 59, (**texte latin**). Dodon n'avait donc pas agi à l'instigation d'Alpaïde, sa prétendue soeur. (Note de J. L. M.).



espèces de cris sauvages, pris d'épouvante au seul nom du saint, et commettant les pires abominations, montrèrent bien à quel point ces démons s'étaient emparés d'eux; ils achèveront aux enfers de recevoir le châtiment auquel ils sont voués. Renonçons donc à relater ce qu'il y aurait à dire de ces misérables et de leur fin affreuse: la journée ne suffirait pas à en exposer les détails.

„Bien peu de ceux qui s'étaient associés à Dodon pour perpétrer l'assassinat du martyr, avaient survécu à l'échéance d'une année, et ceux-là qui avaient échappé, vivaient méprisés, privés d'intelligence et de sentiment, triste exemple offert aux peuples: la vie même n'était plus pour eux qu'une amertume, tandis que le martyr du Christ, saint Lambert, couronné à jamais, triomphe avec ce Christ et ses saints, pour toujours, dans le sein d'Abraham" (1).

Il y avait cependant un compagnon de Dodon, qui non seulement obtint le pardon de son crime en cette vie mais jouit même plus tard d'une grande considération. M. Kurth trouva la notice biographique suivante sur ce converti dans un manuscrit de Rheims, relatant les miracles obtenus par l'intercession de Saint Denis, patron de la célèbre abbaye de ce nom près de Paris. En voici la traduction (2).

Sous Charles (3), prince des Francs, et maire du palais, comme on avait accoutumé de dire de ce temps-là, un nommé Godobald, originaire de la province (4) de Hesbaye, du village dit Avroy, après s'être fait complice d'un comte appelé Dodon, lors du meurtre du bienheureux Lantbertus, évêque, devint boîteux par la punition de Dieu. Averti par le châtiment, il reconnut sa faute et parcourut longtemps les lieux de pèlerinage: il y demanda (aux fidèles) le pardon et la guérison. Finalement, il en vint à Rome, au tombeau de saint Pierre, et là connut par une révélation divine qu'il recouvrerait la santé dans les Gaules, au tombeau des saints martyrs, Denis, Rusticus et Eleuthère. Ayant donc

(1) J. Demarteau: o. c. p. 21, s. (Introd.).

(2) La traduction, telle que nous la donnons, se trouve dans le Bulletin d'Art et d'Histoire du Diocèse de Liège, t. X, p. 317, s.

(3) Charles Martel.

(4) Du pagus de la Hesbaye.

quitté la ville éternelle, il s'en vint au lieu désigné par le Ciel, et y recouvra cette santé tant désirée et si longtemps recherchée. A cette époque Hélard était abbé du monastère. Il félicita Godobald du miracle divin dont il avait été l'objet, et lui concéda le logement et la table commune. Il passa dès lors sa vie au monastère, et comme tout le monde le jugeait d'une grande vertu, sur l'ordre de Charles, il accepta les fonctions d'abbé, et les remplit très vaillamment l'espace de vingt-cinq ans.

Chapitre XV.

L'attitude de Pépin à l'égard de la mémoire de saint Lambert.

De nos jours on relègue, à bon droit, l'histoire du festin à Jupille et le refus de saint Lambert de bénir la coupe d'Alpaïde, au domaine de la légende.

Pépin a été trop occupé, depuis 678 jusqu'à sa mort, le 16 décembre 714, d'abord par les guerres intestines, ensuite par les guerres du dehors, entrecoupées par les tournées dans ses Etats, pour avoir pu résider souvent et longtemps à Jupille.

Sa victoire à Testry, en 687, avait mis fin aux guerres intestines, mais il lui restait alors à réorganiser la Neustrie.

„On ignore combien d'années Pépin a eu des relations illicites avec Alpaïde. On sait seulement que ces relations existaient en 688, 689 et 690, années de naissance de Charles-Martel et de Childebrand" (1).

En 689 Pépin défit la première fois Radbod, duc des Frisons, et se fit céder par lui la Frise au sud du Rhin (2).

Le 20 février 691, Pépin et Plectrude paraissent réconciliés, car à cette date ils font une donation à l'église des S.S. Apôtres, près de Metz (3). Depuis, la paix ne paraît plus avoir été troublée entre les deux époux.

---

(1) J. Daris, o. c., t. I, p. 117.
(2) Dr. P. J. Blok, o. c. t. I, 69.
(3) J. Daris, Ibid.

En 694, Pépin donna à son fils aîné, Drogon, le duché de Champagne et lui réserva la mairie d'Austrasie.

En 695, il défait de nouveau Radbod à Duurstede. Dans la paix qui fut ensuite conclue, Radbod promit de donner en mariage sa fille Teutsvinde, dès qu'elle serait nubile, à Grimoald, le fils cadet du vainqueur. En la même année Pépin investit Grimoald de la mairie de Neustrie.

En 709, il fit la guerre en Souabe, et soumit le pays.

En 712, il passa de nouveau le Rhin, pour dompter une révolte.

Il fit, en outre, la guerre aux Alamans, autour du lac de Constance et soumit le pays. Il força aussi les Bavarois à reconnaître de nouveau la domination franque.

Comme on le voit, Pépin eut une vie très agitée. Il était le vrai souverain, le roi n'étant plus qu'un semblant de monarque.

Il fit de grandes donations à des monastères existants, et il en fonda aussi de nouveaux, notamment le monastère de Susteren et celui d'Echternach, qu'il confia à la direction de saint Willibrord, évêque d'Utrecht. Il fonda encore le monastère d'Odiliënberg, près de Ruremonde.

Il fut fort éprouvé dans les dernières années de sa vie. Il perdit Drogon, son fils aîné, en 708.

Le 2 mars 714, Pépin et Plectrude datèrent un diplôme de Bakel, près de Helmond. Pépin se trouvait alors si malade, qu'il ne put le signer de sa main. Son épouse, Prectrude le signa en son nom (1).

De Bakel il se fit transporter à Jupille.

Son fils Grimoald, maire de Neustrie, qui en 710 s'était marié avec Teutsvinde, fille de Radbod, vint en 714 voir son père malade à Jupille. Priant un jour dans le sanctuaire, érigé au lieu même (2) où saint Lambert avait subi le martyre, à Liège, il fut traitreusement assassiné par un fanatique Frison païen, peu de semaines avant la mort de son père.

Pépin modifia alors ses dispositions testamentaires. Il nomma maire de Neustrie Théobald, un petit enfant, fils de Grimoald. Les deux fils: Arnoul et Hugue, que Drogon avait laissés, Pépin

(1) J. Daris, o. c., t. I, p. 131, n. 2.

(2) Aujourd'hui la Place-Saint-Lambert à Liège.

les désignait pour lui succéder en Austrasie, et il nomma Plectrude, son épouse, régente pendant la minorité des petits-fils.

L'assassinat de son fils avait évidemment rappelé à Pépin le crime commis, neuf ans auparavant, en ce même lieu, sur saint Lambert, et l'ensevelissement indigne du saint. Si Pépin y avait eu part directement, il aurait incontinent fait faire de dignes funérailles à saint Lambert, et Plectrude l'y aurait certainement engagé. Mais il mourut en son palais de Jupille, le 16 Décembre 714, sans avoir touché à cette question épineuse.

Après la mort de Pépin, la régente se trouva bientôt dans de grandes difficultés. Les Neustriens s'insurgèrent contre elle et conclurent une alliance avec Radbod, duc des Frisons. Les Austrasiens, par contre, se sentaient portés pour Charles, plus tard surnommé Martel, fils naturel de Pépin et d'Alpaïde. Plectrude s'en était aperçue. Par mesure de précaution, elle le fit emprisonner à Cologne. Radbod parut bientôt devant cette ville, tandis que les Neustriens s'avançaient du côté de l'ouest (1). A ce moment critique, Charles parvint à s'évader et à grouper les notables d'Austrasie autour de lui. Quand, après trois années de lutte, il était parvenu à sauver la plus grande partie de la succession de Pépin, l'occasion se présenta de montrer, quels étaient ses sentiments à l'égard de la mémoire de saint Lambert, comme nous le verrons au chapitre suivant.

Chapitre XVI.

Translation du corps de saint Lambert du village de Saint-Pierre au village de Liège.

Saint Hubert (Hugobertus) avait succédé à saint Lambert au siège de Maestricht. Comme ancien disciple de l'évêque-martyr, il jouissait d'une sympathie générale; et comme étranger au diocèse, il était au-dessus de toute suscipicion de partialité, dans ce temps de division et de haine profondes.

Plus que tout autre il souffrait de l'état d'abandon où se trou-

(1) La forêt charbonnière formait la frontière nord de la Neustrie.

vait, depuis bientôt treize ans, le corps de son prédécesseur. Cependant il n'y avait pas moyen de lui rendre les derniers honneurs. Si les meurtriers avaient disparu, les familles compromises existaient toujours, tandis que le peuple ne pouvait pas se faire à l'idée chrétienne, que l'assassinat de feu le père commun resterait sans vengeance.

Les pèlerins se rendaient toujours plus nombreux à Liège, attirés par les miracles qui y étaient opérés par l'intercession de saint Lambert. L'évêque Hubert fit une enquête au sujet de ces miracles. Ils les trouva assez concluants pour pouvoir élever son prédécesseur sur les autels et le faire vénérer comme saint. Comme il n'y avait pas à songer, que cette solennité pût se faire à Saint-Pierre, c'est à-dire sous les remparts de Maestricht, l'idée mûrissait lentement de faire cette élévation à Liège, le lieu du martyre. En désespoir de cause, le public de Maestricht et des alentours y acquiesca comme à un pis aller. Saint Hubert y était acquis d'avance, dans l'intérêt de la paix.

Mais auparavant bien des difficultés devaient être aplanies. Le prestige extérieur et la plus grande partie des revenus de l'évêque provenaient de l'immunité dont il jouissait à Maestricht, et de la villa (village) de Saint-Pierre. Cette villa, saint Lambert l'avait héritée de ses parents et l'avait, à son tour, cédée à l'évêché. Ces possessions devaient être garanties à l'évêque, en cas qu'il fixât sa demeure ailleurs, par exemple près du tombeau de saint Lambert à Liège. Or, cette garantie ne pouvait s'accorder que par celui qui était le souverain de fait. Si donc saint Hubert s'établissait à Leodium, tout en restant immuniste à Maestricht, cela n'avait pu se faire sans l'autorisation de Charles Martel. Et celui-ci, aurait-il permis de déposer définitivement à l'ombre de ses palais de Jupille et de Herstal le corps de saint Lambert, qui lui aurait toujours rappelé la vengeance honteuse de sa mère, à supposer que l'histoire du festin de Jupille eût été vraie? C'est inadmissible.

Comme nous disions ci-dessus, dans l'intérêt de la paix, saint Hubert était acquis d'avance à cette translation. Le comte avec ses partisans et la famille de Dodon n'auront pas demandé mieux; avec le corps du saint s'éloignait aussi d'eux le glaive qui pendant treize années avait été suspendu sur la tête de chacun

d'eux. Restait encore que saint Hubert s'aboucherait avec les notables de Liège [1].

Dans une villa (village) avec immunité il n'y avait qu'un senior (seigneur), c'était le propriétaire ecclésiastique ou laïque [2]. Mais dans une villa soumise au droit commun et appartenant à plusieurs propriétaires, on appelait *seniores* les notables, qui pouvaient être désignés comme rachimbourgs dans le tribunal du thunginus ou centenier [3]. Liège était donc une villa de droit commun, appartenant à plusieurs propriétaires.

Les notables (seniores) de Liège partagèrent l'avis de l'évêque. Tout le monde étant ainsi d'accord, l'évêque Hubert ordonna de faire promptement les préparatifs nécessaires, afin que la translation se fît avec honneur et sans délai [4].

C'est toujours la même préoccupation de prévenir l'affluence des diocésains dans le voisinage immédiat de Maestricht!

On prépare, continue le biographe contemporain, les vêtements et ornements d'usage. Le pontife arriva, accompagné de prêtres, de lévites et de clercs, chantant des psaumes. Profondément inclinés et suivis d'une grande multitude de chrétiens, ils attendent le déterrement du saint. On enleva la pierre tombale et ensuite le couvercle du sarcophage. Un parfum exquis s'en échappa. Le corps du saint fut trouvé intact et parfaitement conservé.

C'était la treizième année après le meurtre (en 718) que le pontife leva du sépulcre le corps du saint. Il le fit avec toutes les marques de la plus profonde vénération. Il lui mit de nouveaux vêtements précieux et plaça ceux qui l'avaient enveloppé

---

(1) Collecto cum senioribus loci illius consilio. (J. DEMARTEAU, o. c. p. 61, texte latin).

(2) A. HEUSLER: o. c.. p. 98, s.

(3) E. LAVISSE, o. c., p. 186. Dans une villa franque „beaucoup de forêts, de pâturages paraissent être communs. Quelqu'un veut-il s'établir sur le territoire d'une villa? Il ne suffit pas qu'un ou plusieurs de ceux qui l'occupent l'accueillent: l'opposition d'un seul des habitants, si elle se produit selon les formes fixées par la loi, dans un délai d'un an, entraîne son expulsion. Sans doute ces villageois ont des propriétés individuelles, mais ils forment une association dont les membres sont solidaires et dans laquelle nul ne peut s'introduire sans l'assentiment de tous". (Ibid. p. 111, s.)

(4) Tum jussit festinis praeparare ut corpus beatissimi cum decore et absque mora ad locum predestinatum deferrent. (J. DEMARTEAU, ibid.)

jusque là sous la protection de son sceau. Le cortège se mit en marche. Au-dessus du chant et du son des instruments on entendit les lamentations du peuple maestrichtois.

Ils avaient bien raison de pleurer! Avec le corps de saint Lambert s'éloigna de la ville le trésor le plus précieux qu'elle ait jamais possédé. Jamais elle ne verrait plus naître un fils aussi grand, tant par la sainteté de sa vie que par la noblesse de son caractère.

Pendant le trajet, un aveugle reçut la vue à Nivelles, près de Lanaye; à Herstal un perclus recouvra l'usage de ses membres.

De leur côté, les habitants de Liège reçurent avec joie le corps du saint et lui préparèrent un digne mausolée.

Avant de finir, encore un mot sur le lieu de sépulture de saint Lambert au village de Saint-Pierre.

L'église de Saint-Pierre avait été incendiée au printemps de 1624 par les troupes hollandaises. A peu prês un demi siècle auparavant, en l'année 1575, quand on creusait dans l'église un tombeau pour Herman d'Eynatten, seigneur de Lichtenberg, on avait trouvé une lame de plomb, portant l'inscription: *Hic jacet sepultus sanctus Dei martyr Lambertus*. Le curé Happart, qui connaissait cette particularité, demanda et obtint de l'évêque de Liège la permission de faire des fouilles, probablement dans le voisinage du tombeau susdit. Le 3 juillet 1624 on découvrit, à neuf pieds sous terre, deux sarcophages. L'un se trouvait à moitié sous l'autel de saint Lambert. Il avait sept pieds de long et deux et demi de large. La profondeur était de deux pieds. Il paraissait taillé dans un bloc de tuffeau de Sichen; il contenait trois crânes et quelques ossements entremêlés de terre. L'autre était brisé et s'émiettait de vétusté. Les deux crânes et les ossements qu'on y trouva, le curé Happart les déposa dans le sarcophage sous l'autel (1).

L'église fut restaurée, mais en 1748 elle fut rasée jusqu'au sol, par ordre du commandant de Maestricht, à l'approche de l'armée française. L'année suivante on érigea sur l'ancien emplacement une chapelle en l'honneur de saint Lambert. Celle-ci dut dispa-

(1) Au sujet des sarcophages, trouvés dans l'église de Notre-Dame à Maestricht, voir J. M. VAN HEYLERHOFF: *Annuaire de la Province de Limbourg*, année 1827, p. 114.

raître à son tour, en 1847, lors du creusement du canal de Liége à Maestricht.

L'emplacement de la ci-devant église et la plus grande partie du cimetière tombaient dans l'alignement du canal. Quand les ouvriers y creusèrent, ils découvrirent, parmi une énorme quantité d'ossements, plusieurs tombeaux de l'époque franque, notamment quatorze sarcophages, en pierre de tuffeau, semblables à ceux qui furent trouvés en 1624. Sur un des sarcophages il y avait une inscription, dans laquelle on croyait pouvoir distinguer le mot *Lanberte;* dans un autre un trouva un tissu d'or; plusieurs contenaient deux crânes. Un des sarcophages fut donné en cadeau au Musée royal de Leyde; trois furent vendus, avec l'ancienne chapelle, pour la somme de 800 florins, aux entrepreneurs du canal; les autres furent sauvés par M. le curé de Saint-Pierre, M. W. Heynen, et placés dans le caveau de la nouvelle chapelle de Saint-Lambert. Il s'en trouve aussi quelques uns au musée provincial à Maestricht, qui, dit-on, sont de la même provenance. La nouvelle chapelle est située à l'ouest de l'ancienne, à une distance de treize mètres (1), au côté occidental du canal.

Au témoignage d'A. Schaepkens, l'emplacement de l'ancienne église (détruite en 1748) formait, avec un terrain adjacent du côté de l'est, un plateau, qui s'élevait au-dessus des terres environnantes. Dans sa disposition élevée il y avait quelque chose de régulier, dénotant la main de l'homme, qui parut l'avoir façonné (2). Ce terrain avait servi de cimetière à la paroisse de Saint-Pierre jusqu'à la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il était longé par le chemin qui suit le bord de la Meuse. Du côté de l'ouest une partie du cimetière, c'est-à-dire, celle qui touchait à l'emplacement de l'ancienne église, disparut également, lors du creusement du canal. Dans cette partie du plateau, à cinquante pas de l'ancienne chapelle (bâtie en 1749), vers l'est, on trouva, entre autres ossements humains, „des squelettes avec des armes

---

(1) Voir JOS. HABETS: Découvertes d'antiquités dans le duché de Limbourg, (*Publications* etc., tome XVIII, p. 62, s. s.).

(2) Ibid. p. 66. — Les bords du *Auvelenberg* à l'ouest de Sittard, et ceux du *Dousberg*, entre Maestricht et le village de Veldwezelt, semblent aussi dénoter l'ouvrage de l'homme. On n'y a encore jamais fait de fouilles.

(scramasaxes), au nombre de six, un bracelet en bronze, des perles en agate et quelques autres petits objets".

Ces armes et ces objets rappellent l'époque franque. Mais l'absence de ces objets de luxe ainsi que de toute trace d'armes dans les quatorze sarcophages et au milieu des ossements, exhumés sur l'emplacement même et autour de l'ancienne église, nous suggère l'idée, que l'église, où saint Lambert fut enseveli, s'est trouvée sur le côté oriental du plateau. Cette partie forme aujourd'hui encore la digue orientale du canal.

Quand plus tard on érigea la nouvelle église au côté occidental du plateau, on aura exhumé les sarcophages dans l'ancienne église, et ceux-ci auront été soumis à un nettoyage, avant d'être déposés, avec les ossements, dans les excavations, à l'intérieur du nouveau temple. Ou aura gardé et religieusement conservé les armes et les objets de toilette qu'on y avait trouvés; et dans la suite peut alors avoir eu lieu, ce que feu Jos. Habets exprime dans les mots suivants, pour expliquer la présence d'ossements de plus d'un cadavre dans plusieurs des sarcophages: „Il est possible, que quelques chrétiens, par une dévotion toute spéciale pour le grand Saint de Maestricht, aient obtenu la faveur d'être enterrés dans les tombes de sa famille" (1). Cependant, vu l'absence d'armes et d'objets de toilette, cela ne pourrait avoir eu lieu qu'après l'époque franque.

Breust-Eysden, Octobre 1909.

J. L. MULLENERS,
RECTEUR AU COUVENT DES URSULINES.

---

(1) Ibid. p. 63.

MÉLANGES.

I. De WelEerw. Heer Joannes Wuestenraedt, Pastoor te Klimmen.

Het zij mij geoorloofd te wijzen op eene onjuistheid in de: *Bijdragen tot de Geschiedenis der Hoofdbank Climmen*, door den WelEd. ZeerGel. Heer E. Schoenmaekers, Arts te Sittard. (Zie: *Publications* etc., Jaarg. XLII, Nouvelle série, Tome XXII, 1906). De geachte schrijver laat den WelEerw. Heer Wuestenraedt slechts van 1656 tot 1673 als Pastoor te Klimmen optreden. Dat hij echter aan eene verkeerde bron geput heeft, lijdt geen twijfel, want de WelEerw. Heer Wuestenraedt was reeds in het jaar 1620 Pastoor dier parochie.

In het Staatsarchief te Brussel berust een stuk in Bundel 7080: *La Prévôté de Meerssen*, dat begint als volgt:

„Cum Reverendus admodum D. Petrus Hanonin, modernus Prae-„positus de Meerssen, certis inductus rationibus, a me petierit „declarationem et attestationem redituum et censuum quos habet „Praepositura de Meerssen sub parochia nostra de Climmen, ego „infra scriptus, iam a **28** annis ibidem Pastor, attestor et depono „quae de his mihi verissime constant, quae a tot annis vidi et „audivi" etc. etc.

Het onderschrift van dit stuk luidt:

„Ita subsignatum et actum hac 30 Novembris 1648.

„Ita attestor

„J. Wuestenraedt

Pastor in Climmen".

Welnu, wijl dit stuk dateert van 1648, en pastoor Wuestenraedt verklaart dat hij in 1648 reeds **28** jaar pastoor was te Klimmen, is het toch duidelijk dat hij reeds in **1620** aldaar in die betrekking was. Hieruit blijkt even duidelijk dat de WelEerw. Heer Wedershoven onmogelijk in 1627 Pastoor van Klimmen kon zijn en dit is eene tweede onjuistheid in het werk van den Heer Schoenmaekers.

Een *tweede* stuk eveneens berustend in het Staatsarchief te Brussel, in Bundel 7080, behelst de *Beschrijving der Pastoreele goederen van Klimmen* in het jaar *1649* en eindigt als volgt:

„In cuius fidem haec propria manu scripsi et subsignavi.

„Climmen hac 29 Sept. A° 1649.

„Joannes Wuestenraedt
Pastor in Climmen".

Was hij er niet in 1620, dan was hij er toch ten minste in 1649, — dus zeker vóór 1656.

Dat de Heer Schoenmaekers aan eene verkeerde bron geput heeft aangaande de komst van Pastoor Wuestenraedt te Klimmen blijkt nog uit het volgende: hij vermeldt namelijk het opschrift van eene der toenmalige klokken:

„St. Joannes Baptista heisch ich Joannes Wuestenraedt pastor „und de gemeynte hoeve mich Franciscus van Trier goes mich, „Ego vox clamantis in turri 1639", en plaatst dan achter het jaartal 1639 het jaartal 1659 tusschen twee haakjes; een bewijs dus dat hij het jaartal 1639 voor *onjuist* houdt.

Toen ik den geachten schrijver in October 1907 op zijne foutieve dagteekening opmerkzaam maakte, schreef hij mij o. a. het volgende:

„Het doet mij genoegen dat U ontdekt hebt dat Pastoor „Weustenraedt reeds in 1620 pastoor te Klimmen was; het jaar-„tal 1639 (achter 2e torenklok) zal dus wel goed zijn.

„Het blijft me echter nog duister hoe Wedershoven in 1627 „een stuk kon teekenen als pastoor van Climmen".

XAV. HORSMANS,
Oud-Rector.

II. Voorwerpen gedurende de jaren 1906—1909 voor het museum van het Provinciaal Geschied- en Oudheidkundig Genootschap in Limburg te Maastricht aangeworven.

Wij laten hier volgen eene beknopte opgaaf der voorwerpen, die in de jaren 1906—1909 voor het bovengenoemd museum werden aangekocht, daaraan geschonken of in bruikleen afgestaan. Het lezen daarvan moge bij menigeen de belangstelling opwekken en gaande houden voor al wat de geschiedenis en oudheidkunde onzer provincie betreft.

Het Bestuur van het Genootschap blijft inmiddels zijn museum in de waardering van de beminnaars onzer gewestelijke geschiedenis en oudheden aanbevelen, terwijl het den wensch uitdrukt, dat het beter en spoediger moge worden ingelicht omtrent het bestaan of ontdekken van voorwerpen van geschied- en oudheidkundigen aard, ten einde voor onze provincie moge bewaard blijven, wat thans veelal voor haar verloren gaat.

M. RUTTEN, CONSERVATOR.

1906—1907.

Ordeteeken van een hofchirurg, in zilver, geschonken door den zeereerw. heer J. C. Mulleners, rector te Eysden.

Drie potten van Siegen's aardewerk en eene flesch van Spa, geschonken door den heer Edm. Nyst te Maastricht.

Een oud halfliterglas, geschenk van den heer A. Olterdissen te Maastricht.

Een afgietsel in gips van den ivoren Christus met grieksch gamma, uit de X[e] eeuw, bewaard in de Schatkamer van St Servaaskerk te Maastricht, geschonken door den heer Jh[r] M. Victor de Stuers, te 's Gravenhage.

Een gevelsteen, voorstellende een paard, afkomstig van het hoekhuis in de Koestraat, geschenk van den heer Alph. Leenaers, te Wijck-Maastricht.

Twee schoorsteenfiguren (caryatiden), verder een basement en

twee gekoppelde kapiteelen afkomstig van het zoogenaamd Pater Vinktorentje in de Begijnenstraat te Maastricht, geschonken door den heer W. Sprenger.

Een maquette van den voormaligen kruittoren te Wijck-Maastricht, geschonken door den heer J. H. Pyls, te Maastricht.

Vijf potjes, aardewerk van Siegen, gevonden in de Kapoenstraat in den tuin der Soeurs Réparatrices te Maastricht, geschonken door M. Rutten, rector te Maastricht.

Een schoorsteenplaat, afkomstig van het voormalig St. Vincentius-gesticht op de St. Pieterstraat te Maastricht, geschonken door bemiddeling van den heer W. Sprenger.

Buitendien werden aangekocht:

Drie gevelsteenen voorstellende: In den witten vos, de HH. Crispinus en Crispinianus, afkomstig van het huis n° 39, Achter het Vleeschhuis te Maastricht.

Twee consoltjes en een 60-tal haardsteenen, afkomstig uit een huis in de Statenstraat te Maastricht.

Een ivoren medailjon, van Theodorus van den Heuvel, lid van den Magistraat van Maastricht, gesneden door Mancel.

Eene bronzen bijl, gevonden te Posterholt.

1908.

Eene verzameling Romeinsche potjes, schoteltjes, kruikjes en fragmenten gevonden bij Breust-Eysden, gedeeltelijk aangekocht, gedeeltelijk afgestaan door de directie der Zinkwitfabriek aldaar.

Een kruikje en schoteltje (Romeinsch) in bruikleen gegeven door het gemeentebestuur van Maastricht en gevonden in den Kruisheerengang aldaar.

Eenige Romeinsche voorwerpen en verder eene verzameling

middeleeuwsch aardewerk, gevonden langs den Meersenerweg, afgestaan door den heer B. Reggers te Maastricht.

Romeinsche schotel, kruikje en drinkschaal, drie Frankische potten alsmede een fragment van een halsnoer, gevonden bij Obbicht en geschonken aan het Rijksarchief in Limburg en in bruikleen aan het museum door den heer J. M. Vencken, Burgemeester aldaar.

Een middeleeuwsch of van later dagteekenend potje, kruikje en twee Romeinsche vijzels (waarvan een in *terra contusa*), gevonden in de Begijnenstraat te Maastricht, in bruikleen afgestaan door het gemeentebestuur dier stad.

Twee medaillons in zilver gedreven, voorstellende de Boodschap, de H. Maagd en den Engel Gabriel, vervaardigd in de XVIIIe eeuw door den Maastrichtschen zilversmid Wery, door tusschenkomst van Jhr. Mr V. de Stuers aangekocht voor het musem, met bijdragen der gemeente Maastricht en van eenige particulieren.

Drie Baardmannekes (kruiken van Keulsch aardewerk), afkomuit Oss, door tusschenkomst van den heer J. Schaepkens van Riempst aangekocht.

Zes roodbruine haardsteentjes, afkomstig uit den achterbouw van het voormalig Statenhuis te Maastricht, aangekocht.

Een rijk versierde haardsteen, gevonden in de Papenstraat te Maastricht, alsmede een Romeinsch lepeltje en eene Romeinsche munt, gevonden in die stad in de Kruisheerengang en door het gemeentebestuur in bruikleen afgestaan.

Een Romeinsch potje, 3 Romeinsche munten en middeleeuwsche potjes, gevonden onder Limmel en afgestaan door den heer V. Schols te Maastricht.

Een Frankische kan, 4 Romeinsche potjes, een zalfpotje, alsmede een middeleeuwsche pot, gevonden in de Helstraat en afgestaan door den heer Jos. Nuyts, archivaris der gemeente Maastricht.

Eene middeleeuwsche kist met ijzeren beslag, aangekocht.

Een 10tal bouilloires, water-kooktoestellen, afkomstig van Slavante bij Maastricht, door tusschenkomst van den heer J. Schaepkens van Riempst, in bruikleen afgestaan door het gemeentebestuur van Maastricht.

Een middeleeuwsch potje en eenige haardsteentjes, gevonden in een huis op de Linkulenstraat te Maastricht, thans afgebroken, en afgestaan door den heer Victor Schols aldaar.

Twee looden ringen, voorzien van het Maastrichtsch wapen en den naam Maastricht, zijnde keurmerken van bierglazen en kruiken, geschonken door den heer K Beesmans aldaar.

Een tiental gravuren en kaarten, betrekking hebbende op de gemeente Maastricht en andere plaatsen in Limburg, aangekocht te Amsterdam.

Een steenen deurraam (stijl Louis XV), afkomstig van het huis in de Wolfstraat, bewoond door M[me] Frissen-Pieters, en door haar geschonken.

Een middeleeuwsche eikenhouten deur.

Een haardsteentje met wapen gevonden in de Capucijnenstraat te Maastricht en geschonken door den heer J. C. Hillen, kapellaan aldaar.

Drie versierde haardplaten van gegoten ijzer, afkomstig uit Roermond en geschonken door Mej. Maria Andriessens, aldaar.

Een groote scherm, geschilderd zonder twijfel door een beroepsschilder, bestaande uit 6 vleugels, ieder van 2 vakken, met kasteelen en gezichten uit de omstreken van Maastricht, waarschijnlijk uit het laatst der XVII[e] eeuw, aangekocht.

Twee gegraveerde koperen platen, voorstellende de zuidelijke

dertiende-eeuwsche portiek der St. Servatiuskerk en het Stadhuis te Maastricht, uit het begin der XIXe eeuw, aangekocht.

Eene collectie van 82 oude munten en gedenkpenningen betreffende Maastricht en Limburg, aangekocht op de auctie Doudart de la Gree te Maastricht.

Twee schoorsteenstukken (gipswerk) en een medaillon; verder eenige haardsteentjes, benevens een stuk schilderij op doek, afkomstig uit een afgebroken huis n° 31 op de Linkulenstraat te Maastricht, geschonken door den heer Dr P. Schols aldaar.

Een ivoren medaillon, met het portret van den heer P. Hermes, op het laatst der XVIIe eeuw burgemeester van Maastricht, van Brabantsche zijde, geschonken door Jhr. V. de Stuers te 's-Gravenhage.

Een twaalftal oude gevelsteenen, bezorgd door de heeren W. Sprenger, J. Mesters, A. Leenaers, J. van Aubel en J. G. H. Schoth, directeur der gemeentewerken, allen te Maastricht.

Een sleutelsteen, waarop een masker, afgestaan door den heer Tonglet te Maastricht.

Opmetingen van oude gebouwen te Maastricht, gedaan door den heer W. Sprenger aldaar en door hem geschonken.

Een blauw zijden regenscherm, uit het begin der XIXe eeuw, met fijn bewerkt koperen beslag, aangekocht.

Nog een zevental gravuren betrekking hebbende op de geschiedenis van Maastricht, te Amsterdam aangekocht.

Door de goede zorgen van den heer J. Schaepkens van Riempst Sr, wethouder van Maastricht en oud Luit.-Kolonel commandant der in 1907 opgeheven Dienstdoende Schutterij, werd op kosten dier gemeente vervaardigd eene eikenhouten kast met glazen vóór- en zijwanden, in het midden versierd met het stadswapen en het opschrift: 1868 — Dienstdoende Schutterij — 1907.

In de kast zijn opgeborgen vijf mannequins van teenwerk, bekleed met de volgende uniformen der voornoemde, in 1907 opgeheven „Dienstdoende Schutterij".

1) van Tamboer-majoor: volledige uitrusting met stok; 2) van Tamboer: volledige uitrusting met trom en hoorn; 3) van Muziekant: volledige uitrusting met pet, klein tenue; 4) van eerste Luitenant: volledige uitrusting met pet, klein tenue; 5) van Schutter: volledige uitrusting met de Beaumont-geweer. Op den rug en op den buiten achterkant der kast meerdere wapens en uitrusting tot die schutterij behoord hebbend. Er boven op, 6 trommen, klein model, en 2 trommen groot (oud) model, terwijl, kruiselings boven de kast zijn aangebracht, het vaandel en bataillons fanion.

Het geheel werd door de gemeente in bruikleen afgestaan aan ons genootschap.

1909.

Ten geschenke werden gegeven:

Een miniatuur van den stormtoren, die in de middeleeuwen te Maastricht als een groot volksspel diende, en een lederen brandemmer met het wapen van Maastricht en het jaartal 1786, door Mr Hupkens van der Elst te Zwolle.

Gedenkpenning op de inwijding der synagoge te Maastricht op 21 Augustus 1840, door den heer Mr A. P. E. A. von Geldern, aldaar.

Zes haardsteentjes met amorfiguren, door den heer Eug. Hustinx-de Man, te Maastricht.

Een St. Josephbeeld en twee presentie-medailjes van de voormalige schrijnwerkersbeurs te Maastricht, door den heer Math. Snel-Houben geschonken aan die gemeente en door het gemeentebestuur in bruikleen afgestaan aan ons Museum.

Het vaandel met medailjes der voormalige Koninklijke Harmonie te Maastricht, door den heer Aug. Berents, aldaar.

Meerdere Romeinsche potjes en schoteltjes, gevonden te Heerlen, door W. Goossens, leeraar te Rolduc.

Aangekocht werden:

Een grondplan van Venlo.

Twee gravuren betrekking hebbende op Maastricht.

Gezichten op het dorp Oeffelt, het huis te Middelaar, de uitstroomende Niers, het klooster St. Agatha, het dorp Middelaar en het huis te Gennep, deze 6 laatste door de Visser.

Een eeuwigdurende almanak opgedragen en behoord hebbende aan Daniel Wolfgang de Dopff, gouverneur van Maastricht van 1713—1718 met zeer fijn geteekend en geïllustreerd titelblad.

Twee kopergravuren voorstellende de belegering van Maastricht van 16 April—10 Mei 1748, en de inname dier stad door de Fransche Republiek, 4 November 1794.

Drie Frankische potten, te Elslo gevonden.

Een vijzel, in steen, gevonden te Maastricht in de Begijnenstraat.

Eene oude buks.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q

R.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z.

PLANCHES.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

P. 442 se trouve: embraissait, *lisez:* embrassait.
„ 453 „ „ entre ces deux villes, *lisez:* entre Tongres et Maestricht.
„ 465 „ „ trois quarts du diocèse, *lisez:* la plus grande partie du diocèse.
„ „ „ „ notes 1: persequebatu, *lisez:* persequebatur.
„ 469 „ „ qui était ces précepteurs, *lisez:* qui étaient ces précepteurs.
„ 493 „ „ Ou aura gardé, *lisez:* On aura gardé.